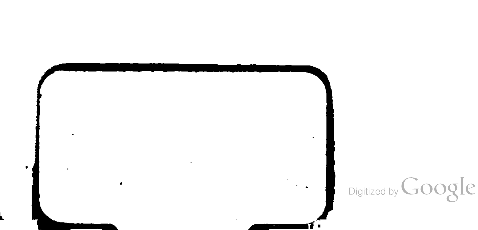
AA
Jacquelin



MANUEL DE BIOGRAPHIE,

OU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

ABRÉGÉ

DES HOMMES CÉLÈBRES.

DEUXIÈME PARTIE.

MANUEL DE BIOGRAPHIE,

OU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

ABRÉGÉ

DES HOMMES CÉLÈBRES,

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS;

COMPOSÉ

SUR LE PLAN DU DICTIONNAIRE DE LA FABLE DE CHOMPRÉ;

PAR M. J. A. JACQUELIN,

MEMBRE DE LA LÉGION-D'HONNEUR,

REVU ET AUGMENTÉ

PAR M. NOËL,

Ancien Membre du Conseil d'instruction publique, Inspecteur général honoraire des études, Chevalier de la Légion-d'honneur.

SECONDE ÉDITION,

ENTIÈREMENT REFONDUE.

DEUXIÈME PARTIE.



Paris,

A LA LIBRAIRIE ENCYCLOPÉDIQUE DE RORET,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 10 BIS.

1835.

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

ABRÉGÉ

DES HOMMES CÉLÈBRES.

GARRICK (David), célèbre acteur et auteur dramatique anglais, petit-fils d'un négociant français réfugié par suite de la révocation de l'édit de Nantes. L'Angleterre n'a jamais possédé de plus grand comédien; les petites pièces qu'il composa annoncent de l'esprit et de l'entente de la scène. Devenu directeur du théâtre de Drury-Lane, il bannit du répertoire les ouvrages licencieux, et fit triompher sur la scène le bon goût en littérature. Né en 1716, il mourut le 20 janvier 1769. Il avait fait plusieurs voyages à Paris; c'est là que dans les meilleures sociétés il imprimait à ses traits les caractères des passions les plus opposées, et imitait les diverses physionomies de manière à produire une illusion entière.

GASCOIGNE (sir Guillaume), savant magistrat anglais dont la vertu incorruptible et la fermeté de caractère méritent une place dans l'histoire. Un des compagnons de débauche du prince de Galles, depuis Henri V, fut traduit pour un crime capital au tribunal des juges du banc du roi; le prince se rendit avec éclat à l'audience, et prit publiquement le coupable sous sa protection; Gascoigne, sans se laisser intimider, condamna l'accusé; le fougueux Henri s'élance vers le juge, et s'oublie jusqu'au point de le frapper. Le magistrat offensé, mais toujours calme, ordonne aux officiers de justice de s'emparer du prince, et de le conduire à la prison du banc du roi. Ce ton imposant étonna Henri qui rentra sur-le-champ en lui-même, et se laissa conduire en prison. Cet événement a été mis en scène et célébré par les poètes anglais. Gascoigne mit en outre un frein à la licence et aux rapines des gens de justice. Né vers l'an 1560, il mourut le 7 octobre 1414.

GASPARI (Chrétien-Adam), conseiller de collége et professeur de géographie et de statistique, né le 18 novembre 1752, à Schensingen (Saxe), professa successivement à Oldembourg, à Jéna, à Dapat, et enfin à Kœnisberg, où il est mort le 27 mai 1830. Cet auteur fécond a publié de nombreux ouvrages sur ces sciences, aux progrès desquelles il a beaucoup contribué. Ses manuels pour l'enseignement ont eu plusieurs éditions.

GASPARINO, surnommé *Barzizzio* ou *Barzizza*, né près de Bergame en 1370, mort en 1431. C'est à ce professeur italien, autant qu'au Pogge et à Léonard Arétin, que nous devons le *Quintilien*, tel qu'il est parvenu jusqu'à nous, et c'est à lui seul qu'on a l'obligation d'avoir pour ainsi dire sauvé des ruines le beau *Traité de l'orateur*, de Cicéron.

GASSENDI (Pierre), né près de Digne le 22 janvier 1592, mourut en 1655, antiquaire, historien, biographe, physicien, naturaliste, astronome, géomètre, anatomiste, prédicateur, métaphysicien, helléniste, écrivain élégant, érudit guidé par une sage critique, il a parcouru le cercle presque entier des sciences et des arts à une époque où ils venaient seulement de renaître. Il fut en France le premier disciple de Bacon, le digne ami de Galilée et de Képler, le précurseur de Newton et de Locke. Il attaqua les méditations de Descartes, et jouit de la gloire de voir partager les philosophes de son temps en *cartésiens* et en *gassendistes*. Il avait adopté une partie des sentimens d'Épicure, et renouvela les atomes et le vide. Ses ouvrages, fort estimés, ont été recueillis en 6 vol. in-fol. On a publié en 1770 un *Abrégé de la vie et de la philosophie de Gassendi*, 1 vol. in-12.

GASSENDI (le comte Jean-Jacques-Basilien), né en Provence en 1749, de la famille du célèbre philo-

tophe du même nom, entra de bonne heure dans le corps de l'artillerie. Général de brigade en 1800, il reçut de Buonaparte, qui avait servi sous ses ordres, la mission d'organiser et de commander le parc d'artillerie du camp de l'armée de réserve. En 1805, il fut placé à la tête de la 6e division du ministère de la guerre, nommé général de division et conseiller d'état; en 1813, il entra au sénat, fut créé pair en 1814, et mourut en 1828, à Nuits (Côte-d'Or).

GASSION (Jean de), maréchal de France, né à Pau en 1609, mort à Arras le 2 octobre, des suites d'une blessure qu'il avait reçue au siége de Lens en 1647. Ce fut l'un des plus grands capitaines de son siècle. Passé au service du grand Gustave-Adolphe, roi de Suède, il contribua au gain de la bataille de Leipsig: de retour en France après la mort de ce prince, il se distingua à la fameuse bataille de Rocroy. D'autres exploits brillans signalèrent sa trop courte carrière.

GASTON (Marie-Joseph-Hyacinthe), né à Rhodès en 1767, mort proviseur du lycée de Limoges le 14 décembre 1808. On lui doit une traduction en vers de l'*Enéide* de Virgile; elle a été bien accueillie. Il a fait aussi deux tragédies, un poëme sur les quatre âges de la femme, et diverses poésies.

GATTEAUX (Nicolas-Marie), graveur en médailles, né à Paris en 1751, d'abord artisan comme son père, se livra ensuite aux arts du dessin, de la peinture et de la sculpture; depuis 1776, année où il exécuta le portrait de Louis XV pour la collection des rois de France, il n'a pas cessé de donner des preuves de son talent. On lui doit des machines pour éviter la contre-façon des marques des étoffes, pour timbrer le papier de la régie, de l'enregistrement, etc. L'appareil ingénieux pour mettre les statues au point lui a valu une médaille d'or, à l'exposition des produits de l'industrie nationale, en 1819. Cet artiste est mort à Paris, du choléra, le 24 juin 1832.

GATTEL (Claude-Marie), né à Lyon le 2 avril 1743, mort le 19 juin 1812. On doit à ce grammairien divers dictionnaires fort estimés, entre autres un *Nouveau dictionnaire espagnol français et français espagnol*, et un *Dictionnaire universel portatif de la langue française avec la prononciation figurée*, 2 vol. in-8. Il était proviseur du lycée de Grenoble.

GAUBIL (Antoine), savant jésuite et missionnaire à la Chine, a rendu, par ses nombreux et importans travaux, les plus grands services à la littérature de l'Asie orientale. Né le 14 juillet 1689 à Gaillac, il mourut à Pékin le 24 juillet 1759, après y avoir fait un séjour de trente-six ans. Il est celui de tous les Européens qui a su faire de la littérature chinoise les applications les plus utiles et les plus multipliées. Il a laissé une bonne *Histoire de Gengiskan* et la traduction du *Chou king*, in-4.

GAUCHER (Charles-Etienne), graveur, né à Paris en 1740, y mourut en 1804. On a de lui de petits portraits gravés d'une manière très-soignée; et différens ouvrages de littérature sur les beaux-arts, entre autres une *Iconologie*, un *Traité complet des allégories ou emblêmes*, 4 vol. in-8. On estime beaucoup ses petites gravures du *Couronnement de Voltaire au Théâtre-Français* et des *Adieux de Louis XVI à sa famille*.

GAUSSIN (Jeanne-Catherine), célèbre actrice de la comédie française, morte le 9 juin 1767. Tous les hommes de lettres qui l'ont connue font l'éloge de ses qualités sociales; elle était bonne, modeste, spirituelle, et amie d'une douce gaîté. On ferait un volume de toutes les louanges en vers qui lui ont été adressées; Voltaire et la Chaussée ne furent pas les moins reconnaissans; le premier lui confia le rôle de Zaïre et s'en trouva bien; un soir qu'elle jouait Bérénice, la sentinelle placée sur le devant de la coulisse se mit à fondre en larmes et laissa tomber son fusil, moins occupée de son devoir qu'attendrie par le jeu de l'actrice.

GAVEAUX (Pierre), né à Béziers en 1764, mort à Paris le 1er février 1825. On doit à ce compositeur plein d'esprit les charmantes partitions d'*Owinska*, de *la Famille indigente*, du *Petit matelot*, du *Traité nul*, de *Sophie et Moncars*, de l'*Amour filial*, du *Bouffe et le Tailleur*, du *Diable couleur de rose*,

du *Diable en vacances*, etc. On ne l'a pas suffisamment apprécié de son vivant, et *les savans en musique* semblaient le dédaigner; on ne sait trop pourquoi, car tous les théâtres de vaudevilles vivaient et vivent encore sur *ses airs*: c'est une preuve sans réplique qu'il est chantant: beaucoup de grands compositeurs, que nous ne nommerons pas, ne peuvent en dire autant. Il est du petit nombre des musiciens qui ont suivi avec succès la route tracée par Grétry; nous croyons que c'est la bonne, surtout à l'Opéra-Comique. Gaveaux fut un acteur médiocre, mais chantant juste et passablement. Une maladie cruelle avait depuis long-temps affaibli sa raison.

GAVINIÉS (PIERRE), né à Bordeaux en 1726, mort le 9 septembre 1800, l'un des plus célèbres violons de l'Europe. Viotti l'a surnommé *le Tartini français*. On a de lui un opéra en 3 actes, *le Prétendu*, des *Concertos*, des *Sonates*, et un recueil intitulé *les Vingt-quatre matinées*.

GAVIROL (SOLIMAN ben), mort en 1070, l'un des plus fameux rabins qui aient écrit en arabe. Il cultiva avec succès la grammaire, la philosophie, l'astronomie, la musique et la poésie. Il a laissé un chef-d'œuvre intitulé *Correction des mœurs*.

GAY (JEAN), poète anglais, né en 1688, mort le 4 décembre 1732. Ses principaux ouvrages sont des tragédies, des comédies, des opéras (entre autres celui du *Gueux*), qui eurent beaucoup d'applaudissemens; des fables, dont quelques-unes sont excellentes; des pastorales préférées à toutes ses autres productions, et des poésies diverses. On lui attribue l'invention de la tragédie burlesque. On a donné une édition de ses œuvres traduites en français. Il a aussi composé 2 petits poëmes, *l'Éventail et Trivia*, ou *l'Art de se promener dans les rues de Londres*; le second est plein de tableaux vrais, variés, agréables et bien versifiés: c'est dans ces sujets grotesques qu'il réussissait le mieux.

GÉDÉON, fils de Joas, de la tribu de Manassé. Il délivra les Juifs du joug des Madianites. En reconnaissance de ce service le peuple voulut le faire roi: mais il refusa cet honneur. Abimelech, l'un de ses soixante-dix fils, égorgea tous ses frères, à la réserve d'un seul nommé Joathan; qui parvint à se sauver. Un des aïeux de Judith se nommait aussi *Gédéon*.

GEDOYN (NICOLAS), né à Orléans le 17 juin 1661, mort le 10 août 1744. On lui doit une bonne traduction de *Quintilien*, 4 volumes in-12, ornée d'une excellente *Préface*, une traduction de *Pausanias*, 2 vol. in-4°, et d'autres ouvrages estimés de morale et de littérature. Il fut jésuite pendant dix ans, et rentra dans le monde. Il aimait avec passion les auteurs de l'antiquité, et il écrivait élégamment.

GÉER (CHARLES de), né en 1720, mort le 8 mars 1778. Il a été surnommé le *Réaumur du Nord*. On a de ce célèbre naturaliste suédois des *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*, 9 volumes in-4°. Cet ouvrage passe pour un des plus parfaits en ce genre.

GÉLADAS, d'Argos, sculpteur grec, florissait vers la 80e olympiade, 460 ans avant J.-C. Il avait été le maître de Phidias. Il avait fait pour une tribu de l'Attique, une statue d'Hercule, élevée en actions de grâce, à la fin d'une peste très-meurtrière.

GELLERT (CHRISTIAN FURCHTEGOTT), professeur de philosophie à Leipsick, est surtout connu par ses fables et ses contes, qui ont été traduits en plusieurs langues. Les Allemands le placent au rang de leurs meilleurs poètes. Né le 4 juillet 1715, il mourut le 14 décembre 1769.

GÉLON, fils d'Hipparque, roi de Géla, s'empara de l'autorité à Syracuse, et remporta une victoire brillante sur les Carthaginois, commandés par Amilcar. Il se démit du pouvoir, et fut élu roi par la reconnaissance publique. Il avait les qualités d'un héros et les vertus d'un monarque; il mourut après un règne de sept ans, 478 avant Jésus-Christ, pleuré comme un père et comblé d'honneurs.

GENDRE (LOUIS LE), né en 1659,

mort en 1733. On lui doit entre autres ouvrages une *Histoire de France jusqu'à la mort de Louis XIII*, 8 vol. in-12; quoique moins élégante que celle de Daniel, elle attache davantage, et elle est d'ailleurs plus exacte.

GENEST (L'abbé Charles-Claude), de l'académie française, né à Paris le 7 octobre 1639, y mourut le 19 novembre 1719. Il a fait des poésies assez froides et sans coloris, et plusieurs tragédies; celle de *Pénélope* s'est long-temps soutenue au théâtre, quoique faiblement écrite.

GENGIS-KAN, l'un des plus fameux conquérans qui aient paru dans le monde. Fils d'un kan des Mogols, il naquit en 1193; en moins de 22 ans il conquit une grande partie de la Chine, la Corée, et presque toute l'Asie. Il donna des lois aux Tartares, et mourut en 1227 au milieu de ses triomphes. Ce conquérant savait régner et vaincre. Il partagea ses états entre ses quatre fils. Le père Gaubil a publié une bonne histoire de Gengis-Kan, in-4, 1739.

GENLIS (Stéphanie-Félicité DUCREST DE S.-AUBIN comtesse de), née près d'Autun en 1746, morte à Paris en 1830. Ses ouvrages nombreux forment une bibliothèque entière; mais les premiers, tels que *Théâtre d'Éducation*, *Adèle et Théodore*, *les Veillées du château*, *les Annales de la vertu*, sont encore restés les meilleurs. On a vu avec peine madame de Genlis employer les restes d'un beau talent à poursuivre avec acharnement la philosophie et les philosophes; le véritable zèle n'a point cette aigreur; mais on éprouve un sentiment bien plus pénible encore quand on la voit donner l'épithète de révolutionnaire à Fénélon, dont l'âme était angélique. Il était dans la destinée du cygne de Cambrai et du tendre Racine d'être en butte aux injustices des dames. Madame de Genlis publia en 1825 ses Mémoires sur le dix-huitème siècle et la révolution française, 8 volumes in 8°. On y trouve des anecdotes curieuses, et la facilité de style qui lui est ordinaire.

GENSERIC, roi des Vandales en Espagne et fameux conquérant. Il se rendit maître d'une grande partie de l'Afrique, et y exerça d'horribles cruautés pour y établir l'arianisme. Il prit Rome qu'il abandonna au pillage, et devint le fléau et la terreur de toutes les contrées voisines. Il n'était pas moins barbare chez lui que chez les autres. Il mourut en 477.

GENTZ (Frédéric de), publiciste allemand, décoré de la plupart des ordres de l'Europe, né à Breslau, en Silésie, entra fort jeune dans la carrière administrative, et dut à ses talens un prompt avancement. Ses premiers essais, favorables aux principes d'une sage liberté furent loin d'annoncer les opinions qu'il professa dans la suite. Ce fut dans le *Journal politique* qu'il entreprit en 1799, qu'éclata cette haine contre la France, qui a fait la passion de toute sa vie. Vers 1803 il se démit de ses emplois, et passa au service d'Autriche, prit la fuite devant nos armées, et ne reparut sur la scène politique qu'après la rupture de François II avec la France. Depuis il prit part à tous les congrès, rédigea leurs manifestes, et mourut à Vienne le 9 juin 1832, à l'âge de 72 ans.

GEOFFRIN (madame), née à Paris le 2 juin 1699, morte en 1777, célèbre par ses liaisons avec les philosophes et les hommes de lettres les plus fameux de son temps. Elle était bonne et bienfaisante; parmi ceux auxquels elle rendit des services importans on distingue le comte Poniatowski, depuis roi de Pologne, et qui lui écrivit de Varsovie: « Maman, votre fils est roi. »

GEOFFROY (Antoine-Louis), fameux par sa rédaction de l'article *Spectacles* dans le Journal des Débats; né en 1726, mort à Paris le 18 février 1814. Il avait travaillé à *l'Année littéraire*, et conserva le même esprit dans son autre journal. Pendant long-temps une critique saine et raisonnée, des connaissances littéraires fort étendues, distinguèrent cet aristarque, et donnèrent beaucoup d'autorité à ses arrêts; mais peu à peu il se montra partial, et la cupidité conduisit sa plume; il devint

l'objet de sarcasmes et de caricatures amères ; il perdit tout son ascendant, et on ne le lut plus que pour s'amuser, car il eut toujours de l'esprit. On lui doit comme littérateur une traduction de Théocrite et des commentaires sur Racine qui ont eu peu de succès. Il avait été long-temps professeur de rhétorique au collége Mazarin à Paris.

GEORGE I, II et III, rois d'Angleterre. Le premier succéda à la reine Anne en 1714, et mourut en 1727. Il fut proclamé roi par les intrigues des whigs, au préjudice de la maison des Stuart, ce qui occasiona une guerre civile qui ne fut terminée que vers 1717. La nation anglaise prospéra sous son règne. Il était doué de beaucoup de discernement, de politique et de talens pour les négociations. Son fils *George* deuxième du nom, lui succéda et régna de même avec gloire ; il mourut en 1760. *George III*, né en 1758, mort en 1821, eut un règne fort long et fertile en grands événemens, tels que l'indépendance de l'Amérique, la réunion définitive de l'Irlande, et la soumission presque totale de l'Inde. C'est encore sous ce règne que la marine anglaise est parvenue au plus haut degré de splendeur. George III aima et protégea les sciences ; il était doux et affable, ses goûts étaient simples, et sa conduite privée fut exemplaire. Il accorda un asile généreux aux Français que les malheurs de notre patrie obligèrent de fuir la France. Il fut long-temps affecté d'une maladie mentale pendant laquelle le prince de Gall fut investi de la régence.

GEORGES IV (Frédéric-Auguste), fils du précédent, né le 12 août 1762, épousa, le 8 avril 1795, Caroline-Amélie-Elisabeth de Brunswick Wolfenbuttel, née le 17 mai 1668, et morte le 7 août 1821, dont il eut une fille, Caroline-Charlotte-Auguste, née le 7 janvier 1796, mariée le 3 mai 1816, au prince Léopold de Cobourg, morte en couches en 1817 ; marqua d'abord dans l'opposition, admit dans sa société Fox et Shéridan, et ne vécut pas en très-bonne intelligence avec son père. Régent vers la fin de 1810, en conséquence de la maladie mentale du roi, il conserva la régence jusqu'à la mort de George III ; ami constant des Bourbons, il se réunit à toutes les puissances du continent pour renverser Buonaparte, monta sur le trône en 1820, vit sous son règne l'Angleterre s'élever à une grande prospérité, et mourut le 26 juin 1830.

GÉRARD (Tom ou Tune), mort en 1120, fut l'instituteur, l'an 1100, et le premier grand-maître des frères hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, connus depuis sous le nom de chevaliers de Malte.

GÉRARD (le baron François-Joseph), lieutenant-général de cavalerie, grand-officier de la légion-d'honneur, né vers 1774, entra au service dans les premières années de la révolution, et trouva dans les guerres de l'empire de fréquentes occasions de déployer ses talens et de s'élever aux premiers grades. Général de brigade en 1809, général de division en 1812, inspecteur-général de cavalerie en 1819 et 1820, il fut mis à la retraite à la fin de 1824. La révolution de 1830 l'avait remis en activité ; lors de la formation de l'armée du Nord il commanda une division de cavalerie, et fut nommé aide-de-camp du duc de Nemours. Il venait de passer la revue d'un régiment de cavalerie en garnison à Beauvais, lorsque le choléra l'a enlevé le 17 septembre 1832, à peine âgé de 55 ans.

GÉRARD DE RAYNEVAL (Joseph-Mathias), diplomate, mort à Paris en 1812, à l'âge de 76 ans, après avoir été secrétaire d'ambassade, exerça pendant vingt ans les fonctions de chef de division aux ministère des affaires étrangères, et prit part à plusieurs négociations importantes, notamment au traité de commerce avec l'Angleterre, en 1786. Ses principaux ouvrages sont : *Institut ou droit public d'Allemagne*, Leipsig, 1766, in-8°. *Institut ou droit de la nature et des gens*, Paris 1803, in-8° ; *de la Liberté des mers*, 1811, in-8°.

GERBIER (Pierre-Jean-Baptiste), né à Rennes le 29 juin 1725, mort à Paris le 26 mars 1788 ; l'un des hommes les plus éloquens dont le barreau

français ait à se glorifier, et qui a prouvé que de nos temps modernes l'éloquence pouvait se rapprocher de la dignité de l'ancienne tribune. Il a rarement écrit; il passe même pour constant que son imagination se refroidissait dans le silence du cabinet, mais personne n'a mieux parlé. Une figure noble, un son de voix majestueux et imposant, une action pleine de dignité, tels étaient ses dons extérieurs. L'énergie, la grâce, la sensibilité la plus exquise, réunie au plus beau naturel et à l'imagination la plus brillante, en avaient fait, sans le secours de l'art, le modèle de nos orateurs.

GERMANICUS (César), fils de Drusus et d'Antonia, nièce d'Auguste, fut adopté par Tibère son oncle paternel, et élevé au consulat l'an 12 de J.-C. Il commandait en Allemagne lorsqu'Auguste mourut. Ses soldats lui offrirent l'empire, il le refusa et les contint dans le devoir. Il remporta ensuite de grands avantages sur les ennemis de l'empire et fut déclaré empereur d'Orient; mais Tibère, jaloux de ses succès le fit empoisonner par Pison, l'an 29 de J.-C. Ce jeune prince, habile dans l'art de la guerre et doué des plus aimables qualités, fut regretté des peuples et des rois. Au milieu du fracas de la guerre il cultiva l'éloquence et la littérature.

GERSON (Jean Charlier de), chancelier de l'université de Paris, dit le docteur *très-chrétien*, la plus grande lumière de France et de l'église au xve siècle, surnommé *Gerson*, du village de ce nom, près de Rhétel, diocèse de Reims, où il mourut le 14 décembre 1363, eut le courage de s'élever contre l'assassinat du duc d'Orléans, et de poursuivre le lâche apologiste de cet attentat, parut avec éclat aux conciles de Pise et de Constance, combattit les erreurs et les superstitions de son temps, et fut forcé par le ressentiment de la faction de Bourgogne de chercher un asile en Allemagne; après plusieurs années d'exil, il revint se fixer à Lyon, où l'homme qui avait été proclamé le plus excellent docteur de l'Eglise, se réduisit par l'humilité, à l'humble fonction de catéchiste, et mourut le 12 juillet 1429. Bossuet s'est fait gloire de prendre les principes du chancelier pour base de ses sentimens sur les matières contestées entre Rome et l'église Gallicane. Il est le plus ancien auteur auquel l'*Imitation de J.-C.* ait été généralement adressée.

GESSNER (Conrad), surnommé *le Pline d'Allemagne*, né le 26 mars 1516, mort le 15 décembre 1565, professa la médecine et la philosophie avec beaucoup de réputation; ses principaux ouvrages sont *Historia animalium*, 4 vol. in-fol; *Opera botanica*, in-fol.; on y trouve de grandes recherches, mais elles ne sont pas toujours exactes. C'est à lui que l'on doit l'idée d'établir les genres des plantes par rapport à leurs fleurs, à leurs semences et à leurs fruits. On lui doit aussi la première culture et la naturalisation de la tulipe en Europe.

GESSNER (Salomon), imprimeur et poète, né à Zurich en 1730, y mourut le 2 mars 1788. Il fut aussi peintre, graveur et musicien. Ses talens comme écrivain furent longtemps méconnus dans sa patrie; la réputation brillante que lui firent ses ouvrages vint d'abord de la France, où ils avaient été traduits. Ses *Idylles* sont remplies de fraîcheur, de délicatesse, de sentiment et de beautés descriptives. Son poëme de *la mort d'Abel* et son *Premier navigateur* méritent le même éloge. Il n'était pas moins recommandable par ses vertus que par ses talens. La traduction française de ses œuvres, par Huber, est fort bonne; elle est en 4 vol. in-18 et en 3 vol. in-4.

GÉTA (Septimius), fils de l'empereur Sévère et frère de Caracalla, qui, jaloux de son mérite, le tua dans les bras de Julie leur mère commune, l'an 212. Il n'avait pas encore vingt-trois ans. Son goût pour les arts et sa modération, promettaient au peuple romain des jours heureux.

GHINGBI (François), célèbre graveur en pierres fines, né en 1689 à Florence, mort à Naples le 29 décembre 1766, s'est surtout distingué par une *Vénus de Médicis*, qu'il grava sur une améthyste; c'est un chef-d'œuvre.

GIANNONE (Pierre), célèbre écrivain Napolitain, né le 7 mai 1676, dans la province de Capitanata, se fit des ennemis irréconciliables par les traits hardis qu'il lança contre les gens d'Eglise, dans son *Histoire civile du royaume de Naples*, 4 vol. in-4, 1723; insulté par la populace, excommunié par la cour archiépiscopale, il trouva un asile à Vienne, d'où il passa à Venise. Devenu suspect aux inquisiteurs d'état, il fut enlevé et transporté jusqu'aux frontières de Ferrare; après avoir erré de Modène à Milan et à Turin, il arriva enfin à Genève, et croyait y avoir trouvé un port dans le naufrage, lorsque, conduit par un ami perfide dans un village appartenant au roi de Sardaigne, il fut arrêté, et eut pour dernière prison la citadelle de Turin, où il passa douze ans dans l'anxiété la plus pénible, et mourut le 7 mars 1748. L'*Histoire de Naples*, traduite en français par Desmonceaux, a paru à La Haye en 1742, 4 vol. in-4.

GIBBON (Edouard), célèbre historien anglais, né le 27 avril 1737, mort le 16 janvier 1794. Il a publié en français un volume intitulé : *Essai sur l'étude de la littérature*; mais son vrai titre à l'immortalité est son *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire Romain*, qui a été traduite en français en 18 vol. in-8. Il ne le cède en rien à Hume et à Robertson pour la profondeur des pensées, le mérite d'une érudition vaste et solide, pour la sagesse et la sagacité de la critique, il est au dessus d'eux quant à la vivacité, la pompe et la majesté du style. Son histoire commence au règne de Trajan et des Antonins, et finit à la prise de Constantinople par les Turcs.

GIBELIN. Dénomination donnée généralement au parti des empereurs en Italie et à ceux qui étaient en opposition aux papes.

GILBERT (Nicolas-Joseph-Laurent), né en 1751, à Fontenay-le-Château près de Remiremont, mort à Paris le 12 novembre 1780, à l'Hôtel-Dieu. Ce poète, enlevé aux Muses par une mort prématurée, semblait appelé au genre satirique, non, à la vérité, dans le goût d'Horace, mais dans celui de Juvénal. Il en avait la fougue, l'exagération, la violence. Quoiqu'il n'ait fait que deux satires, on a retenu plusieurs vers dans *le dix-huitième siècle* et *Mon apologie*, qui joignent au mérite de l'énergie une expression pleine de verve et qui annonçait un poète. Il avait tenté le genre de l'ode, et il avait prouvé par quelques strophes du *Jugement dernier*, que nos meilleurs poètes lyriques n'eussent pas désavouées, qu'il pouvait s'élever jusqu'à la plus haute poésie. Aux approches de sa mort, abandonné de tout le monde et pénétré de cet abandon, il fit des vers touchans qui annoncent une sensibilité qu'on ne lui eût pas soupçonnée, et qui donnent de véritables regrets sur la fin malheureuse d'un jeune homme qu'un peu plus d'expérience et de maturité pouvait placer au rang de nos écrivains les plus distingués.

GILBERT (Guillaume), médecin anglais, né en 1540, mort en 1603, fut le premier inventeur de deux instrumens dont se servent les marins pour observer la latitude quand le temps est couvert.

GILIMER ou **GELIMER**, prince des Vandales, l'un des descendans du fameux Genseric, n'avait pas moins d'ambition que de valeur. Il détrôna Ildéric son cousin, auquel il devait succéder. L'empereur Justinien envoya contre lui Bélisaire, qui le fit prisonnier en 534. Justinien le relégua dans la Galatie, où il lui assigna des terres pour vivre avec sa famille.

GILLOT (Jacques), chanoine de la Sainte-Chapelle de Paris, mort en 1619, eut beaucoup de part au *Catholicon d'Espagne* ou *Satire Ménippée*, faite pour tourner en ridicule les querelles funestes de la ligue, et par cela même servit la cause du bon Henri IV. Ce fut Gillot qui imagina la procession rapportée dans cet ouvrage. La *Harangue du légat* est encore de lui. Ce chanoine est connu par d'autres bons ouvrages.

GIN (Pierre-Louis-Claude), né à Paris en 1726, y mourut le 19 novembre 1807. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages médiocres,

et surtout des traductions, parmi lesquelles sont : *Œuvres complètes d'Homère*, en prose poétique; *Œuvres d'Hésiode avec le combat d'Homère et d'Hésiode*, *Idylles de Théocrite et églogues de Virgile*, et *Harangues politiques de Démosthènes*.

GINGUENÉ (P.-L.), littérateur membre de l'Institut, né à Rennes en 1748, mort à Paris le 16 novembre 1816. Son *Histoire littéraire d'Italie* est le fondement le plus solide de sa réputation; il y montre la plus vaste érudition, et au jugement le plus exquis il joint un goût épuré. Les Italiens lui ont fait l'honneur de la traduire en leur langue, et la regardent comme leur meilleure histoire littéraire. On a encore de Ginguené un *Recueil de fables*, une traduction du poëme des *Noces de Thétis et de Pélée*, de Catulle, et d'autres poésies fort agréables. Il est l'éditeur des *Œuvres de Lebrun-Pindare*, en 4 vol. in-8. Il se fit chérir par son caractère de tous ceux qui le connurent.

GIOJA (Flavio), né vers l'an 1300 dans le royaume de Naples, et pilote, passe pour avoir inventé la boussole; mais il est plus certain qu'il n'a fait que la perfectionner. (Voy. Guyot).

GIORDANO (Luc), peintre célèbre, né à Naples en 1632, mort en 1704. Il possédait une facilité prodigieuse; ses compositions sont remplies de feu, son coloris est séduisant et sa touche moelleuse. Il imitait aussi les plus fameux peintres, et entre autres Paul Véronèse, avec une telle perfection, que les connaisseurs s'y trompaient. Ses principaux ouvrages sont au palais de l'Escurial, à Madrid, à Florence et à Rome.

GIRARD (l'abbé Gabriel), de l'académie française, ne à Clermont en Auvergne vers 1677, mort à Paris le 4 février 1748. Ses *Synonymes français*, anatomie quelquefois un peu trop subtile de plusieurs mots de notre langue, sont estimés et méritent de l'être. Ils apprennent aux jeunes gens à distinguer dans les mots dont la signification paraît à peu près la même, des différences sensibles et qui prouvent que pour des yeux exercés il n'en est pas qui puissent être employés sans choix. Ce livre est donc une découverte heureuse et le résultat d'une métaphysique très-fine appliquée au langage. Ses *Synonymes* ont été augmentés par Beauzée et Roubaud, 4 volumes in-8. La *Grammaire* de Girard est loin de valoir l'autre ouvrage, qui seul a fait sa réputation.

GIRARDIN (Cécile-Stanislas-Xavier, comte de), né en 1762 à Lunéville, entra au service à 17 ans, et fut capitaine à 27. Il embrassa les principes de la révolution, fut député aux états-généraux par le tiers-état du bailliage de Senlis, et professa des opinions modérées. En 1791, porté à l'assemblée législative qu'il présida, il cessa de se montrer à la tribune après le 10 août, et fut forcé par le danger qui le menaçait, à se réfugier à Londres. Rentré en France en 1793, incarcéré avec ses frères, rendu à la liberté du 9 thermidor, il fut porté au tribunat. Il rentra au service, prit part aux campagnes de Naples et d'Espagne, et fut élevé au grade de général de brigade. Premier écuyer de Joseph Buonaparte à Naples et à Madrid, préfet de la Seine-Inférieure, puis de Seine-et-Oise, il siégea à la chambre des représentans pendant les cent jours, et fut tour à tour destitué et renommé préfet; fut en 1819 élu député de la Seine-Inférieure, et siégea à la chambre jusqu'à sa mort, arrivée le 27 février 1827, laissant la réputation d'un des membres les plus éloquens de l'opposition libérale.

GIRARDON (François), sculpteur et architecte, né à Troyes en Champagne en 1628, mort à Paris le 1er septembre 1715. Ses ouvrages les plus remarquables sont le *Mausolée du cardinal de Richelieu*, *la statue équestre de Louis XIV*, de la place des Victoires (renversée et brisée en 1792), l'*Enlèvement de Proserpine par Pluton*, dans les jardins de Versailles, et les excellens *groupes* qui embellissent les bosquets des bains d'Apollon.

GIRODET-TRIOSON (Louis-Anne), peintre célèbre, né à Mon-

targis le 29 janvier 1767, mort à Paris le 9 décembre 1824. Son dernier nom lui vient de M. Trioson, médecin, qui l'adopta. Girodet remporta le grand prix, et c'est de Rome qu'il envoya à Paris son tableau d'*Endymion*. Il a peint successivement *Hippocrate refusant les présens d'Artaxerce*, *une Scène de déluge*, *Atala au tombeau*, *la Reddition de Vienne*, *Galatée et Pygmalion*, *la Révolte du Caire*, etc. Il a laissé *la Vie d'Anacréon* en plusieurs tableaux au trait, et un poëme inédit sur la peinture, qui fait partie de ses œuvres posthumes, 2 v. in-8°. M. Gros, son digne rival de gloire en peinture, a prononcé sur sa tombe un discours dans lequel il se montre son ami et l'appréciateur de son beau talent. S. M. Charles X a rendu à la mémoire de Girodet un hommage touchant en ordonnant de placer sur son cercueil la croix d'officier de la légion-d'honneur, qu'il lui destinait; un bon roi honorant ainsi un grand homme a quelque chose d'antique qui saisit le cœur d'une douce émotion.

GITIADAS, de Lacédémone, sculpteur grec, florissait vers la quatorzième olympiade, 724 ans avant J.-C. Il avait élevé dans sa patrie un temple célèbre dédié à Minerve *Chalciæcos*. L'édifice était tout en bronze, ainsi que la statue de la déesse. Architecte et sculpteur, Giliadas était encore poète.

GLAUCIAS, sculpteur grec d'Egine, florissait 480 ans avant J.-C., dans la soixante-quinzième olympiade. Il exécuta à Olympie la statue et le char de bronze que Gélon, tyran de Syracuse, y fit placer comme un monument de sa victoire à la course des chars dans la soixante-treizième olympiade. Il fit aussi la statue en bronze de Théagène de Thase, qui, dans la soixante-quinzième olympiade, vainquit tous ses rivaux aux jeux olympiques.

GLEIM (JEAN-GUILLAUME-LOUIS), célèbre poète allemand, né à Emsleben, au pays dHalberstadt en avril 1719, mourut le 18 février 1803; prit Horace et Anacréon pour modèles, et mérita le titre de l'Anacréon allemand. Il a publié des poésies badines, des poésies sérieuses, des chants de guerre, des élégies, des romances, des fables, des poëmes didactiques, des épîtres, des satires et des épigrammes. On estime surtout ses fables et ses poésies lyriques, intitulées: le *Grenadier Prussien*, comparables aux *Fragmens de Tyrtée*.

GLUCK (CHRISTOPHE), né en 1712, mort le 17 novembre 1787. Le style de sa musique est mâle et sévère. Parmi ses nombreux ouvrages on remarque cinq chefs-d'œuvre qui l'ont immortalisé: c'est *Armide*, *Alceste*, *Iphigénie en Aulide*, *Iphigénie en Tauride*, et *Orphée et Eurydice*. J.-J. Rousseau ne manqua pas une seule représentation de ce dernier opéra. « Puisqu'on peut, dit-il un » jour, avoir un si grand plaisir pen» dant deux heures, je conçois que » la vie peut être bonne à quelque » chose. » La capitale et les provinces se divisèrent entre Gluck et Piccini; leurs partisans firent secte; on se battit même au Palais-Royal, et on publia une foule d'écrits et d'épigrammes les uns contre les autres; les hommes de lettres les plus connus prirent part à cette guerre musicale. Le caractère du chevalier Gluck était franc et droit, mais souvent bouillant et colère.

GLYCON, sculpteur d'Athènes, florissait vers le septième siècle de Rome. Il vint dans cette dernière ville avec Pompée, et c'est là qu'il fit cet *Hercule Farnèse* portant son nom, regardé comme un ouvrage original.

GNIPHON (MARC-ANTOINE), grammairien gaulois, contemporain de Cicéron, enseigna la rhétorique à Rome avec succès et désintéressement, dans la maison de Jules-César.

GOBELIN (GILLES), teinturier sous le règne de François Ier, trouva le secret de teindre la belle écarlate dite des Gobelins. Il demeurait au faubourg Saint-Marceau. La rivière qui y passe porte encore son nom.

GOBRYAS, un des sept seigneurs de Perse, qui, après la mort de Cambyse, s'unirent pour chasser les mages

usurpateurs du trône, vers l'an 521 avant J.-C. Son fils Mardonius devint gendre de Darius.

GODEAU (Antoine), évêque de Grasse et puis de Vence, mort le 21 avril 1672. Il fut un de ceux qui, en s'assemblant chez Conrart, contribuèrent à l'établissement de l'académie française. On lui doit une *Histoire ecclésiastique*, *la morale chrétienne*, 3 vol., les vies de plusieurs saints, une traduction des *Psaumes* en vers français et plusieurs autres poésies où l'on trouve de la noblesse et de la douceur; mais il écrivait avec beaucoup trop de facilité.

GODEFROY de BOUILLON, né avant le milieu du onzième siècle, fameux chef des croisés. Il prit Jérusalem et conquit presque toute la Terre-Sainte: il refusa le titre de roi, et se contenta de celui de duc et d'avoué du Saint-Sépulchre; sa grandeur fut l'ouvrage de sa vertu. Ses exploits ont été dignement célébrés par le Tasse dans sa Jérusalem délivrée. Il mourut le 18 juillet 1100.

GODINOT (Jean), chanoine de la métropole de Reims, né dans cette ville en 1661, y mourut le 15 avril 1749. La fortune acquise dans le commerce des vins, qu'il joignit aux paisibles fonctions de son ministère, lui fournit les moyens de se livrer à son noble penchant pour sa bienfaisance. Il employa, dit-on, plus de 500,000 livres à établir des fontaines publiques, à faire paver et dessécher des égouts qui répandaient une infection dangereuse, à fonder des hôpitaux pour les malades, à augmenter le nombre des écoles chrétiennes, et à embellir le chœur de l'église métropolitaine. Ces monumens lui ont mérité les titres de père et de bienfaiteur de sa patrie, et l'éternelle reconnaissance de la ville de Reims.

GODOLIAS, fils d'Abilan, gouverneur de la Palestine, après la ruine de Jérusalem par Nabuchodonosor. Il fut tué l'an du monde 3417 par Ismaël, qui était jaloux de son autorité.

GODWIN (William), célèbre écrivain anglais, fils d'un ministre non-conformiste de Gueswick (comté de Norfolk), devint ministre lui-même, en exerça plusieurs années les fonctions, renonça en 1782 à l'état ecclésiastique, se rendit à Londres, pour se livrer entièrement à la littérature; et y mourut du choléra au commencement de septembre 1833, âgé de 75 ans. Entre ses nombreux ouvrages on distingue son *Traité de la justice politique*, qui eut un grand succès, et dont Benjamin-Constant a laissé une traduction, et *Caleb-William*, roman d'un vif intérêt, mais d'une désolante misantrhopie.

GOERTZ (Jean, baron de), seigneur suédois, célèbre par ses talens, son ambition et son caractère entreprenant, s'était rendu nécessaire à Charles XII. Il était dans le cabinet ce que ce prince était à la tête d'une armée. Chargé des finances du royaume, il eut recours à des moyens extrêmes et ruineux; mais après la mort de Charles XII, on le sacrifia au mécontentement du peuple, et il fut décapité le 2 mars 1719. Voltaire a fait son portrait dans son histoire de Charles XII.

GOETH (le comte Jean Wolfgang de), le doyen et le plus célèbre des littérateurs allemands, membre de presque toutes les académies d'Allemagne, correspondant de l'Institut, décoré par Napoléon de la légion d'honneur, naquit à Francfort-sur-le-Mein, le 28 août 1749, d'un habile jurisconsulte de cette ville. La publication de *Werther*, qui lui fut inspirée par une aventure tragique dont il fut le témoin commença sa réputation. Le duc Charles Auguste de Weymar devint son ami encore plus que son protecteur, l'ennoblit, et le fit président de la chambre ducale. Goëthe, qui joignait l'habileté d'un homme d'état aux talens d'un écrivain supérieur, fut long-temps premier ministre de ce prince, et dans ce poste, il lui rendit d'éminens services. Le duc a voulu célébrer le 50e anniversaire de cet homme illustre en lui adressant une lettre autographe et une médaille. Goëthe est mort à Weymar en 1832, à l'âge de 82 ans sept mois; son corps a été deposé dans le caveau de la famille grand-ducale à

côté de celui de Schiller. La collection de ses ouvrages a été publiée en 1810, 13 vol. in-8. On y trouve des ballades, des tragédies, des poëmes épiques et des romans. Cet homme extraordinaire s'est essayé dans tous les genres et a réussi dans tous.

GOFFIN (Hubert), mineur du pays de Liége, a rendu son nom justement célèbre par le courage avec lequel il sut lutter contre la mort et sauver la vie à 70 de ses compagnons, dans la position la plus effroyable où un homme puisse se trouver précipité. C'est en février 1812 qu'eut lieu cet événement, à la mine de houille d'Ans, près de la route de Bruxelles. Le devouement de Goffin lui mérita la croix d'honneur, devint le sujet d'un prix de poésie remporté par Millevoie, et fut chanté par un grand nombre de poëtes. Il occupa un instant l'attention de l'Europe entière; il a été mis plusieurs fois à la scène. Par une fatalité singulière, ce brave homme était destiné à périr victime de l'un de ces accidens qui menacent les gens de son état; une détonation le tua le 8 juillet 1821 : il fut frappé à la tête d'un éclat de pierre; il a laissé dix enfans.

GOGUET (Antoine-Yves), né à Paris le 18 janvier 1716, mort le 2 mai 1758. Il publia, de société avec son ami Fugère, le savant ouvrage *de l'Origine des Lois, des Arts et des Sciences et de leurs progrès chez les anciens peuples*, 6 vol. in-12. Son ami mourut trois jours après lui, à 37 ans, du chagrin de sa perte. Goguet était conseiller au parlement de Paris.

GOHIER (Louis-Jérome), ex-ministre de la justice, ex-président du directoire-exécutif, ex-consul général en Hollande, mort à Paris le 29 mai 1830 âgé de 85 ans, était compté au nombre des principaux orateurs du barreau de Rennes, à l'époque de la révolution, dont il embrassa les principes qu'il a constamment professés dans le cours de sa longue carrière. La culture des fleurs, et le culte des muses ont charmé les loisirs de cette vie dévouée toute entière au service de son pays. Les *Mémoires* qu'il a publiés sur les derniers temps du directoire font désirer la publication de mémoires de toute sa vie, qu'il préparait dans sa retraite.

GOLDONI (Charles), auteur dramatique, né à Venise en 1707, mort à Paris le 8 janvier 1792. On doit l'ajouter au petit nombre d'hommes à qui la nature a tracé leur vocation par une impulsion irrésistible. Après avoir essayé de plusieurs états qui pouvaient le conduire à la fortune, entre autres celui d'avocat, son penchant l'a toujours ramené à la carrière du théâtre, où il s'est fait une grande réputation. On a peu vu d'exemples, même chez les anciens, d'une fécondité plus surprenante. Plus de cent comédies en trois ou cinq actes le firent surnommer le *Molière* de l'Italie; né avec le génie de l'observation, et secondé du plus heureux naturel, il remporta le prix de son art dans son pays, et sa comédie du *Bourru bienfaisant*, qu'il a donnée dans le nôtre à l'âge de 62 ans, prouve qu'il n'aurait pas moins réussi en France. Il a publié ses *Mémoires* en 3 vol. in-8, à l'âge de 80 ans, du même style dont la Fontaine eût écrit les siens. Il y règne une simplicité naïve, une bonhomie qui ajoute à la haute estime qu'on doit à ses talens le sentiment du plus vif intérêt pour sa personne. C'est vraiment l'homme de la nature dans sa vie comme dans ses ouvrages: ses pièces ont presque toutes été imitées sur notre théâtre, et ses œuvres complètes forment 44 vol. in-8.

GOIS (Etienne-Pierre-Adrien), statuaire, né en 1731 à Paris, mort en 1823, associé libre de l'académie et professeur à l'école des Beaux-Arts, devint l'élève de M. A. Sloodtz, remporta le grand prix de sculpture à l'âge de 27 ans, et de retour de son voyage de Rome, obtint un atelier au Louvre. Ses principaux ouvrages sont *le chancelier de l'Hôpital*, statue en marbre, placé sur le grand escalier des Tuileries, *le Président Molé*, dans une des salles du palais de l'institut, un *St.-Vincent*, dans le cœur de St.-Germain-l'Auxerrois. Il a aussi exécuté plusieurs bas-reliefs.

GOLDSMITH (Olivier), Irlandais, né en 1729, mort le 4 avril 1774.

Son roman intitulé *le Vicaire de Vakefield* l'a placé bien près de Richardson et de Fielding. Il s'est peint dans cet ouvrage charmant sous le nom de George; on en a plusieurs traductions françaises. On lui doit d'autres écrits sur les sciences, des essais de morale, des pièces de théâtre, et un poëme d'un ton de mélancolie attachant qui a été mis en vers français; c'est *le Village abandonné*.

GOLIATH, géant de la ville de Geth, fut tué en combat singulier par David.

GOMBAULD (JEAN-OGIER de), mort en 1666, l'un des premiers membres de l'académie française. Ses tragédies et ses poésies, louées de son temps, sont entièrement oubliées; il fut l'un des beaux esprits de l'hôtel Rambouillet. Ayant lu une pièce au cardinal de Richelieu, ce ministre lui dit: « Voilà des choses que je ne comprends point. — Ce n'est pas ma faute, répondit le poète »; mais le cardinal feignit de n'avoir pas entendu.

GOMBERVILLE, né en 1600 à Paris, mort le 4 juin 1674, membre de l'académie française lors de sa formation; il a composé des poésies et des romans qu'on ne lit plus. On peut encore lire ses *Mémoires du duc de Nevers*, et surtout son *Discours sur les vertus et les vices de l'histoire* et *de la Manière de bien écrire*, avec un *Traité de l'Origine des Français*. On y trouve de bonnes leçons pour écrire l'histoire.

GOMER, fils de Japhet. C'est aussi le nom d'une prostituée qu'épousa le prophète Osée par l'ordre du Seigneur.

GOMEZ (MAGDELEINE-ANGÉLIQUE POISSON DE), née à Paris en 1684, morte en 1770. Elle a fait des tragédies et des romans. On lit encore ses *Journées amusantes*, 2 vol. in-12, et surtout ses *Cent nouvelles nouvelles*, 18 vol. in-12. Il y en a quelques-unes d'agréables. Sa plume était plus féconde que correcte.

GONDEBAUD ou GOMBAUD, troisième roi de Bourgogne; meurtrier de Chilpéric son frère; il s'empara de son royaume après qu'il l'eut massacré en 491. Il régna vingt-cinq ans. Tout barbare qu'il était, il donna de sages lois à ses sujets; elles forment le recueil qu'on nomme la *loi Gombette*.

GONSALVE-FERNANDEZ de Cordoue, surnommé *le Grand capitaine* à cause de ses grands succès militaires; il naquit le 16 mars 1443, et mourut le 2 septembre 1515. Il assura à l'Espagne la possession du royaume de Naples, dont il devint connétable. Ses ennemis, jaloux de son pouvoir, l'accusèrent de vouloir se rendre maître de ce royaume: Ferdinand, prince envieux et ingrat, ajouta foi à ces calomnies, et obligea le héros qui lui avait conquis ce royaume à le suivre en Espagne. Louis XII, roi de France, lui fit l'accueil le plus honorable en passant à Savone. Sa générosité contribua autant à sa gloire que sa valeur.

GONTRAN, roi d'Orléans et de Bourgogne, fils de Clotaire I, commença à régner en 561, et mourut en 593. Il aima la paix, la justice, et fut bienfaisant. Il se laissa gouverner par ses généraux et ses ministres.

GONZAGUE (LOUIS I), d'une illustre maison d'Italie, qui a donné deux impératrices à l'Allemagne, une reine à la Pologne, et un grand nombre de cardinaux. Il devint seigneur de Mantoue sous le titre de *capitaine*, après la mort de Passirmo Bonacolsi, qui en était le tyran. Jean-François, un de ses descendans, se fit un nom par son habileté et son courage, et fut créé marquis de Mantoue en 1533. Enfin Frédéric II, de la même famille, fut fait duc de Mantoue par l'empereur Charles V, et mourut en 1549.

GONZAGUE (LUCRÈCE de), l'une des plus illustres dames du seizième siècle, par son esprit et sa piété, mourut le 2 février 1576. Le recueil de ses *Lettres*, imprimé à Venise en 1552, in-12, est très-estimé. Il y a eu plusieurs dames du même nom célèbres par leur vertu et leur savoir. *Gonzague* (Anne de), plus connue sous le nom de princesse Palatine, née vers 1610, avait de l'esprit et de la beauté; elle joua un rôle dans la

troubles de la fronde, et mourut le 6 juillet 1684; Bossuet fit son oraison funèbre. Les *Mémoires* écrits sous son nom sont de monsieur Senac de Meilhan, 1786, in-12.

GONZANO (Charles - Vidua, comte de), connu par ses intéressans voyages dans la plus grande partie de l'Europe, sur la côte occidentale de l'Amérique et la majeure partie de l'Asie, est mort au moment où le vaisseau qui le ramenait de l'île Célèbes entrait dans le port d'Amboine; le 25 décembre 1830.

GORDIEN l'ancien, descendait par sa mère de l'empereur Trajan; il fut proclamé empereur en 237 à l'âge de quatre-vingts ans par les troupes soulevées contre Maximin. Son fils, qu'il avait associé à l'empire, fut tué quelque temps après dans une bataille; le père s'étrangla lui-même de désespoir. Il avait été deux fois consul, ensuite proconsul en Afrique. Il était doué de grandes qualités; dans sa jeunesse il avait cultivé l'éloquence et la poésie, et avait fait un poëme dans lequel il célébrait les vertus de Tite-Antonin et de Marc-Aurèle.

GORDIEN le jeune, petit-fils du précédent, fut élu empereur en 241, à l'âge de seize ans. Son règne fut glorieux. Il fut assassiné par les intrigues de Philippe, préfet du prétoire, tandis qu'il chassait les Perses de la Syrie, après avoir vaincu Sapor.

GORDIUS, roi de Phrygie et père de Midas, simple laboureur qui parvint de la charrue au trône. Le nœud qui attachait le joug ou timon de son char était fait si adroitement que l'on ne pouvait découvrir les bouts; le peuple étonné fit courir le bruit que l'empire de l'Asie appartiendrait à celui qui le dénouerait; Alexandre-le-Grand accomplit cette prédiction: il vit le nœud, et trancha la difficulté en le coupant d'un coup d'épée, d'où est venu le proverbe *Couper le nœud gordien*.

GORGIAS, célèbre orateur, né à Léontium en Sicile. On lui érigea à Delphes une statue d'or. Il florissait vers l'an 417 avant Jésus-Christ. Député vers les Athéniens pour leur demander du secours, il les charma par son éloquence. Il était froid en écrivant.

GORGO, femme de Léonidas, roi de Sparte, est très-célèbre dans l'antiquité. C'est elle qui disait que les femmes de Sparte étaient les seules qui missent des hommes au monde.

GOSSEC (François-Joseph), membre de l'institut (académie des beaux-arts), né en 1733 à Vergnies, village du Hainault, reçut sa première instruction musicale à la cathédrale d'Anvers, vint en 1751 s'établir à Paris, y fonda en 1770 le concert des amateurs, et dirigea en même temps le concert spirituel. En 1784, il fut chargé d'organiser l'école de chant fondée par M. de Breteuil, et qui est devenue le noyau du conservatoire de musique de Paris. En 1795, il eut avec Méhul et Chérubini, l'inspection du conservatoire, y professa la composition avec autant de zèle que de succès, et mourut à Passy, le 17 février 1829.

GOSSELIN (Pascal-François-Joseph), membre de l'académie des inscriptions, conservateur du cabinet des médailles et antiques de la bibliothèque du Roi, et officier de la légion-d'honneur, né à Lille le 6 décembre 1751, mort à Paris le 7 février 1830. Ses principaux ouvrages, sont 1° *Géographie des Grecs analysée*, couronnée par l'académie, Paris, 1790, grand in-4°, avec 10 cartes; 2° *Recherches sur la Géographie systématique et positive des anciens*. Il est auteur de plusieurs mémoires insérés dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*; dans la traduction française de la *Géographie de Strabon*, dans les *Recherches sur les Scythes et les Goths*, de Pinkerton, etc.

GOTTSCHED (Jean-Christophe), né le 2 février 1700, mort le 12 décembre 1766. Ce poète et philosophe allemand a publié une *Poétique*, précédée d'une traduction de l'*Art poétique* d'Horace en vers, une *Grammaire allemande* estimée, et un *Cours de philosophie*, 2 vol. in-8; on a encore de lui *Caton d'Utique*, tragédie. Sa femme partagea ses études et sa réputation. Outre plusieurs traductions d'auteurs étrangers, elle a fait *Pan-*

thée, tragédie, et des comédies qui ont eu du succès. Ils ont beaucoup contribué à réformer le théâtre allemand et à le purger des obscénités et des bouffonneries qui le déparaient.

GOUDELIN ou GOUDOULI (PIERRE), le coryphée des poètes gascons, né à Toulouse en 1679, y mourut le 10 septembre 1649. Ses ouvrages ont été imprimés plusieurs fois in-12 et in-8 à Toulouse; leur caractère particulier est l'enjoûment et la vivacité. Son poëme sur la mort de Henri IV a été traduit en latin par le P. Vanière. Les Gascons citent aussi souvent Goudouli que les Grecs citaient Homère; mais son naturel familier déplairait beaucoup en français; il enchante en patois gascon; c'est une liqueur qui ne doit pas changer de vase.

GOUJET (CLAUDE-PIERRE), né à Paris le 19 octobre 1697, il y mourut le premier février 1767. C'était le fils d'un tailleur, qui s'opposa vainement à son goût pour l'étude. On doit à ce chanoine de Saint-Jacques-de-l'Hôpital un très-grand nombre d'ouvrages: on conçoit à peine que sa vie ait pu suffire à tous ceux qu'il a publiés en différens genres; celui qui lui a fait le plus de réputation est *la Bibliothèque française*, ou *Histoire de la littérature française*, 18 vol. in-12. Il est presque oublié aujourd'hui. Goujet était des académies de Marseille, de Rouen, d'Angers et d'Auxerre.

GOUJON (JEAN), sculpteur et architecte sous François I et Henri II. Il était né à Paris. On peut le regarder comme le restaurateur de la sculpture en France. Il fut surnommé *le Corrège* de la sculpture à cause de la grâce de ses ouvrages; il suffit de citer *la Fontaine des saints Innocens*, à Paris. Il fut atteint d'un coup de carabine le 24 août 1572, jour de la Saint-Barthélemy, pendant qu'il était occupé à exécuter ses beaux bas-reliefs au Louvre; il était protestant. De nos jours on lui a érigé un mausolée surmonté de son buste en marbre par Michallon. Il a fait aussi quelques belles statues, entre autres une *Diane chasseresse*.

GOURMOND (GILLES), habile imprimeur du seizième siècle, mort en 1527, est le premier qui ait imprimé à Paris des livres grecs et hébreux.

GOURNAY (MARIE LE JARS DE), fille savante née en 1566, morte à Paris le 3 juillet 1645. Elle s'enthousiasma pour les ouvrages de Montaigne, qui lui donna une grande preuve d'estime et d'attachement en lui léguant ses manuscrits. Elle a fait trois éditions des *Essais de Montaigne*, le cardinal de Richelieu fit les frais de la dernière, publiée en 1635, et qui lui était dédiée. Mademoiselle de Gournay l'enrichit d'une préface curieuse, et traduisit en français les passages grecs, latins et italiens qu'on rencontre dans cet ouvrage. C'est dans cette préface que Pascal a pris cette idée ingénieuse de la Divinité: *C'est un cercle dont la circonférence est partout et le centre nulle part*. Les ouvrages de mademoiselle de Gournay ont été recueillis en 2 vol. in-4.

GOURVILLE (JEAN-HÉRAULD, sieur de), né le 11 juillet 1625, mort en 1703. De tous les amis du surintendant Fouquet il se montra le plus généreux. On a de lui des *Mémoires* fort curieux, écrits d'un style animé, naturel et simple, en 2 vol. in-12. Il y peint d'après nature tous les ministres depuis Mazarin jusqu'à Colbert, et sème son récit d'anecdotes piquantes sur les principaux personnages du siècle de Louis XIV, depuis 1642 jusqu'en 1698.

GRACCHUS (TIBÉRIUS et CAÏUS), fils du proconsul Sempronius Gracchus et de Cornélie, fille de Scipion l'Africain, se distinguèrent par leur éloquence et leurs talens; mais ils furent tués l'un et l'autre pour avoir pris les intérêts du peuple avec trop de zèle contre les riches qu'ils voulaient humilier.

GRACCHUS (SEMPRONIUS), exilé dans l'île de Cérine sur la côte d'Afrique, pour son commerce avec Julie, fille d'Auguste, fut assassiné, après un exil de quatorze ans, par l'ordre de Tibère.

GRACCHUS (RUTILIUS), poète de Rome vers la fin du dixième siècle. Il eut autant de bizarrerie que de talent.

GRÆCINUS (JULIUS), sénateur romain, né à Fréjus vers le commencement de l'ère chrétienne, un des hommes, au dire de Columelle, les plus instruits et les plus éloquens de son siècle, père du célèbre Agricola, peint avec tant d'intérêt par Tacite son gendre, fut mis à mort l'an 40 de J.-C. par l'ordre de Caligula, pour avoir refusé de se porter pour accusateur de Marcus Silanus. Il avait composé deux livres *sur la manière de cultiver les vignes*; mais il n'en reste que des fragmens conservés par Pline l'ancien.

GRAFFIGNY (MARIE-FRANÇOISE D'APPONCOURT, dame de), née à Nancy en 1695. morte à Paris le 12 décembre 1758. On a d'elle *Lettres d'une Péruvienne*, roman dans lequel on trouve quelquefois du sentiment et de la passion, mais plus souvent une métaphysique alambiquée et précieuse, mise à la mode par quelques beaux esprits qui croyaient imiter le style de Fontenelle, et que Marivaux fit dégénérer en un veritable jargon. Sa comédie larmoyante en 5 actes, de *Cénie*, faible imitation de *la Gouvernante* de Lachaussée, eut du succès à la représentation; mais madame de Graffigny eut moins de bonheur dans sa seconde pièce. *La fille d'Aristide* ne fut jouée qu'une fois. Ses œuvres ont été recueillies en 4 vol. in-12. Elle légua ses livres en mourant à Guimoud de la Touche, auteur de la tragédie d'*Iphigénie en Tauride*.

GRAHAM (GEORGE), célèbre horloger de Londres, né en 1675, mort le 24 novembre 1751, quaker et membre de la société royale. On lui doit *l'échappement à cylindre* et la perfection de plusieurs instrumens d'astronomie, entre autres du secteur, à l'aide duquel Bradley a découvert de nouveaux mouvemens dans les étoiles fixes.

GRAIN ou **GRIN** (JEAN LE), né en 1565, mort en 1642. On lui doit les *histoires de Henri IV et de Louis XIII* et un *Recueil des plus signalées batailles, journées et rencontres, depuis Mérovée jusqu'à Louis XIII*, 3 vol. in-fol. Ces histoires sont plus recherchées pour les faits que pour le langage.

GRAINDORGE (ANDRÉ), de Caen en Normandie, fit le premier, dans le seizième siècle, des figures sur les toiles ouvrées. Richard, son fils, perfectionna son invention, et fit les ouvrages de haute lice appelés *toiles damassées*, à cause de leur ressemblance avec le damas blanc; le premier il donna la méthode d'en faire des services de table.

GRAMMONT (GABRIEL DE), cardinal, s'acquit l'estime et l'amitié de François I, qui l'employa dans des négociations importantes et le combla de biens et d'honneurs. Il mourut le 26 mars 1534. En lui finit l'ancienne maison de Grammont; sa sœur fit passer l'héritage de cette famille de la Navarre dans celle d'Aure, qui prit le nom de Grammont.

GRAMMONT (ANTOINE, duc de), maréchal de France, se signala en diverses occasions sous Louis XIII et Louis XIV, et mourut en 1678, à soixante-quatorze ans. C'était un des hommes les plus aimables de la cour de Louis XIV. On a de lui des *Mémoires* qui renferment ses négociations en Allemagne et en Espagne, lorsqu'il y fut envoyé pour le mariage de l'infante avec Louis XIV. Son frère Philibert se distingua de bonne heure comme militaire, et obtint différentes grâces. Il avait épousé mademoiselle Hamilton et plaisait beaucoup à Louis XIV par ses saillies et ses bons mots. Il mourut le 10 janvier 1707. On l'a souvent comparé au maréchal de Richelieu; il fut dans le dix-septième siècle ce que l'autre fut dans le dix-huitième. Ils brillèrent par les mêmes agrémens, le même esprit, les mêmes défauts et les mêmes succès.

GRAND (MARC-ANTOINE LE), comédien et auteur comique, né à Paris le 17 février, y mourut le 7 janvier 1728, à cinquante-six ans. Il est resté de lui au théâtre quelques pièces d'un sel un peu grossier, mais assez gaies; les plus connues sont: *le Roi de Cocagne*, *l'Aveugle clairvoyant*, *la Nouveauté*, et *le Galant coureur*. Ses comédies ont été réunies en 4 vol. in-12. Il fit aussi une comédie de *Cartouche*, jouée le jour que ce misérable fut roué.

GRAND D'AUSSY (Pierre-Jean-Baptiste le), né à Amiens en 1737, mort à Paris le 5 décembre 1800. On a de ce conservateur de la Bibliothèque du roi, instruit et laborieux, un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on remarque *les Fabliaux et contes des douzième et treizième siècles*, 4 vol. in-8; *Histoire de la vie privée des Français*, 3 vol. in-8; et un *Voyage en Auvergne*, 3 vol. in-8. Le Grand était de l'institut, classe des sciences morales et politiques.

GRANDIER (Urbain), curé et chanoine de Loudun, était fils d'un notaire de Sablé. Quelques religieuses de Loudun, qui passaient pour possédées, ayant accusé Grandier de magie, le conseiller Laubardemont et douze juges des siéges voisins de Loudun furent chargés de lui faire son procès, et, sur la déposition des religieuses qui *se* disaient possédées par Astaroth, Cédon, Asmodée, etc., Urbain Grandier, fut déclaré, en 1634, convaincu du crime de magie, et condamné à être brûlé vif, ce qui fut exécuté. On a attribué à la haine du cardinal de Richelieu la condamnation du malheureux Grandier; mais il est plus probable qu'elle fut le résultat de l'ignorance, de l'incapacité et de la prévention des juges.

GRANDJEAN (Henri), chirurgien-oculiste d'une grande réputation, né en 1725, il mourut en 1802. Elève et ami du célèbre Daniel, qui le premier a fait l'opération de la cataracte par extraction, il la simplifia, et fut le premier qui fit l'extraction de la membrane cristalline sans extraire le cristallin. Il a donné la lumière à cent quatorze aveugles-nés.

GRANDMENIL (Jean-Baptiste FAUCHARD de), né en 1737, mort le 24 mai 1816. Acteur comique et membre de l'institut, il fut d'abord avocat distingué et conseiller de l'amirauté. Il acquit une grande réputation dans les rôles à manteau. Personne au théâtre n'a mieux senti que lui le génie de Molière. Il était homme de bonne compagnie et avait un très-bon ton.

GRANGE-CHANCEL (Louis de la), né en 1676, mort en 1758. Il défigura presque toutes ses tragédies par des intrigues romanesques; c'est principalement à ce défaut et à la médiocrité de son style qu'il faut attribuer l'oubli où sont tombées les pièces de cet écrivain, qui n'a mis de vigueur que dans ses *Philippiques*, odes qu'il fit contre Philippe, duc d'Orléans, régent du royaume. Ses parens et ses amis furent souvent l'objet de ses épigrammes; à ce défaut il joignait l'orgueil et la vanité. Ses œuvres, corrigées par lui-même, ont été publiées en 5 vol. in-12.

GRANDVAL (Charles-François-Racot de), célèbre acteur du théâtre Français, né à Paris en 1711, mort dans la même ville le 24 septembre 1784, succéda à Dufresne, et remplit dès lors le premier emploi dans la tragédie avec une intelligence, une noblesse et une chaleur qui n'ont pas été surpassées: il jouait en même temps dans la comédie les petits maîtres et les caractères avec un rare talent. Il quitta le théâtre à cinquante ans, y reparut quelque temps après, y fit sa rentrée par le *Misanthrope*, qu'il joua avec une perfection dont on n'avait plus l'idée, fut forcé à le quitter par la jalousie et la cabale, et passa le reste de sa vie dans la retraite.

GRAS (Louise DE MARILLAC, veuve LE), née à Paris en 1591, morte le 15 mars 1662. Elle fonda avec Vincent de Paule les *Sœurs de la Charité*, connues sous le nom de *Sœurs grises*; elle loua une maison dans le faubourg Saint-Victor pour servir de retraite aux enfans trouvés; les soins de cette généreuse bienfaitrice de l'humanité s'étendirent jusque sur les fous et sur les galériens. Elle s'associa aux divers établissemens de Vincent de Paule, le héros de la véritable philanthropie.

GRATIEN, empereur romain, né le 18 avril 359, fils et successeur de Valentinien. Il fut massacré l'an 383, après un règne de sept ans et neuf mois. Son zèle pour le christianisme fut la cause de sa perte; c'était un grand capitaine; il donna des lois sages et protégea les lettres.

GRATIEN, simple soldat, fut couronné empereur par les légions ro-

maines vers l'an 407, et mis à mort quatre mois après par ceux même qui l'avaient élevé à l'empire.

GRATIUS-FALISCUS, poète latin contemporain d'Ovide, auteur d'un poëme plein de douceur et de grâces sur *la manière de chasser avec les chiens*. La fin en est perdue, et ce qui nous en reste n'a point été traduit en entier dans notre langue.

GRAVELOT (HENRI - FRANÇOIS - BOURGUIGNON, dit), né à Paris en 1699, y mourut le 21 avril 1773. Il a enrichi de ses dessins les éditions d'un grand nombre d'auteurs, tels que Corneille, Racine, Voltaire, Boccace, l'Arioste, etc. Il choisissait lui-même les situations, et joignait les lumières de l'esprit aux talens du dessinateur.

GRAVINA (JEAN-VINCENT), littérateur italien, né le 20 janvier 1664, mort le 6 janvier 1718. Il fut le fondateur de l'académie des Arcadiens à Rome, en 1716. Parmi ses ouvrages on distingue surtout celui qui traite des origines du droit civil : *De ortu et progressu juris civilis*, et un traité *Della ragione poetica*, semé d'une critique fine et d'une grande connaissance de la poétique. On a de lui encore des tragédies, mais peu estimées. Ce qui lui fait beaucoup d'honneur, c'est que le célèbre Métastasio lui dut son éducation et sa fortune. Il y a un historien et un autre poète italien de ce nom ; c'est aussi celui d'un amiral espagnol tué à Trafalgar en 1806.

GRAY (JEANNE), épouse de Gilfort, petite-fille de Marie et sœur de Henri VIII, roi d'Angleterre. Son père, le duc de Suffolck, et son beau-père, le duc de Northumberland la firent, malgré sa répugnance, proclamer reine à la mort d'Édouard VI, au préjudice de Marie, qui devait lui succéder naturellement; mais le parti de celle-ci ayant prévalu, Jeanne Gray, son mari et son beau-père, eurent la tête tranchée. C'est la troisième reine qui expirait en Angleterre par le dernier supplice : elle n'avait que 17 ans, et se conduisit avec le plus noble courage et la sensibilité la plus délicate. C'était une femme savante, aimable et vertueuse.

GRAY (THOMAS), né le 20 décembre 1716, mort le 30 juillet 1771. Ce poète anglais a cultivé particulièrement l'ode et l'élégie : il a de plus déployé un talent peu commun pour la poésie latine. Parmi ses poésies on distingue *le Barde* et *le cimetière de Campagne*, dont plusieurs poètes ont donné des imitations en vers.

GRÉCOURT (JEAN - BAPTISTE - JOSEPH VILLART DE), chanoine de l'église de Saint-Martin de Tours, naquit dans cette ville en 1683, et y mourut le 2 avril 1743. Il est auteur de plusieurs contes licencieux : il est à La Fontaine ce qu'un satyre est à une grâce. Il a fait aussi des épigrammes, des chansons et des fables, en général assez médiocres et d'une poésie faible, mais il les lisait supérieurement. Le tout a été réuni en 2 vol. in-12. On prétend que le poëme de *Philotanus*, histoire satirique de la bulle *Unigenitus*, n'est pas de lui. Il renferme quelques vers burlesques assez plaisans ; mais on voit qu'en général Grécourt possédait fort peu l'esprit de son état, et c'est toujours un très-grand tort.

GRÉEN (MATHIEU), poète anglais, né vers 1677, mort à 41 ans, en 1737. Son poëme du *Spleen*, le plus considérable de ses ouvrages, est rempli d'une gaîté originale et franche.

GRÉGOIRE. Il y a eu quinze papes de ce nom. Le premier, surnommé *le Grand*, mourut en 604. Son pontificat est une des époques les plus édifiantes de l'église. Il travailla avec zèle à convertir les hérétiques ; mais il voulait qu'on employât à leur égard la persuasion et non la violence. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en 4 vol. in-fol. *Grégoire II*, mort en 731, fut regretté pour ses vertus et ses lumières. Il convoqua deux conciles. Le troisième, mort en 741, est le premier pape qui gouverna en souverain l'exarchat de Ravenne. Il assembla un concile, dans lequel il excommunia les iconoclastes. Le quatrième, mort en 844, fut aussi recommandable par son savoir que par sa piété. Le cinquième mourut en 999. On lui opposa un anti-pape

sous le nom de Jean XVII; mais il fut chassé par l'empereur Othon. *Grégoire VI*, ordonné pape en 1044, abdiqua dans un concile en 1046, en faveur de Clément II. *Grégoire VII*, fils d'un charpentier de Soano en Toscane, parvint à la tiare en 1073. Il forma de vastes projets touchant la réformation de l'église, excommunia l'empereur Henri IV, qui le força de se retirer à Salerne, où il mourut en 1085; on a de lui un grand nombre de *Lettres*. Le huitième mourut en 1188, après avoir invité les princes chrétiens à une nouvelle croisade. Le neuvième, mort en 1241, engagea l'empereur Frédéric II dans une nouvelle croisade, et l'excommunia ensuite. Il témoigna beaucoup d'ardeur pour la réunion des Grecs et la conversion des mahométans. *Grégoire X* travailla à réunir les guelfes et les gibelins, et à finir les guerres d'Italie. Il mourut en 1276. Le onzième se distingua par son mérite et son savoir, et transféra le siége d'Avignon à Rome, où il mourut en 1377. Le douzième envoya sa démission; le concile, pour le récompenser, lui donna la préséance sur tous les cardinaux. *Grégoire XIII*, mort en 1585, était le plus grand canoniste de son temps. Il embellit Rome de fontaines et de bâtimens magnifiques; mais ce qui le rendit plus célèbre encore est la réforme du calendrier, où il s'était glissé beaucoup d'erreurs. Le quatorzième se déclara contre Henri IV, roi de France, et mourut en 1591, n'ayant occupé la chaire de saint Pierre que 10 mois. *Grégoire XV*, enfin, mort en 1623, se distingua par sa douceur et par sa charité envers les pauvres. Il érigea l'évêché de Paris en métropole, et fonda la *Propagande*.

GRÉGOIRE de Tours, évêque de cette ville, né vers l'an 544, mort en 595. Il montra beaucoup de fermeté en diverses occasions, surtout contre Chilpéric et Frédégonde, qu'il reprit souvent de leurs désordres. On a de lui une *Histoire ecclésiastique et profane*. C'est le père de notre histoire, mais il n'est pas le modèle des historiens; son style est aussi grossier que le siècle où il vivait, mais nous ne savons guère sur nos premiers rois que ce qu'il nous en a appris, et il est franc et sincère: Chilperic n'est à ses yeux que le Néron de son temps, et Frédégonde qu'une femme abominable. La meilleure édition de son ouvrage est celle de dom Ruinart, Paris, 1699, in-fol.

GRÉGOIRE (HENRI), ancien curé d'Emberménil, député du clergé aux Etats-Généraux, évêque de Blois, membre de l'assemblée constituante, de la convention, du conseil des 500, du sénat, de l'institut et de plusieurs académies, né à Yéo ou Vho, près de Lunéville, le 4 décembre 1750, mort à Paris le 27 mai 1831, porta dans ces différentes assemblées les principes d'une ardente philanthropie. Absent de la convention lors du jugement du Louis XVI, il envoya son adhésion: de retour, il lutta contre les proscriptions, et fit, au moins dans le comité d'instruction publique, adopter diverses mesures pour la propagation des connaissances utiles, et créer des institutions en faveur des arts et de la morale. Admis non sans peine au sénat, il y vota contre le rétablissement du trône, de la noblesse et des titres. A la restauration, ses courageux efforts n'aboutirent qu'à le faire exclure de la chambre des pairs, de l'institut et, plus tard, de la chambre des députés. Ses ouvrages sont en grand nombre, et plusieurs doivent survivre aux circonstances qui les ont fait naître. Nous citerons seulement l'Essai sur les régénérations physique, morale, et politique des Juifs, qui fut son début dans la carrière politique; *Les ruines de Port-Royal*; *Histoire des sectes religieuses*; Histoire des confesseurs, des empereurs et des rois; etc.

GRELLMAN, mort en 1805. Ses ouvrages de statistique sont ce qui a été écrit de meilleur sur l'Allemagne. Il avait occupé avec distinction une chaire d'histoire moderne et de statistique à l'université de Goettingue.

GRENADE (Louis de), dominicain, né l'an 1504 en Espagne, mort en 1588, l'un des premiers prédicateurs de son siècle et le plus éloquent

des orateurs espagnols. Il fut consulté dans le fond de sa cellule par de grands princes et par les plus fameux capitaines de son siècle.

GRESNIK (Antoine), célèbre compositeur, mort à Paris en 1799, à quarante-sept ans. Il a donné dans cette ville plusieurs opéras-comiques. Il excellait dans le genre gracieux et dans la musique descriptive.

GRESSET (Jean-Baptiste-Louis), de l'académie française, né à Amiens en 1709, mort le 16 juin 1777. Son *Vert Vert*, *la Chartreuse*, et sa comédie du *Méchant*, sont ses plus beaux titres d'honneur, et c'est par eux qu'il sera compris dans le petit nombre d'écrivains célèbres qui ont illustré leur patrie après les beaux jours littéraires de Louis XIV. On a encore de lui des *Odes*, une tragédie *d'Edouard III*, le drame de *Sidney*, et une traduction des *Eglogues* de Virgile; mais son chef-d'œuvre est son coup d'essai, ce poëme de *Vert-Vert*, dans lequel on trouve tout ce qu'on pouvait attendre du talent le plus exercé: grâce, légèreté, délicatesse, abandon, plaisanterie exquise, style enchanteur. On ne peut oublier pour sa gloire, ni l'*Epître à sa sœur*, pleine d'une sensibilité douce et tendre, ni celle *au P. Bougeant*, ni *les Ombres*, qui rappellent le badinage ingénieux de la *Chartreuse*. On a retrouvé depuis sa mort deux petits poëmes sortis de sa plume, le *Gazetin*, et le *Parrain magnifique*. Ses œuvres ont été plusieurs fois réimprimées en 2 vol. in-12.

GRÉTRY (André-Ernest-Modeste) célèbre compositeur de l'institut et de la legion-d'honneur, né à Liege le 11 fevrier 1741, mort à Montmorenci le 24 septembre 1813, dans la maison de l'Ermitage. Il a été surnommé avec raison le *Molière de la musique*. Il a composé une foule d'opéras-comiques; sa musique est toujours vive, dramatique, expressive et chantante: presque tous ses ouvrages sont autant de chefs-d'œuvre. Il fut comblé d'honneurs, de grâces et de distinctions: on aime à voir le mérite récompensé de son vivant. Au moment où nous écrivons, ses héritiers et les habitans de Liége se disputent la possession de son cœur: nos compositeurs feraient bien de se disputer celle de son talent enchanteur.

GREVIN (Jacques), poète français et latin, né en 1538, mort le 5 novembre 1570. Il fit à l'âge de treize ans une tragedie de *la Mort de César*, et depuis d'autres pièces qui forment 1 vol. in 8, fort rare. Ses poésies ne sont plus connues.

GREUZE, peintre, né en 1725, mort à Paris le 21 mars 1805. Original dans le choix de ses sujets, il l'est encore dans sa couleur et dans son dessin. Il eut toujours un but moral dans ses compositions. Son tableau de *la Petite fille au chien* passe pour son chef-d'œuvre. Ceux du *Père paralytique* et de *l'Accordée de village* sont delicieux; mais il faudrait les citer presque tous. On a beaucoup gravé d'après ses ouvrages: on trouve ses estampes dans les appartemens des grands, des riches, chez les modestes bourgeois et les pauvres artisans; on en voit dans les villages, chez les plus simples habitans des campagnes. On lui a reproché avec raison d'avoir donné les mêmes airs de tête à presque tous ses personnages; cela vient de ce qu'il prenait ses modèles dans sa famille. Comme homme, Greuze était vif, gai, spirituel et original.

GRIFFET (Henri), jésuite, né en 1698, mort le 22 février 1771. Il a donné une édition de l'*Histoire de France* du P. Daniel, en 17 vol. in-4, avec des *Dissertations* savantes et curieuses. Le regne de Louis XIII lui appartient entièrement; il est écrit avec autant de sagesse que d'exactitude. Son *Traité des différentes sortes de preuves qui servent à établir la vérité de l'histoire* est un livre sensé, judicieux et solide pour ceux qui écrivent ou étudient l'histoire.

GRIGNAN (Françoise-Marguerite de SÉVIGNÉ, comtesse de), née en 1646, morte le 13 août 1705. Elle avait beaucoup d'esprit, mais un esprit moins naturel que celui de sa mère, à laquelle elle doit toute sa célébrité.

GRIMALDI (François-Marie), né en 1618, mort en 1663, se distingua surtout dans la physique et l'astro-

nomie. Newton a pris à l'un de ses ouvrages plusieurs principes fondamentaux de son optique. Ce savant jésuite est aussi le premier qui ait observé la diffraction de la lumière, qui ne pouvait pas passer près d'un corps sans s'en approcher et se détourner de son chemin.

GRIMALDI (Jean-François), surnommé *le Bolognèse*, né en 1606, mort en 1680, élève et parent de Carrache, s'acquit une grande réputation comme peintre. Il fut employé par le cardinal Mazarin à embellir le Louvre et son palais. Il excellait dans le paysage.

GRIMALDI (François), jésuite napolitain, mort en 1738, a donné trois livres de poésies latines en vers élégiaques, dans lesquels il unit l'élégance et la noblesse à la facilité d'Ovide.

GRIMM (le baron de), né à Ratisbonne le 26 décembre 1723, mort à Gotha le 19 décembre 1807, âgé de quatre-vingt-cinq ans. Il vécut longtemps à Paris, où il fut lié avec Diderot, Helvétius, d'Alembert et J.-J. Rousseau; il se brouilla avec ce dernier. Il était très-versé dans la connaissance des beaux-arts, et enrichit le *Dictionnaire encyclopédique* de plusieurs articles plus ou moins intéressans. Sa *Correspondance littéraire*, publiée il y a quelques années en 16 vol. in-8, renferme des jugemens sains, quelques-uns d'erronés; elle est généralement curieuse et intéressante; c'est le tableau fidèle de la littérature de cette époque.

GRINGONNEUR (Jacquemin), Parisien, peintre du quatorzième siècle, inventa les cartes à jouer vers l'an 1392, pour distraire Charles VI dans sa démence; d'autres prétendent que l'invention des cartes est antérieure à Gringonneur, et qu'il ne fit que les perfectionner.

GROGNARD, ingénieur de la marine, mort à Paris en 1799. On lui doit la construction du bassin de Toulon, jeté au milieu de la mer au moyen d'une vaste caisse de bois qui en forme la base et sur laquelle on a bâti.

GROLLIER (Jean), né à Lyon en 1479, fut le Mécène des hommes de lettres sous François I, qui le nomma intendant des finances. Il se faisait aussi un plaisir de leur prêter ses livres, qui portaient pour devise, *à J. Grollier et à ses amis*. Il mourut le 2 octobre 1565.

GROLMAN (Charles de), savant jurisconsulte, né à Giessen, mort le 14 février 1829, à Darmstadt, où il remplissait près du grand-duc les fonctions de ministre de l'intérieur et de la justice. Il a publié des ouvrages de jurisprudence plusieurs fois réimprimés, et qui en Allemagne se trouvent dans toutes les mains. Ce fut sous l'administration de Grolman, et grâces à son habileté et à sa persévérance, qu'en 1820, la constitution représentative, que le grand-duc avait accordée à ses sujets, fut enfin mise en vigueur, malgré les obstacles de plus d'un genre qui s'y étaient jusqu'alors opposés.

GRONOVIUS (Jean-Frédéric), né à Hambourg le 10 septembre 1611, mort le 28 décembre 1672. Ce savant professeur de belles-lettres a donné des éditions estimées de Plaute, de Salluste, de Tite-Live, de Sénèque, de Pline, de Quintilien, d'Aulu-Gelle, etc. Il a restitué quantité de passages et en a corrigé d'autres avec beaucoup de succès. On doit à son fils, né le 20 octobre 1645, mort le 21 octobre 1716, aussi savant que son père, *Thesaurus antiquitatum græcarum*, en 13 vol in-fol., et plusieurs autres ouvrages d'érudition.

GROS (Pierre le), sculpteur, né à Paris en 1666, mort à Rome en 1719. On a de lui différentes statues, qui décorent le parc de Versailles et le jardin des Tuileries. On remarque dans ce dernier la statue de *Mnémosyne*, qui est très-belle.

GROSIER (Jean-Baptiste-Gabriel-Alexandre, l'abbé), né à St.-Omer le 17 mars 1747, mort sous-bibliothécaire de l'Arsenal, le 8 décembre 1823. Il s'occupa pendant quarante ans de l'histoire des arts et de la littérature de la Chine. Il publia de 1777 à 1784, conjointement avec *Leroux des Hauterayes*, en 12 vol. in-4, l'*Histoire générale de la Chine*, tra-

faite à Pékin, par le P. de Mailla, sur les originaux chinois; ouvrage d'autant plus important, que le premier il nous a fait connaître la longue suite des événemens politiques de cet empire. L'abbé Grosier a travaillé à l'*Année littéraire*, à la *Gazette de France* et à la *Biographie universelle*. On lui doit aussi les *Mémoires des jésuites* sur les sciences, les belles-lettres et les arts.

GROSLEY (Pierre-Jean), de l'académie des inscriptions, né à Troyes le 18 novembre 1718, y mourut le 4 novembre 1785. Il avait conservé au milieu de la frivolité et de la licence qu'avait amenées l'époque désastreuse de la régence, le goût de l'érudition, et peu de personnes ont porté plus loin l'amour de l'étude et l'étendue des connaissances. Sa patrie dut à ses libéralités les bustes en marbre des hommes illustres qu'elle a produits. Riche de sa modération, il avait fait des voyages dispendieux en Italie et en Angleterre; il a publié ses observations et prouvé qu'il savait connaître les hommes. A quelques inexactitudes près, son voyage intitulé *Londres* a passé long-temps pour ce que nous avons de mieux sur cette ville.

GROTIUS ou GROOT (Hugues), né à Delft le 10 avril 1583, mort à Rostock le 28 août 1645. A huit ans il faisait des vers latins qu'un vieux poète n'aurait pas désavoués. Lorsqu'il vint en France avec Barneveldt, ambassadeur de Hollande, il mérita par son esprit et sa conduite les éloges de Henri IV, qui le gratifia d'une chaîne d'or. Lorsque Barneveldt eut la tête tranchée en 1619. Grotius fut enfermée à vie dans le château de Louvestein; il s'échappa, grâce à la ruse de sa femme, qui le fit mettre dans un grand coffre de livres qu'elle avait eu la permission de lui envoyer. Il fut l'un des plus grands hommes de son temps, soit pour son érudition profonde, soit pour la beauté de son esprit, soit pour la pureté de sa diction. Il possédait les langues, la fable et l'histoire, surtout la science du droit public; ses écrits sont une source où tous les jurisconsultes ont puisé; la liste en serait trop longue. Ses trois fils se distinguèrent dans les armes, dans la diplomatie et au barreau.

GROUCHY (Nicolas de), mort en 1579, expliqua le premier Aristote en grec; il enseigna avec réputation à Paris, à Bordeaux et à Coimbre.

GROZELIER (Nicolas), oratorien, né à Beaune en 1692, mort le 19 juin 1778, est surtout connu par un *Recueil de fables*, in-12, qui se lit avec plaisir. La morale en est pure.

GRUTER (Jean), né à Anvers le 3 décembre 1560, mort le 20 septembre 1627, célèbre philologue, un des savans auxquels les lettres latines ont le plus d'obligation, est surtout connu par les recueils publiés sous le titre de *Deliciæ poetarum Italiorum*, *Gallorum*, *Belgicorum et Germanorum*, et sous le nom de *Ranutius Gherus*, anagramme de *Janus Gruterus*.

GRYPH (André), né le 2 octobre 1616, mort le 16 juillet 1664, le *Corneille* des Allemands. Il tient l'un des premiers rangs dans le tragique parmi les poètes de l'Allemagne. Il a aussi composé quelques petites *farces*.

GUA DE MALVES (Jean-Paul), né en Languedoc en 1712, mort à Paris en 1786. Le premier il eut l'idée de réunir dans un seul dépôt littéraire toutes les connaissances sur les sciences et sur les arts possédées par les nations savantes; d'Alembert et Diderot exécutèrent l'*Encyclopédie* d'après ce plan. Si l'abbé contribua peu à cet ouvrage immense, il a du moins la gloire de l'avoir conçu. Il était grand mathématicien, de l'académie des sciences, et a publié divers ouvrages.

GUARINI (Baptiste), né à Ferrare le 10 décembre 1537, mort à Venise le 6 octobre 1612. Ses productions poétiques sont en grand nombre; mais c'est surtout son *Pastor fido* qui a rendu son nom immortel. Cette pastorale charmante a été souvent imitée et traduite en vers français.

GUEBRIANT (Jean-Baptiste BUDES, comte de), né en 1602, maréchal de France et gouverneur

d'Auxonne. Il se signala en divers siéges et combats, et mourut le 24 novembre 1643 d'une blessure qu'il avait reçue au siége de Rotweil : il n'a point laissé de postérité. Le Laboureur a écrit sa vie.

GUELFE. Ce fut un nom générique donné en 1136 au parti des papes en Italie, et à tous ceux qui étaient en opposition aux empereurs.

GUENÉE (ANTOINE), chanoine d'Amiens, né à Étampes le 23 novembre 1717, mort à Fontainebleau le 27 novembre 1808, membre de l'académie des inscriptions. Ses *Lettres de quelques Juifs portugais, allemands et polonais à M. de Voltaire*, 3 vol. in-12, sont l'ouvrage qui lui a fait le plus de réputation. Elles ont eu six éditions. Ces juifs n'ont pas toujours raison; mais il était difficile d'opposer aux trop nombreux articles de Voltaire contre la Judée et les Juifs plus de modération, plus de politesse, et souvent une force de preuves qui approchent plus de l'évidence. Il fut pendant vingt ans professeur de rhétorique au collége du Plessis à Paris.

GUERCHIN (FRANÇOIS BARBERI DE CENTO, dit le), né le 2 février 1590, mort le 24 décembre 1667. Ses tableaux ont plus de vigueur que ceux du Guide et de l'Albane, mais il manquent quelquefois de noblesse et de correction. Il assistait ses confrères de ses conseils, de son crédit et de son argent. Doux, sincère, poli, bienfaisant, il fut un modèle pour les artistes.

GUERCHY (le marquis de), successivement directeur du vaudeville, architecte de l'opéra-comique, inspecteur des travaux publics de Paris, enfin contrôleur du service des bâtimens de l'hôtel des Invalides, occupait ce dernier emploi à l'époque de sa mort, arrivée le 9 mai 1832.

GUERIKE (OTHON de), né en 1602 et mort en 1686 à Hambourg, un des plus grands physiciens de son temps, inventa la *Machine pneumatique* dans le même temps que Robert Boyle en concevait lui-même l'idée en Angleterre. On doit encore à Guérike *les deux hémisphères de cuivre* appliqués l'un contre l'autre, qu seize chevaux ne pouvaient séparer.

GUÉRIN (FRANÇOIS), professeu au collége de Beauvais à Paris, mo en 1751 à soixante-dix ans. On l doit des traductions des *Annales d* Tacite, de Tite-Live.

GUÉRIN (NICOLAS FRANÇOIS), professeur et ancien recteur de l'un versité de Paris, né à Nancy, le 1 janvier 1711, mort en avril 1782, est auteur de poésies latines remarquables par la finesse d'expression.

GUÉRIN (PIERRE), peintre habile et célèbre, membre de la légion-d'honneur, de l'ordre de Saint-Michel et de l'institut, né à Paris en 1774, mort à Rome à 59 ans, le 16 juillet 1833, élève de M. Regnault; il remporta le grand prix de Rome en 1794. L'année suivante il exposa au Louvre son tableau de *Marcus Sextus*, qui obtint un succès d'enthousiasme. Après avoir complété ses études en Italie, il revint en France, et reparut de nouveau à l'exposition du Louvre avec le tableau de *Phèdre* et *l'offrande à Esculape* en 1802. A l'exposition de 1808, l'une des plus brillantes de l'école française, P. Guérin y présenta *Bonaparte pardonnant aux révoltés du Caire*, et un tableau de chevalet où il peignit une idylle de Gesner. En 1810, il donna son *Andromaque* et *l'Aurore et Céphale*. En 1817, parurent sa *Didon*, une de ses plus gracieuses compositions, et sa *Clytemnestre*. Depuis cette époque, la santé de l'artiste s'affaiblissant de jour en jour ne lui permit plus de continuer plusieurs grandes compositions qui l'occupaient sans cesse. On a surtout à regretter qu'une fin prématurée l'ait empêché de mettre la dernière main à son grand tableau de *la dernière nuit de Troie*, dont l'ébauche seule promettait une hardiesse et une énergie dont Guérin n'avait donné l'exemple dans aucun de ses précédens ouvrages. Aux talens de l'artiste, il joignit les vertus de l'honnête homme. Directeur de l'école française à Rome, il poussa jusqu'au scrupule l'observation des devoirs importans que lui imposait sa place. Peu d'hommes et peu de maîtres ont sans doute excité des

regrets aussi sincères que ceux que P. Guérin a laissés à ses amis et à ses élèves.

GUÉRINIÈRE (François - Robichon de la), l'un des hommes les plus habiles que la France ait produits dans l'art de dresser et de soigner les chevaux, écuyer du roi Louis XV, mort à Versailles le 2 juillet 1751, est auteur de deux ouvrages sur son art, toujours recherchés des connaisseurs.

GUESCLIN (Bertrand du), V. Duguesclin.

GUETTARD (Jean-Étienne), né le 22 septembre 1715, mort le 8 janvier 1786 On lui doit des *Mémoires sur différentes parties des sciences et des arts*, 5 vol. in-4; et des *Observations sur les plantes*, 2 vol. in-12. Il a été l'un des traducteurs de *Pline*, avec Poinsinet de Sivry, de Querlon et autres, et l'un des rédacteurs du *Voyage pittoresque*, ou *Description générale et particulière de la France*, avec Delaborde, 12 vol. in fol.

GUEUDEVILLE (Pierre-Nicolas), mort vers 1720, a traduit les *Comédies* de Plaute, 10 vol. in-12, et *l'Eloge de la folie*, par Erasme; le tout est fort peu estimé, quoiqu'assez connu.

GUEULETTE (Thomas-Simon), avocat au parlement, né à Paris le 2 juin, mort le 22 décembre 1766, a donné plusieurs pièces au théâtre Italien, a présidé à l'édition de Rabelais, 5 vol. in 8. et a fait *les Contes Mogols*, *les Mille et une heures*, *les mille et un quarts d'heure*, 3 vol. in-12.

GUEVARA (Louis-Velez de DUEGNAS et de), dramatiste et romancier espagnol au dix-septième siècle, mort en janvier 1646. Il avait une imagination riante, et donnait un caractère de gaîté aux sujets même les plus graves. On peut le nommer le *Scarron* de l'Espagne, en ne considérant ce dernier que comme auteur de son roman comique. Il a laissé plusieurs comédies. Sa *Nouvelle de l'autre vie* a servi de canevas à Lesage pour composer son *Diable boiteux*; mais la copie est supérieure à l'original.

GUGLIELMI (Pierre), mort à Rome le 19 novembre 1804 à soixante-dix-sept ans, a composé la musique de plus de deux cents ouvrages et des oratorios. Ses chants sont simples et aimables; ses morceaux d'ensemble réunissent la verve, la grâce et l'originalité.

GUGLIEMINI (Dominique), né à Bologne en 1655, mort le 12 juillet 1710. Il eut part aux bienfaits de Louis XIV. Son chef-d'œuvre est son ouvrage de la *Nature des rivières*, dans lequel il sut allier les idées les plus simples de la géométrie avec la physique la plus compliquée. Tous ses ouvrages, écrits en italien, forment 2 vol. in-4.

GUIBERT (François-Apolline, comte de), né en 1743, mort le 6 mai 1790. Il fut écrivain et militaire. Son meilleur ouvrage est un *Essai général de tactique*, 2 vol. in 8. Il a publié les *Eloges historiques* de Catinat, de Frédéric, de l'Hôpital, de Thomas et de mademoiselle de l'Espinasse. Sa tragédie du *Connétable de Bourbon* est oubliée; en général ses prétentions furent au-dessus de ses talens.

GUICHARD, compositeur, mort à Paris en 1807; on a de lui une foule de vaudevilles et d'airs charmans, entre autres *le Bouquet de Romarin* et *Il est passé le bon temps*. Il a fait aussi des *Messes*, des *Motets*, etc., qui ont eu beaucoup de succès à raison de leur excellente mélodie.

GUICHARDIN (François GUICCIARDINI), né à Florence le 6 mars 1482, mort en mai 1540. Cet historien eut pour protecteurs Léon X et Charles Quint. On lui doit une excellente *Histoire d'Italie*, 4 vol. in-4, qui a été traduite en français Son neveu *Guichardin* (Louis), a publié une *Description des Pays-Bas*, savante et curieuse.

GUICHE (J.-François de la), maréchal de France, se signala en diverses occasions sous Henri IV et Louis XIII, et mourut à 63 ans, en 1632.

GUICHE (Diane, veuve de Philippe de GRAMMONT, comte de), morte en 1620. Ses charmes lui firent donner le nom de *belle Corisande*; elle fut aimée éperdûment par Henri IV, qui voulait l'épouser; d'Aubigné l'en empêcha.

GUIDE (le) ou GUIDO RENI,

peintre bolonais, né en 1575, mort en 1640. Son pinceau lui procura des richesses considérables, qu'il perdit au jeu, et il mourut accablé de misère et de chagrin. On remarque dans ses ouvrages un pinceau leger et coulant, une touche spirituelle et gracieuse, un dessin correct et des carnations si fraîches qu'on croit y voir circuler le sang. Ses têtes surtout sont admirables.

GUIDI (Charles-Alexandre), né à Pavie en 1650, mort le 12 juin 1712. Il est regardé en Italie comme le restaurateur de la poésie lyrique. On a de lui *la pastorale d'Endymion* et un vol. de poésies lyriques très-estimées pour la douceur et la facilité de la versification.

GUIGNES (Joseph de), né à Pontoise le 19 octobre 1721, mort à Paris le 19 mars 1800, de l'académie des belles-lettres et interprète du roi pour les langues orientales. Il s'appliqua surtout à la connaissance des caractères chinois; la liste de ses écrits est considérable : son ouvrage le plus célèbre est son *Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mogols et des autres Tartares occidentaux*, 5 vol. in-4, qui lui coûta un travail incroyable. On a encore de lui de savans *Mémoires*, une traduction du *Chaou-king*, un *Essai historique sur la typographie orientale et grecque*, in-4, etc. Son fils a fait un *Voyage à Péking*, assez peu estimé.

GUILLAIN (Simon), sculpteur, né en 1581 à Paris, où il est mort en 1658, à soixante-dix-sept ans. Les arts lui sont redevables de l'utile et belle institution de l'académie de peinture et de sculpture dont il fut directeur. C'est le peintre Le Brun qui en obtint les lettres-patentes. Divers ouvrages font honneur au talent de Guillain, entre autres les figures des niches du portail de la Sorbonne.

GUILLARD (Nicolas-François), né à Chartres le 16 janvier 1752, mort à Paris le 20 décembre 1814. Son poëme *d'Œdipe à Colonne*, au grand Opéra, a rendu son nom immortel. *Iphigénie en Tauride*, *Chimene*, *Electre*, et autres ouvrages, lui avaient déjà acquis la réputation du premier poëte lyrique de notre époque. Il était bon, aimable, sensible: le chagrin d'avoir perdu son fils et sa fille abrégea ses jours.

GUILLAUME I, II et III, rois d'Angleterre. Le premier, surnommé *le Conquérant*, fils naturel de Robert I, duc de Normandie, et né à Falaise en 1027, fut appelé au trône par Edouard-le-Confesseur; il aborda en Angleterre en 1066, et remporta une victoire célèbre sur Harold, son concurrent, qui y perdit la vie; après quoi il fut couronné roi d'Angleterre. Il mourut d'une chute de cheval à Rouen, le 18 septembre 1087. On le regarde comme un grand capitaine, un bon politique, un roi vigilant, mais sévère. Il fit fleurir les arts, les sciences et le commerce, et jeta ainsi les fondemens de la grandeur et de la puissance de la nation anglaise. *Guillaume II*, dit *le Roux*, son second fils, lui succéda. Il fut dur et fier comme son père, et fut tué à la chasse le 2 août 1100. *Guillaume III*, de Nassau, prince d'Orange, né à La Haye le 14 octobre, passa en Angleterre en 1677, et y épousa Marie, fille du duc d'Yorck, qui depuis devint Jacques II, roi d'Angleterre, qu'il détrôna vers la fin de 1688. Il fut couronné l'année suivante, et reconnu par le traité de Riswich en 1697. Il mourut le 16 mars 1702 des suites d'une chute de cheval. Il se fit détester des Anglais, et il allait souvent à La Haye pour oublier les chagrins qu'on lui donnait à Londres : il avait conservé la dignité de stathouder.

GUILLEMAIN, auteur dramatique, né le 23 août 1750, mort en 1799, a donné trois cent soixante-huit pièces au théâtre, parmi lesquelles il y en a de fort gaies. Il n'a pas laissé une grande célébrité. Il savait onze langues, la navigation, l'astronomie, la géographie et l'histoire, et son nom est oublié; les connaissances ne sont rien si on ne leur donne pas une bonne direction.

GUILLERAGUES, premier président de la cour des aides de Bordeaux, mort en 1684 à Constantinople où il était ambassadeur de France. Boileau lui a adressé sa cinquième *Epître*, et a sauvé son nom de l'oubli.

GUIOT DE PROVINS, moine bénédictin dans le treizième siècle, composa un roman en vers, connu sous le nom de la *Bible Guiot*; il est resté manuscrit. Il y décrit l'usage de la boussole, long-temps avant la naissance de Gioja, à qui on en attribue la découverte.

GUISCHARD ou GUISCARD (Rob), fameux chevalier normand, fils de Tancrède de Hauteville, né vers l'an 1015, mourut en 1085. Il devint duc de la Pouille et de la Calabre, et conquit Naples sur les Sarrasins.

GUISE (Claude de LORRAINE, duc de), cinquième fils de Réné II, duc de Lorraine, né le 20 octobre 1496, mourut en 550, après s'être signalé en plusieurs occasions, et surtout à la bataille de Marignan. Il fut le chef de la célèbre maison de son nom, qui fit trembler les successeurs légitimes de la couronne.

GUISE (François duc de), fils aîné du précédent, né en 1519, fut le prince le plus accompli et le plus grand capitaine de son temps. Les malheurs de la France cessèrent dès qu'il fut à la tête des troupes. Il défendit Metz contre Charles-Quint, prit Calais sur les Anglais, et Thionville sur les Espagnols. Le roi Henri II le combla d'honneurs et de biens : son pouvoir, qui était sans bornes, lui attira la jalousie des grands. C'est sous lui que commença la fameuse faction de Condé et de Guise. Il était à la tête du parti catholique, et fut tué d'un coup de pistolet le 15 février 1563 lorsqu'il se préparait à assiéger Orléans.

GUISE (Henri, duc de), fils aîné du précédent, né le 31 décembre 1550, élevé à la cour de Henri II, se signala en Hongrie par sa valeur et sa prudence. Sa bonne mine, son air noble, ses manières engageantes, lui conciliaient tous les cœurs. Idole du peuple et des soldats, il voulut se procurer les avantages que le suffrage public lui promettait. Sous prétexte de défendre la religion catholique contre les protestans, il se mit à la tête d'une armée. Ce fut le commencement de la ligue. Il remporta plusieurs victoires sur les calvinistes. Henri III, redoutant son ambition, le fit assassiner à Blois le 23 décembre 1588, dans la trente-huitième année de son âge.

GUISE (Charles, duc de), fils aîné du précédent, né le 20 août 1571, fut arrêté le jour de l'assassinat de son père, et renfermé au château de Tours, d'où il se sauva en 1591. S'étant rendu à Paris, les ligueurs le reçurent avec transport; il se soumit à Henri IV en 1594, et fut employé sous Louis XIII; mais le cardinal de Richelieu, redoutant la puissance de cette maison, le fit sortir de France. Il mourut en Italie en 1640. Il laissa plusieurs enfans: son second fils, plein d'esprit et de courage, mourut à Paris en 1664, sans laisser de postérité.

GUISE. Il y a eu trois cardinaux de ce nom. Le premier eut beaucoup de part aux affaires de son temps, et mourut à Paris en 1578. Le second fut l'un des principaux partisans de la ligue. Henri III le fit tuer à Blois avec le duc de Guise, son frère, en 1588; enfin le troisième cardinal de ce nom était fils de Henri, tué à Blois. Il suivit Louis XIII dans l'expédition du Poitou en 1621, et se signala entre les plus braves officiers au siége de Saint-Jean d'Angely. Il avait l'humeur guerrière et ne respirait que les combats, quoiqu'il fût ecclésiastique et archevêque de Reims. Il mourut à Saintes en 1621.

GUIZOT (Elisabeth-Charlotte-Pauline de Meulan, dame), née à Paris en 1773, perdit son père à l'époque de la révolution, soutint sa mère et sa sœur avec le produit de sa plume, et contribua au succès du *Publiciste*, que dirigeait M. Suard. En 1812, elle épousa M. Guizot, et vécut heureuse au sein des lettres et de l'amitié jusqu'à sa mort, arrivée en 1827. Les ouvrages qui ont fait sa réputation sont : *les Enfans, contes à l'usage de la jeunesse*, Paris deuxième édition, 1814; *l'Écolier, ou Raoul et Victor*, couronné par l'académie française, comme l'ouvrage le plus utile aux mœurs; *Éducation domesti-*

que, ou *Lettres de famille sur l'éducation*, Paris, 1826, 2 vol. in-8.; couronnés également depuis la mort de l'auteur par l'académie française.

GUSTAVE I, II et III, rois de Suède. Le premier, connu sous le nom de *Gustave Vasa*, né en 1490, mourut le 29 septembre 1560. Christiern II s'étant emparé de la Suède en 1520, le fit enfermer dans les prisons de Copenhague; il parvint à s'en échapper, fit révolter les Dalécarliens, se mit à leur tête, reconquit la Suède, et en fut élu roi en 1523. Il rendit le trône héréditaire dans sa famille, d'électif qu'il était auparavant. C'était un homme supérieur né pour l'honneur de sa nation et de son siècle.—Le deuxième, Gustave Adolphe, dit le Grand, né le 9 septembre 1594, et l'un des plus célèbres guerriers de son temps, succéda à Charles, son père, au royaume de Suède en 1611. Il reprit sur les Danois ce qu'ils lui avaient enlevé, fit des conquêtes considérables sur les Moscovites, remporta de grands avantages sur les Polonais et les Allemands, battit complètement le célèbre comte Tilly devant Leipsick, et fut tué à la bataille de Lutzen, qu'il gagna sur les Impériaux le 18 novembre 1633. Il donna de bonnes lois à son peuple, corrigea beaucoup d'abus et protégea les sciences. — Le troisième, né en 1746, succéda en 1771 à Frédéric Adolphe, roi de Suède, et fut assassiné le 16 mars 1792 par Ankarstroom. C'était un grand prince, rempli d'activité, de bravoure, et qu'aucun revers ne déconcertait. Il avait des connaissances très-variées et écrivait avec élégance; les œuvres politiques, dramatiques et littéraires de Gustave III ont été publiées en 5 vol. in-8.

GUTTEMBERG (JEAN), né à Mayence en 1400, mort vers 1468, âgé de plus de soixante ans. Il doit être regardé comme l'inventeur de l'imprimerie, ou du moins comme le premier qui ait conçu et exécuté l'idée d'imprimer un livre, d'abord avec des planches de bois gravées, puis avec des caractères de bois sculptés et mobiles. Il commença ses premiers essais de typographie à Strasbourg avant 1440. Ce fut Scheffer qui imagina les caractères en fonte. Obéré par ses premières tentatives, il vint à s'associer à Mayence avec Jean Fusth, orfèvre, qui lui fournit des fonds pour continuer et perfectionner son entreprise; et les deux associés en prirent un troisième, c'était Scheffer, écrivain et homme industrieux. Voilà la véritable origine de cette invention qui, à coup sûr, a produit plus de bien au monde qu'elle ne lui a fait de mal. Les peuples éclairés sont toujours les meilleurs.

GUYARD DE BERVILLE, né à Paris en 1697, mort dans la misère à Bicêtre en 1770. On lui doit les histoires de Duguesclin et de Bayard, 2 vol. in-12. Si le style est prolixe et diffus, on ne peut disconvenir que le sujet de ces histoires ne soit intéressant.

GUYMOND DE LA TOUCHE (CL.), né en 1729, mort en 1760, connu par une tragédie d'*Iphigénie en Tauride*, dont le style est incorrect et dur, mais dans laquelle il y a des situations très-intéressantes, et quelques morceaux qui font juger que cet écrivain ne manquait pas de force tragique : elle est restée au répertoire. Guymond avait été jésuite, et avait renoncé au cloître.

GUYON (JEANNE-MARIE-BOUVIÈRES DE LA MOTHE), née en 1648, morte à Blois le 9 juin 1717. Elle publia plusieurs ouvrages mystiques qui lui attirèrent des persécutions. Malgré la chaleur de son imagination, sa piété paraît avoir été sincère et sa vertu toujours pure. Elle fut enveloppée dans la cause de Fénélon, accusée de quiétisme, et mise à la Bastille; elle en sortit lorsque la dispute entre Bossuet et Fénélon fut terminée par la condamnation du livre des *Maximes des Saints*, et par la soumission de l'illustre auteur de cet ouvrage.

GUYON (CLAUDE-MARIE), oratorien né le 13 décembre 1699, mort à Paris en 1771, à 70 ans. Il a continué l'histoire romaine de Laurent Echard, 10 vol. in-12, et a publié plusieurs autres ouvrages importans, tels que l'*Histoire des Empires et des Républiques*, 12 vol. in-12, fort esti-

mée, et l'*Histoire des Amazones anciennes et modernes*, 1 vol. in-12, fort curieuse, etc.

GUYS (Pierre-Auguste), né à Marseille en 1721, mort en 1799. Son véritable titre littéraire est son *Voyage littéraire de la Grèce*, 4 vol. in-8. Il était membre de l'institut, et les Grecs modernes, flattés de ses éloges, lui décernèrent dans un diplôme le titre de citoyen d'Athènes.

GUYTON-MORVEAU (Louis-Bernier), né à Dijon le 4 janvier 1737, mort à Paris le 2 janvier 1816. Entre autres ouvrages utiles à l'humanité, on doit à ce savant philanthrope celui qui indique les moyens de desinfecter les hôpitaux.

GUSMAN (Alphonse PEREZ de), fameux capitaine espagnol vers 1293, a donné naissance à la maison des ducs de Médina Sidonia. Son courage héroïque lors du siége de Tariffa a été célébré par Lopez de Véga.

GUZMAN (Ferdinand PEREZ de), conseiller du roi de Castille. Jean II, au quinzième siècle, se distingua dans la carrière militaire et comme poète. On fait le plus grand cas de ses poésies morales, et surtout de ses portraits des rois et des grands hommes de son temps. Le style en est plein de force et de grandeur.

GYGÈS, officier et favori de Candaule, roi de Lydie, qui lui fit voir sa femme dans un état complet de nudité. La reine aperçut Gigès, et lui ordonna par vengeance de tuer son mari, lui offrant à ce prix la couronne et sa main. Gygès obéit, et par ce meurtre devint roi de Lydie, vers l'an 718 avant J.-C.

GYLIPPE, capitaine lacédémonien, vers l'an 414 avant J.-C., ternit la gloire de ses actions de valeur par un vol dont il se punit lui-même en s'exilant de sa patrie.

H

HABACUC, le huitième des douze petits prophètes.

HABERT (François), poète français du second âge de notre poésie, fleurit depuis 1540 jusqu'après 1569. On fait encore un peu de cas de ses *Trois nouvelles déesses*, petit poëme in-12. On a encore de lui quelques fables : la morale en est ingénieuse, mais le style est sans couleur, froid et monotone. Il paraît être le premier de nos anciens poetes qui se soit exercé dans ce genre, et sous ce rapport son nom ne doit pas rester dans l'oubli.

HABERT DE CÉRISI (Germain), né vers 1605, mort à Paris en 1655, fut l'un des ornemens de l'académie française dans sa naissance. On a de cet abbé une *Métamorphose des yeux de Philis en astres*, qui renferme de jolis vers, et d'autres poésies galantes et chrétiennes. Lors de l'examen de la tragédie du Cid par l'académie, il dit aux critiques : « Je voudrais l'avoir faite. » Au moins était-il de bon goût. Son frère, académicien comme lui, a laissé un poëme intitulé : *le Temple de la Mort*, qui offre de beaux vers et de belles idées.

HABERT (Henri-Louis), seigneur de Montmort, de l'académie française, mort en 1679, a laissé de petites pièces de poésie, et a publié les *Œuvres de Gassendi*, avec une préface latine. Il fut l'ami et le protecteur de ce philosophe, qui mourut dans sa maison, et auquel il éleva un mausolée dans l'église de Saint-Nicolas-des-Champs, à Paris.

HACHETTE (Jeanne), femme illustre de Beauvais en Picardie. Elle se mit à la tête des autres femmes, en 1472, pour combattre les Bourguignons qui assiégeaient cette ville. Déjà un soldat ennemi avait planté son drapeau sur le rempart, lorsque Jeanne Hachette paraît et le précipite au bas des murailles. En mémoire de cette belle action, on faisait tous les ans, le 10 juillet, une procession où les femmes marchaient les premières.

Les lettres patentes données par Louis XI à cette occasion prouvent que le véritable nom de cette héroïne était Jeanne Lainée, dite Fourquet, épouse de Colin Pilon. Ses descendans étaient exempts du paiement de la taille.

HADASSA ou EDISSA, nom que porta Esther jusqu'à l'époque de son mariage avec Assuérus.

HADRIEL, fils de Berzellai, Saül lui donna en mariage sa fille Mérob, qu'il avait refusée à David. Hadriel en eut cinq fils qui furent massacrés par les Gabaonites.

HAENDEL ou HENDEL (Georges-Frédéric), compositeur célèbre surnommé *Il sassone*, naquit à Halle, dans le pays de Magdebourg, le 24 février 1684, et mourut le 18 avril 1759. Ses compositions sont à la fois brillantes, expressives et savantes. Il est le musicien le plus estimé par la nation anglaise, qui, le regardant comme naturalisé chez elle, le traite avec cette partialité qui la caractérise. Il possédait de plus le talent de jouer de plusieurs instrumens dans une rare perfection.

HAFEZ SHEMSEDDIN, poète persan, contemporain du fameux Tamerlan, est appelé par la plupart des Orientaux l'*Anacréon persan*. Le choix de ses odes a été traduit en vers anglais et imprimé à Londres en 1787.

HAGEDORN, poète allemand du 18e sciècle, né le 23 avril 1708, à Hambourg, mort le 28 octobre 1754, a composé des fables qui sont fort estimées, et imité plusieurs fables et contes de notre bon La Fontaine.

HAGUENIER (Jean), né en Bourgogne, mort en 1738, à 60 ans, a fait plusieurs chansons remplies d'enjouement, quoique Voltaire ait dit de ses vaudevilles que c'étaient des *Chansons à boire.... de l'eau*. Il a fourni le sujet et le titre d'une pièce de théâtre qui est imprimée.

HAILLAN (Bernard de GIRARD, seigneur du), né à Bordeaux en 1535, mort à Paris le 21 novembre 1610. Il fut historiographe de France sous Charles IX, a laissé une *Histoire de France depuis Pharamond jusqu'à Charles* VIII. C'est le premier corps d'histoire de France écrit en français. Il n'aimait pas moins la fortune que la gloire.

HALES (Etienne), savant physicien anglais, né le 7 septembre 1677. Sa *Statique des animaux* a été traduite en français par Sauvages; sa *Statique des végétaux et de l'analyse de l'air* l'a été par Buffon. Il a perfectionné le ventilateur, obtenu un prix pour ses expériences sur la manière de dissoudre la pierre dans la vessie, et on lui doit plusieurs dissertations importantes sur l'art de rendre l'eau de la mer potable, sur les tremblemens de terre, etc. Ce savant plein de sagacité et de zèle pour le bien public, mort le 4 janvier 1761, a son tombeau parmi ceux des rois d'Angleterre, dans l'abbaye de Westminster.

HALLÉ (Jean-Noel), médecin célèbre, né à Paris le 6 janvier 1754, y mourut le 11 février 1822. Ses ouvrages sont en très-grand nombre et regardés comme classiques par les personnes de l'art.

HALLER (Alb.), célèbre médecin, disciple de Boërrhaave, né à Berne en 1708, y mourut le 12 décembre 1777. Il fut membre de presque toutes les sociétés savantes de l'Europe. On lui doit plusieurs établissemens avantageux aux sciences, et surtout à la médecine et à l'anatomie. Ses ouvrages sont en grand nombre et renferment des vérités bien développées et quelques erreurs. Son livre sur l'irritabilité des nerfs est très-estimé et traduit en français. Ses *Élémens de physiologie* sont remplis d'expériences curieuses et d'observations nouvelles. Il avait commencé par cultiver la poésie; on distingue son ode intitulée *les Alpes* et celle qu'il fit sur la mort de sa femme.

HALLEY (Edm.), né à Londres le 8 novembre 1656, mort le 25 janvier 1742, célèbre astronome. Il était l'ami particulier de Newton, et fut envoyé à l'île de Sainte-Hélène par le gouvernement anglais pour y faire des observations astronomiques. Il reçut en Angleterre la visite du czar Pierre-le-Grand, et fut aussi savant que désintéressé. Il a fait un grand

nombre d'ouvrages sur l'astronomie, qui font beaucoup d'honneur à sa mémoire.

HAMILTON (Antoine, comte d'), né en Irlande vers 1446, et mort à Saint-Germain-en-Laye en 1720, à 74 ans. Ses ouvrages sont des contes de féerie et des poésies légères fort agréables ; mais le plus connu est les *Mémoires du comte de Grammont*, modèle de narration et de finesse. Il y a eu plusieurs peintres distingués de ce nom qui ont demeuré à Vienne; l'un d'eux, pensionnaire de Charles VI, excellait à peindre les chevaux en grand. Un chevalier anglais, sir Guillaume Hamilton, mort en 1803, a publié des observations sur les volcans des deux Siciles et un ouvrage sur les antiquités étrusques, grecques et romaines.

HANNETAIRE (Nicolas d'), né à Grenoble en 1720, mort à Bruxelles en 1780. Entraîné par une passion vive et par un talent décidé pour le théâtre, il sacrifia la belle éducation qu'il avait reçue à la profession de comédien, qu'il honora par ses bonnes mœurs et par sa probité. Chargé de la direction des spectacles de Bruxelles, il leur donna pendant plus de vingt ans un degré de perfection qui eût étonné la capitale même ; c'est qu'au lieu de faire de la comédie un métier de routine, il l'avait étudiée en homme de lettres. Il a publié un ouvrage intitulé : *Observations sur l'art du comédien*, un vol. in-8, qui doit être médité par tous ceux qui se croient appelés à former des sujets pour la scène, et parsemé d'anecdotes piquantes.

HANNIBALIEN (Fav.-Cl.-Hannib.), neveu de Constantin, qui lui fit épouser en 335 sa fille aînée et le déclara roi de Pont, de Cappadoce et d'Arménie. Les soldats excités par Constance, son cousin, le poignardèrent en 338.

HANNON, fils de Naas, roi des Ammonites. A la mort de son père, auquel il succéda, David lui envoya des ambassadeurs qu'Hanuon accabla d'outrages, les prenant pour des espions. David, irrité de cet affront, envoya Joab à la tête d'une armée qui réduisit les Ammonites en servitude, après les avoir entièrement défaits.

HANNON, général carthaginois, chargé par sa république de faire le tour de l'Afrique, vers l'an 508 avant notre ère, découvrit plusieurs pays, et fut arrêté dans ses courses par le défaut de vivres ; on a sous son nom des voyages qui ne sont pas de lui. Pline et Plutarque en ont fait mention. Il y eut un autre *Hannon*, qui fut mis à mort avec toute sa famille pour avoir voulu se rendre maître de la république de Carthage, dont il était un des plus puissans citoyens.

HANWAY (Jonas), né à Portsmouth en 1712, mort le 5 septembre 1786. On doit à ce négociant plusieurs établissemens de bienfaisance et d'utilité publique. Il est auteur d'un *Voyage de Russie en Perse*, et de plusieurs autres ouvrages qui portent le caractère d'une vigueur mâle, d'un profond jugement et d'une touchante simplicité. Les Anglais mettent Hanway au rang des plus zélés bienfaiteurs de l'humanité.

HARCOURT (Henri de Lorraine, comte d'), né le 20 mars 1601, se signala d'une brillante manière au siége de Prague en 1620, et en différentes occasions sous Louis XIII, qui l'honora du collier de ses ordres, et mourut le 25 juillet 1666.

HARCOURT (Henri duc d'), né en 1654, mort le 9 octobre 1718. Maréchal de France, il se distingua dans plusieurs siéges et combats, et surtout dans son ambassade en Espagne. Cette famille a produit plusieurs autres personnages illustres.

HARDION (Jacques), né à Tours en 1676, mort le 18 septembre 1786. Chargé de l'éducation des jeunes princesses, filles de Louis XV, il composa pour elles une nouvelle histoire poétique, un *Traité de l'éloquence et de la poésie françaises*: et enfin un *Abrégé de l'histoire universelle*, dont il a paru 18 vol. Ses ouvrages annoncent des connaissances variées, une littérature saine, mais peu de vues, peu d'élévation, peu de caractère. Thomas fut son successeur à l'académie française, dont il faisait partie ainsi que de celle des inscriptions.

HARDOUIN (Jean), jésuite, célèbre par son érudition, né à Quimper en 1646, mort le 3 septembre 1729. On lui doit une édition très-estimée de Pline le naturaliste et d'autres ouvrages remplis de paradoxes : selon lui tous les écrits anciens étaient supposés : *l'Enéide* et les *Odes* d'Horace étaient d'un bénédictin du treizième siècle, etc. Boileau disait à ce sujet qu'il n'aurait pas été fâché de vivre avec frère Horace et dom Virgile, et le savant Huet ajoutait que le père Hardouin avait travaillé pendant quarante ans à ruiner sa réputation sans en pouvoir venir à bout.

HARDY (Alexandre), né à Paris, mort en 1630, a fait six cents pièces de théâtre; il en fournissait une troupe errante de comédiens qu'il suivait. Il est le premier auteur dramatique en France qui introduisit l'habitude de retirer des honoraires des pièces mises au théâtre. Ses tragédies ne supportent plus la lecture et supporteraient encore moins la représentation. Son théâtre, qui est fort rare, forme 6 gros vol. in-8, et ne contient que trente-quatre pièces, *Marianne* est la meilleure; elle est extraordinaire pour le temps où il composait.

HARLAY (Ach. de), premier président au parlement de Paris, mort le 23 octobre 1616, à quatre-vingts ans, l'un des plus doctes et des plus intègres magistrats de son temps. Il ne faut pas le confondre avec *Harlay* (Achille de), premier président au parlement de Paris, mort le 23 juillet 1712, magistrat respectable, mais trop porté à la raillerie, et particulièrement connu par ses bons mots en ce genre. Le premier montra dans sa charge le courage et la vertu des anciens Romains. Lors de la ligue contre Henri IV, il répondit au duc de Guise, chef de la révolte : « C'est une honte que le valet mette le maître hors de la maison : au reste mon âme est à Dieu, mon cœur au roi, et quant à mon corps, je l'abandonne s'il le faut aux méchans qui désolent ce royaume. » D'autres personnages de ce nom l'ont illustré.

HARMODIUS, ami d'Aristogiton, se réunit à lui pour délivrer leur patrie de la tyrannie des Pisistratides. Lisez Hérodote à ce sujet.

HARMONIUS, enseigna la grammaire à Trèves dans le quatrième siècle. Ausone, qui fut son ami, fait mention de lui. Ce grammairien possédait si bien le grec et le latin qu'il entreprit d'épurer les poésies d'Homère de tout ce qui s'était glissé d'étranger dans *l'Iliade* et *l'Odyssée*; c'est à ses soins qu'on est peut-être redevable de ces chefs-d'œuvre de l'esprit humain.

HARO (don Louis de), ministre d'état de Philippe IV, né à Valladolid en février 1598, gouverna l'Espagne sous le nom de ce monarque. Il conclut la paix des Pays-Bas et celle de France, avec le cardinal Mazarin, dans l'île des Faisans. Il était d'un esprit conciliant, et son seul mérite l'avait élevé. Il disait de Mazarin : « Il a un grand défaut en politique, c'est qu'il veut toujours tromper. » Il mourut le 17 novembre 1661, à soixante-trois ans.

HAROLD I et II, rois d'Angleterre. Le premier, fils naturel de Canut I, lui succéda en 1036, au préjudice de Canut II, fils légitime de ce prince, et se fit détester par ses cruautés. Il mourut sans enfans en 1039. Le second, fils du comte Godwin, se fit élire roi après la mort d'Edouard III, en 1066, au préjudice d'Edgard, à qui la couronne d'Angleterre appartenait. La même année il fut tué dans une bataille que lui livra Guillaume de Normandie. En lui finit la domination des rois anglo-saxons en Angleterre.

HARPALUS, l'un des lieutenans de l'armée d'Alexandre-le-Grand, qui lui confia le gouvernement de Babylone et la garde de son trésor, avant son expédition des Indes. Ce dépositaire infidèle, persuadé qu'il n'en reviendrait pas, dissipa le trésor par ses prodigalités, et se sauva en Crète, où il fut tué en trahison par un de ses amis, vers l'an 327 avant J.-C. Il y a eu un célèbre astronome grec de ce nom qui florissait vers l'an 480 avant J.-C.

HARPOCRATION (Valer), rhéteur d'Alexandrie, a laissé un lexique

curieux sur dix orateurs de la Grèce. On y trouve des détails utiles sur le barreau d'Athènes. Il en existe plusieurs éditions grecques et latines.

HARRINGTON (sir JOHN), poète anglais, sous la reine Elisabeth et Jacques I, né vers 1561, s'est fait un nom par son livre d'*Epigrammes*, et par une bonne traduction en anglais du *Roland le furieux* de l'Arioste. Ses ouvrages ont été recueillis sous le titre de *Nugæ antiquæ*. Il mourut en 1612 à cinquante-un ans.

HARRINGTON (JACQUES), écrivain politique d'Angleterre, né en 1611, mort le 11 septembre 1677. Son principal ouvrage intitulé : *Océana, ou de la république*, dont plus tard il donna un abrégé sous le titre de *l'Art de faire des lois*, renferme un plan de république où l'on trouve du génie, de l'invention et des projets chimériques. Cet ouvrage déplut à Cromwell : comme poète il n'eut aucun succès.

HARRIS (JACQUES), écrivain anglais, né en 1709, mort le 22 décembre 1780, a publié des mémoires sur les arts et des recherches philosophiques sur la *Grammaire unviverselle*. Ce dernier ouvrage est très-estimé et a été traduit en français par M. Thurot en 1693. Ce nom a été illustré par deux autres écrivains anglais.

HARRISSON (JEAN), habile mécanicien anglais, né en 1693 d'un charpentier, et mort le 24 mars 1776. On lui doit l'invention et la fabrication du *Pendule à gril* et du fameux *Time-keeper*, dont l'objet est de fixer la longitude en mer. Il y a eu un poète de ce nom qui fut ami de Swift.

HARVÉE ou HARVEI (GUILL.), Anglais, médecin de Jacques I et de Charles I, né le 2 avril 1578, mort le 3 juin 1657. C'est à lui qu'on fait honneur de la découverte de la circulation du sang, quoiqu'on ait prétendu que d'autres en avaient parlé avant lui. Il est certain qu'il l'enseigna le premier dans ses leçons publiques, et qu'il la développa dans ses ouvrages. Il a vu de son vivant sa doctrine généralement adoptée. Il avait autant de modestie que de génie.

HASSAN BENSABAH, fonda l'an 1090 de J.-C. la secte des musulmans connue sous le nom d'Ismaéliens, appelés aussi *assassins*. Ils ont été gouvernés pendant cent soixante-onze ans par une dynastie de huit souverains. Il choisissait des jeunes gens auxquels il enseignait plusieurs langues, et pour qui une obéissance aveugle était un devoir sacré : il les chargeait de l'horrible emploi d'assassiner les princes qu'il regardait comme ses ennemis.

HAUGVITZ (Le comte CHRÉTIEN-HENRI-CHARLES d'), ministre d'état Prussien, né en 1752, dans la Silésie Prussienne, d'une famille noble et riche, a joué, au commencement de ce siècle, un rôle assez important dans la direction des affaires. L'étude de la théosophie lui valut les bonnes grâces de Frédéric Guillaume II, que séduisait aisément tout ce qui avait l'apparence du merveilleux. Ministre des affaires étrangères en 1792, il fut comblé de faveurs, conservé sous Frédéric-Guillaume III, jouit en 1801 du plus grand crédit, et fut décoré des ordres de Russie, de Bavière, et même du grand cordon de la légion-d'honneur. En 1806, ayant contribué à faire déclarer la guerre à la France, il fut disgracié après la bataille d'Iéna, et se retira dans ses terres. Depuis quelque temps il s'était fixé en Italie; il mourut à Venise, le 7 février 1832.

HAUTEROCHE (NOEL LE BRETON, sieur de), auteur dramatique et acteur, né à Paris, mort dans cette ville en 1707. Ses comédies ont été réunies en 3 vol. in-12; elles sont conduites avec art, et il y règne un bon comique, mais il ne faut pas y chercher de peintures de mœurs. *Le Deuil*, *Crispin médecin*, et *les Bourgeois de qualité*, sont des comédies restées au répertoire. Il aimait tellement la profession d'acteur, qu'il jouait encore à quatre-vingt-dix ans, l'année de sa mort.

HAUTESERRE (ANTOINE DADINE DE), mort en 1682, à l'âge de quatre-vingts ans, est regardé comme un des plus habiles jurisconsultes de France. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur la jurisprudence, le droit

canon, la discipline de l'église et les libertés gallicanes.

HAUTIN (Pierre), graveur et fondeur, fit en 1525 les premiers poinçons pour imprimer la musique. Plusieurs de ses premières éditions existent à la Bibliothèque du roi.

HAUTPOUL-SALETTE (Jean-Joseph d'), général de grosse cavalerie, né en 1754, tué à la bataille d'Eylau en 1807, s'était distingué dans un grand nombre d'occasions, et surtout à l'affaire d'Austerlitz. Il était né en Languedoc en 1754.

HAUY (René-Just), minéralogiste célèbre, né en 1742, mort à Paris le 1 juin 1822. Ecoutons un savant digne de l'apprécier, s'exprimer sur son compte: « Plein de douceur et de modestie, l'abbé Haüy joignait le caractère le plus honorable aux connaissances les plus étendues. On lui doit pour le règne minéralogique la méthode descriptive la plus commode et la plus scientifique, la plus minitieusement exacte et la plus riche en grands aperçus. » Ses ouvrages sont en très-grand nombre; son *Traité de minéralogie* est devenu classique dans toute l'Europe, et son *Traité élémentaire de physique* est un ouvrage fort recherché. C'est son frère Hauy (Valentin), qui fonda à Paris, dans la rue Sainte-Avoye, la maison des aveugles travailleurs, et de semblables établissemens à Pétersbourg et à Berlin.

HAYDN (Jos.), né le 31 mars 1730 d'un charron, sur les confins de l'Autriche et de la Hongrie, mort à Vienne le 31 mai 1809; il fut associé étranger de l'institut de France; c'est le plus célèbre musicien du dix-huitième siècle, et peu furent plus féconds que lui. Il a fait huit cent quatre-vingt-deux ouvrages, parmi lesquels on compte cent dix-huit grandes symphonies, presque toutes admirables, et quatorze opéras italiens, parmi lesquels on cite *Armide*. Sa musique d'église est vraiment divine; on en peut dire autant de ses oratorios; mais le foudement de sa véritable gloire est fixé sur ses symphonies, genre dans lequel, avant ni depuis, aucun compositeur ne l'a égalé.

HAZAEL, roi de Syrie, succéda à Bénadad. Ce dernier étant malade à Damas, envoya Hazaël pour consulter Elisée. Le prophète répondit que Bénadad ne mourrait pas de sa maladie: il ajouta qu'Hazaël lui succéderait et causerait de grands maux aux Israélites. Cette prédiction ne tarda pas à s'accomplir. Hazaël, de retour auprès du roi, l'étrangle et s'empare du royaume; peu après il marche contre les Israélites, qu'il taille en pièces, et dont il ravage le pays. Il meurt enfin l'an du monde 3165, laissant pour successeur son fils Bénadad.

HAZLITT (William), auteur d'un grand nombre d'ouvrages et collaborateur, depuis plusieurs années, de revues et de journaux politiques et littéraires, mourut à Londres le 19 septembre 1830. Sa carrière a été courte et orageuse. Apôtre du parti radical, il en fut aussi le martyr. En guerre avec la société qu'il traitait avec malveillance, il en avait rompu tous les liens. Il chercha la gloire dans les lettres; mais son humeur capricieuse et mobile ne lui permit jamais d'entreprendre un travail de longue haleine. Ses articles de journaux, remarquables pour la nouveauté des idées et le nerf du style, pour la verve et l'originalité, ont été réunis en un vol. qui eut du succès. Un de ses ouvrages les plus piquans est celui qui a pour titre: *Conversations de James Northcote* (peintre). Londres 1830, in-8.

HÉBERT (Jacques-René), né à Alençon en 1755, fut le rédacteur d'un journal infâme intitulé: *le Père Duchesne*; ce sanguinaire procureur de la commune de Paris périt sur l'échafaud le 24 mars 1794.

HÉCATÉE de Milet, vivait dans le quatrième siècle avant notre ère. Il a dans son histoire et ses généalogies éclairci les antiquités des Grecs, et ajouté de nouvelles lumières à la géographie dans sa *Description de la terre*.

HEDELIN (François), abbé d'Aubignac, né à Paris en 1604, mort en 1676. Il fut tour à tour grammairien, humaniste, poète, antiquaire, prédicateur et romancier. Le cardinal

de Richelieu fut son protecteur. Hautain, présomptueux, bizarre, il se brouilla avec la plupart des gens de lettres de son temps; ses querelles avec Corneille, Ménage, mademoiselle Scudéri et Richelet, sont celles qui ont le plus éclaté. Il a laissé plusieurs ouvrages; les plus estimés sont *la Pratique du théâtre* et *Térence justifié*.

HÉGÉSIAS, philosophe cyrénaïque, florissait vers l'an 402 avant J.-C. Il fut disciple de Parœbate, et fonda l'école qu'on appelait hégésienne. Il était fort éloquent, au rapport de Valère Maxime.

HÉGÉSIAS de Magnésie, orateur et historien, vivait vers l'an 434 av. J.-C. Il introduisit dans la Grèce les vices de l'éloquence asiatique. Il écrivit l'*Histoire d'Alexandre* d'un style décousu; Longin et Denys d'Halicarnasse le critiquent à ce sujet.

HÉGÉSILOQUE, l'un des souverains magistrats de l'île de Rhodes, abusa tellement de son autorité, qu'il fut dégradé comme infâme. Il vivait sous Philippe, roi de Macédoine, père d'Alexandre-le-Grand.

HÉGÉSILOQUE, autre magistrat rhodien, l'an 171 avant J.-C., vint au secours des Romains en déterminant ses concitoyens à équiper une flotte de quarante vaisseaux pour se joindre à eux contre Persée, dernier roi des Macédoniens.

HÉGIAS, sculpteur grec, florissait vers la 83e olympiade, environ 448 ans avant J.-C. Ses statues les plus estimées étaient une Minerve, un Pyrrhus et deux figures de Castor et de Pollux, qui furent transportées à Rome et placées, au rapport de Pline, devant le temple de Jupiter Tonnant.

HEINSIUS (Daniel), né à Gand en 1580, fut disciple de Joseph Scaliger, auquel il succéda dans la chaire d'histoire et de politique à Leyde. Il mourut le 25 février 1655. On a de lui des poésies, des harangues, quelques traductions du grec en latin, et d'autres ouvrages assez estimés. *Heinsius* (Nicolas), son fils, né à Leyde le 29 juillet 1620, et mort le 7 octobre 1681, fut aussi savant que son père. Il fit des notes estimées sur Virgile, Ovide, Valérius, Flaccus, Claudien et Prudence. Il s'est distingué surtout par son excellente édition de *Virgile* et par ses poésies latines.

HEINSIUS, grand pensionnaire de Hollande, mort à La Haye le 3 août 1720, à quatre-vingt-sept ans, fut long-temps le premier mobile et comme le maître de toutes les délibérations importantes de la république. Il fut absolu pendant trente ans, et jeta son pays dans des dettes immenses; dans la guerre de la succession d'Espagne, il montra tout son ressentiment contre Louis XIV. Les yeux des Hollandais s'ouvrirent enfin, et Heinsius perdit sa place et son autorité.

HEIRIC, moine de Saint-Germain d'Auxerre, vivait dans le neuvième siècle. Il fut poète, orateur et philosophe, autant qu'on pouvait l'être dans ce temps reculé. Il préféra l'obscurité du cloître aux honneurs qu'il pouvait obtenir de Charles-le-Chauve; il était chargé de l'éducation du prince Lothaire, fils de ce monarque. On lit encore son poëme à la louange de Saint Germain, évêque d'Auxerre. Ses *Homélies* offrent quelques détails éloquens.

HELI, grand sacrificateur et juge des Juifs, l'an du monde 2848. Ses deux fils, Ophni et Phinées, ayant été mis à mort par les Philistins, Héli éprouva un tel saisissement en apprenant cette nouvelle, qu'il tomba et se tua, l'an du monde 2888.

HELIODORE, premier ministre de Séleucus Philopator, roi de Syrie. Etant entré dans le temple de Jérusalem pour enlever les trésors qu'il renfermait, il vit soudain paraître un cavalier qui se précipita sur lui en le foulant aux pieds, tandis que deux jeunes hommes, se tenant à ses côtés, le fouettaient sans relâche. Le grand-prêtre Onias s'étant mis en prières obtint sa grâce; an du monde 3828.

HÉLIODORE d'Emèse en Phénicie, évêque de Tricca en Thessalie, sous Théodose-le-Grand, composa en grec dans sa jeunesse le roman des *Amours de Théagène et de Chariclée*, publié en grec et en latin à Paris en

1619, in-8. La première édition est de Bâle, 1534, in-4. Il a été traduit dans toutes les langues, et dans la nôtre par Amyot. Cet ouvrage, par la manière dont les passions y sont traitées, la variété des épisodes et les agrémens du style, a mérité de servir de modele aux productions de ce genre.

HÉLIODORE de Larisse, mathématicien grec, dont l'âge est inconnu, a laissé deux livres d'*optique* dont Erasme Bartholin a donné une traduction latine en 1657. Il y eut deux prêtres d'Antioche de ce nom, dans les quatrième et cinquième siècles.

HÉLIODORE statuaire grec, cité par Pline parmi les artistes les plus habiles à exécuter en terre cuite des athlètes, des guerriers, des chasseurs et des sacrificateurs, paraît avoir vécu dans les beaux jours de la sculpture grecque. Du temps de Pline, on voyait à Rome, aux portiques d'Octavie, le chef-d'œuvre de ce statuaire; c'était un groupe représentant une lutte de Pan et d'Olympe.

HÉLIOGABALE ou ÉLIAGABALE, empereur romain, surnommé le *Sardanaple de Rome.* Il succéda à Macrin l'an 218; il n'avait alors que quatorze ans. Il ne se fit connaître que par ses extravagances, ses débauches et ses profusions. Le peuple, lassé de sa tyrannie, se révolta: on lui trancha la tête ainsi qu'à sa mère, le 11 mars 222, à l'âge de dix-huit ans. Il était né à Rome l'an 204, de Varius Marcellus et de Sœmias.

HELIUS, affranchi de l'empereur Claude, acquit un très-grand pouvoir sur l'esprit de Néron, son successeur; secondé d'un autre affranchi nommé Polyclète, il exerça mille violences. Il fut puni depuis par Galba.

HELL (MAXIMILIEN), jésuite, célèbre astronome de l'empereur d'Autriche, né le 15 mai 1721, mort le 14 avril 1792. Il a publié divers ouvrages dans lesquels il a corrigé plusieurs erreurs géographiques et donné d'importantes observations.

HELLADIUS, grammairien du règne de Constantin-le-Grand, né en Egypte. Il reste de lui des fragmens de sa *Chrestomathie*. Un autre grammairien de ce nom a fait un *Dictionnaire grec* dont Suidas a profité pour le sien. Il était d'Alexandrie et vivait du temps de Théodose-le-Jeune.

HELLANICUS, de Mithylène, célèbre historien grec né dix ans avant Hérodote, l'an 411 avant J.-C. Ses histoires, citées par Athénée, par Arrien et par Aulu-Gelle, ne sont point parvenues jusqu'à nous: des fragmens en ont été seulement conservés.

HÉLOISE, nièce de Fulbert, chanoine de Paris, abbesse du Paraclet, où elle mourut le 17 mai 1163. Elle savait le latin, le grec et l'hébreu, possédait les auteurs anciens, la philosophie et la théologie; mais elle est encore plus célèbre par ses amours avec Abailard, auquel elle survécut vingt ans. Leur tombeau est maintenant au cimetière du Père la Chaise. Les *Epîtres* de ces deux amans, publiées en latin, ont été imitées par Pope et par divers poëtes français; la traduction en vers de Colardeau est généralement connue, mais c'est encore dans le texte original qu'on sent mieux l'âme d'Héloïse: sa sensibilité et son esprit étaient supérieurs à sa beauté.

HELVETIUS (CLAUDE-ADRIEN), né à Paris en juillet 1715, mort le 26 decembre 1771, fermier-général. Son poëme *du Bonheur* n'annonce en lui aucune espèce de talent pour la poésie; il n'a été publié qu'après sa mort, et il est probable qu'il l'aurait supprimé. Son fameux livre de *l'Esprit* lui attira une violente persécution; malgré les erreurs qu'il renferme, c'est une production d'un ordre supérieur. La maxime fondamentale de cet ouvrage, que *l'intérêt personnel doit être l'unique base de la morale*, ne peut être admise, car elle détruirait toute vertu. Il n'en soupçonna pas lui-même tout le danger, puisqu'il fut très-bienfaisant et très-vertueux; ce fut même l'estime générale qu'il s'était acquise par son caractère, qui le mit surtout à couvert de l'orage que le livre de *l'Esprit* avait soulevé contre lui. Nous regardons aussi comme insoutenable le paradoxe par lequel il prétend établir que nous naissons tous avec un égale

aptitude au génie. Voltaire, qui lui prodiguait des témoignages d'estime et d'amitié, a fait de son livre une critique beaucoup trop superficielle et peu digne de lui. Les œuvres d'Helvétius forment 5 vol. in-8, ou 14 vol. in-18.

HELYOT (Pierre), religieux, picpus, né à Paris en 1660, mort le 5 janvier en 1716. Son *Histoire des ordres monastiques, religieux et militaires*, 8 vol. in-4, est l'ouvrage le plus complet que nous ayons en ce genre; c'est le fruit d'un travail de vingt-cinq ans. L'abrégé qu'on en a fait est inexact et recherché seulement pour les figures.

HÉNAULT (Charles-Jean-François), né à Paris le 8 février 1685, mort en 1770, président honoraire au parlement de Paris, et membre de l'académie française. Son *Abrégé chronologique de l'histoire de France*, dont on fit rapidement plusieurs éditions, et qui fut traduit en italien, en allemand et en anglais, est de tous ses ouvrages celui qui a le plus contribué à sa réputation. C'est pour les savans une table bien faite qui leur rappelle à l'instant ce qui pouvait être échappé à leur souvenir; c'est pour les autres une instruction élémentaire très-utile. Il n'est pas exempt d'erreurs, mais les faits y sont bien discutés, placés dans un ordre convenable; on y trouve des réflexions judicieuses, exprimées avec précision. Cet abrégé a produit une foule d'imitations qui lui sont très-inférieures. On croit que le plan de cet ouvrage avait été conçu par l'abbé Boudot. On a du président Hénault différens autres petits ouvrages en vers et en prose, qui annoncent un amateur éclairé et un homme de très-bonne compagnie. Il avait de la fortune et se plut à être utile aux gens de lettres. Il obtint une considération méritée par son esprit, par ses mœurs douces et par l'aménité de son caractère.

HENNEQUIN (Le baron Jean-François), maréchal de camp, commandeur de la légion-d'honneur, né le 5 juillet 1774, entra au service au commencement de la révolution, et fit toutes les campagnes de la république et de l'empire. Mis à la retraite à la fin de 1815, il comptait près de 39 ans d'honorables services, et mourut en 1832.

HENNUYER (Jean), évêque de Lisieux, né en 1497, mort le 12 mars 1577. Il s'est immortalisé, suivant quelques auteurs, par son humanité dans le temps des fureurs de la Saint-Barthélemi, en s'opposant à l'exécution des ordres que le lieutenant du roi de sa province avait reçus de massacrer tous les huguenots de Lisieux. Sa conduite fut approuvée par Charles IX lui-même, d'où l'on peut conclure qu'on a toujours raison de ne pas servir d'instrument à la cruauté. Mercier a fait sur ce beau trait, faux ou vrai, un drame qui porte pour titre le nom de ce prélat. Hennuyer, suivant d'autres assertions, qui malheureusement ne paraissent que trop fondées, aurait au contraire été l'un des ennemis les plus acharnés des calvinistes, et aurait violemment protesté contre le célèbre édit du 17 janvier 1562, qui leur était favorable.

HENRI. Il y a eu sept empereurs de ce nom en Allemagne. Le premier, surnommé l'*Oiseleur*, né en 876, mort le 2 juillet 936, était fils d'Othon, duc de Saxe; c'est en 919 qu'il parvint à l'empire. Ce fut un des rois les plus dignes de porter la couronne. Prince guerrier et législateur, il réunit les princes allemands, vainquit les Bohémiens, les Esclavons, les Danois, fit bâtir des villes et donna des lois sages. Othon, son fils, lui succéda. — Henri II, dit *le Boiteux*, arrière petit-fils du précédent, né en 972, élu empereur en 1002, chassa les Grecs et les Sarrasins de la Calabre et de la Pouille, calma les troubles d'Italie et parcourut l'Allemagne laissant partout des marques de justice et de générosité; il mourut le 14 juillet 1024. Il fit aux églises les plus grandes largesses, et rétablit le pape Benoît VIII sur son siége; il a été mis au rang des saints. — Henri III, dit *le Noir*, fils de l'empereur Conrad II, né en 1017, mourut le 5 octobre 1056. Il réduisit à l'obéissance les rebelles d'Allemagne et d'Italie. — Henri IV *le Vieil*, fils du précédent,

lui succéda à l'âge de 5 ans sous la tutelle d'Agnès, sa mère, qui gouverna avec sagesse; à 15 ans il prit les rênes du gouvernement, il se montra digne du trône contre les princes rebelles de l'Allemagne et surtout contre les Saxons. C'est alors que commença la fameuse querelle entre les papes et les empereurs à l'occasion des investitures des bénéfices dont les empereurs jouissaient depuis longtemps en Allemagne. Les choses furent portées aux dernières extrémités de part et d'autre; le pape excommunia Henri qui fut dépossédé de l'empire, mais il vint à bout de ses compétiteurs. Il ne fut pas si heureux à l'égard de son fils, qui l'obligea de renoncer à la couronne. Il alla mourir à Liége le 7 août 1016. C'était un prince courageux et spirituel; mais il aimait trop ses plaisirs, et souffrait que ses ministres abusassent de son autorité. — Henri V ou le *Jeune*, né en 1081, paisible possesseur du trône, voulut maintenir le droit des investitures contre lequel il s'était élevé pour détrôner son père, et força Pascal II de lui rendre ce droit. Le pape l'excommunia, et, craignant les malheurs de son père, il renonça aux investitures en 1112. Il mourut à Utrecht le 22 mai 1125. C'est sous ce prince que les seigneurs des grands fiefs commencèrent à s'affermir dans le droit de souveraineté, et que les terres du saint-siége furent entièrement affranchies de la suzeraineté de l'Empire. — Henri VI, surnommé *le Sévère*, fils de Frédéric-Barberousse, né en 1165, succéda à son père en 1190 étant âgé de 25 ans. Son règne ne fut pas de longue durée; sa cruauté, son avarice, son irréligion, ses injustices et ses violences, le perdirent. Sa propre femme, Constance, dont il avait exterminé la famille, le fit empoisonner le 28 septembre 1197. — Henri VII, élu empereur en 1309, mourut le 24 août 1313. Son règne, quoique très-court, fut glorieux. Il emporta dans le tombeau les regrets de presque toute l'Allemagne et d'une partie de l'Italie. Nous n'avons point parlé de Henri Raspon, landgrave de Thuringe, qui fut élu empereur en 1246, parce qu'il n'en eut, à proprement parler, que le titre. Il mourut l'année suivante en combattant contre les troupes de son compétiteur.

HENRI I, II, III et IV, rois de France. Le premier, fils aîné du roi Robert et de Constance, commença à régner en 1031, et mourut à Vitry en Brie, le 4 août 1060, avec la réputation d'un bon capitaine, d'un roi juste et pieux. Il céda à Robert, son frère, le duché de Bourgogne, d'où est sortie la première race des ducs de Bourgogne. *Henri II*, né à Saint-Germain-en-Laye, le 31 mars 1518, de François I et de la reine Claude, succéda à son père en 1547. La France était alors en guerre avec l'Angleterre; il la continua avec succès, et la finit en 1550 par une paix avantageuse. Il se ligua contre l'empereur Charles-Quint. La France y gagna Metz, Toul et Verdun, et fit plusieurs autres conquêtes, mais il les abandonna par la paix de Cateau-Cambresis qu'il conclut entre les remontrances de son conseil, par l'avis du connétable de Montmorency et de Diane de Poitiers. Il mourut d'une blessure qu'il reçut dans un tournoi du comte de Montgommery, capitaine écossais, le 10 juillet 1559. Ce prince, naturellement bon, se laissa trop gouverner par ses favoris, qui lui firent faire des dépenses si excessives qu'il surchargea le royaume d'impôts. *Henri* III, troisième fils du précédent, naquit à Fontainebleau le 19 septembre 1551, se signala dans sa jeunesse, et gagna les batailles de Jarnac et de Montcontour, ce qui le fit élire roi de Pologne en 1573; mais Charles IX, son frère, étant mort, il abandonna ce trône pour venir régner en France au milieu des troubles et des factions. Il fit la paix avec les huguenots en 1580; mais cette paix, au lieu de rétablir l'ordre dans le royaume, y mit la confusion par les déréglemens et les folles dépenses où les favoris jetèrent ce roi; il fut assassiné à Saint-Cloud par Jacques Clément le premier août 1589, et mourut le lendemain. Il institua l'ordre du Saint-Esprit en 1579. C'est sous son règne que

les bombes furent inventées. *Henri IV* dit *le Grand*, né à Pau le 13 décembre 1553, d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre, et de Jeanne d'Albret. Elevé dans la religion protestante, il succéda à Henri III; sa religion étant un obstacle à son couronnement, il l'abjura en 1593, ce qui mit fin à la guerre civile, et lui attira l'obéissance et l'affection des catholiques. Il eut encore à soutenir une guerre contre l'Espagne; il la termina heureusement, et la France jouit jusqu'à sa mort d'une paix qui répara tous ses malheurs. Il fut assassiné par Ravaillac le 14 mai 1610. Jamais prince n'eut plus de véritable bonté envers ses sujets; il avait un jugement exquis, une extrême franchise, une simplicité de mœurs charmante, une gaîté et un esprit tout-à-fait français, des sentimens élevés et généreux, une adroite politique et une grande valeur. C'est un des meilleurs et des plus grands rois qui aient régné dans le monde. En lui commença le règne des Bourbons. L'histoire de sa vie par Péréfixe est restée jusqu'à présent la meilleure; on peut aussi consulter sur ce bon roi les Mémoires de Sully, ou pour mieux dire, on formerait une bibliothèque de tout ce qu'on a écrit sur le Béarnais. Tous les autres arts ont été employés à le célébrer, et il a presque toujours porté bonheur à ceux qui se sont occupés de lui. L'étendue de notre ouvrage est trop circonscrite pour tracer un si beau portrait, mais le modèle est connu si généralement qu'on nous pardonnera notre insuffisance.

HENRI. Il y a eu huit rois de ce nom en Angleterre. Le premier surnommé *Beau-Clerc*, à cause de sa science, né en 1068, était troisième fils de Guillaume-le-Conquérant, et se fit couronner roi d'Angleterre en 1100, au préjudice de Robert, son aîné. Il mourut le premier decembre 1135, regardé comme un guerrier courageux et un politique habile. Il soulagea ses peuples et réprima plusieurs abus. *Henri II*, fils de Geoffroi Plantagenet et de Mathilde, fille de Henri I, né au Mans en 1133, mort en 1154, conquit la Bretagne et l'Irlande, et eut de grands démêlés avec saint Thomas de Cantorbéry. Ses fils se révoltèrent contre lui; il en mourut de chagrin à Chinon le 6 juillet 1189. *Henri III* né en 1207, succéda au roi Jean-sans-terre en 1216. Il fut obligé d'abandonner la Normandie, l'Anjou, le Poitou, la Touraine, au roi de France. Il mourut à Londres en 1272: c'était un prince faible, ayant les vertus d'un simple particulier, mais aucune des qualités qui constituent un souverain. *Henri IV*, fils de Jean de Gand, duc de Lancastre, né en 1367, commença à régner en 1399, après la déposition de Richard II, au préjudice d'Edmond de Mortimer, duc d'Yorck; c'est ce qui donna lieu à de longues et cruelles guerres entre les maisons d'Yorck et de Lancastre, et ce fut l'origine des querelles de *la rose blanche* et de *la rose rouge*. Il mourut de la lèpre le 20 mars 1413, et n'eut ni de grands vices ni de grandes vertus. *Henri V*, fils du précédent et de Marie de Héreford, né en 1388, fut couronné en 1413. Il fit la conquête de la Normandie, et par un traité signé à Troyes en 1420, il fut convenu qu'il épouserait Catherine de France, et qu'il hériterait de la couronne après la mort de Charles VI. Malgré ce traité la guerre continua. Les divisions de la cour de France entre les maisons de Bourgogne et d'Orléans servirent beaucoup à ses conquêtes. Il mourut au château de Vincennes à l'âge de trente ans, le 31 août 1422, et fut exposé à à Saint-Denis comme un roi de France. Il fut avare et inhumain. Henri IV, fils et successeur de Henri V, à l'âge de dix mois seulement, en 1422, régna en Angleterre sous la tutelle du duc de Glocester, et en France sous celle du duc de Bedford. Les Anglais continuèrent d'avoir de grands succès en France; mais Jeanne-d'Arc ayant fait lever le siége d'Orléans, les affaires prirent une autre tournure. Les Anglais furent battus partout et chassés presque entièrement de la France. D'un autre côté les querelles qui s'élevèrent dans la Grande-Bretagne firent perdre à Henri

sa couronne. Il fut poignardé en 1471 par Glocester. C'était un prince faible, mais vertueux. *Henri* VII, fils d'Edouard, comte de Richemont, et de Marguerite, de la maison de Lancastre, né en 1458, aidé du duc de Bretagne, se souleva contre l'usurpateur Richard III, et se fit couronner roi d'Angleterre en 1485. Il réunit les droits des maisons de Lancastre et d'Yorck par son mariage avec Elisabeth, fille d'Edouard IV. Son règne fut presque toujours paisible. Il s'occupa du soin d'humaniser les mœurs de sa nation, de réformer les lois et les abus; il protégea les sciences, l'agriculture et le commerce. Son extrême avarice et ses rapines fiscales ont un peu terni sa gloire; il mourut le 22 avril 1509. Sa vie a été écrite par le chancelier Bacon. *Henri* VIII, fils du précédent, né le 28 juin 1491 lui succéda. Il réunit le pays de Galles à l'Angleterre, fit de l'Irlande un royaume, et mourut le 28 janvier 1547 à cinquante-sept ans, après en avoir régné trente-huit. Il fit décapiter plusieurs de ses maîtresses, entre autres Anne de Boulen; il avait divorcé pour l'épouser. Il se fit déclarer *protecteur et chef suprême de l'église d'Angleterre*, et le parlement lui confirma ce titre. Il fut violent et cruel; son histoire a été écrite par le lord Herber. Chénier a fait une tragédie fort estimée dans laquelle il a peint ce monarque barbare; elle porte le titre de *Henri* VIII.

HENRIETTE-MARIE DE FRANCE, reine d'Angleterre, fille de Henri IV et de Marie de Médicis, née en 1609, mariée en 1625 à Charles I, roi d'Angleterre. C'était une très-grande princesse dont l'esprit ressemblait beaucoup à celui de Henri IV son père. Après l'assassinat juridique de son mari, exécuté en 1649, elle se retira en France, et mourut subitement à la Visitation de Chaillot, le 10 septembre 1669. Elle eut la consolation avant sa mort de voir rétablir Charles II, son fils, sur le trône de ses pères. On a écrit sa vie, Paris, 1693, in 8.

HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE, duchesse d'Orléans, dernière des enfans de Charles I et de Henriette de France, née le 16 juin 1644. Philippe de France, duc d'Orléans, frère de Louis XIV, l'épousa en 1661, mais ce mariage ne fut pas heureux. Louis XIV l'employa pour faire un traité avec l'Angleterre contre la Hollande; elle réussit complètement. Le roi eut toujours pour elle la plus tendre amitié. Elle mourut à Saint-Cloud le 30 juin 1670, avec le soupçon, qui n'est pas encore détruit, d'avoir été empoisonnée. Son histoire a été écrite par madame de La Fayette.

HENRION DE PANSSEY (PIERRE-PAUL-NICOLAS), né en 1742, à Tréveray près de Ligny (Lorraine), fils d'un magistrat de cette province, reçu avocat à Paris, en 1762, se livra à la consultation, et se plaça par ses écrits au premier rang des jurisconsultes. Administrateur du département de la Marne sous le gouvernement directorial, membre de la cour de cassation, à l'installation du consulat, appelé au conseil d'état par Napoléon, il reçut du gouvernement provisoire le département de la justice, et les actes les plus honorables signalèrent sa trop courte administration. En 1828, les vœux unanimes de la magistrature l'appelèrent à la première présidence de la cour de cassation. Cet homme respectable, qui réunissait les lumières et les vertus, mourut dans sa 83e année le 23 avril 1829.

HENRY (P. F.), né à Nancy, en 1759, mort à Paris, le 12 août 1833, vint se fixer à Paris dans les premières années de la révolution, et depuis consacra ses veilles à nous faire connaître ce qui s'imprimait à l'étranger, et surtout en Angleterre, de plus important en histoire et en voyages. Il a aussi fourni à la *Biographie universelle*, plusieurs articles de princes de la maison de Lorraine. Sans ambition, sans intrigue, il aurait pu employer utilement pour lui le crédit des amis que lui avaient fait la douceur de ses mœurs et l'honnêteté de ses manières; mais il préféra chercher dans ses travaux littéraires un supplément à la médiocrité de sa

fortune, et conserver son indépendance.

HENRY, pharmacien en chef honoraire des hôpitaux et hospices civils de Paris, chevalier de la légion-d'honneur, créateur de la pharmacie centrale, membre de l'académie de médecine et de plusieurs autres sociétés savantes, avait professé long-temps la chimie à l'école de pharmacie, à Paris, et était regardé comme un de nos pharmaciens les plus distingués, lorsqu'il a succombé à une maladie aiguë, à Paris, le 2 août 1812, dans un âge peu avancé.

HÉPHESTION, grammairien d'Alexandrie, vivait vers l'an 150 avant J.-C. On croit qu'il fut un des précepteurs d'Ælius Verus, qui fut empereur avec Marc-Aurèle. Il est auteur d'un traité intitulé: *Enchiridion de metris, et poemate græce et latine*, dont la meilleure édition est celle d'Oxford. 1810. in-8°.

HÉPHESTION, ami et confident d'Alexandre, mourut regretté de ce héros, qui fit périr en croix le médecin qui l'avait traité dans sa dernière maladie, l'an 305 avant J.-C.

HER, fils aîné de Juda. Il épousa Thamar, et mourut sans en avoir d'enfans.

HÉRACLÉOTÈS (DENIS), philosophe d'Héraclée, stoïcien, quitta cette secte pour les cyrénaïques, qui plaçaient le bonheur dans le plaisir. Il a composé divers traités de philosophie et quelques pièces de poésie.

HÉRACLIDE le Pontique, né à Héraclée, étudia la philosophie sous Platon et Aristote à Athènes, où il se rendit célèbre. Ses talens furent obscurcis par l'orgueil. Il ne reste plus de lui que quelques fragmens d'un *Traité sur les gouvernemens*. Il vivait vers l'an 335 avant J.-C.

HÉRACLIEN, l'un des généraux de l'empereur Honorius, fit mourir Stilicon à Ravenne, l'an 408. Pour le récompenser de ce service, Honorius lui donna le gouvernement d'Afrique. Elevé au consulat en 413, il voulut, d'après les conseils de Sabinus son gendre, usurper l'empire; mais il ne put y réussir et passa à Carthage, où il fut tué.

HÉRACLITE, célèbre philosophe grec, natif d'Ephèse, florissait vers l'an 500 avant J. C. Il était mélancolique et pleurait sans cesse sur les sottises humaines. Sa doctrine était le fatalisme. Il composa divers traités, entre autres un sur la nature. Il nous reste de lui quelques fragmens imprimés avec ceux de Démocrite, de Timon et de plusieurs autres, sous ce titre: *Poësis philosophica*, in 8; 1573.

HÉRACLIUS, empereur romain, né vers 775, détrôna le tyran Phocas, et se fit couronner à sa place en 610. Il défit en plusieurs rencontres Chosroès II, roi de Perse. Il ternit la fin de son règne en ne s'occupant que des querelles ecclésiastiques, au lieu de repousser les Sarrasins, qui s'emparèrent des plus belles provinces de son empire. Il mourut le 11 février 641, après un règne de trente ans. Constantin, son fils aîné, lui succéda.

HÉRAULT DE SECHELLES (MARIE-JEAN), avocat général au parlement de Paris, auquel on doit des poésies, un *Voyage à Montbard* et des *Réflexions sur la déclamation*; se jeta à corps perdu dans la révolution, et ce fut lui qui rédigea la constitution de 1793. Il fut enveloppé dans la condamnation de Danton et de Camille Desmoulins, et périt avec eux sur l'échafaud en avril 1794. Il était né à Paris en 1760.

HERDER (JEAN-GODEFROY DE), philosophe et écrivain Allemand, né à Morungen, en Prusse, en 1744, mort en 1803, fut successivement professeur à Kœnigsberg, à Riga, prédicateur de la cour, vice-président du consistoire et supérieur ecclésiastique du duché de Saxe-Weymar. Ses œuvres ont été publiées en 28 vol. in-8°, Tubingue, 1805 — 1809. Son *Essai sur l'histoire de l'humanité* a été traduit en français.

HERMAGORAS. Il y a eu deux rhéteurs de ce nom, et un troisième qui fut à la fois philosophe et orateur.

HERMÉSIANAX, poète grec, vivait du temps de Philippe et d'Alexandre-le-Grand. Il excella dans l'élégie. Il ne faut pas le confondre avec un athlète du même nom, qui était, comme l'autre, natif de Colophon.

HERMINIUS fut un de ces braves Romains qui se joignirent à Horatius Coclès pour tenir tête aux Etruriens sur le pont de Rome, tandis qu'on le rompait derrière eux, l'an 507 avant J.-C. C'est aussi le nom d'un capitaine troyen d'une taille énorme, qui combattait sans casque et sans cuirasse, et qui fut tué par Catine.

HERMODORE, architecte et ingénieur, né à Salamine, vivait à Rouen 304 ans avant J.-C., construisit les portiques du temple de Jupiter Stator, et éleva le temple de Mars dans le cirque de Flaminius.

HERMOGENE, architecte de l'antiquité, auquel Vitruve attribue tout ce qu'il y a de plus beau dans l'architecture. Il avait composé sur son art un livre qui ne nous est pas parvenu. Il y a deux autres *Hermogène* célèbres : l'un rhéteur du deuxième siècle, dont nous avons des livres en grec sur la rhétorique ; l'autre hérétique africain du même siècle. Il avait quitté le christianisme pour le stoïcisme, et regardait la matière comme le premier principe de tout.

HERMOLAUS, jeune Macédonien, l'un des pages d'Alexandre-le-Grand, conspira contre ce prince l'an 325 avant J.-C. Celui-ci le fit périr.

HÉRODE, surnommé *Le Grand*, né vers l'an de Rome 680, était gouverneur de la Galilée. Après la mort de Cassius et de Brutus, dont il avait embrassé le parti, il se déclara pour Antoine, qui le fit nommer roi des Juifs. Antoine ayant été défait à la bataille d'Actium, Hérode se prononça pour le vainqueur, qui le maintint sur le trône. Marianne sa femme, ses enfans et ses amis, furent autant de victimes qu'il immola à ses soupçons jaloux. Hérode fit promettre aux Mages qui vinrent de l'Orient pour adorer J.-C., de revenir vers lui lorsqu'ils auraient trouvé l'enfant qu'ils cherchaient, afin qu'il pût aussi lui rendre hommage. Ceux-ci n'ayant pas rempli leur promesse, Hérode furieux ordonna le massacre de tous les enfans mâles au-dessous de deux ans qui se seraient trouvés aux environs de Bethléem. Il mourut enfin le 28 mars l'an de Rome 750, à l'âge de soixante-dix ans.

HÉRODIEN, historien grec, florissait vers l'an 247 de J.-C. Nous avons de lui une histoire romaine en huit livres, depuis Marc-Aurèle jusqu'à Maxime, qui a été traduite en latin par Ange Politien, et en français par l'abbé Mongault.

HÉRODOTE, célèbre historien grec, né à Halicarnasse, 484 ans avant J.-C. On a reproché à ce père des historiens de n'être pas toujours véridique dans les faits qu'il rapporte. Mais il est peu de jours où quelque découverte nouvelle ne fasse reconnaître dans ses écrits quelque ancienne vérité. Son style est plein de de grâce, de douceur et de noblesse ; comparé aux Romains, il est aussi élégant que Tite-Live, mais moins grand orateur, moins serré, moins fort que Salluste ; il n'a aucun rapport avec Tacite. Le savant Larcher en a donné une traduction française fort estimée en 7 et en 9 vol. in-8. Depuis, M. Myot a publié une autre traduction, qui ne jouit pas de moins d'estime, en 3 vol. in-8. Paris, 1823.

HÉROLD (N.), un de nos musiciens les plus distingués, mort à Paris le 18 janvier 1833, à moins de 42 ans, dans la force de l'âge et de son talent ; on estime surtout sa partition du *Pré aux Clercs*.

HÉRON, né à Alexandrie, l'an 100 avant J.-C., se rendit très-célèbre dans la mécanique, sur laquelle il écrivit. C'est surtout par ses clepsydres à l'eau, ses automates et ses machines à vent, qu'il excita l'admiration de l'antiquité. Un autre mécanicien, nommé *Héron le-Jeune*, qui vivait vers le milieu du huitième siècle, a fait un *Traité sur les machines militaires*.

HÉROPHILE, célèbre médecin grec, vivait vers l'an 344 avant J.-C. C'était un des plus savans anatomistes de son siècle. On lui attribue la découverte des *vaisseaux lactés*. Cicéron, Pline et Plutarque, parlent de lui avec éloge. Il y eut un imposteur de ce nom qui parut à Rome du temps de Jules-César, et qui se disait petit-fils de C. Marius. Arrêté par ordre

des sénateurs, il fut tué dans sa prison ; c'était un maréchal ferrant.

HERSCHELL (GUILLAUME), célèbre astronome, né à Hanovre, le 15 novembre 1738, mort le 23 août 1822. Il quitta la musique pour s'adonner entièrement à l'astronomie. Il a découvert dans la nuit du 13 mars 1781 la planète nommée *Uranus*, ou planète d'Herschell. Ses autres découvertes sont fort nombreuses ; il fut très-utilement secondé dans ses recherches et dans les laborieux calculs qu'elles nécessitaient, par sa sœur miss Caroline. Les services qu'Herschell rendit à l'astronomie ne furent pas circonscrits uniquement dans le champ de l'observation céleste. Sur la demande de plusieurs souverains, il construisit, pour les observatoires de leurs états, des télescopes de grande dimension, pour servir aux travaux des astronomes du continent. Il a été enseveli dans l'église d'Upton, en Angleterre.

HERTZBERGY (EWALD-FRÉDÉRIC, comte de), né en 1725 en Poméranie, ministre de Frédéric II, roi de Prusse, fut chargé pendant près de 30 ans du ministère des affaires étrangères. Il négocia le traité de paix entre la Russie et la Suède en 1732, la paix de Stubersbourg en 1733, le recouvrement des possessions séparées du royaume, en 1746 ; le traité de Teschen, la pacification de la Belgique et de la Hollande, le traité de Reichenbach en 1790, et mourut le 27 mai 1795, avec la réputation d'un des plus habiles diplomates. Il a laissé un assez grand nombre d'écrits historiques et politiques.

HERVART (BARTHÉLEMY), conseiller d'état ordinaire de Louis XIV, mort en 1676. Il fut l'ami constant de notre La Fontaine. Lors de la mort de madame de la Sablière, il alla chez le fablier et lui dit : « Je venais vous prier de venir loger chez moi. — J'y allais, répond t le bon homme. » Ce mot charmant pour l'amitié fait honneur à l'un et à l'autre. Il avait prêté deux millions à Louis XIV.

HERVEY (JAMES), pasteur anglais, né en 1714, mort en 1758, à quarante-cinq ans, n'est pas moins connu en France que dans sa patrie, par son poëme des *Tombeaux* et ses *Méditations*, qui ont été traduits plusieurs fois en français. Il a laissé d'autres ouvrages ; sa bienfaisance fut aussi vraie que sa sensibilité.

HÉSIODE, poète grec, né à Cumes en Eolide, et contemporain d'Homère, suivant l'opinion commune. Le premier il écrivit en vers sur l'agriculture, et son poëme intitulé : *les Ouvrages et les jours*, a servi de modèle à Virgile pour composer ses *Géorgiques* ; on a encore de lui la *Théogonie* ou *la Généalogie des dieux*, et le *Bouclier d'Hercule*. Hésiode est moins élevé, moins sublime qu'Homère, mais sa poésie est ornée dans les endroits susceptibles d'ornemens. Plutarque rapporte les circonstances de sa mort ; il fut assassiné. Il existe plusienrs traductions d'Hésiode, entre autres celle de M. Gin.

HESNAUT (JEAN), mort en 1682, fils d'un boulanger, receveur des tailles. On a trop vanté son fameux sonnet sur l'*Avorton*, très-ingénieux sans doute, mais trop surchargé d'antithèses, et l'on n'a pas assez loué celui qu'il osa adresser à Colbert, persécuteur de Fouquet. On connaît le commencement de sa traduction du poëme de *Lucrèce*, qui fait regretter ce qui nous manque, et ce qu'il eut la faiblesse de brûler, par un scrupule assez mal entendu. Il avait une philosophie très-hardie, et il fit, dit-on, un voyage en Hollande, pour conférer de ses opinions avec le fameux Spinosa, qui n'en porta pas un jugement très-favorable. Hesnaut s'aperçut de son indifférence, et renonça à la petite ambition de se distinguer par des idées audacieuses : le mépris d'un incrédule le réconcilia avec la religion. C'est lui qui forma dans la poesie madame Deshoulières, qui le surpassa par la suite.

HÉSYCHIUS, lexicographe grec, dont l'époque est inconnue, a laissé un dictionnaire compilé d'après les glossaires faits pour l'intelligence des anciens auteurs grecs. David Rohnkenius a donné de cet ouvrage, souvent altéré par les copistes, une édition en 2 vol. in-fol. Leyde 1746 et 1766. M.

Schow, savant danois, en a donné une autre collationnée sur le seul manuscrit qu'on ait de ce lexique, et qui a été conservé dans la bibliothèque de Venise. Leipzic, 1792, in-8°.

HEUZET, professeur de belles-lettres au collége de Beauvais à Paris, mort vers 1744. On lui doit deux recueils qui ont eu le plus grand succès dans tous les colléges; le premier, intitulé : *Selectæ è veteri testamento historiæ*, et le second : *Selectæ è profanis scriptoribus historiæ*. Ce dernier a été traduit en français.

HEYNE (Christian Gottlob), né le 25 septembre 1729, à Chemnitz (Saxe), fils d'un pauvre tisserand, eut à lutter long-temps contre le besoin, n'acquit son instruction qu'à force de privations, de veilles et de courage, erra de ville en ville pendant la guerre de sept ans, et opposa à tous les obstacles une fermeté à toute épreuve. Ce ne fut qu'en 1763 qu'il fut nommé professeur à l'université de Goettingue dont il fut l'ornement, et qui lui dut d'importantes améliorations. Membre de presque toutes les académies de l'Europe, comblé de tous les honneurs qu'on peut obtenir par les lettres, environné de la considération publique, il termina sa longue carrière à Goettingue le 14 juillet 1812. Le nombre de ses ouvrages atteste l'emploi qu'il faisait de son temps. Son édition de Virgile est regardée comme son chef-d'œuvre.

HEYWOOD (John), poète anglais, né à Londres vers la fin du quinzième siècle, a été un des premiers qui aient écrit en anglais des pièces de théâtre. Il obtint la faveur de Henri VIII. On a encore de lui cinq cents épigrammes et l'*Araignée et la mouche*, parabole, 1556, in-4. Il ne faut pas le confondre avec *Heywood* Thomas, comédien et auteur dramatique sous les règnes d'Elisabeth, de Jacques I et de Charles I, qui a composé deux cent vingt pièces de théâtre, dont il ne reste plus que vingt-quatre. Ce nom a été porté par d'autres personnes remarquables de l'Angleterre.

HICETAS, philosophe syracusain, pensait que le ciel, le soleil et les étoiles étaient en repos, et que c'était la terre qui était mobile, ainsi que nous l'apprenons de Cicéron; Copernic lui doit la première idée de son système.

HIEROCLES, célèbre philosophe platonicien du cinquième siècle, enseigna avec beaucoup de réputation à Alexandrie, et composa sept livres sur la Providence et sur le destin, dont Photius nous a conservé des extraits.

HIERON I et II, rois de Syracuse. Le premier, frère de Gélon, lui succéda vers l'an 478 avant J.-C. Il se fit d'abord détester par ses violences et son avarice; mais il se corrigea dans la suite par la fréquentation qu'il fit de Pindare et d'autres savans. Le deuxième, prince vertueux, favorisa les arts et le commerce, et mourut regretté de ses sujets, l'an 215 avant J.-C., après un règne de cinquante-deux ans. Il fit la guerre aux Romains de concert avec les Carthaginois; mais ayant été battu après des prodiges de valeur, il fit sa paix et resta un des plus fidèles alliés de Rome. Il avait composé des livres d'*Agriculture* que nous n'avons plus. *Hiéronyme*, son petit-fils, lui succéda; mais il traita ses sujets avec tant de cruauté, qu'ils l'assassinèrent et exterminèrent toute sa famille l'an 214 avant J. C.

HIPPARCHIE. Charmée des discours de Cratès, philosophe cynique, elle l'épousa malgré sa famille et les représentations de Cratès lui-même, qui, lui montrant sa bosse, son bâton, sa besace et son manteau, lui dit : « Voilà l'homme que vous aurez et les meubles que vous trouverez chez lui. » Cratès florissait sous Alexandre-le Grand.

HIPPARQUE, fils de Pisistrate, tyran d'Athènes, lui succéda avec son frère Hippias, l'an 528 avant J.-C., et fut assassiné l'an 513 par Harmodius et Aristogiton. Il fit fleurir les lettres et attira à sa cour Anacréon, Simonides et plusieurs autres poètes savans.

HIPPARQUE, mathématicien et astronome de Nicée, florissait l'an 139 avant J.-C., sous Ptolémée Philométor. C'est le premier qui imagina l'astrolabe et détermina avec assez de précision les révolutions du soleil et de la lune. Il ne nous reste de

lui que son *Commentaire* sur Aratus, dont le P. Pétau a donné une bonne traduction en latin. Pline parle souvent d'Hipparque avec éloge.

HIPPOCRATE, le plus célèbre médecin de l'antiquité et le père de la médecine, né dans l'île de Cos, mourut l'an 361 avant J.-C. presque centenaire. Quoique dénué des secours que la dissection a fournis à la médecine moderne, ce grand homme sut déterminer avec sagacité les causes des maladies, et il possédait au plus haut degré l'art d'en pronostiquer la terminaison. Il avait pour maximes d'observer la marche de la nature et d'en seconder les efforts, et telle fut la sublimité de son génie et la profondeur de son esprit d'observation, que la médecine, après s'être écartée pendant des siècles de la route qu'il avait tracée, y rentre aujourd'hui, que les progrès de la plupart des sciences nous ont éclairés sur le mérite des divers systèmes de l'art de guérir. Le caractère moral d'Hippocrate n'était pas moins admirable que son talent: appelé à la cour d'Artaxercès pour combattre les progrès d'une épidémie meurtrière, il repoussa les présens magnifiques de ce prince et les offres les plus brillantes, ne voulant point abandonner la Grèce pour ses ennemis. Son ouvrage le plus célèbre est celui des *Aphorismes*. Il existe un nombre prodigieux d'éditions de ses livres et traités. La meilleure est celle de Genève, 1657, 2 vol. in-fol. Nous en avons plusieurs traductions en latin et en français.

HIPPOCRATE DE CHIO, célèbre géomètre, florissait dans le cinquième siècle avant J.-C. On lui attribue la découverte de la quadrature de la lune qui porte son nom, et la solution de plusieurs problèmes. Montucla a analysé les découvertes de ce géomètre avec beaucoup d'exactitude dans son *histoire des mathématiques*. (Tome premier, pages 152 et suivantes.)

HIPPONAX, poète grec, né à Ephèse vers l'an 540 avant J.-C., se fit chasser de sa patrie à cause de son humeur satirique. Il s'exerça dans le même genre de poésie qu'Archiloque, et ne se rendit pas moins redoutable que lui. Il avait le corps et la figure difformes. Il passe pour l'auteur du vers scazon.

HIRAM, roi de Tyr, fit alliance avec David, et fournit à Salomon des cèdres, de l'or et de l'argent, pour la construction du temple de Jérusalem. Il régna soixante ans, environ mille ans avant J.-C.

HIRRIUS (CAIUS), édile, inventa les viviers ou réservoirs pour garder le poisson. Il en fournissait la table de César dans les festins, et tira de cette invention un très-gros revenu, quoiqu'il n'eût qu'une fort petite métairie.

HIRTIUS (AULUS), ami et même disciple de Cicéron, était attaché au parti de Jules César, sous lequel il servit avec courage. Il a fait une *Relation des guerres d'Egypte et d'Afrique*, qui se trouvent à la suite des *Commentaires* de ce grand homme. Elu consul avant Pansa l'an 44 avant J.-C., il fut tué en combattant contre Antoine auprès de Modène.

HOBBES (THOMAS), célèbre écrivain anglais, né à Malmesbury le 5 avril 1588, mort le 4 décembre 1679. Il fut le précurseur de Spinosa, et composa *le Traité du citoyen*, qui fit beaucoup de bruit à cause des maximes pernicieuses qu'il renferme contre la saine politique et la religion. Au jugement de Descartes, il y suppose tous les hommes méchans ou il leur donne le sujet de l'être. Il a résumé ses principes dans son *Traité de la nature humaine*. L'édition la plus complète de ses œuvres est celle de 1668, 2 vol. petit in 4, en latin

HOCHE (LAZARE), général en chef, né à Montreuil le 24 février 1768, mort le 18 septembre 1797. Ses talens militaires et son courage le firent monter rapidement au premier rang. Il fut vainqueur à Quiberon, et se rendit célèbre par plusieurs grandes actions, et par la pacification de la Vendée, l'année de sa mort. C'était le fils d'un aubergiste, et au commencement de la révolution il était caporal des gardes-françaises.

HOFFMANN, l'un de nos meilleurs critiques littéraires, né à Nanci en 1763. Il a publié des poésies char-

mantes, et ses pièces de théâtre ont obtenu presque toutes le plus brillant succès; elles sont en très-grand nombre: *Euphrosine, le secret*, *Stratonice*, *le château de Montenero*, sont toujours vus avec un nouveau plaisir; il mourut le 25 avril 1828. On a réuni ses *œuvres complètes*, Paris, 1828, 10 vol. in-8.

HOGARTH (GUILLAUME), peintre anglais, né à Londres en 1694, mort le 26 octobre 1764. Ses tableaux re présentant diverses scènes comiques ou morales de la vie sont parlans; mais ses compositions sont mal dessinées et faiblement coloriées. Son œuvre complet, en cent sept pièces grand in-fol., est très-recherché.

HOLBACH (PAUL THIRY, baron D'), né dans le Palatinat en 1723, mort à Paris le 21 janvier 1789. Il est principalement connu par ses liaisons avec les plus fameux philosophes de son temps, dont il partagea les erreurs et les égaremens, et qu'il aida de sa fortune et de son crédit. On lui attribue plusieurs ouvrages contre la religion, nous n'en parlerons point; lui-même en les publiant les attribuait à des auteurs qui avaient cessé d'exister. Il a traduit de l'allemand plusieurs livres relatifs à la chimie et à la minéralogie. Il était fort instruit dans ces sciences; c'était du reste un écrivain médiocre et obscur qui croyait être profond.

HOLBEIN, célèbre peintre, l'un des fondateurs de l'école Allemande, né à Bâle vers 1495, mort de la peste à Londres en 1554, ami d'Erasme qui l'engagea à passer en Angleterre, obtint la faveur d'Henri VIII et de la cour, eut la plus grande réputation comme peintre de portraits, et réussit aussi comme peintre d'histoire.

HOLBERG (LOUIS, baron de), né en 1684, à Bergen en Norwège, peut être regardé comme le fondateur du théâtre Danois, et à quelques égards, comme le père de leur littérature moderne. C'est surtout comme auteur comique qu'il obtint les suffrages de ses compatriotes et qu'il a droit à l'estime de la postérité. On distingue dans les trente-deux pièces qui composent son théâtre: *Le potier d'étain homme d'état*. Cette comédie, imitée dans presque toutes les langues de l'Europe, eut un succès si prodigieux qu'elle a créé des proverbes; possesseur d'une grande fortune, il en fit l'usage le plus noble, et mourut le 27 janvier 1754.

HOLOFERNE, général des armées de Nabuchodonosor. Il assiégeait Béthulie, lorsqu'une dame de la ville, nommée Judith, vint se présenter à lui et le captiva tellement qu'il lui donna une tente avec permission de sortir et de rentrer à son gré. Judith voyant Holoferne endormi lui coupa la tête, sortit du camp et rentra à Béthulie. Les assiégés se précipitèrent sur les troupes d'Holoferne, qui, consternées de la mort funeste de leur général, s'enfuirent à leur approche en abandonnant leurs trésors. An du monde 3348.

HOMERE, le père de la poésie grecque. Il fut d'abord appelé *Mélésigène*, parce qu'il était était né auprès du fleuve Mélèse; mais on ne connaît pas le lieu de sa naissance; sept villes se disputèrent l'honneur de lui avoir donné le jour. Il florissait 980 ans avant J.-C. Ses poëmes immortels de *l'Odyssée* et de *l'Iliade* sont la première et la plus ancienne histoire des Grecs et le tableau le plus vrai des mœurs antiques. L'écriture n'étant point inventée du temps d'Homère, ses poésies ne nous ont été conservées d'abord que par la tradition orale, et furent recueillies par Pisistrate, qui mit dans chaque chant la liaison qui lui parut nécessaire. La Grèce, reconnaissante envers le poète qui l'avait immortalisée, lui éleva des statues et des temples comme aux dieux et aux héros. Sa poésie vive, noble, pleine de force et d'harmonie, est embellie par le coloris le plus brillant, et, comme l'a dit Chénier, depuis trois mille ans il est encore jeune de gloire et d'immortalité. Il y a une foule d'éditions et de traductions en latin, en français et dans toutes les langues, des poëmes de ce prince des poètes.

HOMOND (CHARLES-FRANÇOIS L'), né en 1728, mort le 31 décembre 1794. Ce professeur, simple et mo-

deste, consacra ses talens à composer des abrégés destinés aux études des jeunes gens. Ce sont : *De viris illustribus urbis Romæ*; *Elémens de la grammaire latine*; *Elémens de la grammaire française*; *Epitome historiæ sacræ*, etc. Tous ses ouvrages sont utiles, écrits avec goût et très-répandus.

HONORIUS, empereur d'Occident, fils de l'empereur Théodose et de Flaccille, né à Constantinople le 9 septembre 384, mourut à Ravenne en 423. Ce prince avait les vertus d'un particulier; mais, faible et sans courage, il laissa dévaster son empire par les barbares. Il y a eu quatre papes de ce nom. Leur histoire n'a rien de bien remarquable.

HORACE, surnommé *Coclès*, parce qu'il avait perdu un œil dans un combat, descendait d'un des trois Horaces qui se battirent contre les Curiaces. Il s'est rendu à jamais célèbre par la defense d'un pont de bois qu'il défendit contre l'armée de Porsenna devant Rome, l'an 507 avant J.-C. Publicola lui fit ériger une statue dans le temple de Vulcain.

HORACE (Q. FLACCUS), fils d'un affranchi, né à Venuse dans la Pouille, l'an 63 avant J.-C., célèbre poète latin et l'un des plus beaux esprits et des plus judicieux critiques du siècle d'Auguste On a de lui des odes, des épîtres, des satires et un *Art poétique*, qui ont été traduits en vers et en prose dans toutes les langues, et commentés cent fois. Comme il n'a pas toujours respecté les mœurs et la décence, on a fait à ses ouvrages des retranchemens considérables dans les éditions classiques, les seules qu'on puisse mettre entre les mains des jeunes gens. Il fut l'ami de Mecène auquel il avait souhaité de ne pas survivre, et qui dans son testament écrivit à Auguste : « Je vous conjure de vous souvenir d'Horace comme de moi-même. » Horace dans ses odes semble s'être fait un caractère composé de celui de Pindare et d'Anacréon. Dans ses épîtres et ses satires c'est une finesse d'expression, une fleur de plaisanterie, une aimable négligence qui plaît plus que tous les ornemens. Son style est en latin ce que celui de La Fontaine est en français. Les leçons de sa philosophie sont d'autant plus utiles qu'étant resserrées dans des vers énergiques, elles se gravent pour toujours dans la mémoire. Son *Art poétique* est l'école du goût; il fit pour les Romains ce qu'Aristote avait fait pour les Grecs. Horace mourut l'an 7 avant J.-C., après avoir fait Auguste son héritier.

HORACES (les). C'est le nom des trois frères romains qui combattirent contre les trois Curiaces Albains, sous le règne de Tullus Hostilius, l'an 669 avant Jésus-Christ. Deux des Horaces furent d'abord tués, mais le troisième se défit par adresse successivement des trois Curiaces, et soumit par cette victoire la ville d'Albe aux Romains.

HORMISDAS I, fils de Sapor, roi de Perse, lui succéda en 275. Ce prince, grand et généreux, ne régna qu'un an et quelques mois.

HORTENSIUS (QUINTUS), orateur romain, tint le premier rang dans le barreau jusqu'à ce que Cicéron parût. Il le quitta pour prendre les armes, devint tribun militaire, préteur et enfin consul l'an 70 avant J.-C., et mourut environ vingt-un ans après. Ses plaidoyers ne nous sont pas parvenus. Cicéron parle de son éloquence avec éloge et de sa mémoire comme d'un prodige. Sa fille Hortensia hérita de ses talens, et plaida devant les triumvirs avec beaucoup d'éloquence en faveur des dames romaines, auxquelles on demandait une déclaration de leurs biens afin de les taxer pour les frais de la guerre : le décret fut adouci.

HOSPITAL (MICHEL DE L'), chancelier de France, né en 1505 à Aigueperse en Auvergne, mort le 13 mars 1573. Il s'éleva par son mérite, et se conduisit avec la plus rigoureuse intégrité. Son principal soin était d'adoucir l'aigreur des partis. Il disait souvent du massacre de la Saint-Barthélemi : *Excidat illa dies* ! Son caractère porté à la conciliation le fit exclure du conseil par la reine Catherine de Médicis, qui avait contribué à son élévation. Il se retira à la campagne, où il s'adonna à la culture des lettres. On a de lui des harangues, des

mémoires et des poésies latines qui ne sont pas sans mérite. On a publié sa vie en un vol. in-12.

HOSPITAL (NICOLAS et FRANÇ. DE L'), d'une famille différente de celle du chancelier, méritèrent le bâton de maréchal de France, l'un en 1617, l'autre en 1643. Le premier fut connu sous le nom du maréchal de Vitry, et mourut en 1645; le second sous celui de l'Hospital, et mourut en 1660.

HOSPITAL (GUILLAUME-FRANÇOIS-ANTOINE DE L'), de la même famille que les précédens, mais d'une autre tige, mort le 2 février 1704, se livra particulièrement à l'étude de la géométrie. La faiblesse de sa vue le força à quitter le service de bonne heure, et il se donna tout entier aux mathématiques. Nous avons de lui deux bons traités: l'*Analyse des infiniment petits*, et un *Traité des sections coniques*.

HOSSCH (SIDRONIUS), jésuite flamand, né en 1596, mort le 4 septembre 1653, s'est illustré par ses poésies latines, dignes du siècle d'Auguste, souvent réimprimées, et dont Barbou a donné une édition.

HOUDON (N). habile sculpteur, né à Versailles en 1746, remporta à 18 ans le grand prix de sculpture, et alla à Rome perfectionner son talent par l'étude des grands modèles. De retour en France, il ne tarda pas à se placer au premier rang parmi les artistes de notre pays. Choisi par le gouvernement des États-Unis pour reproduire les traits de Washington, il fut conduit à Philadelphie par Franklin lui même. Il mourut en 1828, membre de l'institut, chevalier de la légion-d'honneur et professeur à l'école royale des beaux-arts.

HOWARD (JOHN), l'infatigable ami des pauvres et des malheureux, né en 1726, mort le 20 janvier 1790. Ses ouvrages ont contribué à faire améliorer le sort des prisonniers et à adoucir le régime des prisons. On lui a érigé un mausolée dans la cathédrale de Saint-Paul, et sa philanthropie a été dignement célébrée par M. Delille dans son poëme de *la Pitié*.

HUBER (MICHEL), littérateur et traducteur, né en Bavière en 1727, mort à Leipsick le 15 avril 1804, vint à Paris fort jeune, et se lia avec plusieurs hommes de lettres distingués. Il rendit un grand service à la littérature en établissant par ses traductions les premières communications littéraires qui aient existé entre la France et l'Allemagne. On lui doit une bonne traduction des *Œuvres de Gessner*, un excellent recueil de poésies allemandes traduites en 4 vol. in-8, et d'autres ouvrages.

HUBER (le baron PIERRE-FRANÇOIS-ANTOINE), lieutenant-général de cavalerie, grand-officier de la légion-d'honneur, né le 20 septembre 1775 à St. Wendel dans les états Prussiens, entra au service de France presque au commencement de la révolution, et dut à une valeur éprouvée et à de longs services ses grades et ses décorations; mis à la retraite, le 27 mai 1828, il comptait 52 ans 4 mois de services, et a été enlevé par l'épidémie régnante vers la fin du mois d'avril 1832.

HUET (PIERRE-DAN.), né à Caen le 8 février 1630, évêque d'Avranches en 1689, mort en 1721, homme d'un savoir immense, mais plus vaste que profond, et qui doit être mis plutôt dans la classe des savans que dans celle des philosophes. Dans son *Traité de la faiblesse de l'esprit humain*, il ne se montre pas moins sceptique que Bayle et Lamotte de Vayer. Bossuet ayant été nommé précepteur du dauphin en 1670, le roi le nomma sous-précepteur. C'est pour ce jeune prince qu'il forma le plan des éditions *ad usum delphini* et qu'il en dirigea l'exécution.

HUET, l'un des plus anciens et des meilleurs acteurs de l'opéra-comique, y fut reçu en 1806, et y remplaça utilement Elleviou sans le faire oublier. Il comptait 30 ans passés dans la carrière théâtrale, et venait de prendre la direction du théâtre de Lille, lorsqu'il mourut d'hydropisie, à Paris, le premier septembre 1832.

HUGHES (JEAN), poète anglais, regardé par sa nation comme un de ses plus agréables écrivains, né en

1677, mort le 17 février 1720. Dans ses poésies, publiées en 2 vol. in-12, on trouve une *Ode au Créateur de l'univers*, qui passe pour un des plus beaux morceaux lyriques anglais, et *le Siége de Damas*, rempli de détails touchans et de situations intéressantes. Il mourut le jour de la première représentation de cet ouvrage, resté au théâtre. Ami d'Addison, il eut beaucoup de part au *Spectateur anglais*. On lui doit la traduction en anglais de beaucoup de bons ouvrages français.

HUGUES CAPET, fils de Hugues-le-Grand, comte de Paris et d'Orléans et chef de la troisième race des rois de France, mort le 24 octobre 996, âgé de cinquante-sept ans, dut à son courage et à ses grandes qualités d'être proclamé roi de France à Noyon, le 3 juillet 987. Charles I, fils de Louis d'Outremer, qui seul par sa naissance avait droit à la couronne, en fut exclu par plusieurs circonstances; il voulut la recouvrer, mais il fut pris à Laon et renfermé à Orléans. Hugues Capet ayant triomphé, déclara à ceux qui lui inspiraient des desseins de vengeance, que ce n'était pas au roi de France à venger les inimitiés des comtes de Paris et d'Anjou. Il subjugua en partie ses ennemis en les flattant, et regardait comme ses amis ceux qui ne se déclaraient pas ouvertement contre lui. C'est sous son règne qu'on fixe le commencement de la pairie en France.

HULOT, simple tourneur en bois, mort à Paris en 1781, exécuta plusieurs machines ingénieuses utiles à divers arts et surtout à l'horlogerie. On lui doit l'*Art du tourneur*, ouvrage estimé.

HUMBERT II, dauphin de Viennois, né en 1312, donna ses états, en 1343, au roi de France, Philippe de Valois. Cette donation fut confirmée en 1349, à condition que les fils aînés de nos rois porteraient le titre de dauphin. C'est ainsi que le Dauphiné fut réuni à la couronne. Humbert entra ensuite dans l'ordre des dominicains, et mourut en 1355.

HUME (DAVID), né le 29 avril 1711 à Edimbourg en Ecosse, mort le 25 août 1776. On doit à ce philosophe une *Histoire d'Angleterre*, remarquable en général moins par son impartialité que par la sagesse des réflexions. C'est la meilleure histoire d'Angleterre que nous ayons; elle a été traduite en français en 18 vol. in-12. Ses autres ouvrages sont peu estimés.

HUNIADE (JEAN-CORVIN), vaivode de Transylvanie, général des armées de Ladislas, roi de Hongrie, et l'un des plus grands capitaines de son siècle, vainquit les Turcs en plusieurs affaires importantes, et leur fit lever le siége de Belgrade en 1456. Il mourut la même année.

HUNNERIC, roi des Vandales en Afrique, succéda à son père Genseric en 477. Il était très-attaché à l'arianisme, et persécuta les chrétiens de la manière la plus barbare. Ce furieux mourut la huitième année de son règne, l'an 448.

HUNTER (GUILL.), médecin anglais, né en Ecosse en 1718, mort le 30 mars 1783. Il a publié plusieurs ouvrages et enrichi les *Transactions philosophiques* de plusieurs mémoires intéressans. Il construisit à ses frais un amphithéâtre anatomique à Glascow et un muséum, dont il assigna la propriété à l'université de cette ville. Son frère, *Hunter* (JEAN), mort en 1793, a fourni aussi plusieurs mémoires savans aux *Transactions philosophiques*, et publié plusieurs ouvrages.

HUSS (JEAN), fameux hérésiarque et recteur de l'université de Prague, né à Hus, petit bourg de Bohême, de parens obscurs. Il renouvela les erreurs des Vaudois et des Wiclef et en ajouta plusieurs autres. Sa doctrine fut condamnée au concile de Constance; ne voulant pas se rétracter, il fut livré au bras séculier et condamné à être brûlé vif. Son jugement fut exécuté le 15 juillet 1415. Des cendres de cet hérésiarque sortit une guerre civile. Ses sectateurs, connus sous le nom de hussites, remplirent la Bohême de sang et de carnage.

HUTCHINSON (JEAN), né en 1674, mort le 28 août 1737. On lui attribue l'invention d'une horloge marine pour découvrir la longitude en mer, qui eut l'approbation de Newton.

HUTTEN (Ulric de), poète latin, né en Franconie le 20 avril 1488, mort le 29 août 1523, publia le premier, en 1518, deux livres de Tite-Live, qui n'avaient point encore vu le jour. On a de lui des poésies qui parurent à Francfort, in-12. Il y a un autre *Hutten* (Jacob), enthousiaste silésien du seizième siècle, qui est le fondateur de la secte des *frères Moraves*. Il avait été l'un des chefs des anabaptistes.

HUYGENS (Christian), célèbre mécanicien, né à La Haye le 14 avril 1629, mort le 8 juillet 1695. Le ministre Colbert le retint en France en lui donnant une forte pension. Il découvrit le premier un anneau et un quatrième satellite autour de Saturne. On lui est redevable des horloges à pendule. Il perfectionna les télescopes et fit un grand nombre de découvertes utiles en astronomie. Leibnitz et Bernouilli faisaient le plus grand cas de Huygens Il y en a un autre, professeur de philosophie à Louvain, mort en 1702.

HUYSUM (Jean Van), peintre de fleurs et de fruits, né à Amsterdam le 5 avril 1682, mort le 8 février 1749, a fait oublier tous ceux qui de son temps, avaient excellé dans ce genre, et depuis n'a été égalé par aucun autre. Cet artiste a laissé grand nombre de tableaux fort recherchés, non seulement des fleurs et des fruits, mais des paysages d'un bon style, d'une touche spirituelle et des études au dessin et au lavis, qui ne sont pas moins estimées.

HYDE (Thomas), célèbre professeur d'arabe à Oxford, né en 1636, mort le 18 février 1703, à soixante-sept ans, se fit un nom par son *Traité de la religion des anciens Perses*, in-4, ouvrage latin rempli d'érudition. Voltaire a dit « qu'il n'y a point de Persan qui ait connu la religion de Zoroastre comme ce savant. » On a encore de lui *De ludis orientalibus*, 2 vol. in-8, ouvrage savant et peu commun.

HYDER-ALI, né en l'an 1131 de l'hégyre (1718-19 de notre ère), porta les armes dès son jeune âge, s'éleva par son courage au gouvernement absolu de Maïsvour, conquit les côtes de Malabar, les îles Maldives, et reçut le titre pompeux de roi des îles de la mer des Indes. Les anglais alarmés de ses progrès excitèrent contre lui les Marattes. Habile politique autant qu'intrépide guerrier, Hyder-Ali gagna ces peuplades avides de pillage, et déploya dans cette guerre les plus grands talens militaires, et toutes la tactique d'un peuple civilisé, échoua plus d'une fois contre un chef de bandes indiennes. Il sut gouverner comme il avait su conquérir, fit respecter la justice, encouragea l'agriculture et le commerce, mais flétrit son nom par sa cruauté. Père du célèbre Tipoû Sâheb, il mourut d'un ulcère à la nuque le 2 décembre 1782 dans la ville d'Arcate.

HYGIN (Caius-Julius), grammairien célèbre, affranchi d'Auguste et ami d'Ovide. On lui attribue des fables mythologiques qui font partie de la collection des *Variorum*.

HYLAS, danseur, vivait à Rome sous le siècle d'Auguste. Élève de Pylade, il eut la témérité de défier son maître, et succomba. Il ne fut point corrigé de son orgueil et cabala de nouveau; Auguste craignant les intrigues de ces deux danseurs, qui se partageaient Rome, fit fouetter Hylas dans tous les lieux publics.

HYPATIA, fille de Théon, philosophe fameux et professeur de mathématiques à Alexandrie, née vers la fin du quatorzième siècle. Elle succéda à son père dans cette place, eut un grand nombre de disciples et passa pour la personne la plus savante de son temps. Elle avait composé plusieurs traités de mathématiques qui se sont perdus. Elle fut tuée dans une émeute populaire au mois de mars de l'an 415.

HYPERIDE, Athénien, orateur, disciple de Platon et d'Isocrate, gouverna la république d'Athènes avec sagesse, et défendit avec courage la liberté de sa patrie. Il fut mis à mort par ordre d'Antipater, après la malheureuse issue du combat de Cranon, dans lequel il avait été fait prisonnier. On le compte parmi les dix célèbres orateurs grecs. Il avait composé un grand nombre de harangues qui

ne sont pas parvenues jusqu'à nous, à l'exception d'une seule qui donne une idée avantageuse de la douceur et de l'élégance de son style.

HYPSICRATÉE, femme de Mithridate, roi de Pont, célèbre par sa vertu et sa beauté, accoutuma son corps délicat aux plus rudes fatigues, à monter à cheval, à supporter le poids des armes pour suivre dans toutes ses expéditions guerrières son époux, qu'elle ne voulait point quitter.

I

IAMBLICUS, roi d'Arabie, à qui Auguste ôta ses états après la bataille d'Actium, pour le punir d'avoir donné des secours à Marc-Antoine. Son fils fut remis sur le trône par le même empereur, l'an 22 avant J.-C. Il y eut de ce nom un auteur grec et musicien de profession qui vivait au deuxième siècle, sous le règne de Marc-Aurèle.

IASIUS, fils de Cérite, roi de Toscane ou Etrurie, après la mort de son père disputa le trône à son frère Dardanus, et périt dans cette querelle jalouse.

IBRAHIM-EFFENDI, Polonais d'origine, élevé par son courage et ses talens aux plus hautes dignités de l'empire ottoman, établit la première imprimerie turque, en 1728. C'est le comte de Bonneval qui lui en fournit l'idée et les caractères. Elle fut détruite peu de temps après, et le divan s'opposa à ce que le Coran fût imprimé.

IBRAHIM, fils de Massoud, mort en 1098, fondateur de beaucoup de villes, de mosquées, d'hôpitaux, fut le protecteur des arts et des lettres.

IBRAHIM, fils du calife Mahadi, mort en 839, fut à la fois bon poète et bon musicien et le premier orateur de son temps. Il fut proclamé calife à Bagdad, mais il abdiqua et mourut à Samars.

IBYCHUS, poète lyrique grec, florissait vers l'an 540 avant J.-C. Il ne nous reste de lui que des fragmens recueillis avec ceux d'Alcée par H. Etienne. Il périt assassiné par des voleurs.

ICÉTAS, tyran de Léontium, appelé au secours des Syracusains, contre Denys le jeune, dont ils voulaient secouer le joug, abusa de leur confiance, et les aurait asservis, si Timoléon n'eût renversé le tyran. On croit qu'il se réfugia chez les Carthaginois qui avaient excité son ambition.

ICTINUS, architecte, fut employé par Périclès à la construction du temple de Minerve appelé *le Parthénion*, sur le rocher qui dominait Athènes, et des portiques qui servaient d'entrée à la citadelle de cette ville. L'antiquité dut encore à cet architecte le fameux temple bâti à Eleusis en l'honneur de Cérès et de Proserpine, et d'autres édifices.

IFFLAND (AUGUSTE-GUILLAUME), acteur et auteur dramatique allemand, né le 20 septembre 1759, mort en 1814. Il jouait fort bien la comédie. Son théâtre se compose de drames et de comédies régulières et estimées ; on remarque son *Joueur*.

IGNACE DE LOYOLA, fondateur de l'ordre des jésuites, né l'an 1491 en Biscaye, mort le 28 juillet 1556. Il avait embrassé l'état militaire, qu'il quitta après avoir été blessé au siége de Pampelune en 1521. Son institut fut approuvé par Paul III, en 1540, sous le titre de *Compagnie de Jésus*, et il eut la satisfaction de le voir se répandre dans toute l'Europe ; ses disciples prirent ensuite le nom de *Jésuites*, du nom de *l'Eglise de Jésus*, qu'on leur donna à Rome. Cet ordre, qui a produit une infinité de grands hommes, instruisit la jeunesse avec les plus grands succès jusqu'à sa suppression par Clément XIV, en 1773. Les *Lettres édifiantes*, publiées par quelques-uns de ses missionnaires en 26 vol. in-12, font connaître les travaux de cette société et son zèle à porter le christianisme dans les pays les

plus lointains. Outre les statuts de son ordre, saint Ignace a laissé des *Exercices spirituels*, in-fol., qui ont été traduits dans presque toutes les langues de l'Europe.

IMBERT (Barth.), né à Nîmes en 1747, mort le 23 août 1790, poète agréable. Son poème du *Jugement de Pâris* est plein de fraîcheur et de détails gracieux. Ses fables et ses contes ont de la facilité. Il a, dans un choix d'anciens fabliaux en 2 vol., rajeuni le style de nos aïeux sans leur rien faire perdre en naturel et en simplicité. Ses trois comédies et sa tragédie de *Marie de Brabant* lui ont fait peu de réputation au théâtre. Ses autres ouvrages sont des historiettes en vers et en prose et un roman agréablement écrit intitulé : *Les égaremens du cœur*.

IMBYCE (Jean d'), célèbre dans l'histoire de la conjuration des Flamands contre l'Espagne, en 1579. Il cabala ensuite pour les Espagnols : les partisans du prince d'Orange lui firent son procès, et il fut décapité en 1584.

INÈS DE CASTRO, fille de Pierre Fernand de Castro, Castillan d'une haute naissance, était attachée au service de Constance, épouse de don Pèdre, fils d'Alphonse IV. Après la mort de cette princesse, don Pèdre devint épris des charmes d'Inès, et il l'épousa secrètement. Cependant ce mariage fut révélé au roi, et ce prince, dont le caractère cruel était encore aigri par des courtisans ennemis des Castro, fit assassiner l'infortunée Inès. Don Pèdre désespéré prit les armes contre son père; cependant, ému par les larmes de sa mère, il rentra dans le devoir; mais lorsqu'il monta sur le trône, après la mort d'Alphonse, il tira une vengeance terrible des meurtriers d'Inès et les fit périr dans les supplices.

INNOCENT. Il y a eu treize papes de ce nom. Le premier, élu pape en 402, mourut à Ravenne le 12 mars 417. Il condamna les novatiens et les pélagiens et édifia le monde chrétien par ses vertus. Le deuxième, pape en 1130, mourut le 13 septembre 1143 ; il eut pour compétiteur l'antipape Anaclet II, et convoqua le second concile de Latran. *Innocent III*, élu pape en 1198, mourut à Pérouse le 16 juillet 1216, encouragea les croisades contre les infidèles et les Albigeois, mit le royaume de France en interdit, excommunia Jean, roi d'Angleterre et convoqua le quatrième concile de Latran. Il étendit les domaines du saint siége et en augmenta beaucoup les prérogatives. *Innocent* IV monta sur la chaire pontificale en 1243, du temps des querelles de Frédéric II avec la cour de Rome, et fut obligé de se retirer en France, où il convoqua le concile de Lyon, dans lequel Frédéric fut déposé. Il ne put rentrer dans ses états qu'après la mort de ce prince, et mourut à Naples le 7 décembre 1254. Il était profond dans la jurisprudence. C'est lui qui a donné le chapeau rouge aux cardinaux. *Innocent* V, élu en 1276, mourut le 22 juin, quelques mois après son élection. Il a laissé quelques ouvrages. Le sixième, né en France dans le diocèse de Limoges, mourut le 12 septembre 1362 avec la réputation d'un pontife plein de vertu et de sagesse. Il travailla avec ardeur à réconcilier les rois de France et d'Angleterre. *Innocent* VII, élu pape en 1404, dans le temps du schisme, mourut le 6 novembre 1406, regardé comme un savant jurisconsulte. Le huitième, noble Génois, Grec d'extraction, obtint la tiare en 1484, et mourut le 25 juillet 1492. Il fut un modèle de douceur et de bienfaisance. *Innocent* IX, né à Bologne, se signala au concile de Trente et monta sur la chaire de saint Pierre en 1591. Il mourut deux mois après, le 30 novembre. Le dixième, Romain et successeur d'Urbain VIII en 1644, mourut le 7 janvier 1654. Il est principalement célèbre par sa bulle contre les cinq propositions de Jansénius. *Innocent* XI, élu pape en 1676, mourut le 12 août 1689 ; il réforma plusieurs abus dans l'état ecclésiastique. *Innocent* XII, Napolitain, succéda à Alexandre VIII en 1691, et mourut le 7 septembre 1700. Il fut le père des pauvres et sa mort fut un deuil public. Il condamna le livre des *Maximes des saints*, de l'illustre Fénélon. *Innocent* XIII, Romain, élu pape en

1721, mourut le 13 mars 1724. Les maladies qu'il éprouva depuis son exaltation ne lui permirent pas de signaler son pontificat par des actions éclatantes.

INTAPHERNES, l'un des sept principaux seigneurs de Perse qui conspirèrent ensemble l'an 520 avant J. C., pour détrôner le faux Smerdis, usurpateur de la couronne, fut depuis condamné à mort par Darius.

IPHICRATE, fils d'un cordonnier, parvint au commandement des armées d'Athènes. Il battit les Thraces, remporta des avantages sur les Spartiates l'an 308 avant J.-C., et se rendit surtout recommandable par son zèle pour la discipline militaire. Il épousa la fille de Cotys, roi de Thrace, et mourut l'an 380 avant J.-C.

IRAILH (Aug.-Sim.), né le 16 juin 1719, mort en 1794. Ce chanoine de Monistrol est surtout connu par ses *Mémoires pour servir à l'histoire des révolutions de la république des Lettres*, 4 vol. in-12. Ils avaient été attribués à Voltaire, grâce à la légèreté du style et à l'agrément de la narration.

IRÈNE, impératrice de Constantinople, célèbre par son esprit, sa beauté et ses forfaits. Née à Athènes, elle épousa l'empereur Léon IV en 769, et se fit couronner *auguste* après la mort de son époux, avec son fils Constantin, âgé de 9 ans. Elle établit sa puissance par des meurtres, et fit périr son propre fils. Le peuple irrité plaça Nicéphore sur le trône; celui-ci relégua cette princesse dans l'île de Lesbos, où elle mourut en 803. Elle avait fait convoquer le deuxième concile de Nicée contre les iconoclastes. L'abbé Mignot nous a laissé une *Histoire de sa vie* en 1 vol. in-12, élégamment écrite. Il y eut une autre Irène, jeune princesse bysantine, cruellement mise à mort par l'empereur Mahomet II. Voyez la tragédie de ce nom par Lanoue.

IRETON, gendre de Cromwel, commandait l'aile gauche de la cavalerie à la bataille de Naseby, le 14 juin 1645, et rendit de grands services à son parti. Il mourut d'une maladie pestilentielle en 1651. Son cadavre fut exhumé en 1660, et pendu à Tiburn, avec ceux de Cromwel, de Bradshaw, etc., etc.

IRNERIUS, mort à Bologne avant l'an 1150, célèbre jurisconsulte et professeur de droit. Il eut beaucoup de disciples, devint le père des glossateurs, et fut appelé *Lucerna juris.* On le regarde comme le restaurateur du droit romain; c'est lui qui introduisit dans les écoles de droit la cérémonie du doctorat.

ISAAC, fils d'Abraham et de Sara, né l'an du monde 2108, mort l'an 2288. Sa mère était stérile et âgée de 90 ans, lorsqu'un ange vint lui annoncer la naissance d'Isaac. Pour éprouver Abraham, le Seigneur lui ordonna d'immoler son fils en son honneur. Le patriarche levait le couteau pour frapper la victime, mais un ange le retint. Isaac épousa Rebecca, fille de Bathuel, dont il eut Esaü et Jacob. Se sentant fort âgé et aveugle, il voulut bénir son fils aîné, Esaü: mais Jacob obtint par fraude cette bénédiction. Cependant Isaac instruit de cette supercherie, confirma ce qu'il avait ait.

ISAAC COMNÈNE, empereur grec, proclamé en 1057, se distingua par sa valeur, et gouverna avec prudence. Il céda l'empire à Constantin Ducas, il se retira en 1059 dans un monastère où il mourut deux ans après.

ISAAC L'ANGE, empereur grec, succéda à Andronic Commène en 1185, après avoir fait mourir cruellement son prédécesseur. C'était un prince faible, voluptueux, sans foi, sans religion et sans honneur. Alexis, son frère, gagna l'esprit des officiers, se fit proclamer à sa place, et le fit mettre en prison où on lui creva les yeux. Après la mort d'Alexis, il remonta sur le trône, mais il mourut peu de temps après, en 1204.

ISABELLE, fille de Philippe-le-Bel, roi de France, née en 1292, mariée en 1308 à Edouard, depuis roi d'Angleterre. Son fils la fit enfermer à cause du dérèglement de ses mœurs, dans le château de Rising, où elle mourut le 22 août 1358, après 28 ans de prison. La bizarrerie de son

époux contribua beaucoup à sa mauvaise conduite.

ISABELLE ou ISABEAU DE BAVIERE, femme de Charles VI, roi de France, né en 1371, morte le 30 septembre 1435, âgée de 64 ans. Elle est peinte dans l'histoire comme une marâtre qui avait étouffé tous les sentimens qu'elle devait à ses enfans, et comme un flambeau fatal qui alluma la guerre dans le royaume.

ISABELLE DE CASTILLE, reine d'Espagne, née en 1450, épousa en 1469 Ferdinand V, roi d'Aragon, et mourut le 26 novembre 1504, à 54 ans. Elle joignait aux agrémens de son sexe la politique profonde et adroite d'un ministre, les qualités brillantes d'un conquérant, et la grandeur d'âme d'un héros. Son époux ne régnait pas à sa place, elle régnait avec son époux, et se trouvait toujours en conseil. C'est à ses encouragemens que l'on dut la conquête du royaume de Grenade sur les Maures, et la découverte de l'Amérique. C'est aussi sous son règne que fut établie l'inquisition l'an 1480.

ISAIE, le premier des quatre grands prophètes. Il était de la race royale, fils d'Amos, et petit-fils du roi Joas.

ISBOSETH, fils de Saül. Abner, général des armées de ce dernier, se déclara pour son fils, et le fit sacrér à Hébron; mais étant mécontent de la conduite d'Isboseth à son égard, il passa du côté de David. La défection d'Abner entraîna celle des dix tribus, et le malheureux Isboseth, abandonné de ses sujets, fut assassiné par deux scélérats, qui portèrent sa tête à David, espérant en tirer une grande récompense. Ce prince les fit mourir, et ordonna de magnifiques funérailles à Isboseth, l'an du monde 2956.

ISÉE, célèbre orateur grec né à Chalcis, dans l'île d'Eubée, fut disciple de Lysias et maître de Démosthènes. Il nous reste de lui dix harangues dans les anciens orateurs grecs, d'Etienne. Il y a un autre Isée, orateur Grec, qui vivait à Rome vers l'an 97 de J.-C. Il ne nous reste aucun de ses ouvreges. Pline le jeune en fait un grand éloge.

ISIDORE de Milet, architecte au sixième siècle, est célèbre par la part qu'il eut avec Anthémius à la construction de la superbe église de Sainte-Sophie à Constantinople.

ISMAEL, fils d'Abraham et d'Agar, servante de Sara, né l'an du monde 2094. mort vers l'an 2231. Ayant maltraité Isaac, fils d'Abraham et de Sara, il fut renvoyé avec sa mère de la demeure du patriarche. Ils marchèrent long-temps dans le désert de Bersabée sans trouver de l'eau pour se rafraîchir : Ismaël tomba enfin de soif et de lassitude. Agar, desespérée, s'éloigna pour ne pas le voir expirer; mais un ange survint et lui indiqua une source prochaine. Ismaël donna son nom aux peuples de l'Arabie. Les mahométans se font honneur de descendre de lui. Un autre Ismaël, fils de Nathanias, assassina Godolias dans un repas.

ISOCRATE, célèbre orateur grec, né à Athènes 436 ans avant J.-C. Sa timidité et la faiblesse de sa voix l'empêchant de parler en public, il se voua à l'instruction de ceux qui se destinaient à la carrière de l'éloquence. Nous avons de lui 31 harangues. Les meilleures éditions sont celles de H. Etienne et des Aldes, in-folio. Elles ont été traduites en français par l'abbé Auger en 3 vol. in-8.

ISRAEL, surnom donné à Jacob.

ISSA (JEAN), jésuite espagnol, né à Ségovie en avril 1714, mourut en décembre 1783, est surtout connu par son fameux roman intitulé : *Vida de Fray Gerendio de Campazas*, Madrid, 1758, 3 vol. in-8°, dirigé contre le mauvais goût des prédicateurs de son temps. Cet ouvrage ingénieux, qui ameuta contre lui les moines de tous les ordres, a été traduit en anglais par Baretti, en allemand et en français, par F. Cardini, Paris, 1822, 2 vol. in-8°. Le père Issa a vainement revendiqué notre *Gilblas* comme un original espagnol. M. François de Neufchâteau, et depuis M. Pichot ont fait justice de cette fable, dont la mauvaise foi ne peut être excusée par la vanité nationale.

ISSACHAR, cinquième fils de Jacob et de Lia, né l'an du monde 2255.

ITALINSKI (le chevalier d'), né à Kien, mort le 2 juin 1827, âgé de 84 ans, diplomate russe, fut deux fois ministre à Constantinople et une fois à Naples; ce patriarche des diplomates de l'Europe, est resté cinquante ans hors de la Russie qu'il a si bien servie. Doué d'une immense instruction, il avait travaillé à la continuation du grand recueil des vases étrusques de d'Itancarville; il s'était formé à Rome où il est mort une nombreuse bibliothèque, riche surtout en livres orientaux. L'empereur de Russie, à qui il l'a léguée, a fait remettre à ses héritiers comme prix de sa valeur, la somme de 45,000 roubles.

ITALUS, roi de Sicile, selon quelques historiens. Denis d'Halicarnasse le fait sortir d'Arcadie pour venir s'établir dans cette partie de l'Italie appelée alors Œnotrie et voisine de la Sicile; c'est lui qui donna son nom à l'Italie.

IWAN, nom de plusiaurs czars de Russie qui figurent plus ou moins avantageusement dans l'histoire de cet empire.

J

JABEL, fils de Lamech et d'Ada, fut le premier, suivant la Bible, qui fit paître les troupeaux de contrée en contrée, sans se fixer dans aucune.

JABIN, roi d'Asor. Ayant pris les armes contre Josué, il fut battu et obligé de se renfermer dans Asor. Après la prise de cette ville, il fut mis à mort l'an du monde 1555. Un autre Jabin, roi d'Asor, tenait le peuple Juif en servitude, quand ses troupes, commandées par Sisara, furent défaites par Barac et la prophétesse Débora.

JACOB, fils d'Isaac et de Rébecca. Son frère Esaü, revenant très-fatigué de la chasse, lui vendit son droit d'aînesse pour un plat de lentilles que Jacob préparait. Ce dernier accepta, et choisit le temps où son frère était à la chasse pour se faire bénir par Isaac. Comme Esaü était fort velu, Jacob se couvrit de la peau d'un chevreau et se présenta à son père qui, étant aveugle, le prit pour Esaü, et lui donna sa bénédiction. Jacob s'enfuit pour éviter le ressentiment de son frère, et se retira chez son oncle Laban qu'il servit sept ans, au bout desquels, d'après leur convention, il devait épouser Rachel, sa fille cadette. Mais Laban, le jour des noces, substitua à celle-ci Lia, sa fille aînée. Jacob servit encore 7 années pour obtenir Rachel; quelque temps après il se réconcilia avec Esaü. Son fils Joseph ayant été vendu par ses frères, Jacob en conçut une grande douleur; mais ayant appris que Joseph avait été élevé à la dignité de premier ministre du royaume d'Egypte, il quitta la vallée de Membré, qu'il habitait, et vint en Egypte, où il mourut après un séjour de 17 ans, l'an du monde 2315.

JACOB, fils de Laith, chaudronnier et chef de voleurs, parvint l'an 872, au trône de Perse, et commença la dynastie des Soffaristes, nom qui signifie des chaudronniers.

JACOBSEN (MICHEL), habile et brave marin, né à Dunkerque vers le milieu du seizième siècle, se signala comme chef d'escadre et amiral général au service de l'Espagne sous Philippe II, et devint par ses exploits, l'honneur de sa famille et l'ornement de sa patrie. Les Hollandais le surnommaient *le Renard de la mer*. Mort en 1633, il fut enterré à Séville près de Christophe Colomb et de Fernand Cortez. Quatre de ses fils furent capitaines de vaisseau, et se distinguèrent à son exemple.

JACQUEMONT (VICTOR), fut en 1828, attaché au jardin des plantes en qualité de voyageur naturaliste, et chargé d'une mission dont le but était de recueillir pour cet établissement, des objets d'histoire naturelle, et particulièrement de former des collections relatives à la géologie et à la botanique. Personne n'était plus propre à remplir cette mission péril-

leuse, par ses connaissances nombreuses et variées, son amour pour la science, son courage et sa présence d'esprit. Il se rendit d'abord à Calcutta, ensuite à Delhi, d'où il partit pour le haut Himalaya et le Thibet, revint à Delhi pour y mettre en ordre ses collections, et en repartit bientôt pour entrer dans le Pendjab. Après un long séjour à Lahor et à Cachemyr, sa santé se ressentit des fatigues extraordinaires qu'il avait endurées. La chaleur dévorante de l'île de Salsette et les miasmes pestilentiels de ses forêts, achevèrent de ruiner sa constitution. Arrivé de Bombay à la fin d'octobre 1832, il fut obligé de s'aliter, pourvut avec le plus grand sang-froid à la conservation de ses collections et de ses manuscrits, écrivit à sa famille pour lui faire ses adieux, et après 30 jours de maladie, succomba à l'âge de 31 ans, le 7 décembre 1832. Sa famille va publier sa correspondance qui ne peut manquer d'exciter le plus vif intérêt.

JACQUEMARS-GIELÉE, connu par son roman du *Nouveau Renard*, satire ingénieuse et piquante qu'il termina à Lille en 1290.

JACQUES le *Majeur*, fils de Zébédée et de Salomé, l'un des apôtres. Il était frère de saint Jean l'évangéliste.

JACQUES le *Mineur*, fils d'Alphée et de Marie, sœur de la sainte Vierge.

JACQUES I et II, rois d'Arragon. Le premier, surnommé le *Guerrier* ou le *Belliqueux*, monta sur le trône en 1213, et mourut en 1276 à 70 ans. Il conquit les royaumes de Majorque et de Minorque, de Valence et plusieurs autres pays sur les Maures. Le second, petit-fils du précédent, succéda à son frère Alphonse III, en 1291, et mourut à Barcelonne en 1327. Ce prince mérite de vivre dans la mémoire des hommes, par son courage, sa grandeur d'âme, son équité et sa modération.

JACQUES. Cinq rois d'Écosse ont porté ce nom. Le premier, fils de Robert III, né en 1391, fut pris en passant en France par les Anglais, qui le retinrent prisonnier pendant dix-huit ans, et ne lui rendirent la liberté qu'en 1424, à condition qu'il épouserait Jeanne, fille du comte de Sommerset. Il fut assassiné dans son lit le 20 février 1437. Le deuxième, fils et successeur du précédent, donna du secours à Charles VII, roi de France, contre les Anglais, et punit rigoureusement plusieurs seigneurs qui s'étaient révoltés contre lui. Il fut tué d'un coup de canon, le 3 août 1460. C'était un prince actif et courageux; ennemi implacable des Anglais, il ne cessa de faire des tentatives contre eux. Le troisième succéda à son père Jacques II, fit mourir son frère Jean, et commit beaucoup de cruautés. Ses sujets se révoltèrent contre lui, et le tuèrent le 11 juin 1488. Le quatrième, prince pieux et ami de la justice, fils du précédent, lui succéda à seize ans, prit le parti de Louis XII contre les Anglais, et fut tué à la bataille de Floddenfield, le 9 septembre 1513. Il institua l'ordre de Saint-André. C'est un des plus grands rois qu'ait eus l'Écosse. Le cinquième, fils du précédent, n'avait qu'un an à la mort de son père; Marguerite, sa mère, gouverna pendant sa minorité. A dix-sept ans, il prit les rênes du gouvernement et se ligua contre Charles-Quint avec François I, qui lui donna par reconnaissance Magdeleine, sa fille aînée, en mariage. Il mourut le 3 décembre 1542, laissant la couronne à Marie Stuart sa fille. C'était un prince ami de la justice, de la paix et de la religion.

JACQUES I et II, rois d'Angleterre. Le premier, fils de Henri Stuart et de l'infortunée Marie Stuart, monta sur le trône après la mort d'Élisabeth, en 1603, et régna sur l'Écosse, l'Angleterre et l'Irlande. Il mourut le 27 mars 1625 avec la réputation d'un prince indolent et faible. C'est sous son règne que se formèrent les deux partis si connus de *torys* pour le roi, et de *wighs* pour le peuple. Il est le premier qui ait pris le titre de roi de la Grande-Bretagne. Le second, fils de l'infortuné Charles I et d'Henriette de France, né le 30 octobre 1633, succéda à son frère Charles II en 1685, et fut détrôné par son gendre Guillaume de Nassau, en 1688. Il se retira en France, où il mourut

à Saint-Germain-en-Laye, le 16 septembre 1701. Il avait moutré de la bravoure pendant sa jeunesse, mais il ne sut pas gouverner. Il a laissé un fils mort à Rome en 1766.

JACQUES DE VORAGINE, né en 1230, dominicain et ensuite archevêque de Gênes, en 1292, est auteur de la fameuse *Légende dorée*, dont il existe une traduction française fort rare, imprimée à Lyon en 1476. Elle prouve de l'imagination et du talent pour le genre romanesque.

JAHEL, femme juive : Sisara, général de l'armée de Chanaan, s'étant retiré chez cette femme, elle lui enfonça un clou dans la tête, et le tua l'au du monde 2719.

JAMBLIQUE, nom de deux philosophes platoniciens, l'un de Chalcide, mort sous Constantin, l'autre d'Apamée en Syrie, mort sous Valens. Nous avons une *Histoire de la vie et de la secte de Pythagore*, in-4, sous le nom de Jamblique; mais on ne sait lequel des deux en est l'auteur.

JAMYN (AMADIS), poète français, contemporain et ami du poète Ronsard, ne vers 1540, mort vers 1585, fut secrétaire et lecteur ordinaire des rois François II, Charles IX et Henri III. On trouve de la facilite et du naturel dans ses poésies morales en deux vol. in-12. Il profita de sa faveur pour faire le bien.

JANSEN (ZACHARIE), faiseur de conserves a Middelbourg, inventa et exécuta le premier les lunettes d'approche. Deux de ses télescopes furent envoyés à Henri IV, en 1608.

JANSÉNIUS (CORN.), né en 1585 en Hollande, mort de la peste le 6 mai 1638; professeur et docteur à Louvain, évêque d'Ypres. Il avait du talent pour la prédication; ses ouvrages, pleins d'érudition et écrits avec netteté, sont des commentaires sur les évangiles, le Pentateuque, les psaumes et autres livres sacrés; mais celui qui fit le plus de bruit est son *Augustinus*, auquel il travailla pendant vingt ans, et qui ne parut qu'après sa mort. Ce livre, où il avait essayé de développer les vérités qu'il croyait que saint Augustin avait établies sur la grâce, occasiona parmi les théologiens catholiques de terribles différends, et Urbain VIII crut rétablir la paix en défendant, l'an 1642, le livre de Jansénius, comme renouvelant les propositions condamnées par ses prédécesseurs. La Sorbonne censura cinq propositions extraites de l'*Augustinus*, et Innocent X les condamna en 1655. Cette décision fut confirmée par Alexandre VII.

JAPHET, l'un des fils de Noé.

JAUCOURT (le chevalier LOUIS DE), mort à Compiègne le 3 février 1780, à soixante-seize ans; il était né à Paris le 26 septembre. Au goût le plus vif pour l'étude il sut réunir une ardeur infatigable pour le travail. Sa vie célibataire et retirée, une heureuse constitution, le mépris du monde frivole et la modération de ses désirs, ne firent que fortifier de plus en plus l'attachement qu'il avait voué aux sciences. Aussi les cultiva-t-il presque toutes avec succès. La médecine et toutes ses branches, la philosophie et les belles-lettres, lui furent également familières. On est étonné du grand nombre d'articles fournis par lui seul à la première édition de l'*Encyclopédie*. Son désintéressement était tel qu'un seul exemplaire de cet ouvrage fut toute sa récompense. Les écrits de cet auteur estimable se font lire avec intérêt. Son style est simple, naturel, facile, et ne manque ni de correction ni d'élégance. Ce qui caractérise principalement ses ouvrages, c'est que l'honnête homme n'est jamais éclipsé par l'auteur. Il fait aimer la vertu en lui imprimant le caractère de la sensibilité et de la candeur.

JAY (GAB.-FRANÇOIS LE), jésuite, né à Paris en 1662, y mourut en 1734. On doit à ce professeur de rhétorique au collège de Louis-le-Grand une traduction des *Antiquités romaines de Denis d'Halycarnasse* et *Bibliotheca rhetorum*. Sa rhétorique a été long-temps un livre classique dans les colléges.

JEAN-BAPTISTE (S.), fils de Zacharie et d'Elisabeth, né l'an du monde 4000. S. Jean ayant reproché librement au roi Antipas son mariage

avec la sœur de son frère, fut mis en prison. Salomé, fille de cette dernière, ayant reçu du roi la promesse d'obtenir tout ce qu'elle désirerait, exigea qu'on coupât la tête de saint Jean; ce qui fut exécuté.

JEAN-L'ÉVANGÉLISTE (S.), fils de Zébédée et de Salomé, frère de saint Jacques-le-Majeur.

JEAN. Il y a eu vingt-trois papes de ce nom. Le premier date de 523; Theodoric, roi des Goths, violent arien, le fit enfermer dans une prison à Ravenne, où il mourut le 27 mai 526. Le deuxième succéda à Boniface II, et mourut le 18 mai 535. Le troisième succéda à Pélage I, et mourut le 3 juillet 573. Le quatrième tint un concile à Rome, et mourut le 12 octobre 642. Le cinquième, Syrien, digne d'occuper le saint siége par son zèle, sa douceur et sa prudence, y parvint en 685 et mourut le 2 août 687. Le sixième, Grec de nation, élu pape en 701, mourut le 11 janvier 705. Le septième, Grec, mort le 18 octobre 707, ternit son pontificat par sa complaisance pour l'empereur Justinien. Le huitième, mort le 11 décembre 882, couronna l'empereur Charles-le-Chauve, et tint un concile à Troyes. C'est à ce pontife que quelques auteurs ont donné, sans fondement, le nom de papesse Jeanne. Le neuvième succéda à Théodore II en 898, et mourut le 26 mars 900. Le dixième, élu pape en 914, mourut de mort volente en 928. Plus propre à porter les armes que la crosse, il défit les Sarrasins, qui depuis long-temps désolaient l'Italie. Le onzième mourut en 936 dans le château Saint-Ange, où son frère Albéric l'avait fait enfermer. *Jean XII*, Romain, est le premier qui changea son nom en parvenant à la papauté en 956. Il fut assassiné le 14 mai 964. Le treizième, élu pape en 965, mourut le 6 septembre 972. Le quatorzième mourut en prison le 3 août 984; c'est l'antipape Boniface VII qui l'avait enfermé au château Saint-Ange. Le quinzième, Romain, élu après la mort du précédent, mourut peu de temps après. C'était un homme savant; il avait composé divers ouvrages. Le seizième, mort en 996, mit tous ses soins à maintenir ou à rétablir la paix entre les princes chrétiens. Le dix-septième mourut le 31 octobre 1003, année de son élection. Il y a eu un antipape de son nom. Le dix-huitième abdiqua sur la fin de sa vie, et se retira dans un monastère, où il mourut en 1009. Le dix-neuvième couronna l'empereur Conrad II en 1027 et mourut le 8 novembre 1033. Le vingtième ou vingt-unième, Portugais, fils d'un médecin et médecin lui-même, parvint au pontificat en 1276; mais il mourut huit mois après, le 16 mai 1277. On a de lui plusieurs ouvrages. Il est nommé vingt-unième à cause de l'antipape *Philagathe*, compté pour vingtième par quelques auteurs. Le vingt-deuxième, né à Cahors, mourut le 4 décembre 1334. Il fonda plusieurs abbayes. Son pontificat fut troublé par plusieurs querelles. Il a laissé des ouvrages sur la médecine. Le vingt-troisième enfin, Napolitain, succéda à Alexandre V en 1410, et fut déposé en 1415. Il mourut le 22 novembre 1419.

JEAN. Il y a sept empereurs d'Orient de ce nom. Le premier surnommé *Zimiscès*, ayant fait périr l'empereur Nicéphore Phocas, fut déclaré empereur l'an 969. Il gouverna non en usurpateur, mais en roi, remporta des victoires signalées sur les Russes, les Bulgares et les Sarrasins. Il mourut en 976, empoisonné par l'eunuque Basile. *Jean II Comnène*, monta sur le trône en 1118, et mourut le 8 avril 1143. Il remporta de grands avantages sur les Mahométans, les Serviens, et gouverna avec beaucoup de sagesse, répandant des bienfaits sur le peuple, bannissant le luxe de la cour et se montrant en tout le modèle des rois. *Jean III Ducas*, couronné à Nicée, tandis que les Latins occupaient le trône impérial de Constantinople, régna en grand prince et recula les bornes de son empire. Il fut pleuré à sa mort, arrivée en 1255. *Jean IV Lascaris*, fils de Théodore-le-Jeune, lui succéda en 1259, à l'âge de six ans: mais le despote Michel Paléologue lui fit crever les yeux et le

priva de la couronne la même année. *Jean V Cantacuzène*, ministre et favori d'Andronic Paléologue-le-Jeune, se souleva en 1345 contre Jean Paléologue, fils d'Andronic, et se fit déclarer empereur : il fit ensuite épouser sa fille à ce jeune prince, ce qui rétablit la paix pour quelque temps; mais Jean Paléologue s'étant brouillé avec lui le défit en divers combats, et le contraignit en 1357 à se dépouiller des ornemens impériaux. Il se retira dans un monastère du mont Athos. Il fut un grand capitaine et ses peuples le regrettèrent. On a de lui en grec une histoire très-estimée de ce qui s'est passé sous le règne d'Andronic et sous le sien. *Jean VI Paléologue* succéda à son père Andronic-le-Jeune en 1341, et mourut en 1391, méprisé de ses sujets et bravé de ses ennemis, qu'il ne sut pas contenir. Prince indolent, faible et uniquement occupé de ses plaisirs, l'empire, déjà très-affaibli, fit encore sous lui des pertes considérables. *Jean VII Paléologue*, monta sur le trône en 1425, après la mort de son père Emmanuel, et ne fut pas plus heureux. L'empire allait toujours en périssant, et les Turcs, qui le ruinaient depuis long-temps, augmentèrent encore leurs conquêtes. Paléologue fut obligé de recourir aux Latins, et pour obtenir du secours, il consentit à favoriser l'union de l'église grecque avec la latine, qui fut conclue l'an 1439, dans un concile ouvert à Ferrare, et où il assista en personne : mais le clergé ne voulut pas approuver cette union, et il mourut de chagrin en 1448, laissant son empire en proie aux dissensions les plus violentes. Ce prince n'eut aucune vertu militaire : la politique fut la seule arme qu'il put opposer à ses ennemis, et il sut en faire usage.

JEAN-SANS TERRE, roi d'Angleterre, fils de Henri II, fut usurpateur de la couronne en 1199 sur Artus de Bretagne, son neveu, qu'il poignarda, dit-on, de sa main. Ce meurtre ne resta pas impuni. Philippe-Auguste s'empara de toutes ses possessions en France, et les barons anglais le forcèrent de signer la *grande Charte*, le fondement de la liberté anglaise et la source des guerres civiles. Le pape l'excommunia et releva ses sujets du serment de fidélité. Enfin les barons se soulevèrent, appelèrent Louis, fils de Philippe, et le couronnèrent à Londres en 1216. Il n'y resta pas long-temps. Jean, après avoir erré de ville en ville, mourut de désespoir et des suites de ses débauches, le 17 octobre 1216. Il réunissait les vices de tous les états, et n'avait aucune des qualités qui honorent le diadème. Son fils lui succéda.

JEAN, dit *le Bon*, roi de France, succéda à son père, Philippe de Valois, en 1350. Vaincu à la bataille de Poitiers par Edouard, surnommé *le Prince noir*, il fut fait prisonnier et conduit à Londres, où il mourut le 8 avril 1364. Ce prince montra autant de courage que de résignation pendant son emprisonnement. Il avait de la bravoure, de la générosité, de la franchise; mais il était d'ailleurs impatient et obstiné dans ses idées fausses ou chimériques. Pendant sa captivité, la France fut livrée à toutes les horreurs de la guerre civile. Le dauphin et Charles de Navarre, qui aspiraient à la couronne, se firent une guerre opiniâtre.

JEAN III, roi de Suède, fils de Gustave Wasa, succéda en 1568 à Eric XIV, son frère aîné, que ses cruautés avaient fait chasser du trône. Le premier soin qui l'occupa fut de rétablir la tranquillité publique dans l'état. Il fit aussi la paix avec le Danemarck. Il y eut aussi un *Jean II* roi de Castille et un *Jean II*, roi de Navarre et d'Aragon. Un roi de Bohême du nom de Jean, monté sur le trône en 1309, perdit la vie à la bataille de Crécy, où il combattait quoique aveugle.

JEAN. Cinq rois de Portugal ont porté ce nom. *Jean I*, surnommé *le Père de la patrie*, fils naturel de Pierre-le-Sévère, prit plusieurs places aux Maures d'Afrique, et mourut le 14 août 1433. *Jean II*, dit *le Grand*, mort le 25 octobre 1495, conquit plusieurs places en Afrique, se distingua à la bataille de Toro contre les Castillans, fit rendre la justice avec la plus grande exactitude, et favorisa de tout son

pouvoir les colonies dans les Indes et en Afrique. Le troisième, né le 6 juin 1502, mort le 7 juin 1557, regardé comme un prince heureux et sage, rendit son nom respectable par son amour pour la paix et la religion et par la protection qu'il accorda aux sciences. Ses vaisseaux découvrirent le Japon. *Jean IV*, dit *le Fortuné* fils de Théodore de Portugal, duc de Bragance. Les Espagnols s'étaient rendus maîtres du Portugal en 1580, et l'avaient gardé jusqu'en 1630, que les Portugais, lassés d'une domination étrangère, le proclamèrent roi. Il mourut le 6 novembre 1656. Généreux, affable, bienfaisant et juste, il fut plus politique que guerrier. Les Français contribuèrent beaucoup à le maintenir sur le trône. *Jean V*, né le 22 octobre 1689, succéda à Pierre II, en 1707, et prit le parti des alliés dans la guerre de la succession. Il travailla constamment à faire fleurir le commerce et les lettres dans son royaume. Son gouvernement fut sage et prudent, et ses vertus généreuses firent le bonheur de ses sujets. Il mourut le 31 juillet 1750.

JEAN DE BRY, né à Vervins en 1760, officier de la légion-d'honneur, ancien député à la convention nationale, ancien préfet du Doubs et du Bas-Rhin. Il embrassa avec l'ardeur de la jeunesse les idées de la révolution; plus tard, éclairé par l'époque de la terreur, il apporta au comité de salut public des principes de sagesse et de modération, et se montra constamment l'appui des amis de la liberté qui ne la confondaient point avec la licence; ministre à Radstatt, ilèchappa seul à l'attentat inexplicable dont ses collègues furent les victimes. Préfet, il fit bénir son administration par ses vertus et par sa tolérance. Trente ans d'une vie pure et bienfaisante ne purent lui faire trouver grâce à l'époque de la restauration; mais il emporta dans l'exil les regrets de ses administrés et l'estime des vrais amis de leur pays. La révolution de 1830 lui rouvrit les portes de la France, et c'est du moins au sein de sa patrie qu'il a trouvé le terme d'une vieillesse saine et vigouseuse, le 6 janvier 1834.

JEAN DE HAUTE-SELVE, moine de l'abbaye de ce nom. Il est auteur d'un très-ancien roman intitulé : *Historia calumniæ novercalis, quæ septem sapientium dicitur*. Boccace en a imité plusieurs contes, et le roman d'Erastus en a été tiré. Le poëte Hébert l'a mis en vers français, vers 1220.

JEAN DE LEYDEN, ainsi nommé du lieu de sa naissance, et dont le véritable nom était Bécold, tailleur de profession, s'associa avec un boulanger et devint chef des anabaptistes, vers 1534.

JEAN DE SPIRE, ancien imprimeur de Venise, imagina le premier de numéroter les pages des livres qu'il publia. L'édition de Tacite qu'il fit dans cette ville en 1467, offrit la première cette nouveauté. Ce livre offre aussi à la fin de chaque feuille les premières réclames, qui ne furent employées en France que vers l'an 1520.

JEAN D'UDINE, peintre, mort à Rome en 1564, a très-bien réussi dans les ouvrages de stuc. C'est à lui qu'on attribue la découverte de la véritable matière que les anciens employaient pour ce travail.

JEAN LE MILANAIS, qui vivait dans le onzième siècle, composa, en vers latins, un livre de médecine, connu aujourd'hui sous le nom d'*École de Salerne*, et qui a été traduit en français en prose et en vers.

JEANNE, reine de France et de Navarre, femme de Philippe-le-Bel, née en 1272. On lui doit la fondation du collége de Navarre à Paris. C'était une princesse spirituelle et courageuse. Elle mourut à Vincennes le 2 avril 1305, à trente-trois ans.

JEANNE DE FRANCE, fille de Louis XI et femme de Louis, duc d'Orléans, depuis Louis XII, née en 1464, fonda l'ordre de l'Annonciation, et mourut le 4 février 1505 à Bourges, où elle avait établi un collége.

JEANNE D'ALBRET, reine de Navarre, mère de notre Henri IV, née en 1531, morte le 9 juin 1572. C'était une princesse pleine de courage et de résolution. Elle avait embrassé le parti des huguenots par haine contre le pape Pie IV, qui avait

enlevé à son père le royaume de Navarre, par une bulle appuyée des armes de l'Espagne. Elle se distingua dans ce parti par une fermeté à toute épreuve, et dans l'Europe par son goût pour les lettres qu'elle cultivait elle-même.

JEANNE I et II, reines de Naples. La premiere, fille de Charles de Sicile, fut étouffée entre deux matelats, le 12 mai 1381, par les ordres de Charles de Duras, son parent, qu'elle avait adopté. Cette princesse fut regrettée des savans et des gens de lettres, dont sa cour était l'asile. C'est elle qui vendit au pape Clément VI Avignon et son territoire pour quatre-vingt mille florins d'or. Son histoire a été écrite par l'abbé Mignot. La seconde, sœur et héritière de Ladislas, mourut le 2 février 1435. Elle fut mariée deux fois et sa vie fut scandaleuse.

JEANNE D'ARC ou du LYS, appelée ordinairement *la Pucelle d'Orléans*, née vers l'an 1410 à Domremy, près de Vaucouleurs, d'un paysan appelé Jacques d'Arc. Elle delivra Orleans, qui était sur le point d'être pris par les Anglais; son courage et son enthousiasme ranimerent l'esprit des Français et contraignirent les Anglais à se retirer. Elle conduisit Charles VII à Reims, où il fut sacré le 17 juillet 1429, et après des prodiges de valeur elle fut faite prisonniere au siége de Compiègne. On la conduisit à Rouen, où elle fut condamnée comme sorcière, et brûlée vive le 31 mai 1431, à la honte de ses ennemis. Elle subit son supplice avec beaucoup de courage. L'abbé Lenglet et Dufresnoy, ont publié une histoire de sa vie. Chapelain a fait sur cette héroïne un poëme ennuyeux; le malheur est petit, on ne le lit plus. On reprochera toujours à Voltaire d'en avoir fait un qui se lit trop : c'est une mauvaise action, et son talent, si bien consacré à celébrer Henri IV, ne devait pas être employé à ridiculiser la libératrice de la France. De nos jours M. d'Avrigny a fait sur Jeanne d'Arc une tragédie qui a obtenu un brillant succès; c'est à la fois l'ouvrage d'un bon poète et d'un bon Français. M. Soumet a fait aussi une tragédie de Jeanne d'Arc d'un grand effet théâtral, et remplie de beaux vers.

JEANNIN (PIERRE), né à Autun en 1540, mort le 31 octobre 1622. Simple avocat au parlement de Dijon, il parvint par ses talens et sa probité aux premières charges de la magistrature. Henri IV l'appela auprès de lui; dès ce moment il fut son conseil le plus intime et lui dit toujours la vérité. La reine mère, après l'assassinat de ce bon roi, se reposa sur lui des affaires du royaume, et lui confia l'administration des finances. Le président Jeannin est regardé comme le plus honnête homme de son temps et comme un de ceux qui entendaient le mieux les affaires de l'état. Nous avons de lui des mémoires et des négociations, dont il y a eu plusieurs éditions. Le cardinal de Richelieu en faisait sa lecture ordinaire.

JÉCHONIAS, fils de Joakim, roi de Juda. Il fut emmené captif à Babylone par Nabuchodonosor, et y demeura jusqu'à la mort de ce prince. Evilmérodach, qui succéda à ce dernier, mit Jéchonias en liberté et le reçut à sa cour.

JEFFERSON (THOMAS), troisième président des Etats-Unis d'Amérique, né à Shadwel (Virginie) en 1743, appelé à la législature de Virginie, devint un des principaux chefs de l'insurrection; fut, en 1783, envoyé en Europe avec Adams et Franklin pour négocier avec la France et l'Espagne des traites de paix et de commerce, résida quelques années à la cour de Versailles en qualité de ministre des Etats-Unis, et de retour dans sa patrie, occupa sous Washington la place de secrétaire d'état. Vice-président en 1797, il succéda en 1801, à John Adams dans la présidence qu'il conserva huit années. A l'expiration de ses pouvoirs, il refusa de violer la constitution en les reprenant pour la troisième fois, consacra les dernières années de sa vie à faire fleurir l'université qu'il avait fondée, et mourut pauvre le 4 juillet 1826, cinquantième anniversaire de l'indépendance américaine. On a de lui entr'autres ouvrages philosophiques et politiques, *Notes on Virginia*, 1781,

traduit par l'abbé Morellet, 1786, in-8.

JEFFERY DE MONMOUTH (Arthur), historien anglais sous le règne de Henri I, est célèbre par la traduction d'une ancienne chronique d'Angleterre, en latin, mise en anglais depuis par Aaron Thompson.

JEFFREYS (lord Georges), connu communément sous le nom de juge Jeffreys. Lorsque Jacques II monta sur le trône, il parvint à être nommé chancelier. Il fut l'instigateur et le promoteur de toutes les mesures oppressives et arbitraires qui signalèrent ce malheureux règne. La conduite inhumaine qu'il tint envers les adhérens du duc de Montmouth a voué son nom à l'infamie et à l'exécration des siècles. Il mourut à la tour de Londres le 18 avril 1689, après l'expulsion de Jacques II par le prince d'Orange.

JÉHU, fils de Josaphat et dixième roi d'Israël. Il ne faut pas le confondre avec le prophète du même nom.

JENNER (Edouard), medecin anglais, né en 1749, à Berkeley, comté de Glocester, mort en 1823, a illustré son nom par la découverte de la vaccine qui, repoussée d'abord, fut bientôt justifiée par ses bienfaits; propagée en Angleterre, en France par les soins philanthropiques du duc de Liancourt, dans toute l'Europe et au-delà des mers. La société médicale de Londres lui décerna une médaille; toutes les sociétés scientifiques s'empressèrent de l'admettre, et le parlement, en 1802, vota en sa faveur 10,000 livres st., somme qui fut triplée plus tard.

JEPHTÉ, fils de Galaad. Il marcha à la tête des Juifs contre les Ammonites, et fit vœu, s'il remportait la victoire, d'immoler le premier objet qu'il rencontrerait. La bataille étant engagée, Jephté battit complètement les troupes ennemies. Mais il eut bientôt sujet de se repentir du vœu qu'il avait fait. Sa fille transportée de joie, vint au-devant de lui pour le féliciter sur son triomphe. Jephté, accablé de douleur, déchira ses vêtemens et toutefois accomplit sa promesse. Jephté a été le sujet de plusieurs tragédies; c'est le même que celui d'Iphigénie en Aulide.

JÉRÉMIE, fils d'Helcias, de la tribu de Benjamin, l'un des grands prophètes. Il fut lapidé par les Juifs, qu'il avait irrités par ses reproches.

JÉROBOAM, fils de Nabath et de Sarva, de la tribu d'Ephraïm, régna sur les dix tribus qui abandonnèrent Roboam, fils et successeur de Salomon. Il mourut l'an du monde 3050, après un règne de vingt-deux ans. Son fils Nadab lui succéda. — Un autre *Jéroboam*, fils de Joas, roi d'Israël, succéda à son père, et mourut l'an du monde 3220, dans la quarante-deuxième année de son règne.

JÉROME (S.), célèbre père de l'église, né dans la Dalmatie vers 331, mort le 30 septembre 420. Il surpassa dans la connaissance de l'hébreu et en variété d'érudition tous les écrivains de son temps. Son style pur, vif, élevé, n'est pas toujours égal. La meilleure édition de ses œuvres est celle faite par les bénédictins. On a traduit ses *lettres*, écrites avec chaleur et noblesse, en 3 vol. in-8.

JÉSUS, fils de Sirach, composa en hébreu le livre de l'ecclésiastique, que Jésus, son petit-fils, traduisit en grec. — Un autre *Jésus* ou *Josué*, fils de Josedech, fut le premier grand-prêtre des Juifs, après le retour de la captivité de Babylone. Joacim, son fils, lui succéda dans cette dignité. — Nous renvoyons au Dictionnaire de la Bible, pour la vie de Jésus-Christ, rédempteur du monde et fils de Dieu.

JÉTHRO, prêtre madianite, donna en mariage à Moïse sa fille Séphora. On le nomme aussi Raguel.

JÉZABEL, fille d'Ethbaal, roi des Sidoniens, épousa Achab, roi d'Israël. Ses eunuques, d'après l'ordre de Jehu, la précipitèrent par une fenêtre du palais; son corps fut dévoré par des chiens.

JOAB, neveu de David et général des armées de ce prince. Ce fut lui qui tua Absalon d'un coup de lance, malgré la défense expresse de David. Ayant embrassé le parti d'Adonias contre Salomon, celui-ci le fit mettre à mort.

JOACHAZ, roi d'Israël, succéda

à son père Jéhu, l'an du monde 3148, et régna pendant dix-sept ans.

JOACHAZ, fils de Josias, roi de Juda, monta sur le trône après la mort de son père, au préjudice d'Eliacius, son frère aîné. Il régnait depuis trois mois lorsque Néchao, roi d'Egypte, soumit la Judée et l'emmena à sa suite, chargé de chaînes. Joachaz mourut durant cette captivité.

JOACHIM ou ELIACIUS, frère du précédent, reçut le sceptre des mains de Néchao, roi d'Egypte, qui avait détrôné Joachaz. Il regna onze ans.

JOACHIM, époux de sainte Anne et père de la sainte Vierge.

JOAS, fils d'Ochosias, roi de Juda. Josabeth, sa tante, le déroba à la fureur d'Athalie, qui avait fait égorger tous les princes de la maison royale. Joïada, grand-prêtre et mari de Josabeth, le fit élever dans le temple, et lorsqu'il eut atteint l'age de sept ans, il le fit reconnaître pour roi par les principaux officiers de la garde du temple. Zacharie, fils de Joïada, ayant reproché à Joas ses impiétés, ce prince le fit lapider. Il fut assassiné dans son lit par trois de ses serviteurs, l'an du monde 3166. Il avait régné quarante ans.

JOAS, fils de Joachaz, roi d'Israël, succeda à son père. Il mourut l'an du monde 3179, après un règne de seize ans. Il eut pour successeur Jéroboam, son second fils.

JOATHAM, le plus jeune des fils de Gédéon. Il fut le seul qui parvint à échapper au massacre qu'Abimelech fit de ses soixante-dix freres.

JOB, célèbre par la patience qu'il montra dans le malheur. Il perdit sept fils, trois filles et tous ses biens; les ulcères qui couvraient son corps le réduisirent à s'asseoir sur un fumier; mais aucun de ces tourmens ne lui arracha un murmure contre le Seigneur.

JOCABED, femme d'Amram et mère de Marie, Moïse et Aaron.

JODELLE (Etienne), sieur de Limodin, né à Paris en 1532, y mourut en juillet 1573, poète tragique, contemporain et ami de Ronsard, qui l'a mis dans sa *Pleiade*. Jodelle acquit une assez grande réputation dans un siècle encore barbare. L'art de la tragédie et de la comédie fit sous lui quelques progrès. C'était déjà beaucoup que d'avoir quitté les ridicules mystères et les impertinentes moralités qui faisaient alors le fond de nos spectacles, et de commencer à étudier tant bien que mal les anciens modèles. Sa *Cléopatre* est la première de toutes les tragédies françaises, et c'est ce qui l'a fait surnommer le père de notre théâtre. Il faut être doué d'une grande patience pour lire aujourd'hui ses odes, ses élégies et ses autres poésies; il est présumable que l'auteur qui l'a mis sur la scène du Vaudeville aura eu ce courage; nous en doutons, car si son héros littéraire eût été ressemblant, il serait inintelligible.

JOEL, fils aîné du prophète Samuel.

JOEL, fils de Phatuel, de la tribu de Benjamin, le second des douze petits prophètes.

JOHNSON (Benj.), poète dramatique anglais, d'origine écossaise, mort en 1637 à soixante-cinq ans, dans la pauvreté, et enterré à l'abbaye de Westminster. Il fut encouragé dans la carrière du théâtre par Shakspeare. Il fut le premier poète comique de sa nation qui introduisit un peu de régularité et de bienséance sur la scène. C'est principalement dans la comédie qu'il obtint des succès. Le recueil de ses ouvrages a été imprimé à Londres en 6 vol. in-8°, en 1716.

JOHNSON (Samuel), né à Litchfield le 7 septembre 1709, mort le 13 décembre 1784, et enterré dans l'abbaye de Westminster au pied du mausolée de Shakspeare. Il était fils d'un pauvre libraire, et fut l'un des plus laborieux écrivains anglais. Il travailla à plusieurs feuilles periodiques, et a laissé un *Dictionnaire anglais* très-estimé, et les vies des poètes anglais, qu'on regarde comme un trésor de critique solide et comme un modèle de biographie littéraire.

JOIADA ou JOAD, succéda à Asarias dans la grande sacrificature. Il

rétablit sur le trône le jeune Joas, que sa femme Josabeth avait soustrait à la fureur d'Athalie, après avoir fait périr cette reine impie, l'an du monde 3126. Il mourut âgé de cent trente ans, l'an du monde 3160.

JOINVILLE (Jean, sire de), est célèbre par ses *Mémoires sur la vie et l'histoire de saint Louis*, qu'il accompagna dans toutes ses expéditions militaires. On y trouve le tableau fidèle des mœurs et des usages de nos ancêtres, une simplicité touchante, une aimable naïveté. Là respire tout entière la grande âme de Louis IX. Souvent reimprimés, ces mémoires font partie de la précieuse collection publiée par M. Petitot, sous le titre de *Mémoires particuliers relatifs à l'histoire de France*.

JOLY DE FLEURY, illustre procureur-général du parlement de Paris, sa patrie. On a de lui des mémoires et des observations, remarques et notes sur le droit public français. Sa vie fut un travail continuel consacré au bien et à l'utilité publique. Il mourut le 22 mars 1756, à 79 ans. Il a laissé trois fils qui se sont illustrés dans la magistrature; ce nom est très-celèbre dans la robe.

JOMMELLI (Nicolas), célèbre maître de chapelle, né dans le royaume de Naples en 1714, mourut dans cette ville le 28 août 1774. Il s'efforça de se distinguer en musique par un style entièrement à lui, par une imagination féconde, par des conceptions toujours lyriques et pindariques, et en passant d'un ton dans un autre d'une manière toute nouvelle et savamment irrégulière. Il a laissé beaucoup d'ouvrages conservés à Sttugard. Il a aussi travaillé pour le théâtre; sa musique d'*Armide*, de *Démophon* et d'*Iphigénie* vivra éternellement. Il a terminé sa carrière par un sublime *Miserere* à deux voix, loué par Métastase.

JONAS, fils d'Amathi, cinquième des douze petits prophètes.

JONATHAS, fils de Saül, est célèbre dans l'histoire sacrée par sa valeur et par son amitié pour David, et périt avec son père et ses frères à la bataille de Gelboé, livrée contre les Philistins, 1055 ans avant J.-C.—Jonathas, surnommé *Apphus* 5, le plus jeune des sept frères Machabées, succéda à Juda son frère, dans la qualité de grand sacrificateur et de général des Juifs, obtint les plus grands succès contre les ennemis de son pays, le gouverna avec une grande habileté, et, victime d'une trahison, fut assassiné l'an 143 avant J.-C.

JONES (Inigo), surnommé le *Vitruve* de l'Angleterre, né à Londres en 1572, est regardé comme le créateur de l'architecture de son pays. Persécuté à cause de son dévoûment à la personne de l'infortuné Charles I, il ne put survivre à la catastrophe qui termina les jours de ce prince, et mourut de chagrin le 21 juillet 1651. Ses principaux ouvrages sont le portique de l'Eglise St.-Paul, la bourse de Londres, l'hôpital de Greenwich, et la grande salle des banquets du palais de Whiteball.

JORAM, roi d'Israël, fils d'Achab, succèda à son frère Ochosias, l'an du monde 3208. Il régnait depuis douze ans, lorsque Jéhu, l'un de ses généraux, le tua d'un coup de flèche et fit jeter son corps dans le champ de Naboth, l'an du monde 3220.

JORAM, roi de Juda, fils et successeur de Josaphat. Il épousa Athalie, fille d'Achab. Il mourut l'an du monde 3119, après six années d'un règne souillé des crimes les plus odieux, dans les tourmens d'une maladie horrible.

JORDAENS (Jacques), célèbre peintre, né à Anvers en 1594, y mourut en 1678. Son coloris est brillant, sa composition riche, son expression forte, et il entend parfaitement le clair-obscur; mais son dessin manque d'élégance et de goût. Un autre peintre de ce nom, né à Naples, mort en 1705, travaillait avec une grande célérité. Charles II, roi d'Espagne, l'employa pour embellir l'Escurial.

JORDAN (Camille), né à Lyon le 11 janvier 1771, mort à Paris le 17 mai 1821. Il a publié un grand nombre de brochures politiques. Il se conduisit honorablement pendant la révolution; le trait distinctif de son caractère était l'amour de la justice,

de la vérité, et une fidélité rigide à les chercher et à les suivre. Il était d'une candeur admirable, et son éloquence était douce et facile. Il eut beaucoup d'amis et sut les conserver. Exalté dans son patriotisme, dit l'auteur d'une notice faite sur lui, passionné pour la vraie gloire, il ne sacrifia jamais son devoir ou sa modération à sa popularité. Il aimait les jeunes gens et se montrait fier d'obtenir leur suffrage.

JOSAPHAT, fils d'Asa, roi de Juda, succéda à son pere l'an du monde 3090, et comme lui fit asseoir la vertu sur le trône. Il régna vingt-cinq ans.

JOSABETH, femme du grand-prêtre Joiada, était fille de Joram et sœur d'Ochosias, roi de Juda. Elle parvint à soustraire le jeune Joas à la fureur d'Athalie.

JOSEPH, fils de Jacob et de Rachel. La tendresse que son père témoignait pour lui irrita la jalousie de ses frères, qui résolurent de le tuer. Un jour donc qu'il leur fut envoyé par Jacob pour savoir de leurs nouvelles, ils s'emparèrent de lui et se disposaient à exécuter leur projet; mais Ruben les en détourna. Ils le vendirent à des marchands qui s'en allaient en Egypte. Ceux-ci le revendirent à Putiphar, capitaine des gardes de Pharaon. Ayant refusé de répondre à la passion violente que la femme de son maître avait conçue pour lui, il fut accusé par elle d'avoir attenté à son honneur. Le crédule Putiphar fit mettre Joseph dans un cachot. Ayant expliqué à Pharaon un songe que ce prince avait eu, il lui plut tellement qu'il en fut comblé d'honneurs. Une grande stérilité s'étant fait sentir dans la terre de Chanaan, qu'habitait Jacob, ce patriarche envoya ses fils en Egypte pour y acheter du blé. Joseph reconnut ses frères et pourtant ne se découvrit point à eux. Il leur ordonna d'aller chercher leur frère Benjamin, qu'ils avaient laissé auprès de Jacob, et retint Siméon pour otage. A leur retour il leur donna un grand festin et se fit reconnaître par eux. Il les envoya de nouveau pour ramener leur père Jacob. Il mourut âgé de 110 ans. Il avait épousé Aseneth, fille de Putiphar, prêtre d'Héliopolis, de laquelle il eut Manassé et Ephraïm. *Joseph* est aussi le nom de l'époux de la sainte Vierge.

JOSEPH I et II, empereurs d'Allemagne. Le premier, de la maison d'Autriche, et troisième fils de Léopold, né le 26 juillet 1676, monta sur le trône impérial en 1705, et fut emporté par la petite-vérole le 17 avril 1711. Il s'était lié avec la Savoie, l'Angleterre et la Hollande contre la France, pour soutenir les prétentions de l'archiduc Charles à la couronne d'Espagne. Le deuxième, fils de l'empereur François de Lorraine et de l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche, né en 1741, élu empereur en 1765, et mort le 20 février 1790, s'était uni à la Russie et à la Prusse pour le démembrement de la Pologne, dont il eut une partie. Il fit un voyage en France, et visita Paris en 1777, sous le nom du comte de Falkenstein. Très-peu de souverains ont réuni au même degré que lui l'amour de l'ordre et de la justice, le désir du bien public, la haine des abus, l'activité et l'étendue des connaissances.

JOSEPH I, roi de Portugal, de la famille de Bragance, né le 6 juin 1714, monta sur le trône en 1750, et mourut le 23 fevrier 1777. Une conspiration formée contre lui en 1757 occasiona l'expulsion des jésuites de ses états. Il suivit trop rigoureusement les conseils altiers de Pombal, son premier ministre; mais le grand nombre de ses lois sages et justes forme un recueil qui doit le placer au rang des législateurs éclairés et utiles. C'est sous son règne et en 1755 qu'eut lieu le terrible tremblement de terre de Lisbonne.

JOSEPH (le P.), capucin célèbre par la confiance intime que lui avait accordée le cardinal de Richelieu. Il était né à Paris le 4 novembre 1577, et mourut à Ruelle le 18 décembre 1638, sur le point de recevoir le chapeau de cardinal. Il fonda les religieuses du Calvaire. Sa vie a été écrite par l'abbé Richard. Enthousiaste et artificieux à la fois, dévot et politique, il voulut, dit un historien, établir une croisade contre les Turcs,

fonder des religieuses, faire des vers, négocier dans toutes les cours, et s'élever à la pourpre et au ministère.

JOSÈPHE (Flavius), né à Jérusalem l'an 37 de J.-C. Les ouvrages qui nous restent de lui sont : *l'Histoire de la guerre des Juifs* en sept livres, et les *Antiquités judaïques* en 20 livres, etc. C'est celui de tous les historiens grecs qui approche le plus de Tite-Live ; aussi saint Jérôme l'appelait-il le *Tite-Live de la Grèce*. Il fut protégé par Titus et Vespasien ; ce dernier le combla de bienfaits.

JOSÉPHINE (Marie-Françoise-Joséphine TASCHER DE LA PAGERIE), née à Saint-Pierre de la Martinique le 24 juin 1761, morte le 29 mai 1814. Elle épousa jeune encore le vicomte de Beauharnais, qui périt sur l'echafaud, et ensuite Napoléon Bonaparte, lorsqu'il eut obtenu le commandement de l'armée d'Italie ; elle le suivit dans presque tous ses voyage. Couronnée impératrice en 1804, elle se distingua par sa bienfaisance, obtint la grâce de plusieurs personnes condamnées à mort, et fit autant de bien qu'elle le put. Le peuple l'appelait *l'étoile* de Napoléon ; il la répudia après la campagne de 1809. Dégoûtée des grandeurs qu'elle avait achetées au prix de sa tranquillité, elle se retira à Malmaison, où elle reçut plus tard la visite de monarques et de princes faits pour apprécier ses qualités. Elle mourut peu de temps après, généralement regrettée de tous ceux que l'indigence ou le malheur avait rapprochés d'elle. Elle fut enterrée à Ruelle ; un monument très-simple indique sa dernière demeure.

JOSIAS, fils d'Amon, roi de Juda, succéda à son père, l'an du monde 3303, n'étant âgé que de huit ans. Une blessure qu'il reçut dans une bataille livrée par lui à Néchao, roi d'Egypte, le conduisit au tombeau, l'an du monde 3394.

JOSUÉ, de la tribu d'Ephraïm, naquit l'an du monde 2460. Il fut l'un des douze envoyés par Moïse pour examiner la terre promise, et le seul avec Caleb qui en rendit un bon témoignage. Ayant mis le siége devant Jéricho, il ordonna aux prêtres de marcher à la tête de l'armée et de faire ainsi six fois le tour de la ville en sonnant de la trompette, en six jours différens. Au septième jour les murailles tombèrent d'elles-mêmes. Il défit complètement l'armée d'Adonisedech et de ses alliés, et ordonna au soleil de s'arrêter pour lui donner le temps d'achever le carnage qu'il fit des ennemis. Il mourut l'an du monde 2570.

JOUBERT (Barth.-Cath.), né à Pont-de-Vaux en Bresse le 14 avril 1769. Il s'éleva de grade en grade jusqu'à celui de général en chef, et son élevation ne fut due qu'à sa bravoure et à son intelligence. Millésimo, Céva, Montébello, Rivoli, furent les témoins de sa gloire ; il développa surtout les plus rares talens dans sa campagne du Tyrol ; il força tous les passages, et opéra sa jonction avec l'armée, qui se croyait perdue. Il déploya en Hollande une conduite pleine de circonspection et de sagesse. Deux fois général en chef de l'armée d'Italie, il fut tué à la bataille de Novi le 16 août 1799, à trente ans. Il venait d'épouser mademoiselle de Montholon. La perte de ce grand général affecta vivement de douleur l'armée entière, dont il était adoré.

JOURDAN (le maréchal comte), né à Limoges, le 29 avril 1762, fit ses premières armes en Amérique dans les guerres de l'indépendance ; d'abord chef de bataillon parmi les volontaires de la Haute-Marne, ses talens le tirèrent bientôt de la foule ; à 31 ans, il justifia par une action d'éclat la confiance qui l'avait élevé au grade de général en chef. Si le vainqueur de Fleurus ne fut pas toujours heureux, il eut le chagrin de voir plus d'une fois ses mesures les mieux concertées contrariées ou par la jalousie ou par les événemens, se montra supérieur au ressentiment, et donna l'exemple de l'abnégation la plus patriotique ; membre du conseil des Cinq Cents, il en devint un des membres les plus influens et le présida plusieurs fois. Appelé à la chambre des pairs en 1819, il compta dans les rangs d'une opposition honorable. Ce fut alors qu'il publia ses *Mémoires pour servir*

à l'histoire de la campagne de 1796, en réponse à l'ouvrage de l'archiduc Charles IV, in-8°; après la révolution de juillet, il fut ministre des affaires étrangères. C'était, comme on l'a fort bien observé, une des plus puissantes garanties de la sagesse et de l'avenir de cette révolution. Forcé à la retraite par l'affaiblissement de ses forces, il en trouva une digne de lui dans le poste de gouverneur des Invalides où il est mort le 23 novembre 1833.

JOUVENCY (Joseph), jésuite, né à Paris le 14 septembre 1643, mort à Rome le 29 mai 1719. On a de lui plusieurs ouvrages classiques : *De arte discendi et docendi; Appendix de diis*, des notes pleines de clarté et de précision sur plusieurs auteurs classiques, et des harangues latines prononcées en diverses occasions. On reconnaît dans tous ses écrits un homme nourri des bonnes productions des anciens. La pureté, l'élegance, la facilité de son style, la richesse de ses expressions, l'égale presque aux meilleurs écrivains de l'antiquité. On regrette qu'un aussi beau talent se trouve chez un homme qui, dans l'histoire de sa société, a osé faire l'apologie de son confrère Guignard, pendu sous Henri IV, à l'occasion de l'affreux attentat de Jean Châtel. Ce dernier livre fut condamné et flétri avec raison par deux arrêts du parlement de Paris.

JOUVENET (Jean), peintre, né à Rouen le 21 août 1644, mort à Paris le 5 avril 1717. Il fut chargé par Louis XIV de peindre à fresque les douze apôtres au-dessous de la coupole de l'église des Invalides; on peut voir avec quel talent il s'en acquitta. Il traitait avec beaucoup de succès l'histoire, la fable, l'allégorie et l'épisode. On doit mettre au rang de ses chefs-d'œuvre *les Vendeurs chassés du Temple*, et sa *Descente de croix*. Il a été surnommé *le Carrache* de la France.

JOVE (Paul), historien, né à Côme en Italie l'an 1483, mort en 1552. Son principal ouvrage est une histoire de son temps, 3 vol. in-fol., qui doit être lue avec précaution, car sa plume était mercenaire. Il y en a une traduction française, Lyon, 1552. *Jove* (Benoît), son frère, s'est distingué comme poète et comme historien.

JOVIEN (Flavius-Claudius), empereur romain, né en 331. Elu empereur par les soldats après la mort de Julien, il mourut en 364, sept mois après. Les actions de son règne ne peuvent être nombreuses et ne sont pas très-mémorables. Seulement il ferma les temples des faux dieux et rappela les chrétiens de l'exil. L'abbé de la Bletterie a publié sa vie.

JOYEUSE (Anne, duc de), amiral de France, fut un des principaux favoris de Henri III. Il montra son courage et sa cruauté contre les huguenots, qui le tuèrent à Coutras le 20 octobre 1587.

JOYEUSE DU BOUCHAGE (Henri), né en 1567, combattit vaillamment pour la ligne. Il fit ensuite son accommodement avec Henri IV, qui lui donna le bâton de maréchal de France. Il avait fait auparavant profession chez les capucins sous le nom de frère Ange : il se retira dans un cloître et finit ses jours dans la pénitence à Rivoli, près de Turin, le 27 septembre 1608.

Il prit, quitta, reprit la cuirasse et
la haire,

a dit de lui Voltaire; ce vers est historique.

JUAN D'AUTRICHE (don), l'un des plus grands capitaines du seizième siècle, était fils de l'empereur Charles-Quint, et naquit à Ratisbonne le 25 février 1546. Il fut envoyé en 1570 dans le royaume de Grenade contre les Maures. D. Juan les battit et gagna l'année suivante la célèbre bataille navale de Lépante, où les Turcs perdirent 25,000 hommes; il prit ensuite Tunis, et fut fait en 1576 gouverneur des Pays-Bas; il se rendit maître de Namur, gagna à Gemblours une fameuse bataille sur les alliés, et mourut le 1 octobre 1578, dans un camp près de Namur, à l'âge de 32 ans. Un autre *don Juan d'Autriche*, fils naturel de Philippe IV, né en 1629, et mort à Madrid le 17 septembre 1679, se distingua dans la carrière des armes, et fut généralissime des armées de terre et de mer

des Espagnols contre les Portugais, laissant la réputation d'un prince ambitieux et d'un politique médiocre.

JUAN (GEORGE), chevalier de Malte, chef d'escadre espagnole, mort à Madrid le 24 juin 1774, fut du nombre de ceux qui allèrent au Pérou pour y déterminer la figure de la terre. Il a composé un *Traité de la construction et de la direction des vaisseaux*.

JUBA, roi de Mauritanie et de Numidie, ayant embrassé le parti de Pompée, fut enveloppé dans son désastre, perdit son trône et mourut misérablement l'an 42 avant J.-C. Son fils, emmené captif à Rome par César, devint le favori d'Auguste, qui lui fit épouser Cléopâtre la jeune et le rétablit sur le trône. Il a composé une *Histoire romaine* en grec, dont il ne nous reste que quelques fragmens.

JUDA, quatrième fils de Jacob et de Lia, né l'an du monde 2249.

JUDAS (ISCARIOTH), l'un des apôtres de Jésus-Christ, qu'il livra aux princes des prêtres pour trente deniers. Il eut un si grand remords de cette action infâme qu'il se pendit.

JUDA-HAKKADOSCH, rabbin du temps de l'empereur Antonin, dont il fut le précepteur et l'ami. Il recueillit vers le milieu du deuxième siècle le livre nommé *Mischna*, dont le *Talmud* est un commentaire, et l'écrivit en latin, 3 vol. in-fol. Ce sont les constitutions et les traditions des magistrats et des docteurs juifs qui l'avaient précédé. Les Juifs font un grand cas de cet ouvrage.

JUDAS-MACCHABÉE, troisième fils de Mathathias, succéda à son père dans le gouvernement du peuple de Dieu, battit avec des forces inférieures les généraux syriens envoyés contre lui, reprit Jérusalem, y rétablit le temple et le culte du Seigneur, triompha de tous les peuples voisins, dont ses succès avaient éveillé la jalousie, lutta de nouveau avec des alternatives de paix et de guerre contre toutes les forces des rois de Syrie, et succomba enfin dans un combat inégal, l'an 60 avant J.-C.

JUDITH, de la tribu de Siméon, et femme de Manassé. Elle trancha la tête à Holopherne, qui assiégeait la ville de Béthulie.

JUGURTHA, fils de Manastabal, roi de Numidie, fit la guerre aux Romains pendant cinq ans, et fut livré, par la perfidie de son beau-père Bocchus, à Sylla, qui l'emmena captif à Rome, où il mourut en prison, l'an 106 avant J.-C. (Voy. l'histoire de Jugurtha par Salluste.)

JULES CONSTANCE, père de l'empereur Julien, vit sans jalousie le diadème sur la tête de son frère Constantin. Il avait été engagé dans le parti du tyran Maxence; mais Constantin victorieux respecta ses talens et sa vertu; il le fit consul, préfet, etc. Jules Constance périt l'an 337 dans le massacre que les fils de Constantin firent de leur famille après la mort de leur père.

JULIE, fille de César et de Cornélie. Son père la maria d'abord à Cornélius Cœpion; mais il l'engagea ensuite à faire divorce pour lui faire épouser Pompée, qu'il voulait s'attacher. Elle mourut en couches, l'an 53 avant J.-C. Il ne faut pas la confondre avec Julie, épouse de Marc-Antoine le Crétique, mère de Marc-Antoine le triumvir, et qui se conduisit avec intrépidité pendant les sanglantes exécutions du triumvirat.

JULIE, fille unique d'Auguste, née l'an de Rome 713, épousa Marcellus, Agrippa et ensuite Tibère. Auguste la relégua dans l'île Pandataire, sur la côte de Campanie, à cause de ses dissolutions. Tibère, parvenu à l'empire, l'y laissa mourir de faim vers l'an 14 de J.-C. Elle eut une fille du même nom dont la conduite ne fut pas plus regulière.

JULIE, femme de l'empereur Sévère, gouverna après sa mort, pendant la minorité de son fils, avec beaucoup de sagesse. Macrin ayant usurpé l'empire, elle se laissa mourir de faim en 217. Il y eut deux autres *Julie*, l'une fille de l'empereur Titus, l'autre fille de Germanicus et d'Agrippine. Elle fut la sœur de Caligula.

JULIEN (FLAV.-JUL.-CL.), empereur romain, fils de Constance, frère de Constantin, né à Constantinople

le 6 novembre 331, fut surnommé *l'Apostat*, parce qu'il abjura le christianisme aussitôt qu'il parvint à l'empire, en 361. Il mourut le 27 juillet 363 d'une blessure qu'il reçut dans une expédition contre les Perses, lorsqu'il se disposait à tout employer pour éteindre le christianisme. Ce prince avait du reste de grands talens pour gouverner; il a laissé quelques ouvrages. La Bletterie, qui a donné une excellente histoire de sa vie, en a traduit une portion à la suite de la vie de Jovien, 1 vol. in-12. *Julien*, oncle maternel du précédent, comte d'Orient, haïssait les chrétiens autant que son neveu et fit fermer toutes les églises d'Antioche.

JULIEN (le comte), général de Vittiza, roi des Visigoths en Espagne, livra aux Sarrasins et aux musulmans la place de Ceuta, qu'il commandait, vers l'an 705. Sa fille ayant été séduite par son souverain, il sacrifia ainsi à sa vengeance sa religion et son pays. Ce sujet historique a été traité tout récemment au Second Théâtre-Français par M. Guiraud, auteur des *Machabées*, sous le titre du *Comte Julien*. Cette tragédie fort bien écrite a obtenu du succès.

JULIEN (Pierre), célèbre sculpteur, membre de l'Institut et de la Légion-d'Honneur, né en 1731 et mort le 17 décembre 1804, fut élève de Couston. Il peut être considéré comme le restaurateur de la sculpture moderne; il la ramena à la belle simplicité antique. On admire parmi ses ouvrages *la Baigneuse*, *le Guerrier mourant*, *la Galatée*, et les statues de La Fontaine et du Poussin.

JULIUS-CANUS. Ce Romain s'est rendu célèbre par sa fermeté d'âme. Caligula l'avertit de se préparer à la mort. « — Je vous suis bien obligé, César! » répondit Julius. On le conduisit en prison, et lorsqu'on vint le prendre pour le mener au supplice, on le trouva jouant aux échecs. Sa partie était la plus belle, et afin que son adversaire ne se glorifiât pas après sa mort de l'avoir battu, il pria le centurion d'être témoin de l'avantage qu'il avait sur lui. Il se leva ensuite et suivit l'exécuteur avec une tranquillité qui surprit et toucha tous les spectateurs. Ce trait est rapporté par Sénèque, *De tranquillitate animi*.

JUNOT (Andoche), né le 23 octobre 1771, mort le 29 juillet 1813. Il est connu sous le nom de duc d'Abrantès. Il se distingua en Egypte, au combat de Nazareth et à la bataille d'Austerlitz, dans les campagnes d'Allemagne. Il occupa deux ans le Portugal et fut forcé de capituler avec les Anglais. Son courage allait jusqu'à la témérité. Il ne se distingua pas moins dans la campagne de Russie, en 1812. Il avait été long-temps gouverneur de Paris et des Provinces-Illyriennes. Il était d'un beau physique, et son amour excessif pour les femmes abrégea ses jours.

JURIEU (Pierre), fameux ministre protestant, né le 24 décembre 1637, mort le 11 janvier 1713. Il a laissé entre autres ouvrages, *Histoire du calvinisme*, et d'autres écrits de controverse, oubliés aujourd'hui, qui décèlent un sectaire hardi, violent et fanatique. Il eut des démêlés très-vifs avec Bayle, Basnage et Saurin. Ses excès ont déplu à ceux même de sa communion.

JUSSIEU (Antoine de), célèbre botaniste, né à Lyon en 1686, mort à Paris le 22 avril 1758. Il a laissé plusieurs ouvrages relatifs à l'histoire naturelle. L'appendix de Tournefort est de lui. Son frère *Bernard*, démonstrateur des plantes au Jardin du roi, né à Lyon en 1699, mort le 6 novembre 1777, se distingua comme lui dans la botanique. Son autre frère *Joseph* accompagna, en 1735, La Condamine au Pérou, pour y faire des découvertes dans la même science.

JUSTEL (Christophe), né à Paris en 1580, y mourut en 1649. Ce fut l'homme de son temps le plus versé dans l'histoire du moyen âge. Il possédait surtout parfaitement celle de l'Eglise et des conciles, et il a publié des ouvrages sur cette matière. C'est sur les recueils de cet habile homme que Henri Justel, son fils, et Guillaume Voël, publièrent l'excellente collection du droit canon ancien, sous le titre de *Bibliotheca juris canonici veteris*, 2 vol. in-fol.

JUSTIN I et II, empereurs d'Orient. Le premier, fils d'un pauvre laboureur, né en 450, de simple soldat parvint au grade de général, et fut élevé à l'empire par les cohortes prétoriennes, après la mort d'Anastase, en 518. Il rappela les évêques que les ariens avaient fait exiler, publia plusieurs édits contre cette secte, et mourut le 1er août 527, âgé de cinquante-sept ans. Le second, neveu et successeur de Justinien, régna sans gloire, se laissant gouverner par sa femme et se livrant à tous les écarts d'une vie licencieuse. Il mourut le 5 octobre 578.

JUSTIN, historien latin du deuxième siècle, vivait sous le règne d'Antonin-le Pieux; il a laissé un *Abrégé de l'histoire universelle de Trogue-Pompée*, où l'on trouve des beautés, mais trop de récits minutieux et quelquefois absurdes. Il y en a une édition faite par Barbou. L'abbé Paul en a donné une bonne traduction en 2 vol. in-12. L'un des pères de l'Eglise portait ce nom et a laissé divers ouvrages. Il avait étudié la philosophie de Platon, et souffrit le martyre à Rome l'an 165.

JUSTINE (Flavia-Justina), mariée au tyran Maguence, et après sa mort à Valentinien I, qui l'épousa en 368. Son fils fut élevé à l'empire, quoiqu'il n'eût que cinq ans. Elle eut en 385 la régence des états de ce fils, c'est-à-dire d'une partie de l'empire d'Occident. Le tyran Maxime la chassa de l'Italie en 388. Elle se retira à Thessalonique, où elle mourut l'année suivante.

JUSTINIEN I et II, empereurs romains. Le premier, né le 11 mai 483 d'une famille obscure, succéda à son oncle Justin I en 527, et mourut le 14 novembre 565. Son règne fut long et glorieux, il gouverna sagement, protégea l'Eglise et fit la guerre avec succès. Après avoir donné la paix à l'empire, il s'occupa de la rédaction des lois romaines sous le titre de *Digeste*, de *Pandectes* et de *Novelle*. Les meilleures éditions sont celles d'Elzévir, 2 vol. in-8 et in-fol. Il fit aussi construire de magnifiques églises, entre autres celle de Sainte-Sophie à Constantinople; mais sur la fin de ses jours il devint avare, méfiant, cruel, accabla le peuple d'impôts, ajouta foi à toutes les accusations, et se laissa gouverner par la comédienne Théodora. L'ingratitude dont il paya les services de Bélisaire est une tache éternelle à sa mémoire. Le deuxième, fils aîné de Constantin Pogonat, lui succéda en 686, reprit plusieurs provinces sur les Sarrasins, et fit avec eux une paix avantageuse; mais ses exactions, ses cruautés et ses débauches ternirent la gloire de ses armes. Il fut tué en 711 par Philippique Bardane, qui lui succéda.

JUVÉNAL (Decius-Julius), célèbre poète satirique latin, né à Aquin en Italie, mourut à Rome l'an 128 de J.-C. Nous avons de lui seize satires; on y remarque beaucoup d'esprit, de force et de véhémence; mais le style qui n'en est pas naturel, et les obscénités dont elles sont remplies, en rendent la lecture dangereuse pour les jeunes gens. Elles ont été souvent traduites en prose. La dernière traduction en vers par M. Méchin est fort bonne, il possède bien son auteur. On préférera toujours les satires d'Horace à celles de Juvénal. Ce dernier est un maître dur et sévère qui gourmande ses lecteurs; Horace est un ami tendre, indulgent et facile, qui converse familièrement avec les siens. Les invectives amères, les reproches sanglans de Juvénal, irritent les vicieux sans les réformer; les traits plaisans, les peintures comiques d'Horace, corrigent les hommes en les amusant. Il existe un grand nombre d'éditions de Juvenal; les meilleures sont celles du Louvre *cum notis variorum* et *Ad usum delphini*.

K

KÆMPFER (Engelbert), médecin et voyageur, né à Lemgo, le 16 septembre 1651, après avoir cherché par plusieurs voyages sur le continent à étendre le cercle de ses connaissances, accompagna, en qualité de secrétaire de légation, l'ambassadeur suédois en Perse, passa plusieurs années à visiter les cours, les états et les nations de l'Orient, se rendit au Japon comme médecin de l'ambassade hollandaise, y pénétra, grâce aux services qu'il rendit aux Japonais, eut deux fois occasion de voir l'intérieur de l'empire revint à Amsterdam, en octobre 1693, eut à peine le temps de remettre en ordre ses notes sur cette partie du monde si peu connue, mourut le 2 novembre 17.6, et fut enterré dans sa ville natale. Son ouvrage sur le Japon, resté manuscrit, fut vendu par sa famille à sir Hans Sloan, qui le fit traduire en anglais. Desmaiseaux en donna une traduction française, La Haye, 1729, 2 vol in-fol., fig. *Ibid.* 1732, 3 vol. in-12, fig.

KAIN (Henri-Louis LE), célèbre acteur du Théâtre Français, né à Paris le 14 avril 1728 y mourut le 8 février 1778. C'était un simple ouvrier en orfèvrerie; Voltaire eut occasion de le voir, soupçonna son talent, lui donna des leçons, et le mit en état de paraître sur la scène. Des études constantes et réfléchies conduisirent cet acteur à la perfection de son art, auquel il consacrait tout son temps, ses soins et ses dépenses. Il est le premier qui ait eu de véritables habits de costume, et il les dessinait lui-même. Les ouvrages de Voltaire étaient en général ceux qu'il jouait le mieux. Le fils de Le Kain a publié en 1801 les *Mémoires* de son père.

KALKBRENNER (Christian) compositeur, né en 1755, mort en 1806, a fait pour l'opéra de Berlin la musique de *la Veuve du Malabar*, de *Démocrite*, *des Femmes et le Secret*, et pour l'opéra de Paris, *Olympie*, *Saul*, *Don Juan*, etc. Il a aussi composé quelques ouvrages élémentaires, car il possédait à fond la théorie de son art. On lui doit encore une *Histoire de la Musique* remplie de recherches curieuses.

KALLGREEN, un des premiers poètes satiriques et lyriques de la Suède. mort à Stockholm en 1795, connu par l'opéra de *Gustave Wasa*, dont le roi Gustave III lui avait fourni le sujet.

KANT (Emman.), philosophe prussien, né à Kœnisberg en 1724, d'un sellier, mort dans la même ville, le 12 février 1804. Il a publié un grand nombre d'ouvrages où il établit un nouveau système de philosophie que l'on accuse de tendre au déisme: au reste, sa métaphysique est si embarrassée et si difficile à comprendre, que ses disciples se sont disputés pour savoir quelle était sa doctrine, et qu'ils ne sont pas encore bien d'accord.

KAUFFMANN (Angélica), fille d'un peintre tyrolien, née à Coire, en octobre 1741, morte à Rome, le 5 novembre 1807, obtint les plus brillans succès dans le dessin, la peinture et la musique. Elle excella surtout dans le portrait.

KAUNITZ-RITTBERG (le prince de), né en 1710, mort le 24 juin 1794, âgé de quatre-vingt-quatre ans, fut pendant quarante ans chancelier et principal ministre d'Autriche; sous son administration le cabinet de Vienne acquit une grande influence sur les autres cours.

KAYOUMARATS, premier roi de Perse et le fondateur de l'empire, vers l'an 890 avant J.-C. On lui attribue la fondation de Persépolis.

KEAN, acteur anglais, mort à Londres le 15 mai 1833.

KEATE (George), écrivain anglais, né 1729, mort en 1797. Il a fait un poëme intitulé: *Rome ancienne*

et moderne; mais le plus répandu de ses ouvrages est une *Relation des îles Pelew*, qui a été traduite en français, 2 vol. in-8.

KEILL (Jean), savant mathématicien et astronome écossais, né en 1671, mort en 1721, a publié un *Examen de la théorie de la terre*, une *introduction à la véritable physique et à l'astronomie*, et autres ouvrages scientifiques. *Jacques Keill*, son frère, excellent médecin, né en 1673, mort en 1719, a publié une *Anatomie du corps humain*, et plusieurs autres ouvrages qui sont estimés.

KELLER (Jean-Balthasar), célèbre fondeur de Zurich, mort en 1702; avait fondu la statue de Louis XIV qui était à la place Vendôme, d'un seul jet; c'était la première fois que cette opération avait lieu de cette manière en 1692. Cet ouvrage faisait autant d'honneur à Keller qu'à Girardon. Son frère, Jean-Jacques, mort à Colmar en 1700, était aussi très-habile dans le même art.

KELLERMANN (François-Christophe), maréchal de France, né à Strasbourg le 30 mai 1735, mort à Paris le 12 septembre 1820. De simple hussard dans la légion de Conflans, en 1752, il s'éleva successivement jusqu'au premier grade militaire. Il commandait en 1792 l'armée de la Moselle, et soutint à Valmi une attaque célèbre, qui depuis lui valut le titre de duc de Valmi. Il fut chargé du siége de Lyon, passa à l'armée des Alpes, où il se distingua, et fit ensuite la campagne de 1809, contre l'Autriche. Par son testament il a ordonné que son cœur fût placé dans un monument simple élevé sur le champ de bataille de Valmi, ce qui a été exécuté.

KEMBLE (Jean-Philippe), acteur anglais, né en 1757 à Prescot (comté de Lancastre), débuta à dix ans sur le théâtre de Worcester, fit de bonnes études, reparut au théâtre en Angleterre avant l'âge de vingt ans, dirigea successivement les théâtres d'Edimbourg, de Drury-Lane, de Covent-Garden, réforma les décorations et les costumes, et enrichit la scène anglaise de plusieurs des chefs-d'œuvre de l'étranger. Il obtint sur le dernier de ces théâtres un succès toujours croissant, jouit constamment de la faveur du public jusqu'à sa retraite en 1817, et mourut à Lausanne en 1823, universellement estimé, non-seulement des gens de lettres et des artistes, mais encore des plus nobles personnages de l'Angleterre.

KEMPIS (Thomas A), né dans l'électorat de Cologne, en 1380, mort le 25 juillet 1471. On attribue à ce chanoine régulier de saint Augustin l'ouvrage si répandu de *l'Imitation de J.-C.*, qui plus probablement paraît être l'ouvrage du vieux Gerson. Il en existe un grand nombre d'éditions et de traductions.

KENT (Guill.), né en 1685 dans le comté d'Yorck, mort à soixante trois ans, le 12 avril 1748, est regardé comme l'inventeur des jardins modernes, que nous avons imités en France sous la dénomination de *Jardins anglais*.

KEPPLER (Jean), célèbre astronome, né à Weil, le 27 décembre 1571, mort à Ratisbonne, le 15 novembre 1630. On lui doit la découverte de la vraie cause de la pesanteur des corps. Il a eu la première idée des tourbillons célestes, et a trouvé cette règle admirable appelée la *Règle de Keppler*, selon laquelle les planètes se meuvent. Il inventa le télescope et a laissé un grand nombre d'ouvrages; on le regarde comme un législateur en astronomie. En 1808, on lui a élevé un monument en marbre à Ratisbonne.

KERGUELEN-THEMAREC (Yves-Joseph de), né à Quimper, vers 1745, mort en mars 1797. On doit à ce brave marin la découverte dans les mers du sud d'une île de deux cents lieues d'étendue, à laquelle le capitaine Cook a donné le nom de Kerguelen. Il a publié plusieurs relations de ses voyages.

KHALEB, surnommé *l'Epée de Dieu*, se distingua parmi les guerriers arabes du septième siècle. Il vainquit Mahomet au combat d'Ahed. Devenu zélé muzulman, il battit les armées d'Héraclius, conquit la Syrie, la Palestine et une partie de la Perse. Il

mourut à Emesse, l'an 21 de l'hégire. (De J.-C. 642.)

KHOWAREZMY (MOHAMMED), astronome arabe, jouit dans l'Orient d'une grande célébrité au neuvième siècle. Il découvrit le second degré des équations. L'un des premiers il connut l'algèbre et s'y distingua. Il a laissé des *Tables astronomiques*.

KIRCHER (ATHANASE), savant jésuite allemand, né à Guysen près de Fulde, le 2 mai 1602, mort à Rome le 28 novembre 1680, à soixante-dix-neuf ans. Son ouvrage sur le *Rétablissement de la science des hiéroglyphes*, 4 vol. in-fol., est rare et le plus recherché de tous ceux qu'il a produits. Sa collection forme 22 vol. in fol. et 6 vol. in-4. Il a renouvelé l'usage du porte-voix connu dans l'antiquité. On lui attribue aussi l'invention de *la Lanterne magique*.

KLAPROTH (MARTIN-HENRI), célèbre chimiste prussien, professeur de chimie, membre de l'académie des sciences de Berlin, associé étranger de l'Institut de France et de plusieurs autres sociétés savantes, né à Berlin le 1er décembre 1743, fit faire de grands pas à la métallurgie, et mourut dans la même ville, le 1er janvier 1817.

KLÉBER (JEAN-BAPTISTE), né à Strasbourg en 1750. Il fit ses premières armes contre les Turcs comme sous lieutenant dans le régiment de Kaunitz. En 1792, il entra comme simple grenadier dans un bataillon de volontaires; il parvint au grade de général de brigade et se distingua dans la guerre de la Vendée; il fut destitué, appelé ensuite à l'armée du nord, puis à celle de Sambre-et-Meuse, il se trouva à la bataille de Fleurus, à la prise de Maestricht, au passage du Rhin, et remporta plusieurs victoires. Ses talens le placèrent dès lors au premier rang des généraux français. Sa carrière militaire en Egypte fut encore plus brillante; il gagna la bataille d'Héliopolis sur un ennemi dix fois supérieur en forces. Il se montra dans ce pays à la fois grand guerrier, administrateur habile et politique profond. Un jeune Turc fanatique l'assassina le 14 juin 1800. Il était d'une haute stature; son génie était propre à tout. Ses vertus et ses talens méritaient un sort plus heureux.

KLEIST (EWALD-CHRÉTIEN DE), né en Poméranie, le 3 mars 1715. On doit à ce major prussien des *Idylles* dans le genre de celles de Gessner, et un roman militaire intitulé : *Cissides*. Il mourut des suites de blessures reçues à la bataille de Kunersdorff, le 12 août 1759, à quarante-quatre ans. Ce poète guerrier était savant, humain, compatissant et généreux.

KLOPSTOCK (FRÉDÉRIC GOTTLIEB), célèbre poète allemand, né le 2 juillet 1724, mort le 14 mars 1803. Il débuta en 1746 par le poëme de *la Messiade*, qui est écrit en vers hexamètres, modelés sur ceux des Grecs. Ce poëme, d'un genre et d'un style tout-à-fait neufs, fit une sensation extraordinaire en Allemagne. Klopstock fit ensuite des odes, qui forment peut-être son plus beau titre à la gloire, et des tragédies parmi lesquelles on remarque *la Mort d'Adam*, imitée sur notre Opéra par le lyrique Guillard. Ce grand poète eut la gloire d'avoir embelli sa langue, et de lui avoir donné une harmonie et des formes poétiques dont on ne l'avait cru jusqu'alors nullement susceptible. A un caractère noble et plein de franchise il joignait beaucoup d'aménité et de sensibilité. *La Messiade* a été plusieurs fois traduite en français.

KNOLLES (RICHARD), mort en 1610. Cet écrivain anglais a fait un bon *Abrégé de grammaire latine, grecque et hébraïque avec les racines*. Mais sa réputation repose principalement sur une excellente *Histoire générale des Turcs*, qu'il mit douze ans à composer. Elle a été continuée.

KOERTHEN (JEANNE), née à Amsterdam en 1650, morte en 1715. Elle exécutait en découpure des paysages, des marines, des fleurs, des animaux, et des portraits d'une ressemblance parfaite. Ce talent singulier, porté au dernier degré de perfection, lui fit un nom dans toute l'Europe; elle reçut des visites de plusieurs têtes couronnées, entre autres de Pierre-le-Grand.

KOSCIUSZKO (Thadée), général Polonais, né en Lithuanie le 28 octobre 1746, de parens nobles, élevé à Varsovie dans l'institut des cadets, envoyé en France pour y perfectionner son éducation, de retour dans sa patrie, était déjà capitaine, lorsqu'une intrigue d'amour le força de s'expatrier. Il passa dans l'Amérique, offrit ses services à Washington qui l'accueillit, obtint le grade de colonel, puis celui de général-major, et ne repassa en Europe qu'après la reconnaissance de l'indépendance américaine. Tiré de sa retraite par la diète de Pologne, il concourut aux vains efforts de ses compatriotes pour arrêter l'influence des puissances étrangères, donna sa démission, s'éloigna de la Pologne, et reçut de l'assemblée nationale de France le titre de citoyen Français. Rappelé par ses concitoyens qui voulaient secouer le joug de la Russie, et déclaré chef de toutes les forces nationales, il soutint long-temps avec gloire une lutte opiniâtre contre les oppresseurs de son pays, qui ne durent leur avantage qu'à leur jonction avec les Prussiens. Accablé par des forces supérieures, blessé, renversé de cheval, il allait périr sous les coups des cosaques, lorsqu'il fut reconnu par des officiers. Conduit à Pétersbourg, il y resta deux ans enfermé dans un cachot. Paul Ier, en montant sur le trône, s'empressa de le rendre à la liberté, et le combla de témoignages d'estime. Après différens voyages d'abord en Angleterre, puis en Amérique, où il passa quelques années, il vint en France en 1798 et vécut obscurément, reçut dans sa modeste retraite la visite de l'empereur Alexandre, auquel il ne demanda que la réintégration de sa patrie au rang des nations libres, fit un voyage en Italie et s'établit en Suisse, où il mourut le 15 octobre 1817. Sur la demande des Polonais, son corps fut transporté à Cracovie, et inhumé dans la cathédrale entre les tombes de Jean Sobieski, et de Joseph Poniatowski.

KOTZEBUE (Auguste-Frédéric-Ferdinand de), littérateur allemand, né à Weimar en 1761, après avoir occupé divers postes en Russie, devint en 1795 directeur du théâtre de Vienne, retourna en Russie en 1800, fut exilé en Sibérie, rappelé à la cour et bien traité par Paul Ier. D'abord partisan déclaré de la révolution française, il s'acharna depuis contre elle, prêta sa plume en 1811 et 1812 aux manifestes et notes diplomatiques du cabinet Russe, en fut récompensé par le titre de conseiller d'état, et fut poignardé en 1819 par Sand, jeune étudiant. Il a publié des relations de ses voyages, des histoires, des libelles, etc.; mais sa réputation est due surtout à ses ouvrages dramatiques, dont on compte plus de trois cents, et dont quelques-uns ne sont que des traductions. Plusieurs de ses ouvrages ont été traduits en français.

KOULI-KAN (Thamas), roi de Perse, célèbre conquérant. Son vrai nom était Nadir. Fils d'un berger, il se mit d'abord à la tête d'une troupe de bandits; ensuite il fit offrir ses services à Schah Thamas, qui venait d'être détrôné, qu'il replaça sur le trône et qu'il détrôna ensuite pour y mettre le fils de ce prince sous le nom de Schah-Abbas III. A la mort de celui-ci il s'empara du trône, conquit le Mogol et prit d'assaut Buchara. Il commit ensuite beaucoup d'extravagances et de cruautés, et fut massacré le 8 juin 1747, par Salech-Beg et Mahommed, de concert avec son neveu, qui se fit proclamer roi de Perse. On a écrit son histoire, et Dubuisson a fait sur lui la tragédie de *Nadir* qu'il a fait suivre d'une notice historique.

KRASICKI (Ignace), né à Doubiecko le 5 février 1735, prince-évêque de Warmie, puis archevêque de Gresne, mourut à Berlin le 14 mars 1801; forcé par le premier partage de la Pologne, en 1772 de renoncer à ses fonctions, jouit constamment de l'amitié du grand Frédéric que charmait l'enjouement de sa conversation. Ses œuvres, tant en prose qu'en vers, font les délices de sa nation, et lui ont valu le surnom de *Voltaire de la Pologne*. Les

écrits qui lui ont fait le plus d'honneur, sont la *Michéide*, poëme héroi-comique en dix chants, traduit en français par J.-B. Lavoisier, sous le titre de la *Souriade*, Paris, 1818, in-8°; la *Monarchie*, ou *Guerre des Moines*, poëme en 6 chants, qui passe pour son chef-d'œuvre, des fables, traduites en français par J.-B.-M. de Vienne, Paris, 1828, in-18, des satires, des contes, etc.

KREUTZER (Auguste), depuis environ vingt ans, professeur au conservatoire de musique de Paris, mourut en septembre 1822.

KUNCKEL (Jean), célèbre chimiste Allemand, né en 1630 au village d'Hutten (duché de Sleswig), mourut en 702 à Stockholm, conseiller des mines, s'est fait un nom par ses grands travaux, l'exactitude de ses procédés et l'importance de ses découvertes, parmi lesquelles on cite le phosphore qui porte son nom.

L

LABAN, fils de Bathuel et frère de Rébecca. Il eut deux filles, Lia et Rachel, qui toutes deux épousèrent Jacob.

LABAT (J.-B), religieux dominicain et voyageur français, né à Paris en 1663; il y mourut le 6 janvier 1738. On a de ce missionnaire des relations de voyages en Amérique, en Espagne, en Italie, en Guinée, en Afrique, en Ethiopie, etc. Ces ouvrages sont instructifs et quelquefois agréables; le style en est assez coulant, mais un peu diffus. Il ne faut pas le confondre avec un bénédictin de Saint-Maur né en 1725, et mort en 1803.

LABBE (Philippe), l'un des jésuites français les plus laborieux, et après Pétau, celui dont les travaux ont été les plus utiles à l'histoire, né à Bourges le 10 juillet 1607, mort le 25 mars 1667. Il a publié un grand nombre de volumes, et surtout de compilations dont la liste serait trop longue. Ses ouvrages sont savans, utiles et curieux.

LABÉ (Louise), surnommée *la belle Cordière*, née à Lyon en 1526, morte en 1566. Ses élégies, ses sonnets et ses autres poésies forment un volume in-12, Lyon, 1555. Son principal ouvrage, *Débat de la Folie et de l'Amour*, a fourni à La Fontaine le sujet d'une de ses plus jolies fables. La rue qu'elle habitait à Lyon porte encore aujourd'hui son nom.

LABEO, surnom commun à plusieurs illustres familles romaines, et qui exprimait un défaut naturel, comme des taches de rousseur, ou des lèvres trop épaisses. Voyez sur ces personnages nombreux Valère-Maxime, Cicéron et autres historiens de Rome.

LABERIUS (Decimus), chevalier romain du temps de César. Ce poète, mort 44 ans av. J.-C., avait un talent particulier pour la composition des mimes, petites pièces destinées à l'amusement du peuple, et dont la gaîté faisait le principal mérite; Horace en parle. Labérius tomba dans la disgrâce de Jules César.

LABIENUS (Titus), général romain, né l'an 98 avant J.-C. Nommé tribun du peuple, il se distingua dans cette magistrature par l'accusation de Rabirius, par la loi Atia qu'il fit rendre, et par les honneurs qu'il fit décerner à Pompée. Il devint ensuite édile, puis préteur. Il fut nommé lieutenant de César dans les Gaules, où il déploya les talens d'un général, et remporta plusieurs victoires, qui assurèrent la soumission de ces contrées. Lors de la rupture entre César et Pompée, Labiénus abandonna le parti du premier; la fortune lui devint dès lors contraire. Après la défaite de Pompée à Pharsale, il tint pendant quelque temps tête à César en Afrique; il se retira ensuite en Espagne, et fut tué à la bataille de Munda.

LABOUREUR (Jean Le), l'un des écrivains qui ont le plus contribué à éclaircir l'histoire de France. Né à Montmorenci en 1623, il mourut en juin 1675. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire de Charles VI*, traduite du latin, 2 vol. in-fol., estimée des savans, *Traité de l'origine des Armoiries*, in-4, où l'on trouve des choses curieuses, etc.

LABRADOR (Juan de), peintre espagnol, né au commencement du seizième siècle, a mérité d'être placé parmi les premiers peintres de fleurs.

LA BRUYERE (Jean de), de l'académie française, né en 1639, mort le 10 mai 1696. C'est le philosophe qui, après Molière, a le mieux observé et connu les hommes. Ses *Caractères*, écrits d'un style nerveux, et dont il n'y avait pas de modèle avant lui, sont l'ouvrage le plus précieux sur les mœurs qui ait paru chez aucun peuple. Il ne disserte pas froidement et sèchement comme ses imitateurs, mais tout est animé, tout respire sous son pinceau. Il est redevable de sa noble énergie à la hardiesse avec laquelle il osa peindre les hommes qu'il voyait. Son livre est un des beaux monumens du siècle de Louis XIV, et il a été pris souvent pour modèle.

LACARRY (Gilles), savant jésuite, né en 1605, mort le 25 juillet 1684, est un des membres de cette société célèbre qui ont rendu le plus de services à l'histoire. Il a laissé plusieurs ouvrages utiles et estimés : *Historia Galliarum sub præfectis*, in-4; *Epitome historiæ regum Franciæ*, in-4; *Historia Romana per numismata*, in-4, etc.

LACEPÈDE (le comte Bernard-Germain-Etienne LAVILLE DE), membre de l'Institut, né à Agen, le 26 décembre 1756, mort le 19 septembre 1814. Il eut pour maître Daubenton et Buffon, dans l'histoire naturelle, qui le compte parmi ses plus illustres écrivains. Il a écrit avec le même talent sur l'électricité, la physique et la poétique de la musique. On a publié après sa mort son *Histoire générale, physique et civile de l'Europe, depuis les dernières années du cinquième siècle, jusque vers le milieu du dix-huitième*. Paris, 1826, in-8°.

LACER (Caius-Julius), architecte romain sous le règne de Trajan. Le temps a respecté le pont qu'il éleva sur le Tage, au lieu où est située aujourd'hui la ville d'Alcantara. Son tombeau s'y trouve conservé.

LA CHABAUSSIERE (Ange-Etienne-Xavier POISSON DE), né à Paris en 1752, y mourut le 10 septembre 1820. Membre de la société philotechnique, il est surtout connu par l'opéra-comique d'*Azémia* ou *les Sauvages*, et par des poésies qu'il lisait avec un talent supérieur.

LA CHAISE (Franç. D'AIX de), jésuite, confesseur de Louis XIV pendant 34 ans, né le 25 août 1614, mort le 20 janvier 1709, a publié divers ouvrages; la science numismatique lui doit ses progrès. Il se plaisait dans le commerce des savans. Sa maison de campagne nommée *Mont-Louis*, est aujourd'hui le cimetière du P. La Chaise. Ce jésuite eut nécessairement une grande influence sur un prince religieux, dont il dérigea la conscience pendant tant d'années; mais il n'abusa point de cette influence.

LA CHAPELLE (Jean de), de l'académie française, né à Bourges en 1653, mort à Paris le 20 mai 1703. On a de lui plusieurs tragédies, et *les Amours de Catulle et de Tibulle*, espèce de roman historique. Il fut secrétaire des commandemens du prince de Conti; il avait de la capacité dans les affaires. D'Alembert a fait son *Eloge*. Il n'aimait pas qu'on le confondît avec *Chapelle*, qui pourtant fut homme de beaucoup d'esprit.

LA CHAPELLE (l'abbé de), né vers 1710, mort à Paris vers 1792, à plus de 80 ans, cultiva les mathématiques avec succès, et contribua par ses ouvrages à étendre le goût de cette science. On lui doit le livre curieux intitulé : *le Ventriloque* ou *l'Engastrimyte*, 2 vol. in-12.

LACLEDE, historien né au commencement du dix-huitième siècle, n'est connu que par un seul ouvrage, c'est l'*Histoire générale du Portugal*, Paris, 1753, 8 vol. in-12. On n'a rien de plus complet ni de plus exact sur ce royaume.

LACLOS (Choderlos de), colonel, né à Amiens en 1741, mort le 5 octobre 1803. On lui doit plusieurs écrits sur la tactique et les fortifications, mais qui l'ont moins fait connaître que son roman des *Liaisons dangereuses*, ouvrage immoral, mais qui prouve un grand talent de conception et d'exécution.

LACOMBE (Jacq.), né à Paris en 1724, y mourut le 16 septembre 1801. On a de cet avocat l'*Histoire de Christine, reine de Suède*, le meilleur de ses ouvrages, *le Dictionnaire des beaux-arts*, etc. On a de son frère des dictionnaires faits avec méthode et avec goût.

LACOUR (dom Didier de), fondateur des congrégations de Saint-Vannes et de Saint-Maur, l'un des réformateurs de l'ordre de Saint-Benoît, naquit en 1550, et mourut le 14 novembre 1623.

LACROIX (Louis-Antoine-Nicolle de), né à Paris en 1704, y mourut en 1760. *La Géographie moderne* de cet ecclésiastique a joui long-temps d'un grand succès.

LACRETELLE aîné (Pierre-Louis), né à Metz en 1751, débuta avec éclat dans la carrière du barreau, obtint quelques palmes académiques, embrassa les principes de la révolution, les soutint avec modération dans deux assemblées législatives, conserva sous la restauration ses idées d'indépendance, remplaça La Harpe à l'académie française, s'occupa dans sa retraite d'études philosophiques et littéraires. Ses écrits sont nombreux, et il se préparait à en publier une édition complète, lorsqu'il mourut en 1824.

LACROIX DU MAINE, né au Mans en 1552, assassiné à Tours en 1592, fut un laborieux bibliographe. Il publia en 1584 sa *Bibliothèque française*. Un autre *Lacroix*, né à Compiègne, a laissé un *Dictionnaire des siéges et batailles*, 6 vol. in 8., un *Dictionnaire d'éducation*, et un *Abbrégé chronologique de l'histoire ottomane*, 2 vol. in-8. Ces compilations ne sont pas sans mérite.

LACRUZ Y CANO (Ramon de), poète dramatique espagnol, né à Madrid en 1728, mort le 4 novembre 1796. Ses petites pièces en un acte, dans lesquelles il peignit surtout les mœurs du peuple, ont eu beaucoup de succès. Son théâtre a été recueilli en 10 vol. in-8., et a obtenu plusieurs éditions. Il y a eu un bon géographe espagnol du même nom.

LACTANCE (Luc.-Coel.-Firmian.), auteur ecclésiastique, florissait dans les troisième et quatrième siècles. Il était né en Afrique. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages très-bien écrits en latin : *les Institutions divines*, en 7 livres, où il réfute beaucoup plus heureusement les erreurs du paganisme qu'il n'établit les vérités de la religion chrétienne ; un livre de l'*Ouvrage de Dieu*, un autre de *la Colère de Dieu*, etc. La meilleure édition de ses œuvres est celle de Paris, 1748.

LACYDES, philosophe grec, né à Cyrène, disciple d'Arcésilas et son successeur dans l'école académicienne, mourut l'an 215 avant J.-C. Il professait la doctrine du scepticisme. Il fut protégé par Attale, roi de Pergame, qui lui donna dans Athènes de superbes jardins.

LADISLAS I, roi de Hongrie, né en Pologne en 1041, mort en 1095. Il soumit les Bohémiens, battit les Huns, qu'il chassa de la Hongrie, conquit une partie de la Bulgarie et de la Russie, et remporta une grande victoire sur les Tartares. *Ladislas II*, roi de Hongrie, mourut au bout de six mois de règne, en 1200. *Ladislas* III, succéda à Etienne IV en 1272. Il aida l'empereur Rodolphe à détrôner Ottocare, roi de Bohême. Il eut ensuite à soutenir plusieurs agressions, et ne fut point heureux. Fait prisonnier dans un combat contre les Cumans, il fut égorgé dans sa tente en 1290. *Ladislas* IV, grand duc de Lithuanie et roi de Pologne, fut élu roi de Hongrie en 1440, après la mort d'Albert d'Autriche. Vaincu par Amurat à la bataille de Varna, le 11 novembre 1444, il fut tué sur le champ de bataille ; sa tête fut coupée et placée au bout d'une pique par un janissaire, et portée dans les rangs de l'armée turque. Sa mort causa en partie la ruine de la Hongrie et celle de l'empire grec, en ouvrant une nouvelle

porte aux conquérans ottomans. *Ladislas V* mourut à 19 ans en 1458. *Ladislas* VI, mort le 13 mars 1516, avait des qualités plus solides que brillantes; son règne n'occupe que quelques pages dans l'histoire, mais sa mémoire est encore chère à ses peuples, qu'il s'appliqua constamment à rendre heureux.

LADISLAS ou LANCELOT, célèbre roi de Naples, surnommé *le Victorieux* et *le Magnanime*, mourut empoisonné le 6 avril 1414, à l'âge de trente-huit ans. Ses grandes qualités furent ternies par une ambition sans bornes et par une cruauté inouïe.

LADVOCAT (JEAN-BAPT.), docteur et professeur de Sorbonne, né à Vaucouleurs le 3 janvier 1709, mort le 29 décembre 1765, est principalement connu par un *Dictionnaire géographique portatif*, qu'il donna sous le nom de *Vosgien*, comme traduit de l'anglais, et par un *Dictionnaire historique portatif des grands hommes*, abrégé du Moreri, 3 vol. in-8. Les autres dictionnaires dans ce genre donnés depuis ont un peu nui à celui-ci.

LÆLIEN (ULP.-CORNEL.-LÆLIAN.-AUG.), l'un des tyrans qui troublèrent l'empire sous le règne de Gallien, Proclamé auguste par ses soldats à Mayence, l'an 266, il ne régna que pendant quelques mois. Il était d'un âge avancé, mais il avait de la valeur et de la politique. Vaincu par Posthume-le-Jeune, il perdit dans la même journée l'empire et la vie, au commencement de 267.

LÆLIUS (C.-LÆL.-NEPOS), consul, accompagna Scipion-le-Grand dans son expédition d'Espagne, l'an 210 av. J.-C. Il eut plus tard le gouvernement de l'Italie. C'est d'après ses récits que Polybe avait écrit les campagnes de Scipion en Espagne.

LÆLIUS (C.-LÆL.-SAPIENS), fils du précédent, aussi consul, fut le disciple de Diogène le stoïcien, et l'un des premiers orateurs de son temps. Il dut à ses vertus le surnom de *Sage*. Ami de Pacuvius et de Térence, ses conseils ne furent point inutiles à ce dernier. Son amitié pour Scipion-le-Jeune était célèbre dans Rome; ce fut ce qui engagea Cicéron à placer le nom de Lælius à la tête de son beau dialogue de l'*Amitié*.

LAENNEC (A. T. H.), lecteur et professeur royal de médecine au collége de France, membre de l'académie royale de médecine, né à Quimper en 1781, mort le 13 août 1826 à Kerlouarnec (Finistère), a pris rang parmi les plus habiles anatomistes de notre époque, et s'est rendu célèbre par l'invention du *stéthoscope*, dont il a développé les expériences dans l'ouvrage qui a pour titre: *de l'auscultation médiate*, ou *Traité du diagnostic des maladies des poumons et du cœur*, etc. Paris, 1819, vol. in-8.

LÆNSBERGH (MATH.), chanoine de Saint-Barthélemi de Liége, vers l'an 1600, passe pour le premier auteur du fameux *Almanach de Liége*. Le plus ancien exemplaire que l'on en connaisse est de 1636.

LÆTUS (QUINTUS-ÆL.), préfet du prétoire, détourna Commode de l'odieux projet qu'il avait formé de brûler la ville de Rome pour prouver qu'elle lui appartenait. Plus tard, de concert avec l'une des maîtresses de ce prince, il le fit empoisonner et étrangler. Lui-même fut mis à mort par ordre de Did. Julien, l'an 193 de J.-C.

LÆVINUS (P.-VALER.), nommé consul l'an 472 (280 av. J.-C.), fut chargé de soutenir la guerre contre les Tarentins et Pyrrhus, par lequel il fut d'abord vaincu, et qu'il força ensuite à faire la paix.

LÆVINUS (M.-VALER.), préteur l'an 540 (214 av. J.-C.), reprit la ville d'Orique sur Philippe, roi de Macédoine; il fut élu consul l'an 544, et eut le gouvernement de l'Italie. Il fit d'autres exploits, débarqua sur la côte d'Afrique, s'avança jusque sous les murs d'Utique, remporta une grande victoire navale sur la flotte carthaginoise, et mourut comblé de gloire l'an 553. Tite-Live nous a conservé une de ses harangues.

LAFITE (MAR.-ELISAB., dame de), née à Paris vers 1750, morte à Londres en 1794, a composé des ouvrages d'éducation dans le genre de ceux de Berquin, et qui ont obtenu beaucoup de succès.

LAFITTE (le baron Justin de), lieutenant-général, commandeur de la Légion-d'Honneur, né dans le Midi le 4 juin 1772, entra au service au commencement de la révolution, fit avec distinction toutes les campagnes de cette époque, et soutint sa réputation dans celles d'Espagne; commandant du département de l'Arriège en 1814, il se fit estimer par son impartialité et par sa modération. entra en 1831 à la chambre des députés, y siégea à la 1re section de gauche, et mourut à Paris le 27 août 1832.

LAFONT (Jos. de), né à Paris en 1686, mort à Passy en 1725, a fait plusieurs comédies, parmi lesquelles on remarque *les Trois frères rivaux*, le seul de ses ouvrages resté au théâtre.

LA FONTAINE (Jean de), de l'académie française, né à Château-Thierry le 8 juillet 1621, mort à Paris le 13 avril 1695. On peut l'appeler le poète de tous les âges; il amuse l'enfance, il instruit l'âge mûr et fait encore les délices de la vieillesse, parce qu'il tient de plus près à la nature que tous nos autres poètes. Toujours sans paraître y penser, et selon que ses sujets l'exigent, il varie ses expressions tour à tour fines, délicates, gracieuses, riches, brillantes et souvent sublimes. Ses instructions, proportionnées à toutes les classes de lecteurs, ne se présentent nulle part sous une forme aride et dogmatique; on croirait qu'il ne s'est pas occupé d'instruire, et cependant personne n'a semé dans ses écrits un plus grand nombre de maximes vraies, ingénieuses et profondes. Souvent même le précepte dans ses ouvrages ne paraît être que l'expression du sentiment; il a emprunté la plupart des sujets de ses contes à l'Arioste ou à Boccace; mais il semble que les grâces aient inspiré à La Fontaine leur gaîté naïve, tant ses contes respirent l'enjoûment, la délicatesse et la volupté. Leur lecture n'est pas sans danger pour les jeunes gens, et ils feront bien pour les lire d'attendre l'âge mûr. Molière paraît être le seul de son temps qui ait su apprécier La Fontaine, et tous deux seront cités éternellement comme les deux plus grands philosophes du siècle de Louis XIV, et peut être des siècles à venir. La Fontaine sera toujours *l'inimitable*. « Il n'a rien inventé, dit La Harpe, mais il a inventé son style, et son secret lui est resté. » Les récits de sa bonhommie, de ses distractions et de sa vie si simple, se trouvent partout: mais on doit distinguer un volume charmant, publié il y a quelques années par M. Walcknaer, de l'institut, sur la vie et les ouvrages de La Fontaine; il le peint bien comme il était. L'immortel fabuliste a été mis plusieurs fois sur la scène.

LAFOSSE (Ch. de), habile peintre français, né à Paris en 1640, y mourut en 1716. La peinture du dôme des Invalides est le principal de ses ouvrages; sa manière a du grandiose, son coloris est chaud, brillant, son pinceau est moelleux, et l'on remarque dans ses ouvrages une grande entente du clair-obscur, et de beaux airs de tête: Lafosse enfin peut être placé au premier rang des artistes français.

LAFOSSE (Ant. de), neveu du précédent, né à Paris en 1653, mort le 2 novembre 1708, a fait une traduction médiocre en vers des *Odes* d'Anacréon, et trois tragédies à peine médiocres; mais son *Manlius*, auquel Talma a donné de nos jours tant d'éclat, a sauvé son nom de l'oubli. Tous les caractères y sont traités parfaitement, l'intrigue est menée avec beaucoup d'art, et l'intérêt gradué jusqu'à la dernière scène, dit La Harpe. On assure cependant qu'en province Talma jouait Manlius avec un dénouement de sa façon, qu'il n'a pas osé risquer à Paris.

LAGARDE (Philippe BRIDARD de), né à Paris en 1710, mort le 3 octobre 1767, était chargé du détail des fêtes particulières des petits appartemens du roi; c'est à lui qu'on est redevable de l'établissement des vrais costumes sur nos théâtres.

LAGRANGE, né à Paris en 1738, mort en 1775, laborieux traducteur auquel on doit la traduction des *Antiquités de la Grèce*, celle du poëme de *Lucrèce*, de *la Nature des choses*, l'une des meilleures que nous ayons dans

notre langue; celle des *Œuvres de Sénèque le philosophe*, 7 vol. in-12.

LAGRANGE (Joseph-Louis), l'un des géomètres les plus illustres des temps modernes, né à Turin le 25 janvier 1736, mort le 10 avril 1813. Il serait trop long de détailler ses immenses travaux et les belles théories qu'on lui doit; il suffit de dire qu'il eut la plus grande part au perfectionnement que les mathématiques ont éprouvé dans notre siècle, et qu'il fut le fondateur de l'analyse moderne. Il mit le sceau à sa réputation par sa *Mécanique analytique*, in-4. Il prit part à l'établissement du système décimal, et publia sa *Théorie des fonctions analytiques*, in-4. Il fut membre de l'institut et du sénat. La mémoire de son génie se conservera sur la terre aussi long-temps qu'il y aura des peuples civilisés. Placé auprès de Newton et d'Euler, sa gloire s'est fondée sur des titres impérissables.

LAGRANGE-CHANCEL (Voy. Grange-Chancel.)

LAGRENÉE (Louis-Jean-François), peintre d'histoire, élève de Carlo Vanloo, né à Paris le 30 décembre 1724, mort le 19 juin 1805. Cet artiste long-temps célèbre n'est plus mis aujourd'hui au rang de nos grands peintres; mais par la fraîcheur et le moelleux de ses carnations, il fut appelé par ses contemporains *l'Albane français*. Il méritait mieux cet honneur que Boucher, son rival, qui ne fut que le Dorat de la peinture. Toute la famille de Lagrénée a exercé cet art avec succès.

LAGRENÉE (Anthelme), peintre d'histoire, de portraits et de miniature, est mort à Paris en 1832.

LAHARPE (Jean-François de), célèbre critique, né à Paris le 20 novembre 1739, y mourut le 11 février 1803. Il s'est tour à tour livré à la poésie, à l'éloquence et surtout à la critique; dans ces différens genres on ne peut lui disputer le mérite d'un style élégant, pur et correct. A l'exception de sa tragédie du *Comte de Warvick*, ses autres tragédies n'essuyèrent que des chutes; son premier ouvrage de théâtre en est resté le meilleur, quoique son drame de *Mélanie* soit écrit supérieurement. On ne peut oublier sa tragédie de *Philoctète*, et ce serait le premier de ses ouvrages s'il n'était une traduction du *Philoctète* de Sophocle: le génie créateur doit passer avant tout. Ses éloges académiques sont d'un style pur et élégant; ses *Héroïdes* offrent de beaux vers, son petit poëme de *Tangu et Félime* semble dicté par les Grâces; mais le plus ferme appui de sa réputation littéraire est son *Lycée ou Cours de littérature*, 16 vol. in-8. On y trouve la pureté ordinaire de son style, des principes de goût très-sains, quand il n'est animé par aucune passion, un talent remarquable pour la discussion, une dialectique serrée et pressante; mais la litterature ancienne y est très-faible; on y trouve des articles d'une longueur démesurée, et il aurait dû surtout se défendre, lorsqu'il parle des modernes, de la violence de son caractère, de son intolérante jalousie contre ceux qu'il regarde comme des rivaux de gloire, enfin, du ton décisif, impérieux et tranchant qu'il prend envers plusieurs de ses contemporains. Le temps n'a fait que confirmer ces vérités exprimées par M. Palissot du vivant de Laharpe. Son principal mérite est de n'avoir ni altéré, ni dégradé la langue du beau siècle de Louis XIV. Il pourra même être cité dans le petit nombre de ceux qui en rappellent le souvenir, ce qui prouve qu'il s'est nourri des bons modèles. On ne peut passer sous silence que M.-J. Chénier, dont il était l'ennemi, a rendu justice à son mérite en proposant son *Cours de litérature* comme digne d'un prix décennal; de semblables actions valent mieux que de beaux vers, et il est à croire qu'avec l'aigreur de son caractère bien reconnue, Laharpe n'en eût pas fait autant pour Chénier. Nous ne parlerons pas de sa *Correspondance russe* depuis 1774 jusqu'en 1791: elle ne fait honneur ni à son talent ni à son caractère.

LAHIRE (Etienne VIGNOLES), l'un des plus vaillans capitaines du roi de France Charles VII. Il escorta Jeanne d'Arc lorsqu'elle fit sa première entrée dans Orléans, après la

levée du siége de cette ville; il se mit à la poursuite des Anglais qu'il détestait, et fit des prodiges de valeur en diverses occasions. Il s'avança jusqu'aux portes de Rouen dans le dessein de s'opposer au supplice de Jeanne-d'Arc; mais il tomba lui-même au pouvoir des Anglais. Il échappa de leurs mains et se distingua par d'autres exploits brillans. Il mourut de ses blessures en 1442. Son nom a été donné au valet-de-cœur. Il a été porté par l'un de nos géomètres les plus laborieux et les plus utiles, né à Paris en 1640, mort le 21 avril 1719, auteur de plusieurs ouvrages, et par un peintre distingué de l'école française et graveur à la pointe, né en 1606 et mort en 1656.

LAINEZ (Jacques), espagnol, né en 1512, deuxième général des jésuites et l'un des membres de cet ordre célèbre qui ont le plus contribué à son élévation. Il parut avec éclat au concile de Trente, et se fit estimer par son savoir et sa prudence. Il a laissé des ouvrages de théologie et de morale, et mourut le 19 janvier 1565 à cinquante-trois ans.

LAINEZ (Alex.), poète français, né vers 1650, mort le 18 avril 1710, possédait le grec, le latin, l'espagnol et l'italien: il composa un poëme grec à la louange d'Homère. Ami de Chapelle, il eut avec lui des rapports de caractère, de talens et de goûts; il nous est parvenu un très-petit nombre de ses poésies, que par insouciance il n'écrivait pas; il y a dans toutes du naturel, de la facilité et de l'esprit, quelquefois de la grâce et de la vivacité dans le tour. Voltaire en a fait l'éloge.

LAIR (Pierre-Jacques-Gabriel Baron), inspecteur-général des constructions navales, commandant de la légion-d'honneur, né à Caen en 1769, mort près de cette ville le 27 mars 1830. Employé d'abord à Brest dans le génie maritime, puis au Hâvre, il prit une grande part aux préparatifs de l'expédition de Boulogne; ce fut principalement à Anvers qu'il déploya sa science profonde et toute l'activité de son esprit, et plus tard soutint efficacement Carnot durant le siége célèbre que soutint cette place. L'art si important de la corderie lui doit plusieurs perfectionnemens. Aucun ingénieur n'a plus que lui contribué à soutenir et à accroître la supériorité de la France dans les constructions navales.

LAIS, fameuse courtisane grecque, et dont le nom est passé en proverbe, née en Sicile vers l'an 420 avant J.-C; emmenée captive par les Athéniens, elle fut conduite à Corinthe: à sa mort les habitans de cette ville corrompue lui érigèrent un tombeau. Une autre *Lais* vécut à Corinthe soixante ans plus tard, et reçut une réponse piquante de Démosthène.

LALA, née à Cyzique dans la Mysie, se rendit célèbre dans l'antiquité par son talent pour la peinture; elle florissait à Rome quatre-vingts ans avant J.-C. Pline en parle avec éloge.

LALANDE (Jos.-Jér. LE FRANÇAIS DE), l'un de nos astronomes les plus distingués et peut-être le plus connu de tous. Né le 11 juillet 1732 à Bourg en Bresse, il mourut le 4 avril 1807. Il a donné un grand nombre d'ouvrages sur la science dans laquelle il s'est illustré, et un *Voyage en Italie*, 7 vol. in-8, l'ouvrage le plus complet que nous ayons en ce genre. Il est écrit avec autant d'ordre et de méthode que de jugement et d'érudition. L'amour de la célébrité fut la source des erreurs déplorables dans lesquelles Lalande tomba vers la fin de sa carrière.

LALLEMANT (Rich. CONTERAY), imprimeur, né à Rouen en 1726, y mourut le 3 avril 1807; son *Dictionnaire français-latin* a eu un très-grand nombre d'éditions.

LALLY (Thom.-Art., comte de), baron de Tollendal en Irlande, lieutenant-général des armées de France, se distingua par des actions de valeur, surtout à la bataille de Fontenay. Après la prise de Pondichéry, dont il était gouverneur, ses ennemis l'accusèrent de concussions; il fut mis à la Bastille, jugé et condamné à être décapité, ce qui fut exécuté le 9 mai 1766 sur la place de Grève; on lui mit un baillon dans la bouche pour l'empêcher de parler.

LALY-TOLLENDAL (le marquis TROPHIME Gérard de), né à Paris le 5 mars 1751. Le désir de venger la mémoire de son père le rendit éloquent : c'est à la piété filiale qu'il a dû sa gloire ; il la soutint dignement à la chambre des pairs de France, et mourut octogenaire.

LAMARQUE (Le comte Maximilien), un des plus célèbres généraux Français du dix-neuvième siècle, lieutenant-général, grand'-croix de la légion-d'honneur, etc, né à St.-Séver, (Landes), le 22 juillet 1770, entra au service en 1792, et dut à des actions d'éclat chaque grade, chaque décoration ; se distingua aux armées d'Italie, d'Allemagne, d'Espagne et du Rhin. La prise de l'imprenable place de Caprée, fit dire à Salicetti, lorsqu'il y vint : « J'y ai trouvé les » Français, mais je ne puis pas croire » qu'ils y soient entrés. » C'est ce brillant fait d'armes qui valut à Lamarque le grade de général de division. En 1815, général en chef de l'armée de la Vendée, il se montra humain, conciliant, modéré. Porté sur la liste de proscription du 24 juillet, il se retira en Belgique, et fut à son retour de l'exil mis en disponibilité. En 1830, il rentra en activité, et pendant une année eut le commandement en chef des départemens de l'Ouest; élu en décembre 1828, à la chambre des députés, il en fit toujours partie depuis cette époque, siégea au côté gauche, première section, et prit une part très-active aux travaux législatifs, et mourut à Paris le premier juin 1832. On sait quels tristes événemens ont ensanglanté ses funérailles. On a révoqué en doute la sincérité de son républicanisme, et en lui reconnaissant de grands talens, on lui a reproché un excès d'ambition.

LAMBALLE (Mar.-Thér. Louise DE SAVOIE CARIGNAN, princesse de), né le 8 septembre 1749, massacrée le 3 septembre 1792 avec des circonstances horribles à décrire. Elle avait suivi la reine au Temple après la journée du 10 août, et c'est son attachement pour cette reine infortunée, dont elle resta l'amie fidèle, qui fut la cause principale de son assassinat. On eut la barbarie d'aller montrer son cœur et sa tête à Louis XVI et à sa famille. Madame de Lamballe était belle, douce, obligeante et modérée au sein de la faveur ; elle ne demanda jamais rien pour elle. Son nom, resté sans tache, fut même respecté dans les libelles révolutionnaires.

LAMBERT (John), général anglais, célèbre dans les guerres civiles qui eurent lieu sous Charles I, montra sa valeur en différentes occasions. Il fut chef du conseil que Cromwel substitua en 1653 au Parlement, mais il s'opposa à ce que Cromwel prît le titre de roi. Le Protecteur piqué contre lui, lui ôta le généralat. Après la mort de Cromwel, il s'opposa aussi au rétablissement du roi, mais n'ayant pu y réussir, il fut pris par le général Monk, enfermé dans la tour de Londres, et condamné à mort en 1662. Le roi commua sa peine, et il fut relégué dans l'île de Jersey, où il mourut 30 ans après, totalement oublié.

LAMBERT (Michel), fameux musicien né en 1610. Il excellait à jouer du luth qu'il accompagnait de sa voix. Le cardinal de Richelieu aimait beaucoup à l'entendre. Boileau parle de lui dans sa troisième satire. Il se vit éclipsé par Lulli, son gendre, auquel il survécut. On a de lui un recueil de motets.

LAMBERT (Anne-Thérèse DE MARGUENAT DE COURCELLES, marquise de), née à Paris vers 1647, morte le 12 juillet 1733. Sa maison était une espèce d'académie, où les personnes d'esprit s'assemblaient régulièrement. Ses ouvrages ont été imprimés en 2 vol. in-12. On estime surtout *les Avis d'une mère à son fils et à sa fille*, *le Traité de l'Amitié*, *et celui de la Vieillesse* ; ils sont écrits avec beaucoup de goût, de jugement et de délicatesse. D'autres personnes du nom de *Lambert* ont acquis de la réputation dans les lettres et les sciences.

LAMBIN (Denis), illustre commentateur, né en 1516, mort à Paris en décembre 1572. On a de lui des commentaires sur Cicéron, Plaute et Horace, in-fol., et sur Lucrèce in-4. Son style est facile et pur, mais diffus et un peu lent, et ses ennemis le

caractérisèrent par le mot *lambiner* qui est resté dans la langue.

LAMBRECHTS (Charles-Joseph-Mathieu), né à St.-Teon (Pays-Bas) en 1753, professeur de droit à Louvain en 1777, dut à son mérite, d'être, après la conquête de son pays par les armées françaises, appelé à des emplois importans, et peu après remplaça Merlin de Douai au ministère de la justice. Elu sénateur au 18 brumaire, il ne cessa pas de faire partie de la minorité opposante, rédigea l'acte de déchéance rendu contre Napoléon, ne lui prêta point serment de fidélité pendant les cent jours, fut en 1819 porté à la chambre des députés, et mourut en 1823, avec la réputation d'un magistrat probe et courageux, après avoir légué une partie de sa fortune à des établissemens de bienfaisance.

LAMECH, fils de Mathusalem et père de Noé, mort l'an du monde 1651. Un autre *Lamech*, de la race de Caïn, donna le premier exemple de la polygamie.

LAMETH (Alexandre, comte de), chevalier de Malthe, lieutenant-général, officier de la légion-d'honneur et chevalier de St.-Louis, fit la guerre d'Amérique comme aide-de-camp de Rochambeau, et s'y distingua par sa bravoure et son intelligence. Député de la noblesse de Péronne aux Etats, il embrassa les principes de la révolution, se montra dans les rangs de l'opposition, parvint à la présidence, et fut regardé comme une des plus fortes têtes de cette assemblée, qui contenait un si grand nombre d'hommes de talent. Proscrit avec son frère comme partisan de la constitution de 1791, il échappa aux émissaires envoyés pour l'arrêter, et prit la fuite avec la Fayette; mais tous deux tombèrent entre les mains des Autrichiens. Délivré de sa longue captivité et rentré en France, en 1800, il fut, en 1802, nommé successivement préfet des Basses-Alpes, de Rhin et Moselle, de la Roër et du Pô, jusqu'à la remise de Turin au roi de Sardaigne: fut, dans ces postes importans, apprécié comme un des plus habiles administrateurs de l'empire, et se concilia l'estime et la confiance publiques; nommé par le Roi, préfet de la Somme, continué dans ces fonctions après le 20 mars, membre de la chambre des Pairs, il cessa d'être employé après la deuxième restauration, entra dans la chambre des députés, y marqua dans les rangs et à la tête de l'opposition, et mourut à Paris le 19 mars 1829. Il avait entrepris une *Histoire de l'assemblée constituante*, dont le premier vol. fait regretter qu'il n'ait pu la terminer.

LAMETH (Charles-Malo-François, comte de), lieutenant-général, chevalier de St.-Louis et de la légion-d'honneur, général, né le 25 juin 1756, d'une ancienne famille de Picardie, embrassa de bonne heure la carrière des armes, partit pour l'Amérique avec ses frères Théodore et Alexandre, et fit avec distinction les campagnes qui eurent pour résultat l'indépendance des Etats-Unis. Député de la noblesse d'Artois aux États-généraux en 1789, il se prononça pour la révolution, vota pour la réunion des ordres, et siégea dans l'opposition. Il présida l'assemblée en 1791, fut proscrit, sortit de France après le 10 août, et n'y rentra qu'en 1800. Sous l'empire, il reprit la carrière militaire, et fit avec honneur les campagnes de Prusse, d'Autriche, d'Espagne, etc. Porté à la chambre des députés, en novembre 1827, par l'arrondissement de Pontoise, il se montra, dans ses vieux ans, ce qu'il avait été au début de sa carrière politique, ce qu'il n'avait jamais cessé d'être, franchement partisan du régime constitutionnel; il acheva d'épuiser ses forces dans les luttes qu'il soutint pour la défense de la justice et de la raison, parut à la tribune avec un courage qui imposa aux plus violens de ses contradicteurs, et mourut à Paris, le 30 décembre 1832, victime de son zèle et de ses efforts pour assurer le bonheur de sa patrie.

LAMI (Bernard), prêtre de l'Oratoire, né au Mans en 1645, mort à Rouen le 29 janvier 1715, a laissé des *Elémens de Géométrie et de Mathématiques*, un *Traité de Perspective*, des *Entretiens sur les Sciences et la ma-*

aître d'étudier, in-12., ouvrage utile, etc. Un savant bénédictin du même nom, mort le 4 avril 1711, a publié aussi divers ouvrages estimés, tels que : *Traité de la connaissance de soi-même*, *Entrée aux connaissances solides*, *Conjectures sur divers effets du tonnerre*, etc.

LAMOIGNON, nom de plusieurs magistrats célèbres par leurs lumières et leur intégrité. Ils étaient d'une ancienne famille du Nivernais, et vivaient dans les seizième et dix-septième siècles. (Voy. MALESHERBES.)

LA MONNOYE (BERNARD DE), de l'académie française, né à Dijon le 15 juin 1641, mort à Paris le 15 octobre 1728. Critique très-savant, il eut comme Ménage la facilité de faire des vers dans presque toutes les langues; mais quelques-uns de ses poëmes français, et entr'autres celui du *Duel aboli* qui remporta le premier prix que l'académie ait distribué, sont très-supérieurs à tous les vers de Ménage. Ses *Noels bourguignons* sont aussi estimés à Dijon que les poésies languedociennes du chanoine Goudouly le sont à Toulouse.

LAMOTHE LE VAYER (FRANÇOIS DE), de l'Académie française, né à Paris en 1588, mort en 1665. Philosophe sceptique comme Montagne, mais qui n'eu a ni la sagacité, ni l'imagination, ni les grâces. Il est au contraire prolixe, diffus, embarrassé dans son style. Ce n'était pas moins un homme très-savant, qui partage avec Montagne, Charron et Bayle l'honneur d'avoir été souvent mis à contribution par le siècle suivant. Il avait été précepteur du duc d'Orléans frère de Louis XIV.

LAMPRIDE, historien latin du quatrième siècle, est auteur des vies de Commode, de Diedumène, d'Héliogabale et d'Alexandre-Sévère, insérées dans les *Historiæ augustæ scriptores*, 2 vol. in-8.

LAMPRIDE (BENOIT), très-bon poëte latin né à Crémone, mort en 1542. On a de lui des odes, 3 épîtres, quelques élégies et des épigrammes. Le premier parmi les modernes, il osa rivaliser dans l'ode avec Pindare ; souvent il atteint à sa hauteur.

LANA-TERZI (le P. FRANÇOIS), naturaliste et physicien d'Italie, né le 3 décembre 1631, mort le 26 février 1687, a laissé plusieurs ouvrages recommandables, dans l'un desquels il donne des moyens particuliers pour apprendre à écrire et même à parler aux sourds-muets de naissance, pour faire écrire correctement les aveugles-nés, et d'autres secrets fort curieux. On lui attribue aussi la découverte des aérostats.

LANCELOT (dom CLAUDE), habile grammairien de Port-Royal, né à Paris en 1615, mort le 15 avril 1695, a laissé des *Méthodes pour apprendre les langues grecque et latine*, *le Jardin des racines grecques*, une *Grammaire générale et raisonnée*, etc.

LANFRANC, médecin et chirurgien, né à Milan au milieu du treizième siècle, vint à Paris ; le collège de chirurgie de Saint-Côme lui dut son illustration. Il a publié : *Chirurgia magna et parva*. Un collyre contre les ulcérations de la gorge porte encore son nom.

LANFRANC (JEAN), peintre, né à Parme vers 1581, mort à Rome en 1647, excella dans les grands sujets de tableaux ; son imagination était vaste et féconde. Ses principaux ouvrages furent des entreprises de coupoles.

LANGE (FRANÇOIS), né à Reims en 1610, mort le 11 novembre 1684, s'est fait un nom par son *Praticien français*, 2 vol. in-4. Il était avocat au parlement de Paris. D'autres savans ont aussi rendu ce nom recommandable.

LANGLÈS (LOUIS MATHIEU), membre de l'institut, de la société asiatique de Calcutta, etc., né en 1763 à Péronne, professeur de Persan et de Malais à l'école spéciale, et conservateur des manuscrits orientaux de la bibliothèque royale, venu jeune à Paris, prit bientôt rang parmi les savans les plus distingués, consacra sa laborieuse carrière à répandre en France l'étude des langues orientales, et mourut le 28 janvier 1824.

LANJUINAIS (le comte JEAN DENYS), pair de France, membre de l'académie des inscriptions, né en 1753 à Rennes, mort à Paris le 13

janvier 1827, avait d'abord été avocat, puis professeur en droit à l'université de sa ville natale. Nommé en 1789 député aux Etats-Généraux, il prit part aux délibérations les plus importantes, et s'y distingua par ses talens et par la fermeté de ses principes. Porté à la convention par le département d'Ile-et-Vilaine, il lutta avec la plus grande vigueur contre le parti des anarchistes, vota contre le jugement du roi, continua de braver la fureur des terroristes avec un courage qui lui mérita d'être mis hors la loi, parvint à se soustraire à leur vengeance, et n'échappa à la mort que par le dévoûment de son épouse et d'une servante: rappelé à la convention, il en fut nommé président, et y plaida toujours la cause de la religion et de l'humanité. Porté au conseil des anciens par les voix simultanées de 73 départemens, admis au sénat en 1800, compris dans la première organisation de la chambre des pairs, où il fut maintenu après la deuxième restauration, il n'a cessé jusqu'à sa mort de professer la même indépendance d'opinions, la même tolérance, et le même zèle pour le maintien des libertés publiques. On a de lui plusieurs ouvrages scientifiques et littéraires, ainsi que divers écrits d'économie politique.

LANNES (Jean), duc de Montébello, né à Lectoure le 11 avril 1769. Il commença sa carrière militaire comme simple soldat, obtint un avancement rapide par sa bravoure et son intelligence, et se distingua dans les campagnes d'Italie. Il suivit Bonaparte en Egypte, où il se signala surtout au combat d'Aboukir. A son retour en France, il brilla de nouveau en Italie, principalement à l'affaire de Montébello. On lui doit une grande partie des succès qu'on remporta dans les campagnes de 1805, 1806 et 1807. Il commanda le siége de Sarragosse en 1809. La même année il concourut avec Masséna à sauver l'armée française dans la campagne contre l'Autriche, et le 22 mai 1809 il fut blessé à mort par un boulet à Esling. Il était d'un courage impétueux et d'une franchise extrême.

LANOUE (Jean Sauvé de), né à Meaux en 1701, mort à Paris en 1761. Cet acteur a fait la tragédie de *Mahomet II* et la comédie de *la Coquette corrigée*. Dans la première le personnage de l'Aga est bien tracé; la seconde est un mauvais ouvrage en dépit de son succès. Son théâtre a été recueilli en 1 vol. in-12. Lanoue avait beaucoup d'esprit, du talent même: cependant il était froid et comme auteur et comme acteur. Des officiers distingués ont porté ce nom, entre autres le *brave Lanoue*, sous Henri IV.

LANTARA (Sim.-Mathurin), peintre de paysages, né en 1745, mort à l'hospice de la Charité le 22 décembre 1778. La nature l'avait créé peintre; il excelle dans la perspective aérienne; il rappelle Claude Lorrain; la paresse et l'insouciance de son caractère l'empêchèrent toujours de sortir de l'indigence. Il a été peint avec vérité au théâtre du Vaudeville, en 1809, sous le titre de *Lantara*, ou *le Peintre au cabaret*.

LAPEYROUSE ou LAPÉROUSE, célèbre navigateur français. Il fut chargé en 1786 du commandement des navires *la Boussole* et *l'Astrolabe*, destinés à faire des découvertes dans le grand Océan, et à continuer celles de Cook. Ce fut le savant et infortuné Louis XVI qui rédigea lui-même ses instructions et traça le plan de son voyage. Lapeyrouse reconnut en 1787 les îles du Japon; l'année suivante il arrriva à Botany-Bay; il en partit bientôt, et depuis ce temps on n'en entendit plus parler. Tout annonce qu'il périt contre un écueil des îles de la Polynésie. Une expédition fut envoyée à sa recherche, mais sans succès, sous le commandement de l'amiral d'Entrecasteaux.

LAPORTE (l'abbé Joseph), né en 1718, mort en 1779, laborieux compilateur. Il a présidé aux éditions de Crébillon le père, de Sainte-Foix et des *Œuvres complètes de Pope*. Ses *Annales dramatiques* sont notre meilleur dictionnaire des théâtres; mais celle de ses compilations qui eut le plus de succès fut son *Voyageur français*, abrégé depuis par La Harpe; on a dit avec justice de cet ouvrage qu'il réu-

nissait l'intérêt de l'histoire et du roman, et véritablement il amuse et instruit. Cet abbé était fort modeste et de mœurs très-douces.

LA PLACE (le marquis Pierre Simon), célèbre géomètre et astronome, pair de France, comte de l'empire; membre de l'académie française, de l'académie des sciences, et de presque toutes les sociétés savantes de l'Europe, né en 1749 à Beaumont en Auge, après avoir professé les mathématiques à l'école militaire établie dans son bourg natal, ne tarda pas de s'y faire une grande réputation, et fut après le 18 brumaire appelé par Napoléon au ministère de l'intérieur, qu'il quitta six mois après pour entrer au sénat. En 1814, il vota la déchéance de Napoléon, fut compris dans la première organisation de la chambre des pairs, et mourut à Paris le 6 mars 1827. Ses principaux ouvrages sont l'*Exposition du système du monde*, dont la dernière édition augmentée d'un précis de l'histoire de l'astronomie, a paru en 1824, in-4, ou 2 vol. in-8°; et le *Traité de mécanique céleste*, 1799 et années suivantes, 5 tomes in-4 ou in-8°.

LARCHER (Pierre-Henri), né à Dijon 1726, mort le 22 décembre 1812, célèbre helléniste de l'académie des inscriptions, puis de l'institut. Il débuta dans la carrière littéraire par quelques traductions d'ouvrages anglais; il donna ensuite celle de *la Retraite des dix mille* de Xénophon et des *Œuvres d'Hérodote*, 7 vol. in-8. Cette dernière offre dans les commentaires qui l'accompagnent un trésor d'érudition et de savantes recherches. Il eut avec Voltaire une guerre de plume, dans laquelle il fit voir beaucoup de talent, de noblesse de caractère et d'esprit de modération : sous ce rapport Voltaire lui fut inférieur.

LARGILLIERE (Nicolas), excellent peintre pour le portrait, né à Paris en 1656, mourut le 20 mars 1746. Les portraits gravés d'après ce maître sont au nombre de plus de soixante, parmi lesquels on remarque *Louis XIV en habit militaire*.

LARIVEY (Pierre de), né à Troyes vers le milieu du seizième siècle, mort vers 1612, fut l'un de nos premiers auteurs de comédies de mœurs réelles. Son théâtre en 2 vol. in-12 est rare. Molière et Regnard en ont imité quelques scènes sans scrupule.

LAROCHEFOUCAULT (François, duc de), né en 1613, mort le 17 mars 1680. Son petit livre des *Maximes*, composé de pensées détachées les unes des autres, mais liées entre elles par le rapport qu'elles ont à celle qui domine dans tout l'ouvrage, lui a fait un nom immortel. Appelé par son rang à vivre à la cour, né parmi les troubles d'une guerre civile, à laquelle il prit part et dont il a laissé des *Mémoires*, n'ayant observé les hommes que dans un temps d'orage, il ne reconnaît d'autre mobile de nos actions que l'amour-propre, et son livre est moins l'histoire que la satire du genre humain; mais placé dans une condition plus commune, plus simple, plus rapprochée de la nature, il eût vu les hommes d'un œil plus indulgent.

LAROCHE JAQUELEIN (Henri, comte de), général en chef et surnommé le *Héros de la Vendée*, né le 30 août 1772; il déploya les plus grands talens militaires et se fit adorer de ses soldats, qui l'ont célébré dans leurs chants guerriers : il était ardent et courageux. Il fut tué dans une escarmouche en 1793. Son frère Louis fut tué en défendant la cause du roi, le 4 juin 1815.

LARREY (Isaac de), historien, né en 1638, mort le 17 mars 1729. On a de lui une *Histoire d'Angleterre*, 4 volumes in-fol.; une *Histoire de Louis XIV*, 9 vol. in-12; une *Histoire d'Auguste*, etc. Le premier de ces ouvrages est le plus recherché.

LASCA (Antoine-François-Grazzini, dit le), né à Florence en 1503, mort dans sa patrie en février 1583, fondateur de la célèbre académie Della Crusca. Ses comédies écrites en prose, moins indécentes, mais moins comiques que celles de ses devanciers, lui ont donné moins de réputation que son recueil de nouvelles, intitulé *La prima e la seconda Cena*, Londres, (Paris) 1756, in-8°, traduit en français, 2 vol. in-8°, Berlin, 1776.

LASUS, poète et musicien grec, florissait l'an 530 avant J.-C.; il fit instituer des prix pour ceux qui réussiraient le mieux dans le poëme dithyrambique. On cite de lui une hymne à Cérès et une ode intitulée *les Centaures*. Il introduisit l'usage de battre la mesure dans l'exécution des chants dithyrambiques, et perfectionna la flûte.

LA TREILLE (PIERRE-ANDRÉ), membre de l'institut, et d'un grand nombre de sociétés savantes, professeur d'entomologie au muséum d'histoire naturelle, né à Brives-la-Gaillarde, en 1762, se livra de bonne heure à l'étude des insectes, vers laquelle l'entretenait un penchant irrésistible; créa, pour ainsi dire, la science de l'entomologie, et se maintint à la tête de cette science par des travaux dont il serait presque impossible d'énumérer le nombre. Nous citerons, entr'autres, *ses familles naturelles*, 1825, et son *cours d'entomologie*, dont il publia le premier volume un an après sa nomination à la chaire spéciale à laquelle son âge avancé et sa réputation lui avaient donné des titres incontestables; malgré l'affaiblissement de sa santé, il s'occupait du soin de préparer le deuxième et dernier volume de ce cours, lorsqu'il a succombé le 6 février 1833, à Paris, avec la consolation de laisser dans un état florissant la science à laquelle il a consacré sa vie, et d'innombrables élèves, fiers de marcher sur ses traces.

LATOUR-D'AUVERGNE (THÉOPHILE-MALO CORRET), premier grenadier des armées françaises, né en Bretagne le 23 octobre 1743. Mille traits de courage et d'héroïsme ont signalé ce guerrier sans peur et sans reproche. Il ne voulut jamais être général, et il en remplissait les fonctions. C'est en portant le titre honorable de premier grenadier des armées de la république qu'il fut tué le 28 juin 1800 d'un coup de lance au cœur. Il était aussi savant que brave; il a publié un ouvrage sur les *Origines gauloises*, qui fait beaucoup d'honneur à son érudition.

LAUGIER, chimiste distingué, mort à Paris en avril 1832, membre titulaire de l'académie de médecine, administrateur-professeur de chimie générale au jardin des Plantes, directeur-adjoint de l'école centrale de pharmacie, chevalier de la légion-d'honneur. Il publia, en 1831, son *cours de chimie générale*, 3 vol. in-8, ouvrage justement estimé.

LAUJON (PIERRE), né à Paris le 13 janvier 1727, mort le 14 juillet 1811. Il a fait un grand nombre de chansons agréables et qui peuvent rivaliser avec celles de Panard, de Collé et de Favart, avec lesquels il travailla souvent en société. Il est correct, élégant et gracieux; sa chanson *Mais, monseigneur, n'ayez pas peur*, est son chef-d'œuvre. Ses ouvrages dramatiques sont fort nombreux; on n'oubliera jamais ses opéras *d'Eglé* et de *l'Amoureux de quinze ans*; l'année de sa mort il a donné le recueil de ses œuvres en 4 vol. in-8. Il avait vécu dans la meilleure compagnie et il y était très-recherché. Il aspirait à être nommé membre de l'académie française; il eut ce bonheur en 1807, à quatre-vingts ans. « Laissez-le passer par là, » dit Delille, et il fut nommé. Il s'éteignit doucement et en chantant; il était alors *Président du caveau moderne*; il avait été membre de l'ancien caveau. Il fut secrétaire du cabinet de M. le comte de Clermont, et secrétaire des commandemens de M. le duc de Bourbon en 1770. Comme poète, il avait une vertu bien rare: il jouissait avec une satisfaction infinie des succès des autres.

LAURAGUAIS (LOUIS-LÉON-FÉLICITÉ, duc de Brancas, comte de), né en 1733, célèbre par les services qu'il a rendus aux sciences et à la littérature, et par la piquante originalité de son esprit; son début dans le monde fut la suppression des banquettes qui obstruaient la scène, et qu'il obtint au prix d'une somme considérable. On lui dut ensuite la découverte de la composition du diamant, faite de concert avec Lavoisier. Associé vétéran de l'académie des sciences, il contribua de sa fortune à propager l'inoculation, eut le bonheur d'échapper à la tourmente révolutionnaire, se fit peu remarquer du-

rant l'empire, fut lors de la restauration, appelé à la chambre des pairs, et mourut en 1823.

LAURISTON (Jacques-Alexandre-Bernard Law, marquis de), maréchal et pair de France, né à Pondichéry, en 1706, était le petit-fils du fameux Law; colonel d'artillerie en 1695, un des aides-de-camp du 1er consul, il fut, en 1800, promu au grade de général de brigade, et, après avoir rempli avec succès plusieurs missions diplomatiques et militaires, à celui de général de division. Il prit une part brillante aux campagnes d'Allemagne, d'Italie et d'Espagne, y remplit avec honneur plusieurs commandemens importans, et décida le succès de la bataille de Wagram. A la paix, il se rendit à Vienne, fut chargé d'une négociation dont le résultat fut la présence de l'archiduchesse Marie-Louise dans nos murs. A son retour de l'ambassade de Pétersbourg, il eut un commandement dans l'expédition de Russie, et, lors de la retraite de l'armée, conduisit l'arrière-garde, et se distingua dans plusieurs occasions jusqu'à l'affaire de Leipzig, où il fut fait prisonnier; après la deuxième restauration, il fut comblé de faveurs par Louis XVIII, qui lui donna le commandement de la première division de la garde royale (1815), le ministère de la maison du roi (1818), enfin, à l'époque de la guerre d'Espagne, le bâton de maréchal, et un commandement dans l'armée expéditionnaire. Il mourut à Paris, en 1828.

LAUTREC (ODET DE FOIX), maréchal de France, mort le 15 août 1528, fut l'un des plus braves capitaines de son temps. Il se distingua surtout en Italie, sous Louis XII.

LAUZUN (Ant. NOMPAR DE CAUMONT, duc de), né en Gascogne vers 1632, mort en 1723 à quatre-vingt-dix-ans; Louis XIV en fit son favori et le combla de bienfaits. Il fut sur le point d'épouser mademoiselle de Montpensier, petite-fille de Henri IV; madame de Montespan empêcha ce mariage. Tombé en disgrâce, il fut long-temps prisonnier à Pignerol, obtint sa liberté, passa en Angleterre et revint en France, où il épousa mademoiselle de Durfort, fille du maréchal de Lorges. Mademoiselle de Montpensier l'avait toujours aimé, et l'on croit qu'il existait entre eux un mariage secret.

LAVATER (Jean-Gaspar), né à Zurich, le 15 novembre 1741, y mourut le 2 janvier 1801. On a de ce ministre protestant un grand nombre d'ouvrages pleins d'onction, de vues neuves et quelquefois singulières. Le plus important et celui qui lui a procuré le plus de célébrité, est son *Traité sur les pyhsionomies*, ou *Essai physiognomonique*. Il était doué d'une bonté céleste.

LAVOISIER (Ant.-Laur.), né à Paris le 16 août 1743, mort sur l'échafaud révolutionnaire le 8 mai 1794. La découverte de la nouvelle théorie chimique l'a rendu immortel. Ses principaux ouvrages sont: un *Traité élémentaire de chimie*, 3 vol. in-8; *Nouvelles recherches sur l'existence d'un fluide électrique*; des *Opuscules chimiques et physiques*, 2 vol. in-8. Il s'occupait d'un grand travail sur la richesse territoriale de la France, lorsqu'on trancha ses jours, avec ceux de vingt-sept autres fermiers-généraux. Il avait demandé quinze jours pour terminer des expériences utiles (on croit qu'il s'agissait de ses recherches sur la transpiration); on lui répondit d'une voix féroce que la république n'avait besoin ni de savans ni de chimistes.

LAW (Jean), Ecossais, connu par son fatal système de papier-monnaie, qu'il introduisit en France en 1716, était fils d'un orfèvre d'Edimbourg. Il avait fait des gains considérables au jeu de la bassette. Il vint à Paris; il parvint sous la régence du duc d'Orléans, dans un moment où toute la confiance était perdue, et sous l'appât d'un gain considérable, à établir une banque d'abord sous son nom, et qui fut déclarée ensuite banque du roi. Les actions montèrent en peu de temps à vingt fois au-delà de leur première mise; mais comme on mit en émission pour quatre-vingts fois plus d'argent qu'il n'en circulait dans le royaume, elles perdirent bientôt moitié de leur valeur, et peu après la ruine de cette banque fut

complète. Nos assignats ont renouvelé depuis ce système, et un grand nombre de familles y ont perdu également leur fortune. Law avait acquis d'immenses richesses, dont il ne profita pas; chargé de l'exécration publique, il fut obligé de quitter la France, et mourut en 1729 à Venise, dans un état à peine au-dessus de l'indigence. M. Le Montey, dans son *Histoire de la Régence*, a un peu réhabilité sa mémoire.

LAWRENCE (sir Thomas), peintre anglais, né à Bristol, mourut le 7 janvier 1830, âgé d'environ 60 ans: il avait borné ses études au portrait, et a surtout réussi dans les portraits de femmes. Ses qualités comme peintre, étaient la délicatesse de l'exécution, la beauté de la couleur; il excellait à rendre ce premier aspect, ce coloris fugitif et un peu transparent, cette mobilité de physionomie qu'anime le plaisir ou la conversation. Quoiqu'il se fît payer fort cher, et moitié d'avance, il devait sa fortune moins à sa clientelle qu'aux sommes énormes que lui ont values les portraits de souverains qu'il alla faire sur le continent par ordre du roi d'Angleterre. Il a laissé une collection d'objets précieux, recueillis dans ses voyages, estimés à 150,000 liv. sterl., et cependant il est mort pauvre; ses obsèques ont été faites avec une pompe royale.

LEARQUE de Rhegium, l'un des plus anciens sculpteurs grecs. Il avait fait la statue en bronze de Jupiter, qui se voyait à Sparte. On croit qu'il vivait avant la quarantieme olympiade.

LE BAILLY (Antoine-François), fabuliste, né à Caen le 4 avril 1758, mort à Paris, le 24 janvier 1832. Il avait toute la naïveté du bonhomme dont il a peut être le plus approché par la nature de son talent. Ses *Fables* ont eu plusieurs éditions. Il avait suivi avec succès la carrière du théâtre lyrique.

LE BAS (Jacq.-Phil.), célèbre graveur, né à Paris en 1707, mort le 14 avril 1784. Son œuvre s'élève au delà de cinq cents pièces; il a surtout gravé d'après Téniers et Vernet. Louis XVI lui accorda en 1782 le titre de graveur du roi.

LEBEAU (Ch.), historien, né à Paris le 15 octobre 1701, mort le 13 mars 1778. Il fut professeur d'éloquence au collége royal, secrétaire de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Son *Histoire du Bas-Empire* en 27 vol. in-12, faisant suite à celle des empereurs par Crévier, est écrite d'un style élégant et soigné. Il y règne une critique judicieuse. M. Ameilhon s'est montré le digne continuateur de cette histoire. On a de Lebeau des poésies latines et des discours latins. Son frère, Jean-Louis, né en 1721, mort en 1760, a publié une édition d'*Homère* grecque et latine, et les *Oraisons de Cicéron* avec des notes.

LEBEUF (Jean), chanoine d'Auxerre, de l'académie des inscriptions, né en 1687, mort le 10 avril 1760, était l'un des hommes les plus savans dans les détails de l'histoire de France, et ses ouvrages assez nombreux en donnent la preuve.

LEBLOND (Guill.), mathématicien, né à Paris en février 1704, mort le 24 mai 1781, a publié plusieurs ouvrages sur l'arithmétique, la géométrie et la tactique. Ses traités sont clairs, précis et exacts; ils doivent être recherchés par les jeunes militaires, malgré les progrès que les mathématiques ont faits de nos jours. Son neveu, du même nom, cultiva les mathématiques et l'histoire naturelle avec succès. Il mourut à Paris le 22 février 1811.

LEBON (Jos.), député de la convention, né à Arras en 1765. Jamais homme n'eut un nom moins en rapport avec son caractère, car il couvrit sa patrie (Arras) de sang et de proscriptions. Il fut condamné à mort le 9 octobre 1795, victime de ceux dont il avait exécuté les ordres barbares. Il était âgé de trente ans, et avait été curé.

LE BOSSU (René), né à Paris le 16 mars 1631, mort le 14 mars 1680. On doit à ce chanoine de Sainte-Geneviève un *Parallèle des principes de la physique d'Aristote et de celle de René Descartes*, et un *Traité du poëme épi-*

que, in-12, critiqué par Voltaire, et que Boileau, dans ses réflexions sur Longin, proclame « l'un des meilleurs livres de poétique qui, du consentement de tous les habiles gens, aient été faits en notre langue. »

LE BRUN (Ch.), célèbre peintre, l'un des chefs de l'école française, né à Paris en 1619, mort le 12 février 1690. Louis XIV le combla de bienfaits. Peu de peintres ont mieux étudié les différens mouvemens qui agitent l'homme dans ses passions. Son *Traité sur la physionomie* et celui sur *le Caractère des Passions*, prouvent combien il avait réfléchi sur cette matière. Moins d'uniformité, plus de vigueur dans le coloris, un dessin plus ferme et moins lourd, l'auraient mis au-dessus de tous les peintres anciens et modernes. Les chefs-d'œuvre de Le Brun sont les *Batailles d'Alexandre*, la *Madeleine pénitente*, le *Portement de croix*, etc.

LE BRUN (P.-D. ECOUCHARD), l'un de nos premiers poètes lyriques, né à Paris en 1729, y mourut le 2 septembre 1807. Ses poésies ont été recueillies par Ginguené, en 4 vol. in-8, 1811. « Le Brun, dit Chénier, avait plus d'un ton sans doute, mais presque toujours c'est Pindare qu'il aime à suivre, et dont il atteint souvent la hauteur. S'il est permis de lui reprocher le luxe et l'abus des figures, l'audace outrée des expressions et trop de penchant à marier des mots qui ne voulaient pas s'allier ensemble, l'envie seule oserait lui contester une étude approfondie de la langue poétique, une harmonie savante et ce beau désordre essentiel au genre qu'il a spécialement cultivé. Aussi quoiqu'il ait excellé dans l'épigramme, qu'il ait répandu des beautés remarquables en des poëmes que par malheur il n'a pas achevés, il devra surtout à ses odes l'immortalité qu'il s'est promise, et dût cette justice rendue à sa mémoire étonner quelques préventions contemporaines, il sera dans la postérité l'un des trois grands lyriques français. » Cet éloge caractérise fort bien le talent de Le Brun ; il se donna lui-même le surnom de *Pindare*, qui lui est resté.

LEBRUN (Ant.-Louis), né à Paris le 7 septembre 1680, y mourut en 1743. Voltaire lui attribue les *J'ai vu* pour lesquels il fut mis à la Bastille. On lui doit *les Aventures d'Apollonius de Tyr*, celles de *Calliope*, la traduction en vers français des *Epigrammes* d'Owen, un théâtre lyrique où l'on trouve sept opéras et un vol. de *Fables*, le moins faible de ses ouvrages.

LE BRUN (Pierre), né en 1761, mort le 17 novembre 1810. On doit à ce juge à la cour d'appel une traduction française de *Salluste* et la version de *l'Art poétique*, qui fait partie de la traduction complète en vers français des poésies d'Horace, publiée par M. Daru, son beau-frère. L'auteur de la tragédie de *Marie Stuart* honore aussi le nom de Lebrun, célèbre dans les lettres et les arts. Il est encore vivant.

LE BRUN (Charles-François), duc de Plaisance, né en 1739 à Saint-Sauveur-Landelin près Coutances, d'abord secrétaire du chancelier Maupou, puis payeur de rentes et inspecteur-général des domaines de la couronne, partagea la disgrâce de son maître. Les fruits de sa retraite furent les traductions de *l'Iliade* et de *la Jérusalem délivrée*. Nommé aux états-généraux, il s'y montra patriote sage et se distingua par d'importans travaux sur les finances. Deux fois incarcéré sous le règne de la terreur, rendu à à la liberté, élu au conseil des cinq cents, la modération de ses opinions le fit choisir par Bonaparte pour troisième consul. Dans ce haut poste, il s'occupa exclusivement de finances, fut nommé successivement archi-trésorier, duc de Plaisance, gouverneur de la Ligurie, et enfin administrateur-général de la Hollande. Il mourut en 1824

LECAT (Cl.-Nic.), célèbre chirurgien français, né le 6 septembre 1700, mort le 21 août 1768. Ce fut un habile lithotomiste, et on a de lui un grand nombre de bons ouvrages sur l'art qu'il professait avec le plus grand succès.

LECOUVREUR (Ad.) l'une des plus célèbres actrices du Théâtre-Français, née en 1690 à Fismes en Champagne, morte le 20 mars 1730. Elle a

été chantée par Voltaire. Son talent dans la tragédie et dans la comédie lui tenait lieu de voix, de taille et de beauté. C'est elle qui avec Baron a ramené sur le théâtre le naturel de la déclamation. Elle se montra l'amie sincère du maréchal de Saxe, en sacrifiant pour lui ses diamans et sa vaisselle. Une petite comédie intitulée; *Adrienne Lecouvreur*, a été représentée sans succès en 1817 au Théâtre-Français; elle était de M. Armand Charlemagne.

LEDOUX (Cl.-Nic.), architecte, né en 1736, mort le 20 novembre 1806. Il a écrit sur son art et a été célébré par Delille dans son poëme *de l'Imagination*. Parmi ses ouvrages il faut citer les barrières de Paris, qui ont été élevées sur ses plans.

LEFEBVRE (Tannequi), né à Caen en 1615, mort le 12 septembre 1672, père de madame Dacier. On a de lui d'excellentes notes sur différens auteurs grecs et latins, qui le rangent dans la classe des meilleurs scoliastes: mais ce qui l'honore davantage, c'est d'avoir dédié à Pélisson, pendant sa disgrâce, son commentaire sur Lucrèce.

LEFEBVRE (Robert), peintre français né à Bayeux, mort à Paris en septembre 1731. Ses meilleurs tableaux sont la *Psyché*, le *Phocion*, *l'Héloïse*. Il a excellé dans le portrait, une belle couleur, la grâce dans l'ajustement, l'exécution parfaite, caractérisaient son talent.

LEFEBVRE (Pierre-François-Alexandre), auteur dramatique né à Paris le 29 septembre 1741, mort le 9 mars 1813, a donné plusieurs tragédies parmi lesquelles on distingue *Cosroës* et *Don Carlos*; et a laissé manuscrit un poëme épique de plus de dix mille vers intitulé: *Gustave Vasa* ou *Stockholm délivré*. Il fut secrétaire ordinaire et premier lecteur du duc d'Orléans.

LEFEBVRE-GINEAU (Louis), né dans le département des Ardennes en 1754, nommé en 1786 professeur de mécanique au collége royal de France, rendit, trois ans après, à la capitale affligée par la disette, de grands services comme administrateur des subsistances. Réduit à fuir après le 10 août, il concourut depuis au renversement de la tyrannie de Robespierre. Membre de la classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut, il fit partie de la commission instituée pour régler le système des nouveaux poids et mesures. Il fut aussi membre du jury d'instruction publique, et plus tard devint inspecteur-général des études et conseiller ordinaire de l'université. Elu plusieurs fois au corps législatif, il s'y montra l'ami des lois et de la monarchie, et n'en fut pas moins destitué par M. Corbière, au mépris de l'inamovibilité des professeurs du collége royal. Envoyé pour la cinquième fois en 1827, à la chambre des députés par le département des Ardennes, il est mort le 3 février 1829, doyen d'âge de l'assemblée. Il avait donné, en 1780, une nouvelle édition des *Infiniment Petits* du marquis de l'Hôpital.

LEFEBVRE (Franç.-Jos.), duc de Dantzig, maréchal de France, né en Alsace le 25 octobre 1755, mort à Paris le 14 septembre 1820. A vingt-deux ans il s'enrôla dans les gardes-françaises; il était général de division en 1794, et se signala dans de nombreuses affaires. La bataille de Fleurus, où il fit des prodiges de valeur, le premier passage du Rhin, les journées d'Altenkircken, de Sultzbach, la bataille de Neuwied, celle d'Iéna et le siége de Dantzig, mirent le sceau à sa gloire. Ses dépouilles mortelles sont déposées au cimetière du P. la Chaise, à côté de celles du vainqueur du Zurich, de l'illustre Masséna.

LEFORT (François), général et amiral de Russie sous Pierre I, dont il fut long-temps le conseiller et l'ami; né en 1656, mort le 12 mars 1699. Il eut part à tous les changemens par lesquels Pierre I donna une nouvelle vie à son empire, et n'usa de son influence que pour le bien de l'état et pour la gloire de son maître. Après avoir été revêtu des places les plus lucratives, il laissa à peine de quoi faire les frais de ses funérailles.

LEFRANC DE POMPIGNAN (J.-J.), de l'académie française, né à

Montauban le 17 août 1709, mort le premier novembre 1784. Il a fait des odes sacrées dans lesquelles on trouve de belles strophes, mais peu d'inspiration ; celle qu'il a faite sur la mort de J.-B. Rousseau est une des plus poétiques. Sa tragédie de *Didon* s'est conservée au théâtre par le mérite d'un style pur, élégant, et qui présente quelquefois des beautés dignes d'un élève de Racine. Parmi les pièces du second ordre, il en est très-peu que l'on pût comparer à Didon. Sa traduction en vers des Géorgiques est éclipsée par celle de Delille ; sa traduction en prose des tragédies d'Eschyle manquait à notre littérature, et prouve qu'il avait étudié les modèles de l'art. Malgré les sarcasmes de Voltaire, Lefranc était un littérateur infiniment estimable, et il en conservera la réputation.

LEGENDRE (Louis), député de la convention, né en 1756, avait été matelot et boucher avant la révolution dans laquelle il se jeta. Son éloquence sauvage lui donna un grand ascendant sur la populace, et il s'en servit pour attiser le feu de la révolte. Il vota la mort de Louis XVI, en proposant d'envoyer un morceau de son corps à chaque département. Après le 9 thermidor, il se montra plus modéré, et même repentant de ses horribles excès. Il mourut le 13 décembre 1797, âgé de 41 ans. Avec une autre éducation, il eût été un des hommes les plus marquans de cette époque.

LE GENDRE, mort à Paris, le 11 janvier 1833, de l'académie des sciences, s'était placé depuis long-temps au premier rang parmi les mathématiciens de l'Europe. Il avait été sous l'empire membre du conseil de l'instruction publique, place qu'il perdit à la restauration. La franchise et l'honnêteté de son caractère égalaient ses talens. Sa *géométrie* a eu un grand nombre d'éditions et est devenue classique. Son *essai sur la théorie des nombres* (1798) est recommandable par la difficulté du sujet et par la profondeur des recherches.

LEGENDRE. Voy. Gendre (le).

LEGOUVÉ (Gabriel-Marie-Jean-Baptiste), fils d'un avocat distingué, né à Paris le 23 juin 1764, mort le 8 octobre 1798. Il a fait représenter les tragédies de *la mort d'Abel*, de *Quintus Fabius*, de *Laurence*, d'*Etéocle*, d'*Epicharis et Néron* et de la *Mort de Henri IV*. A l'exception de la première et de la dernière, les autres ont eu peu de succès ; dans *la Mort d'Abel*, il fut inspiré par Gessner et par Klopstock. Il a publié plusieurs petits poëmes tels, que *la Sépulture*, *les Souvenirs*, *la Mélancolie* et *le Mérite des Femmes* ; c'est principalement à ce dernier, dans lequel on remarque de la grâce et beaucoup de vers heureux, que Legouvé doit sa réputation. Il fut membre de l'institut.

LEGRAIN. Voy. Grain (le).

LEGRAND. Voy. Grand (le).

LEGRAS. Voy. Gras (le)

LEGROS. Voy. Gros (le).

LE GRAVEREND (Jean-Marie-Emmanuel), né à Rennes en 1776, chef de division au ministère de la justice, et depuis directeur des affaires criminelles, membre de la chambre des députés pendant les cent jours et en 1817, maître des requêtes en 1819, mort à Paris en 1827, avec la réputation d'un jurisconsulte éclairé et d'un ferme défenseur des doctrines constitutionnelles. Parmi ses ouvrages on estime surtout son *Traité de la législation criminelle en France*, deuxième édition 1823, 2 vol. in-8.

LE GROS (Joseph), l'une des plus belles hautes-contres qu'on ait entendues à l'opéra, né le 7 septembre 1759, dans le diocèse de Lyon, débuta à l'académie royale de musique, le premier mars 1764 avec le plus brillant succès, quitta le théâtre en 1785, dirigea l'entreprise du concert spirituel de 1777 jusqu'à la suppression de cet établissement en 1791, se retira à la Rochelle, et y mourut le 20 décembre 1793.

LEHMANN (Jean Gottlob), mort le 22 janvier 1767. Les ouvrages de chimie et de métallurgie de ce savant allemand lui ont fait une juste réputation dans toute l'Europe.

LEHOC (Louis-Grégoire), né à Paris en 1743, mort le 15 octobre 1810. Financier et diplomate, il donna à 60 ans, au théâtre français, en 1804,

la tragédie de *Pyrrhus* qui obtint du succès, et une mention honorable du jury des prix décennaux.

LEIBNITZ (Godefroi-Guillaume), philosophe et mathématicien du premier ordre, et le savant le plus universel des temps modernes; né à Leipsig le 3 juillet 1646, il mourut le 14 novembre 1716. Il disputa à Newton la découverte du calcul différentiel. Louis Dutens a réuni ses œuvres en 6 vol. in-4, Genève, 1768. Dans ses écrits de métaphysique sur l'espace, sur le temps, sur le vide, sur la matière, sur l'union du corps, de l'âme, et d'autres objets qu'il discute quelquefois en homme d'esprit, plutôt qu'en philosophe profond, il semble moins chercher à expliquer la manière dont les choses existent réellement qu'à proposer d'ingénieuses hypothèses.

LEISSEGUES (Corentin-Urbain de), vice-amiral, commandeur des ordres de St.-Louis et de la légion-d'honneur, né à Heuvec, près de Quimper (Finistère), le 29 août 1758, entra dans la marine en 1778, fut chargé plusieurs fois de commandemens importans, entr'autres des forces navales franco-bataves en 1800, en 1811 des forces navales françaises, italiennes et napolitaines, dans les îles Ioniennes. Il remit Corfou aux alliés en 1814, obtint sa retraite en 1817, et mourut à Paris à la fin de mars 1832.

LEMAIRE (Jac.), navigateur hollandais devenu célèbre par la découverte du détroit qui porte son nom. Il mourut en 1616.

LEMAIRE DE BELGES (J.), poète et historien, mort en 1548 à 75 ans, est surtout connu par son livre des *Illustrations des Gaules*.

LE MAIRE, professeur de poésies latines à la faculté des lettres de l'académie de Paris, né à Triaucourt, département de la Meuse, en 1764, ancien professeur de l'université, mort à Paris le 5 octobre 1831, remplit honorablement plusieurs places administratives. Il a laissé comme monument de son érudition et de son zèle pour les bonnes études *la collection des classiques latins*, vaste répertoire des commentaires anciens et modernes, qu'il a eu la gloire de conduire presque jusqu'à sa fin.

LEMAITRE DE CLAVILLE (Ch.-Franç.), né à Rouen vers 1670, mort en 1740. Sa réputation est fondée sur le *Traité du vrai mérite*, 2 vol. in-12, qui eut une vogue extraordinaire, et qu'on ne lit plus guères.

LEMAISTRE DE SACY, mort en 1684, est surtout connu par son excellente traduction de la *Bible*. Il y a eu des *Lemaistre*, magistrats incorruptibles, sous François I, Henri II et Louis XIV, et renommés pour leurs grands talens.

LEMERCIER (Jacq.), architecte, mort en 1660. Le cardinal de Richelieu lui confia, en 1629, l'exécution du collége de la Sorbonne, et 6 ans après celle de l'église du même nom. Son dernier ouvrage fut l'église Saint-Roch.

LEMERY (Nic.), médecin et chimiste, de l'académie des sciences, né à Rouen le 17 novembre 1645, mort le 19 juin 1715. On lui doit plusieurs ouvrages estimés : une *Pharmacopée universelle*, in-4; un *Dictionnaire universel des drogues simples et composées*, in-4; *Nouveau recueil de secrets et de curiosités les plus rares*, 2 vol. in-8. Son *Cours de chimie* a été traduit dans toutes les langues. Son fils, né en 1697, mort en 1743, a laissé un bon *Traité des alimens*.

LEMIERRE (Ant.-Marin), de l'académie française, né à Paris en 1733, mort à Saint-Germain-en-Laye le 4 juillet 1793. Quoique dur, sec et recherché dans ses vers, il en faisait quelquefois de très-heureux. Il semblait dans ses tragédies n'avoir eu pour objet que l'effet de la pantomime et la perspective de la scène; la nature paraissait en avoir fait un décorateur plutôt qu'un poète. Cependant il péchait moins par le fonds des pensées que par la bizarrerie de l'expression. Sa *Veuve du Malabar*, qui est toute d'invention, se maintient au répertoire avec *Hypermnestre* et *Guillaume-Tell*. Ses autres tragédies sont à peu près oubliées : *Barnevelt* cependant n'est pas sans mérite. Un peu revenu de la manie du théâtre, Lemierre voulut se signaler dans une autre car-

vière; il entreprit de chanter l'art de peindre; au milieu de phrases sèches, obscures, triviales, dans son poëme de *la Peinture* brillent des éclairs de talent; plusieurs morceaux, pour être parfaits, n'auraient besoin que d'être polis par le goût: quelques-uns même ne seraient pas désavoués par les maîtres de l'art. Son poëme des *Fastes* ou *les Usages de l'année*, offre les mêmes défauts et les mêmes qualités; on y trouve des morceaux étendus où règnent l'inspiration la plus heureuse et l'originalité la plus piquante; son *Clair de lune* est dans la mémoire de tous les amateurs de beaux vers. En résumé, Lemierre manquait souvent de goût, mais il était né poète, et on n'en peut dire autant de certains versificateurs, qui se croient infiniment supérieurs à lui, et dont la petite réputation s'éteindra avant la sienne. On cite de lui beaucoup de mots où se peint la vanité la plus ingénue; mais elle n'avait rien d'offensant pour personne. Etourdi du succès de sa *Veuve du Malabar*, il disait à un buste de Voltaire: « Ah! coquin, tu voudrais bien avoir fait ma veuve! » Il eut dans sa vie privée des qualités fort estimables: sa piété filiale était reconnue, sa candeur et sa bonté ne l'étaient pas moins; il répondit à un homme puissant qui lui demandait au plus fort de la terreur, pourquoi il ne travaillait plus pour le théâtre: « La tragédie court les rues. » Ses œuvres ont été recueillies en 1810, en 3 vol. in-8.

LEMIRE (Noel), graveur au burin, né à Rouen en 1724, mort en 1801, élève de Lebas; ses paysages et ses marines sont estimés.

LEMOINE (Jean), cardinal, fondateur du collége de son nom à Paris, né au treizième siècle, mort le 22 août 1313, négocia la paix entre Philippe-le-Bel et le saint siége.

LEMOINE (François), peintre d'histoire, né à Paris en 1688, se tua le 4 juin 1737: il était devenu aliéné. Son chef-d'œuvre est la composition du grand salon qui est à l'entrée des appartemens de Versailles. Un peintre de ce nom, mort à Rouen en 1803, a fait dans cette ville le plafond du théâtre des Arts, représentant l'apothéose du grand Corneille.

LEMONNIER (Guil.-Antoine), l'abbé, né en 1721, mort le 4 avril 1777. On a de lui une traduction estimée des *Comédies* de Térence, une traduction littérale des *Satires* de Perse, des fables, contes et épîtres, in-8. Il s'est fait distinguer dans un genre où a excellé le seul La Fontaine. *L'Enfant bien corrigé* est cité comme son chef-d'œuvre. Un autre *Lemonnier*, né en 1731, mort le 8 janvier 1796, a donné un assez grand nombre de pièces de théâtre, parmi lesquelles on remarque *le Cadi dupé* et *la Meunière de Gentilly*, opéras-comiques.

LE MONNIER (Anicet-Charles-Gabriel), peintre d'histoire, né à Rouen en 1743, élève de Vien, remporta le grand prix de peinture en 1770, fit à Rome, comme pensionnaire de l'académie, un séjour favorable à ses talens, et fut reçu à l'académie de peinture en 1789. Administrateur en 1810 de la manufacture des tapisseries de la Couronne, il perdit cette place en 1816, et mourut à Paris en 1824. Trois de ses tableaux qui rassemblent les personnages les plus illustres des derniers siècles, ont été acquis par le prince Eugène pour la galerie de Munich.

LEMONTEY (Pierre-Edouard), membre de l'institut (acad. franç.) et de l'acad. de Lyon, sa ville natale, né en 1761, suivit d'abord le barreau et remporta deux prix à l'acad. de Marseille. Lors de la convocation aux états-généraux, il se fit connaître avantageusement comme publiciste. Député du Rhône, à la première assemblée législative, il la présida à diverses reprises et s'y fit remarquer par sa modération et ses connaissances. Retiré ensuite à Lyon, il prit les armes pour la défense de la ville, et n'échappa à la mort qu'en se réfugiant en Suisse, en revint dès 1795, et remplit des fonctions administratives. En 1804, chef de la censure des théâtres, il s'acquitta honorablement de cette tâche difficile, remplaça à l'académie française l'abbé Morellet, et mourut le 27 juin 1826. Outre ses

nombreuses productions, il a laissé des manuscrits pour l'*Histoire critique de la France, depuis la mort de Louis XIV*; l'*Histoire de la régence*, ouvrage d'un grand intérêt, a paru depuis sa mort, 2 vol. in-8. 1832.

LEMOT (Franç. Fréd.), statuaire, chev. des ordres de la légion d'honneur et de saint Michel, né à Lyon, en 1773, mort à Paris le 8 mai 1827, membre de la quatrième classe de l'Institut et professeur à l'école royale des Beaux-Arts, élève de Dejoux, remporta à dix-sept ans le grand prix de sculpture, ne fit à Rome qu'un séjour de deux ans; atteint par la réquisition, servit quelques années dans l'artillerie, et revint à Paris en 1795, pour un concours. Depuis cette époque il produisit un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont des statues de *Lycurgue*, de Léonidas et de Cicéron, et les statues équestres (en bronze), de Henri IV, à Paris, et de Louis XIV, à Lyon

LEMOYNE (Pierre), jésuite, né en 1602, mort le 22 avril 1671, a sauvé son nom de l'oubli par son poëme de *Saint Louis*, dont parle La Harpe dans son *Cours de littérature*. Il était né avec de grandes dispositions pour la poésie.

LEMOYNE (Jean-Louis), sculpteur, né à Paris en 1665, y mourut en 1755. On lui doit plusieurs ouvrages estimés, entre autres les portraits du régent, de Mansard et de Largillière. Son fils se distingua aussi dans la sculpture; c'est lui qui a exécuté le mausolée du cardinal de Fleury.

LEMOYNE (Jean-Baptiste Moyne, dit), musicien et compositeur, né le 3 avril 1751, mort à Paris le 30 décembre 1796, a donné à l'Opéra *Electre*, *Phèdre*, *les Prétendus*, *Nephté*, et *les Pommiers et le moulin*, et au théâtre Feydeau plusieurs opéras-comiques. Son fils, mort en 1816, a laissé des sonates, des romances et un opéra-comique aux Variétés.

LENCLOS (Anne de), connue sous le nom de Ninon, fille de M. de Lenclos, gentilhomme de Touraine, née à Paris en mai 1616, morte en 1706, âgée de 90 ans. Son père, un peu épicurien, donna à sa fille une éducation qui se ressentit trop de ses principes relâchés. — Douée d'une figure qu'on ne pouvait appeler belle, mais pleine de charmes et de finesse, elle fut bientôt entourée d'adorateurs. Sa taille surtout, élégante et voluptueuse, contribua beaucoup à ses succès, et maîtresse d'elle-même à 15 ans, sa morale peu sévère fut la cause sans doute de la conduite peu retenue qu'elle mena. Mais elle sut atténuer ce défaut, par les qualités de son âme et de son esprit à la fois séduisant et solide, et par sa modestie, car elle ne cherchait pas à briller dans la conversation. Jamais elle ne trafiqua de ses charmes, quoique son père lui eût laissé une fortune délabrée. Indépendante au contraire, elle sacrifia souvent la fortune à son repos et à sa liberté. Ses faveurs étaient le résultat d'un amour véritable. — Inconstante il est vrai, perdait-on son amour, on était sûr au moins de son amitié. — Elle compta des admirateurs parmi les plus beaux noms de la France. On briguait même chez les femmes, l'honneur d'être admis dans ses salons, faveur qu'elle n'accordait guère qu'au mérite. Ce siècle célèbre eut son Aspasie.—On a d'elle un petit nombre de lettres.

LENGLET DUFRESNOY (Nic.), né le 5 octobre 1674, mort le 16 janvier 1753. On a de ce savant abbé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels il faut remarquer ses *Méthodes pour étudier l'histoire et la géographie*, et ses *Tablettes chronologiques*. Il fut mis cinq fois à la Bastille.

LENOIR (Nic.), architecte, né à Paris en 1726, y mourut le 31 juin 1810. Il éleva en six semaines (1787) le théâtre de la Porte-Saint-Martin. En 1790, il construisit à ses frais le théâtre de la Cité; on lui doit aussi le marché Beauveau, dans le faubourg Saint-Antoine.

LENOIR (S. Charles-Pierre), né à Paris en 1732, fut successivement conseiller au Chatelet, lieutenant criminel, maître des requêtes, lieutenant de police de Paris, conseiller d'état, bibliothécaire du roi. Dans

tous ces emplois il se distingua par son désintéressement et sa philantropie, créa plusieurs établissemens utiles, et fut un de ceux qui contribuèrent le plus à l'abolissement de la torture. Il donna sa démission en 1790, se retira en Suisse et de là à Vienne. De retour en France en 1802, il obtint de Napoléon, sur le Mont-de-Piété, dont il avait été le fondateur, une pension de 4,000 fr., qui était son unique ressource, et mourut en 1807, laissant la réputation d'un magistrat aussi intègre qu'éclairé.

LENOTRE (And.), architecte et dessinateur des jardins du roi, né à Paris en 1613, y mourut en 1700. Il perfectionna l'art des jardins. Il suffit de citer ceux de Vaux, de Chantilly, de Saint-Cloud, de Sceaux, de Versailles, de Meudon et des Tuileries, dont il traça les plans et dirigea l'exécution. On lui doit aussi le parterre du Tibre à Fontainebleau, et l'admirable terrasse de Saint-Germain. Louis XIV le combla de caresses et de bienfaits.

LENTULUS, fameux sénateur romain, d'une illustre et ancienne famille de Rome, qui a fourni des consuls et plusieurs grands hommes, entra dans la conjuration de Catilina, fut arrêté et mis en prison.

LEO (Léonard), l'un des plus grands compositeurs harmonistes, né à Naples en 1694, mort en 1744. Son *Miserere* est un chef-d'œuvre, et la musique qu'il fit pour le théâtre n'est pas moins admirable que sa musique d'église.

LÉOCHARÈS, sculpteur grec, travailla, selon Vitruve, avec Praxitèle, au tombeau de Mausole, dont le côté occidental fut son ouvrage. Il fit un grand nombre de statues en bronze, en or et en ivoire.

LÉON. Il y a eu onze papes de ce nom. Le premier, surnommé *le Grand*, l'un des plus illustres papes qui aient été sur le siége de Rome, où il naquit, fut un modèle d'humilité, de sagesse, de douceur et de charité; il mourut le 10 novembre 461. Le P. Maimbourg a écrit son histoire. Le deuxième, mort le 23 mai 683, confirma le sixième concile général, et gouverna l'église avec sagesse. Le troisième, mort le 11 juin 816, avait des mœurs édifiantes, du courage, du zèle, de l'éloquence, du savoir et une sage politique. Il couronna Charlemagne empereur d'occident. Le quatrième, mort le 17 juillet 855, illustra le pontificat par son courage et ses vertus, orna et répara la ville de Rome, et mit les terres de l'église à l'abri des incursions des Sarrasins. C'est entre son pontificat et celui de Benoît III qu'est placé le prétendu pontificat de la papesse Jeanne. Le cinquième succéda à Benoît IV en 903, fut chassé et mis en prison un mois après, et y mourut de chagrin le 6 décembre. Le sixième fut placé sur le saint-siége en juin 928, et mourut en février 929. Le septième, Romain, montra beaucoup de zèle et de piété dans sa conduite, et mourut en juillet 939. Le huitième, mort le 6 avril 965, a été regardé par quelques-uns comme un anti-pape. Benoît V lui disputa le pontificat. Le neuvième était un pieux et savant pape. Il travailla à la réforme de la discipline ecclésiastique, tint plusieurs conciles en Italie, en France et en Allemagne, et mourut le 19 avril 1054. *Léon X*, pape célèbre et l'un des plus grands politiques du seizième siècle, né à Florence le 11 décembre 1475, obtint la tiare en 1513, et mourut le premier décembre 1521, à quarante-quatre ans. Il dressa le fameux concordat, conclut le concile de Latran en 1517, anathématisa Luther en 1520, et favorisa les arts et les sciences. C'est à lui principalement qu'on doit attribuer la naissance des belles-lettres en Italie. *Léon XI*, élu pape après la mort de Clément VIII, le 1 avril 1605, mourut le 27 du même mois, regretté à cause de son rare mérite.

LÉON XII (Annibal Della Genga, pape sous le nom de), né en 1760, à la Genga, près Spolette, créé cardinal par Pie VI, élu le 28 septembre 1823, prit possession du trône pontifical le 13 juin 1824. Les principaux événemens de son règne sont la célébration du jubilé, la réédification de la basilique de St.-Paul, récemment

incendiée, et la destruction des malfaiteurs. Protecteur éclairé des sciences et des arts, il enrichit la bibliothèque du Vatican et les musées Romains, embellit Rome, favorisa le commerce et l'industrie, et mérita les regrets de ses sujets, qui le perdirent le 10 février 1829.

LÉON. Six empereurs d'Orient ont porté ce nom. Le premier, surnommé *l'Ancien* ou *le Grand*, parvint à l'empire après Marcien en 457, et mourut en janvier 474. Son avarice obscurcit l'éclat de ses vertus. Le deuxième, dit *le Jeune*, fils de Zénon, dit l'Isaurien, succéda à son aïeul en 474, à l'âge de 16 ans; mais Zénon, son père, régna d'abord sous son nom, et se fit ensuite déclarer empereur en février de la même année. Léon mourut au mois de novembre suivant, et Zénon demeura seul maître de l'empire. *Léon* III, l'*Isaurien*, monta sur le trône après Théodose III en 717, et mourut en 741. Il défendit Constantinople avec beaucoup de valeur, et persécuta les savans. Le quatrième, surnommé *Chazare*, né le 25 janvier 751, succéda à Constantin Copronyme, son père, en 1775, fut comme ses prédécesseurs grand persécuteur des saintes images, et mourut en 780. Le cinquième fut massacré la nuit de Noël de 820; il avait été proclamé en 813 à la place de Michel Curopalate, et était surnommé l'*Arménien*. Il avait remporté une victoire célèbre sur les Bulgares, et se fit détester ensuite par ses cruautés. *Léon VI*, dit *le Sage* et *le Philosophe*, monta sur le trône en 886, et mourut en 911. Il appela à son secours les Turcs pour repousser les barbares, et fit une grande faute: en se servant de leurs armes, il leur ouvrit le chemin de Constantinople, et après en avoir été les soutiens, ils en furent les destructeurs. Ses surnoms lui ont été donnés, non pour ses mœurs, qui étaient très-corrompues, mais pour la protection qu'il accorda aux lettres. On a de lui un *Traité de tactique*, le plus intéressant de ses ouvrages: on y voit l'ordre des batailles de son temps.

LÉON, archevêque de Thessalonique au neuvième siècle, est un de ceux qui contribuèrent le plus à faire revivre la littérature grecque.

LÉON *le Grammairien*, florissait dans le douzième siècle. Il a composé une *Chronique* de Constantinople, imprimée au Louvre, et qui fait partie de la Byzantine.

LÉON de Bysance, fameux philosophe, né dans cette ville, florissait vers l'an 350 avant J.-C. Il fut disciple de Platon, et s'acquit une grande réputation par son esprit et sa capacité dans les affaires. Accusé injustement d'avoir trahi sa patrie, il s'étrangla pour échapper à la fureur du peuple. Il ne nous est parvenu aucun de ses écrits.

LÉONARD (NICOLAS-GERMAIN), né en 1744 à la Guadeloupe, mort à Nantes le 26 janvier 1793. Il remit en faveur dans notre poésie le genre descriptif; mais c'est à celui de l'idylle qu'il semblait appelé par un goût prédominant, et il y a excellé. On a de lui d'autres ouvrages qui prouvent qu'il avait à la fois le mérite de bien choisir ses modèles et le talent de les imiter. Thomson et Gessner parmi les modernes; chez les anciens, Anacréon, Catulle, Horace, Tibulle, Virgile même, lui servirent de maîtres. Il l'emporta sur Colardeau, qui mit en vers en même temps que lui *le Temple de Gnide* de Montesquieu. Ses lettres de deux amans de Lyon, son *Voyage aux Antilles*, son roman pastoral d'*Alexis* et son poëme des Saisons, ont obtenu et mérité du succès, mais son vrai titre à une réputation durable et non contestée est son recueil d'*Idylles* en 4 livres. Ses poésies ont été publiées en 2 vol. in-18, chez Prault, 1787.

LÉONI (LOUIS), né à Padoue en 1531, mort en 1606, se distingua comme peintre, sculpteur et graveur. Son fils fut un peintre habile; et un autre *Léone Léoni*, mort en 1660, obtint de la réputation comme orfèvre, sculpteur et graveur en médailles. Un quatrième *da Léoni*, né à Parme vers 1664, est cité comme bon dessinateur et graveur à l'eau-forte.

LÉONIDAS I et II, rois de Sparte. Le premier, célèbre par sa valeur,

défendit le défilé des Thermopyles contre l'armée innombrable de Xercès avec trois cents hommes seulement, et y perdit la vie l'an 480 avant J.-C. avec toute sa troupe, excepté un seul qui se sauva et fut reçu comme un traître à sa patrie. Ils avaient célébré à l'avance leurs funérailles. Le second, qui régnait 256 ans avant J.-C., fut chassé par Cléombrote son gendre, et rétabli ensuite.

LÉONTIUM, courtisane athénienne, à qui son goût pour la philosophie a donné de la célébrité. Elle fut aimée d'Epicure et de Métrodore, le plus fameux de ses disciples. Elle plut aussi au poète Hermésianax, qui donna son nom à ses trois livres d'*Elégies*.

LÉOPARDI (ALEXANDRE), sculpteur et architecte, mort à Venise, en 1510, est connu principalement par le mausolée du doge Vendramin, que l'on doit à son ciseau. Il y a beaucoup d'analogie entre les bas-reliefs de ce monument et ceux de la fontaine des Innocens à Paris.

LEOPOLD I et II, empereurs d'Allemagne. Le premier, fils de Ferdinand III et de Marie-Anne d'Autriche, sœur de Philippe IV, roi d'Espagne, né le 9 juin 1640, mourut le 6 mai 1705, à soixante-cinq ans. C'était un prince d'un jugement droit et solide, mais peu courageux. Il ne se trouva à aucun siège et à aucune bataille; néanmoins pendant tout son règne il soutint la guerre par ses généraux, soit contre les Turcs, soit contre la France, à laquelle il céda Strasbourg. Le second, né le 7 mai 1747, couronné empereur en 1790, était fils de François I et de Marie-Thérèse; il mourut à 45 ans, en 1792. Ce prince était auparavant grand-duc de Toscane, et il avait gouverné pendant vingt-cinq ans ses états avec sagesse et avec gloire. Parvenu à l'empire, il donna au gouvernement autrichien un éclat que peu de règnes ont offert.

LÉOPOLD (ACHILLE-DAN.), né à Lubeck en 1631, mort le 11 mars 1753. Cet aveugle-né apprit les langues, la jurisprudence, la philosophie, la théologie, la musique, et s'attacha surtout à la littérature et à la poésie. On a de lui plusieurs ouvrages écrits en latin.

LÉOPOLD (CHARLES-GUILLAUME de), secrétaire d'état, commandeur de l'ordre de l'étoile Polaire, un des dix-huit de l'académie Suédoise, membre de l'académie royale des sciences, de celle des belles-lettres, de l'histoire et des antiquités, de l'académie musicale de Stockholm, de l'académie de Pise, de la société académique des arts et des sciences de Marseille, de la société de littérature scandinave, à Copenhague, né à Stockholm, le 2 avril 1756, eut à vaincre les obstacles de son humble fortune, et dut à la persévérance de ses efforts d'en triompher. En 1788, il devint secrétaire particulier de Gustave III, et dès-lors sa destinée fut intimement liée à celle du monarque, dont sa mort le plongea dans un long oubli qui fut compensé depuis par de flatteuses distinctions. Il mourut le 8 novembre 1829.

LÉOSTHÈNE, général athénien, disciple de Démosthène, fut mis à la tête de l'armée qui devait affranchir la Grèce de la tyrannie des Macédoniens, après la mort d'Alexandre-le-Grand, 324 ans avant J.-C.; mais il fut tué d'un coup de pierre devant Lamia, ville de Thessalie, dont il faisait le siége. Cette mort fut suivie de la défaite des Athéniens, l'an 324 avant J.-C. L'oraison funèbre de Léosthène fut prononcée dans Athènes par l'orateur Hypéride en l'absence de Démosthène, qui avait été exilé.

LÉOTYCHIDES, fils de Ménarès, de la race des Proclides, roi de Sparte. Il défit les Perses dans un grand combat naval près de Mycale, l'an 479 avant J.-C. Dans la suite, accusé d'un crime capital par les éphores, il se réfugia à Tégée, où il mourut vers l'an 475 avant J.-C.

LEPAUTE (JEAN-ANDRÉ), célèbre horloger, né en 1709, mort le 11 avril 1789. Il fit en 1753 pour le palais du Luxembourg la première horloge horizontale qu'on ait vue à Paris, et la même année il inventa une pendule à une seule roue. On lui doit les horloges des Tuileries, du Palais-Royal,

et du Jardin du roi. Il a publié un *Traité d'horlogerie*. Son frère, Jean-Baptiste, se distingua aussi par ses talens dans cette branche importante des arts mécaniques. Il mourut en 1802. Il était horloger du roi, et on lui doit la belle horloge de l'hôtel-de-ville de Paris, posée en 1786.

LEPAUTE (madame), né à Paris le 5 janvier 1723, morte le 6 décembre 1788, fut l'amie de Clairaut et de Lalande, se distingua dans l'astronomie, science assez rare chez les dames.

LEPAUTE D'AGELET, né en 1751, élève du célèbre Lalande, astronome de l'académie des sciences, prit part à l'expédition envoyée aux terres australes, en 1773, repartit avec M. de la Peyrouse, et périt dans ce voyage si funeste à tous ceux qui l'accompagnèrent.

LEPAUTRE (ANTOINE), architecte, né à Paris en 1614, mort en 1691, était premier architecte, du roi et de Monsieur, frère de Louis XIV. C'est pour ce prince qu'il construisit les deux ailes du château de Saint-Cloud. Ses œuvres d'architecture sont encore estimées des artistes. Son frère Jean, dessinateur et graveur à l'eau-forte en architecture, né à Paris en 1617, mort en 1682, a produit un œuvre très-nombreux qui servira toujours de modèle aux artistes qui se dévouent à l'architecture et à l'ornement. Le fils du précédent, *Pierre Lepautre*, est un sculpteur célèbre. Son chef-d'œuvre est *le Groupe d'Enée et d'Anchise*, que l'on voit dans le jardin des Tuileries; l'*Atalante* et *le Faune à la biche* dans le même jardin sont encore de lui. Né à Paris en 1660, il mourut en 1744.

LEPIDUS (M. ÆMILIUS), fameux général romain, d'une famille illustre et féconde en grands hommes, fut grand-pontife et trois fois consul. Il se mit à la tête d'une armée pendant les troubles qui suivirent la mort de Cesar, et devint l'un des triumvirs avec Auguste et Marc-Antoine. Après la défaite de Pompée par Auguste, il voulut se rendre maître de la Sicile; mais il fut obligé de se soumettre à Auguste. Il mourut l'an 741, treize ans avant J.-C.

LE PRINCE DE BEAUMONT (MARIE), née à Rouen le 26 avril 1711, morte en 1780, a publié un grand nombre de volumes consacrés à l'éducation. Ses ouvrages les plus connus en ce genre sont: *le Magasin des enfans* et *le Magasin des adolescentes*. Un style simple et facile, une morale attachante et douce, des traits historiques bien choisis, une imagination heureuse, font des écrits de cette dame le charme de la jeunesse, et ne sont point indignes des regards de l'homme de goût.

LERME (FRANÇOIS DE ROXAS DE SANDOVAL, duc de), premier ministre de Philippe III, roi d'Espagne, est un des exemples les plus frappans de l'inconstance de la fortune et du néant des grandeurs. Son élévation excita la jalousie et le mécontentement des grands; ses ennemis l'accusèrent d'avoir fait empoisonner, en 1611, la reine Marguerite par son favori D. Rodrigue Caldéron; quelque éloignée que cette action fût de son caractère, dont la douceur était la base, le roi fut obligé de céder à la haine des courtisans, et le duc de Lerme fut disgracié en 1618. Il mourut de chagrin en 1625, et dépouillé de la plus grande partie de ses biens par Philippe IV.

LEROUX (J.-J.), médecin distingué, membre titulaire de l'académie de médecine et de la commission centrale de salubrité publique, chevalier de la légion d'honneur, né en 1749, doyen de la faculté en 1810, continua de professer la clinique interne jusqu'en 1822, époque où il obtint sa retraite, et mourut du choléra à Paris, âgé de 83 ans.

LE ROY (PIERRE), chanoine de la cathédrale de Rouen, l'un des principaux auteurs de la *satyre Ménippée*. Il joignait à beaucoup d'esprit les qualités d'un excellent citoyen. On sait quel service rendit à la cause de notre Henri IV cet ouvrage piquant et qu'on relit encore. Le succès en fut si grand qu'il s'en fit quatre réimpressions dans un mois; c'est un chef-d'œuvre d'enjouement et de bonne plaisanterie. C'est le chanoine le Roy qui conçut la première idée de cette

satire ingénieuse ; mais elle a été terminée et mise dans l'état où nous la voyons par le fameux P. Pithou; d'autres écrivains y employèrent leurs plumes.

LE ROY (JULIEN), fameux horloger, né à Tours en 1686, mort à Paris en 1759. Dès son enfance il fit paraître tant de goût pour les mécaniques qu'à treize ans il faisait de lui-même de petits ouvrages d'horlogerie. Les Anglais excellaient alors dans cet art; J. Le Roy les égala bientôt par ses inventions et par la perfection où il porta les montres. Sa pendule d'équation répandit son nom dans toutes l'Europe. Son fils aîné s'est aussi distingué dans l'horlogerie. Ses trois autres fils se sont fait un nom dans les sciences.

LE ROY (ALPHONSE-LOUIS-VINCENT), né à Rouen le 23 août 1741, habile médecin et professeur d'accouchement, a beaucoup écrit sur les maladies des femmes et des enfans. Il fut assassiné dans sa maison le 16 janvier 1816, à l'âge de soixante-quinze ans.

LE ROY (SÉBASTIEN), peintre d'histoire, mort à Paris en 1832, dans un âge assez avancé. Ses principales compositions sont *Vénus arrêtant Enée prêt à tuer Hélène*; le *couronnement d'Esther*, etc.

LESAGE (ALAIN-RENÉ), né le 8 mai 1668 à Sarzeau, près de Vannes, mort à Boulogne-sur-mer le 17 novembre 1747, auteur du meilleur de nos romans, *Gil Blas*. Aucune des aventures de ce livre n'est au-dessus de la sphère des événemens communs; c'est une peinture fidèle et naïve de l'homme pris dans toutes les conditions de la vie. On se fait illusion en lisant ce roman, au point de croire en reconnaître tous les personnages; Molière lui-même, s'il eût fait un roman, n'en eût pas fait un plus vrai; aussi a-t-on dit avec raison de cet excellent ouvrage, que c'était une comédie en 4 vol. Ce qui ajoute encore à la gloire de Lesage, c'est qu'il a donné au théâtre l'excellente comédie de *Turcaret*; la petite comédie de *Crispin rival de son maître* ne lui est pas inférieure en son genre; Regnard n'a rien produit de plus gai. La vérité de son dialogue distinguera toujours Lesage parmi les auteurs dramatiques; jamais on n'y trouve une plaisanterie, un trait qui ne soit amené par le sujet même. Jamais l'auteur n'abandonne la scène pour courir après une épigramme ou une saillie déplacée. Personne en ce genre ne s'est plus approché de Molière. On a réuni en collection ses autres romans et les nombreux opéras-comiques qu'il fit pour le théâtre de la Foire.

LESBONAX, philosophe et orateur grec, né à Mytilène, florissait sous l'empire d'Auguste. On a deux *Harangues* imprimées sous son nom.

LESCOT (PIERRE), célèbre architecte, né à Paris en 1510, mort en 1571. La façade intérieure de la cour du Louvre, appelée façade de l'horloge, est de lui; c'est un chef-d'œuvre pour la pureté de l'architecture, la perfection des profils, la richesse et la beauté des ornemens. Un de ses ouvrages les plus célèbres est *la Fontaine des Innocens*, où le génie de J. Goujon a si bien secondé celui de de l'architecte, qui sera toujours regardé comme un des plus grands architectes dont puisse s'honorer la France.

LESCURE (le marquis de), général des armées royalistes de la Vendée, né le 13 octobre 1766 dans le Poitou. Il déploya dans l'armée vendéenne une valeur brillante jointe à un calme et à une prudence peu commune. Son humanité était plus admirable encore; il protégea constamment les prisonniers, et les préserva des représailles qu'on exerçait alors. Il mourut des suites d'une blessure, le 3 novembre 1793.

LESDIGUIÈRES (FRANÇOIS DE BONNE, duc de), fut un des capitaines de Henri IV, qui aidèrent le plus efficacement ce prince à monter sur le trône, et depuis défendit sa puissance contre les ennemis de la France. Il mourut à Valence le 28 septembre 1626, à quatre-vingt-quatre ans. Il fut maréchal de France et connétable.

LESLEY (JEAN), évêque écossais, né en 1527, mort en 1596, rendit de

grands services à l'infortunée Marie Stuart. On a de lui une *Histoire d'Ecosse* en latin, et d'éloquens écrits en faveur de la reine Marie. Les Écossais lui doivent le premier recueil de leurs lois.

LESSING (Gotthold-Ephraïm), célèbre littérateur allemand, né en janvier 1729, mort le 13 février 1781. Il débuta dans la carrière littéraire par des pièces de théâtre, et en 1763 il publia, sous le titre de *Laocoon*, un écrit sur la théorie du beau dans les arts d'imitation; cet ouvrage le plaça au premier rang des littérateurs allemands. Il fut suivi de plusieurs autres productions, parmi lesquelles on distingue la *Dramaturgie*, ouvrage dans lequel il professe une grande admiration pour Diderot, et traite de la théorie dramatique. La tragédie d'*Emilia Galeotti* et son drame de *Nathan* contribuèrent au perfectionnement du théâtre allemand. Lessing a aussi publié un recueil de fables en prose. Ses œuvres complètes ont été publiées à Berlin en 30 vol. in-18,

LESUEUR (Eustache), surnommé le *Raphaël français*, né à Paris en 1617, mort en 1655. Les tableaux de ce peintre célèbre font le plus bel ornement de la galerie du Luxembourg: sa vertu égalait son talent. Le compositeur du même nom, vivant, est un de ses descendans directs. Un autre *Lesueur* (Nicolas), né à Paris et assassiné le 2 mai 1594, est particulièrement connu par une traduction en vers lyriques latins des *Odes de Pindare*.

LETELLIER (Michel), chancelier de France, né le 19 avril 1603, mort en 1685. Sa vie eût été exposée à moins de reproches si la révocation de l'édit de Nantes n'eût pas trouvé en lui un de ses plus zélés partisans. Il scella lui-même le fatal édit en répétant le cantique de saint Siméon. Il a eu l'honneur d'être célébré par Bossuet et Fléchier.

LETELLIER (Michel), jésuite, dernier confesseur de Louis XIV et chargé de la feuille des bénéfices, a publié beaucoup d'ouvrages de controverse sur Jansénius et le P. Quesnel. Louis XIV lui ayant demandé s'il était parent des Letellier de Louvois, il répondit qu'il n'était que le fils d'un paysan, né le 16 décembre 1643. Il mourut le 2 septembre 1719, à soixante-seize ans.

LE THIERE (Guillaume-Guillon), peintre d'histoire, membre de l'institut, professeur de l'école des Beaux-Arts, chevalier de la Légion-d'Honneur, né à la Guadeloupe en 1760, élève de Doyen, remporta le grand prix en 1786, partit pour Rome, revint à Paris en 1792, fut appelé sous l'empire à la place de directeur de l'école Française à Rome, qu'il occupa pendant neuf ans, et mourut à Paris le 22 avril 1832. On distingue parmi ses belles compositions un *Junius Brutus*, qui se trouve au musée du Luxembourg, *Philoctète gravissant les rochers de Lemnos*, placé au corps législatif; le *Christ apparaissant sous la forme d'un jardinier*, dans l'une des chapelles de saint Roch, etc.

LETI (Grégorio), historien que son inexactitude et son goût pour le merveilleux ont fait surnommer le *Varillas italien*; né à Milan le 26 mai 1630, il mourut le 9 juin 1701. Plusieurs de ses ouvrages ont été traduits en français; les moins mauvais parmi ces derniers sont: la *Vie du pape Sixte-Quint*, 2 vol in-12; la *Vie de Philippe II, roi d'Espagne*, 6 vol. in 12; la *Vie d'Élisabeth, reine d'Angleterre* 2 vol in-12, etc. Son style est assez vif, mais diffus; sa plume est souvent flatteuse ou passionnée. Parmi ses productions en italien on distingue son *Historia Genevrina*, 5 vol in-12, où l'on trouve beaucoup de choses qu'on chercherait vainement ailleurs.

LEUCIPPE, fameux philosophe grec, né à Abdère vers l'an 370 avant J.-C., disciple de Mélisse et de Zénon d'Elée, s'appliqua entièrement à l'étude de la nature. Il est regardé comme l'inventeur du système des atomes, perfectionné par Démocrite, son disciple, et ensuite par Epicure. Les livres que ce philosophe avait composés ne sont point parvenus jusqu'à nous.

LEVAU (Louis), architecte, né en 1612, mort en 1670. Il a élevé le

portique du château de Vincennes qui regarde le parc, et aux Tuileries les pavillons de Flore et de Marsan. Il construisit aussi dans l'île de saint Louis l'hôtel Lambert, que les chefs-d'œuvre de Lesueur et de Lebrun ont rendu si célèbre.

LEVAVASSEUR, né à Breteuil en septembre 1774, d'une famille depuis long-temps honorée dans la magistrature, mort en 1830, dans la force de l'âge et du talent, fut à la fois homme de lettres, agronome savant et administrateur habile. En 1825, il fit paraître une traduction en vers du livre de Job, qui obtint un succès flatteur. Il s'occupait depuis cinq ans du soin de perfectionner son ouvrage, lorsque sa mort est venue causer de vifs et longs regrets aux amis des lettres, à sa famille et à tout le pays qui pendant vingt-cinq ans avait éprouvé les effets de son zèle et de sa bienfaisance.

LEVE (Ant., duc de), le plus habile des généraux de Charles-Quint, né vers 1480 dans la Navarre, mort en 1536. Il s'éleva du rang de simple soldat aux plus grands honneurs militaires. Il chassa l'amiral Bonnivet de devant Milan, et défendit Pavie contre François I, qui y fut fait prisonnier. Plein de génie et d'activité sur le champ de bataille, dans la société il était inquiet et brutal jusqu'à la rusticité.

LEVESQUE (Pierre-Ch.), historien et traducteur, né Paris en 1736, y mourut le 12 mai 1812. On a de ce professeur au collége royal, membre de l'académie des inscriptions, un très-grand nombre d'ouvrages. Son *Histoire de Russie*, qu'il écrivit à St.-Pétersbourg, est la meilleure histoire de Russie que nous ayons; elle a eu plusieurs éditions; la dernière est en 8 vol. in-8. On cite encore son *Histoire de Tucydide*, 4 vol. in-8; ses *Études de l'histoire de la Grèce*, 4 vol. in-8, et son *Dictionnaire des arts*, en société avec Watelet.

LEVESQUE DE POUILLY (Louis-Jean, de l'acad. des inscriptions, né à Reims en 1695, mort en 1750. Lieutenant général de cette ville, il l'embellit, y établit une promenade magnifique, lui procura des fontaines publiques, et y fit créer des écoles spéciales de mathématiques et de dessin. Il avait été lié avec les plus distingués de ses contemporains. On a de lui, entr'autres ouvrages: *Théorie des sentimens agréables*, Paris, 1776, in-8.

LEVI, fils de Jacob et de Lia, né en Mésopotamie, l'an du monde 2248, mort l'an 2385. Ses descendans furent consacrés au service du Seigneur sous le nom de Lévites.

LEVIS (Franç., duc de), né en 1720, mort en 1787, maréchal de France, était d'une illustre maison de France qui a produit plusieurs grands hommes. Un *Levis*, mort en 1230, se croisa contre les Albigeois, et fut nommé maréchal de l'armée.

LEVIS (Pierre-Marc.-Gaston, duc de), pair de France, ministre d'État, chevalier d'honneur de Madame duchesse de Berri, de l'acad. franç., etc., mort à l'Élysée-Bourbon, le 15 fév. 1830, âgé de 62 ans. Attaché de bonne heure au comte de Provence (depuis Louis XVIII), il dut peut-être à cette intimité les opinions libérales qui lui firent accueillir favorablement les premières réformes de la révolution. Après avoir adhéré à la protestation générale du côté droit contre la constitution de 1791, il émigra, passa en Angleterre, fut blessé à Quiberon, et rentra en France peu après le 18 brumaire. Compris dans la première promotion des Pairs, en 1814, il se maintint, après les événemens de 1815, dans les rangs des hommes modérés. Mais effrayé des conséquences politiques de l'ordonnance du 5 sept., il se rejeta dans le parti du côté droit. La législation doit à M. de Levis une amélioration importante, l'abolition complète du droit d'aubaine, qu'il a provoquée et obtenue. On ne peut refuser à ses écrits littéraires et philosophiques de l'esprit, de la finesse, de l'élégance et de la légèreté.

LEVIZAC (Jean-Pons-Victor LECOUTZ de), mort à Londres en 1813. On doit à cet ecclésiastique un grand nombre de bons ouvrages de grammaire, réimprimés plusieurs fois.

LEWENHAULT (Adam-Louis, comte de), général suédois, partagea les exploits et les revers de Charles XII. Né en 1659, il mourut en 1719. Un autre général suédois du même nom et de la même famille, né le 28 mars 1692, se signala par ses talens militaires, et fut décapité à Stockholm le 15 août 1743, victime plus malheureuse que coupable des dissensions civiles et des chances de la guerre.

LEWIS (Math.-Grég.), auteur anglais de romans et de pièces de théâtre. Né en 1773, il mourut en 1818. Son roman du *Moine* et son drame intitulé *le Spectre du château*, sont ses deux productions les plus remarquables. La publication du premier, traduit en français, fit un grand scandale à Londres: il fut question de citer l'auteur en justice, comme corrupteur de la morale publique; il n'avait que vingt ans quand il le publia, et s'en repentit depuis.

LEYDE (Lucas DAMMEZ, dit Lucas de), célèbre graveur et peintre, né à Leyde en 1494, mort en 1533; il surpassa tous les artistes de son temps dans la gravure au burin, et rivalisa avec Albert Durer lui-même. Ses estampes sont fort estimées. L'art de la gravure lui doit la magie du clair-obscur; le premier il conçut l'idée d'affaiblir les teintes relativement aux distances.

L'HÉRITIER DE BRUTELLE (Charles-Louis), savant botaniste, né à Paris en 1746, entra en 1775 à la cour des aides, et sut concilier avec les devoirs de sa place sa passion pour l'histoire naturelle. Il fut un des commandans de la garde nationale de Paris en octobre 1789. Il eut à Versailles le bonheur d'arracher d'entre les mains d'une populace effrénée onze gardes du corps, les fit sous sa responsabilité conduire à Paris, et leur donna des habits bourgeois à la faveur desquels ils purent s'évader. Nommé deux fois juge au tribunal de Paris, il en remplit les fonctions avec la droiture qui avait toujours été la règle de ses actions. Sa vigueur et sa tempérance lui promettaient une longue carrière, lorsqu'il fut assassiné à quelques pas de son domicile le 18 avril 1800. Ses ouvrages de botanique, dit M. Cuvier, sont estimés de toute l'Europe pour l'exactitude des descriptions, la minutieuse recherche des caractères, la grandeur et le fini des planches.

LHOMOND. V. Homond.

LHOPITAL. V. Hospital.

LIANCOURT (François-Alexandre-Frédéric, duc de la Rochefoucauld), né en 1747, grand-maître de la garde-robe, membre des états-généraux, commandant militaire de Rouen en 1792, voulut offrir un asyle au roi dans cette ville, plan qui fut repoussé par la cour; destitué après le 10 août, il n'échappa que par la fuite, passa en Angleterre et de là en Amérique, mit à profit le temps de sa proscription pour étudier les institutions des divers pays de l'Union qu'il parcourut en tout sens jusqu'en 1798, époque de son retour en Europe. Rentré en France, grâce à la révolution du 18 brumaire, il rétablit à Liancourt l'activité des manufactures qui prirent bientôt une grande importance, et fonda d'autres établissemens qui fournirent de l'occupation aux indigens et un asyle aux enfans trouvés. Lors de la première restauration, il siégea à la chambre des Pairs, pendant les cent jours au corps législatif, et conserva dans ces diverses assemblées l'indépendance de ses principes et la sagesse de ses vues. Destitué, par un aveuglement qu'on ne peut expliquer, de toutes les fonctions gratuites que son zèle philantropique lui avait fait accepter, il n'en continua pas moins d'exercer la plus active bienfaisance, et termina son honorable carrière le 27 mars 1827, universellement regretté. Ses obsèques furent marquées par un scandale, qui accusa, sinon la petitesse vindicative, au moins l'imprévoyance de l'administration. Un de ses principaux ouvrages contient ses *Voyages dans les Etats-Unis d'Amérique*, 8 vol. in-8.

LIA, femme de Jacob, et fille aînée de Laban.

LIARD (Joseph), maréchal de camp, inspecteur-général des ponts

et chaussées, commandeur de la légion d'honneur, le premier dans son corps à qui cette faveur ait été accordée, ingénieur en chef des ponts et chaussées du Doubs, dirigea longtemps les travaux de ce département, fut en 1805 chargé du canal de jonction du Rhône au Rhin, pris du bassin du Rhône, et mourut peu d'années après sa retraite, le 21 avril 1832.

LIBANIUS, l'un des plus fameux sophistes de l'antiquité, né à Antioche l'an 314, mort vers l'an 390. Il nous reste de lui des harangues et des lettres. Celles-ci sont plus estimées. Son style ne manque ni de force ni d'éclat, et dans ses ouvrages oratoires il fait souvent un emploi heureux des images réservées aux poètes.

LIBERI (PIERRE), peintre d'histoire, né à Padoue en 1605, mort à Venise en 1687. Ce grand peintre, célèbre par ses tableaux de cabinet non moins que par ses tableaux d'église, est regardé comme le plus savant dessinateur de l'école vénitienne. Son fils a fait de belles copies des tableaux de son père.

LIBES, mort à Paris, le 25 octobre 1830, dans un âge avancé, avait assez longtemps professé la physique aux écoles centrales de Paris. On lui doit la découverte de l'électricité positive et de l'électricité négative. Ses principaux ouvrages, traduits, dans presque toutes les langues de l'Europe, sont : 1° *Traité de physique* ; 2° *Dictionnaire de physique* ; 3° *Histoire de la physique*.

LIBON, architecte grec, né dans l'Elide, florissait 458 ans avant J.-C. Il bâtit auprès de Pise le fameux temple de Jupiter Olympien. Pausanias en donne la description, et il n'en reste pas la moindre trace.

LICHTWER (MAGNUS-GOD.), né dans le Brandebourg, le premier février 1719, mort le 26 juillet 1783. Les critiques allemands le placent sur la même ligne que Geller et Lessing, considérés comme fabulistes. Il y a une traduction libre en français des fables de Lichtwer.

LICINIUS (CAÏUS), surnommé Stolo, tribun du peuple et ensuite consul, fut le premier plébéien revêtu de cette dignité. Il publia pendant son tribunat une loi par laquelle il défendait à tout citoyen romain de posséder plus de cinq arpens ; il favorisa les débiteurs par une autre loi, et enfin il fit statuer qu'on ne créerait plus de consuls à l'avenir que l'un d'eux ne fût de famille plébéienne. Il fut condamné à une amende pour avoir transgressé la loi sur les terres, dont il avait été le provocateur ; il en possédait jusqu'à mille journaux. Son consulat date de 365 ans avant J.-C.

LICINIUS (FLAV.-VALER.-LICINIANUS), empereur romain, né vers l'an 265, dans un village de Dacie. Fils d'un paysan, il s'éleva du rang de simple soldat aux premières charges militaires, et fut associé à l'empire en 307 par Galérius, son ancien ami, auquel il avait rendu des services importans dans la guerre de Perse. Vaincu par Constantin, il fut obligé de renoncer à l'empire et relégué à Thessalonique, où il fut étranglé en 324 par ordre du vainqueur. Il fut un des plus cruels persécuteurs des chrétiens, et se rendit odieux par son avarice, ses débauches et sa haine contre les hommes instruits et les philosophes, qu'il condamna à des supplices réservés aux esclaves. Son fils, des mêmes noms et prénoms, fut étranglé en 326, par ordre de Constantin.

LICINIUS-CALVUS (CAÏUS), l'un des plus célèbres orateurs de son temps, né l'an 74 avant J.-C., mort l'an 44, contemporain de Cicéron. Il ne nous reste de lui aucune de ses harangues, mais seulement quelques vers dans le *Corpus poetarum*. Cicéron, Pline-le-Jeune et Quintilien le citent avec éloge comme poète et comme orateur distingué.

LICINIUS-TECULA (PUBLIUS), poète latin qui florissait deux siècles avant J.-C., jouissait de son temps d'une grande réputation comme poète comique dramatique. Le *Corpus poetarum* nous a conservé de lui quelques fragmens de comédies.

LIEOU-PANG, empereur chinois, chef et fondateur de la dynastie des Han, né vers l'an 250 avant J.-C., mort l'an 195. Quoique d'un naturel bon et affable, il commit des crimes

par ses emportemens et ses soupçons.

LIGARIUS (Quintus), proconsul d'Afrique, embrassa le parti de Pompée, et fut absous par César; mais il reconnut mal sa générosité, car il devint dans la suite un des complices de la conjuration de Brutus et de Cassius contre ce même César, et dans laquelle il fut assassiné. On connaît l'admirable discours de Cicéron pour Ligarius.

LIGNE (Ch.-Jos., prince de), né à Bruxelles en 1735, mort le 13 décembre 1814. La collection de ses œuvres a été publiée par lui-même en 1807 en 30 vol. in-12. Il est connu par les grâces de son esprit et ses liaisons avec les plus grands personnages du nord. Madame de Staël a publié en 1809, un vol. in-8, intitulé: *Lettres et pensées du maréchal prince de Ligne.*

LILIO (Louis), médecin et astronome, est devenu fameux par la part qu'il eut à la réforme du calendrier grégorien; il mourut en 1576. Ce fut son frère qui présenta son travail au pape Grégoire, et ce ne fut qu'en 1582 que ce pape donna la fameuse bulle qui abrogea l'ancien calendrier et lui substitua le nouveau.

LILLO (George), né à Londres en 1693, mort en 1759. Ses œuvres ont été publiées en 1775, 2 vol. in-12. Il a mérité les éloges de Pope, et il peut être placé au premier rang parmi les auteurs dramatiques anglais du second ordre.

LINANT (Mich.), littérateur, né à Louviers en 1703, mort à Paris le 11 décembre 1749. Voltaire, dans ses *Lettres à M. Cideville*, lui reproche de la paresse et de l'insouciance. Il remporta trois fois le prix de poésie à l'académie française; il a fait deux tragédies, des odes et des épîtres. Ce n'est pas lui qui fut précepteur du fils de madame d'Epinay.

LINGENDES (Jean de), poète français, né à Moulins vers 1580, mort en 1616, a traduit en prose les épîtres d'Ovide. On a de lui d'assez jolies stances et d'autres poésies. Il manque d'invention, mais ses vers ont de l'élégance et de l'harmonie.

LINGUET (Simon-Nicolas-Henri), né à Reims en 1736. Sa vie fut orageuse et sa fin cruelle; il périt sur l'échafaud révolutionnaire le 27 juin 1794. Né avec une imagination brûlante, et ne sachant jamais s'arrêter dans de justes bornes, il se fit rayer du tableau des avocats, fut mis à la Bastille, ensuite exilé; il parcourut successivement la Suisse, la Hollande, l'Angleterre, les Pays-Bas et l'Allemagne; il ne se trouvait bien nulle part. Il rédigea seul les *Annales politiques*, qui étaient fort répandues. Il a publié une foule d'ouvrages, gâtés trop souvent par la manie des paradoxes, mais parmi lesquels on distingue *l'Histoire des révolutions de l'empire Romain* et *la Théorie des lois civiles*. Il avait débuté dans la carrière historique par une *Histoire du siècle d'Alexandre*. Défenseur du duc d'Aiguillon et du comte de Morangiés, il développa beaucoup d'éloquence; il se fût rendu célèbre au barreau, si la turbulence de son caractère n'avait mis obstacle au développement des talens qu'il avait reçus de la nature et de l'éducation.

LINIERE (Franç. PAYOT de), poète satirique, né à Paris en 1628, mort en 1704. Il a été ridiculisé par Boileau, auquel sur la fin de sa vie il empruntait de l'argent qu'il allait dépenser au cabaret. Ses chansons et ses épigrammes sont éparses dans les recueils du temps.

LINNÉE (Ch. LINNÆUS), né en Suède le 24 mai 1707, mort le 10 janvier 1778, médecin et l'un des plus grands naturalistes du dix-huitième siècle, fondateur et premier président de l'académie de Stockholm, professeur de botanique à l'université d'Upsal et de presque toutes les académies de l'Europe. Réformateur en botanique de la méthode de Tournefort, il en a imaginé une nouvelle pour la division des plantes en classes, en genres et en espèces, méthode reçue généralement aujourd'hui. La liste de ses nombreux ouvrages, tous écrits en latin, serait trop longue à donner ici. Comme il inventa de nouveaux mots, sa diction est quelquefois pénible, mais ses définitions sont

faites en général avec une précision singulière et originale. Ses écrits sont d'un très-grand secours pour ceux qui étudient la botanique et l'histoire naturelle. On lui a érigé un monument à Upsal, et des médailles ont été frappées en son honneur.

LIONNE (Hugues de), ministre secrétaire d'état, né à Grenoble en 1611, mort à Paris le 1 septembre 1671, se distingua dans ses ambassades, succéda en 1661 à Mazarin dans la place de ministre des affaires étrangères, et fut chargé des affaires les plus importantes. On a ses *Négociations* et ses *Mémoires*, qui ne sont pas communs. Son portrait a été gravé.

LIOTARD (Jean-Et.), peintre, né à Genève en 1702, mort vers 1776. Il était habile dans la miniature, le dessin, la perspective et surtout dans la peinture en émail. Il resta quatre ans à Constantinople; il adopta l'habit lévantin, qu'il conserva depuis son retour, ce qui le fit surnommer *le peintre Turc*. Ses portraits sont fort estimés. Son frère jumeau, élève d'Audran, cultiva la gravure avec succès.

LIPPI. Trois peintres de Florence ont porté ce nom, et ont eu tous trois du talent. L'un d'eux fut en même temps bon poète : c'était Lorenzo Lippi, mort en 1664.

LIPSE (Juste), célèbre philologue et savant polygraphe, né dans les Pays-Bas le 18 octobre 1547, mort en 1606, le 24 mars. Ses ouvrages ont été imprimés en 6 vol in-fol. Les principaux sont un *Commentaire* sur Tacite assez estimé, un *Traité de la constance*, que quelques critiques regardent comme son meilleur ouvrage, et enfin ses *Leçons diverses*, ouvrage de sa jeunesse mieux écrit que ses dernières productions. Les jeunes gens ne doivent lire ses ouvrages en général qu'avec précaution, à cause des pointes et des ellipses dont ils sont hérissés.

LISLE (J.-B. ISOARD de), connu sous le nom de de Lisle de Sales, né à Lyon en 1743, mort le 22 septembre 1816, à Paris. C'est sans contredit l'un des écrivains les plus féconds du dix-huitième siècle. Bien peu de ses ouvrages lui ont survécu, et à peine se souvient-on que *La Philosophie de la nature*, 7 vol. et 10 vol. in-8, lui valut une condamnation au bannissement. Sa *République* court les quais; son *Théâtre d'un Sybarite*, ses romans, ont à peu près le même sort. Il fut membre de l'institut, classe de morale; la sienne serait dangereuse si on lisait ses ouvrages; mais leur nombre et la prolixité du style de l'auteur garantit de tout danger.

LITTLETON (Th.), célèbre magistrat anglais, mort le 25 août 1781. Il est surtout connu par son *Traité des mouvances de fiefs* (tenures), qui est pour le droit coutumier anglais ce qu'est le code de Justinien par rapport au droit civil. Ce nom a été rendu recommendable par d'autres Anglais. L'un d'eux, mort en 1694, a publié un bon *Dictionnaire latin-anglais*, in-4.

LIVERPOOL (Robert-Banks JENKINSON, comte de), né à Londres en 1770, entra en 1791 dans la chambre des Communes où il appuya toutes les mesures des Torys, passa à la chambre des Pairs en 1803, occupa successivement les ministères des affaires étrangères, de l'intérieur et de la guerre, devint premier ministre en 1812, et fut enlevé par une attaque d'apoplexie le 4 décembre 1828. Cet homme d'état, doué de grands talens, exerça long-temps une grande influence. L'abolition de la traite des nègres, la réforme parlementaire et l'émancipation des catholiques, n'ont pas eu de plus redoutable antagoniste.

LIVIE-DRUSILLE, de la famille Claudia, née l'an de Rome 695, femme de Tibère Claudius Néron, et ensuite d'Auguste, sur l'esprit duquel elle eut beaucoup d'empire. Ce fut elle qui lui conseilla d'user de clémence envers Cinna. Jamais femme ne porta la politique plus loin et ne sut mieux la couvrir. Son ambition lui fit commettre de grands crimes; elle mourut l'an de Rome 782, 29 de J.-C.

LIVIE LIVILLE, sœur de Germanicus et petite-fille de l'impéra-

trice Livie, épousa Drusus, fils de Tibère. Cette femme méprisable devint la complice des crimes de Séjan. Son époux périt par le poison, et les fils de Germanicus le suivirent au tombeau. Tibère ayant appris que Drusus avait été empoisonné, fit périr dans les supplices ceux qui furent soupçonnés de ce crime, et Livie fut enfermée dans un cachot où on la laissa mourir de faim.

LIVIE ORESTILLE, dame romaine. L'empereur Caligula la ravit à Calpurnius Pison, le jour même de la cérémonie de son mariage. C'est Suétone qui rapporte le plus au long ce trait de despotisme.

LLORENTE (JEAN-ANTOINE), savant ecclésiastique Espagnol, membre de l'académie de St.-Isidore et de celle d'histoire, né en 1756 à Rincon-del-Soto près de Calahorra, de parens nobles, mais peu riches, fut successivement docteur en droit-canon, avocat au conseil suprême de Castille et secrétaire général de l'inquisition. Dans tous ces emplois, Llorente montra des vues philantropiques, et les français réfugiés en Espagne durant nos troubles civils reçurent de lui tous les soins de la plus généreuse hospitalité. Engagé en 1808 dans le parti du roi Joseph Bonaparte, il le servit de sa plume, mais entraîné dans sa chute, il quitta l'Espagne et vint se fixer à Paris. Forcé par le gouvernement Français de quitter le royaume, malgré son grand âge et dans la saison la plus rigoureuse, il était à peine arrivé dans sa patrie, qu'il mourut en 1823. On distingue dans la liste de ses nombreux ouvrages, son *Histoire critique de l'inquisition de l'Espagne*, traduite par Al. Pellier, Paris, 1817-1818, 4 vol. in-8.

LOBINEAU (GUY-ALEXIS), bénédictin de Saint-Maur, né à Rennes en 1666, mort le 3 juin 1727, est l'auteur d'une *Histoire de Bretagne*, 2 vol. in-fol. On lui doit la continuation de l'*Histoire de Paris*, commencée par Félibien, la traduction des *Ruses de guerre* de Polyen, etc. Son style est sec, mais il a de la netteté. Il a aussi traduit le *Théâtre* d'Aristophane.

LOCKE (JEAN), l'un des premiers métaphysiciens de l'Angleterre au dix-huitième siècle, né le 29 août 1632, mort le 29 octobre 1704. Outre son beau *Traité de l'entendement humain*, ouvrage de la métaphysique la plus profonde et la plus hardie, nous avons encore de lui un *Traité du gouvernement civil*, des *Pensées sur l'éducation des enfans*, et d'autres ouvrages.

LOCUSTE, fameuse empoisonneuse, vivait sous le règne de Néron. Ce fut à elle qu'Agrippine eut recours pour faire mourir Claude, afin d'assurer le trône à Néron. Celui-ci s'en servit pour faire périr Britannicus, fils de Claude, qui lui portait ombrage, la combla de bienfaits et lui donna des élèves pour qu'elle les instruisît dans son horrible métier.

LOKMAN, surnommé *le Sage*, fameux philosophe d'Ethiopie ou de Nubie, vivait vers le temps de David, suivant l'opinion la plus commune. On croit que c'est le même personnage qu'Esope: les fables que les Arabes lui attribuent ne sont qu'une imitation de quelques-uns des apologues dont ce dernier passe pour être l'auteur; rien dans ces fables ne porte le caractère d'une invention arabe; elles ne remontent guère, d'après leur style, qu'au premier siècle de l'hégire, et si elles ont été mises sous le nom de Lokman, c'est parce qu'il était très-renommé par sa sagesse. Erpenius les fit imprimer pour la première fois en 1615.

LOLME (J.-L. de), écrivain politique, né a Genève en 1740, mort en juillet 1806. Il a publié l'*Histoire des flagellans, ou Mémoires sur la superstition humaine*; mais l'ouvrage qui établit sa réputation littéraire et politique est intitulé: *la Constitution d'Angleterre, ou État du gouvernement anglais*, dans lequel il est comparé à la fois avec la forme républicaine de gouvernement et avec les autres monarchies de l'Europe.

LOMONOSOFF (MICHEL VASSILIEVITCH), célèbre poète russe, né en 1711, mort le 4 avril 1765. On a recueilli ses œuvres en 3 vol in-8., où l'on remarque ses odes. Son poème de la *Petréide* est un de ses plus beaux titres de gloire. Sa *Grammaire* et son

Histoire abrégée de la Russie ont paru en allemand; celle-ci a été traduite de cette langue en français.

LONGCHAMPS (PIERRE de), mort à Paris le 12 avril 1812. On a de lui un *Tableau historique des gens de lettres*, 6 vol. in-12, et une traduction en prose des *Élégies* de Properce, 2 vol. in-8.; c'est le plus beau titre littéraire de l'auteur. Un autre *Longchamps* fut secrétaire de Voltaire avant 1752, et mourut vers 1792. *Longchamps*, auteur dramatique, né à l'île Bourbon en 1767, a donné ma *Tante Aurore*, opéra-comique; le *Séducteur amoureux*, comédie, et a publié 2 vol. in-12 de poésies et chansons, etc.; il est mort le 19 avril 1832, à Louviers (Eure).

LONGEPIERRE (HIL.-BERN. DE REQUELEYNE, baron de), né à Dijon en 1659, mort à Paris le 31 mars 1721. Il a donné au théâtre *Médée*, *Sésostris* et *Electre*; la première seule y est restée, à cause du rôle principal, qui est brillant. Longepierre avait le mérite rare de bien connaître les anciens; mais il sentait mieux leurs beautés qu'il ne savait les rendre. On peut en juger par ses traductions d'*Anacréon*, de *Sapho*, de *Théocrite*, de *Meschus*, de Bion, écrites en vers durs et faibles, souvent mêmes ridicules; il donna un *Recueil d'idylles* qui eut encore moins de succès. Le génie et l'expression lui manquaient.

LONGIN, né au commencement du troisième siècle, ouvrit une école de philosophie à Athènes. On lui attribue *les Philologues et le Traité du sublime*, chef-d'œuvre de bon sens, d'érudition et d'éloquence, selon l'expression de Boileau, qui en a fait une traduction excellente. L'empereur Aurélien, accusant Longin d'avoir dicté à Zénobie, reine de Palmire, une lettre insolente qu'elle lui avait adr ssée, le fit périr en 237. Longin avs t composé en grec des remarques critiques sur tous les anciens auteurs. Un autre *Longin* (Flavius-Longinus), fut envoyé en 568 par l'empereur Justin-le-Jeune, pour remplacer Narsès dans le gouvernement de l'Italie, et prit le titre d'*Exarque*.

LONGUEIL (GILBERT de), médecin et littérateur, né en 1507 à Utrecht, mort à Cologne en 1543. On a de lui *Lexicon græco-latinum*, in-8; des notes et remarques sur Ovide, Cicéron, Plutarque, Plaute, etc., et autres ouvrages. Un autre *Longueil* (Joseph de), né à Givet, mort le 2 juillet 1792, s'est distingué comme graveur. Son chef-d'œuvre est l'estampe *des Pêcheurs* d'après Vernet.

LONGUERUE (LOUIS DUFOUR, abbé de), l'un des plus savans hommes de son temps, né en 1652, mort à Paris le 22 novembre 1733. On a de lui une *Dissertation latine sur Tatien*; *Annales arsacidarum*, in-4; *Description historique de la France*, in-fol.; des remarques sur la vie du fameux cardinal Wolsey, et d'autres ouvrages scientifiques.

LONGUEVILLE (ANNE-GENEVIÈVE DE BOURBON-CONDÉ, duchesse de), née le 29 août 1619 au château de Vincennes, où son père Henri II de Bourbon-Condé était prisonnier-d'état, avait pour frères le grand Condé et le prince de Conti. Elle épousa à l'âge de vingt-trois ans Henri d'Orléans, duc de Longueville, d'une famille illustre qui devait son origine au brave comte de Dunois. Ce duc se jeta dans la faction de la frende et ensuite dans celle de Condé et de Conti, dont il partagea la prison en 1650. Dès qu'il eut recouvré sa liberté, il renonça pour toujours aux partis qui troublaient l'état; la duchesse de Longueville fut moins sage : ardente, impétueuse, née pour l'intrigue, elle avait tâché de faire soulever Paris et la Normandie. Elle s'était rendue à Rouen pour essayer de corrompre le parlement; se servant de l'ascendant que ses charmes lui donnaient sur le maréchal de Turenne, elle l'avait engagé à faire révolter l'armée qu'il commandait. Pour gagner la confiance du peuple de Paris pendant le siége de cette ville en 1648, elle avait été faire ses couches à l'Hôtel-de-Ville. Le corps municipal avait tenu sur les fonts de baptême l'enfant qui était né, et lui avait donné le nom de Charles de Paris. Lorsque les princes furent

arrêtés, elle évita la prison par la fuite, et ne voulut point imiter la conduite prudente de son époux. Cependant le feu de la guerre civile étant éteint, elle revint en France, et comme il fallait un élément à sa vivacité et à son inquiétude naturelle, elle se jeta dans les affaires du jansénisme, et y mit la même ardeur qu'elle avait fait paraître dans les guerres civiles. Elle mourut le 15 avril 1679.

LONGUS est l'auteur grec du joli roman des *Amours de Daphnis et Chloé*, si connu par la naïve et classique traduction d'Amyot. On ne sait rien de Longus, ni sa vie, ni sa patrie, ni son nom (car il n'est pas très-sûr qu'il se soit appelé Longus), ni son âge. On présume qu'il vivait dans le quatrième ou cinquième siècle. On a peine à concevoir cette indifférence des auteurs anciens et des grammairiens pour un écrivain charmant, plein d'esprit et de délicatesse. La première édition de cet ouvrage date de 1598.

LOPE DE VEGA CARPIO (Félix), célèbre poète espagnol, né à Madrid le 25 novembre 1562; à quatorze ans il composait déjà des comédies et débuta par un poëme héroïque intitulé l'*Arcadie*. Il prit du service sur mer, composa pendant le trajet son poëme de la *Belle Angélique*, et revint en 1590 à Madrid. Il s'y livra à la carrière dramatique; mais ayant perdu sa femme et l'un de ses fils, il se fit prêtre, et n'en continua pas moins à faire des comédies et des poëmes érotiques; il dédia son poëme de la *Reine d'Ecosse* au pape Urbain VIII. Le roi et le pape l'accablaient de bénéfices et de titres: on l'appelait *le Phénix de l'Espagne*; cependant il n'était pas heureux. Il était trop sensible à la critique, et l'avarice était sa passion dominante. Mais ne voyons que le poète; on assure que Lope a composé dix-huit cents pièces de théâtre, toutes en vers, et l'on évalue à vingt-un millions trois-cent mille le nombre de ses vers imprimés. Ses ouvrages ne se ressentent que trop de la précipitation; mais dans tous on trouve de l'imagination et un style riche et poétique. Ses poésies forment 21 vol. in-4, publiés à Madrid en 1776, et son théâtre est en 25 vol. in-4; il ne contient que trois cents de ses pièces. Il mourut le 26 août 1635; cette mort fut un sujet de deuil en Espagne; ses obsèques durèrent neuf jours. On a recueilli en 2 vol. les hommages funèbres qui lui furent rendus. Lope de Vega a trouvé des partisans enthousiastes non-seulement dans sa patrie, mais encore à l'étranger.

LORRAIN (Cl. Gelée, dit le), né en 1600, mort le 21 novembre 1682. Aucun peintre n'a rendu le paysage avec plus de vérité. Il règne dans ses tableaux un charme indéfinissable qui résulte de l'exacte observation des beaux effets de la nature. Sa couleur est fraîche, ses sites sont variés, et le feuillé de ses arbres semble agité par le vent. Les figures de ses tableaux sont mal dessinées; aussi les a-t-il fait exécuter le plus souvent par ses élèves.

LORRIS (Guill. de), premier auteur du roman de *la Rose*, production très-remarquable pour le temps où elle a été composée, et qui a conservé pendant près de deux siècles une grande influence sur la littérature française. On croit que Lorris mourut jeune vers l'an 1240, avant d'avoir terminé son poème, qui fut continué quarante ans après par Jean de Meung.

LOTH, fils d'Aran et neveu d'Abraham. Chodorlahomor, roi des Elamites, après avoir pillé Sodôme, où Loth demeurait, l'emmenait en esclavage avec sa famille, lorsqu'Abraham se mit à la poursuite du vainqueur, le défit, et restitua à Loth tout ce qui lui avait été enlevé. Le Seigneur ayant résolu la perte de Sodôme, et voulant toutefois épargner Loth, lui envoya trois anges pour lui ordonner de quitter la ville. Le peuple, rassemblé autour de sa demeure, demandait à grands cris que Loth les lui livrât; en vain, par respect pour l'hospitalité, offrit-il de leur abandonner ses deux filles. Les anges les frappèrent d'aveuglement, et ayant pris Loth par la main, l'emmenèrent

hors de la ville avec sa femme et ses deux filles, en leur ordonnant de ne point regarder derrière eux. La femme de Loth ayant méprisé cette défense, fut changée en statue de sel. Loth se réfugia dans une caverne avec ses deux filles. Celles ci croyant que le genre humain avait péri totalement dans l'embrasement qui avait consommé Sodôme, enivrèrent leur père et en conçurent chacune un fils: ce sont Moab et Ammon.

LOTHAIRE I, troisième empereur d'Occident depuis Charlemagne, fils aîné de Louis-le-Débonnaire, né vers l'an 795; il fut associé à l'empire par son père en 817, et nommé roi des Lombards ou d'Italie en 820. Les troubles de son empire l'engagèrent à abdiquer en 855, et il alla expier dans le couvent de Prum en Ardennes les fautes que son ambition lui avait fait commettre contre son père, ses frères et ses sujets. Il y mourut le 28 septembre 855.

LOTHAIRE II, empereur d'Allemagne, né en 1075, élu empereur en 1127, après la mort de Henri V. Son règne fut l'époque de la police en Allemagne, livrée depuis longtemps à la confusion. Il mourut dans le Tyrol en 1137.

LOTHAIRE II, roi de France, fils de Louis d'Outremer, succéda à son père en 954, et fit la guerre avec succès à Othon II, auquel il céda la Lorraine en 980, pour la tenir en fief de la couronne de France. Il mourut à Reims le 2 mars 986. Il était peu exact à tenir sa parole; c'était d'ailleurs un prince recommandable par sa bravoure, son activité, sa vigilance et ses grandes vues. — Il y a eu un *Lothaire*, roi de Lorraine, fils de l'empereur Lothaire I, et mort le 8 août 869.

LOUIS I, II, III et IV, empereurs d'Allemagne. *Louis I*, dit *le Débonnaire*, fils de Charlemagne et d'Hildegarde, sa seconde femme, parvint à la couronne de France en 814, et fut proclamé empereur la même année, à l'âge de trente-six ans. Il était né en 778 à Casseneuil dans l'Agenois. Il épousa en secondes noces Judith de Bavière, dont les galanteries et l'ambition furent cause de tous ses malheurs. Deux fois ses fils se révoltèrent contre lui et deux fois il fut obligé de se retirer dans un monastère; enfin il mourut de chagrin le 20 juin 840 dans une île du Rhin près de Mayence. Son trop de faiblesse et sa crédulité ternirent toutes ses qualités. Il donna au pape la ville de Rome, en conservant néanmoins la souveraineté. C'est sous son règne que les Normands commencèrent leurs incursions en France. *Louis II* dit *le Jeune*, fils de Lothaire I, né vers l'année 822, créé roi d'Italie en 844, succéda à son père en 855, fit la guerre avec succès en Italie contre les Sarrasins, et mourut à Milan le 12 août 875. Il avait les qualités qui font les conquérans; il se borna cependant à défendre contre ses ennemis la portion qui lui était échue de l'héritage de ses pères. Ses vertus lui ont mérité des éloges. *Louis III*, dit *l'Aveugle*, fils de Bozon, roi d'Arles et de Bourgogne, succéda aux états de son père en 890, passa en Italie et s'y fit couronner empereur en 900 par Benoît XIV: mais s'étant laissé surprendre dans Véronne par Béranger, qui lui disputait l'empire, celui-ci lui fit crever les yeux et le renvoya en Provence où il mourut en 934. Il ne faut pas le confondre avec Louis dit l'*Enfant*, né en 893, fils de l'empereur Arnould, roi de Germanie, qui lui succéda en 900 à l'âge de sept ans. L'Allemagne sous son règne fut dans une entière désolation; il mourut à Ratisbonne le 21 janvier 912, à l'âge de vingt ans. Il fut le dernier prince de la race de Charlemagne dans la Germanie. *Louis IV*, fils de Louis-le-Sévère, duc de Bavière, et de Mathilde, fille de l'empereur Rodolphe I, né en 1285, fut élu empereur à Francfort en 1314, et mourut le 11 octobre 1347. Son règne fut agité par les guerres civiles, Frédéric-le-Bel ayant été nommé empereur en même temps que lui par une portion des électeurs.

LOUIS. Il y a dix-huit rois de France de ce nom. *Louis I*, Voyez Louis-le-Débonnaire, à l'article précédent. *Louis II* dit *le Bègue*, fils de

Charles-le-Chauve, né le 1 novembre 846, succéda à son père en 877 et mourut à Compiègne le 10 avril 879. Il fut contraint de démembrer une grande partie de son domaine en faveur de Boson et de plusieurs autres seigneurs mécontens. *Louis* III, fils de Louis-le-Bègue et frère de Carloman, partagea le royaume avec lui. Ils vécurent en bonne intelligence. Louis remporta une grande victoire sur les Normands en août 882, et mourut l'année suivante sans postérité. Carloman devint alors seul roi de France. *Louis IV*, surnommé *d'Outremer*, parce que la reine Ogive sa mère l'avait conduit en Angleterre, où il fut élevé, était fils de Charles-le-Simple; il succéda à Raoul en 936, et mourut à Reims à trente-huit ans le 10 septembre 954 d'une chute de cheval. Sous son règne les grands du royaume se révoltèrent plusieurs fois, et il les réduisit avec peine. *Louis V*, *le Fainéant*, monta sur le trône après Lothaire son père, en 980. Il avait de la valeur, se rendit maître de Reims et se préparait à marcher contre les Sarrasins, lorsqu'il fut empoisonné par la reine Blanche, sa femme, le 21 mai 987 à l'âge de vingt ans. Ce prince était courageux et actif, et le surnom de fainéant ne lui convenait en aucune manière. C'est le dernier roi de la race des Carlovingiens, laquelle a régné deux cent trente-six ans. La couronne appartenait à Charles, fils de Louis d'Outremer; mais elle fut déférée à Hugues Capet (V. ce prince). *Louis* VI, dit *le Gros* ou *Thibaut*, né en 1078, fut aussi appelé *le Batailleur*. Il était fils de Philippe I et de la reine Berthe; il parvint à la couronne en 1108. Il employa les premières années de son règne à soumettre plusieurs seigneurs révoltés qui ne voulaient point reconnaître de maître et se conduisaient en tyrans dans leurs seigneuries. Le roi d'Angleterre, duc de Normandie, les soutenait dans leur révolte, et Louis-le-Gros marcha contre lui. Ce fut le commencement des guerres entre la France et l'Angleterre, qui n'ont fini que sous Charles VII. Louis-le-Gros mourut à Paris le premier août 1137, âgé de 60 ans. C'était un prince rempli de valeur, recommandable par la douceur de ses mœurs et ami de son peuple, qu'il ne surchargea point d'impôts; mais il manqua de politique à l'égard de Henri I, roi d'Angleterre, qui le trompa continuellement. L'abbé Suger a écrit sa vie. *Louis* VII, dit *le Jeune* et *le Pieux*, né en 1128, fils du précédent, lui succéda en 1137. Il porta la guerre en Palestine, et ce fut la seconde croisade. Vaincu par les Sarrasins, il fut obligé de revenir en France et mourut à Paris le 18 septembre 1180, à soixante ans. Ce prince était, comme son père, vertueux, charitable et courageux, mais très-mauvais politique. *Louis* VIII, surnommé *Cœur-de-Lion*, à cause de sa valeur, fut nommé aussi le *Lion pacifique*, à cause de son extrême bonté; né le 5 septembre 1187, il était fils de Philippe-Auguste, et monta sur le trône en 1223, chassa les Anglais d'une grande partie de la France, et fit la guerre aux Albigeois. Il mourut le 8 novembre 1226, à 39 ans. *Louis* IX ou *saint Louis*, son fils, né à Poissy le 25 avril 1215, lui succéda à onze ans sous la tutelle de la reine Blanche, sa mère, qui était en même temps régente du royaume. Il porta la guerre dans la Terre-Sainte, où il fit des prodiges de valeur; mais la famine et les maladies ayant détruit en grande partie son armée, il fut fait prisonnier. De retour dans ses états, il s'appliqua à faire fleurir la justice, qu'il rendait quelquefois lui-même à Vincennes, assis au pied d'un chêne, prit les pauvres et les orphelins sous sa protection, soulagea le peuple en diminuant les impôts, et maintint les libertés de l'église gallicane par la pragmatique sanction. En 1268, ayant résolu une deuxième expédition dans la Terre-Sainte, il s'embarqua le premier juillet 1270 et arriva le 17 devant Tunis. Il assiégea et prit cette ville; mais la contagion s'étant mise dans son armée, il en fut attaqué lui-même et en mourut le 25 août 1270, à cinquante-six ans. Jamais prince ne fit paraître plus de valeur, plus de grandeur d'âme, ni plus de justice et d'amour pour son peuple que Louis IX. Il n'est

guère donné à l'homme, a dit Voltaire, de pousser la vertu plus loin. *Louis* X, surnommé *le Hutin*, c'est-à-dire mutin et querelleur, né le 4 octobre 1288, monta sur le trône après Philippe-le-Bel, son père, en 1314. Il rappela les Juifs dans son royaume, fit la guerre sans succès contre le comte de Flandre, et, sous le prétexte de cette guerre, accabla son peuple d'impôts. Il força même le reste des serfs de ses terres de racheter leur liberté; ce qu'il firent avec peine. Il mourut à Vincennes en juin 1316, à vingt-six ans. *Louis XI*, fils de Charles VII, né à Bourges le 3 juillet 1423, succéda à son père en 1461. Avant de parvenir au trône il s'était soulevé contre son père, et s'était retiré dans les états du duc de Bourgogne. A peine fut-il roi qu'il destitua la plupart des officiers de Charles VII et donna leur place à ceux qui l'avaient suivi, ce qui occasiona une ligue contre lui, connue sous le nom de *Ligue du bien public*. Son règne fut très-orageux, et il fut obligé de faire plusieurs cessions pour obtenir la paix. Il mourut au Plessis les-Tours le 31 août 1483, à soixante ans. C'était un prince singulier qui passait souvent d'une extrémité à l'autre. Avare par goût, prodigue par politique, préférant les ruses et la finesse à toutes les autres qualités, il ne consultait personne et ne suivait que sa propre idée. Tous les historiens nous le représentent comme mauvais fils, mauvais frère, mauvais mari, mauvais père et mauvais roi; quelques-uns l'ont flétri du surnom de *Tibère* de la France. Duclos a écrit sa vie en 4 vol. in-12. C'est lui qui fit le premier traité avec les Suisses et les prit à sa solde en 1478; il établit les postes afin d'apprendre le premier les nouvelles; c'est encore sous son règne, en 1469, que le prieur de la Sorbonne fit venir des imprimeurs de Mayence. Il fit en politique une grande faute en refusant Marie, fille du duc de Bourgogne, pour le dauphin son fils; le mariage de cette princesse avec Maximilien d'Autriche, fils de l'empereur Frédéric III, fut la source d'une guerre presque continuelle entre les deux puissances. C'est Louis XI qui, en 1469, institua l'ordre de Saint-Michel. *Louis* XII, surnommé *le Père du peuple*, né à Blois le 27 juin 1462, succéda à Charles VIII en 1498. Son premier acte en montant sur le trône fut de diminuer les impôts. Son règne ne fut presque qu'une guerre continuelle. Il remporta en personne sur les Vénitiens une célèbre victoire en 1509, conquit trois fois le Milanais et trois fois il le perdit; enfin, battu de toutes parts, et ses ennemis étant trop nombreux, il s'accommoda avec les Suisses, traita avec le pape Léon X, fit la paix avec les Espagnols, et contracta alliance avec les Anglais en épousant Marie, sœur de Henri VIII. Il mourut le 1 janvier 1515, à cinquante-trois ans, regretté de tous ses sujets. C'était un prince juste, affable, clément et magnanime. Il faisait rendre la justice avec promptitude, impartialité, et presque sans frais. Il mit le laboureur à couvert de la rapacité du soldat; il empêchait même le désordre dans le pays ennemi et réparait le mal lorsqu'il avait été fait. Rendre heureux ses sujets fut son seul désir; c'est la crainte de les fouler en augmentant les impôts qui occasiona la perte de l'Italie. Avec treize millions il fournissait à tout et soutint la majesté du trône. La vénalité des charges et son extrême confiance sont les seuls reproches faits à sa mémoire. Il aimait les savans, les protégeait et les appela auprès de lui. C'est de son temps qu'on commença à enseigner le grec dans l'université, et il prépara en partie tout ce que son successeur fit pour les lettres. Sa vie a été écrite en 3 vol. in-8; et ses lettres au cardinal d'Amboise ont été publiées en 4 vol. in-12. Elles sont assez bien écrites pour le temps où il vivait. *Louis* XIII, surnommé *le Juste*, fils de Henri IV et de Marie de Médicis, né à Fontainebleau le 27 septembre 1601, monta sur le trône le 14 mai 1610, jour de l'assassinat de son père, sous la tutelle et la régence de sa mère. En 1614, il fut déclaré majeur, tint les états-généraux, et en 1615 épousa Anne d'Autriche. Il donna des preuves du plus grand courage en différen-

tes occasions, et exposa sa vie, notamment aux siéges de Royan et de La Rochelle. Fils et père de deux de nos plus grands rois, il affermit le trône encore ébranlé de Henri IV et prépara les merveilles du règne de Louis XIV. Il mourut à Saint-Germain-en-Laye le 14 mai 1643, à quarante-deux ans. Ce prince était juste, pieux, avait du discernement, des intentions droites, et jugeait bien des choses. On ne le gouvernait qu'en le persuadant. Son goût pour la retraite rendit ses belles qualités sans éclat, et c'est ce qui l'attachait à des favoris dont il dépendait toujours; cependant il eut le courage de soutenir le cardinal de Richelieu, son ministre, quoiqu'il ne l'aimât pas, contre tous ses ennemis ligués pour le perdre, et de le soutenir uniquement parce qu'il le croyait utile à l'état, ce qui suppose beaucoup de force dans le caractère. Le père Griffet et M. de Bury ont écrit sa vie. *Louis XIV*, fils du précédent et d'Anne d'Autriche, naquit le 16 septembre 1638, après vingt-trois années d'un mariage stérile; cette circonstance lui fit donner le surnom de *Dieudonné*; c'est plus tard qu'il mérita celui de *Grand*, qui lui est resté. Il succéda à son père à l'âge de 5 ans, sous la régence de sa mère, et pendant que la guerre continuait toujours contre les Espagnols. Sa minorité se passa au milieu des troubles et des divisions, le prince de Condé étant à la tête d'un parti, et Turenne combattant pour le roi. La jalousie que les grands avaient conçue contre le ministère du cardinal Mazarin avait été le prétexte de cette guerre civile appelée *la Fronde*. Cependant ce ministre avait ménagé tellement les affaires que Louis XIV trouva son autorité affermie quand il prit les rênes du gouvernement, et il ne les prit qu'après la mort du cardinal, en 1661; il voulut et sut alors gouverner par lui-même. Le commencement de son règne avait été signalé par un grand nombre de victoires sur presque toutes les puissances de l'Europe liguées contre lui, la suite fut encore plus brillante jusqu'à la paix de 1678, où, constamment victorieux par terre et par mer, il donna des lois à l'Europe. C'est pendant cette paix qu'il révoqua en 1685 l'édit de Nantes, donné par Henri IV en faveur des calvinistes; c'est la plus grande faute de son règne, et la suite en a été funeste à la prospérité de la France. La jalousie des puissances lui suscita de nouvelles guerres qui furent d'abord balancées par les succès; mais les dernières années de sa vie ne furent qu'une suite d'infortunes. Marlborough et le prince Eugène battirent ses troupes et réduisirent la France à la dernière extrémité; mais le maréchal de Villars ayant forcé le camp des ennemis à Denain, sauva la France et força les alliés de conclure la paix, qui fut signée en 1713 à Utrecht, avec l'Angleterre, le Portugal, le duc de Savoye, le roi de Prusse et les Hollandais, et en 1714 avec l'empereur par le traité de Bade. De toutes ses conquêtes il ne lui resta que l'Alsace, la Flandre française, la Franche-Comté, et le Suntgaw. Louis XIV mourut à Versailles le 1 septembre 1715, âgé de soixante-dix-sept ans; il en avait régné soixante-douze. Son règne est comparé avec raison à celui d'Auguste. Il avait un goût naturel pour tout ce qui fait les grands hommes, et sut distinguer et employer les personnes de mérite qui font les grands rois ou du moins contribuent à leur gloire. Il eut pour ministres Mazarin, Colbert, Louvois; pour généraux Condé, Turenne, Vendôme, Catinat, Villars; on vit en France sous son règne des poètes excellens, de grands orateurs sacrés, des philosophes profonds, d'habiles jurisconsultes et des savans en tout genre, dont les récompenses animaient les études. Ce prince fit aussi fleurir les arts et le commerce dans ses états; les plus grands artistes semblèrent se donner le mot pour naître sous son règne. L'ambition et l'amour de la gloire lui firent entreprendre et exécuter les plus grands projets, et il se distingua au-dessus de tous les princes de son siècle par un air de grandeur, de magnificence, qui accompagnait toutes ses actions. La révolution qui s'opéra sous son règne dans nos arts, dans

nos esprits, dans nos mœurs, influa sur toute l'Europe. Elle s'étendit en Angleterre, porta le goût en Allemagne, les sciences en Russie, et ranima l'Italie languissante. On a écrit des monceaux de livres sur le siècle de Louis XIV; mais nous n'avons point encore une bonne histoire particulière de ce grand roi. *Louis XV*, arrière-petit-fils de Louis XIV, et fils du vertueux élève de Fénélon, le duc de Bourgogne, né à Fontainebleau le 15 février 1710, succéda à son bisaïeul à l'âge de cinq ans et demi, sous la régence du duc d'Orléans, son plus proche parent. Parvenu à sa majorité, il fit la guerre avec succès; mais il préféra la paix qu'il proposa pour le bonheur de son peuple et qui fut conclue en 1748 à Aix-la-Chapelle. Il ne s'occupa plus qu'à dédommager la France des malheurs de la guerre. De grandes routes furent ouvertes dans tout le royaume pour faciliter le commerce; l'école militaire fut établie en 1751. On éleva quantité de monumens publics; la France était heureuse et florissante lorsqu'une nouvelle guerre entreprise par les Anglais vint troubler notre félicité. Les Anglais avaient entièrement ruiné notre commerce en Afrique, et s'étaient emparés de presque toutes nos possessions en Amérique. La paix fut signée à Paris en 1763, et les Anglais gardèrent une bonne partie de leurs conquêtes. Le reste du règne de Louis XV fut assez tranquille. Les jésuites, que quelques parlemens avaient déjà chassés, furent entièrement abolis par un édit du roi, donné en novembre 1764. Louis XV était affable, prévenant, humain, naturellement porté à faire du bien, et n'aurait jamais fait le mal si on ne le lui avait inspiré. Son attachement pour sa famille, sa douceur envers ceux qui le servaient, son amour pour la paix, sa modération jointe à un esprit sage et juste, le firent aimer et estimer de tous ceux qui furent à portée de l'approcher. Un malheureux nommé Damiens tenta de l'assassiner le 5 janvier 1757; cet événement affreux eut lieu à la suite de la suppression du parlement, coup d'état qui avait fait naître une fermentation sourde; heureusement la blessure ne fut pas mortelle. Il avait mérité le surnom de *Bien-Aimé* dans sa maladie à Metz; il lui fut donné de nouveau lors de l'attentat de Damiens. Si ce prince eut des faiblesses, il en témoigna du repentir; son cœur était généreux; il encouragea les lettres, les sciences et les arts. Il mourut le 10 mai 1773, dans sa soixante-quatrième année, après un règne de cinquante-neuf ans. Les trois dernières années de son règne avaient permis d'oublier le bonheur, le calme et la judicieuse économie de sa première administration; mais l'histoire lui doit un éloge sans restriction: il fut humain. *Louis XVI*, né à Versailles le 23 août 1754, de Louis, dauphin de France, et de Marie-Josèphe de Saxe; il succéda à Louis XV le 10 mai 1774. Il avait épousé le 16 mai 1770 Marie-Antoinette d'Autriche, fille de Marie-Thérèse, reine de Hongrie. Il montait sur le trône dans des circonstances difficiles; les prodigalités de la fin du règne précédent, l'esprit d'opposition qui régnait dans le parlement, et l'esprit philosophique, tout semblait présager la révolution qui devait bientôt éclater, et, bien que Louis XVI fût animé du zèle le plus ardent pour le bonheur de ses peuples, bien que ses premiers actes sur le trône fussent des bienfaits, il ne possédait pas l'énergie nécessaire pour étouffer les germes d'une révolution aussi menaçante, ou plutôt il avait trop de défiance de lui-même, et au lieu de se conduire d'après ses propres inspirations, toujours dictées par un sens droit et éclairé, il s'abandonnait à des conseils de ministres incapables ou perfides. Il convoqua la première assemblée des notables, qui se retira sans remédier à rien; le vœu de la nation le porta ensuite à assembler les états-généraux en 1789. On sait les malheurs qu'amena cette assemblée, qui furent augmentés encore par les assemblées qui la suivirent. N'étant plus maître de ses actions et voyant les malheurs qui le menaçaient, Louis résolut de s'évader, et il exécuta son projet dans la nuit du 20 au 21 juin

1791; mais ayant été arrêté à Varennes, il fut ramené à Paris, gardé à vue, et après mille outrages, condamné à mort le 17 janvier 1793. Il la subit avec fermeté le 21 du même mois, en homme dont la conscience ne se reproche rien. Toutes ses actions en effet avaient tendu à guérir les maux de la France. A son avènement au trône, il choisit les ministres désignés par la voix publique, qui se trompe quelquefois; il avait supprimé le régime désastreux des corvées, la servitude dans le Jura, rendu l'état civil aux protestans. Il adoucit le *Code criminel*; la torture disparut de notre législation et cessa de la déshonorer, la confiscation fut abolie; tant de bienfaits lui avaient concilié l'amour de ses sujets; mais une des grandes fautes qu'il fit, ce fut de favoriser l'insurrection de l'Amérique contre les Anglais, qui ne lui pardonnèrent pas cette démarche. On doit avouer cependant qu'il ne fit que céder au vœu de son conseil, et qu'il ne partagea point cette opinion; mais il n'en est pas moins vrai que de ce moment l'Angleterre conçut contre la France et son monarque une haine active et durable, qui alimenta bientôt les troubles intérieurs de l'une et hâta la marche de l'autre vers l'échafaud. Louis avait toutes les vertus dont un roi aurait pu s'honorer dans un autre siècle; mais environné d'ennemis, il avait besoin de fermeté et d'user de tous les détours de la politique; ces qualités lui manquèrent; il mérita enfin les mêmes reproches qu'Agis, roi de Lacédémone, condamné à mort comme lui, reçut de sa mère: « Mon fils, lui dit-elle, tu fus bon, clément et vertueux, mais trop de faiblesse a perdu l'état et toi-même. » Il ne fut jamais aussi grand que dans le malheur; sa mort est celle d'un héros chrétien, et son testament l'a rendu immortel. Louis XVI avait beaucoup d'instruction; il possédait parfaitement l'histoire, et il était un des meilleurs géographes de France. Une académie célèbre réforma plusieurs erreurs dans une carte des mers du nord d'après ses observations, et on assure qu'il a rédigé les instructions qui furent données à Lapeyrouse avant de partir pour faire son voyage autour du monde. Il a traduit de l'anglais le règne de Richard III. L'esprit, le talent et l'érudition, ne lui manquaient pas; il fallait seulement que la nature lui eût donné un caractère plus prononcé, ou qu'il régnât dans des temps plus calmes et plus heureux. La vie de Louis XVI a été écrite par l'abbé Proyart. *Louis* XVII, fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette d'Autriche, né à Versailles le 27 mars 1785, périt misérablement dans la prison du Temple le 8 juin 1775, après avoir éprouvé les plus affreux traitemens. Ce précieux enfant annonçait les plus heureuses qualités, et déjà la bonté de son cœur répondait à la beauté de ses traits. *Louis* XVIII, frère puîné de Louis XVI, né à Versailles le 12 novembre 1753, reçut en naissant le titre de comte de Provence et prit le nom de *Monsieur* à l'avènement de son frère au trône. Les orages de la révolution le forcèrent à s'éloigner de la France. Il partit dans la nuit du 20 au 21 juin 1791, une heure après le roi. Louis XVI fut arrêté à Varennes; *Monsieur* eut le bonheur de franchir les frontières, accompagné du seul comte d'Avaray. Ce monarque a tracé lui-même le récit de ce voyage. Après la mort de Louis XVI il prit le titre de régent du royaume, et après la mort du dauphin celui de roi de France, sous le nom de Louis XVIII. Réfugié sur le territoire de Venise, sur le Rhin, au milieu de l'armée de Condé, les dangers le suivirent. Dans la petite ville de Dillingen sur le Danube, un coup de fusil parti d'une maison opposée, effleura son front et fit couler son sang: « Ah! sire, s'écria le comte d'Avaray, un peu plus bas....... — Eh bien! un peu plus bas, reprit le prince, le roi de France s'appelait Charles X. » Il se rendit à Blankenbourg, qu'il fut bientôt obligé de quitter. Fatigué d'une vie errante, que partageait son Antigone, madame la duchesse d'Angoulême, il résolut en 1809 d'aller habiter le château d'Hartwel en Angleterre. Rendu aux vœux des Français, ce monarque débarqua à Calais le 26 avril 1814, et

s'arrêta le 2 mai à Saint-Ouen, d'où il data la déclaration qui sert de base à la charte. Les plus vives acclamations l'accompagnèrent à son entrée dans la capitale. Nous ne parlerons pas du funeste 20 mars 1815. De retour une seconde fois à Paris, Louis XVIII fit tous ses efforts pour réconcilier les partis et pour maintenir son royaume en paix. Elle fut troublée par la guerre d'Espagne, mais cette guerre fut terminée dans une campagne, et les trophées du duc d'Angoulême, son fils adoptif, charmèrent ses derniers jours. Il succomba sous le poids de ses infirmités le 16 septembre 1824. Ce prince était doué d'une mémoire surprenante. Il était instruit, spirituel et fin. Il aima et protégea les lettres, qu'il cultivait en secret avec honneur. M. Alphonse Beauchamp a écrit la vie de ce monarque, qui reçut de son peuple le nom de *Désiré* et mourut généralement regretté.

LOUIS. La France a eu trois dauphins célèbres de ce nom. Le premier, fils aîné de Louis XIV et de Marie-Thérèse d'Autriche, né le 17 novembre 1661, mourut de la petite vérole à Meudon le 14 avril 1711, regretté de tous les Français, dont il avait gagné le cœur et l'affection par sa bravoure et sa douceur. Le deuxième, fils aîné du précédent et de Marie-Anne-Victoire de Bavière et père de Louis XV, né en 1682 et mort en 1712, reçut en naissant le titre de duc de Bourgogne, et fut un des princes les plus accomplis de son temps. Il se distingua autant par les vertus morales que par les qualités guerrières. Il fut le digne élève de Fénélon, qui composa pour lui son *Télémaque*. Le troisième, fils de Louis XV et père de Louis XVI, de Louis XVIII et de Charles X, né en 1726, mort le 20 décembre 1765, avait épousé Marie-Thérèse, infante d'Espagne, qu'il perdit un an après son mari, et ensuite Marie-Josephe de Saxe, dont il eut plusieurs fils. Il joignait à des talens naturels des connaissances étendues et des vertus rares.

LOUIS I, II et III, rois de Germanie. Le premier dit *le Pieux* ou *le Visil*, troisième fils de Louis-le-Débonnaire et frère de l'empereur Lothaire et de Pépin, fut proclamé roi en 817 et mourut le 28 août 876, à soixante-dix ans. Il étendit les limites de ses états et fut un des plus grands princes de la famille de Charlemagne. *Louis* II, *le Jeune*, son fils aussi courageux que lui et son successeur, mourut à Francfort le 20 février 882. *Louis* III (V. Louis III, empereur). Le nom de *Louis* et de *Louise* a été celui d'un grand nombre de princes et de princesses recommandables, mais dont une notice pour chacun tiendrait trop de place dans un dictionnaire abrégé comme l'est celui-ci.

LOUIS (Antoine), célèbre chirurgien français, né à Metz le 13 février 1723, mort à Paris le 20 mai 1792, a laissé un *Dictionnaire de Chirurgie*, 2 vol. in-8, estimé, et un très-grand nombre d'ouvrages sur son art.

LOUTHERBOURG (Philippe-Jacques), peintre, né à Strasbourg le 31 octobre 1740, mort à Londres vers 1814, s'est fait connaître par son talent à peindre des batailles, des chasses et des paysages. Il brille surtout dans la peinture des animaux.

LOUVEL (Pierre-Louis), né à Versailles en 1783, doit être ajouté désormais à la liste des Clément, des Châtel, des Ravaillac, des Felton et des Damiens. Ce fut le 13 février 1820, à onze heures du soir, qu'il porta au duc de Berri un coup de poignard dans la poitrine, à l'Opéra. On connaît l'héroïque agonie de ce prince, qui demanda grâce de la vie pour son assassin. Louvel fut exécuté sur la place de Grève le 7 juin 1820. Sa mémoire est chargée de l'exécration de tous les bons Français.

LOUVET DE COUVRAY, député de la Convention, rédacteur du *Journal des Débats* et de *la Sentinelle*, né en 1764, fut proscrit pendant la Terreur; mais il est surtout connu par son roman de *Faublas*, dont la lecture est d'autant plus dangereuse pour les jeunes gens, que le style en est séduisant. Il mourut à Paris le 25 août 1797. V. le portrait que madame

Roland fait de cet écrivain dans ses intéressans *Mémoires*.

LOUVOIS (François-Michel LE-TELLIER, marquis de), l'un des ministres de Louis XIV, né à Paris le 18 janvier 1641, mort le 16 juillet 1691. Son application et sa vigilance lui méritèrent la confiance du roi. Il se servit de sa faveur pour former des établissemens utiles et faire fleurir le commerce et les arts. Ses grands talens éclatèrent surtout dans les affaires de la guerre. Il traitait son prince avec une sorte de hauteur, et son caractère était dur. On lui a reproché les cruautés, les ravages horribles exercés dans le Palatinat; mais ils ne peuvent faire oublier les services qu'il rendit à la France et à son roi.

LOVEIRA (Vasco), premier auteur du célèbre roman d'*Amadis de Gaule*, naquit en Portugal vers 1270 et mourut vers 1355. Cet ouvrage a été traduit dans toutes les langues vivantes, et a toujours passé pour le plus célèbre et le meilleur des romans de chevalerie.

LOWENDHAL (le maréchal de), né à Hambourg en 1700, porta les armes dès l'âge de treize ans, se trouva à la bataille de Péterwaradin, au siége de Témeswar, et se signala sous le prince Eugène à la bataille et au siége de Belgrade. Il servit avec éclat en Russie, puis en France, où il fut fait lieutenant-général en 1743. Il contribua beaucoup au gain de la bataille de Fontenoy, et étonna l'Europe par la prise de Berg-op-Zoom en 1747, ville regardée comme imprenable. Ce succès lui valut le bâton de maréchal de France. Il mourut le 27 mai 1755.

LUC (S.), l'un des quatre évangélistes.

LUC (Jean-André de), l'un des plus célèbres physiciens du dix-huitième siècle, naquit à Genève le 8 février 1727, mourut à Windsor le 7 novembre 1817. Il a publié une foule d'ouvrages qui le mettent sur la même ligne que les Werner et les Dolomieu pour les sciences naturelles.

LUCAIN (Annæus-Marcus-Lucanus), né à Cordoue l'an 38 de J.-C., sous l'empire de Caligula. Son père était frère du philosophe Sénèque. Ce célèbre poète latin fut mis à mort l'an 65 de J.-C., pour être entré dans la conspiration de Pison. Il avait composé plusieurs ouvrages, mais il ne nous reste que sa *Pharsale*, qui est plutôt une histoire en vers qu'un poëme épique. On y trouve du génie et de l'élévation, mais peu de goût et de justesse. Son style est trop enflé. La traduction en vers de Brébeuf offre les mêmes défauts. Marmontel en a donné une version en 2 vol. in-8 assez estimée. La *Pharsale* a eu un très-grand nombre d'éditions. On ne doit pas mettre ce poëme entre les mains des jeunes gens, de peur de leur gâter le goût.

LUCAS (Paul), voyageur, né à Rouen le 31 août 1664, mort à Madrid le 12 mai 1737. Les relations de ses voyages sont en 7 vol. Ils sont passablement écrits et assez amusans; mais on n'y trouve pas toujours la vérité.

LUCE DE LANCIVAL (Jean-Ch.-Jul.), né en 1764, mort le 17 août 1810, professeur et littérateur distingué; il a donné plusieurs tragédies parmi lesquelles on remarque celle d'*Hector*. Ses poëmes d'*Achille à Scyros* et de *Folliculus* annoncent du talent poétique; le sien prenait tout son essor lorsque la mort le surprit. Son caractère le faisait aimer de tous ceux qui le connaissaient.

LUCIEN, le plus spirituel peut-être et le plus original de tous les écrivains grecs, né à Samosate en Syrie, vivait sous les Antonins et sous Commode. Il est particulièrement connu par ses *Dialogues des morts*, dans lesquels il peint avec autant de finesse que d'agrément les travers, les ridicules et la sotte vanité de l'espèce humaine. Ses œuvres ont été traduites en français, par Belin de Pallu, en 6 vol. in-8. Lucien est quelquefois diffus, se répète souvent, et blesse la pudeur.

LUCILIUS (Caius), chevalier romain, généralement regardé comme l'inventeur de la satire, né 149 ans av. J.-C., dans le Latium. De trente satires qu'il avait composées, il ne

nous reste que quelques fragmens, insérés dans le *Corpus poëtarum*. Il mourut à Naples à l'âge de 46 ans. Horace le traite sévèrement. Quintilien, Cicéron, Pline et Aulugelle, en ont parlé avec éloge.

LUCILLE, impératrice romaine, fille de Marc-Aurèle et de Faustine, née l'an 146 de J.-C. Elle eut pour époux Lucius Verus, qui commandait les armées romaines dans la Syrie; on croit qu'elle le fit empoisonner; elle épousa ensuite le sénateur Claudius Pompeianus. Irritée contre Crispine; femme de son frère Commode, elle forma une conspiration contre ce dernier; le complot ayant été découvert, Commode l'exila dans l'île de Caprée, où quelque temps après il envoya un centurion pour lui ôter la vie, l'an 184. Sa vie n'avait été qu'une suite de désordres.

LUCIUS, fils d'Agrippa et de Julie, né l'an 17 avant J.-C., frère cadet de Caius; ils furent tous deux adoptés par Auguste, et leur éducation fut confiée à Valerius Flaccus, célèbre grammairien. Désigné consul, agrégé au collége des augures, il fut envoyé par Auguste pour commander les légions romaines en Espagne; mais arrivé à Marseille il tomba malade et mourut à 18 ans, l'an 2 de J.-C. Il avait épousé avant son départ Emilie Lépide. La maison carrée à Nîmes était un temple dédié à Caius et à Lucius.

LUCIUS, romancier grec, florissait sous l'empereur Antonin. Lucien nous a conservé un extrait de son roman de *Lucius* ou *la Métamorphose*. C'est le même fonds que l'*Ane d'or* d'Apulée et que celui de Machiavel, et Lesage en a tiré l'épisode de la caverne dans son *Gilblas*.

LUCIUS AMPELIUS, auteur du *Liber memorialis* que Saumaise a publié le premier. C'est un sommaire de l'histoire universelle, depuis les temps les plus anciens jusqu'au règne de Trajan.

LUCIUS QUIÉTUS, général romain sous Domitien, Nerva et Trajan; il recouvra Nisibe, brûla Edesse et prit Séleucie; Trajan l'honora du consulat. Il était Maure d'origine.

LUCKNER (NIC.), maréchal de France, né en Bavière en 1722, avait servi avec éclat sous le grand Frédéric. Entré au service de France, il se montra partisan des principes de la révolution, et fut nommé généralissime de l'armée du nord. Après le 10 août 1792, destitué et arrêté, il fut traduit ensuite au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort le 5 janvier 1794. Il était sans aucune instruction, et, quoique brave, manquait de fermeté et de caractère.

LUCRÈCE (LUCRETIA), dame romaine, célèbre par sa beauté, sa vertu et ses malheurs. Elle se donna la mort l'an 509 av. J.-C., pour ne pas survivre à son déshonneur. L'histoire de l'épouse de Collatin est trop connue pour la rappeler ici. Les Romains irrités chassèrent les Tarquins de Rome, et firent de leur état une république.

LUCRÈCE (TIT.-LUCRET.-CARUS), l'un des plus grands poëtes latins, né l'an 95 avant J.-C. Il se donna la mort à 44 ans dans un excès de délire. Son poëme de *la Nature des choses*, qui renferme des principes dangereux, et dans lequel il a mis en vers le système et la doctrine d'Epicure, a été traduit par Lagrange, et depuis en vers et en prose par M. de Pongerville. Le cardinal de Polignac en a fait une réfutation dans un poëme latin intitulé : *Anti-Lucrèce*, qui a été traduit en français par *Bougainville*.

LUCULLUS (LUC.-LICIN.), l'un des plus illustres capitaines romains, né vers l'an 115 avant J.-C. Ce consul est célèbre par ses victoires, son éloquence et ses richesses. Il vainquit Mithridate, roi de Pont, et Tigrane, roi d'Arménie. Son nom est passé en proverbe pour le goût du luxe et la magnificence. Cicéron a célébré sa maison de délices de Tusculum, et fait mention de la riche bibliothèque qu'il avait établie. Il mourut à 67 ou 68 ans, et fut inhumé à Tusculum, dans le tombeau qu'il s'était fait préparer.

LUDIUS, peintre romain, contemporain d'Auguste. L'époque de sa naissance et celle de sa mort, ainsi

que les circonstances de sa vie, sont inconnues; on sait seulement qu'il se fit un nom illustre à cause de la vaste dimension des peintures dont il couvrit les murs des édifices de Rome, tant au dehors qu'au dedans. Il est cité par Pline.

LULLI (J.-B.), musicien célèbre, né à Florence en 1633. Il a fait tous ses ouvrages à Paris, où il mourut le 22 mars 1687. Molière eut recours à lui pour la partie chantante et dansante de plusieurs de ses pièces, et Louis XIV faisait le plus grand cas de son talent. Il porta au plus haut degré l'art de jouer du violon. Malgré les vicissitudes qu'a éprouvées la musique, celle de ses opéras, de ses divertissemens et de ses pastorales, est encore fort estimée; elle se distingue par une grande variété, par la mélodie et l'harmonie. Lulli était naturellement bouffon et excellent pantomime; il fut l'ami de Molière et il dissipait sa mélancolie.

LUSSAN (Marg. de), née à Paris vers 1682, y mourut le 31 mai 1758. Elle a publié une foule de romans historiques, parmi lesquels on remarque les *Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste*. On lui doit aussi une vie du brave Crillon, ouvrage prolixe comme ses autres productions.

LUTHER (Mart.), le plus fameux novateur religieux du seizième siècle, né le 10 novembre 1484, à Eisleben, en Saxe, y mourut le 18 février 1546. Son père travaillait aux mines. Il prit d'abord l'habit chez les augustins, devint docteur en théologie, et s'acquit une grande réputation par ses leçons et ses prédications; mais la lecture des livres de Jean Hus lui fit changer de doctrine, et dès-lors l'envie de se distinguer et de porter un nom le porta à attaquer les dogmes de l'église. Menacé d'être condamné par le pape, il leva le masque, se sépara de la communion romaine, et entraîna dans son hérésie le duché de Saxe, le Danemarck, la Suède et une grande partie des autres royaumes et souverainetés de l'Europe. Luther, considérant l'incendie qu'il avait allumé, eut souvent des remords, surtout dans une maladie assez longue qu'il eut en 1529. Il s'étourdit ensuite par le vin et la bonne chère. Il était d'un caractère violent et emporté, et prodiguait les injures les plus grossières à ses adversaires. Ses sectateurs furent appelés *luthériens*, et se subdivisèrent en plusieurs branches, même de son vivant. Il a laissé un très-grand nombre d'ouvrages imprimés en 4 et en 7 vol. in-fol. Ses partisans ayant protesté contre la diète de Spire, qui avait voulu restreindre la liberté de conscience, reçurent le nom de *protestans*, d'abord particulier aux luthériens, puis rendu commun aux autres sectes, qui toutes ont adopté cette protestation contre un décret qui les blessait toutes également.

LUXEMBOURG (François-Henri de Montmorenci, duc de), maréchal de France, né en 1628, fils posthume du comte de Bouteville, décapité pour un fameux duel; il fut l'un des plus grands généraux du siècle de Louis XIV; il se signala à la conquête de la Franche-Comté en 1668, et commanda en chef une des armées du roi à la célèbre campagne de Hollande en 1672, dans laquelle il défit les ennemis près de Woerden et de Bodegrave; gagna les batailles de Fleurus, de Steinkerque et de Nerwinde en 1674, 92 et 93. Il mourut à Versailles le 4 janvier 1695, comblé de gloire et d'honneurs, et regretté comme le plus grand général qu'eût alors la France. Il rappelait les héros dont il était sorti, par son génie et sa vaillance. Sa mort fut le terme des victoires de Louis XIV; les soldats, dont il était le père, furent découragés quand il ne les anima plus. Le prince d'Orange disait de lui : « Je ne pourrai donc jamais battre ce bossu-là! — Bossu! s'écria Luxembourg quand on le lui répéta, qu'en sait-il? il ne m'a jamais vu par derrière. »

LYCOMÈDES, Arcadien, fut contemporain et émule d'Epaminondas. Il fonda Mégalopolis et créa une armée permanente nommée le *Corps des éparites*. Il revenait d'Athènes porteur d'un traité, lorsqu'il fut égorgé par un parti d'Arcadiens,

émigrés de la faction Lacédémonienne, l'an 366 avant J.-C. Ainsi périt le fondateur de la ligue arcadienne, le rival d'Epaminondas et le précurseur de Philopémen.

LYCON, philosophe grec, contemporain d'Aristote. Son éloquence était douce et persuasive, et peu de maîtres furent aussi habiles à diriger la jeunesse. Il voulait qu'on gouvernât les jeunes gens par les sentimens d'honneur et la honte. Il reçut de riches présens d'Attale et d'Eumène, rois de Pergame, qui briguèrent son amitié. Il eut part également à la faveur d'Antiochus, roi de Syrie. Son testament nous a été conservé par Diogène Laerce; il prouve la sagesse de ce philosophe. Il y eut six autres *Lycon*.

LYCOPHRON. Le nom de ce poète est plus connu que ses vers. Il vivait vers l'an 304 avant J.-C., et il naquit à Chalcis, ville de l'Eubée. Il avait composé vingt tragédies; il ne nous reste de lui qu'un poëme intitulé *Alexandra*. C'est une longue suite des prédictions qu'on suppose avoir été faites par Cassandre, fille de Priam. Ce poëme est si obscur, qu'il a fait donner à Lycophron le nom de *Poète ténébreux*.

LYCURGUE, législateur de Sparte, florissait vers l'an 928 avant J.-C. Il était fils d'Eunomus, roi de Sparte, et de la famille des Héraclides. La constitution qu'il donna à ses compatriotes a été regardée comme un chef-d'œuvre de politique par les anciens et les modernes. Platon, dans sa *République*, ne cesse de l'admirer; Xénophon l'a vantée; Mably et Barthélemy la regardent comme une des plus nobles et des plus grandes conceptions qu'on ait jamais formées. On dit que pour engager les Lacédémoniens à observer inviolablement les lois qu'il avait faites pour leur prospérité, Lycurgue leur fit promettre avec serment de n'y rien changer jusqu'à son retour, et qu'ensuite il partit pour l'île de Crète, où il se donna la mort, après avoir ordonné qu'on jetât ses cendres dans la mer, de peur que si on reportait son corps à Sparte, les Lacédémoniens ne crussent être absous de leur serment.

LYCURGUE, célèbre orateur d'Athènes, florissait en même temps que Démosthènes; il nous reste une de ses harangues dans le *Recueil des orateurs grecs*.

LYON (GEORGES-FRANÇOIS), né à Chichester, entré dans la marine anglaise en 1808, se distingua à la défense de Cadix, à la reddition de Gênes, et dans l'expédition de lord Exmouth contre Alger, en 1818. La même année, il entreprit, avec M. Ritchie, un voyage dans l'intérieur de l'Afrique, et pénétra, malgré des fatigues inouïes, jusqu'aux limites de Fezzar. En 1820, élevé au grade de capitaine, il accompagna l'année suivante le capitaine Parry dans son expédition au pôle nord. En 1824, il fut chargé seul de la conduite d'une autre expédition qui n'eut pas de succès, mais qui cependant a répandu beaucoup de lumières sur la géographie des mers arctiques. Depuis 1825, le capitaine Lyon avait fait deux voyages en Amérique, en qualité de commissaire de la compagnie anglaise pour l'exploitation des métaux précieux. Il revenait en Angleterre, pour rétablir sa santé, lorsque la mort l'a frappé dans la traversée, le 8 octobre, âgé de 37 ans. Il avait, en 1825, épousé Lucy Louise, la plus jeune des filles de lord Fitz-Gérald et de la célèbre Paméla. Son ouvrage, intitulé *Journal particulier du capitaine Lyon*, contient les observations curieuses qu'il fut à portée de faire lui-même sur le pays et les mœurs des Esquimaux.

LYONNET (PIERRE), né le 21 juillet 1707 à Maestricht, mort à La Haye le 10 janvier 1789, se rendit non moins célèbre comme naturaliste que comme anatomiste et comme graveur. Il a publié, entre autres ouvrages, un *Traité anatomique de la chenille du saule*, in-4, fig., d'une superbe exécution.

LYSANDRE, général lacédémonien, homme rusé et politique habile. Il prit Athènes l'an 405 avant J.-C., et termina ainsi la guerre du Péloponèse, qui avait duré vingt-sept

ans. Il employa vainement tous les moyens pour engager les Lacédémoniens à lui déférer la couronne. Il fut tué dans une bataille l'an 366 av. J.-C. C'était un ambitieux pour qui l'amour de la patrie, la religion du serment, les traités, l'honneur, n'étaient que de vains noms.

LYSIAS, l'un des plus grands orateurs d'Athènes, né dans cette ville, y mourut à quatre-vingts ans, la deuxième année de la centième olympiade. Il nous reste de lui trente-deux harangues. Elles ont été traduites en français par l'abbé Auger.

LYSICRATE, citoyen d'Athènes, vivait 335 ans avant J.-C.; il fit élever le monument appelé *la Lanterne de Démosthènes*, pour célébrer les jeux publics pendant les fêtes de Bacchus, dans lesquels la jeunesse de sa tribu remporta le prix du chant. Il a été exécuté en terre cuite et élevé dans le parc de Saint-Cloud; c'est par erreur qu'on l'appelle lanterne de Diogène.

LYSIMAQUE, l'un des meilleurs lieutenans d'Alexandre-le-Grand; il s'empara de la Macédoine après sa mort, et y régna dix ans. Ses principaux sujets l'abandonnèrent à cause de ses cruautés. Il fut tué dans un combat contre Séleucus, l'an 282 av. J.-C.

LYSIPPE, statuaire grec, surpassa par le nombre, la proportion et la perfection de ses ouvrages en bronze, tous les artistes qui l'avaient précédé et ceux qui vinrent après lui. Il était né à Sicyone et vivait du temps d'Alexandre-le-Grand. Il laissa trois fils, qui s'acquirent aussi une grande réputation dans la sculpture. Il y a eu un autre *Lysippe*, peintre.

LYSIS, celèbre philosophe pythagoricien, né à Tarente, précepteur d'Epaminondas, florissait vers l'an 388 avant J.-C. On le croit auteur des vers dorés attribués à Pythagore. On a encore de lui une *Epître à Hipparque*, dans le recueil d'Alde Manuce.

LYSISTRATE, statuaire grec, frère ou beau-frère de Lysippe, et son contemporain, fut le premier qui inventa la manière de faire des statues d'argile et de cire.

M

MAACHA, roi de Geth, fut battu par Joab, général des armées de David.

MAACHA, fille de Tholmaï, roi de Gessur, femme de David et mère d'Absalon et de Thamar. Une autre *Maacha*, fille d'Absalon, épousa Roboam, roi de Juda.

MABILLON, célèbre bénédictin de Saint-Maur, à Saint-Remi de Reims, né le 23 novembre 1635, mort à Paris le 27 décembre 1707. On lui doit : *De re diplomaticâ*, 2 vol. in-fol., ouvrage savant qui lui a acquis le plus de réputation; il est resté élémentaire pour la science des titres; *Acta sanctorum ordinis sancti Benedicti*, 9 vol. in-fol., ouvrage estimé autant pour les monumens qu'il renferme que pour les savantes préfaces dont l'auteur l'a orné. La liste de ses autres ouvrages serait trop longue, ils se distinguent tous par un profond savoir; les savans d'Allemagne ne l'appelaient que le grand Mabillon. Il refusa les bienfaits de Colbert. Il fut associé de l'académie des inscriptions.

MABLY (l'abbé GABRIEL BONNOT DE), frère aîné de l'abbé de Condillac, né à Grenoble le 14 mars 1709, mort à Paris le 23 avril 1785. Ses *Entretiens de Phocion*, dans lesquels Marmontel a puisé pour son *Bélisaire*, obtinrent le prix annuel de la société de Berne. Dans ses *Observations* profondes sur l'histoire de la Grèce et sur les Romains, dans celles qu'il a données sur l'histoire de France, enfin dans son livre intitulé *De la législation*, Mably a prouvé non-seulement qu'il était un des hommes les mieux instruits du droit public des nations anciennes et modernes, mais qu'il

pouvait être lui-même un législateur; il s'y montre le digne émule de Lycurgue et de Solon. Son dernier ouvrage intitulé, *De la manière d'écrire l'Histoire*, contient encore d'excellens principes et des vues dignes de lui. Voici son portrait ressemblant tracé par M. Lévesque: « Si parmi nous il » était singulier, ce n'est pas qu'il af» fectât de l'être; c'est que son carac» tère, son esprit, sa façon de parler, » n'étaient pas de notre siècle, c'est » qu'il s'était formé sur des modèles » qui ne sont pas les nôtres. Dans les » beaux jours d'Athènes, il aurait été » confondu dans la foule des citoyens » estimables, parce que tous lui au» raient ressemblé; dans les beaux » jours de Sparte, il aurait été encore » moins remarqué; parmi nous il » était comme ces figures antiques » dont la sage attitude et la sévère » beauté contrastent avec les statues » maniérées des modernes. » Il refusa d'être de l'Académie française, et d'aucune corporation littéraire. Les Polonais, les Américains et les Hollandais eurent recours à ses lumières en législation; mais ils ne montrèrent pas pour cet écrivain philosophe une très-grande déférence. En Amérique ses *Entretiens de Phocion* furent traînés dans la boue.

MACBETH, usurpateur et tyran d'Écosse au XI[e] siècle, assassina Duncan son souverain, et s'empara du trône. Shakspeare et son imitateur Ducis ont tiré parti de ce sujet dans une tragédie bien connue. Il fut tué dans un combat par Macduff.

MACCHABÉES (les sept frères), souffrirent le martyre à Antioche, ainsi que leur mère, l'an du monde 3837, pour n'avoir pas voulu manger de la chair de porc.

MACER (ÆMILIUS), poète latin qui vivait du temps d'Auguste. Ses poëmes ne nous sont point parvenus.

MACER (LUCIUS-CLAUDIUS), propréteur d'Afrique sous le règne de Néron, essaya après sa mort de s'emparer de la dignité impériale; mais il fut tué par ordre de Galba.

MACHÆTA, vieille femme de Macédoine. Philippe, père d'Alexandre, sortait d'un festin splendide lorsqu'elle vint lui demander justice. Il s'endormit en l'écoutant et à son réveil il la condamna. Machæta, sans s'étonner, lui annonça qu'elle appelait du jugement. A qui donc? reprit le monarque. J'en appelle, dit-elle, de Philippe ivre et endormi à Philippe à jeun et éveillé. Le roi lui accorda sa demande.

MACHIAVEL (NICOLAS), fameux écrivain politique, né à Florence le le 3 mai 1469, mort le 22 juin 1527. Son *Histoire de Florence* est estimée pour l'exactitude et les recherches. Ses discours et son *Traité du Prince* sont extrêmement dangereux: il y développe une doctrine funeste et cruelle dont les tyrans ont su profiter. Frédéric II, roi de Prusse, a donné dans son Anti-Machiavel un antidote contre le poison de l'auteur italien. Machiavel a fait aussi deux pièces de théâtre dont l'une, *la Mandragore*, a été traduite par J.-B. Rousseau. Son conte de *Belphégor* a été imité et surpassé par La Fontaine. Machiavel était caustique et d'un caractère turbulent et inquiet. Toutes ses œuvres ont été traduites par M. Periez.

MACKINSTOSH (JAMES), baronnet anglais, l'un des membres les plus distingués de la chambre des Communes, né au comté d'Inverness, mort à Londres le 30 mai 1832, quitta l'étude pour la carrière du barreau, et devint professeur de droit; juge assesseur de Bombay, il apporta de grandes améliorations dans l'administration. A son retour en Angleterre, il fut élu député, et se rangea du côté de l'opposition. Sa défense de la révolution française contre les attaques de Burke lui avait valu en 1793, le titre de citoyen français que lui décerna l'assemblée législative. Il est auteur de plusieurs ouvrages.

MACPHERSON (JACQUES), écrivain écossais, né en 1738, mort le 17 février 1796, a publié une traduction de l'*Iliade*, une *Histoire d'Angleterre* et le poëme de *Corthon*; mais l'écrit qui lui a fait le plus de réputation est la traduction des poésies d'Ossian, imitées depuis avec honneur par nos poètes, entre

autres M. Baour-Lormian. Plusieurs écrivains croient ces poésies supposées, et qu'Ossian n'exista jamais. En tout cas, il n'a pas fallu un talent ordinaire pour tromper l'Europe pendant si long-temps. Macpherson se distingua aussi dans le monde politique.

MACRIEN (Titus Fulvius Julius Macrianus), Égyptien qui, de simple soldat, s'éleva au rang de général et se fit donner la pourpre impériale, lorsqu'en 258, Valérien fut fait prisonnier par les Perses. Il passa ensuite en Occident pour détrôner Gallien, mais il fut battu et mis à mort avec son fils en 262. Il était habile, mais cruel.

MACRIN (Marcus Opilius Severus Macrinus), né à Alger, d'une famille obscure, après avoir été gladiateur devint préfet du prétoire, et fut élu empereur romain en 217 après Caracalla qu'il avait fait assassiner. Son extrême sévérité fit soulever une partie de ses soldats qui le tuèrent quelques mois après avec son fils, à Archelaïde, en Cappadoce, où il s'était sauvé.

MACRIN (Jean), poète latin, mort à Loudun en 1557 à 67 ans, a surtout réussi dans le genre lyrique; il réveilla le goût pour la poésie latine. Ses hymnes, ses odes et son poëme sur Gélonis sont estimés.

MACROBE, auteur latin de la fin du IVe siècle. On a de lui *les Saturnales*; ce sont des entretiens qui offrent un mélange curieux de critique et d'antiquités, un *Commentaire* sur le traité de Cicéron intitulé : *le Songe de Scipion*. La latinité de ces ouvrages n'est pas pure, mais les remarques en sont savantes. Il fut un des chambellans de l'empereur Théodose. La traduction de cet auteur par M. Ch. Du Rosay, a paru en 1827, Paris, 2 vol. in-8°, chez M. Firmin-Didot.

MACRON (Mævius Sertorius), favori et assassin de l'empereur Tibère, fut l'instrument de la perte de Séjan. Son crédit ne fut pas de longue durée. Caligula qu'il avait servi dans cette occasion l'obligea, lui et sa femme, à se donner la mort; ainsi le crime fut puni par le crime.

MADIAN, quatrième fils d'Abraham et de Cethura, donna son nom aux Madianites.

MÆCIANUS (Lucius-Volusius), jurisconsulte romain, du IIe siècle, estimé d'Antonin le pieux, précepteur de Marc Aurèle, avait composé plusieurs ouvrages importans sur les différentes parties du droit.

MÆNIUS, consul romain. Ayant pris aux Antiates plusieurs de leurs vaisseaux, il fit attacher les becs des proues qui étaient d'airain autour de la tribune aux harangues, qui depuis s'appela *rostra*, les rostres.

MAFFEE-VEGIO, chanoine de S. Jean-de-Latran, né à Lodi dans le Milanais, mort en 1458, composa un 13e livre de l'Énéide, qui lui fit honneur. Ses poésies latines ont de la facilité, de l'harmonie et de l'invention.

MAFFEI (François Scipion), né à Véronne le premier juin 1675, mort le 11 février 1755, s'attacha à réformer le théâtre de sa nation. La tragédie de *Mérope*, imitée par Voltaire, eut le plus brillant succès. On a de lui un excellent livre en italien contre les duels, et d'autres bons ouvrages.

MAGELLAN (Ferdinand), navigateur portugais célèbre par sa bravoure et ses découvertes. Mécontent d'Emmanuel son roi, il passa au service de Charles-Quint, et découvrit le détroit auquel il donna son nom. On le regarde comme le premier navigateur qui ait fait le tour du monde. Il fut tué d'un coup de lance, le 6 avril 1521; suivant d'autres il fut assassiné par ses gens à cause de sa dureté.

MAGEOGEHGAN (Jacques), prêtre irlandais, né en 1702, mort le 30 mars 1764 à soixante-trois ans, est auteur d'une *histoire de l'Irlande ancienne et moderne*, 3 vol. in-4., la seule que nous ayons de ce pays. Il n'est pas favorable aux Anglais; son style est diffus.

MAGNENCE, Germain d'origine, parvint du grade de simple soldat aux premiers emplois. Il fit mourir l'empereur Constant son bienfaiteur pour s'emparer de l'empire; mais ce crime ne demeura pas impuni. Vaincu

en différens combats, il se retira à Lyon, où il se donna la mort en 353, après avoir fait périr sa mère et son frère. Ce tyran aimait les belles-lettres, et avait une certaine éloquence guerrière qui plaisait beaucoup.

MAGNEZ DE WORINONT (Louis François). On doit à ce savant et laborieux abbé, mort en 1749, un excellent dictionnaire latin intitulé, *Novitius*, 2 vol. in-4. Il jouit d'une estime méritée.

MAGON-BARCÉE, général Carthaginois, fut envoyé, l'an 394 avant Jésus-Christ, en Sicile, pour faire la guerre à Denis l'Ancien et fut tué dans un combat, l'an 389.

MAGON, autre général Carthaginois, frère d'Annibal, remporta plusieurs victoires signalées, entre autres celle de Cannes, et mourut de ses blessures l'an 203 avant Jésus-Christ.

MAGON (Charles-René), contre-amiral français, né à Paris en 1763, entra dans la marine comme aspirant à l'âge de quatorze ans, remplit diverses missions en Chine, en Cochinchine et au Bengale, prit part à divers combats, s'eleva par son courage et sa conduite de grade en grade à celui de contre-amiral, alla en 1805 à Rochefort prendre le commandement d'une division sous les ordres de Villeneuve, et fut tué le 21 octobre 1805, après avoir vaillamment repoussé les vaisseaux anglais qui voulaient l'aborder.

MAHALON, fils d'Emilech et de Noémi, épousa une femme moabite nommée Ruth, et mourut sans avoir d'enfans. Sa veuve suivit à Bethléem Noémi sa belle-mère, et y épousa Booz.

MAGOG, fils de Japhet et petit-fils de Noé.

MAHARBAL, capitaine carthaginois, commanda la cavalerie à la fameuse bataille de Cannes, l'an 216 avant J.-C. Il voulait qu'on allât droit à Rome.

MAHÉ DE LA BOURDONNAIS (Bertrand-François), ancien gouverneur-général des îles de France et de Bourbon, né en 1699 à St.-Malo, dès l'âge de dix ans débuta dans la carrière maritime par un voyage dans les mers du Sud, entra au service de la Compagnie des Indes, et se livra à des spéculations commerciales dont il retira des bénéfices immenses. Nommé, en 1734, *directeur-général* des îles de France et de Bourbon, il releva notre commerce dans les mers de l'Inde, et créa tout dans la colonie qu'il trouvait dans un état complet de détresse et d'anarchie. Commandant d'une escadre qu'on envoyait dans l'Inde, il oublia les justes sujets qu'il avait de se plaindre de Dupleix son ennemi et son rival, pour le secourir; vit tous ses plans traversés par la basse jalousie de cet homme altier et vindicatif, et à son retour dans sa patrie, trouva pour récompense de tant de talens et de services, la prison où la haine la plus passionnée le retint pendant trois ans. Enfin un jugement solennel proclama son innocence, le rendit à sa famille et à la liberté; mais la grande fortune qu'il avait acquise par les moyens les plus légitimes ne lui fut pas rendue; sa santé était minée par le chagrin et la maladie, et un des meilleurs citoyens qu'ait eus la France mourut dans l'indigence en 1755.

MAHOMET ou MOHAMMED, né à la Mecque le 10 novembre 570, fondateur de la religion mahométane; il composa le *Koran*, livre qui en contient les dogmes et les préceptes. Il fut aidé dans ce travail par un juif, nommé Abdia Ben-Salem, et par un moine grec, nommé Sergius. N'étant pas en sûreté à la Mecque, où l'on n'était pas disposé à adopter ses rêveries, il se sauva à Médine. Cette fuite fut l'époque de sa gloire et de la fondation de son empire et de sa religion. C'est aussi de ce jour, qui répond au 16 juillet de l'an 622 de Jésus-Christ, que date l'*Hégire* ou ère des mahométans. Pour appuyer sa religion, il leva des troupes et arma ses disciples. Afin de les encourager, il promettait le paradis à ceux qui mourraient les armes à la main. Il pilla les caravanes, et attaqua ensuite les Arabes, qu'il parvint à subjuguer. Il en fit périr un grand nombre, vendit les autres comme des esclaves, et distribua leurs biens à ses soldats. Enfin,

fier de ses succès, il continua ses conquêtes et ne donnait aux vaincus que le choix de la mort ou de sa religion. Il mourut dans la [illegible]ante-deuxième année de son âge e[illegible] six cent trente-deuxième de J.-C. (le 10 juin 632), des suites du poison que lui avait donné quelques années auparavant une juive pour s'assurer s'il était réellement un prophète. Il fut enterré à Médine. Son tombeau se voit encore aujourd'hui à l'un des angles de la Mosquée de cette ville. C'est une erreur de croire que son tombeau en fer est suspendu par une pierre d'aimant. Il y a eu plusieurs auteurs de sa vie, entre autres Turpin, et plusieurs traducteurs du Koran.

MAHOMET. Cinq empereurs des Turcs ont porté ce nom. Le premier, fils de Bajazet Ier, succéda à son frère Moïse qu'il fit mourir en 1415. Il se rendit recommandable par ses victoires, par sa justice et par sa fidélité à garder sa parole. Il établit le siége de son empire à Andrinople, où il mourut en 1422 à quarante-sept ans. — Le deuxième, surnommé *Bouyouck*, c'est-à-dire *le Grand*, succéda à son père, Amurat II, en 1451. Il prit d'assaut Constantinople en 1453, et acheva d'éteindre l'empire des Grecs en 1467. Il fit encore de grandes conquêtes dans la Hongrie, dans la Perse, dans la Bosnie, dans la Transylvanie, se rendit maître du Péloponèse et de plusieurs îles de l'Archipel. Il était prêt à passer en Égypte, lorsqu'il mourut en 1481, à cinquante-deux ans. C'était un prince courageux, prudent, grand politique; mais ses débauches, sa cruauté et sa mauvaise foi ternirent la gloire de ses belles actions. Il se moquait de toutes les religions, sans excepter celle de son prophète, qu'il regardait comme un chef de bandits. Il est le premier qui ait pris le titre de *Grand Seigneur* ou de *grand Turc*. Il trancha lui-même la tête à la princesse Irène, sa prisonnière. Voyez la tragédie de *Mahomet II*, de Lanoue. — Le troisième, fils et successeur d'Amurat III, en 1595, mourut de la peste à Constantinople, en 1603, à trente-neuf ans. C'était un prince indolent, livré à la débauche et sanguinaire. Il fit mourir ses frères et les femmes de son père. — Le quatrième fut reconnu empereur à l'âge de sept ans, après la mort tragique de son père Ibrahim, en 1649. Les jannissaires, attribuant à son indolence les défaites qu'il essuya, le déposèrent en 1687, et mirent à sa place son frère Soliman II. Il mourut en prison en 1691. — *Mahomet V*, ou plutôt Mahmoud, fils de Mustapha II, fut placé sur le trône vacant, par la déposition d'Achmet III son oncle, en 1730. Il avait un caractère pacifique, et gouverna ses peuples avec douceur, jusqu'à sa mort, arrivée en 1754. Thamas Kouli-Kan lui enleva la Géorgie et l'Arménie.

MAILLEBOIS (JEAN-BAPTISTE DESMARÊTS, marquis de), né en 1682, mort le 7 février 1762. Il se signala dans la guerre de la succession d'Espagne, et réduisit la Corse sous la domination de la France, ce qui lui valut le bâton de maréchal. Le marquis de Pezai a donné ses campagnes d'Italie, 3 vol. in-4.

MAILLET (BENOIT DE), né à Bar-le-Duc le 12 avril 1659, mort à Marseille le 30 janvier 1738. Il fut consul au grand Caire. C'est l'auteur du *Telliamed*, qui n'est que l'anagramme de son nom; ce livre est un système sur l'origine du globe, écrit d'un style sérieux. Buffon y a puisé sa formation de la terre, en y faisant quelques changemens. La partie la plus chimérique de l'ouvrage du *Telliamed* est celle qui donne au genre humain des poissons pour ancêtres. Cette folie n'a pas même le mérite d'être originale; elle se trouve dans les *Dialogues sceptiques* de Lamothe le Vayer. On a encore de Maillet une *Description de l'Égypte* et une *Relation de l'Éthiopie*.

MAILLY, l'une des plus anciennes maisons de la France, tire son nom de la terre de Mailly près d'Amiens, et s'est rendue illustre par ses alliances et les grands hommes qu'elle a produits, parmi lesquels on distingue surtout François de Mailly, mort en 1621. Loin d'entrer dans la confédération appelée la *Sainte-Ligue*, il fit

tous ses efforts pour ramener les rebelles à leur souverain.

MAIMBOURG (Louis), jésuite, né à Nancy en 1610, mort à Paris, le 13 août 1686, historien déclamateur et prédicateur bouffon. Lorsqu'on reprocha à Molière d'avoir composé *Tartuffe*, est-il étonnant, dit-il, que je mette des sermons sur le théâtre, puisque le P. Maimbourg fait des comédies en chaire? Ses histoires manquent de discernement, d'exactitude, de vérité; et l'esprit de parti s'y fait sentir jusqu'au ridicule; mais ce qui le rend véritablement odieux, c'est qu'il est à la fois violent et adulateur. Il se déchaîne avec fureur contre les écrivains du Port-Royal, et se brouille avec Rome, quoique jésuite, pour faire sa cour à Louis XIV, à l'occasion du droit de régale. Il applaudit par le même motif à la révocation de l'édit de Nantes, et aux persécutions qui en furent la suite; il cherche du moins à les pallier; et se rend par cette conduite doublement méprisable. *Son histoire du Calvinisme* a été critiquée par Bayle, qui y développe parfaitement bien le caractère de cet historien.

MAINE DE BIRAN (Marie-François-Pierre GONTHIER), né à Chanteloup près Bergerac (Périgord), mort à Paris en 1824, conseiller d'état, correspondant de l'Institut et membre des ordres de Saint-Louis et de la Légion-d'Honneur, est moins connu par sa carrière politique que par le rang distingué qu'il obtint parmi les idéologues modernes. Son ouvrage intitulé *Influence de l'habitude sur la faculté de penser*, remporta le prix proposé par la classe des sciences morales et politiques de l'Institut national, Paris, an XI (1803), in-8.

MAINFROY, fameux tyran de Sicile, fils naturel de l'empereur Frédéric II, fit empoisonner Conrad, fils légitime de cet empereur, et gouverna despotiquement la Sicile pendant près de onze ans. Il fut tué dans une bataille dans les plaines de Bénévent, en 1266. Il est aussi nommé Manfred par quelques historiens.

MAINTENON (Françoise d'AUBIGNE, marquise de), née le 27 novembre 1635, dans une prison de Niort, avait épousé le poète Scarron, qui la laissa veuve en 1660. Elle fut chargée de l'éducation des enfans du roi et de madame de Montespan, ce qui fut pour elle la route à la plus haute faveur. Elle épousa secrètement Louis XIV vers la fin de 1665, et fonda la maison de Saint-Cyr, près Versailles, qu'elle destina à l'éducation gratuite des jeunes personnes de qualité nées de parens pauvres. Elle se retira dans cette maison et y mourut le 15 avril 1719. On a recueilli ses *Lettres* en 9 vol. in-12: elles sont écrites avec beaucoup d'esprit, mais le style en est froid. La Beaumelle, éditeur de ces Lettres, y a joint des mémoires pour servir à l'histoire de madame de Maintenon. On a écrit sur elle des monceaux de livres; il faut au moins les parcourir pour se faire une idée vraie du caractère de cette femme célèbre, qui s'occupa surtout des moyens de parvenir à son but, et abandonna Fénélon et Racine lorsqu'il y avait du courage à les défendre auprès de Louis XIV.

MAIRAN (Jean-Jacques-d'ORTOUS de), des académies française et des sciences, né à Béziers en 1678, mort à Paris, le 20 février 1771. On a de lui une excellente *dissertation sur la glace*, une autre *sur la cause de la lumière des phosphores*, un savant *Traité de l'aurore boréale*, des *Eloges des académiciens* et d'autres ouvrages scientifiques. Ce physicien célèbre fut de plus un excellent homme.

MAIRET (Jean), poète français, né à Besançon le 4 janvier 1604, y mourut le 31 janvier 1686. Il a précédé Rotrou, Scudéry, Corneille et du Ryer. Sa *Silvie* fut une des premières pièces qui donna de la réputation à notre théâtre. Sa tragédie de *Sophonisbe* eut un brillant succès, et elle le méritait pour le temps, mais il devint jaloux de Corneille dès que ce grand homme eut fait le *Cid*. Mairet avait aussi quelque talent pour les négociations diplomatiques.

MAISTRE (Joseph, comte de), ministre d'état et écrivain politique, né à Chambéri le 1er avril 1753,

mort le 25 février 1821. Son ouvrage intitulé : *Considérations sur la France* est d'un penseur profond et d'un homme d'esprit. Parmi ses autres écrits on remarque surtout son *Essai sur le principe générateur des constitutions politiques*, et *Les soirées de Saint-Pétersbourg*. Dans ce dernier livre il prêche la morale avec aigreur et la justice avec colère. M. de Maistre n'en était pas moins un homme d'un caractère loyal, d'un esprit élevé, et de mœurs douces. C'est son frère qui est l'auteur du *Voyage autour de ma chambre*, et du *Lépreux de la cité d'Aoste*, ouvrages qui ont obtenu en France le succès le mieux mérité.

MAITTAIRE (MICHEL), savant grammairien et bibliographe anglais, né en 1668, mort le 7 août 1747. Ses ouvrages les plus recherchés sont : *Corpus poetarum latinorum*, 2 vol. in-fol., *Opera et fragmenta veterum poetarum*, 2 vol in-fol., *Græcæ linguæ dialecti*, in-8., *Annales typographici ab artis inventæ origine*, 9 vol in-4., ouvrage très-correct et plein de détails curieux, et d'autres livres de bibliographie.

MAJORIEN (JULIUS-VALERIUS MAJORIANUS), empereur d'Occident, fut proclamé empereur à Ravenne, le 1er avril 457, du consentement de Léon, empereur d'Orient. Il réduisit les Visigoths et forma le projet de chasser les Vandales de l'Italie, mais le traître Ricimer, général de ses troupes, jaloux de sa gloire, le fit massacrer après un règne de trois ans. C'était un prince courageux, actif, entreprenant, doux, affable et ami des lettres.

MALACHIE, le dernier des douze petits prophètes.

MALCHUS, serviteur du grand-prêtre Caïphe. Saint-Pierre lui coupa l'oreille d'un coup d'épée, lorsqu'il vint pour arrêter Jésus dans le jardin des oliviers.

MALEBRANCHE (NICOLAS), prêtre de l'Oratoire, de l'académie des sciences, né à Paris, le 6 août 1638, mort le 13 octobre 1715. Son livre de *La recherche de la vérité* paraîtra toujours admirable, malgré ses erreurs, à ceux qui seront en état de l'approfondir. L'esprit humain n'a pris nulle part un vol plus élevé. Le style en est noble et pur, sans ornemens recherchés, sans faux enthousiasme, sans exclamations d'énergumène ; et quoique commandé par une imagination forte et brillante, le P. Malebranche a su la maîtriser de manière à ne se permettre jamais aucune exagération emphatique. Ce grand homme d'ailleurs eut dans sa vie privée le vrai caractère du génie, l'extrême simplicité.

MALESHERBES (CHRÉTIEN-GUILLAUME DE LAMOIGNON DE), ministre de Louis XVI et son dernier conseil, naquit à Paris le 6 décembre 1721, d'une famille illustre dans la magistrature ; mais il en est le plus célèbre par ses vertus, ses lumières et sa mort héroïque. Son éloquent plaidoyer en faveur de Louis XVI a rendu son nom immortel ; il fut nonseulement le défenseur du roi-martyr, mais encore son consolateur et son ami. Condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, il fut conduit à l'échafaud qu'il sanctifia le 22 avril 1794, et il eut la douleur de voir exécuter avant lui ses petits enfans, puis sa fille chérie madame de Rosambo. Son caractère bienfaisant, modeste et doux, sa précieuse bonhomie ont été peints avec un rare bonheur au théâtre du Vaudeville dans un ouvrage intitulé : *Monsieur Guillaume, ou le voyageur inconnu*. Malesherbes est un des hommes qui font le plus d'honneur à la France.

MALEVILLE (le marquis PIERRE-JOSEPH de), pair de France, conseiller à la cour de cassation, officier de la Légion-d'Honneur, né le 12 janvier 1770, à Domme (Dordogne), embrassa la carrière administrative, entra à la chambre des Députés en 1795, se prononça fortement en faveur des Bourbons, fut successivement premier président des cours royales de Metz et d'Amiens, et succéda à la pairie, en 1824, à Jacques de Maleville son père, un des auteurs du Code, et ne cessa de prendre part aux travaux de la chambre. Au milieu de ses travaux législatifs, il s'occupait d'un ouvrage intitulé : *Confé-*

38.

rence de toutes les mythologies, et mourut du choléra, à Paris, le 12 avril 1832.

MALEZIEU (NICOLAS de), né à Paris en 1650, mort le 4 mars 1727, de l'Académie des sciences. On a de lui des *Elémens de géométrie* estimés, et plusieurs morceaux en vers et en prose.

MALFILATRE (JACQUES-CHARLES-LOUIS), né à Caen le 8 octobre 1733, mort à Paris le 6 mars 1767. Son poëme de *Narcisse* ne peut, à la rigueur, être regardé comme un bon ouvrage; la fiction en est froide et embarrassée, mais on y trouve très-fréquemment des détails de la plus heureuse poésie. On voit dans les morceaux qu'il a traduits des Géorgiques, qu'il s'était pénétré des sentimens de Virgile, qu'il en sentait vivement toutes les beautés, et que personne n'était plus capable de les faire revivre dans notre langue. On ne saurait trop regretter un jeune homme qui promettait un si bel avenir. Ses œuvres complètes ont été publiées en un vol. in-12 en 1805, précédées d'une notice par M. Auger.

MALHERBE (FRANÇOIS de), né à Caen en 1556, mort à Paris en 1628, après avoir vécu sous six de nos rois. Il a fixé les lois de la poésie française, et il est resté le modèle de tous ceux qui ont écrit en vers après lui. Il est le premier qui ait élevé le génie de la langue jusqu'au sublime, et personne ne l'a surpassé en harmonie. Le genre de l'ode est celui dans lequel il s'est le plus distingué. On croit voir cependant qu'il maîtrisait son enthousiasme plutôt qu'il n'en était dominé, et peut-être fut-il moins embrasé du feu du génie que dirigé dans ses travaux par un goût exquis, une oreille infiniment sévère, et le talent le plus heureux. Son caractère était fort original, et les dictionnaires rapportent toutes ses brusqueries et ses bons mots, qui en général décèlent un bon homme.

MALLET DU PAN (JACQUES), né à Genève en 1750, mort à Londres le 11 mai 1800, rédigea pendant long-temps le *Mercure de France*, et se livra aux écrits politiques. Un style ferme et noble, quelquefois incorrect et néologique, mais toujours plein d'énergie, distingue ses productions nombreuses. Il fut un ardent défenseur de la royauté.

MALLEVILLE (CLAUDE de), né à Paris en 1597, mort en 1647, l'un des premiers membres de l'Académie française, avait été secrétaire du maréchal de Bassompierre. Il s'adonna au sonnet et au rondeau. Son sonnet *sur la belle Matineuse* lui donna de la célébrité; il l'emporta sur Voiture.

MALOUET (PIERRE-VICTOR), né à Riom en 1740, mort à Paris en 1814, entré dans la marine en 1765, intendant de la marine de Toulon, député aux états-généraux en 1789, y défendit constamment la cause de la monarchie; échappé aux massacres de septembre, il se retira en Angleterre, rentra en France en 1801, et fut nommé conseiller d'état en 1810. Disgracié en 1812 et exilé de Paris, il y revint le 2 avril 1814, fut appelé par le gouvernement provisoire au département de la marine, et confirmé dans ce ministère par Louis XVIII. Les travaux de sa place épuisèrent ses forces déjà fort affaiblies, et il mourut le 7 septembre suivant.

MALTE-BRUN (CONRAD), poète, écrivain politique et philosophe, un des plus savans géographes modernes, né à Thye dans le Jutland, en 1775 réfugié d'abord en Suède par suite des persécutions que lui avaient attirées des écrits énergiques en faveur de la liberté de la presse, puis à Paris, rédigea depuis 1806 jusqu'à sa mort, arrivée le 16 décembre 1826, les articles de politique étrangère. Son ouvrage le plus important est une *Géographie mathématique, physique et politique*, Paris, 1804-1806, 16 vol. in-8 et atlas in-fol.

MALUS (ETIENNE-LOUIS), physicien célèbre, né à Paris en 1775, après avoir servi comme simple soldat pour se soustraire à une vague accusation de royalisme, fut admis des premiers à l'école Polytechnique, et s'y livra pendant trois ans aux études les plus profondes. Officier du génie, il fit les campagnes du Rhin et d'Egypte, et à son retour en France,

reçut la direction de plusieurs travaux importans. Un prix qu'il remporta sur une question mise au concours par l'Institut, la détermination des effets de la double réfraction, le conduisit à la découverte de la polarisation de la lumière, qui l'a immortalisé. Admis aussitôt à l'Institut, et, malgré la guerre, honoré d'une médaille d'or par la Société royale de Londres, il ne jouit pas long-temps de sa gloire. Epuisé par ses travaux excessifs, il mourut en 1812, à l'âge de 37 ans.

MAMIA, reine des Sarrasins, restée veuve à la fleur de son âge, prit elle-même le commandement de son armée, et devint la terreur de l'empire romain. Après avoir ravagé la Palestine, elle força l'empereur Valens à lui demander la paix.

MAMMEA (JULIA), impératrice romaine, née à Emèse, mère de l'empereur Alexandre Sévère, éleva son fils avec grand soin, gouverna l'empire avec beaucoup de sagesse pendant sa minorité. Mais son amour excessif du pouvoir fit des mécontens, et son avarice sordide causa sa ruine et celle de son fils. Les soldats aigris contre elle et gagnés par Maximin, la massacrèrent avec Alexandre le 19 mars de l'an 235.

MAMURIUS (VETURIUS), célèbre ouvrier en cuivre qui florissait à Rome du temps de Numa. Ce fut lui qui fit les boucliers sacrés appelés *Ancilia*; et demanda pour récompense que les Saliens chantassent son nom dans leurs hymnes.

MAMURRA accompagna Jules César dans les Gaules, en qualité d'intendant des ouvriers, et amassa des richesses immenses. Il fit bâtir un palais magnifique à Rome, sur le mont Cœlius. Catulle a fait des épigrammes contre lui : il l'y accuse de concussion et de debauche avec César.

MANASSÉ, fils aîné de Joseph et d'Aseneth, né l'an du monde 2290. Un autre Manassé, quinzième roi de Juda, succéda à son père Ezéchias, fut emmené captif à Babylone par Assaradon, roi d'Assyrie, et rétabli sur le trône peu de temps après. Il mourut l'an du monde 3361. Un troisième épousa Judith, et mourut sans enfans, trois ans avant le siége de Béthulie, par Holopherne.

MANCO-CAPAC, fondateur et premier Inca de l'empire du Pérou.

MANDANÈS, philosophe et prince indien renommé par sa sagesse. Invité par les ambassadeurs d'Alexandre-le-Grand à venir au banquet du *fils de Jupiter*, il les renvoya avec mépris et en niant la divinité d'Alexandre.

MANDRIN (LOUIS), né dans le Dauphiné. Ce chef de brigands figure dans toutes les biographies, on ne sait trop pourquoi; sans doute pour prouver que le crime a aussi sa célébrité. Il fut roué vif à Valence le 26 mai 1755.

MANDROCLÈS, architecte et peintre, construisit sur le Bosphore de Thrace un pont de bateaux si solide, que l'armée des Perses y passa toute entière d'Asie en Europe. Il peignit ensuite dans un tableau Darius assis sur son trône au milieu du pont, voyant défiler son armée; Hérodote dit avoir vu ce tableau dans le temple de Junon à Samos. Mandroclès florissait environ 500 ans avant J.-C.

MANÈS, hérésiarque du 3e siècle, fondateur de la secte des Manichéens, dont le vrai nom était Curbicus. Sapor, roi de Perse, le fit écorcher vif parce qu'il n'avait point guéri son fils comme il l'avait promis. L'histoire du manichéisme a été publiée en 2 vol. in-4, par M. Beausobre; il cherche à y justifier cette secte des infamies qu'on lui a imputées.

MANETHON, fameux prêtre égyptien, né à Héliopolis, florissait vers l'an 304 avant J.-C. Il composa en grec l'*Histoire d'Egypte*, ouvrage célèbre souvent cité par Josephe et par les auteurs anciens. Il n'est point parvenu jusqu'à nous. Il nous reste des fragmens de l'abrégé qu'en avait fait Jules Africain.

MANILIUS (MARCUS), poëte latin sous Tibère, a composé en vers un traité d'*Astronomie*, dont il ne nous reste que cinq livres qui traitent des étoiles fixes. C'est le Pogge qui le publia il y a environ deux siècles et

demi; les anciens auteurs n'en parlent pas. Le P. Pingré, génovéfain en a publié une traduction en 1786, 2 volumes in-8°.

MANLIUS, gendre de Tarquin-le-Superbe, lui donna un asile lorsqu'il fut chassé de Rome, l'an 509 avant J.-C. Il est regardé comme le chef de l'illustre famille de ce nom.

MANLIUS CAPITOLINUS, célèbre consul et capitaine romain de la même famille que le précédent, se réveilla dans le Capitole aux cris des oies lorsque Rome fut prise par les Gaulois, et repoussa les ennemis qui voulaient surprendre cette forteresse, d'où lui vint le nom de Capitolinus. Dans la suite ayant été accusé d'aspirer à la royauté, il fut précipité du haut de la roche Tarpéienne, l'an 384 avant J.-C. C'est le sujet de la tragédie de Lafosse, dans laquelle Talma était si profond.

MANLIUS TORQUATUS, consul et capitaine romain, non moins célèbre que le précédent. Ayant accepté le défi d'un Gaulois d'une taille gigantesque, il le tua, et lui ayant ôté une chaîne d'or qu'il avait au cou, il la mit au sien, ce qui lui fit donner le nom de *Torquatus*, qui passa à ses descendans. Sa sévérité était extrême. Il fit trancher la tête à son fils, l'an 340 avant J.-C., parce qu'il avait combattu contre sa défense, quoiqu'il eût remporté la victoire. Il fut le premier Romain qui parvint à la dictature avant d'avoir géré le consulat.

MANSARD ou **MANSART** (François), né à Paris en 1598, mort en 1666. Ce fameux architecte embellit Paris et la France de tous ses ouvrages. L'église du Val-de-Grâce fut bâtie sur ses dessins. Il avait des idées nobles pour l'ensemble des édifices, et un goût délicat pour les ornemens d'architecture. C'est lui qui a inventé cette sorte de couverture qu'on nomme *mansarde*. Il ne faut pas le confondre avec son neveu Jules Hardouin, qui fut chargé de presque tous les bâtimens de Louis XIV, et qui a fait le *Dôme des Invalides*. Il mourut le 11 mai 1708, à soixante-neuf ans.

MANTEGNA (André), né en 1431, mort en 1517, peintre célèbre de son temps, auquel on attribue communément l'invention de la gravure au burin pour les estampes.

MANUCE (Alde), nom de trois célèbres imprimeurs de Venise; le premier, mort en 1556, a laissé une grammaire grecque et des notes sur Horace et sur Homère; il fut le premier qui imprima le grec correctement. Paul, son fils, mourut à Rome le 6 avril 1574. On lui doit plusieurs ouvrages pleins d'érudition, écrits en latin avec élégance et pureté. Alde le jeune, fils de ce dernier, mourut le 28 octobre 1597; on a de lui de savans commentaires sur Cicéron, trois livres d'épîtres, etc.

MANUE, père de Samson. Il était de la tribu de Dan.

MANUEL (Louis-Pierre), procureur de la commune de Paris, député de la convention, n'est que trop fameux dans les annales de notre révolution. Il eut une grande part à la journée du 10 août 1792, et fut l'un des provocateurs des massacres des 2 et 3 septembre. Il revint à des sentimens plus humains, et prit la défense de Louis XVI, à la convention. Condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, il fut décapité le 15 novembre 1793. Il était né à Montargis, en 1751.

MANUEL (Jacques-Antoine), né en 1775, à Barcelonnette (Basses-Alpes), appelé sous les drapeaux par la réquisition, et capitaine de cavalerie après la paix de Campo-Formio, quitta la carrière des armes pour celle du barreau, et débuta d'une manière brillante auprès de la cour d'Aix. Porté en 1815, à la chambre des députés, il y fit preuve d'éloquence, et par son esprit de conciliation parvint souvent à rétablir le calme. En 1818, il rentra dans la carrière législative, et marcha dans la même voie. La session suivante termina sa carrière politique. Interrompu au milieu d'une phrase qu'on ne lui permit ni d'achever ni d'interpréter, il fut exclu de l'assemblée, mais s'y présenta et ne quitta son banc que lorsque les gendarmes, introduits dans

la salle, étaient sur le point de le saisir. Livré à des études profondes dans l'espoir de reparaître à la tribune, il mourut en 1827, au château de Maisons, chez M. Laffitte.

MARAT (Jean-Paul), né en 1744, dans la principauté de Neufchâtel. Il fut d'abord médecin et fit divers ouvrages sur la physique; mais la révolution développa son caractère atroce; ce serait une tâche trop longue et trop pénible que de dérouler le tableau de ses crimes; démagogue féroce, il fut l'apologiste et le provocateur de tous les forfaits qu'il préconisait dans son journal de *l'Ami du Peuple*; sa mémoire est vouée à l'exécration de tous les siècles. Il fut tué dans son bain, par Charlotte Corday, le 13 juillet 1793.

MARC (St.), l'un des quatre évangélistes.

MARC-AURÈLE ANTONIN, le philosophe, né l'an 121, fut adopté par Antonin, et lui succéda en 161. Il avait toutes les qualités qu'on peut désirer dans un prince pour rendre ses peuples heureux, et il y travailla de tout son pouvoir. Il s'occupa non-seulement à régler le dedans de l'État, mais encore à le faire respecter au-dehors. Il mourut l'an 180. On le met au rang des meilleurs princes qui aient régné dans le monde. Il nous reste de lui douze livres de réflexions sur sa vie, traduites en français par M. Dacier; ils respirent la morale la plus pure.

MARC-ANTOINE, l'orateur, se distingua tellement par son éloquence, qu'au jugement de Cicéron l'Italie fut alors rivale de la Grèce; il devint préteur de Sicile, proconsul de Cilicie, consul, puis censeur vers l'an 90 avant Jésus-Christ. On le fit mourir dans les proscriptions de Marius et de Sylla.

MARC-ANTOINE, le triumvir. A la bataille de Pharsale, César lui confia l'aile gauche de son armée, le fit général de sa cavalerie l'année suivante, et cinq ans après son collègue au consulat. Après l'assassinat de César, Antoine fit assembler le sénat et montrant au peuple la robe sanglante de César, il harangua avec tant de véhémence, qu'il excita une sédition contre les meurtriers. Octave se ligua dans la suite avec lui et Lépide; ainsi fut formé le célèbre triumvirat qui devint funeste à tant de grands hommes, entre autres à Cicéron. Après la mort de Cassius et de Brutus, les triumvirs se partagèrent l'empire. Marc-Antoine eut la Grèce et l'Asie où il se livra à une vie voluptueuse. Enflammé d'une passion violente pour Cléopâtre, reine d'Egypte, il abandonna pour elle la vertueuse Octavie, sœur d'Octave, qu'il avait épousée. Cette action et d'autres motifs rallumèrent la guerre: elle fut terminée par la célèbre bataille navale d'Actium, l'an 31 avant Jésus-Christ. Cléopâtre qui avait amené à Antoine soixante vaisseaux, prit la fuite. Antoine la suivit, ce qui lui fit perdre la victoire. Ayant appris que Cléopâtre s'était donné la mort, il se tua lui-même à cinquante-six ans. Ses débauches obscurcirent ses belles qualités.

MARCEAU (François-Severin DESGRAVIERS), général français, né à Chartres en 1769. Il commanda l'armée de l'ouest, et remporta de grands avantages sur les Vendéens. Son humanité le fit destituer. Il commanda ensuite sur différens points, et il laissa partout des souvenirs honorables de ses talens et de sa valeur. Il fut blessé à mort le 20 septembre 1796, dans la forêt d'Hochsteinbac, lors de la retraite du général Jourdan.

MARCELLUS (Marcus Claudius), célèbre général romain, fit la guerre avec succès contre les Gaulois, et s'empara de Syracuse. Il emporta de la Sicile quantité d'objets précieux, et apprit le premier aux Romains à admirer et estimer ces chefs-d'œuvre des arts qu'auparavant ils ne connaissaient pas. Il signala également sa valeur contre Annibal, et fut tué dans une embuscade, l'an 207 avant J.-C. Il avait été cinq fois consul. Il y a plusieurs autres illustres consuls de ce nom, qui étaient ses descendans. Cicéron prononça pour l'un d'eux (Marcus Claudius) sa belle oraison *pro Marcello*. L'époux de Julie, fille d'Auguste, se nommait Marcellus: il mourut jeune. C'est à son sujet que

Virgile employa avec tant d'art au sixième livre de l'Énéide le fameux : *Tu Marcellus eris.*

MARCELLUS (Ulpius), célèbre jurisconsulte romain, vivait sous Antonin le Pieux, fit partie de son conseil, eut également la confiance de Marc-Aurèle, et fut revêtu par lui de la charge de propréteur de la Pannonie inférieure. Les Pandectes renferment de nombreux fragmens de ses divers ouvrages; et son nom est de ceux qui sont le plus fréquemment cités comme une autorité imposante dans les écrits des anciens jurisconsultes.

MARCHANGYS (Louis-Antoine de), né à St Saulge, département de la Nièvre, mort à Paris en 1826, occupa successivement les places de substitut et de procureur du roi au tribunal de première instance du département de la Seine, d'avocat-général près la cour royale, et enfin d'avocat général au tribunal de cassation et porta la parole dans des affaires du plus haut intérêt. Porté à la chambre des députés, sa nomination fut deux fois annulée. On a de lui la *Gaule poétique*, monument élevé à la gloire de sa patrie, 1806, 6 vol. in-8. et *Tristan le Voyageur*, ou la France au XVe siècle, qui est en quelque sorte le complément du précédent, Paris 1826, 6 vol in-8. Ces deux ouvrages offrent les mêmes qualités et les mêmes défauts.

MARCIA-OTACILIA SEVERA, impératrice romaine, vivait l'an 244, femme de Philippe. On connaît une autre impératrice romaine de ce nom; c'est Marcia Furnilla, femme de l'empereur Titus, qu'il répudia par amour pour Bérénice, reine de Judée.

MARCIANA, sœur de l'empereur Trajan, modèle de vertu et de grandeur d'âme, mourut vers l'an 113 de Jésus-Christ. Son frère la fit déclarer Auguste.

MARCIEN, empereur d'Orient, né en Thrace d'une famille obscure, vers l'an 391, était sénateur, lorsque Pulchérie, sœur de Théodose le Jeune, l'éleva au trône en l'épousant. Ce prince mourut en 457, après un règne de six ans et quelques mois, qui fut pour tout l'Orient un temps de paix, de justice et de bonheur.

MARDOCHÉE, fils de Jaïr, de la tribu de Benjamin. Il fut emmené captif à Babylone par Nabuchodonosor, l'an du monde 3405. Lorsque sa nièce Esther eut épousé Assuérus, Mardochée qui se tenait à la porte du palais découvrit la conspiration faite contre le roi par deux de ses eunuques, et en fit donner avis à ce prince. Aman, favori d'Assuérus, irrité du refus de Mardochée de fléchir le genou devant lui, surprit à ce prince un édit qui ordonnait le massacre de tous les Juifs. Esther obtint la révocation de cet ordre. Aman fut pendu, et Mardochée le remplaça dans la confiance du roi.

MARDONIUS, gendre de Darius et général de l'armée de Xercès, fut tué à la bataille de Platée, et son armée entièrement défaite, l'an 79 avant J.-C.

MARÉCHAL (Pierre Silvain), né à Paris le 15 août 1750, y mourut le 18 août 1803. Son dictionnaire des athées, fait en société avec Lalande, lui a procuré une triste célébrité. Il fit jouer en 1793 au théâtre Français une farce dégoûtante et digne du temps, intitulée *le Jugement dernier des Rois*. Il ne manquait pas d'esprit ni de grâce; des poésies agréables publiées sous son nom en font foi.

MARESCOT (Armand-Samuel comte de), lieutenant-général du génie, grand-croix de la légion d'honneur et pair de France, né à Tours le premier mars 1758, entra de bonne heure dans le corps du génie, et dut un prompt avancement à ses talens et à de brillans faits d'armes. Mais ayant signé en Espagne la capitulation de la division aux ordres du général Dupont, à son retour en France, il fut destitué, subit trois ans de détention, fut relégué à Tours, et remis en activité au retour du roi. Élevé à la pairie en 1819, il prêta serment à la constitution de 1830, fut maintenu dans cette dignité, et mourut à Vendôme le 10 novembre 1832, dans sa 75e année.

MARESTIER (Jean-Baptiste), ingénieur maritime de première classe, chevalier de la Légion-d'Honneur,

élève de l'école Polytechnique, réorganisa en 1816 le port de Bayonne, et y construisit une foule de bateaux de charge, dont la France était presque dépourvue. C'est sous sa direction qu'a été fait le premier bateau à vapeur de l'État. Né en 1785, il est mort dans la force de l'âge, au commencement d'avril 1832.

MARGUERITE DE VALOIS, reine de Navare, célèbre par sa beauté et par son esprit, née le 11 avril 1492, était sœur de François I. Mariée d'abord à Charles d'Alençon, elle épousa en secondes noces Henri d'Albret, roi de Navare, dont elle eut Jeanne d'Albret mère de Henri IV. Elle fit fleurir l'agriculture, encouragea les arts et protégea les savans. Elle-même écrivait facilement en vers et en prose. Elle mourut le 21 décembre 1549, à 57 ans.

MARGUERITE DE FRANCE, fille de François Ier, née le 5 juin 1523, cultiva les lettres et répandit ses bienfaits sur les savans, à l'exemple de son père. Elle mourut le 14 septembre 1574. Ses vertus lui méritèrent le titre de la mère des peuples.

MARGUERITE DE FRANCE, fille de Henri II, née en 1552, épousa en 1572 le prince de Béarn, depuis Henri IV, et mourut le 27 mars 1615; on a accusé ses mœurs. Henri, devenu roi de France, lui fit proposer de casser leur mariage; elle y consentit avec autant de noblesse que de désintéressement, et vécut le reste de ses jours dans le commerce des gens de lettres. On a d'elle des *poésies* et des *mémoires*.

MARGUERITE D'ANJOU, née en 1425, femme de Henri VI, roi d'Angleterre, était une princesse entreprenante, courageuse et inébranlable; elle avait pris un tel empire sur son mari, qu'elle régna sous son nom et défendit ses droits dans douze batailles contre la maison d'Yorck. A la fin, vaincue et faite prisonnière, Louis XI paya sa rançon moyennant la cession de ses droits sur l'Anjou, la Lorraine, Bar et le comté de Provence. Elle mourut à Dampierre près Saumur en 1482. Elle a été mise sur la scène. D'autres princesses ont porté le nom de Marguerite; la liste en serait trop longue.

MARIANA (Jean de), né à Calavera en 1536, mort le 17 février 1623. Le principal ouvrage de ce jésuite espagnol est une *histoire générale de l'Espagne* écrite d'abord en latin, ensuite en espagnol, ouvrage qui manquait à cette nation; elle a été traduite en français. Cet historien a de la majesté dans les récits, mais peu de précision. Il manque quelquefois d'exactitude, et n'est pas toujours impartial.

MARIE, sœur de Moïse et d'Aaron, née l'an du monde 2424, morte l'an 2552. Elle avait quinze ans lorsque Moïse fut exposé sur le bord du Nil, et s'offrit à la fille de Pharaon pour aller chercher une nourrice à cet enfant. Cette offre ayant été agréée, elle amena sa mère, à qui Moïse fut confié.

MARIE ou **SALOMÉ**, femme de Zébédée et mère de saint Jacques et de saint Jean.

MARIE DE MÉDICIS, née à Florence le 26 avril 1573, mariée en 1600 à Henri IV, roi de France. Elle fut régente du royaume après sa mort, depuis 1610 jusqu'en 1617 qu'elle fut reléguée à Blois. Après la mort du connétable de Luynes, elle fut de nouveau à la tête du conseil; mais s'étant brouillée avec *Richelieu*, elle lui fut sacrifiée et obligée de fuir à Bruxelles en 1631. Elle mourut à Cologne, presque dans l'indigence, le 3 juillet 1642, à soixante-neuf ans. Violente, emportée, elle ne pouvait souffrir ni remontrances ni obstacles. Sous sa régence, l'Etat perdit sa considération au-dehors, et fut déchiré au-dedans par les princes et les grands seigneurs. On croit qu'elle contribua à l'assassinat du bon Henri; du moins est-il vrai qu'elle ne le regretta pas, et ne répandit pas une larme sur son sort. C'est elle qui fit bâtir le Luxembourg, et fonda le monastère des religieuses du Calvaire.

MARIE THÉRÈSE d'Autriche, fille de Philippe IV, roi d'Espagne, épousa Louis XIV en 1660, et mourut en 1683. Son époux la pleura, et dit: Voilà le seul chagrin qu'elle m'ait donné. Tout son éloge est là.

MARIE-STUART, reine d'Écosse, fille de Jacques Ier, née le 7 décembre 1542, célèbre par sa beauté, ses talens et ses malheurs. Elle s'était réfugiée auprès d'*Elisabeth*, qui la fit enfermer dans une étroite prison, où elle la retint pendant dix-huit ans, au bout desquels elle lui fit trancher la tête le 18 février 1587. Elle mourut avec un courage héroïque, à quarante-six ans. Son attachement à la religion catholique, et surtout sa beauté, ses droits sur l'Angleterre, firent aux yeux d'Élisabeth une partie de ses crimes. Si elle eut des torts, sa constance dans le malheur doit les faire oublier. Cette reine a fourni à Schiller le sujet d'une tragédie qui a été imitée sur notre théâtre avec succès par M. Le Brun. Il y a eu un grand nombre de princesses du nom de Marie, mais toutes ne sont pas célèbres.

MARIE-THÉRÈSE, impératrice, reine de Hongrie et de Bohême, née le 13 mai, mariée en 1736 à l'empereur François Ier. Après la mort de Charles VI, son père, elle vit les principaux états de l'Europe ligués contre elle : presque tous ses états furent envahis; mais par son courage, son adroite politique, sa fermeté et l'amour de ses peuples, surtout les Hongrois qui jurèrent de mourir pour *leur roi* Marie-Thérèse, elle parvint à recouvrer ses états; et le traité d'Aix-la-Chapelle, signé en 1748, rendit la paix à l'Europe. Elle érigea des universités et des colléges, fonda des écoles pour les arts, forma des bibliothèques publiques, éleva des observatoires, fit construire des hôpitaux militaires, ouvrit des canaux et encouragea les manufactures. Elle mourut le 29 novembre 1780. Ce fut la plus grande princesse et la plus aimable de son siècle; elle mérita le titre de *Mère de la patrie*.

MARIE I et II, reines d'Angleterre. La première mourut le 17 novembre 1558, avec la réputation d'une princesse active et courageuse; la seconde, née en 1662, morte le 7 janvier 1695, gouverna, pendant l'absence de son mari Guillaume de Nassau, avec beaucoup de prudence et de sagesse, protégea les arts et les sciences. Elle avait tous les agrémens de son sexe et la fermeté du nôtre.

MARIE-ANTOINETTE (JOSÉPHINE-JEANNE d'Autriche), reine de France, née à Vienne, le 2 novembre 1755. A quinze ans, elle épousa Louis XVI alors duc de Berry, et le 10 mai 1778, elle devint reine. Elle se montra la protectrice des lettres et des arts, et les encouragea par ses bienfaits. Ennemie de l'étiquette, elle ne trouvait le bonheur que dans les plaisirs de la vie privée, où l'on répandit sur elle le venin de la calomnie, lorsqu'on pouvait seulement lui reprocher l'oubli du cérémonial nécessaire à l'éclat du trône. Elle avait une grande énergie dans le caractère: elle en fit preuve dans les attentats des 5 et 6 octobre; mais l'histoire des crimes de la révolution, même succincte, ne peut entrer dans le plan de cet ouvrage. On sait que la reine se sacrifia à ses devoirs d'épouse et de mère, et qu'elle partagea le sort de son époux infortuné. Elle fut condamnée à mort le 16 octobre 1793, monta le même jour sur l'échafaud, dont Louis XVI avait fait un autel. On sait par cœur son admirable lettre à madame Elisabeth. Ses ossemens, retrouvés en 1815, ont été transférés à Saint-Denis.

MARIGNY (ENGUERRAND de), principal ministre sous Philippe-le-Bel, s'avança à la cour par son esprit et son mérite. Devenu intendant des finances, il usa mal, dit-on, de sa grandeur, et fut condamné, après la mort du roi, sous prétexte d'exactions, à être pendu au gibet qu'il avait fait dresser lui même à Montfaucon. Sa mémoire fut réhabilitée.

MARILLAC (LOUIS DE), maréchal de France sous Louis XIII, fut condamné en 1632 à avoir la tête tranchée. Il avait été un des principaux auteurs de *la journée des dupes*, où il offrit de tuer de sa propre main le cardinal de Richelieu. On le sacrifia au ressentiment de ce ministre. Sa mémoire fut réhabilitée. Son oncle, Charles de Marillac, se distingua sous François Ier, dans diverses ambassades importantes. Il avait du savoir et de l'éloquence.

MARINIANA, seconde femme de

l'empereur Valérien, aussi vertueuse que belle, suivit son époux en Asie l'an 258, et fut faite prisonnière avec lui par Sapor, roi de Perse. Elle mourut dans la prison où elle avait été enfermée. On la mit au rang des divinités.

MARINUS, philosophe platonicien, né à Naplouse-de-Samarie, autrefois Sichem, ville de la tribu d'Ephraïm, disciple de Proclus, auquel il succéda l'an 435, mort à Athènes vers la fin du cinquième siècle. De tous ses ouvrages, il ne nous est parvenu que la *Vie de Proclus*, dont la dernière édition est celle qu'a donnée M. de la Boissonade, avec des notes, Leipsig, 1814, in-8.

MARIUS (Caïus), célèbre général romain, d'une naissance obscure, fut sept fois consul. Il vainquit Jugurtha, et défit les Teutons et les Cimbres. Il eut pour compétiteur et pour ennemi Sylla qui le fit déclarer ennemi de la patrie. Il s'enfuit âgé de plus de soixante-dix ans, et se tint caché dans les marais de Minturnes; il fut reconnu, et conduit dans un cachot. Un soldat cimbre reçut l'ordre de le tuer. Marius, le voyant entrer, lui cria d'une voix terrible: Barbare, auras-tu le courage d'assassiner Marius? Le meurtrier effrayé laissa tomber son épée, et sortit de la prison tout ému. On sait le beau parti que M. Arnault a tiré de cette situation dans sa tragédie de *Marius à Minturnes*. Enfin, rappelé par Cinna qui le mit à la tête des troupes, il fit périr le plus grand nombre de ses ennemis, et envoya les autres en exil. La passion de dominer ternit toutes ses qualités. Il fut le fléau de sa patrie et de l'humanité. Marius le jeune, son fils, battu par Sylla, s'enferma dans Préneste, où il se tua de désespoir.

MARIVAUX (Pierre-Carlet de Chablain de), né à Paris en 1688, y mourut le 11 février 1764, auteur d'un grand nombre de romans et de comédies. Personne n'a peint avec plus de vérité l'amour-propre des femmes; on trouve dans ses pièces des scènes où le sentiment est rendu avec délicatesse; mais en général il y met trop de métaphysique. C'est à la finesse extrême de ses observations, à la profonde connaissance qu'il avait du cœur des femmes, à l'analyse exacte qu'il a su faire de leurs mouvemens les plus cachés, qu'il a été redevable de ses succès. En un mot, la vérité, qui ne meurt jamais, fera vivre, malgré tous leurs défauts, la plupart de ses romans et de ses comédies; il sera toujours cité parmi les peintres de la nature; mais il ne faut pas même songer à imiter sa manière. Par malheur, il est devenu chef d'une école détestable, et le *marivaudage* a long-temps été de mode. Ses deux comédies qui se jouent le plus souvent sont *les fausses Confidences* et *le Jeu de l'amour et du hasard*; la dernière est amusante. M. Duviquet vient de publier une belle édition complète in-8 des œuvres de cet écrivain spirituel.

MARLBOROUGH (Jean Churchill, duc de), né le 5 juillet 1650, mort le 17 juin 1722, le général le plus fatal à la France qu'on eût vu depuis long-temps. Il fut vainqueur à Hochstett, à Ramilles, à Malplaquet: ses talens lui valurent l'estime de Turenne. Il se montra à la fois guerrier illustre, courtisan délié et négociateur habile.

MARMONTEL (Jean-François), né dans le Limousin le 11 juillet 1719, mort le 31 déc. 1798, secrétaire de l'Académie française. Nous avons de lui un très-grand nombre d'ouvrages. Les plus estimés sont ses *Contes moraux*, sa traduction de la *Pharsale* de Lucain et ses *Elémens de littérature* qui sont la partie brillante de ses œuvres et celle qui conservera le plus de réputation. Ils supposent des connaissances variées et choisies, des études approfondies. Son *Bélisaire* a été censuré à cause de son quinzième chapitre; son poëme en prose des *Incas* manque de vérité pour les notions historiques. En résumé, c'est un écrivain correct et de talent, qui avait beaucoup de littérature, mais peu de génie. Nous ne parlerons pas de ses tragédies et de ses opéras-comiques: il n'était pas né pour la poésie. Ses œuvres complètes ont été publiées en 18 vol. in-8. On pourrait en faire un choix heureux.

MAROT (Clément), né à Cahors en Querci, l'an 1495, mort à Turin en 1544, le modèle d'une certaine naïveté fine et piquante que l'on appelle encore, de son nom, le genre marotique. La charmante Epître à François Ier, quelques épigrammes qui n'ont point été surpassées, quelques contes joyeux, quelques jolies chansons, lui ont fait un nom immortel. Sa traduction des psaumes, continuée par Théodore de Bèze, a été chantée long-temps dans les temples de protestans; c'est une destinée assez singulière pour un poète enjoué, badin et quelquefois licencieux à l'excès. On sait qu'il fut valet de chambre de François Ier, comme son père. L'un et l'autre furent poètes, ainsi que Michel Marot, fils aîné de Clément; les œuvres des trois Marot ont été imprimées ensemble, 6 volumes in-12. Un quatrième Marot, de la même famille, fut peintre, élève de Lafosse; personne n'approcha plus de son maître.

MARRON (Paul-Henri), chef de l'église protestante de Paris, membre de l'institut de Hollande, né à Leyde le 12 avril 1754, d'une famille réfugiée, originaire du Dauphiné, après de brillantes études dans sa ville natale, fut appelé comme ministre du saint Evangile à l'église de Dordrecht en 1775; puis en 1782, attaché en qualité de chapelain, à l'ambassade hollandaise à Paris. Quelques années après, ayant obtenu sa démission de son gouvernement, il devint dans cette capitale ministre du culte protestant. Emprisonné en 1794, il fut rendu à la liberté après la chute de Robespierre, mais ne reprit le ministère sacré qu'après le 18 brumaire, devint président du consistoire, et chevalier de la Légion-d'Honneur dès la création de cet ordre, en 1804. Comme littérateur, il avait été l'un des rédacteurs du *Journal encyclopédique*, du *Magasin encyclopédique*, de la *Revue encyclopédique*, enfin de la *Biographie universelle*. Il a cultivé avec succès les muses latines, et a quelquefois payé le tribut aux muses françaises. Comme pasteur, ce respectable vieillard jouissait, dans toutes les communions, de l'estime et de la considération la plus méritée, et l'église protestante se plaît à reconnaître tout ce qu'elle doit de services à son zèle et à son courage dans les épreuves les plus cruelles de la révolution. Comme homme, son urbanité, son enjouement, sa bonté affectueuse et expansive, l'ont rendu cher à ses nombreux amis. Il a voulu que, même après sa mort, un voile épais couvrît les actes multipliés d'une bienfaisance inépuisable. Cet homme de bien a été enlevé à la religion, à l'amitié et aux lettres, le 31 juillet 1832, par suite d'une attaque de choléra déterminée par une chute.

MARSOLLIER des VIVETIÈRES (Benoit-Joseph), né à Paris en 1750, mort le 22 avril 1817, est connu par un grand nombre d'opéras-comiques que l'on voit toujours avec plaisir, et parmi lesquels on peut citer *Nina*, *Adolphe et Clara*, et *Gulnare*. On vient de publier ses œuvres en 5 vol. in-8.

MARSUS (Domitius), vivait sous le règne d'Auguste; auteur d'épigrammes, à ce titre, il est plus d'une fois nommé dans Martial, qui semble le placer à côté de Catulle; Ovide (*Pont.* IV. 16.) le met aussi parmi les grands poètes épiques. Cependant son *Amazonide* ne paraît pas avoir eu un grand succès.

MARTIAL (Marc-Valère), poète latin né en Espagne, d'où il passa à Rome à l'âge de vingt ans. Il retourna dans son pays où il mourut vers l'an 100 de Jésus-Christ. Il est principalement connu par ses *Epigrammes*, où il ne respecte pas toujours la pudeur. Il se sert de mots extraordinaires et recherchés; il faut plus d'étude pour l'entendre lui seul, que pour expliquer tous les poètes du siècle d'Auguste; il n'a que de l'esprit et de l'art. Les éditions de ce poète sont très-nombreuses; une des meilleures est celle de Coustellier, 2 volumes in-12 avec des corrections. La traduction par M. E. T. Simon a été publiée après la mort de ce dernier par son fils, en 1819, 3 vol. in-8°

MARTIGNAC (Jean-Baptiste-Sylvère DE GAYE, vicomte de), ancien ministre de l'intérieur, grand-

officier de la Légion-d'Honneur, né à Bordeaux le 20 juin 1770, reçu avocat à l'époque de la révolution, se fit estimer, dans l'exercice de sa profession, par ses talens et par sa probité. A la restauration, il se prononça pour la cause royale à laquelle il resta toujours attaché. De hautes places de magistrature furent la récompense de son dévoûment. Admis à la Chambre des députés en 1821, il parut avec éclat à la tribune, soutint le ministère, et devint conseiller-d'état. Appelé au ministère de l'intérieur en 1828, il s'y montra pendant les dix-neuf mois qu'il y resta, intègre, loyal, modéré et conciliateur. Plus écouté des deux partis, peut-être eût-il prévenu les catastrophes qui amenèrent la chute des Bourbons. En mars 1830, il fut un des 221 députés qui votèrent l'adresse à Charles X, fut réélu à l'unanimité, et fit éclater le beau talent et le plus noble caractère dans la défense de M. de Polignac, dont il était loin de partager les opinions. Dans la session de 1831, il parut rarement à la tribune, à cause de sa mauvaise santé, et mourut à Paris, le 3 avril 1832. Commissaire civil pendant l'expédition d'Espagne en 1823, il y avait recueilli les matériaux de l'ouvrage qu'il avait à peine terminé, et qui a été publié sous ce titre : *Essai historique sur la révolution d'Espagne et sur l'intervention de 1823.*

MARULLE, tribun du peuple, ennemi déclaré de Jules-César, arracha les couronnes qu'on avait mises sur les statues de ce dictateur, et fit conduire en prison ceux qui les premiers l'avaient salué roi. César se contenta de le priver de sa charge.

MARULLE (POMPÉE), habile grammairien de Rome, ayant osé reprendre l'empereur Tibère sur une expression vicieuse sortie de sa bouche, et un courtisan soutenant que ce mot était latin, Marulle répliqua que l'empereur pouvait bien donner le droit de bourgeoisie aux hommes, mais non pas aux mots.

MASACCIO, peintre célèbre mort en 1443 à 26 ans, le premier de son siècle, encore barbare, qui prit la bonne manière de peindre. Il donna à ses figures l'attitude convenable, de la force, du relief et de la grâce, mais il mourut trop tôt pour pouvoir atteindre le point de perfection.

MASCARON (JULES), oratorien, né à Marseille en 1634, mort le 16 décembre 1703. Ses *Oraisons funèbres* ont été publiées et réimprimées plusieurs fois en un volume in-12. On trouve dans cet orateur le nerf de Bossuet, mais il n'en a ni l'élévation, ni la chaleur. Avec un style assez pur, il n'a ni la politesse ni l'élégance de Fléchier. L'*Oraison funèbre de Turenne* est son chef-d'œuvre.

MASINISSA, roi d'une petite contrée d'Afrique, prit d'abord le parti des Carthaginois contre les Romains, dont il devint ensuite l'ami par la générosité de Scipion qui lui renvoya sans rançon son neveu qu'il avait fait prisonnier. Il épousa la célèbre Sophonisbe, et mourut l'an 149 avant J.-C., à 90 ans.

MASSANIELLO (THOMAS), pêcheur napolitain, qui en 1646 causa une révolte à Naples, à l'occasion des impositions; il souleva plus de cinquante mille hommes du peuple, à la tête desquels il s'empara de l'autorité et gouverna par la terreur pendant dix jours. Il fut tué le 16 juillet, et son corps fut jeté dans un fossé.

MASSÉNA (ANDRÉ), prince d'Esling, maréchal de France, né à Nice le 8 mai 1755, mort à Paris le 4 avril 1817. Il faudrait un volume pour détailler ses exploits militaires. On se souviendra long-temps de ses campagnes en Italie, du passage de la Limmath, de la bataille de Zurich, de la défense de Gênes, etc. Sa capacité, son coup-d'œil militaire et sa rare intrépidité, qui lui valurent de nombreux succès, lui avaient mérité le nom d'*Enfant gâté de la victoire.* Sa campagne en Portugal en 1810 et en 1811 ne brilla pas d'un aussi vif éclat, c'est la seule. On ne peut citer son désintéressement en publiant la gloire dont il se couvrit. Un obélisque en marbre blanc indique, au Père La Chaise, le lieu de sa sépulture.

MASSIEU (GUILLAUME), de l'Académie française, né à Caen le 13 avril 1663, mort à Paris le 26 septembre

1732, professeur en langue grecque au Collége royal, a donné une *Histoire de la poésie française*, in-12, pleine de recherches curieuses et instructives, et un poëme latin sur le *café*, qui n'est pas sans mérite. Un autre Massieu (l'abbé Jean-Baptiste), né en 1747, a donné une traduction de quelques dialogues de *Lucien*, supérieure à celle de Perrot d'Ablancourt.

MASSILLON (Jean-Baptiste), né le 24 juin 1663, mort le 28 septembre 1742, évêque de Clermont, prédicateur célèbre, et qui est véritablement à Bourdaloue ce que Racine est à Corneille. Bourdaloue, armé de preuves et quelquefois les prodiguant trop, semble n'adresser sa morale austère qu'à la raison; Massillon s'adresse principalement au cœur, et il faut convenir que celui qui nous fait aimer nos devoirs est bien supérieur à celui qui se contente de nous les démontrer. Il est surtout connu par son *Petit Carême*.

MASSON (François), statuaire, né en 1745 en Normandie, élève de Guillaume Coustou, se fit de bonne heure une place distinguée parmi les sculpteurs de son temps. En 1797, chargé de la direction de toutes les sculptures des Tuileries, il fit *le monument à la gloire de J.-J. Rousseau*, placé dans le palais du Luxembourg, la statue de *Périclès* pour la Chambre des pairs, et celle de *Cicéron* pour le corps législatif. Dans le nombre de ses ouvrages particuliers, on cite surtout une charmante figure représentant *Flore* ou la *Jeunesse*, pleine de grâce et d'une exécution parfaite. Cet artiste a eu le grand mérite de ne copier personne. Il mourut le 14 décembre 1807.

MATHAN, prêtre de Baal, tué par ordre du grand-prêtre Joiada, l'an du monde 3126.

MATHUSALEM, fils d'Hénoc et père de Lamech, né l'an du monde 687, mourut l'année même du déluge universel, âgé de 969 ans.

MATTHIEU (Saint), l'un des évangélistes.

MATTHIEU (Pierre), historiographe de France, né le 10 décembre 1563, mort à Toulouse le 12 octobre 1621. Il a composé l'*Histoire des choses mémorables arrivées sous le règne de Henri-le-Grand*, semée d'anecdotes singulières et de faits curieux; l'*Histoire de la mort de Henri-le-Grand*, l'*Histoire de Saint-Louis*, celle de *Louis XI*, estimées, et autres ouvrages. Ses quatrains sur la vie et la mort, connus sous le nom de *Tablettes du conseiller Matthieu*, sont célèbres et imprimés ordinairement à la suite des quatrains de Pibrac.

MAUCROIX (François de), né le 16 janvier 1619, mort en 1708, chanoine de Reims, a fait plusieurs traductions d'auteurs anciens. Il était très-lié avec Boileau, Racine et surtout *La Fontaine*. Il a donné, avec l'immortel fabuliste, un recueil d'œuvres diverses en 2 vol. in-12, dans lequel se trouvent des poésies de lui qui ont du naturel; le nom du bonhomme sauvera le sien de l'oubli.

MAUPEOU, chancelier de France, s'est particulièrement rendu célèbre dans les affaires du parlement en 1771, en cherchant à débarrasser Louis XV des entraves que le parlement de Paris apportait à ses volontés. Il fut exilé par Louis XVI, et mourut le 29 juillet 1792. On a répandu sur lui une foule de pamphlets et de chansons.

MAUPERTUIS (Pierre-Louis MOREAU de), né le 17 juillet 1698, mort le 27 juillet 1759, célèbre philosophe et mathématicien, de l'académie des sciences. Il fut un des savans envoyés vers le nord pour déterminer la figure de la terre. Frédéric-le-Grand l'appela à Berlin en 1740 pour présider l'académie de cette ville; il y fut en querelle avec Voltaire. Ses œuvres ont été recueillies en 4 vol. in-8 : il avait de l'esprit, du feu, de l'imagination; mais on lui reproche des tours recherchés, une concision affectée, des paradoxes et des idées fausses.

MAUREPAS (Jean-Frédéric PHELYPEAUX, comte de), né en 1701, mort en 1781. Ministre d'état sous Louis XV et sous Louis XVI, il montra beaucoup d'activité et de pénétration; mais on croit qu'il detes-

mèna le roi à la guerre d'Amérique, dont les suites nous ont été fatales. Toute affaire lui offrait matière à plaisanter, et tout individu à lancer un sarcasme. On a de lui des *Mémoires* curieux.

MAURICE (MAURICIUS-TIBERIUS), empereur d'Orient, né en 539, se signala contre les Perses, et succéda en 582 à Tibère-Constantin, dont il épousa la fille. Phocas s'étant fait proclamer empereur, le fit massacrer avec toute sa famille, en 602.

MAURICE, comte de Saxe. (V. Saxe.)

MAURICE (FRÉDÉRIC-GUILLAUME), secrétaire de la *Société des arts* de Genève, né en 1750, dans cette ville, d'une famille protestante, occupa dans sa patrie les emplois les plus honorables, qu'il ne quitta qu'en 1792, lors de l'invasion de son pays par les armées françaises. Ce fut alors qu'il fonda, de concert avec ses deux amis Ch. et M.-A. Pictet, la *Bibliothèque britannique*. Maire de Genève, il sut ménager la susceptibilité d'un maître ombrageux, et fit beaucoup de bien à ses administrés. En 1814, il fut admis au conseil représentatif; mais depuis plusieurs années, il était rentré dans la vie privée, lorsqu'il mourut en 1826.

MAURUS (TERENTIANUS), florissait sous Trajan. On a de lui un petit poëme écrit avec élégance sur les règles de la poésie et de la versification, *De arte metricâ*.

MAURY (JEAN SIFFREIN), cardinal, né le 26 juin 1746, à Vauréas, dans le comtat Venaissin, d'une famille pauvre et obscure, vint fort jeune à Paris, se distingua au concours de l'Académie française, obtint successivement un canonicat, de Lambès, et une abbaye, courut avec éclat la carrière de la chaire, remplaça à l'Académie française Le Franc de Pompignon, le 27 janvier 1785. Le riche prieuré de Lions, que lui avait légué son ami l'abbé de Boismone, lui permit d'assister aux assemblées du clergé du bailliage de Péronne, qui le nomma député. Dans cette réunion de talens à jamais mémorable, il porta la parole sur toutes les grandes questions, fit preuve de courage autant que de profondes connaissances et d'une rare facilité d'élocution, soutint la lutte avec honneur contre les orateurs du côté gauche, et particulièrement contre Mirabeau. Appelé à Rome par Pie VI, il fut nommé archevêque de Nicée *in partibus*, nonce du pape à la diète de Francfort, et à son retour, cardinal et évêque de Montefiascone. Obligé de fuir devant l'armée française en 1798, il revint à Rome à la suite de Pie VII, à l'exaltation duquel il avait concouru dans le conclave de Venise, et reçut de Louis XVIII le titre de son ambassadeur auprès du Saint-Siége. Il s'y occupa d'abord avec zèle des intérêts du roi; mais quelque temps après, l'ennui de la retraite ou quelque autre motif ignoré, l'amena à une démarche qui lui rouvrit le chemin de la capitale. Rappelé à l'Académie française, il y prononça, le 6 mai 1807, un discours de réception dont le succès ne répondit pas à l'attente du public. Le cardinal Fesch s'étant brouillé avec Bonaparte, celui-ci nomma à sa place le cardinal Maury, qui prit l'administration du diocèse, et reçut du pape, à cette occasion, un bref qui blâmait sa conduite. A la restauration, il eut ordre de quitter l'archevêché, demanda la permission de rester en France pour y vivre dans la retraite, et reçut un passeport pour toute réponse. A son arrivée à Rome, il fut enfermé au château Saint-Ange, dont il ne sortit, six mois après, que pour être confiné dans la maison des Lazaristes, fut remis en liberté, obligé de donner sa démission de son évêché, et mourut dans la nuit du 10 au 11 mai. Le cardinal Maury était bon parent et bon ami. « Le souvenir du rôle important qu'il a rempli sur la scène politique, dit avec raison l'auteur de son article dans le *Dictionnaire historique* publié chez Gosselin en 1827, survivra aux reproches qu'il a encourus auprès des partis. » En 1827, son neveu, Louis Siffrein Maury, a publié ses *Œuvres choisies*, 3 vol. in-8. Le cardinal avait remis au net les discours qu'il avait prononcés dans l'assemblée, et dont le gou-

vernement impérial ne permit point la publication.

MAUSOLE, roi de la Carie. Artémise lui fit élever un tombeau si magnifique qu'il passa pour l'une des sept merveilles du monde. C'est du nom de ce monument antique que l'on a appelé mausolées les beaux sépulcres élevés aux grands.

MAXENCE, empereur romain, fils de Maximien-Hercule et gendre de Dioclétien, profita de l'abdication de son père pour se faire déclarer Auguste en Italie en 306. Valère-Maximien marcha contre lui, mais il fut vaincu et obligé de prendre la fuite. Maxence alors s'avança en Afrique et s'y fit détester par ses cruautés. Constantin le battit en Italie, et il se noya en traversant le Tibre.

MAXIME (Magnus-Maximus), Espagnol, général de l'armée romaine en Angleterre, s'y fit proclamer empereur en 383. Gratien marcha contre lui et fut défait. Maxime passa ensuite en Italie et y commit de grands ravages; mais Théodose, indigné de tant de maux, se mit à sa poursuite et l'assiégea dans Aquilée, où ses propres soldats lui tranchèrent la tête en 388.

MAXIME, sénateur et consul romain, indigné de la violence que l'empereur Valentinien III avait faite à sa femme, conspira contre ce prince et le fit tuer. Il s'empara ensuite de l'empire, et épousa par force Eudoxie, veuve de Valentinien, qui appela, pour se venger, Genseric, roi des Vandales. Maxime fut tué par les soldats, et son corps jeté dans le Tibre le 12 juin 455, après un règne de soixante-dix-sept jours.

MAXIME, de Tyr, philosophe platonicien, vint à Rome sous Marc-Aurèle, et s'y acquit une telle réputation que cet empereur voulut être son disciple. Il nous reste de lui quarante-un discours traduits en français par M. Formey.

MAXIME, le cynique, philosophe, natif d'Éphèse, fut le maître de Julien l'Apostat, qui le combla d'honneurs.

MAXIME de Madaure, ville d'Afrique, fut l'ami de saint Augustin. On a une épître de ce philosophe platonicien, souvent citée pour prouver que les philosophes de l'antiquité admettaient un Dieu unique.

MAXIMIEN-HERCULE, ou VALÈRE-MAXIMIEN, empereur romain qui, de simple soldat, fut associé à l'empire par Dioclétien. Il fit la guerre avec succès dans les Gaules, en Afrique et en Italie. Il fut forcé de se tuer en 310. Féroce, cruel et avare, il avait toujours conservé la rusticité de sa naissance.

MAXIMILIEN I et II, empereurs d'Allemagne. Le Ier, fils de l'empereur Frédéric IV, né le 22 mars 1559, fut élu en 1493, et mourut le 11 janvier 1519, âgé de 60 ans. Il soutint plusieurs guerres contre la France, qu'il détesta toujours. Il avait voulu se faire élire coadjuteur du pape Jules II et lui succéder. Ce prince, doux, affable et bienfaisant, aimait les sciences, mais ses qualités furent ternies par bien des défauts. Le 2e, né le 1er août, succéda à son père, l'empereur Ferdinand Ier, en 1562, et mourut le 12 octobre 1576. Doux, équitable, généreux, il lui manqua, pour être grand monarque, du bonheur et de l'activité. Il aimait et cultivait les lettres.

MAXIMILIEN, duc de Bavière, mort en 1651, gagna la bataille de Prague en 1620 contre Frédéric, comte palatin.

MAXIMILIEN-EMMANUEL, électeur de Bavière, prit le parti de la France dans la guerre de la succession de l'Espagne; il fut mis pour cela au ban de l'empire en 1706, et privé de ses états qui lui furent rendus à la paix. Il mourut à Munich en 1726.

MAXIMIN (Caius-Julius-Maximianus), empereur romain, né en Thrace l'an 173, de simple berger parvint aux premiers grades militaires, et succéda à l'empereur Alexandre-Sévère en 235. Il commit toutes sortes de cruautés. Rome s'étant révoltée, les soldats le tuèrent avec son fils en 238; il avait alors 65 ans. Il était d'une taille énorme, et sa force était prodigieuse.

MAXIMIN, surnommé DAZA, em-

pereur romain, fils d'un berger d'Illyrie, et neveu de Valère Maximien par sa mère, reçut le titre de César de Dioclétien en 305, et prit lui-même celui d'Auguste en 308. Il entreprit de dépouiller Licinius de ses états, mais il fut vaincu en 313, et mourut la même année.

MAYENNE (Charles de Lorraine, duc de), montra beaucoup de courage aux siéges de Poitiers et de la Rochelle. Après la mort de ses frères tués aux états de Blois, il se déclara chef de la ligue, et fit nommer roi le cardinal de Bourbon sous le nom de Charles X: mais battu par Henri IV à la journée d'Arcques et ensuite à celle d'Ivry, il fit la paix avec le roi qui lui donna sa confiance et le gouvernement de l'île de France. Il mourut à Soissons en 1611, à 57 ans.

MAYNARD (François), né à Toulouse vers 1582, y mourut le 28 décembre 1646. Il était de l'Académie française, et fut l'élève de Malherbe. Ses vers toujours dénués d'inversions, ont en général trop de monotomie et trop peu d'élévation; mais ce fut un écrivain naturel, facile et correct. Ses sonnets chagrins contre le cardinal de Richelieu sont peut-être ce qu'il a fait de mieux.

MAZARIN (Jules), né dans l'Abruze le 14 juillet 1602, mort le 9 mars 1661. Ce célèbre cardinal succéda à Richelieu dans le ministère, et Louis XIII le nomma l'un des exécuteurs de son testament. Il ménagea en 1659 la paix entre la France et l'Espagne. Ce traité de paix passe pour un chef-d'œuvre de politique, et lui mérita la confiance la plus intime du roi. Un de ses grands talens était de bien connaître les hommes, et de savoir prendre un caractère toujours conforme aux circonstances. Le caractère de sa politique était plutôt la finesse et la patience que la force. Les grands seigneurs jaloux de son élévation, excitèrent des guerres civiles, depuis 1649 jusqu'en 1653. Il fut obligé de quitter le royaume, et sa tête fut mise à prix; mais il para tous ces coups, revint plus puissant que jamais, et continua de rendre les services les plus importans. Il avait amassé des richesses immenses; il fonda à Paris le collége Mazarin ou des Quatre-Nations. On a de lui un recueil de *Lettres* intéressant, 2 vol. in-12. On a écrit son histoire en 4 vol. Sa nièce Mancini vécut long-temps en Angleterre. Elle était aimable et jolie. L'épicurien Saint-Évremont fut un de ses courtisans les plus assidus.

MAZET (André), né à Grenoble le 28 décembre 1793. La France et l'Europe entière ont payé un juste tribut d'hommage au courageux dévouement des médecins français envoyés à Barcelone. Le plus jeune d'entre eux, Mazet, devait seul en être victime. Attaqué de la fièvre jaune, il expira le 22 octobre 1821. Le gouvernement espagnol lui a fait élever un monument à Barcelone, et une pension votée par les deux chambres, en France, a été accordée à la mère de ce jeune médecin, à titre de récompense nationale. La lithographie a reproduit les derniers momens de Mazet, l'ami et le compagnon du savant et éloquent Pariset.

MAZURE (F.-A.-J.), né à Paris en 1776, inspecteur, et, trois ans après, recteur de l'académie d'Angers, inspecteur général des études en 1817, fit, en 1820, partie de la commission de censure des journaux, sut allier aux fonctions de sa place les travaux du cabinet, et mourut à Paris le 8 novembre 1828. On estime son *Histoire de la révolution de 1688 en Angleterre*, Paris, 1825, 3 vol. in-8, où l'on trouve des pièces importantes pour l'histoire du temps et des révélations curieuses.

MÉCÈNE (Caïus-Cilnius-Mecænas), célèbre favori d'Auguste, cultivait et protégeait les lettres. Il mit au nombre de ses amis Horace et Virgile; l'un lui dédia ses Odes, et l'autre ses Géorgiques. Cette protection accordée aux savans a immortalisé son nom. Il ne nous reste que quelques fragmens de ses ouvrages, qui font regretter ce qui nous manque.

MÉDICIS (Come), né à Florence en 1389, chef d'une illustre famille,

mourut comblé d'honneurs et de gloire le 1er août 1464. On fit graver sur son tombeau : *Il fut le père du peuple et le libérateur de son pays.* Il gouverna la république de Florence avec sagesse, répandit ses bienfaits sur les savans qu'il protégea, et amassa une fortune immense par le commerce. Laurent de Médicis, son petit-fils, surnommé *le grand et le père des lettres*, né le 1er janvier 1448, mort le 8 avril 1492, hérita de ses hautes qualités, et fut si généralement estimé, que les princes de l'Europe le choisissaient pour arbitre de leurs différends. Les Florentins le déclarèrent chef de leur république, et son fils *Pierre* lui succéda; mais il fut chassé de Florence en 1494; *Jean*, son autre fils, fut élu pape sous le nom de Léon X.

MEDON, surnommé *le Boiteux*, fils de Codrus, 17e et dernier roi d'Athènes, après lequel il n'y eut plus de rois dans cette ville; on leur substitua les archontes; Médon fut le premier, et fit aimer et respecter son autorité.

MÉGABYSE, l'un des héros de la Perse, un des sept augures qui détrônèrent le faux Smerdis, l'an 521 av. J.-C., opina pour le régime oligarchique, n'en servit pas avec moins de zèle Darius après son élévation, et se signala par ses exploits guerriers, par l'importance de ses conquêtes. — Un autre Mégabyse, fils de Zopire et gendre de Xercès, sauva Artaxerxès du poignard d'Artaban, combattit avec succès les ennemis de l'Etat, quitta la cour mécontent, battit les armées envoyées contre lui, revint à la cour, fut encore exilé, fut réintégré dans ses honneurs, et mourut à 76 ans.

MÉGASTHÈNE, historien grec, composa, vers l'an 292 avant J.-C., une *Histoire des Indes*, citée par les anciens, mais qui s'est perdue.

MÉGISTO, épouse courageuse de Timoléon, citoyen de la ville d'Élée. (Voyez Plutarque.)

MÉHÉGAN (GUILLAUME-ALEXANDRE DE), né en 1721, mort le 23 janvier 1766, est particulièrement connu par son *Tableau de l'histoire moderne*, 3 vol. in-12, écrit avec chaleur et intérêt.

MÉHUL (ETIENNE-HENRI), membre de l'Institut et célèbre compositeur de musique, né à Givet en 1763; il mourut à Paris le 18 octobre 1817. Il était le disciple et l'ami de Gluck. Pour rappeler ses compositions savantes et harmonieuses, il suffit de citer *Euphrosine et Coradin* (son premier ouvrage), *Stratonice*, *Adrien*, *Joseph*, etc. Son ouverture du jeune Henri est devenue un morceau de concert, et fait toujours un nouveau plaisir.

MÉLANCHTHON (PHILIPPE), fameux réformateur allemand, né le 16 février 1494, mort le 19 avril 1560. Il fut intimement lié avec Luther, et dressa en 1530 la confession de foi connue sous le nom de *Confession d'Augsbourg*, parce qu'elle fut présentée à l'empereur à la diète de cette ville. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, dans lesquels on remarque beaucoup d'esprit, de modération, et une science très-vaste, mais une crédulité surprenante pour les prodiges, pour l'astrologie et les songes.

MÉLANIPPIDES, nom de deux poètes grecs; l'un vivait 520 ans avant J.-C., l'autre florissait soixante ans après. On trouve des fragmens de leurs poésies dans le *Corpus poetarum græcorum*.

MÉLANTHE, peintre grec, de l'école de Sycione, élève de Pamphile, contemporain et condisciple d'Apelle, devint un des peintres les plus renommés dans ce siècle si fécond en grands artistes. Ses tableaux étaient payés au plus haut prix dans les villes de la Grèce et de l'Asie. Il avait publié, sur son art, un ouvrage qui ne nous est point parvenu.

MELCHA, sœur de Loth, femme de Nachor et mère de Bathuel.

MELCHTAL (ARNOLD DE), l'un des principaux auteurs de la liberté helvétique, avec Guillaume-Tell, en 1307.

MELEAGRE, poète grec, vécut sous Séleucus VI, le dernier des rois de Syrie. C'est à lui qu'on est redevable du recueil d'épigrammes connu sous le nom d'*Anthologie grecque*.

MELENDEZ-VALDEZ (Jean-Antoine), poète espagnol, né en 1754, à Ribéra en Estrémadure, est auteur de poésies qui se distinguent par une pureté et une élégance soutenues, autant que par le bon goût si rare chez les poètes espagnols. D'abord professeur de belles-lettres à Salamanque, juge au tribunal d'appel à Sarragosse, en 1789, puis en 1791, procureur du roi près la cour de justice criminelle de Madrid, il s'attacha ensuite à la fortune de Joseph Bonaparte, qui le nomma conseiller-d'état et directeur-général de l'instruction publique. Exilé avec les autres *afrancesados*, il se retira en France, et mourut à Montpellier en 1817.

MÉLITUS, orateur et poète grec, fut un des principaux accusateurs de Socrate, l'an 400 avant J.-C.

MÉLIUS (Spurius), chevalier romain, accusé d'aspirer à la royauté dans Rome, s'enfuit et fut tué par C. Servilius, l'an 440 avant J.-C.

MEMMIUS-GEMELLUS (Caius), chevalier romain, cultivait l'éloquence et la poésie. Il fut tribun du peuple, préteur et gouverneur de Bithynie. Il fut envoyé en exil malgré le crédit de Cicéron son ami. Lucrèce lui dédia son poëme.

MEMNON, le plus habile des généraux de Darius, roi de Perse, défendit la ville de Milet avec vigueur et porta la terreur dans toute la Grèce. Il aurait arrêté les conquêtes d'Alexandre, s'il ne fût mort quelques temps après, et sa ruine entraîna la perte de l'empire des Perses.

MÉNAGE (Gilles), né à Angers le 15 août 1613, mort le 23 juillet 1692. Il a fait des vers grecs, latins, français et italiens; mais c'est dans cette dernière langue qu'il a le plus réussi. C'est lui que Molière joua dans les Femmes savantes, sous le nom de Vadius; il ne s'en offensa point, lui-même avait été satirique avec succès dans sa *Requête des Dictionnaires;* il sentit le premier le génie naissant de ce grand poète comique, en voyant *les Précieuses Ridicules.* Ménage était un savant très-estimé. Il fut honoré des bontés de la reine Christine : notre langue lui doit beaucoup. On trouve beaucoup de choses curieuses dans le *Ménagiana* donné par la Monnoye. Son dictionnaire *des Origines de la langue française* conserve sa réputation.

MÉNANDRE, ancien poète grec, né à Athènes l'an 342 avant J.-C., mort l'an 293. Il avait composé cent huit comédies, dont il ne nous reste que des fragmens. Térence lui emprunta ses comédies et les habilla à la romaine. Ainsi, c'est dans Térence que nous devons chercher et lire Ménandre. Quintilien, Aristophane le grammairien, Ovide, Plutarque, célèbrent à l'envi son géni et son talent.

MÉNAS, affranchi et lieutenant de Sextus-Pompée, quitta ce général et passa avec la flotte qu'il commandait, pour passer sous les drapeaux d'Octave, retourna sous ceux de Pompée, revint au parti d'Octave, et quelques années après, périt en combattant pour lui contre les Illyriens.

MÉNÉCRATE, médecin de Syracuse, célèbre par sa vanité ridicule. Il écrivit à Philippe, père d'Alexandre-le-grand : Ménécrate Jupiter au roi Philippe : Salut... Ce prince lui répondit : Philippe à Ménécrate, santé et bon sens. Il vivait vers l'an 350 avant J.-C.

MENEDEME, philosophe grec, sectateur de Platon, florissait vers l'an 300 avant J.-C.

MENEDEME, philosophe cynique, vivait postérieurement au précédent. C'était une espèce de fou qui se disait venu des enfers pour considérer les actions des hommes, et en faire rapport aux dieux infernaux. Il portait un habit semblable à celui des furies.

MENENIUS-AGRIPPA est surtout connu par l'apologue des *Membres et de l'Estomac*, qu'il employa pour ramener le peuple retiré sur le Mont-Aventin, et pour le réconcilier avec le sénat.

MENESTRIER (Claude-François), jésuite, né à Lyon le 10 mars 1633, mort le 21 janvier 1705. Il avait une mémoire prodigieuse. On a de lui l'*Histoire du règne de Louis-le-Grand par les médailles*; *Méthode du blason*, in-8, un des meilleurs ouvra-

ges que nous ayons en ce genre. Un de ses parens, mort en 1654, fut un savant et curieux antiquaire.

MENGS (Antoine-Raphael), peintre célèbre, surnommé le *Raphael* de l'Allemagne, né le 12 mars 1628, à Aussig en Bohême, étudia d'abord à Rome les chefs-d'œuvres anciens et modernes, et fut, en 1646, nommé premier peintre du roi à Dresde; en 1754, professeur de l'académie fondée au Capitole par Benoît XIV. Appelé en Espagne par Charles III, en 1761, il y fut chargé de tous les grands travaux commandés par ce monarque, revint à Rome en 1777, et y mourut le 29 juin 1779, laissant la réputation d'un grand artiste, non moins célèbre dans la théorie, que dans la pratique des diverses parties de son art. On regarde comme son chef-d'œuvre le beau plafond de la Villa-Albani, représentant *Apollon sur le Parnasse, entouré des neuf Muses.*

MENODORE, sculpteur athénien sous le règne de Néron; son chef-d'œuvre fut un Cupidon en marbre pour la ville de Thespics.

MENIPPE, philosophe cynique de Phénicie, était esclave; il racheta sa liberté et devint citoyen de Thèbes. Il avait composé treize livres de satires qui ne sont point parvenues jusqu'à nous. Elles étaient si violentes, que Lucien l'appelle un dogue acharné. C'est de lui que vient le nom de *Satire Ménippée*, donné à la fameuse collection de pièces contre la ligue. Un autre Ménippe donna des leçons d'éloquence à Cicéron, qui nous l'apprend lui-même dans son Brutus.

MENJAUD, peintre d'histoire, d'un talent distingué, mort à Paris, le 27 février 1832, dans un âge peu avancé. Le *couronnement du Tasse* et *la communion de la Reine* sont au nombre de ses meilleures compositions.

MÉNOPHILE, nom de l'esclave à qui Mithridate, après sa défaite par Pompée, confia la garde de sa fille qu'il avait enfermée dans une forteresse. Craignant qu'elle ne fût exposée à quelque outrage, au moment où la place allait être prise, il la tua et se perça avec la même épée.

MENTELLE (Edme), né le 11 octobre 1730 à Paris, mort en cette ville le 28 décembre 1815. Ce géographe distingué est le premier qui ait donné l'exemple de faire marcher de front l'étude de la géographie et celle de l'histoire. Son cours complet de ces deux sciences, en quatre vol. in-8°, est fort estimé. Il était octogénaire lorsqu'il commença à cultiver agréablement la poésie.

MENTOR, ciseleur grec très-renommé dans l'art de sculpter le bronze, l'argent et l'or. Ses ouvrages devenus rares étaient montés à un prix exorbitant.

MENZIKOFF (Alexandre), garçon pâtissier, né en 1674, fut tiré de son état par un hasard heureux qui le plaça auprès du czar Pierre-le-Grand, dont il sut si bien se ménager les bonnes grâces qu'il reçut de lui le rang de prince et le titre de général major. Il jouit de la même faveur sous l'impératrice Catherine, et sa fille fut fiancée avec Pierre II, mais ce comble d'élévation fut le moment de sa chute. Ses ennemis le firent exiler en Sibérie, où il mourut le 2 novembre 1729. Il soutint ses malheurs avec fermeté. Il a fourni le sujet de plusieurs pièces de théâtre, entre autres les tragédies de Morand et de La Harpe qui portent ce titre.

MÉON (Dominique-Martin), antiquaire, né le premier septembre 1748, à St.-Nicolas (Meurthe), mort à Paris le 5 mai 1829, chevalier de la légion-d'honneur, et l'un des conservateurs de la bibliothèque du roi, s'occupa avec zèle de recherches et de travaux sur notre vieille littérature. Les principales publications qu'on lui doit en ce genre, sont les *Fabliaux et contes des poètes français* des 11e et 15e siècles, par Barbazan, 1808, 4 vol. in-8, le *roman de la Rose*, 1815, 4 vol. in-8, *le roman du Renard*, *ibid.*, 1825, 4 vol. in-8°. Il a laissé des matériaux pour d'autres ouvrages du même genre. On recherche encore le catalogue de la magnifique bibliothèque de livres rares et singuliers qu'il avait rassemblés avec autant de patience et de savoir, Bleu et Jeune, 1803, gros in-8.

MERCIER (Louis Sébastien), membre de l'institut, né à Paris le 6 juin 1740, mort en cette ville le 25 avril 1814. Son ancien *Tableau de Paris* annonce un observateur philosophe, spirituel et fin, en dépit du bon mot de Rivarol. Son *Bonnet de nuit* est un livre original ainsi que son *An deux mille quatre cent cinquante*. Son théâtre trop volumineux renferme des pièces qui ont eu beaucoup de succès, et sont restées, entres autres : l'*Habitant de la Guadeloupe* et *le Déserteur*; il est souvent joué en province. Comme député de la convention, sa conduite fut honorable, il fut exilé. Le désir de la célébrité le rendit parfois bizarre et singulier, mais en résumé, ce fut un très-bon homme et un écrivain ami de l'humanité. On vient d'essayer d'attribuer ses ouvrages à son frère ; ceux qui ont connu Mercier ne sont pas de cette opinion. —Il a y eu un autre Mercier, de Compiègne qui, a publié beaucoup de romans et de traductions.

MÉROB, fille aînée de Saül. Son père l'avait promise en mariage au vainqueur de Goliath : mais David, qui tua ce géant, ne put obtenir la main de Mérob qui fut donnée à Hadriel, fils de Berzellaï.

MERVILLE (Michel Guyot de), né à Versailles le 1er février 1696, mort en 1755. On a de lui un voyage historique, 2 vol. in-12; plusieurs comédies parmi lesquelles on remarque *le Consentement forcé* qui est son histoire, et dont Colin d'Harleville a profité dans le vieux Célibataire. Il vécut et mourut malheureux.

MESSALINE (Valérie), femme de l'empereur Claude monstre de dissolution, dont Juvénal a fait un portrait hideux de ressemblance, fut mise à mort par ordre de son mari l'an 46 de J.-C. Il y a eu une autre Messaline (Statilie), troisième femme de Néron, connue aussi par ses débauches. Restée veuve, elle passa ses jours dans l'étude de l'éloquence et des belles-lettres, et s'y fit une réputation. Elle avait autant d'esprit que d'ambition.

MÉROVÉE ou MÉROUÉE, roi de France, succéda à Clodion en 447, et mourut vers l'an 456 ; il combattit Attila. Il est le chef de la race des Mérovingiens. Un autre Mérovée, fils aîné de Chilpéric, fut poignardé par ordre de Frédégonde.

MÉTASTASE (l'Abbé Pierre-Antoine-Dominique-Bonaventure), l'un des plus célèbres poètes dramatiques italiens, né à Assise d'un simple soldat le 3 janvier 1698, mort le 2 avril 1782. Son vrai nom était *Trapassi*; on lui refuse la première partie du poète, l'invention ; on le regarde comme un heureux imitateur des tragiques français qui lui ont fourni une partie de ses richesses. Son style est admirable et ses tragédies-opéras ont obtenu un grand nombre d'éditions. Il y en a une traduction française en 10 vol. in-12.

METELLUS (Quintus Cœcilius), consul romain l'an 60 avant J.-C., rendit d'importans services à la république en s'opposant aux troupes de Catilina qui voulaient entrer dans la Gaule-Cisalpine. Il y a eu plusieurs autres Romains célèbres de ce nom, entre autres Caïus Metellus surnommé le *Macédonique*, Quintus Cecilius, surnommé le *Numidique*, et Metellus, tribun du peuple, qui s'opposa à César.

METIOCHUS, fils de Miltiade, général athénien ; fait prisonnier, il fut conduit à Darius, roi des Perses, contre lequel son père faisait la guerre ; ce monarque le combla de bienfaits.

METIUS-SUFFETIUS, dictateur de la ville d'Albe, sous le règne de Tullus Hostilius, roi de Rome, combattit sans succès contre les Romains ; c'est pour terminer la guerre qu'on proposa le combat si connu des trois Horaces contre les trois Curiaces.

METIUS-TARPA (Spurius), l'un des cinq juges établis par *Auguste* pour décider du mérite des ouvrages d'esprit, et les admettre, soit sur la scène, soit dans la bibliothèque du Mont-Palatin.

METIUS (Jacques), Hollandais, inventeur des lunettes d'approche, en présenta une aux Etats-Généraux en 1609.

METON, mathématicien d'Athènes, inventa, vers l'an 452 avant J.C., son cycle de 19 ans appelé *le nombre d'or*.

METRODORE, médecin de Chio, disciple de Démocrite et maître d'Hippocrate, vivait vers l'an 444 avant J.-C. Ses ouvrages sont perdus. Un autre Métrodore, philosophe et peintre, fut envoyé par les Athéniens à Paul Emile qui leur avait demandé un philosophe pour élever ses enfans, et un peintre pour peindre ses triomphes. Un troisième Métrodorus, philosophe de la ville de Scepsis en Mysie, se retira près de Mithridate, roi de Pont, qui l'envoya en ambassade vers Tigrane, roi d'Arménie, et le fit mourir à son retour, parce qu'il avait conseillé à ce prince de ne pas donner de secours à Mithridate.

METTRIE (JULIEN OFROY DE LA), né à Saint-Malo le 25 décembre 1709, mort le premier novembre 1751, à Berlin. On a de cet auteur un grand nombre d'ouvrages; les uns, consacrés à la médecine, sont systématiques et par conséquent peu recommandables; les autres, sur des matières philosophiques, prêchent le matérialisme. Il avait la réputation d'un homme aussi méchant que dangereux. Voltaire le traite de fou, et c'est ce qu'il y a de plus vrai à en dire. Voyez son *Histoire naturelle de l'âme*.

MEULAN (le comte THÉODORE DE), maréchal de camp, commandeur des ordres de Saint-Louis et de la Légion-d'Honneur, né à Paris en 1777, fit avec distinction les campagnes d'Italie, d'Allemagne et d'Espagne. En 1813, commandant du dépôt des prisonniers de guerre Anglais à Verdun, il reçut d'eux, lorsqu'il fut libre, dans le présent d'une épée, un témoignage de leur estime et de leur reconnaissance. En 1814, nommé commandant de l'école militaire de La Flèche, il fut, à l'époque des Cent-Jours, arrêté et incarcéré à Rouen, lorsqu'il tentait de se retirer en Angleterre. A la fin de 1815, chef de division du personnel au ministère de la guerre, et en 1817, président du conseil de révision de la première division militaire à Paris, il a occupé dignement cet emploi pendant plus de dix ans. Après la révolution de 1830, ce général a reçu le commandement du département de la Lozère, et est mort à Mende, le 20 novembre 1832.

MEUN (JEAN DE), né au milieu du treizième siècle, continuateur du roman de *la Rose*, amusa la cour de Philippe-le-Bel par son esprit et son enjouement. Quoique médisant et satirique à l'égard des femmes, il en fut aimé. Il fut appelé *Clopinel* parce qu'il boitait; il mourut vers 1322.

MEURSIUS (JEAN), savant hollandais, né en 1579, mort le 20 septembre 1651. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin, remplis d'érudition, et dont plusieurs regardent l'ancienne Grèce, recueillis à Florence en 12 vol. in-fol.

MEYNIER (CLAUDE), peintre habile, membre de l'Institut, chevalier de la Légion-d'Honneur, mort du choléra à Paris, le 8 septembre 1832, âgé de 73 ans. Ses compositions les plus estimées sont: *Télémaque et Eucharis*, *les soldats du 76e retrouvant leurs drapeaux*; *les cendres de Phocion*; *St.-Vincent de Paule*; *la pieuse femme de Mégare*, etc.

MEZERAY (FRANÇOIS-EUDES DE), né en Normandie en 1610, mort le 10 juillet 1683, célèbre par son *Histoire de France*. Malgré la rudesse de son style, c'est encore de tous nos historiens celui qui a le plus de caractère, et dont la lecture fait le plus de plaisir quand une fois on a surmonté une première impression défavorable. Son *Traité sur l'origine des Français* supposait une connaissance profonde de notre histoire; c'était enfin un homme digne du genre qu'il avait choisi. Il était d'un caractère original, franc et brusque.

MICHÉE, ce nom est commun à deux prophètes, dont un est auteur du *Livre de prophéties* que nous avons sous ce nom.

MICHEL. Il y a eu huit empereurs d'Orient de ce nom. Leur histoire est peu intéressante; consultez l'historien Le Beau.

MICHEL-ANGE DES BATAILLES, peintre, né à Rome en 1602,

y mourut en 1660. Il réussit à peindre des batailles, des marchés, des pastorales, des foires et des animaux. Il y a un autre Michel-Ange Buonaroti, architecte, sculpteur et peintre, né le 6 mars 1474, mort le 17 février 1564, à 90 ans, plus célèbre que le précédent.

MICHOL, la seconde des filles de Saül. Elle épousa David après la victoire qu'il remporta sur les Philistins. Ayant soustrait son époux à la vengeance de Saül, ce prince la donna à Phalti, fils de Laïs, avec lequel elle demeura jusqu'à la mort de son père. David, devenu roi, la rappela auprès de lui.

MICIPSA, roi des Numides, fils de Masinissa. Il laissa deux fils, Adherbal et Hiempsal que Jugurtha fit périr.

MICON, peintre grec, surnommé *le Prince des peintres d'Athènes*, florissait 400 ans avant J.-C. Il fut chargé des travaux du Pœcile, et il travailla au temple de Thésée.

MIDDLETON (CONYERS), né le 2 août 1683, mort le 28 juillet 1750. Le principal ouvrage de ce littérateur anglais, est une *Histoire de la vie de Cicéron*, 2 vol. in-4., traduite en français par l'abbé Prévost. Il y a eu un théologien anglais de ce nom, mort en 1304.

MIERIS (FRANÇOIS), peintre hollandais, né en 1635, mort le 12 mars 1681, excellait à peindre des étoffes et fut l'élève de Gerard Dow. Ses tableaux sont rares et d'un grand prix. Son fils et son petit-fils, peintres comme lui, eurent moins de réputation.

MIGNARD (PIERRE), né à Troyes en 1610, mort à Paris en 1695, peintre célèbre ainsi que son frère Nicolas. Le talent de celui-ci était pour l'histoire; ses compositions sont ingénieuses, et brillent par le coloris. Pierre, surnommé *le Romain* à cause de son long séjour à Rome, excellait dans le portrait. Il fut comblé des bienfaits de Louis XIV qu'il avait peint plusieurs fois. Il était de plus homme d'esprit.

MILLEVOYE (CHARLES-HUBERT), né à Abbeville le 24 décembre 1782, mort à Paris le 12 août 1816. Une douce mélancolie, de la grâce et une sensibilité exquise, distinguent ses *poésies*, dont le libraire Ladvocat a donné récemment une charmante édition. On y remarque surtout *les Plaisirs du poète*, les poëmes de *l'Amour maternel*, de *Belzunce* et la touchante élégie de *la Chute des feuilles*. Millevoye avait remporté plusieurs prix académiques, et donnait à la littérature les plus belles espérances.

MILLIN (AUBIN-LOUIS), savant archéologue et naturaliste, membre de l'académie des Inscriptions et de presque toutes les sociétés littéraires de l'Europe, né à Paris en 1759, se livra entièrement aux lettres, fut un des fondateurs de la société *Linnéenne*. Incarcéré en 1797, il n'échappa à la mort que par la révolution de thermidor. Nommé en 1794 conservateur au cabinet des médailles, puis chef de division dans les bureaux de la commission d'instruction publique et professeur d'histoire à l'école centrale du département de la Seine, il joignit à ses travaux archéologiques et soutint seul la rédaction du *Magasin encyclopédique*, qu'il avait entreprise avec MM. Noël et Warens. Il publia en 1807 la relation du voyage qu'il fit dans le midi de la France, et quatre ans après entreprit celui d'Italie. Ces courses et les soins qu'il donna à la publication de ses derniers voyages, achevèrent de ruiner sa santé, et il mourut le 14 août 1818. On a de ce savant un grand nombre d'ouvrages dont le catalogue serait trop long. On se contentera de remarquer que son *Magasin encyclopédique*, commencé en 1792 et continué jusqu'en avril 1816 (122 vol. in-8), forme le monument le plus complet de l'histoire littéraire de cette époque.

MILLOT (CLAUDE-FRANÇOIS-XAVIER), de l'Académie française, né à Besançon en 1726, mort le 21 mars 1785. La réputation littéraire de cet abbé est principalement fondée sur ses *Elémens d'histoire*; on a réuni ses œuvres en 15 vol in-8. Ils comprennent son histoire des troubadours, ses élémens de l'histoire de France, d'Angleterre et d'histoire générale an-

cienne et moderne. Cette dernière est remarquable par le talent de choisir les faits, de les raconter sans passion et de les orner de réflexions judicieuses.

MILON, fameux athlète de Crotone, vivait vers l'an 500 avant J.C. Il remporta sept victoires aux Jeux Pythiens, et six aux Jeux Olympiques.

MILON (TITUS-ANNIUS), brigua le consulat, et, pour l'obtenir, excita dans Rome plusieurs factions. Accusé de meurtre, il fut défendu sans succès par Cicéron (*Oratio pro Milone*), et exilé à Marseille.

MILTIADE, général athénien, gagna avec 10,000 hommes la fameuse bataille de Marathon, sur les Perses qui étaient au nombre de trois cent mille. N'ayant pas réussi dans une expédition contre l'île de Paros, il fut accusé d'intelligence avec le roi de Perse, condamné à mort, et la peine fut commuée en une amende de cinquante talens qu'il ne put payer. Il fut jeté dans une prison, où il mourut de ses blessures, l'an 489 avant J.-C. Il avait été tyran dans la Chersonèse, et pouvait tenter de l'être dans Athènes. C'en était assez auprès de ce peuple si jaloux de sa liberté, pour lui faire préférer la mort d'un innocent à un sujet de crainte en perspective.

MILTON (JEAN), né à Londres le 9 décembre 1608, mort le 10 novembre 1674. Il était républicain prononcé, et écrivit pour défendre le meurtre de Charles I[er]. Cet ardent ennemi des rois le fut aussi de toutes les sectes. L'ouvrage qui lui a acquis une réputation immortelle est son *Paradis perdu* qui ne trouva d'abord ni lecteurs ni admirateurs. Ce fut *Adisson* qui le tira de l'oubli, et depuis il eut un succès prodigieux. Il a été traduit en prose par plusieurs écrivains français, et en vers par notre célèbre Delille. Milton ne fut point inquiété après le rétablissement de Charles II.

MIMNERME, poète et musicien grec du temps de Solon, s'acquit une réputation immortelle par ses élégies. On le regarde comme l'inventeur de ce genre de poésie. Il ne nous reste de lui que des fragmens. Properce le met au-dessus d'Homère pour les vers d'*amour*.

MINUTIUS AUGURINUS (MARC), consul romain et frère de Publius Minutius, aussi consul, fut chef d'une famille illustre qui donna à la république plusieurs grands magistrats. Il vivait l'an 490 avant J.-C.

MINUTIUS-FELIX, avocat à Rome vers la fin du deuxième siècle de l'ère chrétienne. On a de lui un dialogue intitulé, *Octavius*, écrit avec élégance, et dont Perrot d'Ablancourt a donné une traduction.

MIOLLIS (SEXTIUS-ALEXANDRE-FRANÇOIS), né à Aix en 1759, d'une famille honorable, entra au service à 17 ans, fit les dernières campagnes d'Amérique sous les ordres du général Rochambeau, et devint capitaine à son retour en France. Chef de bataillon en 1792, il se distingua dans les premières campagnes, prit, comme général de brigade, une part glorieuse aux combats livrés par l'armée française en 1796 et 1797, et reçut le grade de général de division après le traité de Campo-Formio. Lorsqu'il était gouverneur de Mantoue, ce fut par ses soins que fut érigé dans cette ville le monument consacré à la mémoire de Virgile. Chargé en 1807 d'occuper Rome et l'état ecclésiastique, il remplit cette mission pénible avec une modération à laquelle le pape lui-même se plut à rendre justice. En 1814, il reçut du roi le commandement des Bouches-du-Rhône, bientôt après de Napoléon, le gouvernement de Metz, fut mis à la retraite au mois d'octobre suivant, et mourut à Aix en 1828.

MIPHIBOSETH, fils de Saül et de Respha, fut massacré par les Gabaonites.

MIRABAUD (JEAN-BAPTISTE DE), secrétaire perpétuel de l'Académie française, né à Paris en 1675, mort en 1760. Nous avons de lui une traduction en prose de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, inférieure à celle de Le Brun, et une traduction du *Roland furieux* de l'Arioste, 4 vol. in-12. On lui a attribué le *Système de la nature* après sa mort, mais cet ouvrage impie passe pour être du baron d'Holbach.

MIRABEAU (Honoré-Gabriel Riquetti, comte de), né au Bignon, près Nemours, le 9 mars 1749, mort à Paris le 2 avril 1791. Son génie était bien supérieur à ses ouvrages, et ce qui lui manque du côté de la perfection du style, ne vient que de ce qu'il n'avait jamais prévu qu'il serait obligé de se faire une ressource de sa plume. On doit mettre au premier rang de ses ouvrages celui qu'il fit contre l'abus des *lettres-de-cachet*, dans la prison de Vincennes : plusieurs morceaux de ce livre semblent écrits avec le burin de Tacite. Dans ses *Lettres à Sophie*, il en est plusieurs dont l'expression brûlante pourrait être comparée à ce que l'on admire le plus dans les *Lettres de la nouvelle Héloïse*. Nous ne parlerons pas de ses autres ouvrages; l'analyse en serait trop longue. Il sera longtemps regardé comme le premier orateur politique de notre révolution, dans laquelle il joua un rôle qui n'appartient pas, pour la discussion, à la nature de ce dictionnaire.

Son frère le vicomte, était homme de beaucoup d'esprit; la réputation de son père est à peu près nulle aujourd'hui, et l'on sait que l'*Ami des hommes* fut le premier ennemi de son fils, ainsi que l'a dit La Harpe.

MISAC ou **MISAEL**, l'un des compagnons de Daniel, fut jeté dans une fournaise ardente pour avoir refusé d'adorer la statue de Nabuchodonosor.

MITHRIDATE dit **EUPATOR**, roi de Pont et le plus cruel ennemi des Romains après Annibal, succéda à Mithridate-Evergète, son père, l'an 123 avant J.-C., à l'âge de 12 ans. Après de grandes conquêtes, il fut défait et mis en fuite par Pompée, 65 ans avant J.-C. L'année suivante, ayant appris que Pharnace son fils s'était fait déclarer roi, il se tua de désespoir. C'était un prince d'un courage extraordinaire, capable de former et d'exécuter les plus grands desseins; mais son caractère sanguinaire noircit l'éclat de ses belles qualités. Il aimait les savans, et avait composé un traité de médecine. Le poison nommé encore Mithridate est aussi de sa composition.

MITTIE (Jean-Stanislas), né à Paris en 1727, y mourut en 1795. Ce médecin du bon roi Stanislas réunissait des connaissances très-étendues en chimie, en botanique, en anatomie et en médecine pratique. Il était aussi littérateur, et a laissé un grand nombre d'ouvrages. Ce bienfaiteur de l'humanité passa quarante années de sa vie à combattre les empiriques et les charlatans.

MNESICLES, architecte grec, construisit à Athènes, sous le gouvernement de Périclès, le vestibule et les portiques connus sous le nom de propylées, qui formaient la magnifique entrée de l'Aréopolis, ou citadelle d'Athènes. Ce qui reste de cet élégant édifice, tout degradé qu'il est par les ans et par la barbarie des Turcs, suffit pour donner une idée de ce chef-d'œuvre, un des plus parfaits monumens de l'art des anciens.

MOAB, né l'an du monde 2108, de l'inceste de Loth avec sa fille aînée, auteur de la race des Moabites.

MOISE, fils d'Amram et de Jocabed, de la tribu de Lévi, né l'an du monde 2433. Pharaon, roi d'Egypte, ayant ordonné de faire mourir tous les enfans mâles des Hébreux, la mère de Moïse l'enferma dans un panier enduit de bitume, et l'exposa sur le Nil. La fille du roi étant venue pour se baigner, l'aperçut, et se le fit apporter. Marie, sœur de Moïse, qui était restée pour veiller sur l'enfant, s'offrit pour aller chercher une nourrice : son offre étant acceptée, elle amena Jocabed, sa mère. Moïse fut adopté par la fille de Pharaon. Etant déjà avancé en âge, il vit un Egyptien qui frappait un Israélite, et le tua. Ce meurtre l'obligea à fuir dans la terre de Madian, où il épousa Séphora, fille du prêtre Jethro. Il vint ensuite, accompagné de son frère Aaron, demander à Pharaon la délivrance des Israélites. Ceux-ci partirent, et se disposaient à passer la mer rouge, lorsqu'ils aperçurent l'armée de Pharaon qui les poursuivait. Moïse étendit alors, dit l'Ecriture, la verge qu'il tenait à la main sur la mer, et les eaux se séparant ouvrirent un passage aux Hébreux. Pharaon et

ses troupes ayant pris la même route, furent engloutis sous les flots. Moïse, après avoir donné des lois aux Israélites, mourut âgé de cent vingt ans, l'an du monde 2552.

MOITTE (Jean-Guillaume), sculpteur, fils d'un graveur, né à Paris en 1747, y mourut le 2 mai 1810. Il est célèbre par un très-grand nombre de belles statues, et par le *fronton* du portail du Panthéon, maintenant église Sainte-Geneviève. Il fut membre de l'Institut et de la Légion-d'Honneur. Ses trois autres frères se sont aussi distingués dans la carrière des arts.

MOLÉ (Mathieu), premier président au Parlement de Paris, né en cette ville en 1584, d'une famille originaire de Troyes en Champagne, qui a donné de grands magistrats à la France. Il se distingua par sa conduite sage et ferme au milieu des troubles de la Fronde, et mourut garde-des-sceaux le 5 janvier 1656.

MOLÉ (François-René), né à Paris en 1734, mort le 11 décembre 1802, de l'Institut, excella dans les premiers rôles de comédie au théâtre Français. Il avait brillé dans la tragédie à côté de Le Kain.

MOLÉ ou MOLAY (Jacques Bourbon de), né en Bourgogne, fut le dernier grand-maître de l'ordre des Templiers. Appelé à Paris par ordre du pape, pour se justifier des crimes dont son ordre était accusé, il fut brûlé vif avec plusieurs chevaliers, le 11 mars 1314: son ordre avait été aboli en 1312. On avait prétendu faire de Jacques Molay le chef d'une secte de régicides, mais cette accusation est dénuée de preuves; M. Raynouard, secrétaire perpétuel de l'Académie française, a prouvé leur innocence: Il a fait mieux, il a donné sur Molay une belle tragédie, dont le succès mérité se soutient depuis long-temps.

MOLIÈRE (Jean-Baptiste POCQUELIN de), né à Paris aux piliers des Halles, le 15 janvier 1620, mort dans cette ville le 17 février 1673, le premier des poètes comiques anciens et modernes. L'extrême liberté d'Aristophane ne convenait qu'à un état démocratique; les bons mots de Plaute se ressentaient un peu de la grossièreté de son siècle; Térence ne fut qu'un traducteur élégant; le seul Molière posa d'une main courageuse les bornes que doit avoir la véritable comédie dans une monarchie gouvernée par les bienséances et par les mœurs. Le premier secret de l'art de Molière fut de peindre les hommes qu'il voyait, bravant à la fois l'audace des applications et les vains murmures de ceux dont il représentait naïvement les ridicules et même les vices. Le comble de son bonheur est d'avoir été protégé par Louis XIV dans cette entreprise courageuse. Personne ne porta dans le cœur humain un coup-d'œil plus sûr et plus profond que Molière, qui est en même temps le plus grand philosophe dont la nation ait à s'enorgueillir. Louis-le-Grand eut la curiosité louable d'apprendre par qui son règne avait été le plus illustré: Quel est l'homme de mon siècle dont le génie vous ait paru le plus remarquable? demanda-t-il à l'ami de Racine, à Boileau. C'est Molière! répondit ce judicieux critique; et la postérité semble confirmer sa décision. Racine a eu des rivaux de gloire en quelques parties de son art, on ne connaît pas un rival à Molière. Nous ne parlerons point des anecdotes de sa vie, des différentes éditions de son théâtre; ces détails peuvent se lire partout et tiendraient ici trop de place; nous avons préféré la remplir par des réflexions sur le génie du *divin* Molière.

MOLINA (Louis), jésuite espagnol, mort le 12 octobre à Madrid en 1600. Son livre de *Concordiâ gratiæ et liberi arbitrii* a fait un garnd bruit dans l'Église et causé de violentes disputes. On appelle *molinistes* ceux qui suivent les opinions de ce théologien. Il y a eu plusieurs autres personnages de ce nom en Espagne.

MOLINOS, prêtre espagnol, né à Sarragosse, mort en 1696, enseigna une nouvelle doctrine sur la mysticité, qui fut condamnée: c'est ce qu'on a appelé le *quietisme*. Fénélon, lui-même, adopta quelques-unes de ses idées, et il les abandonna

dès qu'il eut lieu de connaître qu'elles pouvaient devenir dangereuses.

MOLON, célèbre rhéteur de l'Ile de Rhodes, enseigna la rhétorique à Rome, avec beaucoup d'éclat; Cicéron, qui était du nombre de ses auditeurs, en fait un grand éloge dans son *Brutus*.

MONCK (George), duc d'Albemarle et général des armées d'Angleterre, se signala dans les troupes de Charles Ier, et fut employé par Cromwel en Écosse. Après la mort de cet usurpateur, il fit proclamer suivant l'ordre qu'il en avait reçu du parlement, Richard son fils; mais ayant reçu dans le même temps des lettres de Charles II, son légitime souverain, qui l'engageait à prendre son parti, il forma aussitôt le dessein de rétablir ce prince sur le trône, et le fit proclamer à Londres en 1660. Les fastes de l'histoire britannique n'offrent pas d'exemple d'une politique aussi profonde, aussi vertueuse et aussi modérée que celle de Monck. Charles II le combla d'honneurs et de biens. Né le 6 décembre 1608, il mourut le 3 janvier 1670, regretté de son prince, et fut enterré à Westminster, au milieu des rois et des reines d'Angleterre.

MONCRIF (François Augustin-Paradis de), de l'Académie française, né à Paris en 1687, y mourut le 13 mars 1770. Ses ouvrages en prose sont assez médiocres, à l'exception de son *Essai sur la nécessité et les moyens de plaire*; mais ses poésies fugitives sont charmantes, surtout ses *Romances* et sa pièce intitulée : *Le rajeunissement inutile*.

MONGAULT (Nicolas Hubert de), né à Paris en 1674, mort le 15 août 1746. de l'Académie française et de celle des inscriptions. Cet oratorien a fait une traduction d'*Hérodien* et une autre des *Lettres de Cicéron à Atticus*, qui sont fort estimées. Il y a des notes savantes. L'abbé de Mongault joignait le goût à l'érudition, et il a d'autant mieux mérité des lettres, qu'on conçoit à peine qu'au milieu des embarras de ses différentes places, il ait eu le temps de les cultiver.

MONGE (Gaspard), célèbre géomètre, né à Beaune en 1746, mort le 28 juillet 1818, a rendu aux arts et aux sciences les plus grands services. Il fut l'un des fondateurs de l'École polytechnique, et le créateur de la géométrie descriptive. Il fit partie de l'expédition d'Egypte, et présida depuis à la publication du bel ouvrage sur cette contrée.

MONIME de MILET, plut tellement à Mithridate, que ce prince employa tous les moyens imaginables pour ébranler sa vertu, mais ce fut en vain. Il l'épousa. Bientôt vaincu par Lucullus, et craignant que Monime ne tombât entre les mains du vainqueur, il lui ordonna de mourir. Racine a mis Monime sur la scène; elle y excite cet intérêt que font éprouver toutes les productions de ce grand poète. C'est un des plus beaux caractères qu'il ait traités.

MONGELLIAZ (Fanny), nièce de l'abbé Burnier-Fontanelle, doyen de la Faculté de Théologie de Paris, née à Chambéry en 1798, morte le 30 juin 1830, est auteur d'un ouvrage intéressant intitulé : *Influence des femmes sur les mœurs*, Paris 1828, 2e édition, 2 vol. in-8°, avec gravures. C'est un trésor d'utiles enseignemens et de sages leçons pour les filles et pour les mères, pour les vierges et pour les épouses.

MONSIGNY (Pierre-Alexandre), célèbre compositeur, né le 17 octobre 1729, mort le 14 janvier 1817, fut l'un des créateurs de l'opéra comique à ariettes. Ses ouvrages font encore les délices des amateurs. Il suffira de citer *Rose et Colas*, *le Déserteur*, *Félix* et la *Belle Arsène*. Il succéda à Grétry, à l'Institut.

MONSTRELET (Enguerrand), mort le 20 juillet 1453, est connu par une *chronique* fort curieuse des choses mémorables arrivées de 1400 à 1467, avec des additions.

MONTAGNE ou plutôt MONTAIGNE (Michel-Eyquem de), né le 28 février 1533, mort le 13 septembre 1592. Philosophe très-hardi pour son temps, très-sceptique, mais dont le pyrrhonisme s'arrêta cependant au doute raisonnable. Sa philosophie n'a rien d'aride et n'est altérée par aucun

mélange de pédantisme. C'est un homme du monde, qui en s'observant lui-même, et en osant ne rien dissimuler de ses observations, a fait sans paraître y penser, le portrait le plus naïf et le plus fidèle de l'espèce humaine. Ses couleurs sont vives, animées, pleines d'énergie. Il s'empare de l'imagination de ses lecteurs, de manière que malgré les tours vicieux et irréguliers du langage de son temps, et les défauts particuliers de son style, c'est un de ces auteurs que l'on ne quitte jamais sans peine, et auquel on revient toujours avec un nouveau plaisir. On trouve dans *ses Essais* une foule d'expressions qui ont vieilli, mais que l'on regrette par la singulière vigueur qu'elles empruntent de l'art avec lequel il a su les employer. On sent qu'on ne pourrait l'épurer sans l'affaiblir, et enfin, on lui pardonne tout, parce qu'il est un de ces hommes rares qui ont réuni au plus haut degré le talent de plaire et le mérite d'instruire. Son scepticisme était un oreiller sur lequel il reposait mollement sa tête. Mallebranche, Nicole, Pascal et Huet ont jugé *les Essais* beaucoup plus sévèrement. Beaucoup d'écrivains ont puisé dans les Essais de Montaigne, entre autres Beaumarchais et J.-J. Rousseau. Lefèvre en a donné une belle édition, en 1818, 5 vol. in-8.

MONTAGUE (Marie-Wortley), née en 1690, morte à Londres le 21 août 1762, à 70 ans, introduisit l'inoculation en Angleterre; elle a publié des *Lettres* pleines d'intérêt et d'agrément. On y trouve des anecdotes curieuses sur les mœurs et le gouvernement des Turcs.

MONTAIGU (Gilles AYCELIN de), archevêque de Rouen, mort le 23 février 1318, fonda le collége de Montaigu à Paris en 1314.

MONTALIVET (Jean-Pierre BACHASSON, comte de), pair de France, né le 5 juillet 1766 à Sarreguemines, mort le 22 janvier 1823. Ministre de l'intérieur, il justifia son élévation par son zèle, son impartialité et ses lumières. Ce fut lui qui, en 1810, posa la première pierre des bassins d'Anvers; il fit améliorer le port d'Ostende et suivre la construction des belles routes qui ont aplani les Alpes. Paris seul a vu pendant son ministère quarante millions consacrés à prolonger les quais, à jeter des ponts, à multiplier les fontaines, et tandis que la Bourse et les arcs de triomphe, s'élevaient, les abattoirs étaient construits, les greniers, les entrepôts étaient mis à la disposition du commerce. Il n'est probablement aucun ministre, dans les temps modernes, qui ait eu le bonheur de laisser après lui autant de monumens que M. de Montalivet. Les résultats font assez connaître l'importance de l'administration et le zèle de l'administrateur; son second fils est appelé à succéder à sa pairie. Le frère de celui-ci est mort à Naples d'une fièvre cérébrale, en novembre 1832, à peine âgé de 23 ans.

MONTAUSIER (Charles de Ste-MAURE, duc de), gouverneur de Louis, dauphin de France, né en 1610, mort le 17 mai 1690, se distingua par sa valeur, sa prudence et sa probité. On a écrit sa vie. On voulut lui persuader que c'était lui que Molière jouait dans le Misanthrope: « Plût au ciel que je lui ressemblasse! » répondit-il.

MONTECUCULLI (Raimond de), né en 1608, mort le 16 octobre 1680, généralissime des armées de l'empereur et l'un des plus grands capitaines de son siècle. Il fut opposé à M. de Turenne et au grand Condé; il ne fut vaincu ni par l'un ni par l'autre. Au talent de bien faire la guerre, il joignit le mérite, alors beaucoup plus rare, de très-bien écrire sur la guerre; on l'a surnommé le *Végèce moderne*. Ses *Mémoires* traduits en français par Adom sont pour les militaires, ce que les *Aphorismes* d'Hippocrate sont pour les médecins. Condé en faisait cas, et son approbation suffit pour donner une grande idée de cet ouvrage.

MONTEMAYOR (George de), célèbre poète castillan, né vers 1520, mort le 26 février 1560. Il est l'inventeur chez les Espagnols du genre *pastoral* dans sa *Diane*, qui a rendu son nom immortel d'après le témoignage de Michel Cervantes; elle a-

été traduite en français en 1611. Ses poésies ont été publiées, sous le titre du *Concionero*, 2 vol. in-8.

MONTESQUIEU (Charles de Secondat, baron de), né le 18 janvier 1689 près de Bordeaux, mort le 10 février 1755. Il a traité dans ses *Lettres persanes* les objets les plus graves, avec cette hardiesse et cette profondeur qui ont caractérisé, depuis l'immortel ouvrage de l'*Esprit des Lois*. Cette dernière production est un monument de génie; l'admiration de l'Europe semble avoir imposé silence aux détracteurs de Montesquieu. Sa philosophie a éclairé le monde. La postérité trouvera sans doute singulier que le *Temple de Gnide*, cette production légère d'une imagination riante et voluptueuse ait été construit par la même main qui avait tracé avec l'énergie de Tacite, le tableau intéressant et rapide des *Causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, et qui depuis éleva l'immense édifice de *l'Esprit des Lois*. Montesquieu était bienfaisant et généreux : il a été mis plusieurs fois sur la scène sous ce rapport, entre autres dans le *Bienfait anonyme* et dans la *Fausse Clé*.

MONTESQUIOU (l'abbé duc de), membre démissionnaire de la chambre des pairs, de l'Académie française, né en 1757, au château de Marsan, mort au château de Cirey, le 5 février 1832. Il avait été deux fois président de l'Assemblée constituante, pendant la durée de laquelle il avait montré beaucoup de sagesse et de modération, et s'était fait remarquer par une éloquence douce et insinuante. Il fut ministre de l'intérieur sous Louis XVIII avant le retour de l'empereur Napoléon.

MONTÉZUMA, dernier roi du Mexique, perdit ses états et sa liberté lorsque Cortes fit une invasion dans son pays en 1518. Il fut tué l'an 1520. Voyez le portrait qu'en a tracé Marmontel dans ses *Incas*.

MONTFAUCON, célèbre bénédictin de Saint-Maur, né le 17 janvier 1655, mort le 21 décembre 1741. Il est surtout connu par son ouvrage de l'*Antiquité expliquée*, 15 volumes in-folio, et ses *Monumens de la monarchie française*, 5 volumes in-folio, figures, qui supposent beaucoup de recherches et de discernement. Il existe maintenant un chansonnier très-spirituel qui porte ce nom.

MONTGOLFIER (Jacques-Étienne), né à Annonay, en 1740, mort le 26 juin 1799, s'est rendu célèbre par l'invention des ballons aérostatiques, et du moyen de fabriquer en France des papiers vélins qui rivalisent avec ceux de la Hollande. Son frère est inventeur du bélier hydraulique.

MONTI (Vincenzo), l'un des plus célèbres poètes de l'Italie moderne, né à Fusignano dans le Ferraray, vers 1753, mort en 1828, d'abord secrétaire de Don Louis Braschi, neveu de Pie VI, fut, au rétablissement de la république cisalpine, nommé professeur de belles-lettres au collège de Milan, puis professeur d'éloquence à l'université de Pavie, et ne parut que rarement dans cette dernière chaire. Ses poésies, dans lesquelles il a tour à tour invectivé et adulé Bonaparte et l'empereur d'Autriche, ont fait plus d'honneur à son talent qu'à son caractère. On doit à ses laborieux efforts une refonte du grand vocabulaire *della Crusca*.

MONTLUC (Blaise de), né vers l'an 1502, mort en 1577, maréchal de France. Il se signala en plusieurs occasions importantes sous François Ier, Henri II, Charles IX et Henri III, et fit une rude guerre aux calvinistes, dont il était devenu la terreur. Il avait les qualités qui forment le grand homme de guerre, et eut le rare honneur de n'avoir jamais été battu lorsqu'il eut le commandement, mais ternit sa gloire par sa cruauté. Il nous a laissé des *Mémoires* curieux et intéressans sur les événemens de son temps et qu'il intitula *Commentaires à l'exemple de César*; ils peuvent fournir des lumières à l'histoire du temps. On leur a donné la qualification de *Bible du soldat*.

MONTMORENCY (Matthieu de), mort en 1160, connétable de France sous Louis le jeune. Il était issu d'une des plus illustres maisons de l'Europe

dont l'ancienneté remonte aux premiers âges de la monarchie. Cette famille a produit une foule de grands hommes; il faudrait les citer tous, et un volume ne suffirait pas pour raconter leurs exploits et les services qu'ils ont rendus au prince et à l'état.

MONTMOUTH (JACQUES duc de), fils naturel de Charles II, roi d'Angleterre, né en 1649 à Rotterdam. Il remporta une victoire signalée sur les rebelles d'Écosse; il passa ensuite au service de France, se signala contre les Hollandais, et fut fait lieutenant général des armées de France. De retour en Angleterre, il continua de se distinguer, mais peu de temps après il se joignit aux factions et entra dans une conspiration contre son père et le duc d'Yorck. Le roi lui pardonna; il conspira de nouveau, fut vaincu et décapité le 25 juillet 1685, par ordre de Jacques II. Saint-Foix s'efforça d'en faire l'*Homme au masque de fer*, mais il s'est trompé. Monmouth a fourni le sujet et le titre d'une pièce de théâtre intéressante.

MONTOLIEU (madame de), née dans le canton de Vaud, morte dans sa patrie, au mois de janvier 1833, est connue dans le monde littéraire par des romans pleins de charme et d'intérêt, parmi lesquels on distingue *Caroline de Lichtfield*, et *le Robinson de Suisse*.

MONTPENSIER (LOUIS de BOURBON, duc de), prince de la Roche-sur-Yon, se signala sous François Ier et Henri II, et rendit de grands services à Charles IX dans les guerres civiles. Il mourut en 1583; il avait le génie des affaires et de l'art militaire. Il y a eu deux branches de Bourbon qui ont porté le nom de Montpensier.

MONTPENSIER (ANNE-MARIE-LOUISE d'ORLÉANS, plus connue sous le nom de Mademoiselle), fille de Gaston duc d'Orléans, née à Paris le 29 mai 1627, morte le 5 mars 1693. Elle prit parti contre Louis XIV dans les guerres de la Fronde, et voulut épouser Lauzun. On a d'elle des *Mémoires* en 8 vol. in-12, où l'on trouve des choses curieuses. Ses *lettres à madame de Motteville* prouvent plus en faveur de son esprit et sont mieux écrites.

MONTYON (JEAN-BAPTISTE-ROBERT AUGER, baron de), conseiller honoraire de Monsieur, comte d'Artois, né à Paris le 23 décembre 1733. Il a écrit quelques ouvrages sur la politique et les finances, mais il s'est rendu immortel par sa bienfaisance éclairée et son active philanthropie. Parmi les différens prix qu'il a fondés, il faut citer celui de 10,000 f. en faveur d'un Français pauvre qui aura composé et fait paraître le livre le plus utile aux mœurs, et celui de 10,000 francs à celui qui aura fait dans l'année l'action la plus vertueuse. L'Académie a décidé que l'éloge de M. Montyon serait prononcé dans son sein. Cet homme respectable est mort le 29 décembre 1820, à 87 ans. Sa fortune s'élevait à cinq millions lors de son décès, il en a disposé en faveur des malheureux. M. de Montyon sera toujours cité comme un des bienfaiteurs de l'humanité.

MONTUCLA (JEAN-ÉTIENNE), né à Lyon en 1725, mort en 1799 à Versailles, savant recommandable par ses vertus autant que par ses talens, est connu surtout par une excellente édition des *Récréations mathématiques* d'Ozanam (1778, 4 vol. in-8.), et par son *Histoire des mathématiques*, 1799-1802, 4 vol. in-4.

MORARD de GALLE (JUSTIN-BONAVENTURE), amiral français, né à Goncelin en Dauphiné, le 30 mars 1741, entra dans la marine en 1757, s'éleva jusqu'aux premiers grades par son courage et son intelligence, fut en 1799 appelé à faire partie du sénat; fait comte, grand officier de la Légion-d'Honneur, est mort à Guéret le 23 juillet 1809. Peu d'hommes de mer ont fourni une carrière aussi remplie. Il comptait trente-sept campagnes, avait eu onze commandemens et a assisté à quinze combats, dans lesquels il avait reçu huit blessures.

MORALÈS, généralement appelé *le divin Moralès*, né en 1509 à Badagos, fut un des meilleurs peintres de son temps. Il n'a peint que des *Christs*. Il mourut en 1586, comblé des bienfaits de Philippe II.

MORATIN (don Léandro-Fernandez), surnommé le *Molière espagnol*, né à Madrid vers 1760, formé par la lecture de Molière, donna successivement plusieurs comédies, et a fait en Espagne une révolution dramatique. Toutes se distinguent par un style pur et gracieux, par des tableaux vrais et comiques, et par un amour sincère de la vertu. Entraîné dans la chûte de Joseph, il quitta l'Espagne, vécut d'abord à Bordeaux, puis vint en 1827 se fixer à Paris, où il mourut l'année suivante.

MOREAU, l'un des plus célèbres graveurs, connu en France et dans toute l'Europe sous le nom de Moreau le jeune, naquit à Paris en 1741, et y mourut le 30 novembre 1814. Élève de Lebas, son œuvre complet monte à plus de 2,400 estampes.

MOREAU (Jacob-Nicolas), né le 20 décembre 1717, mort le 19 juin 1803, historiographe de France; on lui doit *l'Observateur hollandais*, des *discours sur l'histoire de France; exposition et défense de la monarchie française; mémoires pour servir à l'histoire des Cacouacs*, etc. Il était très instruit des intérêts politiques des différens cabinets de l'Europe.

MOREAU (Jean-Victor), général en chef, né à Morlaix le 11 août 1763. Il se signala sous Dumouriez en 1793 en Hollande, et passa au commandement en chef des armées du Rhin et Moselle, et fit en 1796 cette retraite qui devint l'un de ses principaux titres de gloire. Ce n'est pas en peu de mots qu'il est possible de raconter ses exploits aux armées du Danube et du Rhin. On sait que condamné au bannissement, il se retira aux États-Unis. Dévoué en 1813 aux souverains qui se préparaient à renverser la domination colossale de Napoléon, il fut blessé mortellement auprès de Dresde, le 26 août de cette année, et il expira six jours après. Louis XVIII déposa le bâton de maréchal de France sur sa tombe.

MORELLET (André), de l'Acad. franç., né à Lyon le 7 mars 1727, mort le 12 janv. 1819. Il fut lié avec tous les hommes célèbres de son temps. Il est surtout connu par ses écrits sur l'économie politique, et par ses *mélanges de littérature et de philosophie du dix-huitième siècle*. Son esprit caustique, qu'il exerça aux dépens des ennemis de la philosophie, lui fit donner par Voltaire le nom de *mors-les*.

MORERI (Louis), né le 15 mars 1643, mort le 10 juillet 1680. Il est surtout connu par le grand *Dictionnaire historique* qui porte son nom. Il parut d'abord en un volume in-folio; il en forme aujourd'hui dix, et il a perdu beaucoup de sa réputation.

MORNAY (Philippe de), né en 1549, mort le 11 novembre 1623. Il était le chef du parti protestant, ce qui lui fit donner le nom de *pape des huguenots*. Il était très-attaché au roi de Navarre, depuis Henri IV, et fut un des seigneurs qui contribuèrent le plus à le faire monter sur le trône. On a de lui des *mémoires* instructifs et curieux, 4 vol. in-4. Voltaire a tracé un beau portrait de Mornay dans sa Henriade.

MORUS (Thomas), célèbre chancelier d'Angleterre, né à Londres en 1480. N'ayant concouru en rien au divorce de Henri VIII, il se retira dans sa maison pour s'y livrer à l'étude; mais il fut arrêté et mis en prison. Il fut condamné à avoir la tête tranchée, et périt le 6 juillet 1535. Tous les savans font l'éloge de sa probité, de sa vertu et de son mérite. Son *Utopie* a éte traduite en français par Guedeville. Il a fait d'autres ouvrages en latin.

MOSCHUS, poète bucolique grec, contemporain de Théocrite et de Bion. Il nous reste de lui quelques poésies pleines de goût et de délicatesse, imprimées avec celles de Bion, in-12. Elles ont été traduites en vers français par Longepierre.

MOTTEVILLE (Madame de), née vers 1621, morte le 29 décembre 1689. On a d'elle des *mémoires pour servir à l'histoire d'Anne d'Autriche*, 6 vol. in-12. Leur grand mérite est la fidélité; ils sont curieux pour connaître la minorité de Louis XIV.

MOURRE (baron), ancien-procureur-général, près la cour de cassation, commandeur de la Légion-

d'Honneur, reprit ses fonctions au deuxième retour du roi, et les exerça avec autant de talent que d'intégrité jusqu'en 1830. A la fin de cette année il obtint sa retraite après quarante ans de services publics, et mourut à Paris dans les premiers jours de septembre 1832, à l'âge d'environ 66 ans.

MOZART, né le 27 janvier 1756, mort en 1792, le 5 décembre. Ce célèbre compositeur allemand a fait la musique d'un grand nombre d'opéras, c'est partout l'harmonie la plus suave. *Idoménée et don Juan* étaient ceux qu'il estimait le plus. Il a composé aussi des sonates, des symphonies. Son *Requiem* est regardé par les Allemands comme son chef-d'œuvre.

MUCIEN (P. Licinius - Crassus), général et favori de Vespasien, consul l'an de J.-C. 64, puis ruiné par son faste et son amour pour les plaisirs, se trouvait en Orient revêtu d'un commandement subalterne, lorsque Vitellius fut porté à l'empire. Il décida Vespasien à se faire proclamer empereur, le précéda à Rome, qu'il gouverna en maître pendant son absence, conserva son crédit au retour du prince, en abusa quelquefois, obtint deux consulats, et mourut deux ans avant Vespasien, c'est-à-dire en 79.

MULLER (Jean GODARD de), l'un des graveurs les plus distingués de l'Allemagne, professeur à Stuttgard, et chevalier de l'Ordre de la Couronne de Wurtemberg, des académies des arts de Berlin, de Vienne, de Munich et de Copenhague. Né le 4 mai 1747, à Bernhausen près de Stuttgard, élève du célèbre Wille, remporta plusieurs prix à l'académie royale de Paris, qui en 1776 l'admit au nombre de ses membres. Rappelé à Stuttgard pour y fonder une école de gravure, il y resta même après la suppression de l'école; refusa les propositions les plus avantageuses, et eut la gloire de fournir à l'Allemagne les graveurs les plus distingués, dont le plus célèbre fut son fils, Jean-Frédéric-Guillaume, mort en 1816. Muller fut surtout renommé pour le portrait; il s'est aussi exercé dans le genre historique : *la Madone della sedia*, d'après Raphaël, et *la Mater sancta* n'ont pas fait moins d'honneur à son burin. C'est le 14 mars 1831, que le doyen des graveurs, le créateur de la gravure en Allemagne, est mort à 83 ans.

MUMMIUS (Lucius), consul romain, soumit toute l'Achaïe, prit et brûla la ville de Corinthe l'an 146 avant J.-C., et obtint avec l'honneur du triomphe, le surnom d'*Achaïque*. Il mourut à Délos.

MUNTER (Frédéric), évêque de Zélande, professeur et docteur en théologie, grand'-croix de l'ordre de Daneberg, né à Gotha, en Allemagne, le 14 octobre 1760, auteur d'un grand nombre de savans ouvrages en danois, en latin et en allemand, lié d'amitié avec les hommes les plus instruits de son époque, est mort le vendredi-saint, 9 avril 1830.

MURAT (Joachim), né à la Bastide, près de Cahors, le 25 mars 1771, de parens aubergistes; il se distingua en Egypte à la bataille du Mont-Thabor, et contribua au gain des batailles d'Austerlitz, de Jena, d'Eylau et de Friedland. Après Waterloo, il se réfugia dans l'île de Corse, et forma le dessein de se rendre secrètement dans le royaume de Naples dont il avait été roi; la tempête le sépara de ses compagnons, et il fut jeté dans le golfe de Sainte-Euphémie le 8 octobre 1815; il est arrêté, traduit devant une commission militaire et fusillé cinq jours après. Il mourut avec le courage qu'il avait toujours montré, et qui formait le brillant côté de son caractère.

MURENA (Lucius Licinius), consul romain, battu par Mithridate, l'an 82 avant J.-C., est fameux par l'oraison que Cicéron prononça pour sa défense.

MURILLOS (Barthélemi), célèbre peintre espagnol, né le 1er janvier 1613 auprès de Séville, mort le 3 avril 1685. Ses tableaux sont recherchés pour la fraîcheur et le coloris, et d'un prix fort élevé.

MUSA (Antonius), médecin célèbre, guérit Auguste d'une maladie, contre laquelle avait

échoué tout l'art des médecins, fut comblé par lui de richesses, et la reconnaissance du peuple lui éleva une statue dans le temple d'Esculape. La mort du jeune Marcellus, que ses soins ne purent sauver, ne porta point atteinte à sa réputation, parce que l'on crut le prince empoisonné. Ami de Virgile, il eut la confiance d'Horace. Il reste de lui quelques fragmens.

MUSÉE, très-célèbre poète grec. On croit qu'il vivait avant Homère, vers l'an 1180 avant J.-C. Il n'est pas probable qu'il soit auteur du poëme de *Héro et Léandre*, qui se trouve dans le *Corpus Poëtarum græcorum*, et qui a été traduit plusieurs fois en français.

MUSONIUS-RUFUS (Caius), philosophe stoïcien, fut envoyé en exil dans l'île de Gyare par Néron et rappelé par l'empereur Vespasien. —Un autre philosophe cynique du même nom était lié avec Apollonius de Thianes.

MUSSET-PATHAY (N. de), homme de lettres, chevalier de la Légion-d'Honneur, mort à Paris dans le courant de 1752, a publié entr'autres ouvrages l'*Histoire* de la vie et des œuvres de J.-J. Rousseau, 2 vol. in-8. On lui doit une édition complète de ces mêmes œuvres, distribuées par ordre de matières.

MUSTAPHA I, II et III, empereurs des Turcs. Le premier succéda à son frère Achmet en 1617, fut déposé deux fois par les jannissaires et étranglé dans sa prison en 1623. Le deuxième, fils de Mahomet IV, succéda à Achmet II, son oncle, en 1695. Il battit les Impériaux, fit la guerre avec succès contre les Vénitiens, les Polonais et les Moscovites; mais ses armées ayant été vaincues, il fut contraint de faire la paix, et se retira à Andrinople, où il se livra aux plaisirs. Cette conduite excita une des plus grandes révoltes qui aient éclaté depuis la fondation de l'empire Ottoman, pendant laquelle il fut déposé en 1703, et mourut peu de temps après. Le troisième, fils d'Achmet III, parvint au trône, en 1757, et mourut en 1774. Il se livra à la mollesse et aux plaisirs, et laissa gouverner ses ministres.

MUSTAPHA, fils aîné de Soliman II, et l'un des princes les plus accomplis de son siècle. *Roxelane*, une des femmes de l'empereur, craignant qu'il ne montât sur le trône au préjudice de ses fils, l'accusa de tramer une rébellion contre son père. Soliman le fit venir devant lui, et sans l'écouter, le fit étrangler inhumainement.

MUTIUS SCÆVOLA, rendit son nom célèbre dans la guerre de Porsenna, roi des Toscans, contre les Romains. Ce prince, voulant rétablir la famille des Tarquins, vint assiéger Rome. Mutius, résolu de se dévouer pour le salut de sa patrie, pénétra dans le camp des ennemis et tua le secrétaire de Porsenna qu'il prit pour ce prince. Arrêté, il dit qu'il n'était qu'un des trois cents jeunes gens qui avaient juré de le poignarder, et au même instant il porta sa main sur un brasier ardent, et la laissa brûler en regardant Porsenna, qui, touché de son intrépidité, le renvoya libre et fit la paix avec les Romains. Il y a deux autres *Mutius Scævola* de la même famille, l'un et l'autre excellens jurisconsultes. Le premier, élevé au consulat l'an 117 avant J.-C., rendit de grands services dans la guerre contre les Marses; le deuxième, préteur en Asie, gouverna avec prudence et justice. Il fut assassiné dans les guerres de Marius et de Sylla, l'an 82 avant J.-C.

MYRMECIDE, sculpteur de Lacédémone, se compara à Phidias pour avoir fait un petit *chariot* en marbre qu'une mouche couvrait d'une de ses ailes, et un *vaisseau* qu'on pouvait cacher tout entier sous l'aile d'une abeille.

MYRON, célèbre sculpteur grec, florissait vers l'an 442 avant J.-C. La matière semblait s'animer sous son ciseau; il a fait un grand nombre de statues. Nous avons au Muséum une copie de son *discobole*. Plusieurs épigrammes de l'Anthologie font mention d'une vache en cuivre qu'il avait si bien représentée que les animaux y étaient trompés.

MYRTIS, femme grecque, distinguée par ses talens poétiques, vivait vers l'an 500 avant Jésus-Christ; elle enseigna les règles de la versification à la célèbre Corinne, rivale de Pindare, qui fut aussi, dit-on, son élève. On trouve des fragmens de sa poésie avec ceux d'Anyta.

MYRTILE, ancien historien grec, qu'on croit aussi contemporain de Solon. Il ne nous reste de lui que des fragmens.

MYSON, un des sept sages de la Grèce. Anacharsis le Scythe, ayant consulté les dieux pour savoir quel était l'homme le plus rempli de sagesse, l'oracle lui répondit: celui qui laboure actuellement. Myson, qui dans ce moment, labourait son champ, fut proclamé le plus sage.

N

NAAMA, femme de Salomon et mère de Roboam.

NAAMAN, général de Bénadad, roi de Syrie, fut guéri de la lèpre par le prophète Elisée, l'an 884 av. J.-C.

NABAL, de la tribu de Juda. David ayant envoyé chez cet Israélite chercher des vivres pour sa troupe, Nabal chassa honteusement les députés de ce prince. Celui ci, irrité, venait dans l'intention de le punir et de ravager ses propriétés, lorsque Abigaïl, femme de Nabal, le désarma par ses prières.

NABIS, tyran de Lacédémone, à qui Philippe, roi de Macédoine, remit la ville d'Argos comme en dépôt; il y exerça les plus grandes cruautés. Il fut battu près de Sparte par Philopœmen, et fut tué au moment qu'il prenait la fuite, vers l'an 194 avant J.-C., laissant un nom odieux.

NABOTH, de la ville de Jezraël, ayant refusé de vendre une vigne qu'il tenait de ses aïeux, et qui devait agrandir le jardin du palais d'Achab, roi d'Israël, Jézabel, femme de ce prince, suscita de faux témoins qui déposèrent contre Naboth et le firent lapider. Sa vigne devint la possession du roi.

NABUCHODONOSOR, roi de Ninive, l'an du monde 3335. Holopherne, général de ses armées, assiégeait Béthulie, lorsqu'il fut tué par Judith et ses troupes furent taillées en pièces. Nabuchodonosor, instruit de cette défaite, en mourut de chagrin. Il avait régné vingt ans.

NABUCHODONOSOR, fils de Nabopolassar, marcha contre Pharaon Néchao, roi d'Egypte, le vainquit et fondit sur le royaume de Juda. Il emporta à Babylone tous les vases du temple de Jérusalem et un grand nombre de prisonniers. Joakim, qu'il avait laissé sur le trône, ayant par la suite refusé de payer le tribut auquel il l'avait assujetti, Nabuchodonosor, après avoir battu son armée, le fit mettre à mort et laissa la couronne à Jéchonias son fils. Celui-ci s'étant aussi révolté, fut emmené captif à Babylone. Daniel ayant refusé d'adorer la statue de Nabuchodonosor, fut jeté dans une fournaise ardente. Ce Nabuchodonosor, se croyant réduit à l'état de bête, se retira dans les forêts où il resta pendant sept ans, après lesquels il remonta sur le trône. Il mourut après un règne de 43 ans.

NACHOR, fils de Tharé et frère d'Abraham.

NADAB, fils aîné d'Aaron.

Un autre Nadab, fils de Jéroboam, roi d'Israël, succéda à son père, et fut assassiné au siége de Gebbethon par Baasa, qui s'empara du royaume.

NÆVIUS (Cneius), poète latin, porta les armes dans la première guerre punique. Il s'attacha ensuite au théâtre, et sa première comédie fut représentée à Rome l'an 229 avant J.-C. Il avait une humeur satirique qui déplut à Métellus, et le fit chasser de Rome. Il mourut à Utique où il s'était retiré, l'an 230 avant J.-C. *Le Corpus poetarum* de Maittaire, renferme des fragmens de lui.

NAHUM, le septième des douze petits prophètes.

NAIGEON (Jacques-André), littérateur, né en 1738, mort à Paris le 28 février 1810. Son principal ouvrage est le dictionnaire de Philosophie ancienne et moderne dans l'*Encyclopédie méthodique*. Il y affiche des principes dangereux comme dans tous les livres dont il s'est rendu l'éditeur ; ses ouvrages sont en général remplis de paradoxes, et de faux systèmes.

NAIGEON, peintre-conservateur du Musée du Luxembourg ; il a peint les deux bas reliefs qui remplissent les cintres du plafond de cette galerie. Les journaux ont annoncé sa mort dans le courant de 1832.

NANSOUTY (Etienne-Antoine-Marie-Champion, comte de), né à Bordeaux, le 30 mai 1766, d'une famille noble, lieutenant-général des armées françaises, entra de bonne heure dans la carrière militaire, gagna successivement tous les grades avec son épée, attacha son nom à la plupart des grandes journées qui ont couvert de gloire les armées françaises ; prit, en 1814, une part active à tous les combats de cette époque, et ne posa les armes qu'après l'abdication de Napoléon. Honoré de la confiance de Louis XVIII, il exerça en Bourgogne les fonctions de commissaire du roi. Capitaine-lieutenant de la première compagnie des mousquetaires, il mourut le 12 février 1815, avec la réputation d'un homme humain, désintéressé, et d'un des meilleurs généraux de cavalerie de son époque.

NANTEUIL (Robert), peintre et graveur, né à Reims en 1630, mort à Paris en 1678. Il n'a gravé que *des portraits*, mais avec une précision et une pureté de burin qu'on ne peut trop admirer. Son œuvre est de deux cent cinquante portraits, dont beaucoup sont d'une grande dimension.

NANTILDE, reine de France, épousa Dagobert Ier en 632, et gouverna avec habileté pendant la minorité de Clovis II, son fils.

NAPOLÉON BONAPARTE, né à Ajaccio en Corse, le 15 août 1769 (d'autres disent le 5 février 1768), mort à l'île Sainte-Hélène le samedi 5 mai 1821. Il existe tant de documens sur ce personnage à jamais célèbre, qu'il serait oiseux de chercher à esquisser même les principaux événemens de sa vie politique et militaire ; ce soin exigerait un cadre beaucoup plus étendu que celui de ce dictionnaire ; ses brillans exploits, ses fautes, sa chûte, sont d'ailleurs trop près de nous ; vouloir les retracer avec fidélité ne servirait qu'à exciter les passions, c'est ce que nous voulons surtout éviter. Il suffira de citer les principales époques de sa vie ; ceux qui ont besoin des dates les trouveront ici. — En 1788 il entre comme sous-lieutenant dans le régiment d'artillerie de Lafère. — 1790, il retourne en Corse avec le général Paoli, et revient en France en 1792. — Il commande l'expédition de Toulon en 1793. Il est nommé chef de bataillon, et il est chargé d'une mission en Corse et revient en France. — En 1795, le 5 octobre, affaire du 13 vendémiaire dans laquelle il commande. — L'année suivante il épouse la veuve de M. de Beauharnais et va commander en chef l'armée d'Italie ; batailles de Montenotte, Lodi, Arcole et autres, gagnées par les Français. — Bataille de Rivoli, en 1797. — L'année suivante, il s'embarque pour l'Egypte où il aborde le 2 juillet. — Le 10 février 1799, il prend la route de la Syrie, échoue devant Saint-Jean-d'Acre, part le 23 août, revient en France et s'empare du pouvoir le 18 brumaire, 9 novembre. Le 13 du mois suivant, il est nommé *premier consul*. — Le 14 juin 1800 célèbre bataille de Marengo, il dicte des conditions à l'Autriche. 1802, paix générale signée à Amiens ; — il est nommée consul à vie. — Le 18 mai 1804, il est nommé *Empereur*. — En 1805, il déclare la guerre à l'Autriche, Ulm capitule le 17 octobre, et le 13 novembre il entre à Vienne. Le 2 décembre, bataille d'Austerlitz, le 26 traité de Presbourg. — Le 12 juillet 1806, il signe à Paris celui de la confédération du Rhin. Le 14 octobre, bataille

d'Iéna; le 28 dudit, entrée à Berlin. — Le 8 février 1807, affaire d'Eylau; le 14 juin, bataille de Friedland, et le 7 juillet, traité de Tilsitt. — Le 22 avril 1809, bataille d'Eckmülh, deuxième entrée à Vienne le 12 mai; le 22 dudit, bataille d'Essling et le 6 juillet celle de Wagram. — Le 2 avril 1810, il épouse l'archiduchesse d'Autriche, Marie-Louise — Le 17 août 1812, bataille de Smolensk; 7 septembre, celle de la Moskova; 14 dudit, entrée à Moscou, 28 décembre, bataille et désastres de la Bérézina. — Le 18 octobre 1813, défaite de Leipsick. — 11 avril 1814, abdication; le 3 mai il arrive à Porto-Ferrajo, île d'Elbe. — Le 1er mars 1815, il débarque à Cannes, et le 20 mars il rentre à Paris; le 18 juin bataille de Waterloo, elle est perdue pour lui, et peu de jours après il est embarqué pour l'île de Sainte Hélène où il arrive le 18 octobre. Nous avons donné plus haut la date de sa mort.

NAPIER (Jean), baron de Markinston, près d'Edimbourg, en Ecosse, né en 1550, mort le 3 avril 1617, est un mathématicien célèbre par l'invention des logarithmes.

NARCISSE, affranchi, puis secrétaire de Claude, parvint au plus haut degré de puissance sous cet empereur. Il fit périr ceux qui pouvaient nuire à son élévation, et s'enrichit de leurs dépouilles. L'impératrice Messaline voulut le perdre et fut immolée à sa vengeance. Agrippine, mère de Néron, le fit exiler et le contraignit à se donner la mort l'an 54 de J.-C. Il fut regretté par Néron dont il était digne. *Tacite* a peint cet orgueilleux favori, et *Racine* en a fait un portrait hideux dans *Britannicus*, l'une de ses plus belles tragédies. Narcisse avait d'ailleurs une capacité et une fermeté au-dessus de sa condition.

NARSES, septième roi de Perse, succéda à Varannès, son père, en 294, et mourut en 301. Il s'empara de la Mésopotamie et de l'Arménie; mais il fut battu par les Romains. Son ambition causa sa perte.

NARSES, eunuque Persan, et l'un des plus grands généraux de son siècle, commanda l'armée romaine contre les Goths et les défit en 552, en deux batailles. Il y eut dans le même siècle trois généraux du nom de Narsès, l'un qui remplaça *Bélisaire*, et dont Procope parle avec éloge; l'autre qui fut brûlé vif par ordre de l'empereur Phocas; nous avons parlé ci-dessus du troisième.

NATHAN, fils de David.

Un autre Nathan fut prophète du temps de David, et lui reprocha le meurtre d'Urie.

NATOIRE (Charles), né à Nîmes le 3 mars 1700, mort à Rome en 1777. On estime ses *tableaux*, surtout pour la correction du dessin.

NATTIER (Jean-Marc), né à Paris en 1685, mort en 1766, peintre célèbre pour ses beaux *portraits*, et qui a été chanté par Gresset.

NAUCRATE, poète grec, un de ceux qu'Artémise employa pour l'éloge de Mausole, l'an 351 avant J.-C.

NAUDÉ (Gabriel), médecin, né à Paris le 2 février 1600, mort le 29 juillet 1653, a laissé un grand nombre d'ouvrages savans; mais dans l'un d'eux, *les Considérations politiques sur les coups d'état*, il regarde le massacre de la Saint-Barthélemi comme une action très juste: on peut juger par là combien ses principes sont tyranniques et peu humains.

NAVIUS-ACTIUS, fameux augure chez les Romains, du temps de Tarquin l'ancien.

NAUMANN (Jean-Amédée), né en 1745, l'un des premiers compositeurs de l'Allemagne, a fait plusieurs opéras dans ce pays et en Italie, qui eurent le plus brillant succès. Il mourut en 1801.

NEALCÈS, peintre grec, vivait dans la 133e olympiade, 248 ans avant J.-C. Pline cite une Vénus comme un de ses plus beaux ouvrages.

NEARQUE, un des capitaines d'Alexandre-le-Grand, fut, après la mort de ce conquérant, gouverneur de Lycie et de Pamphilie. Il avait fait plusieurs voyages sur l'Océan indien. On en a publié la relation en français, en 3 vol. in-8.

NECKER (Jacques), ministre des finances, sous Louis XVI, né à Genève le 30 septembre 1734, y mourut

le 9 avril 1804. Ce fut lui qui décida ce monarque à convoquer les états généraux qui furent suivis de l'assemblée nationale; mais ses opérations comme ministre nous mèneraient trop loin, et n'appartiennent pas à la forme de ce Dictionnaire. Il a publié un grand nombre d'ouvrages; on y trouve quelquefois des pensées fortes et énergiques, mais plus souvent il est guindé, il affecte de nouvelles alliances de mots, et un fracas de figures peu naturelles; il a surtout cette diffusion et cette prolixité qu'on lui a toujours reprochées. Madame Necker, morte à Copet, en 1794, se distingua par sa bienfaisance, et a laissé quelques ouvrages où l'on trouve des pensées vraies et de sages conseils; mais madame de Staël, leur fille, eut le génie qu'ils n'avaient pas.

NEEDHAM (Jean TUBERVILLE), né à Londres en 1713, mort à Bruxelles le 30 décembre 1781, s'est rendu célèbre par ses observations microscopiques qu'il a publiées sous le titre : *De la génération des corps organisés*, et qui ont été insérées en grande partie dans les œuvres de Buffon.

NEEL (Louis-Balthasar), mort à Rouen, sa patrie, en 1754, est surtout connu par une bagatelle plaisante qui a eu un grand nombre d'éditions, c'est le *Voyage de Paris à Saint-Cloud par mer et par terre*. Maintenant que les Parisiens ont voyagé partout, il manque de vérité.

NÉHEMIE, captif en Perse, dans le cinquième siècle avant J.-C., échanson d'Artaxercès dit Longue-main, obtint de lui la permission d'aller rétablir le temple de Jérusalem, et y réussit en 454 avant J.-C., malgré l'opposition des ennemis de sa nation. De retour après un voyage en Perse, il répara les désordres causés par son absence, et gouverna sagement le peuple Hébreu, pendant près de 29 ans, et mourut en l'an 430. On lui attribue le second livre d'Esdras.

NELSON (Horace), amiral anglais, né le 29 septembre 1758, tué au combat de Trafalgar le 21 octobre 1805. Ce fut pour son pays une perte sensible. Il fut inhumé dans la cathédrale de St.-Paul, où on lui a érigé un monument. L'Angleterre a possédé peu d'officiers de marine aussi distingués; il eut à la fois la bravoure et l'habileté qui ne vont pas toujours ensemble.

NEMESIEN (Marc-Aurelius-Olympius), poète latin, natif de Carthage, vivait vers l'an 281, sous l'empire de Numérien, qui fut son concurrent pour un prix de poésie. Il nous reste de lui des fragmens d'un poëme sur la chasse, qui a été traduit plusieurs fois en français.

NEMOURS (Jacques-d'Armagnac, duc de), étant entré dans une conspiration contre Louis Ier, eut la tête tranchée le 4 août 1477. Ce nom est célèbre dans les fastes de notre histoire.—Marie d'Orléans, duchesse de Nemours, fille du duc de Longueville, morte en 1707, a laissé des *mémoires* fidèles sur la guerre de la Fronde, écrits avec légèreté, et où l'on trouve des portraits pleins de finesse, de vérité et d'esprit.

NEMBROD, ou NEMROD, fils de Chus, petit-fils de Cham. Il fut le premier qui s'arrogea l'empire sur les autres hommes. On croit qu'il fut le fondateur de Ninive, qu'il appela ainsi du nom de son fils Ninus.

NEOBULE, fille de Lycamre, citoyen de Thèbes. Son père l'avait promise en mariage au poète Archiloque, et manqua à sa parole. Le poète fit des vers contre lui; ils étaient si piquans que Lycamre se pendit de désespoir. De nos jours on a plus de force d'esprit.

NEPHTHALI, sixième fils de Jacob, et le second de Bala, servante de Rachel.

NEPOS (Flavius-Julius), fut nommé par l'empereur Léon Ier, empereur d'Occident; il marcha à Rome et s'assura du sceptre par sa valeur. Il fut assassiné en 480. Ce prince avait de la vertu et de l'humanité.

NEPOS-CORNELIUS, historien. (Voyez Cornélius-Népos).

NEPOTIEN (Flavius-Popilius), fils d'Eutropie, sœur de l'empereur Constantin, se fit couronner à Rome le 3 juin 350, dans le temps que Magnence usurpait la puissance impériale.

dans les Gaules. Il perdit le trône et la vie un mois après. Il était ambitieux, mais sans génie, cruel et inhumain.

NÉRON (Domitius), empereur romain, fils de Caïus-Domitius-Ænobardus, et d'Agrippine, fille de Germanicus, adopté par l'empereur Claude, lui succéda l'an 54 de J.-C. Le commencement de son règne parut promettre un avenir heureux; mais, entraîné par son penchant naturel, il se livra bientôt à toutes sortes de cruautés et d'extravagances; fit périr un grand nombre de personnes, Sénèque son précepteur, et jusqu'à sa mère qui s'était couverte de crimes pour l'élever à l'empire. Il mit le feu à Rome, et regarda cet embrasement du haut d'une tour. Une conspiration ourdie par Galba, gouverneur de la Gaule-Tarragonaise, mit fin à ses forfaits. Pour prévenir son supplice, il se poignarda l'an 68 de J.-C., dans sa trente-deuxième année, après en avoir régné treize pour le malheur de l'humanité. Galba lui succéda. Tacite et Suétone ont peint ce monstre, et Racine, dans sa tragédie de Britannicus, en a fait encore un portrait plus frappant de ressemblance.

NERVA-COCCEIUS. (Voyez Cocceïus).

NEWTON (Isaac), né en 1642, mort le 20 mars 1727, célèbre philosophe et mathématicien Anglais. Son *Optique*, ou *Traité de la lumière et des couleurs*, suffit pour rendre sa mémoire immortelle. Ses découvertes en géométrie en ont fait l'homme de tous les pays. « C'est le plus grand » génie qui ait existé, a dit Voltaire, » et quand tous les génies de l'univers » seraient rassemblés, il conduirait » la bande. » La cour de Londres lui fit rendre après sa mort les plus grands honneurs. Il est enterré à Westminster. On demandait à Newton comment il avait pu faire ses découvertes, il répondit : « En cherchant toujours. »

NEY (Michel), maréchal de France, né à Sarre-Louis le 17 janvier 1769, fusillé par arrêt de la Chambre des pairs, le 7 décembre 1815. Il montra dans ses derniers momens le calme et le courage qu'il avait montrés à Elchingen, à Iéna, à Eylau, à Friedland, et dans les désastreuses campagnes de 1813 et 1814.

NICANDRE, grammairien, poète et médecin grec dans l'Ionie, demeura long-temps en Etolie. Il ne nous reste de lui que deux poëmes estimés : *Theriaca* et *Alexiphoarmaca*, grec et latin, dans le *Corpus poetarum græcorum*.

NICANOR, fils de Patrocle, général des armées du roi de Syrie, fut battu par Judas-Macchabée, et tué dans le combat. Sa tête fut coupée, ainsi que sa main droite, et portée à Jérusalem.

NICANOR, fils d'Hermias, était un grammairien d'Alexandrie, du temps de l'empereur Adrien. Il est auteur d'un long traité sur la ponctuation grecque.

NICÉARQUE, un des plus habiles peintres de l'antiquité, cité par les auteurs anciens, pour sa Vénus, son Cupidon et son Hercule vaincu par l'Amour, trois de ses chefs-d'œuvre.

NESTLER, botaniste distingué, mort à Strasbourg en octobre 1832, dans un âge peu avancé, professait depuis long-temps la botanique à la faculté de médecine et à l'école spéciale de pharmacie de cette ville. Entr'autres ouvrages recommandables, il avait publié une collection importante des mousses des Vosges en 10 vol.

NICÉPHORE I, II et III, empereurs d'Orient. Le premier s'empara du trône en 802, et commit toutes sortes de cruautés. Il fut tué l'an 811 par Crumne, roi des Bulgares, qui fit une coupe de son crâne pour s'en servir dans les festins. Le deuxième, surnommé *Phocas*, élevé à l'empire par les troupes, se distingua par sa valeur, et chassa les Sarrasins d'une grande partie de l'Asie; mais il fut le fléau des peuples. Il augmenta les impôts, altéra les monnaies, et fit passer dans les camps toutes les richesses de l'état. Il fut assassiné le 11 décembre 969, après un règne de six ans. Le troisième, surnommé *Botoniate*, fut élevé sur le trône en 1077, par l'armée qu'il commandait. Alexis-Comnène, l'un de ses généraux, le

détrôna en 1081, et le relégua dans un couvent où il mourut peu de temps après. Il y a eu deux autres Nicéphore, auxquels on fit crever les yeux.

NICERON (Jean-Pierre), né à Paris en 1685, y mourut le 22 septembre 1738. Ce savant barnabite est surtout connu par ses *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, 44 vol. in-12. On y trouve des recherches utiles, mais peu d'ordre. Un autre Nicéron, religieux minime, mort en 1646, a laissé plusieurs ouvrages sur la magie artificielle.

NICIAS, capitaine athénien, s'éleva par son mérite aux premiers emplois militaires, et eut la gloire de terminer la guerre du Péloponèse; mais, fait prisonnier par les Syracusains, il fut mis à mort vers l'an 413 avant J.-C. On connaît deux autres Nicias, l'un peintre à Athènes, qui réussissait surtout à peindre les femmes; l'autre, grammairien, ami de Cicéron, qui en parle avec éloge.

NICOCLES, roi de Chypre et de Salamine, l'an 374 avant J.-C., était un prince voluptueux et magnifique. C'est à lui qu'Isocrate adresse ses deux discours intitulés *Nicoclès*. Un autre Nicoclès, roi de Paphos, abandonna le parti de son bienfaiteur Ptolomée, fils de Lagus, pour prendre celui d'Antigone. Il se tua lui-même l'an 310 avant J.-C., pour échapper au supplice que lui préparait Ptolomée; toute sa famille suivit son exemple : terrible punition des ingrats!

NICOLAS. Cinq papes ont porté ce nom. Le premier, élu le 24 avril 858, mérita le nom de *Grand*, et mourut le 15 novembre 867. Il frappa d'anathème *Photius*, origine du schisme entre l'église grecque et l'église latine. Le deuxième mort le 22 juillet 1061, eut la réputation d'un bon politique. Le troisième, mort le 22 août 1280, était renommé par sa prudence. Le quatrième, mort le 4 avril 1292, montra un grand zèle pour recouvrer la Terre-Sainte. On a de lui des Commentaires sur l'écriture. Le cinquième, enfin, travailla à la paix de l'église et de l'Italie, et y réussit. Doué d'un caractère doux et paisible, il embellit Rome et protégea les savans. Les malheurs des chrétiens orientaux lui causèrent une tristesse si vive, qu'il en mourut le 24 mars 1455.

NICOLAS DE DAMAS, philosophe, poète et historien du temps d'Auguste, ami de cet empereur, fut l'un des plus savans hommes de son siècle. Il ne nous reste que des fragmens de ses ouvrages.

NICOLAS DE PISE florissait au treizième siècle, et se fit une grande réputation dans l'architecture et la sculpture. Le plus ingénieux de ses ouvrages est le clocher des Augustins de Sienne.

NICOLE (Pierre), né à Chartres le 19 octobre 1625, mort le 16 novembre 1675, l'un des meilleurs esprits du siècle de Louis XIV, et l'un des plus estimables écrivains de Port-Royal. Il est principalement connu par ses *Essais de morale*, ouvrage utile et plein de solidité et de raison; c'est le caractère dominant de ses écrits; mais comme il s'adresse rarement à l'imagination, comme il s'attache plus aux preuves qu'à l'agrément, son style, quoique très-pur, très-clair, très-exact, fatigue un peu par sa monotonie. Il paraît trop froid et trop didactique. La raison, pour plaire, a besoin d'être assaisonnée de sel, de grâce, et d'une certaine dose d'imagination.

NICOLLE (Gabriel-Henri), né à Fresquienne, village du pays de Caux, de cultivateurs aisés, le 23 mars 1767, fut élevé au collége de Sainte-Barbe, sous la direction de son frère (Charles), qui, plus âgé de huit ans, lui a servi constamment de second père. L'abbé Nicolle chercha un asyle en Russie où il continua de se vouer à l'enseignement. Le cadet, resté à Paris, prit part à la création de plusieurs journaux monarchiques, entr'autres du *Journal des Débats*, dont les habiles collaborateurs ont fondé le succès, et paya son dévouement à leur cause par la perte de sa liberté. Devenu libre, il tourna ses vues vers le commerce de la librairie, donna une immense collection d'éditions stéréotypes, conçut le premier

le plan de la *Bibliothèque latine*, exécuté par M. Le Maire, et dirigea plusieurs autres publications non moins importantes. Victime d'un excès de confiance et retiré des affaires, il entreprit, de concert avec de vieux camarades, de rendre à l'ancienne maison de Sainte-Barbe son antique splendeur, et, secondé par l'abbé Nicolle qui, du fond de la Russie méridionale, était venu se joindre à son frère, éleva en peu d'années cet établissement à une grande prospérité. Malgré la force de sa constitution, attaqué d'un violent catarrhe, il succomba le 8 avril 1828, laissant de vifs regrets à ses nombreux amis et pleuré des maîtres et des élèves.

NICOLO - ISOUARD, célèbre compositeur, né à Malte en 1777, mort à Paris le 24 mars 1818. Il a fait un grand nombre d'opéras-comiques, dont la musique est remplie de grâce, de chants simples, faciles et suaves. On peut citer entre autres, *Michel-Ange*, *un Jour à Paris*, *Cendrillon*, *Joconde*, etc. La *Lampe merveilleuse*, ouvrage posthume, a eu beaucoup de succès, grâce à la musique charmante de Nicolo.

NICOMAQUE de Stagyre, dans la Macédoine, père d'Aristote, vivait 400 ans avant J.-C. Il fut médecin du roi Amyntas, père de Philippe. Aucun de ses ouvrages n'est parvenu jusqu'à nous, et son fils fait sa gloire. Un autre Nicomaque est mis par Pline au rang d'Apelle, de Protogène et d'Asclépiodore. Plutarque dit de lui qu'il peignait aussi bien et aussi facilement qu'Homère faisait des vers.

NICOME, géomètre célèbre par l'invention de la courbe appelée *conchoïde*, vivait peu après Eratosthène.

NICOMÈDE I, II et III, rois de Bithynie. Le premier, qui succéda à son père 278 ans avant J.-C., traita ses frères avec la cruauté d'un tyran. La ville de Nicomédie lui doit sa fondation. Le deuxième, surnommé par dérision *Philopator*, détrôna Prusias, son père, et le fit tuer dans un temple l'an 148 avant J.-C. Il mourut l'an 90. Le troisième, fils et successeur du précédent, fut détrôné par son frère aîné, puis par Mithridate; mais les Romains le rétablirent. Il mourut l'an 75 avant J.-C.

NICOT (JEAN), né à Nîmes en 1530, mort à Paris en 1600, envoyé ambassadeur en Portugal, en apporta la plante appelée d'abord *Nicotiane*, maintenant *tabac*, qu'on tire de l'île de Tabago. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres un Dictionnaire de la langue française ancienne et moderne, in-fol., 1606.

NIEBUHR (BERTHOLD - GEORGES), diplomate et savant littérateur allemand, né à Copenhague, le 27 août 1776, de Carsten Niebuhr, connu par ses voyages en Arabie et dans les Indes, d'abord directeur de la banque dans sa ville natale, fut appelé à Berlin, où il donna un cours d'histoire romaine. Après la malheureuse expédition de Russie, la Prusse, de notre alliée devint notre première ennemie; Niebuhr, qui s'était déjà signalé par sa prédilection pour l'Angleterre et par sa prévention contre la France, devança le mouvement national, fit prendre les armes à la jeunesse et marcha lui-même. Depuis, les principes libéraux que respiraient ses écrits ayant déplu à la cour, il fut chargé d'une mission diplomatique à Rome, s'y lia avec l'abbé Maï et avec M. de Serre, notre ambassadeur à Naples, publia les *Fragmenta Ciceroniana*, et pendant sept ans ouvrit sa maison à tous les hommes de mérite. Il donna sa démission en 1823, quitta Rome et vint se fixer à Bonn, où il donna des cours, fonda des prix, et soutint à ses frais ses élèves qui n'avaient pour toute fortune que d'heureuses dispositions. C'est là qu'il refondit ses deux premiers volumes de l'histoire romaine et prépara la publication du troisième. Sa mort, arrivée le 2 janvier 1831, ne lui a pas permis de conduire à sa fin ce monument historique, et laissa les plus vifs regrets à tous ceux qui aiment à contempler la réunion des lumières, des talens et des vertus.

NIGER (C. PESCENNIUS JUSTUS), gouverneur de Syrie, mérita par sa valeur et sa prudence d'être nommé empereur à Antioche, en l'année 193, sur la nouvelle de la mort de

Pertinax; mais, défait par Sévère en plusieurs rencontres, il perdit l'empire et la vie l'an 195. Il était parvenu à maintenir une discipline très-sévère parmi les troupes.

NIGIDIUS-FIGULUS (Publius), philosophe et astrologue, passa pour le plus savant des Romains après Varron. Il aida Cicéron à dissiper la conjuration de Catilina; mais ayant pris le parti de Pompée contre César, il fut exilé et mourut l'an 45 avant J.-C. Il ne nous reste de ses écrits que des fragmens.

NINIAS, fils de Ninus et de Sémiramis, monta sur le trône d'Assyrie vers l'an 2108 avant J.-C. Il régna pendant trente-huit ans au sein de la mollesse.

NINUS, premier roi des Assyriens, épousa Sémiramis, femme de l'un de ses principaux officiers. Il fit de grandes conquêtes, bâtit Ninive, et mourut après un règne glorieux de cinquante deux ans, laissant le sceptre à Semiramis, vers l'an 2122 avant J.-C.

NIREE, roi de Samos, dont la beauté est passée en proverbe, formait un parfait contraste avec Thersite, l'homme le plus laid du camp des Grecs.

NITOCRIS, reine de Babylone, rompit le cours de l'Euphrate, et fit bâtir un pont sur ce fleuve. Elle se fit élever un tombeau au-dessus de l'une des portes de la ville.

NIVELLE DE LA CHAUSSÉE. — *Voyez* Chaussée.

NIVERNOIS (Louis-Jules-Mancini duc de), né à Paris le 16 décembre 1716, mort le 25 février 1798; de l'Académie française et de celle des belles-lettres. Il eut des droits à ces deux académies par un esprit très-brillant par lui-même, cultivé d'ailleurs avec soin et embelli par les grâces du grand monde. De tous ses ouvrages de poésie, ses *Fables* paraissaient être l'objet de sa prédilection, mais trop d'afféterie en rend la lecture pénible. Elles sont ingénieuses, mais n'ont point ce naturel exquis réservé jusqu'à présent au seul La Fontaine. Il a essayé de traduire en vers différens morceaux de Virgile, d'Horace, de Tibulle, de l'Arioste, de Milton, mais il n'avait pas l'heureux mécanisme de versification dont Delille s'est réservé le secret. De jolies chansons, des romances, et *les Ressources d'un octogénaire* sont ce qu'il a fait de plus aimable en poésie. De ses ouvrages en prose, celui qui trouve le plus de goût est intitulé: *Réflexions critiques sur le génie d'Horace, de Despréaux et de J.-B. Rousseau*. Le talent de la poésie était héréditaire dans sa maison. On se rappelle son aïeul, le duc de Nevers, sous Louis XIV, quoiqu'il se soit abaissé jusqu'à protéger Pradon.

NOAILLES. Cette famille est célèbre dans l'église, dans les armes, la diplomatie et les belles-lettres. Il faudrait un volume pour en parler dignement et avec preuves.

NOE, fils de Lamech, né l'an du monde 1056, mort vers 2006. Le Seigneur, ayant résolu de faire périr les hommes dans un déluge universel, ordonna à Noé de construire une arche et de s'y renfermer avec sa famille et des animaux de chaque espèce. Il en sortit un an après. Il se mit à cultiver la terre et planta la vigne. S'étant enivré, il s'endormit dans sa tente. Cham, son fils, l'ayant vu dans une posture indécente, le montra en riant à ses frères, qui le couvrirent d'un manteau. Noé, à son réveil, donna sa malédiction aux fils de Cham.

NOEL (François), savant jésuite Allemand, et missionnaire à la Chine, né vers 1640, a publié en 1711, d'après les originaux, une traduction des *six livres classiques de cet empire*, ainsi que d'autres ouvrages curieux et intéressans, propres à le faire connaître, et entr'autres, sous le titre de *Philosophia sinica*, 1711, in-4, un recueil d'*Extraits* des plus célèbres philosophes chinois, sur la connaissance du vrai Dieu, sur la morale et les devoirs de l'homme, etc.

NOEL (Jean Baptiste), né en 1727, avocat, député de la Convention en 1792, fut du petit nombre de ceux qui refusèrent de prendre part à la condamnation de Louis XVI, paya de sa tête cet acte de courage, et mourut sur l'échafaud, le 8 octobre 1793.

NOEL de la MARINIERE (Simon-Barthélemi-Joseph), voyageur et ichthyographe, né en 1765, à Dieppe, mort à Drontheim (Norwège), en 1822, à son retour d'un voyage au cap Nord, inspecteur-général des pêches, associé aux académies de Pétersbourg, de Turin, de New-York, de Philadelphie et des principales sociétés savantes de France, est surtout connu par son *Histoire générale des pêches anciennes et modernes dans les mers et les fleuves des deux continens*, Paris, 1815, in-4, non terminée, et dont il n'a paru que deux volumes.

NOEMI, femme d'Élimelech et belle-mère de Ruth. *Voy*. Ruth.

NOLLET (Jean-Antoine). Cet abbé a rendu à la physique les services les plus importans avant que cette science fût parvenue au point où elle est de nos jours. On recherche encore les livres nombreux qu'il a publiés sur cette science et surtout sur l'électricité. Né en 1700, il mourut à Paris le 24 avril 1770. Il avait du caractère. Ayant présenté ses ouvrages à un homme en place, celui-ci dit froidement en y jetant les yeux, qu'il ne lisait pas ces sortes de livres. Monsieur, lui répondit-il, voulez-vous permettre que je les laisse dans votre anti-chambre ? il s'y trouvera peut-être des gens d'esprit qui les liront avec plaisir.

NONOTTE (l'abbé), né en 1711, mort, vers 1793, le 3 septembre est plus connu maintenant par ses querelles avec Voltaire que par ses ouvrages.

NONNUS, poète grec du cinquième siècle, né en Égypte, florissait vers l'an 410. Auteur d'un poème en 48 livres intitulé *Dionysiaca*, en grec, qui a pour objet l'expédition de Bacchus dans l'Inde ; il a été traduit en Français sous le titre des *Dyonisiaques*, en 1525, par Boitet.

NOSTRADAMUS ou NOSTRE-DAME (Michel), né à Saint-Remi en Provence, le 14 décembre 1503, mort le 2 juillet 1566 à Salon, regardé par le peuple comme un homme qui connaissait autant l'avenir que le passé. Ce médecin se livra particulièrement à l'étude de l'astronomie, et fit des prédictions qu'il renferma dans des quatrains rimés divisés en centuries au nombre de douze. Il fut comblé de biens et d'honneurs par Henri II et Charles IX, et reçut la visite de plusieurs grands personnages. Ses prophéties ne sont remarquables que par leur extrême obscurité, ce qui fait qu'on peut les appliquer à différens événemens. Son frère a laissé des chansons peu délicates et une mauvaise histoire des anciens poètes provençaux; et son fils, de mauvais vers, de plus une *Histoire et chronique de la Provence*, estimée seulement pour les recherches.

NOVERRE (Jean-George), né à Paris en 1727, mort à Saint Germain en Laye le 19 octobre 1810, à 83 ans, s'illustre comme chorégraphe sur les principaux théâtres de l'Europe, et a laissé de très-bonnes *Lettres sur les arts imitateurs et sur la danse en particulier*, 2 vol. in-8.

NUMA-POMPILIUS, second roi de Rome, succéda à Romulus l'an 714 avant J.-C., et mourut l'an 6721 après un régne de 42 ans. Pour adoucir le caractère encore farouche des Romains, il institua des cérémonies religieuses, divisa l'année en douze mois, et publia des lois très-sages. Le plus beau trait de sa politique est la distribution qu'il fit des citoyens Romains par arts et par métiers. Virgile lui donne de grands éloges dans son sixième livre de l'Enéide.

NUMENIUS, philosophe grec du deuxième siècle, né à Apamée en Syrie, suivait les opinions de Pythagore et de Platon, qu'il tâchait de concilier ensemble. C'était un modèle de sagesse ; il ne nous reste de lui que des fragmens d'ouvrages qui se trouvent dans Origène, Eusèbe, etc.

NUMERIEN (Marcus Aurelius), empereur romain, succéda à son père *Carus* en 284; il fut tué quelques mois après par la perfidie d'Arrius Aper, son beau-père, qui devint lui-même victime du ressentiment des soldats. Il était éloquent et possédait toutes les qualités du cœur et de l'esprit.

NUMITOR, fils de Procas, roi

d'Albe et frère d'Amulius; ils devaient régner alternativement d'année en année son frère et lui, mais Amulius s'empara du trône et donna l'exclusion à Numitor dont il fit mourir le fils nommé Lausus. Il contraignit ensuite Rhéa Sylvia, sa fille unique, d'entrer parmi les Vestales; le reste appartient plus à la mythologie qu'à l'histoire, c'est la fable de Rémus et Romulus.

NUN, de la tribu d'Ephraïm, fils d'Elisama et père de Josué.

O

OBED, fils de Booz et de Ruth. Il eut pour fils Isaïe, frère de David.

OBERKAMPF (Christophe-Philippe), fondateur de la manufacture de toiles peintes de Jouy et de la filature de coton d'Essonne, né à Weissenbach le 11 juin 1788, mort le 4 octobre 1815. Louis XVI lui accorda des lettres de noblesse dans les termes les plus honorables, et plus tard ce manufacturier ne put refuser la croix d'or de la légion-d'honneur que l'homme extraordinaire qui présidait aux destins de la France, détacha de sa boutonnière pour la lui remettre. Récompenser ainsi l'industrie, c'était s'honorer soi-même. Oberkampf en mourant laissa une vénération presque religieuse gravée dans l'âme de tout ce qui l'avait connu.

OBSEQUENS (Julius), auteur latin, vivait, à ce que l'on croit, vers la fin du quatrième siècle, un peu avant le règne de l'empereur Honorius. Son livre *des Prodiges*, seul écrit qu'on connaisse de lui, est extrait en grande partie des historiens qui l'ont précédés, et principalement de Tite-Live. La meilleure édition de cet ouvrage, dont une partie a été perdue, est celle de Hof, 1772, in-8.

OCELLUS, philosophe grec de l'école de Pythagore. Il nous reste de lui en entier son livre de l'*Univers*, et quelques fragmens de celui sur les rois et les royaumes. Le premier a été traduit par l'abbé Batteux. Ocellus vivait long temps avant Platon.

OCHOSIAS, fils et successeur d'Achab, roi d'Israël, mort l'an du monde 3108. Son frère Joram lui succéda.

OCHOSIAS, fils de Joram et d'Athalie, et roi de Juda, monta sur le trône à l'âge de 22 ans. Il fut mis à mort par ordre de Jehu ainsi que Joram, roi d'Israël, avec lequel il s'était uni pour combattre Hazaël, roi de Syrie.

OCTAVIE, fille d'Octavius et sœur de l'empereur Auguste, fut mariée à Marcellus, puis à Marc-Antoine qui l'abandonna pour Cléopâtre. Elle méritait un sort plus heureux par sa beauté, sa vertu constante et son attachement pour son époux. Elle mourut 11 ans avant J.-C.

OCTAVIE, fille de l'empereur Claude et de Messaline, épousa Néron qui la répudia peu de temps après sous prétexte de stérilité; elle n'avait que 16 ans. Poppée la fit reléguer dans une île où elle fut forcée de se faire ouvrir les veines, à l'âge de 20 ans.

ODENAT, roi des Palmyrémiens et l'un des plus grands capitaines de son temps, s'éleva par sa valeur. Il fut tué à Emèse, dans un festin, par son neveu Méonius, l'an 267 de J.-C. Zénobie sa femme gouverna après lui, sous le titre de reine d'Orient.

ODIN, à la fois prêtre, conquérant, monarque, orateur et poète, parut dans le nord 70 ans avant J.-C. Le théâtre de ses exploits fut surtout le Danemarck. Après ces expéditions glorieuses il retourna en Suède, et, se tuant en présence de ses amis et de ses compagnons de gloire, il déclara qu'il allait prendre place parmi les dieux, promettant d'accueillir avec honneur, dans le paradis, tous ceux

qui s'exposeraient courageusement dans les batailles, ou qui mourraient les armes à la main. Toute la mythologie des Islandais a Odin pour principe. On lui attribue la poésie Erse, les caractères runiques et la semence de la haine que les nations septentrionales marquèrent contre les Romains.

ODOACRE, roi des Hérules fut appelé en Italie par les partisans de Népos, et acheva de détruire l'empire Romain en 476; mais Théodoric, roi des Goths, gagna trois batailles contre lui, et le contraignit de partager l'empire; il le fit assassiner peu de temps après dans un festin, en 493. Odoacre était un prince modeste, doux et clément.

ŒNOMAUS, philosophe et orateur grec du deuxième siècle, fit un *Recueil des mensonges* de l'oracle de Delphes, qui l'avait trompé plusieurs fois. Eusèbe nous a conservé une partie de ce recueil.

ŒNOPODAS ou ŒNOPIDÈS de Chio, philosophe pythagoricien, contemporain d'Anaxagore, florissait entre la 70e et la 90e olympiade (ve siècle avant J.-C.). Il alla visiter les prêtres d'Égypte, se rendit à leur école habile dans les sciences naturelles, approfondit particulièrement la géométrie, et se fit un nom parmi les astronomes.

O-FARRIL (Gonzalo), général espagnol, né à La Havane, en 1784, d'une famille distinguée, élevé en France, au collége de Sorrèze, formé par les écoles militaires et par de longs voyages, s'éleva successivement aux plus hautes dignités de la carrière des armes. Ministre de la guerre et membre de la junte du gouvernement, à l'arrivée de Joseph Bonoparte, il se rattacha franchement à ce prince, et trompé dans ses espérances vint se fixer en France. Il venait d'être rappelé à Madrid, par le roi Ferdinand, lorsqu'il est mort à Paris le 19 juillet 1831, laissant d'honorables souvenirs à sa patrie d'adoption, comme à celle qu'il avait servie dès ses jeunes ans.

OG, roi de Bazan (contrée de la Syrie, au-delà du Jourdain), attaqué par les Israélites, fut vaincu par Moïse, et exterminé avec sa famille et tout son peuple.

OGIER le Danois, célèbre dans les romans de chevalerie, rendit de grands services à Charlemagne, et fut en grande considération à la cour de ce prince. Il se fit religieux dans l'abbaye de Saint-Faron de Meaux, où il mourut dans le neuvième siècle.

OGIVE, reine de France, fille d'Edouard Ier, roi d'Angleterre, femme de Charles-le-Simple, dont elle eut, en 920, Louis d'Outre-mer, fut célèbre par son génie, son courage et sa beauté. Voyez le président Hénault.

OLAVIDÈS, comte de PILOS, né à Lima en 1726, intendant de Séville sous Charles III, roi d'Espagne. On lui doit le defrichement de la Sierra Morena ou Montagne Noire, de vingt sept lieues d'étendue sur quatre ou cinq de large. Il mourut en Andalousie vers 1803.

OLESNIKI (Sbignée), cardinal évêque de Cracovie et l'un des plus grands hommes que la Pologne ait produits; mort en 1455, à 66 ans. Le roi Ladislas l'employa dans plusieurs ambassades et dans les affaires les plus importantes. Une régularité exemplaire et une fermeté inflexible, qui n'avait en vue que la gloire de son prince et de son pays, formaient son caractère. Il fut le père des pauvres pendant sa vie, et leur laissa tous ses biens en mourant.

OLIVET (Joseph Thoulier d'), né à Salins en 1682, mort le 8 octobre 1768, de l'Académie française; l'un des meilleurs grammairiens de ce siècle, et l'un des écrivains qui se sont opposés le plus constamment aux progrès du néologisme et du mauvais goût. Ses remarques sur les tragédies de Racine prouvent qu'on peut connaître parfaitement la langue et ignorer quelquefois les priviléges de la poésie. — Il est le premier qui ait remarqué et déterminé notre prosodie française. Il a traduit plusieurs ouvrages de Cicéron, et il était digne de les traduire.

OLIVIER (François), chancelier de France sous François Ier, né en 1497, fut un magistrat habile, élo-

quent, judicieux, sincère, bon ami, d'un courage inflexible et d'une force d'esprit qui ne se relâchait jamais dans ce qu'il devait à son roi et à sa patrie. Il fut en disgrâce sous Henri II, et mourut à Amboise le 30 mars 1560.

OLIVIER (Claude-Matthieu), avocat au parlement d'Aix, né le 21 septembre 1701, mort le 24 octobre 1736, est connu par un bon ouvrage, c'est l'*Histoire de Philippe, roi de Macédoine*, 2 vol. in-12.

OLIVIER de SERRES, mort en 1619, a fait le *Ménage des Champs* ou *Théâtre d'Agriculture*, 2 vol. in-4, d'où ont été tirés nos meilleurs livres d'agriculture, tels que la *Maison rustique*, etc.

OLYBRIUS (Anicius), empereur romain, au cinquième siècle, fut d'abord général des armées de l'empereur Léon, épousa Placidie, fille de l'empereur Valentinien III, fut élevé à l'empire en avril 472, et mourut au bout de 3 mois et 12 jours.

OLYMPIAS, femme de Philippe, roi de Macédoine, et mère d'Alexandre-le-Grand. C'était une princesse adroite, ambitieuse et très-spirituelle. Cassandre, outré de ses cruautés, l'assiégea dans Pydna, la fit prisonnière et ordonna de la faire mourir, l'an 316 avant J.-C. Elle était fille, sœur, femme et mère de rois.

OLYMPIODORE, philosophe péripatéticien, a fait une vie de Platon et des *Commentaires* sur Aristote. Il vivait sous Théodose le jeune.

OLYMPO, médecin de la reine Cléopâtre, qui lui communiqua la résolution qu'elle avait prise de se donner la mort. Il écrivit l'histoire de cette catastrophe.

OMAR I et II, califes des Musulmans. Le premier commença son règne l'an 634 de J.C.; ce fut un des plus rapides conquérans qui aient ravagé la terre. Il s'empara de Damas et de toute la Syrie, subjugua ensuite la Phénicie, la Perse, l'Egypte et une partie de la Libye. C'est dans cette guerre que fut brûlée la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, commencée par Ptolémée-Philadelphe; il ne voulait d'autres connaissances que celles du koran. Il fit bâtir le grand Caire et fut tué à Jérusalem, en 644, par un de ses esclaves, persan. Ce peuple a sa mémoire en exécration, parce qu'il a usurpé le califat sur Ali, gendre de Mahomet. Le deuxième succéda à Soliman, son cousin, l'an 717 de J.-C. Son fanatisme pour le koran fut sanguinaire et atroce. Il fut empoisonné par sa famille, en 1719, après un règne de 26 mois.

OMMEGANCK (N.), habile paysagiste, mort à Anvers, sa patrie, le 18 janvier 1826, chevalier du Lion-Belgique, et membre de l'institut royal des Pays-Bas, excella dans la représentation des beautés simples et gracieuses de la nature. Ses nombreux tableaux, qui se sont fait remarquer dans nos expositions, lui ont mérité le surnom de *Racine des moutons*.

ONAN, fils de Juda. Her, son aîné, étant mort sans laisser d'enfant, Onan, épousa sa veuve.

ONESICRITE, disciple de Diogène-le-Cynique. C'était un historien flagorneur de l'expédition d'Alexandre dans l'Inde, dont il faisait partie; ses écrits ne sont pas venus jusqu'à nous.

ONIAS. Plusieurs souverains pontifes des Juifs ont porté ce nom. Ils sont peu remarquables.

ONOMACRITE, poète grec, florissait l'an 516 avant J.-C. On lui attribue les poëmes que nous avons sous les noms d'Orphée et de Musée. Il fut chassé d'Athènes par Hipparque, un des fils de Pisistrate.

ONOSANDRE, philosophe platonicien du premier siècle de notre ère, a écrit sur l'art militaire. Son *Traité du devoir et des vertus d'un général d'armée*, a été traduit en français. Le maréchal de Saxe en faisait grand cas.

OOLIAB, fut employé par Moïse aux travaux du tabernacle avec Béséléel.

OPIMIUS (Lucius), fameux par ses démêlés avec les Gracques, consul 132 ans avant J.-C., mit à prix la tête de Caïus Gracchus, qui dans la même journée fut mise à ses pieds.

Dans la suite, accusé de s'être laissé corrompre par l'or de Jugurtha, il fut condamné et passa le reste de sa vie en butte à la haine et au mépris publics.

OPPIEN, poète grec, florissait dans le deuxième siècle, sous le règne de l'empereur Caracalla. On a de lui un poëme sur la *pêche* et un sur la *chasse*, tous deux bien versifiés et remplis d'érudition. Ils ont été traduits plusieurs fois en français.

OPPIUS (Caïus), tribun romain, dans le sixième siècle de Rome, proposa une loi pour bannir le luxe de la république et y borner surtout la dépense des femmes, qui formèrent à ce sujet tant de plaintes que cette loi fut abolie. On l'appelait la loi Oppia.

ORESTILLE (Livie), fut enlevée par Caligula le jour même de son mariage avec le sénateur Calpurnius Pison. Cet empereur les exila ensuite l'un et l'autre dans des îles séparées et lointaines.

ORIANI (le comte Barnabé), célèbre astronome, membre de l'Institut italien, correspondant de l'Académie des sciences de Paris, chevalier des ordres de la Couronne de Fer et de la Légion-d'Honneur, né le 5 avril 1753, à Caregnano, village à une lieue de Milan, fut reçu en 1777 parmi les astronomes de Milan. En 1786 il se rendit à Londres pour assister à la construction d'un mural de 7 pieds et demi. De retour à Milan, il prit part à la mesure de l'arc du méridien en Italie, et mourut dans cette ville le 15 novembre 1832, dans la 80e année de son âge. Il a publié de nombreux ouvrages sur l'astronomie, entre autres : *Sur les interpolations* des lieux de la lune, Milan, 1778; *Formules* analytiques pour la perturbation des planètes, Milan, 1802; *Opuscules* astronomiques, Milan, 1806.

ORIBASE de PERGAME, disciple de Zénon de Chypre, et médecin de Julien l'Apostat, mourut au commencement du cinquième siècle. Ses ouvrages ont été imprimés en 3 vol. in-fol.

ORIGÈNE, né à Alexandrie, l'an 185 de J.-C., surnommé Adamantinus à cause de son assiduité au travail; mort à Tyr, en 254. Personne n'a été plus vivement attaqué que cet écrivain ecclésiastique ne l'a été pendant sa vie et après sa mort. On lui reproche des erreurs. Ses œuvres ont été recueillies en 4 vol. in-fol. L'histoire de l'Origénisme a été écrite par le P. Doucin, jésuite.

ORIGÈNE, philosophe platonicien, disciple et ami de Porphyre, étudia la philosophie sous Ammonius. Il avait fait un *panégyrique* de l'empereur Galien, qui n'est point parvenu jusqu'à nous.

ORKAN, fils d'Ottoman, empereur des Turcs, s'empara du trône en 1326, après s'être défait de ses frères aînés. Son règne fut long et cruel; il étendit considérablement les bornes de son empire, et ouvrit l'Europe à ses successeurs, par la prise de Gallipoli et par l'alliance qu'il fit avec l'empereur Jean Cantacuzène, qui lui donna sa fille Théodora en mariage.

ORLÉANS (Pierre-Joseph d'), jésuite né à Bourges, en 1641, mort à Paris le 31 mars 1698. Son *Histoire des révolutions d'Angleterre*, très-intéressante par le choix du sujet, serait un modèle en son genre, si l'auteur s'était arrêté au règne d'Henri VIII. Depuis cette époque son état ne lui a plus permis d'être impartial, et c'est une nouvelle preuve que l'histoire ne doit pas être écrite par un homme qui ait des préjugés de corps à ménager. — Il a travaillé avec moins de succès aux *Révolutions d'Espagne*; ce n'est pas que la narration n'en soit très-agréable; mais l'Espagne a été moins féconde que l'Angleterre en grandes révolutions, et par conséquent le sujet était moins heureux et moins riche.

ORLEANS (Philippe duc d'), petit-fils de Louis XIII, fils de Philippe, frère unique de Louis XIV et régent du royaume, né à Saint-Cloud le 4 avril 1674, mort le 25 décembre 1723. Placé à la tête du gouvernement pendant la minorité de Louis XV, il pardonna généreusement à ses ennemis et apaisa les querelles du jansénisme. Sa régence fut paisi-

me, à deux événemens près, la conspiration de Cellamare et le bouleversement des finances causé par le système de Law. C'était un prince spirituel, instruit et bon politique. Il aimait les arts et les sciences, leur accordait sa protection et des récompenses. Il aurait eu toutes les qualités nécessaires pour bien gouverner, s'il n'eût été trop adonné aux plaisirs et à la mollesse, et si ses principes de morale eussent été moins relâchés. Sa confiance aveugle pour son favori le cardinal Dubois nuisit d'ailleurs à sa réputation, et l'empêcha de faire tout le bien que faisaient espérer ses bonnes qualités. Son fils Louis, né en 1703, mort en 1752, se rendit célèbre par sa piété, et a laissé des traductions des livres saints, un traité contre les spectacles et autres ouvrages. Il fut le père de Louis-Philippe-Joseph, mort sur l'échafaud en 1793, 6 novembre. On a beaucoup accusé sa mémoire; nous n'essaierons pas de le justifier, prouvons seulement que sa conduite ne fut que la suite d'une vengeance mal raisonnée. D'une taille au-dessus de la médiocre, très-bien fait, fort adroit à tous les exercices de corps, il était doué de beaucoup d'esprit naturel, bon et compatissant dans son intérieur. Destiné d'abord à succéder au duc de Penthièvre, son beau-père, dans la place de grand-amiral, il voulut en 1778 faire une campagne navale, et fut mis à la tête d'une division de la flotte du comte d'Orvilliers, à la bataille d'Ouessant, où il montait le Saint-Esprit, vaisseau de quatre-vingts canons, et commandait l'arrière-garde, ayant pour capitaine de pavillon le comte de Lamothe Piquet. D'Orvilliers lui ayant fait part, avant l'action, de l'avis qu'il venait de recevoir que la flotte anglaise était forte de trente-deux vaisseaux, il répondit qu'il croyait que ce qui pouvait arriver de plus fâcheux aux armes de sa majesté, serait que son pavillon ayant été en présence d'un ennemi d'égale force, se retirât sans avoir combattu. Par une manœuvre subite, sa division se trouva en face de l'ennemi; ce prince fit preuve en cette occasion du courage dont il avait hérité de ses ancêtres. Debout sur le banc de quart, son cordon bleu par dessus son habit, il conserva tout le temps de l'action l'attitude qui convenait à son rang et à son grade. Le comte d'Orvilliers lui donna le signal de tenir le vent pour empêcher les Anglais de passer: ce signal fut mal compris, et l'arrière-garde anglaise fut sauvée; les deux flottes furent contraintes de se retirer respectivement dans leurs ports pour se radouber, sans qu'il y eût perte d'un seul vaisseau d'aucun côté. On se plut à répandre le bruit que le duc de Chartres s'était caché à fond de cale; on vient de voir que ce bruit est sans fondement; on supposa que sa conduite irrésolue avait privé l'armée d'une victoire qu'elle devait espérer, ce qui n'était pas moins faux puisqu'une méprise avait causé tout le mal; mais la cour n'accueillit que trop ces bruits injurieux, et lorsque le duc de Chartres y parut, on l'accabla de vaudevilles et d'épigrammes. La reine passait pour être à la tête de ses antagonistes: il reçut la charge de colonel des hussards, récompense singulière et dérisoire pour un service de mer. C'est de cette époque que date sa haine pour la cour. L'histoire de la révolution nous en montre les suites, et en même temps le danger dans lequel se jettent les grands lorsqu'ils sont injustes et légers. — Plusieurs princes avaient porté le nom et le titre de duc d'Orléans; Philippe II, fils de Philippe VI, dit de Valois, mort sans postérité en 1383; Louis, fils de Charles V, assassiné en 1407. Le titre de duc d'Orléans passa successivement à deux fils de François Ier, dont le second fut Henri II; à Gaston, troisième fils de Henri IV, et enfin à un fils de Louis XIII, nommé Philippe, mort en 1701. Charles, duc d'Orléans, fils de celui qui fut assassiné et de Valentine de Milan, mort à Amboise en 1465, fut un poète distingué, et mérite mieux que Villon d'être cité comme le restaurateur du Parnasse français, titre donné à ce dernier par Boileau. (V. Charles d'Orléans.

ORLEANS (Louise-Marie-Adélaï-

ne de BOURBON-PENTHIÈVRE, duchesse d'), née le 23 mars 1733, morte à Paris le 22 juin 1821. Elle se montra toute sa vie la digne fille du vertueux duc de Penthièvre; son amour pour lui était une espèce de culte. Petite-fille du comte de Toulouse, fils naturel de Louis XIV, elle avait beaucoup des traits de ce monarque; son fils offre la même ressemblance.

ORMESSON (Olivier-Lefèvre d'), mort le 4 novembre 1686, fut regardé comme le magistrat le plus intègre de la cour de Louis XIV. Il résista, dit le président Hénault, aux ministres qui voulaient faire périr Fouquet, dont il était chargé de rapporter le procès; ni les menaces, ni les promesses de la place de chancelier ne purent lui faire suivre d'autre avis que celui que la vérité lui dictait. Louis XIV n'oublia jamais cette belle action, et quand on lui présenta son petit-fils, il lui dit: *Je vous exhorte à être aussi honnête homme que le rapporteur de M. Fouquet.* — Une suite non interrompue jusqu'à nos jours de magistrats intègres et éclairés a honoré le nom de d'Ormesson.

ORODES, roi des Parthes, succéda à son frère Mithridate, auquel il ôta le trône et la vie. Il vainquit les Romains et s'illustra par son courage; mais il souilla sa gloire par son ambition et sa cruauté. Son fils Phraate, auquel il avait cédé l'empire, l'étrangla de ses propres mains, l'an 35 avant J.-C.

ORPHA, femme de Chelion, l'un des fils de Noëmi.

ORVILLIERS (Jean Louis-Tourteau-Tortorel, marquis d'), pair de France, officier de la Légion-d'Honneur, d'abord émigré, de retour en France, vécut dans la retraite, jusqu'à l'époque de la restauration, à laquelle il dut son élévation à la pairie et à la décoration. Maintenu en 1830 dans le double titre de pair et de conseiller d'état, il prit une part active aux travaux de la noble chambre, y fit plusieurs rapports, surtout en matière de finances, et mourut à Paris, en mai 1832, âgé d'environ 70 ans.

OSEE, fils de Béeri, de la tribu d'Issachar, un des douze petits prophètes. Le Seigneur lui ordonna d'épouser une prostituée, ce qu'il exécuta.

OSEE, fils d'Ela et dernier roi d'Israël, succéda à Phacée, contre lequel il conspira et qu'il fit mourir. Salmanasar, auquel il refusa de payer le tribut accoutumé, vint l'assiéger dans Samarie, et se rendit maître de cette ville après trois ans de siége.

OSIDIUS-GETA, composa une tragédie de *Médée*, dont presque tous les vers étaient tirés de Virgile. Le premier il commença, suivant Tertullien, à mettre en vogue ce genre bizarre de composition qu'on appelle Centons, et qui consiste à recueillir des vers des différens poètes pour les adapter à un sujet. Il vivait l'an 802 de Rome.

OSMAN I et II, empereurs des Turcs. Le premier, fils d'Achmet I, fut déposé en 1617 par les janissaires. On rétablit Mustapha qui le fit étrangler. — Le deuxième succéda à son frère Mahomet V, en 1754, et mourut en 1757. Son règne est peu fertile en événemens.

OSSAT (Arnaud d'), né en 1536, mort à Rome le 12 mars 1604. C'est ce célèbre cardinal qui termina l'affaire de Henri IV avec l'église. On a imprimé ses lettres en cinq volumes in-12, qui passent pour un chef-d'œuvre de politique.

OSSIAN, barde écossais du troisième siècle, prit d'abord le parti des armes. Après avoir suivi son père Fingal dans ses expéditions en Irlande, il lui succéda dans le commandement. Devenu infirme et aveugle, il se retira du service, et chanta les exploits des autres guerriers et de son fils Oscar, tué en trahison. Malvina, veuve de ce fils, restée auprès de son beau-père, apprenait ses vers par cœur, et les transmettait à d'autres. Macpherson prétendit avoir recueilli ces poésies dans le nord de l'Ecosse; mais il paraît certain qu'il en est l'auteur. Elles ont été traduites plusieurs fois en vers et en prose. M. Baour-Lormian en a fait une imitation en vers.

OSTIUS, contemporain de Salluste, écrivit en vers l'*histoire de la guerre d'Istrie*. Macrobe en cite des fragmens, et prétend que Virgile l'a imité en plusieurs endroits.

OTHON (MARCUS-SALVIUS), empereur romain, successeur de Galba qu'il fit massacrer avec Pison. Vitellius lui disputa l'empire. Ayant été défait dans une bataille générale entre Crémone et Mantoue, il se donna la mort le 15 avril 69 de J.-C., âgé de 37 ans.

OTHON. Quatre empereurs d'Allemagne ont régné sous ce nom. — Le premier, né l'an 912, fils aîné de Henri l'*Oiseleur*, fut couronné en 936, à quatorze ans, et mourut le 3 mai 973. Il fit avec succès la guerre à Nicéphore, empereur d'Orient. — Le deuxième, surnommé *le Sanguinaire*, fils et successeur du précédent, né en 955 le 17 janvier, fut fait prisonnier en 982 par les Sarrasins, et mourut le 7 decembre de l'année suivante. — Le troisième succéda à son père Othon II, et mourut le 7 décembre 1002, en Italie, à vingt-deux ans. — Le quatrième, dit *le Superbe*, fils de Henri, duc de Saxe, fut élu en 1197, et mourut à Hautzbourg le 19 mai 1218. Il s'y était retiré, ayant été excommunié par le pape, et les princes de l'empire ayant élu à sa place Frédéric, roi de Sicile.

OTHONIEL, fils de Cenes, de la tribu de Juda, épousa Axa, fille de Caleb, qui avait été promise à celui qui se rendrait maître de la ville de Dabir.

OTTO (LOUIS-GUILLAUME), comte de Mosleg, né en 1754 dans le grand-duché de Bade, attaché d'abord au chevalier de la Luzerne, ministre de France, en Bavière, remplit sous les gouvernemens qui se succédèrent plusieurs missions importantes, conclut la paix avec l'Angleterre, et, comme ambassadeur à Vienne, prit une grande part au mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise. Depuis la deuxième restauration, il vécut dans la retraite, et mourut en 1817 avec une réputation méritée de talens, de modestie et de désintéressement.

OTTOMAN ou OTHMAN, premier empereur des Turcs, était un des émirs ou généraux d'Alaëdin, dernier sultan d'Iconium. Ce souverain étant mort sans postérité, Ottoman partagea ses états avec les autres généraux, fit de nouvelles conquêtes sur les Grecs, et prit le titre de sultan en 1300. Une longue suite de despotes violens et sanguinaires fit ressortir davantage la bonté de cet empereur.

OTWAI (THOMAS), poète anglais, né le 3 mars 1651, mort en 1685. Ses pièces de théâtre ont été recueillies en 3 vol. in-12. Les meilleures sont l'*Orpheline* et *Venise sauvée*. Il fut acteur avant d'être auteur dramatique, et mourut dans l'indigence.

OUDRI (JEAN-BAPTISTE), peintre né en 1686 à Paris, y mourut le 1[er] mai 1755. Il avait un talent supérieur pour peindre des animaux. On a gravé sur ses dessins les fables de La Fontaine, 4 vol. in-fol. Il a peint, dans des châteaux, de fort belles chasses.

OVIDE (PUBLIUS-OVIDIUS-NASO), chevalier romain. Ce poète illustre naquit à Sulmone (Abruzze), l'an 45 avant J.-C., et mourut en exil, sur les bords de la mer Noire, l'an 17 de J.-C. Les mœurs et la décence ne sont rien moins que respectées dans ses *poésies*, et l'on ne peut mettre dans les mains de la jeunesse que les éditions classiques. Son style est aisé, doux, naturel : ses pensées sont souvent ingénieuses; mais il est parfois trop négligé et trop diffus. On peut lui reprocher encore des jeux de mots, des pensées fausses et la profusion des ornemens. C'est dans l'élégie qu'il a surtout réussi. Il a souvent été traduit en prose et en vers; on fait cas de celle de Saint-Ange. La cause véritable de l'exil d'Ovide est encore un problême; il le sentit vivement, tourna sans cesse ses regards vers Rome, et demanda en vain grâce à Auguste et à Tibère. Ses *Métamorphoses* sont regardées comme son chef-d'œuvre.

OWEN (JEAN), poète latin, né en Angleterre et mort à Londres en 1622. Il a laissé un recueil d'*Epi-*

grammes latines qui ont été traduites en différentes langues et mises en vers français.

OXENSTIERN (Alex.), grand chancelier de Suède et premier ministre d'état de Gustave-Adolphe, né en 1583, mort le 28 août 1654. Il mérita la confiance de ce prince par son génie et son intégrité. Le comte de ce nom, mort en 1707, a laissé des *Pensées sur divers sujets*, 2 vol. in-12, ouvrage solide et agréable, malgré quelques trivialités qui s'y trouvent.

OZANAM (Jacques), mathématicien français, né en 1640, mort le 8 avril 1717. Il a laissé plusieurs bons ouvrages, et un fort curieux et amusant sous le titre de *Récréations mathématiques et physiques*, 4 vol. in-8.

OZIAS, prophète, florissait dans Juda, vers l'an 970 avant J.-C.

P

PACATIEN, se souleva dans le midi des Gaules, sur la fin du règne de l'empereur Philippe; mais il fut défait et mis à mort en 249 par les troupes qui avaient élevé Déce à l'empire.

PACONIUS (Agrippinus), sénateur romain, philosophe stoïcien, fut enveloppé sous Néron dans la disgrâce de Soranus et de Thrabea. Tibère avait fait mourir son père. Il avait toutes les vertus de sa secte.

PACHO (N.), voyageur et géographe distingué, auteur du *Voyage dans la Marmarique et la Cyrénaïque*, venait d'obtenir le grand prix décerné par la société de géographie, lorsque, dans un accès de délire causé par l'excès du travail, il se donna la mort au commencement de 1829.

PACTYAS, chargé de la garde des trésors de Crésus, s'en empara et se fit chef de parti: il prit la fuite dès qu'il apprit que Mazarès, l'un des généraux de Cyrus, approchait, erra de ville en ville, fut arrêté et livré aux Perses.

PACUVIUS (Marcus), ancien poète latin, mort à Tarente l'an 154 avant J.-C., s'acquit à Rome une grande réputation par ses *satires* et ses *tragédies*. Il ne nous reste de lui que des fragmens. Son style n'a ni élégance ni pureté. Il était aussi peintre.

PAISIELLO (Jean), associé étranger de l'Institut de France, célèbre compositeur italien, né à Tarente en 1741, élève de Durante, fit des progrès rapides sous ce maître habile, acquit bientôt une grande réputation, et les opéras qu'il donna rendirent son nom célèbre dans toute l'Europe. Après un séjour de neuf ans à Saint-Pétersbourg, où Catherine II le combla de bienfaits, il revint se fixer à Naples, où il produisit pendant dix ans un grand nombre de chefs-d'œuvres, vint à Paris en 1801, y séjourna deux ans et demi, et obtint, non sans peine, de Napoléon qui l'avait appelé à sa cour, de retourner à Naples, où il mourut le 5 juin 1816, à l'âge de 75 ans.

PAJOU (Augustin), sculpteur, né à Paris en 1730, y mourut le 8 mai 1809. Il a fait un très-grand nombre de belles statues. On remarque surtout celle de *Psyché abandonné par l'Amour*.

PALAPRAT (Jean), auteur dramatique, né à Toulouse en 1650, mort à Paris le 14 octobre 1721. Il fut l'ami et le collaborateur de Brueys dans la plupart de ses comédies. Ses ouvrages se trouvent avec ceux de son ami; 5 vol. in-12. Ils respirent la gaîté. Il fut secrétaire du duc de Vendôme.

PALEMON (Q. Remmius), grammairien, né à Vicence, enseigna à Rome avec le plus grand succès sous Tibère et Claude. Il ne nous reste de lui que des fragmens.

PALICE (Jacques CHABANES de la), se signala sous Charles VIII, Louis XII et François Ier. Il fut tué à la bataille de Pavie en 1525. C'était l'un des plus grands capitaines de son

temps ; une chanson très-connue a rendu son nom populaire.

PALISSOT (Charles), né à Nancy le 3 janvier 1730, mort à Paris le 15 juin 1814. Connu par sa comédie des *Philosophes* et celle de l'*Homme dangereux* qui lui est supérieure. Son poëme de la *Dunciade* lui fit beaucoup d'ennemis. Parmi ses ouvrages en prose, on peut citer ses *Petites lettres sur de grands hommes*, ses *Lettres à Voltaire*, et surtout ses *Mémoires sur la littérature*, dont nous avons beaucoup profité pour la confection de ce Dictionnaire. C'était un littérateur d'un goût sain, écrivant d'un style pur, élégant et correct. Ses œuvres ont eu plusieurs éditions ; la meilleure est la première, 3 vol. in-12.

PALISSY (Bernard), un des hommes de génie dont la France s'honore, né au commencement du seizième siècle, dans le diocèse d'Agen, dans une extrême pauvreté, parvint, après seize ans de privations et d'essais plus ou moins malheureux, à découvrir la composition de l'émail, échappa au massacre de la Saint-Barthélemi, forma le premier cabinet d'histoire naturelle qu'on ait vu à Paris, y ouvrit en 1575 un cours de cette science et de chimie, et continua ses leçons jusqu'en 1584 avec un succès toujours croissant. Arrêté par l'ordre des Seize et enfermé à la Bastille dont la protection d'Henri III ne put le tirer, il ne dut son salut qu'au retard que le duc de Mayenne affecta de mettre à l'instruction de son procès, et termina en prison (vers 1589), à l'âge de 90 ans, une vie qu'il avait honorée par ses talens et par ses vertus.

PALLADIUS (Rutilius-Taurus-Bailianus), un des plus anciens agronomes dont les ouvrages nous soient parvenus, né au commencement du cinquième siècle, était fils d'Exsupérantius, préfet dans les Gaules. On a de lui un traité *de Re Rustica*, traduit par M. Saboureux de la Bonneterie, Paris, 1775, in-8.

PALLAS, d'abord esclave d'Antonia, belle-sœur de Tibère, ensuite affranchi de l'empereur Claude, eut la plus grande autorité sous le règne de ce prince, dont il accéléra la mort, de concert avec Agrippine. Néron le fit périr pour hériter de ses biens. Il était insolent comme un parvenu.

PALLAS (Pierre-Simon), célèbre voyageur et grand naturaliste, né à Berlin le 22 septembre 1741, s'était déjà fait une réputation, lorsqu'il accepta une place à l'académie de Pétersbourg. Adjoint aux astronomes envoyés dans la Sibérie pour y observer le passage de Vénus sur le Soleil (1768), il parcourut pendant plusieurs années les différentes parties de la Russie et de la Sibérie, et ne revint à Pétersbourg qu'en 1774, avec une santé très-altérée. Comblé d'honneurs par l'impératrice Catherine II, il retourna en France, et y passa quinze années à continuer ses grands ouvrages. Enfin il alla reposer sa vieillesse dans sa ville natale, et y termina ses jours le 8 septembre 1811. Ses voyages ont été traduits en français, par Gautier de la Peyronie, Paris, 1794, 8 vol. in-8.

PAMPHILE, peintre macédonien sous Philippe, fut fondateur de l'école de peinture à Sicyone, et le premier peintre qui appliqua les mathématiques à son art. Apelles fut disciple de cet illustre maître.

PANARD (Charles-François), mort à Paris le 13 juin 1765, à soixante-quatorze ans, regardé comme le père du vaudeville moral. Ses œuvres forment 4 vol. in-12. M. Armand-Gouffé en a donné un choix en 3 petits volumes in-18. On y trouve de la facilité et un naturel charmant. Ce qu'il a fait de mieux sont ses chansons et ses vaudevilles.

PANETIUS, philosophe stoïcien de Rhodes, florissait vers l'an 150 avant J.-C. Il avait composé un *Traité des devoirs de l'homme*, que Cicéron a fondu dans le sien. L'ouvrage de Panétius n'est point parvenu jusqu'à nous.

PANOENUS, frère de Phidias, contribua comme lui à embellir le temple de Jupiter olympien.

PANSA (Caïus-Vibius), élu consul avec Hirtius, et comme lui ami et disciple de Cicéron, s'attacha au parti

42.

de César et ensuite à celui d'Octave, avec lequel il fit la guerre contre Antoine. Il mourut des suites d'une blessure.

PAPIN (DENYS), mécanicien, né à Blois vers le milieu du dix-septième siècle, fut l'inventeur de machines très-utiles. Il est surtout connu par le *digesteur*, dit machine à Papin; elle consiste à amollir les os pour en tirer du bouillon; elle a été perfectionnée, et a placé Papin au rang des bienfaiteurs de l'humanité.

PAPINIEN (ÆMILIUS-PAPINIANUS), regardé comme le premier jurisconsulte de l'antiquité, fut sous Commode un des assesseurs du préfet du prétoire, occupa la place de préfet du prétoire sous Sévère, et la conserva sous Caracalla qui le fit assassiner pour se débarrasser d'un censeur incommode. L'élégance de son style lui donne une place distinguée parmi les écrivains de cette époque; Cujas a recueilli les fragmens de Papinien et y a joint d'excellens commentaires.

PAPIRIUS CURSOR, célèbre dictateur romain, et le plus grand capitaine de son temps, vivait vers l'an 320 avant J.-C. Il triompha des Samnites. Son fils Lucius, qui remporta sur eux une seconde victoire, employa leurs dépouilles à bâtir un temple à la Fortune. Un autre Papirius Cursor vainquit les Privernates.

PAPIRIUS PRÆTEXTATUS, fit abolir l'usage où étaient les sénateurs d'introduire leurs enfans au sénat avant l'âge de puberté. Son trait de prudence a fourni le sujet d'une pièce de théâtre.

PAPIRIUS (LUCIUS), 460 ans après la fondation de Rome, fit placer le premier cadran solaire vis-à-vis le temple de Quirinus.

PAPON (JEAN-PIERRE), oratorien, né en 1636, mort le 15 janvier 1803. Ses principaux ouvrages sont; *Histoire générale de Provence*, 4 vol. in-4; l'*Art du poète et de l'orateur*, in-12, réimprimé plusieurs fois; un *Voyage de Provence*, 2 volumes in-12, plein de recherches historiques et agréablement écrit.

PARACELSE, fameux médecin, né en Suisse en 1493, mort le 24 septembre 1541; il était d'une vanité insupportable, et donna dans les extravagances de l'alchimie. Ses œuvres forment 3 vol. in-fol. Le style en est obscur et mystérieux, et le mauvais absorbe le peu de bon qui s'y trouve.

PARÉ (AMBROISE), célèbre chirurgien sous Henri II, François II, et Charles IX. C'est un des premiers et des meilleurs écrivains sur son art. Mort à Paris le 20 décembre 1590.

PAREIRES, gentilhomme portugais, eut occasion, dans un voyage qu'il fit en Italie vers 1575, de s'instruire de l'art de donner la parole aux sourds et muets, et le fit connaître en France; on voit qu'il n'est point nouveau et que la gloire en appartient à Pareires.

PARIS (FRANÇOIS), fameux diacre, né à Paris le 30 juin 1690. Il mourut en 1727 et fut enterré dans le cimetière de la paroisse Saint-Médard. Les jansénistes allèrent visiter son tombeau et s'y livrèrent à des convulsions si ridicules qu'on ordonna la clôture du cimetière.

PARIS, comédien affranchi de Domitia, concubine de Néron. Ce fut lui qui, par son crédit auprès d'elle, fit envoyer le poète Juvénal commander une cohorte en Egypte parce qu'il lui avait déplu.

PARINI (JOSEPH), littérateur italien, né le 22 mars 1729, dans le Milanez, mort le 5 septembre 1799, remplit avec honneur les chaires de belles-lettres et des beaux-arts, fut un des meilleurs poètes lyriques de l'Italie; mais les écrits auxquels il doit sa célébrité, sont quatre poëmes, *la Matinée*, *le Midi*, *le Soir* et *la Nuit*, où l'on trouve une satire de la vie que menaient les nobles milanais des deux sexes.

PARMENIDE D'ÉLÉE, philosophe grec, qui vivait vers l'an 436 avant J.-C., disciple de Xénophane; il adopta toutes les idées de son maître, et il avait mis son système en vers; il ne nous en reste que des fragmens.

PARMENION, l'un des plus grands généraux d'Alexandre, eut beaucoup de part à ses conquêtes. Il était aimé des grands et chéri des soldats. Alexandre le fit massacrer avec

son fils sur un soupçon assez léger; son zèle et sa fidélité méritaient une autre récompense, et cette action flétrit la gloire du héros.

PARMENTIER (ANTOINE-AUGUSTIN), de l'Institut, né à Montdidier, mort le 17 décembre 1813. Il a publié un très-grand nombre d'ouvrages sur l'agriculture et l'économie rurale. Son nom et *la pomme de terre* sont devenus inséparables dans la mémoire des amis des hommes. Il mit tous ses soins à la recommander, combattit avec constance les préjugés qui, depuis deux siècles, s'opposaient à la propagation de cette racine bienfaisante, parvint à l'établir sur nos tables, et le premier en fit du pain. Parmentier sera toujours cité comme un véritable ami de l'humanité.

PARNELL (THOMAS), poète anglais, né à Dublin en 1679, mort en 1717. Ses poésies sont charmantes, et surtout son *Ermite*. Elles forment 1 vol. in-12.

PARNY (ÉVARISTE DE), de l'Institut, né à l'Ile-Bourbon en 1753, mort le 7 décembre 1814. Poète aimable et plein de grâces, qui a fait beaucoup de vers faciles, naturels, voluptueux, comme on en faisait dans le bon temps, et qui n'est jamais tombé dans cette afféterie, ce persiflage, ce jargon tant reproché à Dorat et à son école. Il était chevalier de Saint-Louis, capitaine de cavalerie, et maniait tout à la fois la lyre et l'épée; il a été surnommé avec raison le *Tibulle français*. Ses vers respirent une tendre langueur, une mollesse pleine de charmes et quelquefois une gaîté douce et de bon ton.

PARRHASIUS, peintre d'Ephèse, contemporain et rival de Zeuxis, vivait vers l'an 420 avant J.-C. Il était d'une vanité insupportable, ce qui n'exclut pas le talent, mais le rend ridicule.

PARTHÉNIUS de Nicée, poète grec, fait prisonnier dans la guerre contre Mithridate, fut amené à Rome, où ses talens lui valurent la liberté. Il avait composé des *Elégies amoureuses*, un *Eloge funèbre de sa femme Arété*, et des *Métamorphoses*. Le seul ouvrage qui nous reste de lui (*De amatoriis affectibus liber*), est un recueil d'anecdotes d'autant plus précieuses, qu'elles sont tirées d'ouvrages dont aucun ne nous est parvenu.

PARYSATIS, sœur de Xercès et femme de Darius-Ochus, roi de Perse, favorisa l'ambition de Cyrus le jeune, qui se révolta contre son frère Artaxercès. Elle fit empoisonner Statira, sa belle-fille, et se souilla de crimes.

PASCAL (BLAISE), né à Clermont, en Auvergne, le 19 juin 1623, mort à Paris le 19 août 1662, l'un des plus illustres écrivains du siècle de Louis XIV. Ses *Lettres provinciales* sont un modèle de la plaisanterie la plus délicate et de l'éloquence la plus véhémente; cet ouvrage est écrit avec tant de pureté, qu'on doit attribuer au seul Pascal l'honneur d'avoir fixé la langue, surtout si l'on considère que, datant de 1656, il est antérieur de huit ans à la première tragédie de Racine. Il a immortalisé ce qui n'eût été que passager sans lui et dans les révolutions du temps; les jésuites, peut-être, seront moins connus par eux-mêmes que par les Provinciales. *Les Pensées* de Pascal sur la religion, quoique le mérite en soit inégal, renferment de grandes beautés, mais il y aurait de la mauvaise foi à les juger toutes à la rigueur, attendu qu'elles sont moins un ouvrage fini que le projet d'un ouvrage. Pascal ne fut point de l'Académie française. La Harpe et Voltaire le font mourir *en vers* à trente ans, il en avait trente-neuf.

PASITELE, sculpteur grec, né 500 ans avant J.-C., reçut le droit de citoyen romain. On voyait de sa main, dans le palais de Métellus, un Jupiter d'ivoire. Pline parle de ses autres ouvrages. Il excellait à représenter les animaux. Un jour qu'il était appliqué à *modeler* un lion d'Afrique, il fut mis en pièces par une panthère qui s'échappa de sa loge. Il avait écrit sur son art.

PASQUIER (ÉTIENNE), avocat-général à la chambre des comptes, né à Paris en 1529, y mourut le 31 août

1618. Il a laissé des *Recherches sur la France*, in-fol., des *Epîtres* en 5 vol. in-8°. On trouve dans les unes des anecdotes curieuses sur notre histoire; des *poésies* françaises et latines, ces dernières sont les plus estimées. Ce nom s'est perpétué jusqu'à nos jours avec honneur.

PASSERAT (JEAN), né à Troyes en Champagne en 1534, mort le 14 septembre 1602. On a de lui des *Harangues* latines et des *Poésies* françaises et latines; ces dernières l'emportent sur les autres, surtout ses *épigrammes*. Le meilleur de ses ouvrages est un Commentaire sur Catulle, Tibulle et Properce. Il reçut des marques d'estime de Charles IX et de Henri III. Il composa avec Rapin les vers de la satire Ménippée.

PASSIENUS (CRISPUS), orateur célèbre, qui fut le premier mari de Domitia. Ayant épousé Agrippine en secondes noces, il devint un personnage considérable et fut deux fois consul. Pline parle de sa passion pour un mûrier.

PATIN (GUI), médecin, né en 1601, mort le 30 août 1672. Il ne faut lire qu'avec défiance ses *Lettres* en 5 vol. in-12. Ses anecdotes sont ou fausses ou mal rendues, et il y déchire impitoyablement ses amis et ses ennemis. Il était d'ailleurs fort instruit, et se consolait, disait-il, en mourant, de quitter ce monde, pourvu qu'il trouvât dans l'autre Aristote, Platon, Virgile, Galien et Cicéron. Ses fils eurent de la réputation.

PATOUILLET (LOUIS), jésuite, mort à Avignon en 1779. Il fut en butte aux traits de satire et aux sarcasmes de Voltaire, et il est beaucoup plus connu maintenant par là que par ses ouvrages.

PATRAT (JOSEPH), acteur et auteur dramatique, né à Arles, mort à Paris le 4 juin 1801, à 69 ans. Ses pièces de théâtre, en assez grand nombre, offrent des situations plaisantes et dialoguées avec facilité.

PATRIX (PIERRE), né à Caen en 1585, mort à Paris le 6 octobre 1672. Il suivit constamment Gaston d'Orléans dans sa bonne et mauvaise fortune. Ses *poésies*, quoique faibles, sont remarquables par un tour facile et naturel. On sait par cœur son morceau qui commence par : *Je rêvais cette nuit que de mal consumé*, etc.

PATRU (OLIVIER), né à Paris en 1604, y mourut le 16 janvier 1681. Avocat au Parlement de cette ville et de l'Académie française, il mérita le surnom de *Quintilien français*. Ses plaidoyers eurent beaucoup de réputation dans leur temps, mais ils pâlissent devant ceux des célèbres avocats qui lui ont succédé. Boileau fut son ami constant, et lui acheta sa bibliothèque, dont il lui laissa la jouissance.

PAUL. Il y a eu cinq papes de ce nom. Le premier fonda des églises et mourut en 767, après avoir gouverné avec sagesse et prudence. Le deuxième procura la paix à l'Italie et mourut subitement en juillet 1471. Le troisième (Alexandre Farnèse), mourut le 10 novembre 1549. Il établit l'inquisition, approuva la société des jésuites, condamna l'intérim de Charles-Quint, et refusa de prononcer la nullité du mariage de Henri VIII avec Catherine d'Aragon. Le quatrième, instituteur des Théatins, mourut le 19 août 1559; il condamna les abus et les livres impies, punit les blasphémateurs, accorda de nouveaux priviléges à l'inquisition, et obligea les évêques à résider dans leur diocèse. Le cinquième (Camille Borghèse), mourut le 16 janvier 1621. Il excommunia le doge et le sénat de Venise, qui se réconcilièrent ensuite avec lui par l'entremise de Henri IV et du cardinal de Joyeuse. Il s'occupa d'embellir Rome, et s'appliqua surtout à relever et à réparer les anciens monumens. C'est à lui que Rome doit ses plus belles fontaines. Son pontificat fut honoré de plusieurs illustres ambassades.

PAUL Ier (PÉTROWITZ), empereur de Russie, né le premier octobre 1754, monta sur le trône en 1496, après la mort de Catherine II, sa mère. Il s'allia aux autres puissances pour faire la guerre à la France, et envoya une armée considérable sous les ordres de Souwarow, qui pénétra en Italie et fut repoussée par le géné-

nal Moreau. C'était un prince instruit, mais d'un esprit inquiet et chagrin; il se livra à une foule d'innovations dont plusieurs ne furent point goûtées. Il fut assassiné dans son lit la nuit du 11 au 12 mars 1801.

PAULA (JULIA-CORNELIA), première femme de l'empereur Héliogabale, fut répudiée par lui et rentra dans la vie privée. Elle avait des vertus et de la beauté.

PAUL-ÉMILE, fils de Lucius-Paulus, tué à la bataille de Cannes, fut deux fois consul. Il triompha des Liguriens et conquit la Macédoine sur le roi Persée, ce qui lui mérita le surnom de Macédonique. Il retourna à Rome comblé de gloire, et son triomphe dura trois jours; il a été représenté par le peintre Lebrun. Paul-Émile mourut 168 ans avant J.-C.

PAULET (LE CHEVALIER), d'origine Irlandaise, conçut en 1772, le plan d'un établissement spécial d'enseignement mutuel. D'illustres élèves, entr'autres, monsieur le maréchal-duc de Tarente, sont sortis de cette école, dont le chef a, de l'aveu des Anglais eux-mêmes, le mérite d'avoir donné le premier exemple de ce mode d'enseignement répandu depuis dans toute l'Europe. Louis XVI avait doté cet utile établissement d'un fonds de 36,000 francs, lorsque la révolution força Paulet de l'abandonner.

PAULINE (POMPÉIA), femme de Sénèque le philosophe, voulut mourir avec son époux lorsque Néron l'eut condamné à perdre la vie. Elle s'était déjà fait ouvrir les veines, mais Néron les lui fit refermer. Elle conserva toute sa vie une pâleur honorable. Une autre Pauline, femme de Maximin premier, calma souvent les fureurs de son époux.

PAUSANIAS, fils de Cléombrote, roi de Sparte, gagna avec Aristide la fameuse bataille de Platée sur Mardonius, général des Perses; mais ensuite il souilla sa gloire en traitant secrètement avec le roi de Perse pour asservir sa patrie. Sa correspondance ayant été interceptée, il se réfugia dans le temple de Minerve dont on mura les portes pour n'en pas violer l'asile. Il y mourut de faim l'an 474 avant J.-C.

PAUSANIAS, historien et philosophe grec, s'était établi à Rome sous Antonin le philosophe; il y mourut dans un âge très-avancé. On a de lui un *Voyage historique de la Grèce*, en 10 livres. Le style, quoique obscur et trop serré, offre quelquefois des morceaux pleins de noblesse. Il avait l'art de raconter, mais il était crédule, et toutes les traditions populaires se trouvent dans son livre qui a été traduit plusieurs fois en français.

PAUSIAS, peintre de Sicyone, florissait vers l'an 352 avant J.-C. Il réussissait dans un genre particulier appelé *caustique*, parce qu'on faisait tenir les couleurs sur le bois ou sur l'ivoire par le moyen du feu. Le premier il décora de cette sorte de peinture les voûtes et les lambris.

PAVILLON (ÉTIENNE), né à Paris en 1652, mort le 10 janvier 1705. Il y a de la délicatesse et du naturel dans ses petites *poésies*, qui lui donnèrent de la réputation dans son temps.

PAVILLON (JEAN-FRANÇOIS DU CLEVROU DU), né à Périgueux, le 29 septembre 1730, fut admis au concours en 1748, dans le corps de la marine, y servit avec distinction, et s'éleva de grade en grade, jusqu'à celui de major général de l'armée navale, sous les ordres du comte d'Orvilliers, et périt le 12 avril 1782, à bord du *triomphant*, qui faisait partie de l'escadre du marquis de Vaudreuil. Il doit surtout une juste célébrité aux améliorations qu'il introduisit dans les signaux tant du jour que de nuit.

PAYNE (THOMAS), Américain, joua un rôle dans les premiers temps de la république des États Unis, et fut exclu de la Convention comme ayant voté contre la mort de Louis XVI et comme étranger. Il mourut en Amérique en 1809.

PÉCHANTRÉ (NICOLAS DE), né à Toulouse en 1638, mort à Paris en 1709. Ses *tragédies* sont à peu près oubliées.

PECHMÉJA (JEAN DE), né en 1741, mort le 7 mai 1785. Il est connu par son poëme en prose de *Télèphe*. L'élégance et la pureté du style, des images riantes et vraies, une peinture de l'amitié telle qu'il la sen-

tait lui-même pour le médecin du Breuil, demandent grâce pour beaucoup d'endroits où il n'est que déclamateur. Ces deux amis renouvelèrent l'exemple trop rare d'Oreste et de Pylade, et moururent à vingt jours de distance l'un de l'autre.

PÉDARETTE, Lacédémonien, s'étant présenté au conseil des Trois cents, fut rejeté : Grâces aux dieux immortels, dit il, en s'en retournant plein de joie, il s'est trouvé dans Sparte trois cents hommes qui me surpassent en mérite.

PÉLAGE I et II, papes. Le premier, mort le 3 mars 559, rendit de grands services aux Romains assiégés par les Goths. Le deuxième, mort de la peste le 8 février 590, fut très-charitable envers les pauvres. Tous deux étaient Romains.

PÉLAGE, fameux hérésiarque du quinzième siècle, né dans la Grande-Bretagne, fut condamné par le pape Zozyme, et banni de Rome par l'empereur Honorius. Son hérésie s'établit en Orient et en Occident, et ses sectateurs furent nommés Pélagiens. On a écrit plusieurs fois l'histoire de cette secte.

PÉLISSON-FONTANIER (Paul), né à Béziers en 1624, mort à Versailles le 7 février 1673. Ce ne sont ni ses vers galans, ni ses ouvrages de controverse, ni son Histoire de l'académie française, trop défigurée par des noms obscurs, ni enfin son Histoire de la conquête de la Franche-Comté, quoique très-bien écrite, qui lui assureront une réputation immortelle ; mais c'est le courage et l'éloquence qu'il déploya du fond de la Bastille, en faveur de Fouquet, malheureux et prisonnier comme lui. Les mémoires qu'il fit pour la défense de cet illustre infortuné sont du genre des beaux plaidoyers de Cicéron, et ne méritent pas moins de célébrité. Son dévouement héroïque pour Fouquet a fourni le dénoûment d'un vaudeville intitulé : *Pélisson, ou c'est le Diable*, joué avec beaucoup de succès.

PELLEGRIN (Simon-Joseph), né à Marseille en 1663, mort le 5 septembre 1745. La pauvreté le rendit ridicule. Un comédien osa le jouer en plein théâtre, et railler uniquement sa misère, sans que le public se soit soulevé contre cette indécence inhumaine. L'abbé Pellegrin, homme doux, simple, modeste et honnête, avait le malheur de travailler pour vivre et pour faire subsister une famille nombreuse à laquelle il sacrifiait souvent son propre nécessaire. Ses vertus ne le sauvèrent pas du mépris; cependant on ne doit pas oublier qu'il a fait la tragédie de *Pélopée*, ouvrage qui ferait honneur à plus d'un écrivain moderne à prétentions, l'opéra de *Jephté*, supérieur à cette tragédie, et la comédie du *Nouveau Monde*.

PELLEGRINI, célèbre chanteur, né en Italie, vers 1780, entra au théâtre Italien, y fut attaché pendant environ dix ans, en qualité de premier bouffe, se retira en 1825, continua de professer la partie du chant au conservatoire royal de musique, et mourut à Paris, dans la nuit du 20 au 21 déc. 1832, à un âge peu avancé.

PELLERIN (Joseph), savant antiquaire, né en 1684, à Charly-le-Roi, près Versailles, mort à Paris en 1782, dans sa 99e année, premier commis de la marine, forma le cabinet de médailles le plus précieux qu'ait jamais possédé un particulier (32500). Il a publié un *Recueil de médailles des rois, peuples et villes*. Paris 1762 — 78, 10 vol. in 4.

PELLETAN (Philippe), chirurgien célèbre, membre de l'Institut, mourut le 25 septembre 1829 dans un âge assez avancé, professa successivement avec éclat plusieurs branches de la médecine, succéda à Desault, dans la place de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu à Paris, et fut l'un des professeurs les plus distingués de l'école de médecine. Il a publié divers ouvrages.

PÉLOPIDAS, fameux général thébain, se signala avec Epaminondas dans les plus fameuses expéditions de la guerre de Béotie, surtout à la bataille de Leuctres et au siége de Sparte. Il fut tué dans une bataille contre Alexandre, tyran de Phérès, l'an 364 avant J.-C. Il sacrifia pour sa patrie un bien considérable dont il avait hérité de ses pères.

PÉLORE, pilote d'Annibal, fut mis à mort par ordre de ce général, à l'endroit où est actuellement le cap Pélore, en Sicile, parce qu'il le soupçonnait à tort de vouloir le trahir.

PENN (GUILLAUME), né à Londres en 1644, mort le 30 juillet 1718, fils unique du chevalier Penn, vice-amiral d'Angleterre, est regardé comme le fondateur de la secte des quakers ou trembleurs en Amérique, dont il devint le législateur et le principal soutien en Europe. C'est lui qui fonda la ville de Philadelphie. Il a laissé plusieurs écrits en faveur de sa secte.

PENTHIÈVRE (LOUIS-MARIE-JOSEPH DE BOURBON, duc de), né le 16 novembre 1725, mort le 4 mars 1793. La bienfaisance était chez lui une habitude : sans passions, sans goût pour les plaisirs, il était naturellement entraîné vers les vertus douces et religieuses, dont sa vie fut un continuel exemple. On connaît les vers de *Gilbert* sur ce prince bienfaisant.

PÉPIN le Bref, fils de Charles-Martel, et le premier roi de la deuxième race de nos monarques, fut proclamé roi de France, à Soissons, en 752. Il fut sacré par Boniface, archevêque de Mayence, et c'est le premier sacre de nos rois dont il soit parlé dans l'histoire par des écrivains dignes de foi. Il fit la guerre avec succès aux Saxons, aux Esclavons, aux Bavarois, réunit l'Aquitaine à la couronne, et mourut à St.-Denis le 23 septembre 768. Il couvrit des qualités d'un héros et d'un prince sage, son usurpation. C'est lui qui le premier employa dans ses ordonnances la formule : *Par la grâce de Dieu.*

PÉPIN-LE-GROS OU DE **HÉRISTEL**, maire du palais. Il mourut en 714 après avoir gouverné 27 ans moins en ministre qu'en souverain. Il laissa entre autres enfans Charles Martel, tige de la deuxième race des rois de France.

PERCY (PIERRE-FRANÇOIS, baron), célèbre chirurgien militaire, né en 1754, à Montagney, en Franche-Comté, après s'être signalé par les couronnes qu'il remporta, soit à l'académie de chirurgie, soit dans les concours ouverts par les principales académies de l'Europe, remplit successivement les fonctions de chirurgien en chef dans toutes nos armées, introduisit dans le service plusieurs améliorations, entr'autres l'institution des chirurgiens ambulans, dont il partage l'honneur avec M. Larrey; après l'occupation de Paris en 1814 prodigua ses soins à douze mille soldats des armées alliées, qui blessés périssaient sans secours, et mérita par ce nouveau service rendu à l'humanité les distinctions que lui décernèrent plusieurs souverains étrangers. Député du Doubs à la chambre des cent jours, il fut mis à la retraite après le second retour des Bourbons, et mourut à Paris en 1825.

PERDICCAS, l'un des généraux d'Alexandre le Grand, eut beaucoup de part aux conquêtes de ce héros, après la mort duquel il aspira à la couronne de Macédoine. Dans ce dessein, il épousa Cléopâtre, sœur d'Alexandre; mais sa dureté, son orgueil, son imprudence soulevèrent ses principaux officiers, il fut égorgé dans sa tente 322 ans avant J.-C.

PÉREFIXE (HARDOUIN DE BEAUMONT DE), né en 1605, mort le 31 décembre 1670, de l'Académie française. Il fut précepteur de Louis XIV et évêque de Rhodès, ensuite archevêque de Paris. On lui doit la meilleure *Histoire de Henri IV*. Son style, quoique très-négligé, plein d'incorrections et de tournures anciennes, est touchant et fait aimer le prince dont il écrit la vie.

PERGOLÈSE (JEAN-BAPTISTE), né en 1704, mort en février 1737. On doit à ce compositeur italien la charmante musique de la *Servante maîtresse* dont J.-Jacques Rousseau était enchanté; celle de son *Stabat mater* est regardée comme son chef-d'œuvre.

PERIANDRE, tyran de Corinthe, fut mis par la flatterie au nombre des sept sages de la Grèce, lorsqu'on aurait dû le placer au rang des monstres qui ont déshonoré l'espèce humaine, puisqu'il changea le gouvernement de son pays, opprima sa patrie et usurpa la souveraineté, l'an 628 avant J.-C. Il

fit tuer les plus puissans des Corynthiens, se souilla par les excès les plus barbares et les plus honteux, et fit périr sa femme.

PÉRICLES, né à Athènes, se distingua comme capitaine, comme homme d'état et comme orateur; c'est surtout en cette dernière qualité qu'il fut pendant près de quarante ans monarque d'une république; il ne s'occupa que de sa prospérité. Il rendit Athènes florissante, l'embellit d'édifices magnifiques, construisit le port du Pyrée et le joignit à la ville. Ses mœurs étaient fort décriées, mais il était d'un désintéressement à toute épreuve, et quoique maître du trésor public, il n'augmenta pas le bien de ses pères.

PÉRIER (CASIMIR), ministre de l'intérieur et président du conseil des ministres, né à Grenoble, le 12 octobre 1777, de Claude Périer, négociant de cette ville. Elevé à Lyon au collége de l'Oratoire, après avoir fait de bonnes études, il entra, bien jeune encore, dans la carrière militaire, fit avec distinction les campagnes d'Italie de 1799 et de 1800, et devint officier du génie. A cette époque, il quitta l'état militaire pour celui de commerçant, d'après les désirs de son vieux père; ouvrit, en 1802, une maison de banque à Paris, avec Scipion Périer son frère, et rendit d'éminens services à l'industrie, en concourant à la création d'établissemens où les cristaux, la filature du coton, le rafinage des sucres ont reçu de grands perfectionnemens. Nommé député par le département de la Seine, le jour même où il eut atteint l'âge prescrit par la loi, et depuis élu souvent par plusieurs arrondissemens, Casimir Périer fut toujours depuis cette époque membre de la Chambre des députés, et se montra pendant quatorze ans l'un des orateurs les plus éloquens de l'opposition. Il combattit le système rétrograde du ministère, non par des cris, par des interruptions, mais par la force de sa logique, par l'habileté de son improvisation, et toujours en observant toutes les convenances parlementaires. Le 10 mars 1831, lorsque la France était menacée au dehors, agitée au dedans par deux factions ennemies, lorsque les bons citoyens voyaient avec effroi le présent, avec inquiétude l'avenir, Casimir Périer ne désespéra pas du salut de son pays. Quoique sa santé fût affaiblie, il eut le courage d'accepter le ministère de l'intérieur, avec la présidence du conseil des ministres, et soutint d'une main ferme le seul système qui pouvait contenir les factieux, sans s'écarter de la légalité, et imposer aux cabinets étrangers, sans les irriter. C'est au milieu de ce pénible et glorieux dévouement, que ce grand citoyen n'a pas craint d'épuiser ses forces, et a offert une proie facile au choléra, aux suites duquel il a succombé le 16 mai 1832, jour où l'on rendait les derniers devoirs au célèbre Cuvier. « Je suis arrivé, disait-il, aux affaires en homme de » cœur, j'espère en sortir en homme » d'honneur. » Il a tenu parole. Sa mort a été regardée comme une calamité publique, non-seulement en France, mais dans l'étranger. Ses obsèques ont été célébrées avec la pompe due à son rang et plus encore à l'importance de ses services. Une foule immense a témoigné par sa présence et par son recueillement religieux la part qu'elle prenait au deuil de la patrie. Le corps de cette honorable victime du bien public, a été déposé au cimetière du Père La Chaise, auprès de celui du général Foy son ami. D'éloquens discours, prononcés sur sa tombe, ont payé un juste tribut d'hommage et de regrets à la mémoire de ce grand homme d'état. Casimir Périer a laissé deux fils, héritiers d'une fortune considérable, acquise par de longs travaux, et par la plus honorable activité.

PERILLE, sculpteur d'Athènes, florissait 570 ans avant J.-C. Phalaris, tyran d'Agrigente, lui ayant fait faire un taureau d'airain pour y brûler vif les criminels, il lui demanda la récompense de son invention, et ce prince lui en fit faire l'essai le premier.

PERKIN, imposteur célèbre dans l'histoire d'Angleterre; Marguerite,

sœur d'Edouard IV, voyant avec peine Henri VII sur le trône, entreprit de le faire passer pour le duc d'Yorck, il fut arrêté et condamné à mort en 1499.

PEROUSE (Jean-François Galaux de la), célèbre navigateur, né à Albi en 1741, enseigne en 1764, parcourut pendant les quatorze années qui suivirent, une grande partie du globe, mérita en 1780 le grade de capitaine de vaisseau, et réussit, en 1782, en bravant les plus grands dangers, à détruire les établissemens anglais de la baie d'Hudson. Ce fut alors que Louis XVI lui confia la direction de cette expédition où il a trouvé la fin de sa carrière. Le prince rédigea lui-même et remit au navigateur digne de sa confiance, les instructions dont les bases étaient le commerce et les reconnaissances. L'expédition composée de deux frégates, mit à la voile le premier août 1785. Depuis son départ de Botany-Bay, d'où était écrite sa dernière lettre, datée du 5 février 1788, on n'a plus eu de ses nouvelles. La relation de son voyage, rédigée par M. Milet-Mureau, a été publiée à Paris en 1797, 4 vol. in-4, avec atlas.

PERPENNA, un des lieutenans de Sertorius, l'assassina dans un festin l'an 73 avant J.-C., pour avoir seul le commandement des troupes en Espagne; il fut battu et fait prisonnier par Pompée qui le fit mettre à mort.

PERRAULT (Claude), architecte, peintre, musicien, ingénieur, médecin et physicien, né à Paris en 1613, mort le 9 octobre 1688. La colonnade du Louvre et l'Observatoire furent élevés sur ses dessins. On lui doit une bonne traduction de *Vitruve*, un recueil de plusieurs machines de son invention et d'autres ouvrages. Son frère *Charles*, qui était de l'Académie française, est celui qui fut si vivement critiqué par Boileau et figura dans la fameuse querelle des anciens et des modernes; la plus importante de ses productions a pour titre: *les hommes illustres qui ont paru en France pendant le siècle de Louis XIV*, 2 vol. in-fol., avec portraits. C'est le fils de ce dernier, Perrault d'Armancourt, qui est auteur des Contes de fées.

PERRIER (du). Voyez Duperrier.

PERRON (du). Voyez Duperron.

PERROT D'ABLANCOURT. Voyez Ablancourt.

PERSE (Aulus-Persius-Flaccus), poète latin, chevalier romain, né l'an 34 de J.-C., mort l'an 62. Il vécut sous le règne de Néron. Il nous reste de lui six satires que l'on imprime ordinairement à la suite des satires de Juvénal; elles sont estimées, mais on en blâme avec raison l'obscurité. Sa morale est pure: poète de la vertu, il s'y montre le plus implacable ennemi du vice; nous en avons neuf ou dix traductions en français. On fait cas de celles de l'abbé Le Monnier et de Sélis.

PERSEE, dernier roi de Macédoine, fils de Philippe, cinquième du nom, et d'une de ses concubines, se fit par quelques succès faciles une réputation qu'il ne soutint pas longtemps. Jaloux de Démétrius, son frère cadet, il obtint de son père, à force de calomnies, l'ordre de le faire périr. Maudit de Philippe détrompé, il monta sur le trône dont un crime lui avait assuré la possession, et devenu bientôt suspect aux Romains qui lui déclarèrent la guerre (l'an 165 avant J.-C.), il eut d'abord quelques avantages, mais fut défait à Pydna par Paul-Emile, et n'eut d'autre ressource que de s'abandonner à la clémence de son vainqueur, qui le fit servir d'ornement à son triomphe. Jeté dans une prison, il s'y laissa mourir de faim, vers l'an 167 avant J.-C.

PERTINAX (Publius-Elvius), né le premier août 126, près de la ville d'Albe. Il fut empereur romain après Commode, et s'éleva par son propre mérite; il fut proclamé en l'année 193 par les soldats prétoriens qui l'assassinèrent trois mois après, le 18 mars, parce qu'il voulait réprimer la licence. Ses vertus méritaient un sort plus heureux; pendant le peu de temps qu'il régna, il ne s'occupa que du bonheur de ses sujets et de réprimer les abus.

PERUGIN (Pierre Vanucci, dit le), peintre célèbre, né en 1446. Il a fait de beaux tableaux, mais sa plus grande gloire est d'avoir eu Raphaël pour disciple; son avarice fut cause de sa mort, il se faisait toujours suivre par sa cassette; un filou lui déroba son trésor et il en mourut de chagrin en 1524.

PESSELIER (Joseph), né en 1712, mort en 1763. Une petite comédie, *Esope au Parnasse*, et des *Fables* dont quelques-unes sont remarquables par leur moralité, sont les véritables fondemens de sa réputation assez médiocre.

PESTALOZZI (Henri), célèbre instituteur, né à Zurich en 1775, avait, en 1775, formé dans sa petite propriété un institut pédagogique pour des enfans pauvres et abandonnés. Il y perdit la plus grande partie de sa fortune. Un nouvel institut qu'il avait créé à Stans, en 1798, fut détruit par l'approche des armées étrangères. Il le réorganisa, et après plusieurs déplacemens le fixa enfin à Yverdun, où, après s'être élevé à un très-haut degré de prospérité, il tomba en décadence par diverses causes et finit par se dissoudre. Cet estimable philanthrope mourut à Brougg (canton d'Argovie), le 27 février 1827.

PETAU (Denis), jésuite, né à Orléans le 21 août 1583, mort le 11 décembre 1652. Ecrivain infatigable, il s'appliqua surtout à la chronologie, et se fit dans ce genre un nom qui éclipsa celui de presque tous les savans de l'Europe, dont il se fit estimer par sa profonde érudition.

PETERBOROUGH (comte de), d'une illustre famille d'Angleterre, né en 1662, mort le 5 novembre 1736. Il se distingua comme homme de guerre et comme homme d'état. Il était brave, généreux, humain; mais ces qualités furent obscurcies par un caractère fier et altier qui lui fit beaucoup d'ennemis.

PETIET (Claude), né à Châtillon sur Seine en 1749, mort à Paris en mars 1806, l'un des ministres de la guerre qui ont montré le plus de lumières et de probité.

PETION-DE-VILLENEUVE (Jérôme), avocat, député de la Convention, né à Chartres, mort en 1794. Ce maire de Paris fut, dans la révolution, l'idole du peuple qui fit pour lui des extravagances; il fut bientôt proscrit par Robespierre avec les députés de la Gironde. On lui reprochera éternellement de n'avoir rien fait pour arrêter les massacres des 2 et 3 septembre. Ses *œuvres* ont été publiées en 4 vol. in-8; il est verbeux et prolixe, sans chaleur et sans éloquence.

PETITOT (Jean), peintre, né à Genève en 1607, mort en 1691, porta la peinture en émail à sa plus haute perfection. Un architecte hydraulique du même nom, mort en 1746, a construit le puits des Invalides, devenu un objet de curiosité, et fait d'autres travaux plus importans à Paris et à Lyon.

PETRARQUE (François), l'un des hommes qui font le plus d'honneur à l'Italie, et que l'Europe compte, avec raison, au nombre des restaurateurs des lettres et des bonnes études, né à Arezzo le 20 juillet 1304, mort le 18 juillet 1374. Il doit sa réputation à ses *Canzoni* et à ses *Sonnets* qui sont regardés comme des chefs-d'œuvre en Italie. On a un grand nombre d'éditions de ses œuvres et d'ouvrages sur sa vie et sur ses amours pour la belle Laure; il a immortalisé par ses chants Vaucluse, Laure et lui-même.

PETREIUS (Marcus), était lieutenant du consul Antoine, lorsqu'il vainquit complétement l'armée des conjurés commandée par Catilina. Il servit ensuite tour-à-tour le parti de César et celui de Pompée: défait en Afrique avec le roi Juba, ils s'entretuèrent l'un l'autre.

PETRONE (Pétronius-Granius), centurion dans la huitième légion, qui servait sous César dans la guerre des Gaules. Fait questeur en Afrique, il s'y rendait, lorsqu'il fut pris par Scipion qui lui promit la vie à la condition qu'il renoncerait au parti de César; il se perça de son épée, en lui disant que les officiers de César étaient dans l'usage d'accorder la vie aux autres et non de la recevoir.

PETRONE, favori de Néron, et l'intendant de ses plaisirs. Tigillin, autre favori de Néron, jaloux de ses faveurs, parvint à le perdre. Arrêté et condamné à mort, il se fit ouvrir les veines vers l'an 66 de J.-C. On a de lui le *Poëme de la guerre civile entre César et Pompée*; on lui attribue d'autres ouvrages remplis de peintures licencieuses, dont fait partie la fameuse satire du *Festin de Trimalcion*.

PEYRON (Jean-François-Pierre), peintre, né en 1744, à Aix en Provence, remporta le grand prix de peinture en 1773, et guidé par Vien, concourut aux progrès de la réforme, commencée par son maître, et depuis achevée par David. Admis à l'Académie de peinture en 1783, directeur de la manufacture des Gobelins en 1785, et chargé de plusieurs travaux importans, il perdit tout à la révolution, et mourut en 1815. On estime surtout sa *Mort de Socrate*, qui décore une des salles du palais des députés.

PEZAI (Masson, marquis de), mort le 6 décembre 1777. Nous avons de lui *les campagnes de Maillebois*, dont la diction est pure et élégante, une *Traduction de Catulle* peu estimée et des *Poésies fugitives*, dans lesquelles il se montre le singe de Dorat; son poëme de *Zélie au bain* est agréable.

PHACÉE, fils de Romélie, général des armées de Phaceias, roi d'Israël. Il conspira contre ce prince, le tua, et usurpa la couronne. Phacée éprouva le même sort; il fut assassiné par Osée qui régna en sa place.

PHACEIAS. Voy. l'art. précédent.

PHAINUS, astronome grec, d'Elide, fut le maître de Méton. Il faisait ses observations auprès d'Athènes: il est regardé comme le premier qui découvrit le temps du solstice.

PHALARIS, tyran d'Agrigente. Les Agrigentins se revoltèrent contre lui l'an 561 avant J.-C., et lui firent subir le supplice auquel il avait condamné tant de victimes de sa barbarie. Voyez Pérille.

PHALTI, fils de Laïs, épousa Michol, fille de Saül, que ce prince avait ôtée à David.

PHANOCLÈS, poète grec, vivait peu de tems avant Démosthènes. Il nous reste de lui une *Elégie* que l'on estime, le morceau le plus parfait en ce genre que l'antiquité nous ait transmis; elle se trouve dans l'anthologie grecque.

PHARAON, nom commun à la plupart des rois d'Egypte. On distingue: 1° Pharaon, à qui Joseph expliqua un songe; 2° Pharaon, qui fut enseveli sous les eaux de la mer rouge; 3° enfin le beau-père de Salomon.

PHARAMOND, premier roi de France. On dit qu'il régna à Trèves et sur une partie de la France vers 420, et que Clodion, son fils, lui succéda; mais ce que l'on raconte de ces deux princes est très-incertain. Il est probable que Pharamond ne fut, à proprement parler, qu'un général d'armée qui devint le chef d'une société militaire de Francs. Quoi qu'il en soit de l'obscurité des premiers temps de notre monarchie, on lui attribue l'institution de la fameuse *loi salique*, du nom des Saliens, les plus illustres des Francs. Elle excluait les femmes du trône. Il a été mis en scène à l'académie royale de musique à l'occasion des fêtes du sacre de S. M. Charles X.

PHARÈS, fils de Thamar et de Juda.

PHÉDON, philosophe grec, fut enlevé par des corsaires et vendu à des marchands; Socrate, touché de sa physionomie douce et spirituelle, le racheta. Il reçut le dernier soupir de son bienfaiteur, et se retira à Elée, sa patrie, où il devint chef de la secte éléatique. Platon a donné son nom à l'un de ses dialogues; sa philosophie se bornait à la morale.

PHEDRE, natif de Thrace et affranchi d'Auguste, écrivait sous Tibère. Il nous reste de lui cinq livres de *fables* à l'imitation de celles d'Esope, écrites avec une pureté, une élégance et une brièveté admirables. L'abbé Paul en a donné une bonne traduction, et la meilleure édition est celle de Schwarz, 1806, 2 vol. in-8. La Fontaine l'a souvent imité et surpassé; ce n'est que par bêtise, comme a dit Fontenelle, qu'il se mettait au-dessous de Phèdre.

PHERECRATE, poète comique grec, contemporain de Platon et d'Aristophane. On lui attribue vingt-une comédies dont il ne nous reste que des fragmens. Il mit sur la scène des personnages existant de son temps, mais sans licence et diffamation. Il fut auteur d'une espèce de vers appelés de son nom *Phérécratiens*.

PHERECYDE, philosophe grec de l'île de Scyros, vivait vers l'an 560 avant J.-C. Il fut le maître de Pythagore, et passe pour avoir été le premier des philosophes qui ait écrit sur les choses naturelles et sur l'essence des dieux. Il était élève de Pittacus.

PHERECYDE, historien grec, né à Léros et surnommé l'Athénien, vivait vers l'an 456 avant J.-C. Il avait écrit l'histoire de l'Attique, qui n'est point parvenue jusqu'à nous.

PHIDIAS, sculpteur athénien, fils de Charmidas, florissait dans la quatre-vingt-cinquième olympiade. C'est lui qui fit le Jupiter Olympien, qui passait pour une des sept merveilles du monde. Le premier parmi les Grecs, il étudia la belle nature pour l'imiter. Il fit un très-grand nombre de statues : Périclès alors tout-puissant dans Athènes, fut son protecteur. Il excita la jalousie, et les Athéniens se montrèrent ingrats envers lui.

PHILÉMON, poète comique grec, contemporain de Ménandre, l'emporta souvent sur ce poète, moins par son mérite que par les intrigues de ses amis; c'était alors quelquefois comme aujourd'hui. Plaute a imité sa comédie *du Marchand*. On dit qu'il mourut de rire en voyant son âne manger des figues; il avait quatre-vingt-dix-sept ans. Il nous reste de son fils des fragmens de comédies recueillis par Grotius. Il florissait vers l'an 274 avant J.-C.

PHILENES, c'étaient deux frères citoyens de Carthage. Voyez, sur leur héroïque dévouement, Salluste dans son histoire de la guerre de *Jugurtha*.

PHILETAS, poète et grammairien grec, de l'île de Cos, florissait sous Philippe et sous Alexandre-le-Grand, et fut précepteur de Ptolémée Philadelphe. Ses *Elégies*, ses *Epigrammes* et ses autres ouvrages ne sont point venus jusqu'à nous. Ovide et Properce l'ont célébré dans leurs vers.

PHILIDOR (ANDRÉ), né à Dreux le 7 septembre 1726, mort à Londres le 30 août 1795, l'un des plus agréables et des plus féconds musiciens français; c'est à l'Opéra-Comique qu'il donna presque tous ses ouvrages. Ses opéras offrent le point de transition de l'ancienne musique de Cambra et de Rameau, à la musique italienne qui règne sur notre scène. Savant compositeur, son harmonie est expressive, travaillée; mais chez lui le chant manque souvent d'intérêt et de mélodie; son talent, supérieur dans les opéras bouffons, n'a pu se soutenir aussi bien dans le genre lyrique et le grand opéra. Il a mis en musique le poëme séculaire d'Horace, qui obtint le plus grand succès à Paris et à Londres. Grand calculateur, il fut le premier joueur d'*échecs* de l'Europe, et a donné un traité intitulé : *Analyse du jeu des Echecs*, in-8, 1777.

PHILIPPE (Saint), l'un des apôtres.

PHILIPPE II, roi de Macédoine, père d'*Alexandre-le-Grand*, succéda à son frère Perdicas III, l'an 360 avant J.-C.; il subjugua les Péoniens, les Illyriens, les Thessaliens, et fut un des plus grands politiques de son temps. Il aspirait à l'empire de toute la Grèce, et fut tué par Pausanias, l'un de ses gardes, 336 ans avant J.-C., à quarante-sept ans, lorsqu'il faisait de grands préparatifs de guerre contre les Perses. Il était généreux, magnanime, mais d'une ambition démesurée, et pour la satisfaire il ne craignait pas de tromper, et se faisait un jeu des sermens.

PHILIPPE V, roi de Macédoine, monta sur le trône l'an 220 avant J.-C. Son caractère ambitieux et inquiet l'engagea dans plusieurs guerres contre les Romains, qui lui furent peu favorables; il fut battu en toutes les occasions, et obligé de faire une paix honteuse. Il mourut l'an 178 avant J.-C., couvert de crimes. Il fit empoisonner *Aratus*, général habile auquel

il devait une partie de sa gloire; mais dont le caractère vertueux était à charge à un prince vicieux.

PHILIPPE (Marc-Jules), empereur romain, surnommé l'*Arabe*, parce qu'il était né dans l'Arabie, s'éleva par degrés aux premiers grades militaires. Il assassina, l'an 244, l'empereur Gordien le Jeune, dont il était capitaine des gardes; puis, s'étant fait proclamer empereur, il conclut la paix avec Sapor, roi de Perse, et publia des règlemens salutaires pour faire oublier l'horreur de son crime; mais il ne jouit pas longtemps de son usurpation; il fut tué en 249 par ses soldats, près de Vérone, après avoir été défait par Dèce, qui avait pris le titre d'empereur dans la Pannonie.

PHILIPPE. Six rois de France ont porté ce nom; le premier succéda à son père Henri Ier, le 9 août 1060; à l'âge de huit ans, sous la régence et la tutelle de Baudoin V, comte de Flandre, qui s'acquitta avec honneur de cette charge. Philippe répudia sa femme Berthe, quoiqu'il en eût eu plusieurs enfans, pour épouser Bertrade, qu'il enleva au comte d'Anjou. Cette action le fit excommunier par le pape Urbain II. Il se soumit et reçut son absolution. Il laissa affaiblir l'autorité royale, et mourut le 29 juillet 1108. Il parut d'autant plus méprisable à ses sujets, que ce siècle était fécond en héros. Il ne prit aucune part aux grands événemens de son temps. C'est sous son règne que se firent les premières croisades. Le deuxième, surnommé Philippe Auguste, né le 25 août 1165, parvint au trône après la mort de son père Louis VII, dit le Jeune, en 1180, et mourut le 14 juillet 1223. Il réprima les violences des grands, se croisa pour la Terre-Sainte et prit la ville d'Acre, fit la guerre aux Anglais, et leur enleva plusieurs places; remit sous son obéissance les comtés d'Anjou, du Maine, de Touraine, de Poitou et de Berri. Alarmés de ses succès, l'Allemagne, l'Angleterre et les Pays-Bas, se réunirent contre lui. Sa valeur et son courage dissipèrent tous ses ennemis; ils éclatèrent surtout à la bataille de Bouvines, le 22 juillet 1214, où ses forces étaient inférieures de moitié à celles de l'ennemi. C'est l'un des rois de France qui firent le plus de conquêtes. Ce fut sous son règne que l'on vit pour la première fois un maréchal de France commander l'armée; mais Philippe-Auguste était plus que conquérant: ce fut un grand roi, un bon politique, magnifique dans les actions d'éclat, économe dans le particulier; exact à rendre la justice; sachant employer tour à tour les caresses et les menaces, les récompenses et les châtimens. Ses entreprises furent presque toujours heureuses, parce qu'il méditait ses projets avec lenteur, et qu'il les exécutait avec célérité. Il fut regretté de ses sujets, comme un puissant génie et comme le père de la patrie. M. Parceval-Grand-Maison, a fait sur ce roi un poëme épique, où l'on trouve de grandes beautés. — Philippe III, surnommé le Hardi, né le 30 avril 1246, fut proclamé roi de France, en Afrique, après la mort de saint Louis son père, en 1270. Il battit les infidèles, puis ayant fait avec eux une trève de dix ans, il revint en France. Quelque temps après, les Siciliens animés par Pierre, roi d'Aragon, massacrèrent tous les Français qui étaient en Sicile, le jour de Pâques 1282, à l'heure de vêpres; c'est ce massacre qu'on appelle *les Vêpres Siciliennes*. Philippe, pour se venger, marcha en personne contre le roi d'Aragon, prit d'assaut et ruina de fond en comble la ville d'Elne, et emporta aussi Gironne. En revenant de cette expédition. Il mourut à Perpignan, le 5 octobre 1285. Ses qualités furent la valeur, la bonté, l'amour de la justice et de la religion; c'est sous son règne que furent données les premières lettres de noblesse. —Philippe IV, dit le Bel, fils du précédent, lui succéda. Il déclara la guerre à Edouard, roi d'Angleterre, qui se ligua avec l'empereur et les Flamands. Il leur prit plusieurs villes considérables; mais la jalousie des chefs de son armée fit perdre, en 1302, la bataille de Courtray, où périt l'élite de la noblesse française. Philippe eut ensuite divers avantages

et gagna la célèbre bataille de Mons. Il eut des démêlés avec le pape Boniface VIII, qui furent heureusement terminés par Benoît II. C'est ce prince qui abolit l'ordre des templiers, qui lui portait ombrage; mais la barbarie dont il usa envers eux est une tache à sa mémoire. Il mourut le 29 novembre 1314. Né avec un cœur haut, une âme ferme, il aurait pu se concilier l'amour de son peuple, mais il s'en fit haïr par ses exactions horribles; par les fréquentes altérations des monnaies, qui le firent appeler *le Faux Monnoyeur*, par la puissance absolue qu'il donna à des ministres avares et insolens, et par sa sévérité, qui tenait de la cruauté. — Philippe V, surnommé *le Long*, à cause de sa grande taille, fils puîné de Philippe-le-Bel, monta sur le trône après Louis Hutin, son frère, en 1316, et mourut le 3 janvier 1321, à vingt-huit ans. Il fit la guerre aux Flamands, renouvela l'alliance faite avec les Ecossais, et chassa les Juifs de son royaume. Son règne est remarquable par plusieurs sages ordonnances sur la justice; il avait formé le projet d'établir l'unité des poids et mesures; mais il éprouva des difficultés qu'il ne put surmonter. — Philippe VI (de Valois), succéda à son cousin germain Charles-le-Bel, en 1328, et mourut le 12 août 1350, âgé de cinquante-sept ans. La France fut déchirée au commencement de son règne par des disputes sur la succession à la couronne, et des querelles ecclésiastiques. Il perdit la bataille de Crécy, où périrent plus de 30,000 Français. Cette défaite fut suivie de la perte de Calais et de plusieurs autres places; mais il acquit le Roussillon et la ville de Montpellier, réunit à la couronne les comtés de Champagne, de Brie et le Dauphiné. C'est lui qui introduisit la gabelle et les impôts sur le sel. Il altéra aussi les monnaies.

PHILIPPE. Cinq rois d'Espagne ont régné sous ce nom; le premier mourut à Burgos, le 25 septembre 1506, à vingt-huit ans. Ce fut un prince doux et pacifique. — Le deuxième, né le 21 mars 1527, était fils de l'empereur Charles-Quint, qui abdiqua en sa faveur. Les commencemens de son règne furent heureux. Il gagna sur les Français la bataille de Saint-Quentin; mais bientôt la fortune cessa de le favoriser. Il perdit les provinces-unies et fit une guerre malheureuse avec l'Angleterre et la France. Il mourut le 13 septembre 1598, avec la réputation d'un bon politique, mais d'un prince ambitieux, faux et cruel. Personne ne sut mieux connaître et employer les talens et le mérite. Il sut faire respecter la majesté royale et les lois; il fit construire un grand nombre de citadelles, de places fortes, de ports de mer, d'arsenaux et plusieurs palais, notamment celui de l'Escurial. C'est lui qui soumit les îles depuis appelées Philippines. — Philippe III, fils du précédent et d'Anne d'Autriche, né le 4 avril 1578, lui succéda et mourut le 31 mars 1621. C'était un prince aimable, doux, humain, religieux; mais il n'avait pas les qualités nécessaires pour réparer les pertes de son père. Il fit une trève de douze ans avec les provinces-unies, auxquelles il assura la liberté du commerce dans les Indes. L'édit qu'il rendit pour chasser les Maures de ses états, fit encore plus de tort à la monarchie. Ce peuple désarmé s'occupait du commerce et de la culture des terres; leur départ laissa des provinces entières dépeuplées. — Le quatrième, né le 8 avril 1605, succéda à son père, Philippe III, et mourut le 17 septembre 1665. Ce prince ne manquait ni de génie, ni de talens; mais sa mollesse de caractère et celle dans laquelle il vécut rendit ses qualités inutiles. — Philippe V, duc d'Anjou, deuxième fils de Louis, dauphin de France, né le 19 décembre 1683, fut appelé en 1700, à la couronne d'Espagne, par le testament de Charles II. Il fit son entrée à Madrid, en 1701; mais il ne se vit paisible possesseur de l'Espagne, que par le traité d'Utrecht, signé en 1713, après une guerre de douze ans. Il fit la conquête du royaume de Naples et de la Sicile, en faveur de don Carlos, et mourut en 1746. La bonté, la modération, l'équité et son amour pour ses sujets, formaient son carac-

tère ; mais il manquait de résolution et de fermeté, défauts essentiels dans un prince.

PHILIPPE, médecin grec, fut médecin d'Alexandre le Grand. Quinte-Curce a transmis son nom à la postérité.

PHILIPPE de Thessalonique, poète grec, connu par de jolies épigrammes contenues dans la deuxième anthologie.

PHILISTE, historien grec, né à Syracuse la deuxième année de la 87e olympiade (481 avant J.-C.), prit à Athènes les leçons d'Isocrate, et de retour dans sa patrie contribua de tous ses moyens à son asservissement. Denys paya de l'exil les services que lui avaient rendus la valeur et l'éloquence de Philiste. Il revint à Syracuse après la mort du tyran, fut accueilli de Denys le jeune, et profita de sa faveur pour éloigner Dion et Platon. A l'époque où Dion reparut en Sicile, il lui livra une bataille navale, et voyant la victoire incertaine, se tua pour ne pas tomber vivant entre les mains de ses ennemis. Selon d'autres, son vaisseau ayant échoué, il fut pris par les partisans de Dion, qui lui coupèrent la tête en l'an 410 ou 411 avant J.-C. Il avait composé *l'histoire de la Sicile* en 13 liv. Cicéron et Quintilien en parlent avec éloge ; malheureusement, il n'en reste qu'un seul fragment, conservé par St.-Clément d'Alexandrie.

PHILOCLÈS, poète dramatique, remporta le prix sur Sophocle, dans un concours où ce dernier avait présenté son Œdipe à Colonne. La postérité n'a point ratifié ce jugement.

PHILODÈME, écrivain grec, vivait à Rome du temps de Cicéron, qui nous a tracé son portrait dans sa harangue contre Pison. On a de lui plusieurs *épigrammes* dans l'Anthologie.

PHILOLAUS DE CROTONE, célèbre philosophe pythagoricien, vers l'an 567 avant J.-C., s'appliquait à l'astronomie et à la physique. Un autre philosophe de ce nom donna des lois aux Thébains.

PHILOMÈLE, général des Phocéens, s'empara du temple de Delphes, l'an 557 avant J.-C. Vaincu par les Thébains, et craignant d'être traité par ses ennemis comme sacrilège, il se précipita du haut d'un rocher.

PHILON, écrivain juif, d'Alexandrie, fut chef de la députation que ses compatriotes envoyèrent à l'empereur Caïus Caligula, contre les Grecs, habitans de la même ville, vers l'an 40 de J.-C. Il se comporta dans cette négociation avec esprit, prudence et courage, mais ne réussit pas. Il a laissé des ouvrages. Deux autres Philon sont connus, l'un Philon de Biblos, grammairien, sous l'empereur Adrien ; et l'autre, Philon de Byzance, architecte qui florissait trois siècles avant J.-C., auteur d'un *Traité sur les Machines de guerre*.

PHILONIDES, fameux coureur d'Alexandre le Grand. Les historiens prétendent qu'il fit à pied cinquante lieues en neuf heures (de Sycione à Élie).

PHILOPŒMEN, général des Achéens. Il prit Sparte, en fit raser les murailles, abolit les lois de Lycurgue, et soumit les Lacédémoniens aux Achéens, l'an 188 avant J.-C. Quelques années après, fait prisonnier par Dinocrate, tyran des Messéniens, il fut contraint de s'empoisonner, l'an 183 avant J.-C., à 70 ans. Il avait pris Epaminondas pour modèle : il imita sa simplicité et son désintéressement.

PHILOSTRATE, fameux sophiste grec, vint à Rome sous le règne de Septime Sévère. Il a écrit la vie d'Apollonius de Thyane, ouvrage rempli de fables et de faux prodiges : il a été traduit en français. Philostrate son neveu a écrit les vies des sophistes. Philostrate, orateur grec, vivait du temps de Néron.

PHILOTAS, fils de Parménion, l'un des généraux d'Alexandre-le-Grand, périt dans une conjuration contre ce prince, et fut la cause de la perte de son père qui lui reprochait son faste inconvenant.

PHILOXENE, poète grec dithyrambique, mort à Ephèse l'an 380 avant J.-C. Il ne faut pas le confondre avec le flatteur de Denys, tyran de Sicile, qui le fit mettre en prison parce qu'il n'avait pas trouvé ses vers bons.

PHINÉES, troisième grand-prêtre des Juifs, était fils d'Éléazar et petit-fils d'Aaron. Ayant surpris Zambri, chef de la tribu de Siméon, dans la tente d'une Madianite nommée Corbi, il les perça tous deux d'un coup de lance. Il y a un autre Phinées, fils du grand-prêtre Heli.

PHLEGON, de Tralles, affranchi de l'empereur Adrien dont il écrivit l'histoire. On a de lui plusieurs ouvrages.

PHOCAS, empereur d'Orient, usurpa l'empire en faisant égorger Maurice et ses enfans en 602. Il se plongea dans les débauches les plus infâmes, commit les cruautés les plus inouïes, et laissa ravager l'empire par les Persans. Héraclius, gouverneur d'Afrique, conspira contre ce monstre, qui fut assassiné en 610.

PHOCION, illustre général athénien et grand orateur, fut disciple de Platon et de Xénocrate. Il fit la guerre avec succès contre Philippe, roi de Macédoine, qui essaya vainement de le corrompre avec de l'argent. Démosthènes même redoutait son éloquence. Sa probité ne le mit point à l'abri de la calomnie. Il fut accusé de trahison, et condamné à boire la ciguë vers l'an 318 avant J.-C. Les Athéniens, revenus de leur funeste erreur, lui élevèrent une statue, et firent périr ses accusateurs.

PHOCYLIDE, poète grec et philosophe de Milet dans l'Ionie, vivait 540 ans avant J.-C. On lui attribue un petit poëme qui a été traduit en français par Duché.

PHORMION, philosophe péripatéticien, enseignait à Ephèse. Annibal l'entendit discourir sur l'art militaire et les devoirs d'un général, et se moqua de lui comme d'un insensé.

PHORMION, général athénien, succéda à Callias, 452 ans avant J.-C. Il défit les flottes des Lacédémoniens, et refusa le commandement en chef. Il vendit ses terres pour faire subsister l'armée.

PHORMUS partage avec Épicharme l'honneur de l'invention de la comédie. Il jouissait d'une grande considération auprès du roi Gélon, et auprès d'Hiéron son successeur. D'autres l'appellent Phormis.

PHOTIN, hérésiarque du quatrième siècle. Ses ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous. Ses sectateurs furent nommés *Photiniens*. Il avait beaucoup d'esprit, de savoir et d'éloquence, et écrivait bien en grec et en latin.

PHOTIUS, célèbre schismatique grec, se fit élire patriarche de Constantinople. Il fut enlevé de son siége l'an 886, pour être enfermé dans un monastère d'Arménie, où il mourut l'an 891. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages; on estime surtout sa *Bibliothèque*; il y porte son jugement sur un grand nombre d'auteurs dont il cite des fragmens considérables; c'est un précieux monument de littérature ancienne.

PHRAATES. Quatre rois des Parthes ont porté ce nom. Le premier succéda à Arsaces III, et mourut l'an 141 avant J.-C., sans avoir rien fait de remarquable; mais il eut beaucoup d'amour pour ses sujets. Quoiqu'il eût des enfans en bas âge, il désigna pour son successeur son frère Mithridate, parce qu'il connaissait sa capacité. Le deuxième régna après Mithridate, son père, fit la guerre à Antiochus-Sidètes, roi de Syrie, qui périt dans le combat; mais il fut moins heureux contre les Scythes; il fut défait et tué dans une bataille, l'an 129 avant J.-C. Le troisième succéda à son père Sintricus, et fut tué par ses fils Orodes et Mithridate, l'an 36 avant J.-C. Le quatrième fut nommé roi par Orodes son père, qu'il fit périr avec ses frères et son propre fils, de crainte qu'on ne mît ce dernier sur le trône à sa place. Il fit la guerre avec succès contre Marc-Antoine. Il fut empoisonné par l'ordre de Phraatice, son fils, deux ans avant J.-C.

PHRYNÉ, fameuse courtisane de l'ancienne Grèce, dont Praxitèle fut épris. Elle offrit de rebâtir à ses frais la ville de Thèbes, pourvu qu'on y mît cette inscription: « Alexandre a détruit Thèbes, et la courtisane Phryné l'a rétablie. » Des savans prétendent que la statue de Vénus de Médicis est celle de Phryné faite par Praxitèle. Elle vivait vers l'an 328

avant J.-C. Il y a eu dans la Grèce plusieurs Phrynés.

PHRYNIQUE ou PHRYNICUS, orateur grec qui florissait sous Commode. On a de lui un traité des *Dictions attiques*, grec et latin. Un autre Phrynique, disciple de Thespis, fit faire quelques pas à l'art dramatique qu'il trouva à son enfance chez les Grecs. Il a fait plusieurs tragédies dans lesquelles il introduisit des rôles de femmes.

PHYLARQUE, historien grec, écrivit l'expédition de Pyrrhus dans le Péloponèse, et mérita la censure de Polybe. Il était postérieur au temps d'Alexandre.

PIA (PHILIPPE-NICOLAS), chimiste et pharmacien, né à Paris le 15 septembre 1721, mort le 4 mai 1799; c'est à lui qu'on doit l'établissement en faveur des noyés, qui a rendu à la vie un si grand nombre d'infortunés. Cet exemple a été imité dans d'autres pays, et notamment en Hollande, où l'on frappa une médaille en l'honneur de ce bienfaiteur de l'humanité.

PIAZZI (JOSEPH), directeur-général des observatoires de Naples et de Palerme, né en 1746, à Ponte dans la Valteline, entra dans l'ordre des Théatins, professa les mathématiques à Malte, à Rome, à Ravenne, à Palerme, réforma la méthode de l'enseignement, provoqua l'établissement d'un observatoire, se mit en rapport avec les plus célèbres astronomes de France et d'Angleterre, dressa un nouveau catalogue d'étoiles, découvrit le premier janvier 1801, une 8e planète, qu'il nomma *Ceres Ferdinandea*, fut chargé par son gouvernement de plusieurs travaux importans, et mourut à Naples le 22 juillet 1826, membre de la plupart des académies de l'Europe.

PIBRAC (GUI DU FAUR), plus connu sous le nom de), né à Toulouse l'an 1528, mort à Paris le 27 mai 1584. Il composa des quatrains moraux que l'on a mis longtemps entre les mains de la jeunesse. Pibrac, qui jouissait d'une réputation de probité et de douceur, s'est déshonoré aux yeux de la postérité, en composant une apologie de l'horrible massacre de la Saint-Barthélemy.

PIC (JEAN), comte de la Mirandole, né en 1463, mort à Florence en 1494, savait vingt-deux langues à dix-huit ans. Il a laissé plusieurs ouvrages, ainsi que son neveu Jean-François Pic, prince de la Mirandole.

PICARD (LOUIS-BENOIT), né à Paris en 1769, mort dans la même ville le 31 décembre 1828. Sa passion pour le théâtre le rendit à la fois auteur, acteur et directeur; il a composé une foule d'ouvrages dramatiques dont le libraire Barba a publié une édition de luxe. Le caractère distinctif de son talent est une gaîté franche et naturelle; il a prouvé quelquefois dans la haute comédie qu'il pouvait aspirer à suivre *Molière*; sans renoncer au théâtre, il s'est livré à la composition de romans de mœurs; *Eugène et Guillaume*. *la Famille de Jacques Fauvel*, *l'Exalté*, et *l'Honnête homme ou le Niais*, ont été lus avec plaisir.

PICART (BERNARD), fameux graveur, né à Paris en 1631, mort le 8 mai 1733 à Amsterdam. Ses compositions en très-grand nombre font honneur à son génie. Parmi ses gravures, on remarque le *massacre des innocens* et les *bergers d'Arcadie*. Il a enrichi beaucoup de livres de ses estampes, entr'autres les *Fables de La Fontaine*, le *Dom Quichotte*, le *Télémaque* in-fol., etc. Son père, dit *le Romain*, fut l'un des plus habiles graveurs de son temps.

PICCINI (NICOLAS), l'un des plus célèbres mucisiens qu'ait produits l'Italie, né dans le royaume de Naples en 1728, mort à Passy, près Paris, le 7 mai 1800. On sait que Paris se partagea entre *Gluck* et lui. *Didon* est regardé comme le plus beau de ses opéras. Ginguené a publié une notice sur sa vie et ses nombreux ouvrages.

PICHEGRU (CHARLES), général en chef, né à Arbois le 16 février 1761. Un grand nombre de batailles mémorables ont été gagnées par ses savantes dispositions. Il suffit de citer la victoire de Turcoing, le passage de la Meuse, la prise d'Ostende, l'Ecluse, Nimègue et Bois-le-duc; enfin la reddition d'Utrecht, Gorcum, Amersfort, Dordrecht,

Amsterdam et l'invasion de toutes les Provinces-Unies. Arrêté le 18 fructidor pour avoir voulu rétablir le trône des Bourbons, il fut condamné à l'exil. Rentré en France en 1804, pour la même cause, il fut arrêté, conduit au Temple, et bientôt on le trouva étranglé dans sa prison. Son corps fut apporté au greffe du tribunal qui jugeait Moreau, Georges, etc., et fut enseveli le 6 avril 1804.

PIE. Six papes ont porté ce nom. Le premier dut à son zèle le titre de martyr, et mourut l'an 157. Son pontificat n'offre rien de remarquable. — Le second, né en 1405, fut un des plus grands hommes de son siècle; ses œuvres ont été imprimées. Il persuada à Louis II d'abolir la pragmatique sanction, et mourut le 14 août 1464, lorsqu'il se disposait à faire la guerre aux Turcs. — Le troisième, monté sur le Saint-Siége en 1503, mourut vingt-un jours après son élection. — Le quatrième s'éleva par son mérite, et succéda à Paul IV en 1559. Il fit continuer le concile de Trente, et mourut le 9 décembre 1565, après avoir embelli Rome de plusieurs beaux édifices. — Le cinquième, né le 7 janvier 1504, lui succéda, et ses premiers soins furent de réformer les abus, de protéger les mœurs, de réprimer le luxe. Il mourut le premier mai 1572. On a de lui un volume de *lettres*. — Le sixième obtint la thiare en 1775, après la mort de Clément XIV. Il signala le commencement de son pontificat par des aumônes, des réformes et des projets de dessèchement des marais Pontins. Il rendit ainsi à l'agriculture un vaste territoire, et le purgea des vapeurs pestilentielles. Il fut conduit, pendant la révolution, à Valence en Dauphiné, où il mourut le 29 août 1798, après avoir déployé un courage supérieur à son infortune.

PIERRE (Saint), fils de Jean et frère de saint André, fut l'un des apôtres de J.-C., et le premier évêque de Rome.

PIERRE LE CRUEL, roi de Castille, succéda à son frère Alphonse II en 1350. Ses cruautés soulevèrent contre lui ses sujets qui prirent les armes et le chassèrent de ses états. Les Anglais le rétablirent sur le trône en 1367; mais ce ne fut pas pour long temps. Henri de Transtamare, son frère naturel, assisté des Français, le vainquit et le tua de sa propre main en 1368.

Il ne faut pas le confondre avec Pierre III, roi d'Aragon, qui succéda en 1276 à son père Jacques Ier, et ordonna le massacre des Français, nommé les *vêpres siciliennes*, en 1282.

PIERRE I, II et III, empereurs de Russie. Pierre Alexiowitz Ier, surnommé *le Grand*, czar ou empereur de Russie, né le 11 juillet 1672, monta sur le trône en 1682, et, pour éviter les maux d'une guerre civile, régna avec son frère Iwan qui mourut en 1696. Pierre demeura alors seul maître de l'empire, qu'il tira de la barbarie et de l'ignorance, et qu'il porta au plus haut degré de puissance. Son histoire tient du merveilleux. La Russie lui doit une armée, sa marine, tous ses établissemens, et c'est au milieu des guerres qu'il les créa. Il mourut le 28 janvier 1724, avec la réputation d'un des plus grands princes qui aient paru dans le monde, suivant les uns; suivant d'autres, laissant plutôt la réputation d'un homme extraordinaire que d'un grand homme, et couvrant les cruautés d'un tyran des dehors d'un législateur. Ce dernier portrait paraît le plus véritable. Voltaire a écrit sa vie en 2 vol. in-12. Il le peint sous des couleurs trop favorables, et pallie ses cruautés; mais, dans son histoire de Charles XII, il l'appelle moitié héros, moitié tigre, et avoue qu'il a été de ses propres mains l'exécuteur de ses sentences sur plusieurs criminels. Ce monarque possédait de grandes qualités et de grands vices. Jamais homme ne fut plus vif, plus laborieux, plus entreprenant, plus infatigable et plus dur à lui-même. Sensible à l'amitié, ardent dans ses goûts, colère, emporté, capricieux, il terrassait ses amis, les frappait, et tira quelquefois l'épée contre eux. Il fit condamner à mort son propre fils, qui expira le lendemain, fit couper la tête à son beau-frère et au confesseur de sa der-

ser. Si la Russie a été civilisée par ses soins, il faut avouer que cette politesse lui a coûté cher, et qu'en bonne philosophie, il vaut mieux rester un peu rustre dans le calme et l'obscurité, que d'acquérir quelques brillans dehors au prix de tant de meurtres et de tant d'horreurs. — Pierre II, fils d'Alexis Potrowitz, succéda en 1727 à l'impératrice Catherine, et mourut à 15 ans le 26 janvier 1730. L'événement le plus remarquable de son règne est la disgrâce du fameux Menzikoff. — Pierre III fut proclamé empereur de Russie, après la mort d'Elisabeth, le 5 janvier 1762. Son amour pour les plaisirs et les innovations causa la révolte de ses sujets. Il fut détrôné le 6 juillet de la même année, et sa femme fut reconnue impératrice souveraine, sous le nom de Catherine II; il mourut quelques jours après.

PIERRE, dit l'*hermite*, gentilhomme d'Amiens, quitta la profession des armes pour la vie de pélerin. Il partit vers l'an 1093 pour la Terre-Sainte, vint à Rome et obtint du pape Urbain II la permission de prêcher la Croisade. Son extérieur pénitent et son éloquence produisirent un tel effet, que partout on s'enrôlait pour cette expédition. Il retourna dans la Palestine à la tête d'une armée considérable, et fit des merveilles au siége de Jérusalem en 1099. Il mourut le 7 juillet 1115, dans l'abbaye de Neuf-Moutier, dont il était fondateur.

PIERRE, cardinal troubadour, qui mourut centenaire, au commencement du 14ᵉ siècle, fut le *Juvénal* de son temps; il eut le mérite rare de bien connaître les hommes, et de les peindre avec force dans ses *sirvènte*.

PIERRE DE SAINT LOUIS (le père), né en 1628, mort vers 1684, est l'auteur d'un poëme qui est un chef-d'œuvre de pieuse extravagance, ayant pour titre : *La Magdeleine au désert de la Sainte-Baume en Provence*.

PIGALLE (JEAN-BAPTISTE), célèbre sculpteur, né à Paris, en 1714, y mourut le 20 août 1785. Ses deux chefs-d'œuvres sont la statue de Voltaire et le tombeau du maréchal de Saxe, à Strasbourg.

PIGANIOL de la FORCE (JEAN-AYMAR), né en Auvergne en 1673, mort à Paris en 1753. Ses principaux ouvrages sont : *Une description historique et géographique de la France*, 15 vol. in-12; *Description de Paris*, 10 vol. in-12; *Voyage en France*, 2 vol. in-12, etc. Tous ces ouvrages ont été fort estimés et ne sont pas encore à dédaigner.

PIIS (ANTOINE-PIERRE-AUGUSTIN de), auteur comique, chevalier de la Légion-d'Honneur, membre de plusieurs sociétés savantes, né à Paris le 17 septembre 1755, suivit dès sa jeunesse la carrière des lettres. Nommé en 1784 secrétaire-interprète du comte d'Artois, il conserva cette place jusqu'à l'époque de la révolution. Sous la république, il eut plusieurs emplois administratifs, et sous l'empire le secrétariat-général de la préfecture de police de Paris, depuis 1800 jusqu'au 14 août 1815. Après avoir été l'un des fondateurs du théâtre du Vaudeville, il avait depuis long-temps cessé d'y travailler. Ses œuvres choisies, 4 vol. in-8, ont été publiées en 1810. Il est mort à Paris, le 23 mai 1832.

PILATE (PONCE), gouverneur de la Judée, essaya vainement de soustraire J.-C. à la fureur des Juifs, et finit par le condamner à mort.

PILATE du ROZIER (FRANÇOIS), né à Metz en 1756, fut un des premiers navigateurs aériens. Il fit différentes ascensions qui eurent un brillant succès; mais le 16 juin 1785, le feu ayant pris au ballon qui l'avait enlevé de Boulogne-sur-mer, il fut fracassé dans sa chute avec M. Romain son compagnon de voyage. C'était une *Montgolfière*. Les procédés dont on se sert maintenant sont moins dangereux.

PILES (ROGER de), peintre, né à Clamecy, en 1635, mort à Paris le 5 mai 1709. Ses *portraits* sont fort estimés. Il a laissé sur son art plusieurs ouvrages écrits avec beaucoup de précision, de justesse et de solidité, qui devraient être entre les mains de tous les peintres et de tous les graveurs.

PILLET (CLAUDE-MARIE), né à

Chambéry vers 1775, mort à Paris le 4 février 1826, un des principaux collaborateurs de la *Biographie universelle*, en a dirigé les travaux depuis le T. V., jusques et y compris le T. XLIV. Il joignait à de vastes connaissances la modestie et le goût du travail, et prenait même sur son nécessaire pour soulager sa famille et pour enrichir la bibliothèque de sa ville natale.

PILON (GERMAIN), sculpteur et architecte, mort à Paris, en 1590, fut un de ceux qui firent renaître en France le bon goût dans les deux arts qu'il cultivait. Entre autres ouvrages, il a fait toutes les sculptures du beau mausolée de Henri II, et il a exécuté celui de du Bellai.

PILPAY ou PIDPAY, bramine indien, florissait quelques siècles avant J.-C. Il s'est immortalisé par ses *Fables* traduites dans toutes les langues connues.

PINDARE, le prince des poètes lyriques, né à Thèbes dans la Béotie, vers l'an 500 avant J.-C., mort vers l'an 436. Il était au plus haut point de sa réputation dans le temps que Xercès voulut envahir la Grèce. Il ne nous reste que ses *Odes*. On sent en les disant cette impétuosité de génie, ces violens transports, cette impulsion divine qui caractérisent le véritable poète lyrique. La véhémence des figures, la hardiesse des images, la vivacité des expressions, l'audace des métaphores, l'harmonie des tours nombreux, la majestueuse précipitation du style, tout concourt chez lui à en faire le plus grand poète qui ait existé dans le genre de l'ode. Il n'a pas moins de grâce et de douceur que d'enthousiasme. Les éditions et les traductions en prose et en vers de ce grand poète sont très-nombreuses.

PIRANÉSI (JEAN-BAPTISTE), peintre, graveur et architecte célèbre, né à Venise en 1721, mort à Rome en 1778. On doit à son fils, né à Rome en 1748, mort à Paris le 27 janvier 1810, une très-belle *Collection des antiquités romaines et autres*, qui forme aujourd'hui 23 vol. in-fol.; elle est fort chère et on la trouve rarement bien complète.

PIRON (ALEXIS), né à Dijon, le 9 juillet 1689, mort le 21 janvier 1773. La comédie de la *Métromanie*, quelques *Epigrammes* excellentes et un petit nombre de pièces fugitives, dans lesquelles il a montré un esprit original et un vrai talent, sont ses titres de gloire et ce qui portera son nom à la postérité. Ses tragédies de *Gustave*, de *Cortez* et sa comédie des *Fils ingrats* ne sont pas sans mérite, et ses pièces du *Théâtre de la foire*, offrent des détails gracieux.

PISISTRATE, général athénien, se distingua par son courage, surtout à la bataille de Salamine; mais, après avoir été le défenseur de sa patrie, il voulut en être le tyran. Il s'empara de l'autorité souveraine les armes à la main, l'an 560 avant J.-C. Il fut chassé trois fois d'Athènes, et trois fois il y rentra. Il y mourut vers l'an 528. Il régna non en usurpateur, mais en père. Cicéron croit qu'il gratifia les Athéniens des *œuvres* d'Homère et qu'il les mit en ordre. Hippias et Hipparque ses fils lui succédèrent.

PISON, nom d'une des plus illustres familles de Rome, qui donna plusieurs grands hommes à la république: *Lucius Calpurnius Piso*, surnommé *Frugi* à cause de sa frugalité, consul, censeur et auteur d'*Annales* qui ne sont point parvenues jusqu'à nous; *Caius Calpurnius*, consul romain l'an 67 avant J.-C., qui montra beaucoup de fermeté dans l'exercice de ses fonctions; *Cnéius Calpurnius*, consul sous Auguste et gouverneur de Syrie sous Tibère, qui fit empoisonner Germanicus par ordre de cet empereur, et se donna la mort, l'an 20 de J.-C.; *Pison*, chef d'une conspiration contre Néron; et *Lucius Calpurnius*, sénateur romain qui, l'an 258, accompagna l'empereur Valérien dans la Perse. Il fut revêtu de la pourpre impériale par ses soldats. Valens marcha contre lui et lui fit ôter la vie l'an 261, après un règne de quelques semaines.

PISTON, sculpteur, élève de Tisicrate. Ses statues de Mars et de Mercure furent placées à Rome dans le temple de la Concorde.

PITHOU (PIERRE), né en 1535, à Troyes en Champagne, mort le 1er

novembre 1596. Ce célèbre jurisconsulte rendit de grands services à Henri IV, et fut l'un des auteurs de la satire Ménippée. Son principal ouvrage est un *Traité des libertés de l'église gallicane*, 4 vol. in-fol, qui suppose de grandes connaissances. On a encore de lui un grand nombre d'*Opuscules* et des éditions de plusieurs auteurs anciens qu'il a tirés de l'obscurité, comme *Phèdre*, *les nouvelles de Justinien*. François Pithou, son frère, mort le 25 janvier 1621, eut part à quelques-uns de ses ouvrages, et s'appliqua particulièrement à éclaircir le corps du *Droit canon*, 2 volumes in-fol. Il a publié aussi plusieurs ouvrages.

PITT (GUILLAUME), comte de Chatham, né le 15 novembre 1708, mort le 12 mai 1778, se livra particulièrement à l'étude de la politique, et fut principal ministre sous les rois Georges II et III. Il se signala surtout dans la guerre de 1757, et eut une grande influence sur tout ce qui se fit de son temps. Son désintéressement égalait sa vigilance et son habileté. L'Angleterre lui doit une grande partie de sa gloire militaire. Il fut inhumé à Westminster. Son fils Williams, né dans le comté de Kent, le 28 mai 1759, mort le 23 janvier 1806, hérita de ses talens et de sa haine contre les Français, rendit des services signalés à sa patrie; et, comme il faut être juste, même envers ses ennemis, on doit dire que ce fut un politique profond et un orateur froid, mais habile. L'ambition fut sa passion dominante.

PITTACUS, l'un des sept sages de la Grèce, naquit à Mitylène, chassa de sa patrie le tyran Méléagre, et commanda dans la guerre contre les Athéniens. Les Mityléniens lui offrirent la souveraineté qu'il accepta pour quelque temps, et y renonça dans la suite, après leur avoir donné des lois sages qu'il mit en vers.

PIZARRO (FRANÇOIS), fameux capitaine espagnol, né en 1475, découvrit le Pérou en 1525, et en fit la conquête. Les cruautés inouïes qu'il exerça sur les Indiens, souillèrent sa mémoire. Voyez les portraits qu'en trace Marmontel dans ses *Incas*. Pizarro fut assassiné le 19 juin 1541.

PLACE (De la). *Voyez* Laplace.

PLACIDIE (GALLA-PLACIDIA), fille de Théodose-le-Grand, née vers l'an 388. Faite prisonnière lors de la prise de Rome, par Alaric, elle épousa Ataulphe son beau-frère, et prit un tel ascendant sur ce prince barbare, qu'elle parvint à lui faire quitter l'Italie qu'il voulait saccager. Après sa mort, elle épousa Constance associé à l'empire, et mourut à Ravenne, le 27 novembre 450; elle était d'un courage au-dessus de son sexe.

PLANCINE, femme de Pison, partagea son crime d'empoisonnement de Germanicus, mais elle obtint sa grâce et sépara alors sa cause d'avec celle de son mari. Après la mort d'Agrippine, elle fut accusée de toutes parts, et contrainte, à l'exemple de Pison, de se donner la mort vers l'an 33 de J.-C.

PLANCUS (CAÏUS-PLOTIUS), proscrit par les triumvirs Antoine, Lépide et Octave, se cacha et vint ensuite présenter sa tête aux soldats, pour arracher aux supplices ses esclaves qui souffraient tout, en disant qu'ils ignoraient où était leur maître.

PLANTIN (CHRISTOPHE), un des plus célèbres imprimeurs du seizième siècle, né en 1514, à Mont-Louis en Touraine, de parens pauvres et obscurs, après s'être perfectionné dans les principaux ateliers de France, s'établit à Anvers, se fit bientôt une grande réputation par la correction et la beauté des ouvrages sortis de ses presses, acquit une fortune considérable dont il fit le plus noble usage, et mourut le 1er juillet 1589. Le chef-d'œuvre de cet imprimeur est la nouvelle édition de la Bible polyglotte d'Alcala, qui parut de 1569 à 1572, en 8 volumes grand in-fol. Il en existe un exemplaire sur vélin à la bibliothèque du roi.

PLANUDES (MAXIME), moine grec de Constantinople, qui florissait vers l'an 1327, est auteur d'une vie d'Esope pleine d'absurdités et d'anachronismes grossiers. Il y joignit plusieurs *Fables* composées par lui-même.

PLATEN (le comte de), ex-gou-

verneur-général de Norwège, né dans l'île de Rugen, en mai 1766, mort à Christiania en janvier 1830, destiné fort jeune encore au service de mer, avait, depuis sa dix-septième jusqu'à sa vingtième année, voyagé dans presque toutes les parties du monde. C'est à son génie, à ses lumières, à sa persévérante activité que l'on doit l'exécution du projet, formé depuis des siècles, de faire communiquer la mer du Nord avec la mer Baltique. Il était directeur-général de la grande entreprise du *canal de Gotha*, qui fait l'admiration de l'Europe et la gloire de la Suède.

PLATON, fils d'Ariston et chef de la secte des académiciens, né à Athènes vers l'an 429 avant J.-C. Ce philosophe fut l'un des plus beaux génies qui aient paru dans le monde : l'étendue de ses connaissances, la douceur de son caractère et l'agrément de sa conversation, répandirent son nom dans les pays les plus éloignés et lui attirèrent une grande quantité d'élèves qu'il forma à la philosophie. La sienne contient tout ce que les plus excellens esprits de la Grèce ont pensé de plus juste et de plus raisonnable. Son nom de *Platon* lui vient de ses épaules larges et carrées. Il mourut vers l'an 348 avant J.-C.

PLATON, poète grec, florissait un siècle après le philosophe. Il fut contemporain d'Euripide et passa pour le chef de la moyenne comédie. Il ne nous reste que des fragmens de ses pièces, ils prouvent qu'il avait du talent.

PLAUTE (MARCUS-ACCIUS-PLAUTUS), très-célèbre poète comique latin, né à Sarsine, ville d'Ombrie, mort l'an 184 avant J.-C. Il nous reste de lui vingt comédies. On lui reproche de la négligence dans la versification, des plaisanteries basses et des jeux de mots ridicules; mais on admire la pureté, la facilité de son style et ses railleries ingénieuses; en un mot, le bon l'emporte de beaucoup sur le mauvais. Il a moins d'art et plus d'esprit que Térence, ses intrigues sont mieux ménagées, les incidens plus variés, et l'action est plus vive dans ses comédies que dans celles de son rival. Il a surtout ce *vis comica* qui distingue notre inimitable Molière. La meilleure édition de *Plaute* est celle de Barbou, 3 vol. in-12. Il a été traduit plusieurs fois.

PLAUTIEN (FLAVIUS-PLAUTIANUS). Condamné à l'exil, par Pertinax, alors proconsul d'Afrique, il s'attacha à Sévère qui, devenu empereur, le fit préfet de Rome et lui procura le consulat. Il devint avide et cruel. Ayant conspiré contre Sévère et son fils, Plautien fut découvert et mis à mort en 204.

PLAUTILLA (FULVIA), sa fille, épouse de Caracalla, fut égorgée par ordre de son mari.

PLESSIS-RICHELIEU (ARMAND-JEAN du), né à Paris le 5 septembre 1585, mort le 4 décembre 1642, célèbre cardinal et principal ministre d'état sous Louis XIII, fut un des plus habiles politiques et des plus grands génies que la France ait produits. Aucun ministre n'a plus contribué à la gloire de son pays. Il réduisit la Rochelle sous l'obéissance du roi, prit Pignerol, s'empara de la Savoie et abaissa l'orgueil et la trop grande puissance de la maison d'Autriche. En même temps il fit fleurir les arts, les sciences et les lettres, établit le jardin des Plantes à Paris, fonda l'Académie française, bâtit le Palais-Royal, et prépara le beau siècle de Louis XIV. Il écouta trop sa haine et ses passions. On lui reprocha la mort de Montmorency, de Cinq-Mars et du président de Thou. Cette maison a produit plusieurs autres personnages célèbres, entre autres, Louis-François-Armand, duc de Richelieu, maréchal de France, né le 13 mars 1696, mort le 8 août 1788, à 92 ans. Il se distingua par son courage et son amabilité, défendit Gênes, prit Mahon, contribua au gain de la bataille de Fontenoy, mais l'amour du plaisir nuisit à sa gloire.

PLÉVILLE-LE-PELLAY (GEORGE-RENÉ), né à Granville en 1726, s'embarqua comme mousse à 12 ans, eut à 20 la jambe emportée par un boulet de canon; successivement lieutenant de frégate, capitaine de brûlot, lieutenant de port, capitaine

de vaisseau après les guerres d'Amérique, membre des comités de marine et de commerce en 1794, chef de division au ministère de la marine, ministre plénipotentiaire en 1797, au congrès de Lille, ministre de la marine, vice-amiral en 1798, sénateur en 1796, et grand officier de la Légion-d'Honneur, aussi désintéressé qu'habile et brave; il mourut en 1805, à près de 80 ans.

PLINE l'Ancien, savant naturaliste, né à Vérone, fut suffoqué par les flammes à cinquante-six ans, l'an 79, en voulant examiner de trop près l'embrasement du Vésuve. Il porta les armes avec distinction, devint intendant en Espagne, et fut employé en diverses affaires importantes, par Vespasien et Titus, qui l'honorèrent de leur estime. De tous ses ouvrages, il ne nous reste que son *Histoire naturelle*, ouvrage rempli d'érudition. Le style en est dur, serré, souvent obscur, mais on y trouve de l'énergie, de la force, de la hardiesse, tant pour les expressions que pour les pensées. L'auteur joint à ces qualités une merveilleuse fécondité d'imagination, pour peindre et rendre sensibles les objets qu'il décrit. Son histoire naturelle a été traduite en français, par M. Poinsinet de Sivry, en 12 vol in 4. M. Panckouke en publie une nouvelle traduction.

PLINE le Jeune, neveu et fils adoptif du précédent, fut disciple de *Quintilien*, et s'éleva par son merite, jusqu'aux premières charges sous l'empire de Trajan. Il parvint même au consulat, et c'est alors qu'il prononça le *panégyrique de Trajan*, regardé comme un chef-d'œuvre. On a encore de lui des *lettres* pleines d'esprit et de politesse. M. de Sacy en a donné une très-bonne traduction, 2 vol. in 12.

PLOTIN, platonicien, né à Lycopolis en Egypte, mort dans la Campanie, l'an 270 de J.-C. Après avoir voyagé en Perse et dans les Indes, pour s'instruire auprès des philosophes de ces nations, il passa à Rome où il enseigna la philosophie, et fut traité avec beaucoup de respect. Il a écrit cinquante-quatre traités qui roulent sur des matières abstraites; sa vie a été écrite par Porphyre, le plus illustre de ses disciples.

PLOTINE, femme de l'empereur Trajan, morte l'an 129, se distingua par sa modestie et sa bonté. Elle fit diminuer les impôts et contribua à l'adoption d'Adrien qui, par reconnaissance, lui conserva l'autorité qu'elle avait sous Trajan.

PLUCHE (Antoine), né à Reims en 1688, mort le 19 novembre 1761. On doit à cet abbé *le Spectacle de la nature*, 9 vol. in-12, ouvrage instructif et agréable, écrit avec autant de clarté que d'élégance; *l'Histoire du ciel*, 2 vol. in-12, qui fait suite à l'ouvrage précédent: c'est presque une mythologie complète, fondée sur des idées neuves et ingénieuses; *la Mécanique des langues* et autres bons ouvrages. Tous ceux de Pluche peuvent être mis avec la plus grande, confiance dans les mains de la jeunesse; il n'existe pas d'auteur dont la morale soit plus pure. Il possédait les qualités qui font l'honnête homme et le savant.

PLUTARQUE, né à Chéronée dans la Béotie, l'an 48 ou 50 avant J.-C., célèbre philosophe, historien et orateur grec. Trajan l'honora de la dignité consulaire, l'envoya en Illyrie en qualité d'intendant, et l'employa en diverses négociations importantes. On lui doit les *Vies des hommes illustres grecs et romains* et des *traités de morale*. Ces ouvrages sont remplis d'érudition et de réflexions sages et judicieuses. Il y en a plusieurs traductions, entre autres celles d'Amyot, de madame Dacier et de Ricart.

POINSINET (Antoine-Alexandre-Henri), né à Fontainebleau le 17 novembre 1735. Quoiqu'il ait beaucoup travaillé pour le théâtre, son opéra d'*Ernelind*, et sa petite comédie du *Cercle* forment à peu près sa réputation. Il en eut une fort singulière pour sa crédulité excessive, bien qu'il fût homme d'esprit: c'est pour lui que fut créé le mot de *mystification*. Il se noya dans le Guadalquivir en Espagne, le 7 juin 1769.

POINSINET DE SIVRY (Louis),

parent du précédent, né à Versailles le 20 février 1733, mort à Paris le 11 mars 1804, a donné plusieurs tragédies et publié une traduction d'Aristophane, de Sapho, Bion et Moschus, et de l'histoire naturelle de Pline. Il fut instruit, laborieux et malheureux

POIRIER (dom GERMAIN), savant bénédictin de la congrégation de Saint Maur, de l'Académie des inscriptions et de l'Institut, né à Paris en 1724, mort en 1803, embrassa la vie monastique avant l'âge de 15 ans; après avoir professé la philosophie et la théologie dans les maisons de son ordre, il devint garde des archives de l'abbaye de Saint-Denis, et dans le travail qu'il entreprit pour les mettre dans un nouvel ordre, acquit de vastes connaissances d'histoire et de diplomatique. Son excessive parcimonie dans l'habillement et dans la nourriture, à laquelle on eût été tenté d'attribuer un tout autre motif, n'était que le moyen de suffire à une inépuisable charité. On a de lui le 21e volume du *Recueil des historiens de France*, et plusieurs *Mémoires* lus à l'Académie des inscriptions.

POISSON (RAYMOND), comédien et poète comique, né à Paris où il mourut en 1690. Il a donné de petites pièces en un acte dans le genre bouffon. C'est au petit-fils du précédent, mort le 4 août 1740, que l'on doit *le Procureur arbitre* et *l'Impromptu de campagne*. Le dernier de ce nom obtint les mêmes succès dans la comédie, et mourut le 24 août 1753.

POISSON, marquise de Pompadour, favorite de Louis XV, se mêla beaucoup trop des affaires d'état, et décida la malheureuse guerre de 1756. Née en 1722, elle mourut le 14 avril 1764, à quarante-quatre ans. Il y a sur elle une foule de mémoires particuliers.

POLÉMON, philosophe grec, né dans le territoire d'Athènes, mort vers l'an 272 avant J.-C. Ce fut Xénocrate qui le rendit sage et l'un de ses disciples; il lui succéda ensuite et mérita l'estime des Athéniens.

POLÉMON, orateur grec, qui florissait sous Trajan. On a de lui des *harangues* in-8, en grec et en latin.

POLÉMON Ier, roi de Pont, obtint ce royaume du triumvir Marc-Antoine, dont il était l'ami et auquel il resta fidèle jusqu'à sa mort. Octave lui donna la souveraineté du Bosphore. Sa mort arriva l'an 38 de J.-C.

POLÉMON II, fils du précédent, fut reconnu par l'empereur Caligula souverain des états de son père, dès que ce dernier eut cessé de vivre. Sur la fin de ses jours il céda le royaume de Pont aux Romains.

POLIGNAC (MELCHIOR de), né au Puy en Velay le 11 octobre 1661, mort à Paris le 20 novembre 1741. Ce cardinal fut employé dans plusieurs négociations importantes. On lui doit un poëme latin intitulé *Anti-Lucrèce*, dans lequel il réfute le système et la doctrine d'Épicure, et qui a été traduit par M. de Bougainville. Polignac aimait et protégeait les gens de lettres, sa conversation était douce, amusante et instructive. L'illustre maison du Languedoc, de ce nom, a produit plusieurs autres personnages distingués.

POLINIÈRE (PIERRE), le père de la physique expérimentale en France, prédécesseur de Nollet, naquit le 8 septembre 1671, et mourut le 9 février 1734.

POLITIEN (ANGELUS-POLITIANUS), né en Toscane le 14 juillet 1454, mort à Florence le 24 septembre 1494. On a de lui une traduction latine d'Hérodien, aussi pure que fidèle, des poésies latines, *l'Histoire de la conjuration des Pazzi*, écrite en latin avec plus d'élégance que de vérité, et autres ouvrages. Ils décèlent un homme d'esprit dont le génie se plie à tout, aux vers, à la prose, à la philosophie, à l'histoire, etc.

POLLIO (CLAUDIUS), mentionné par Pline, fut disciple du stoïcien Musonius Rufus, et mit par écrit les leçons de son maître. Il faut le distinguer de Valerius Pollio, grammairien d'Alexandrie, et du sophiste Pollio Trallianus.

POLLION (CAÏUS-ASINIUS-POLLIO), consul et orateur romain, se fit un grand nom sous Auguste, par ses exploits et par ses écrits. Il ne nous reste de lui que quelques *lettres* qu'on

trouve parmi celles de Cicéron. Virgile et Horace lui ont assuré l'immortalité par leurs poésies.

POLLUX (Julius), grammairien et sophiste célèbre du siècle de Marc-Aurèle, né vers la fin du règne d'Adrien, à Naucratis en Egypte, mort âgé de 68 ans, peu de temps après Commode. Le seul ouvrage de Pollux que nous possédions aujourd'hui est son *Lexique*, connu sous le nom d'*Onomasticon*. La meilleure édition est celle de Wetstein, faite par Léderlin et Hemsterhuys, Amsterdam, 1706, 2 vol. in-fol.

POLUS, célèbre acteur d'Athènes, contemporain de Périclès. Il attirait une très-grande affluence de spectateurs, et employa sa fortune en bienfaits.

POLYBE, célèbre historien grec, et l'un des plus judicieux écrivains de l'antiquité, né à Mégalopolis, vers l'an 203 avant J.-C., mourut vers l'an 121. Il avait composé une histoire universelle en quarante livres, mais il ne nous reste que les cinq premiers, et des extraits des autres. Elle convient surtout aux hommes d'état et aux militaires. Elle a été traduite, et le chevalier Folard a donné sur cet auteur un excellent commentaire.

POLYBE DE COS, célèbre médecin, disciple et gendre d'Hippocrate, après la mort duquel il instruisit les jeunes médecins de la Grèce. On le dit auteur de plusieurs ouvrages qui existent encore aujourd'hui.

POLYCLES, sculpteur, contemporain de Praxitèle, fit plusieurs statues que l'on voyait à Rome au portique d'Octavie.

POLYCLETE, sculpteur de Sicyone, vivait vers l'an 232 avant J.-C. Les connaisseurs lui donnèrent la première place dans son art, et la seconde à Phidias.

POLYCLETE d'ARGOS, autre sculpteur, a été confondu par Pline avec le précédent. Le *Docyphore* et *la statue de Junon* étaient ses chefs-d'œuvre.

POLYCRATE, tyran de Samos, vers l'an 532 avant J.-C. Il régna d'abord avec un bonheur extraordinaire, mais dans la suite Oronte, l'un des satrapes de Cambyse, le fit mourir en croix, l'an 524 avant J.-C.

POLYDORE-VIRGILE, né en Italie, vers 1470, mort en 1555, a écrit une *Histoire d'Angleterre*, *de inventoribus rerum*, où l'on trouve beaucoup de recherches, un *Traité des prodiges*, et un *Recueil d'adages et de proverbes*.

POLYEN, écrivain de Macédoine, célèbre par un *Recueil de stratagèmes* qu'il dédia aux empereurs Antonin et Verus. On en a plusieurs éditions en grec et en latin, et une traduction française sous ce titre, *les Ruses de guerre de Polyen*, deux vol. in-12. Il ne faut pas le confondre avec Jules Polyen, dont on a quelques épigrammes grecques.

POLYGNOTE, peintre grec de Thase, orna de peintures un portique d'Athènes. Il florissait vers l'an 422 avant J.-C.

POLYMNESTE, poète musicien de Colophon, ville d'Ionie, mentionné par Plutarque comme ayant introduit à Lacédémone diverses sortes de danses.

POLYPHONTE, tyran de Messène, fut tué par Téléphon, fils de Cresphonte et de Mérope, qui avait échappé à sa fureur, lorsqu'en usurpant le trône il massacra tous les princes de la maison royale. Voyez la belle tragédie de Mérope par Voltaire.

POMBAL (Sébastien-Joseph CARVALHO, marquis de), né en 1699, mort le 8 mai 1782. Ministre du roi de Portugal, Joseph Ier, il s'empara de toute sa confiance, et gouverna despotiquement avec beaucoup de hauteur et par les moyens les plus iniques, faisant emprisonner ou périr sur l'échafaud tous ceux qui lui portaient ombrage. Pour étouffer les murmures, il donnait tous ses soins aux grandes parties de l'administration, créa une marine, encouragea les manufactures et les arts, et fit fleurir le commerce. Après la mort de Joseph Ier, il fut disgracié. C'est pendant son ministère que les jésuites furent renvoyés du Portugal. On a publié ses *mémoires* en cinq volumes in-8. Il n'y règne pas d'impartialité.

POMPADOUR, Voyez Poisson.

POMPÉE-le-GRAND, célèbre romain, fils de Pompée Strabon et de Lucilia, né l'an 106 avant J.-C. Après s'être distingué par ses exploits militaires, il parvint au consulat l'an 75 de J.-C.; il rétablit la puissance des tribuns, extermina les pirates, remporta de grands avantages contre Tigrane et contre Mithridate, soumit plusieurs peuples et versa dans le trésor public des sommes immenses. Il se réunit à Crassus et à César pour former le triumvirat, et épousa Julie, fille de ce dernier. Le haut point de gloire où il était parvenu n'était balancé que par celui de César. L'un commandait à Rome, l'autre dans les Gaules; celui-ci ne voulait point de maître, celui-là point d'égal; la jalousie se mit bientôt entre ces deux grands hommes, et la célèbre bataille de Pharsale, si fatale à la liberté des Romains, mit fin à leur querelle. Pompée vaincu se sauva en Egypte, où le roi Ptolomée lui fit couper la tête, dans la cinquante-sixième année de son âge et l'an 49 avant J.-C. César demeura maître de l'empire. Pompée avait usé de la puissance avec beaucoup de modération, et sa mort fut très-sensible aux Romains.

POMPÉE (Cnæius et Sextus), fils du précédent, furent défaits par Jules-César en Espagne, l'an 45 avant J.-C., à la bataille de Munda; Cnæius y fut tué; plus tard Sextus fut mis à mort en Arménie, l'an 35, par ordre d'Antoine.

POMPÉE. V. Trogue.

POMPEÏA, fille de Quintus-Pompée, fut la troisième femme de Jules-César, qui la répudia bientôt en disant que la femme de César ne devait pas même être soupçonnée.

POMPEIEN, simple chevalier romain, parvint au consulat par son courage et ses vertus. Il épousa Lucile, fille de Marc-Aurèle, veuve de Lucius Verus. Il fut homme de bien, grand homme de guerre, l'oracle du sénat et le Caton de son siècle.

POMPIGNAN. Voyez Lefranc-de-Pompignan.

POMPONIUS-MELA, géographe de Mellaria, florissait au premier siècle. Sa géographie *de situ orbis*, en trois livres, est exacte et méthodique.

POMPONIUS-SECUNDUS, poète latin, consul sous le règne de Caligula, avait fait plusieurs *tragédies* qui n'existent plus, et dont Pline et Quintilien font l'éloge.

POMPONIUS-LÆTUS (Julius), écrivain italien, mort en 1495. On a de lui un *Abrégé de la vie des Césars*, *de romanæ Urbis vetustate*, et des *Commentaires sur Quintilien*, *Virgile*, *Columelle*, etc.

PONCE TREBATI (Paul), sculpteur florentin, se distingua particulièrement dans l'exécution du tombeau de Louis XII; les statues nues de ce prince et d'Anne de Bretagne, sont de lui et d'une grande perfection.

PONIATOWSKI (le prince Joseph), neveu du dernier roi de Pologne, né à Varsovie le 7 mai 1763, servit avec distinction, en 1792, contre les Russes. On connaît ses brillans exploits dans l'armée française, dans les funestes campagnes de 1812 et 1813. Resté sur les bords de la Pleiss pour couvrir la retraite, il tenta de passer cette rivière à la nage, et il y périt le 18 octobre 1813, regretté de toute l'armée, et emportant même l'estime et l'admiration des ennemis. Il venait d'être fait maréchal. Il joignait à une grande bravoure l'aménité des mœurs, l'élégance des manières et une loyauté chevaleresque.

PONT-DE-VESLE (Antoine de Ferriol, comte de), né le 1er octobre 1697, mort à Paris le 3 septembre 1774, est connu par trois comédies, *le Complaisant*, *le fat puni* et le *Somnambule*.

POPE (Alexandre), né à Londres le 8 juin 1688, mort le 30 mai 1744. Son *Essai sur la critique* le plaça au rang des plus beaux génies de l'Angleterre. Il a été traduit en français par l'abbé du Resnel. Le plus important des ouvrages de Pope est une traduction en vers de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*; on y trouve la richesse, la force, la majesté de la poésie de l'Homère grec. On a encore de lui *le Temple de la Renommée*, *la Boucle de cheveux enlevée*, *la Dunciade*, *l'Es-*

sai sur l'homme, mis en vers français par Delille et Fontanes, etc. Pope passe pour le poète le plus élégant, le plus correct et le plus harmonieux de l'Angleterre ; mais il lui manque l'ordre et l'invention. Tous ses ouvrages ont été traduits en français, en 8 vol. in-8.

POPILIUS, député vers Antiochus roi de Syrie, pour lui défendre d'attaquer Ptolomée, roi d'Egypte et allié du peuple Romain. Le monarque syrien voulut éluder par adresse la demande des Romains; mais Popilius aperçut son dessein, et, traçant avec sa baguette un cercle autour d'Antiochus, il lui défendit d'en sortir avant d'avoir donné une réponse définitive. Antiochus intimidé renonça à son projet, l'an 168 avant J.-C.

POPILIUS (Lénas), l'un des satellites de Marc-Antoine, se chargea de tuer Cicéron, qui par son éloquence lui avait conservé la vie.

POPPÉE (Poppea-Sabina), elle avait tout, dit Tacite, hors des mœurs. Mariée à Rufus Crispinus, elle fut enlevée par Othon et devint la femme de Néron, qui répudia pour elle sa femme Octavie. Ce monstre lui donna un coup de pied dans le ventre lorsqu'elle était enceinte, et elle en mourut l'an 65 de J.-C.

PORCELLETS (Guillaume des), gentilhomme provençal, que sa haute probité, sa sagesse et la douceur de son gouvernement firent seuls épargner à Palerme pendant l'horrible massacre des Vêpres Siciliennes, en 1282.

PORCIE, fille de Caton d'Utique et femme en premières noces de Bibulus, puis de Brutus, se rendit célèbre par son courage. Ne voulant point survivre à ce dernier, elle avala des charbons ardens, et mourut l'an 42 avant J.-C. — Il y a eu une autre Porcie, sœur de Caton d'Utique, de laquelle Cicéron parle avec éloge.

PORÉE (Charles), jésuite, né près de Caen en 1675, mort le 11 janvier 1741, professa la rhétorique au collége Louis-le-Grand, avec une réputation extraordinaire. On a publié une partie de ses harangues et de ses poésies latines, dans lesquelles on remarque beaucoup d'esprit, des pensées ingénieuses et vives. On a encore de lui des *tragédies* et des *comédies* latines : on trouve dans les premières des morceaux pleins d'élévation, de noblesse et de pathétique; dans les secondes, un comique gracieux et toujours décent. Son frère écrivit aussi des dissertations et des mémoires intéressans.

PORPHYRE, philosophe platonicien, né à Tyr l'an 223 de J.-C., passa à Rome, où il enseigna avec beaucoup de succès. Il mourut sous Dioclétien. Il nous reste de lui plusieurs écrits.

PORPHYRE (Publius-Optatianus), poète latin, florissait sous l'empire de Constantin-le-Grand, et fut deux fois préfet de Constantinople. Il composa en vers le panégyrique de cet empereur, ce qui lui valut le rappel de l'exil où il était alors. On connaît de lui *l'Autel*, la *Flûte* et *l'Orgue*, pièces de vers ainsi nommées parce que l'auteur leur a donné, par le contour de ses vers, la forme de ces objets.

PORPORA (Nicolo), né à Naples en 1685, y mourut vers 1767. L'un des plus célèbres compositeurs de l'Italie, il se fit admirer dans tous les genres. Son vaste génie les embrassa tous; l'église, les salons, les théâtres ont également des chefs-d'œuvre de sa composition. Le caractère de ses ouvrages est le grand et le sérieux.

PORSENNA, roi d'Etrurie, alla assiéger Rome l'an 507 avant J.-C., pour rétablir Tarquin-le-Superbe ; mais le courage de Clélie, d'Horatius-Coclès et de Mutius-Scævola l'obligea de se retirer. Il mourut peu de temps après.

PORTA (Jean-Baptiste), Napolitain, né vers 1550, mort le 4 février 1615, à soixante-dix ans, est connu surtout par un *Traité de la magie naturelle* et un autre *Traité de la physionomie*, remplis d'idées chimériques et extravagantes. C'est à lui que l'on doit l'invention de la chambre obscure.

PORTAL (Antoine, baron), célèbre médecin, de l'Académie des sciences, président de l'Académie de médecine, professeur d'anatomie au Muséum et au collége de France, commandeur de la Légion-d'Honneur, chevalier de Saint-Michel, premier médecin des rois Louis XVIII et Charles X, né à Gaillac, le 5 janvier 1742, mort à Paris le 23 juillet 1832, à 90 ans 6 mois 18 jours, doyen des médecins, a publié de nombreux ouvrages, dont les plus importans sont : 1° *Précis de chirurgie pratique*, 1768; 2° *Histoire de l'anatomie et de la chirurgie*, 4 vol. in-8, 1779; 3° *Des effets des vapeurs méphytiques et des moyens de rappeler les suffoqués à la vie*, écrit qui a eu 9 éditions et qui a été traduit en plusieurs langues. La ville de Gaillac (Tarn) a décidé que la rue Saint-Pierre, dans laquelle il est né, porterait le nom de *Portal*.

PORTALIS (Jean-Etienne-Marie), né au Beausset en Provence, le premier avril 1746, reçu avocat au parlement d'Aix à 21 ans, se plaça dès son début parmi les jurisconsultes et les orateurs les plus distingués de cette époque. Placé, malgré sa jeunesse, à la tête de l'administration de sa province, il y obtint les mêmes succès, reparut au barreau avec le même éclat, et défendit avec courage, en 1788, contre les entreprises de l'archevêque de Sens, les institutions de la Provence. Retiré à la campagne dès 1790, il fut forcé de quitter cet asyle en 1792, se réfugia à Lyon et n'échappa, en 1793, à une mort certaine, que par une prompte fuite. Incarcéré à Paris vers la fin de 1793, il ne sortit de prison que plusieurs mois après la chute de Robespierre. Nommé au conseil des anciens, il combattit les mesures violentes par lesquelles le Directoire voulait masquer sa faiblesse, fut proscrit au 18 fructidor (4 septembre 1797), se réfugia en Allemagne, et ne revint en France qu'en 1800, entra au conseil d'état, et fut d'abord directeur, puis ministre des cultes, fonctions qu'il remplit avec l'approbation des différentes communions religieuses. En 1807, menacé de cécité, il subit sans succès une opération douloureuse, et mourut le 25 août de la même année. Son fils a publié après la mort de l'auteur, un ouvrage très-remarquable, sous le titre de *Traité sur l'usage et l'abus de l'esprit philosophique pendant le XVIIIe siècle*, Paris, 1802, 2 vol in-8.

PORTE-DU-THEIL (François-Jean-Gabriel de la), né à Paris en 1742, suivit d'abord avec distinction la carrière des armes, quitta le service à la paix de 1763, et se livra tout entier à la culture des lettres, et fut admis à l'Académie des inscriptions. Parti en 1776, comme membre du comité des *chartes*, établi pour la recherche des monumens historiques, après plusieurs années de séjour en Italie, il en rapporta dix-sept à dix-huit mille pièces, propres à jeter un nouveau jour sur l'histoire générale de l'Europe, aux treizieme et quatorzième siècles. Nommé conservateur de la bibliothèque du roi, il mourut en 1815. On a de ce savant laborieux une traduction des hymnes de Callimaque, une trduction d'Eschyle, insérée dans une nouvelle édition du *Théâtre des Grecs*, un grand nombre de *Mémoires* dans les recueils de l'Académie des inscriptions et de l'Institut, dont il était membre, et dans les *Notices* des manuscrits de la Bibliothèque du roi. Il a laissé incomplets et inédits plusieurs autres ouvrages.

PORUS, roi d'une partie des Indes, fut défait par Alexandre-le-Grand, qui, frappé de sa fierté dans le malheur, lui rendit ses états et lui accorda son amitié. Il suivit ensuite ce conquérant pendant le cours de son expédition dans les Indes.

POSIDONIUS d'Apamée, célèbre philosophe stoïcien, florissait vers l'an 30 avant J.-C., et tenait son école à Rhodes. Pompée, à son retour de Syrie, fut exprès à Rhodes pour l'entendre. C'est lui qui s'écriait dans un accès de goutte : O douleur! je n'avouerai jamais que tu sois un mal. On peut souhaiter son courage aux goutteux.

POSTEL (Guillaume), né en 1510 en Normandie, mort en 1581.

Ses ouvrages scientifiques sont innombrables. François I[er] et la reine de Navarre le regardaient comme *la merveille de leur siècle*, et Charles IX l'appelait son *philosophe*. Il devint fou.

POSTHUME (Marcus-Cassius), général romain, fut proclamé empereur en 261, après la mort de Valérien, assassiné par ses troupes. Il gouverna avec gloire et associa son fils à l'empire. Il furent assassinés tous les deux, par leurs soldats, en 267. Leurs grandes qualités méritaient un meilleur sort.

POSTHUMIUS (Aulus), créé dictateur dans la guerre excitée par la fuite de Tarquin chez Manlius, son gendre, général des Tusculans, l'an 496 avant J.-C.

POSTHUMIUS (Lucius), consul après la bataille de Cannes, partit pour les Gaules avec une armée. Il fut défait par les Boïens, qui habitaient le Bourbonnais, et resta sur le champ de bataille.

POTAMON, philosophe d'Alexandrie, contemporain d'Auguste. Ses disciples furent nommés *Eclectiques*, parce qu'ils choisissaient parmi les écoles de philosophes, les opinions qui leur paraissaient les plus convenables.

POTEMKIN (Grégoire-Alexandre), né en septembre 1736, mort le 15 octobre 1791. Célèbre général russe. Catherine II le combla d'honneurs et de richesses. Il se signala contre les Turcs et plus encore par son goût pour les arts. Il avait du courage et de l'audace, mais il était impérieux et violent.

POTTER (Paul), peintre hollandais, né en 1625, mort le 15 janvier 1654, a excellé dans le paysage.

POTHIER (Robert-Joseph), célèbre jurisconsulte, né à Orléans, le 16 janvier 1699, mort le 2 mars 1772. Ses ouvrages sont très-estimés, et forment 12 vol. in-8; le plus connu a pour titre *Pandectes de Justinien*.

POUPELINIERE (le Riche de la) mort à Paris le 5 décembre 1762, fermier général. Il fut par vanité le protecteur des gens de lettres qui l'encensaient et l'appelaient *Pollion*. Piron, choqué un jour des airs d'importance qu'il se donnait, lui dit: Allez cuver votre or.

POURTALÈS (Jacques-Louis de), né le 9 août 1722, à Neufchâtel en Suisse, fonda sous son nom en 1753, une maison de commerce dont le siége était dans cette ville, mais qui avait des comptoirs dans toutes les grandes places de l'Europe, se fit estimer par sa droiture et par la simplicité de ses manières, et acquit une immense fortune, dont il fit l'usage le plus noble et le plus bienfaisant.

POUSSIN (Nicolas), né aux Andelys en Normandie, en 1594, mort à Rome le 19 novembre 1665, fut appelé *le Raphaël de la France*. Il excellait surtout dans le dessin et dans l'expression des passions. Sa composition est à la fois sage et remplie de noblesse, ses inventions sont ingénieuses et sans anachronisme; son style est grand et héroïque.

PRADON (Jean-Nicolas), né à Rouen, mort à Paris en janvier 1698. Les ennemis de Racine se servirent de ce mauvais poète pour chagriner un grand homme, et Pradon ne rougit pas de se prêter à leurs cabales. Sa tragédie de Phèdre n'est connue que par l'honneur qu'elle eut d'être opposée un moment au chef-d'œuvre de Racine. Jamais peut être l'esprit de parti n'avait produit de scène plus absurde. Dénué de connaissances et d'études, versificateur trivial et d'une fécondité malheureuse, mais plein d'orgueil et surtout d'animosité contre la satire, son nom est devenu une injure; mais ses tragédies de Tamerlan et de Régulus ne sont pas tout-à-fait méprisables.

PRATINAS, poète tragique grec, né dans le Péloponèse, florissait vers l'an 500 avant J.-C. On a quelques fragmens de ses pièces: il était contemporain d'Eschyle et de Cheryle, et fut leur concurrent. Sur cinquante pièces, il a fait trente-deux farces connues sous le nom de *Satires*.

PRAXAGORAS d'Athènes, vivait sous Constantin vers l'an 345 de J.-C. On a de lui *l'Histoire des rois d'Athènes*, et *la Vie de Constantin*.

PRAXILLE, dame de Sicyone, qui

florissait vers l'an 492 avant J.-C., inventa une espèce de vers qui prit son nom.

PRAXITELE, sculpteur célèbre, florissait vers l'an 364 avant J.-C. Tous les écrivains ont parlé avec éloge de ses statues et surtout de la Vénus qu'il fit pour la ville de Gnide. Il fut épris de Phryné à laquelle il donna son plus bel ouvrage. *Voyez* cette dernière.

PREAMENEU (Félix Jules-Jean-BIGOT de), né en Bretagne vers 1750, mort à Paris le 30 juillet 1825, de l'Académie française, d'abord juge au quatrième arrondissement de Paris, député à l'assemblée législative, où il montra de la sagesse et de la modération, disparut de la scène politique après le 10 août. Nommé par le gouvernement consulaire commissaire près le tribunal de cassation, il passa au conseil-d'état où il présida la section de législation, et prit part à la rédaction du projet de Code civil. Créé comte et grand officier de la Légion-d'Honneur, il succéda (5 janvier 1808) à M. Portalis dans le ministère des cultes, remplit avec honneur ces fonctions difficiles, les perdit à la première restauration, les reprit pendant les Cent-Jours, fit partie alors de la Chambre des pairs, et fut définitivement écarté des affaires publiques.

PRENESTINUS, préteur dans l'armée de Papirius Cursor, vers l'an 320 avant J.-C., montra de l'irrésolution et de la faiblesse; Papirius l'en punit en feignant de vouloir le faire mettre à mort par le licteur.

PRESTRE DE VAUBAN (Sébastien le), né le 1er mai 1638, mort le 13 mars 1707, maréchal de France, et le plus grand ingénieur que la France ait produit. Il a porté la manière de fortifier les places, de les attaquer et de les défendre, à un degré de perfection auquel personne n'était parvenu avant lui. Il travailla à trois cents places anciennes, en construisit trente-trois nouvelles; il eut la direction principale et la conduite de cinquante-trois sièges. On lui attribue un *Traité de fortifications* qui est très-estimé, et l'*Ingénieur français*, 2 vol. in-4. Son neveu, connu sous le nom de Puy Vauban, a été aussi un fort bon ingénieur.

PRÉVILLE (Pierre-Louis DUBUS dit), né à Paris le 17 septembre 1721, mort le 18 décembre 1799, a été l'un des meilleurs acteurs comiques du théâtre Français. D'Azincourt a publié sur lui des *mémoires*.

PREVOST (Pierre), auteur de beaux panoramas que tout Paris a successivement admirés, est mort dans cette ville le 9 janvier 1823, âgé de 53 ans. Il était né à Montigny (Eure-et-Loir), en 1764. M. Bouton a été quelque temps son collaborateur; on connaît les succès de ce dernier peintre au *Diorama*.

PREVOST D'EXILES (l'abbé Antoine-François), né en 1697 à Hesdin, mort le 23 novembre 1763. Ecrivain très-fécond qui a enrichi notre littérature d'un nouveau genre de romans, dans lesquels presque toutes les conditions du genre dramatique sont remplies, où les mouvemens du cœur sont développés avec art, où les passions s'expriment dans le langage qui leur est propre, enfin où l'on trouve des caractères vrais qui ne se démentent pas, et des mœurs prises dans la nature. En ce genre il n'a été surpassé que par Richardson. Ses deux chefs-d'œuvre sont *Cléveland* et *Manon l'Escaut*. Il eut le malheur de travailler pour vivre; on lui doit encore une *Histoire générale des voyages*, en 16 vol. in-4, plusieurs traductions; en tout plus de 100 volumes. Plus riche, il eût sans doute mieux soigné ses ouvrages.

PREXASPE, l'un des principaux courtisans de Cambyse, roi des Perses, se signala par l'adulation la plus basse. Ce monarque ayant d'une flèche percé le cœur de son fils, cet indigne père eut la lâcheté de lui dire: Apollon lui-même ne tirerait pas plus juste.

PRIEUR-DU-VERNOIS (C.-A.), officier du génie, député de la Côte-d'Or à l'Assemblée législative, à la Convention, au Conseil des cinq-cents, vota dans le procès de Louis XVI avec la majorité, parut rarement à la tribune, mais travailla

beaucoup dans les comités, et fut chargé de la fabrication des poudres et salpêtres. Ce fut lui qui fit décréter l'usage du calcul décimal et de l'unité des poids et mesures. Il avait beaucoup contribué à la fondation et à l'organisation de l'école polytechnique, et travaillé au *journal* de cette école et au *journal* de chimie. Il est mort à Dijon, le 18 août 1832; âgé d'environ 70 ans.

PRIMUS (Marcus-Antonius), général romain, né à Toulouse, se déclara un des premiers pour Vespasien, et porta la guerre en Italie, à la tête des légions de Pannonie, entraînées par son éloquence. Maître d'Aquilée et de tout le pays jusqu'à Vérone, il prit Crémone d'assaut, et marcha sur Rome, où ses soldats massacrèrent Vitellius. Accueilli comme un libérateur, et décoré par le sénat des ornemens consulaires, il vint habiter le pays impérial et commanda d'abord en maître. Mais l'arrivée de Mucien détruisit son autorité, et Vespasien, prévenu contre lui par ce favori, le reçut froidement. Primus se retira dans le lieu de sa naissance, et y mourut vers l'an 99 de J.-C., à l'âge de 75 ans.

PRIOR (Matthieu), poète anglais, né à Londres le 21 juillet 1664, mort le 18 septembre 1731, et enterré à Westminster. Ses poésies ont été publiées en 2 vol. in-12; on y trouve de l'esprit, de l'imagination et du goût.

PRISCIEN, célèbre grammairien de Césarée, florissait au commencement du quatrième siècle. Son principal ouvrage est un Traité de grammaire en 18 livres. Ce qui le rend surtout précieux, c'est la grande quantité de fragmens d'auteurs grecs qu'il nous a conservés. Une édition complète des œuvres de Priscien a été publiée avec des notes, à Leipzig, par M. Krebl, 1819-20, 2 vol. in-8.

PRISCUS, frère de l'empereur Philippe, gouverneur de Syrie, puis de Macédoine, prit la pourpre impériale l'an 249; mais elle lui fut arrachée avec la vie par Déce, meurtrier et successeur de Philippe.

PRISCUS, fameux général sous Maurice, empereur d'Orient, se signala plusieurs fois contre les Arabes. Heraclius lui fit raser la tête, et il mourut dans un cloître en 613.

PRISCUS, sophiste de Panium, vécut sous Théodose le jeune, et écrivit une histoire dont on a des fragmens, sur les Huns et sur Attila.

PROBUS (Marcus-Aurelius-Valerius), empereur romain. Après la mort de l'empereur Tacite, en 276, les troupes l'élevèrent à l'empire. Il remporta de grandes victoires sur les Germains, les Gaulois, les Sarmates et les Goths, fit rebâtir un grand nombre de villes ruinées, et occupa ses soldats pendant la paix à dessécher les marais de Sirmich; il fut assassiné par eux en 282, à cinquante ans, après en avoir régné six. Ses grandes qualités le firent regretter dans tout l'empire.

PROCLUS (Eutychius), grammairien du deuxième siècle, fut précepteur de Marc-Antonin le philosophe, qui le fit proconsul.

PROCLUS DIADOCUS, philosophe platonicien, né le 8 février de l'an 410, mort le 17 août 485. Nous avons de lui des commentaires sur quelques livres de Platon et plusieurs autres savans ouvrages.

PROCOPE, empereur romain, parent de l'empereur Julien, se fit proclamer empereur en 365: mais ayant été battu par Valens, et abandonné de ses soldats, celui-ci lui fit trancher la tête en 366.

PROCOPE, historien grec, né à Césarée, s'acquit une grande réputation par ses ouvrages, sous l'empire de Justinien, fut secrétaire de Bélisaire, devint ensuite sénateur, puis préfet de Constantinople, et mourut en 560. Son *Histoire* en grec et latin sur les Perses, les Vandales et les Goths, est pleine de faits curieux; le style ne manque pas d'élégance, sans être toujours pur. Elle a été traduite en français par le président Cousin. Un autre Procope, rhéteur et sophiste grec, vivait dans le sixième siècle.

PROCULEIUS, chevalier romain, ami de l'empereur Auguste, se signala par sa tendresse envers ses parens. Il est mentionné par Plutarque.

PROCULUS (Titus-Ælius), riche

pirate, servit avec distinction dans les conquêtes d'Aurélien et de Probus. Son ambition lui fit prendre le titre d'empereur, l'an 280. Probus marcha contre lui, et on lui livra Proculus qu'il fit pendre à Cologne.

PRODICUS, sophiste et rhéteur de l'île de Cos ou de Chio, vers l'an 396 avant J.-C., disciple de Protagoras, fut maître d'Euripide et de Socrate. Il faisait payer ses leçons très-cher. Les Athéniens le firent mourir comme corrupteur de la jeunesse.

Le chef des hérétiques appelés *Adamites*, au deuxième siècle, se nommait aussi Prodicus.

PROMACHUS, guerrier macédonien, et l'un des capitaines d'Alexandre, mourut lui quarante-deuxième, des suites d'une débauche de table, faite dans un repas donné par le conquérant, pour célébrer une victoire, et dans lequel il avait assigné un prix pour celui qui boirait davantage.

PRONAPIDE, ancien poète grec d'Athènes, fut, selon Diodore de Sicile, le maître d'Homère. C'est lui qui commença à écrire de gauche à droite, au lieu que les Grecs écrivaient avant lui à la manière des orientaux, de droite à gauche.

PROPERCE (SEXTUS-AURÉLIUS), poète latin, mort 19 ans avant J.-C. Il nous reste de lui 4 livres d'*Elégies*, que l'on joint ordinairement à celles de Catulle, et qui méritent le même reproche de licence. Elles ont été souvent traduites en français. Le père de Properce avait été égorgé par ordre d'Auguste, pour avoir suivi le parti d'Antoine, pendant le triumvirat. Le fils vint à Rome, et son talent pour la poésie lui mérita la protection de l'empereur et l'estime de Mécène. Il s'appelle lui-même le *Callimaque romain*, parce qu'il avait imité ce poète grec. A part le reproche d'obscénité, il a su allier la vigueur à la pureté de l'expression.

PROTAGORAS, philosophe grec, natif d'Abdère, disciple de Démocrite, fut d'abord crocheteur. Il mourut vers l'an 400 avant J.-C. Il était plutôt sophiste que philosophe, et avait l'esprit moins solide que subtil. Les Athéniens firent brûler ses livres et l'exilèrent à cause de sa doctrine impie.

PROTOGÈNE, peintre, né à Caune, sur la côte de Rhodes, florissait vers l'an 328 avant J.-C. Il fut l'ami d'Aristote et d'Appelles; il est mentionné par Pline et Quintilien.

PRUDENCE (AURELIUS-CLÉMENS), né à Sarragosse, l'an 348, fut avocat, magistrat, poète et homme de guerre, et se distingua dans toutes ces professions. Son style n'a pas la pureté du siècle d'Auguste; mais ses poésies renferment des morceaux pleins de goût et de délicatesse.

PRUDHON (PIERRE-PAUL), peintre, né en Bourgogne le 6 avril 1760, mort le 16 février 1823; c'est de son vivant qu'il a reçu le nom de Corrège français. Il a peint le plafond du Musée, représentant *Diane implorant Jupiter*, la belle allégorie du *crime poursuivi par la justice et la vengeance célestes*, et beaucoup d'autres sujets gracieux.

PRUSIAS, roi de Bithynie, reçut Annibal dans ses états, et se disposait, contre les droits de la reconnaissance et de l'amitié, à livrer ce grand homme aux Romains, lorsque ce général, pour échapper à cette trahison, s'empoisonna lui-même. Il l'avait aidé à vaincre Eumène, roi de Pergame. Prusias se rendit odieux à ses sujets par sa cruauté, et fut assassiné à Nicomédie, l'an 148 avant J.-C.

PTOLÉMÉE. Dix rois d'Égypte ont porté ce nom. Ptolémée-Lagus ou Soter, l'un des plus grands princes qui aient régné entre les successeurs d'Alexandre, mourut l'an 285 avant J.-C., à quatre-vingt-douze ans, après un règne glorieux de quarante ans. Il eut grande part aux conquêtes de ce prince, et se fit aimer par ses manières douces et engageantes. Il joignit à l'Egypte, qui fut son partage, la Lybie, la Phénicie, la Judée et l'île de Chypre. Il encouragea les sciences, et établit à Alexandrie une Académie appelée *Muséum*. C'est la première société littéraire dont parle l'histoire. Ptolémée Philadelphe, son fils, lui succéda, et s'attacha plus à

faire fleurir le commerce et les arts dans ses états, qu'à entreprendre des conquêtes. Il augmenta la bibliothèque d'Alexandrie, formée par son père, et mourut l'an 246 av. J.-C., après un règne de trente-neuf ans. Le nom de *Philadelphe* lui avait été donné par ironie, parce qu'il avait fait mourir deux de ses frères. Ptolémée-Evergète, fils et successeur du précédent, se rendit maître de la Syrie et de la Cilicie, dont il emporta des richesses immenses, et s'occupa ensuite à faire fleurir les sciences et à augmenter la bibliothèque d'Alexandrie. Il mourut l'an 221 av. J.-C., après un règne de vingt-six ans. Le surnom d'Evergète signifie *bienfaisant*, et lui fut donné par les Égyptiens au retour de son expédition, parce qu'il rapporta une grande partie des statues qui avaient été enlevées des temples d'Egypte, lorsque Cambyse en avait fait la conquête. Ptolémée-Philopator, ainsi nommé par dérision, parce qu'on l'accusa d'avoir empoisonné Ptolémée-Evergète, son père, pour parvenir plus promptement au trône, fut un monstre de cruauté. Il se défit de sa mère, de son frère, de sa sœur et de sa femme, et s'abandonna tout entier au luxe et à la mollesse. Il mourut dans sa trente-septième année de son âge, l'an 204 avant J.-C. Ptolémée Epiphanes monta sur le trône d'Egypte à quatre ans, après la mort de son père Philopator. Le nom d'Epiphanes signifie *Illustre*, mais il ne mérita point ce titre. A peine eut-il pris les rênes du gouvernement qu'il marcha sur les traces de son père; il fit empoisonner Aristomène, son tuteur, qui pendant sa minorité avait gouverné avec beaucoup de prudence et de fidélité. Ses cruautés soulevèrent ses sujets. Il fut empoisonné l'an 180 avant J.-C. Ptolémée-Philométor, ainsi nommé par ironie, parce qu'il haïssait sa mère Cléopâtre, succéda à Epiphanes, son père, et mourut l'an 145 avant J.-C. Ptolémée-Physcon, c'est-à-dire *le Ventru*, avait régné quelque temps avec son frère Philométor. Après sa mort, il s'empara du trône d'Egypte, au préjudice de la veuve et du fils de son frère, et commit les cruautés les plus horribles. Il mourut l'an 117 av. J.-C. Pour se soustraire à sa tyrannie, une grande partie des habitans d'Alexandrie se réfugièrent dans l'Asie mineure et dans les îles voisines, où ils portèrent le goût des sciences et des beaux-arts. Ptolémée-Lathyr, ainsi appelé à cause d'un poireau qu'il avait au nez, fils et successeur du précédent, fut chassé de ses états par Cléopâtre, sa mère, qui, aidée des forces d'Alexandre-Jannée, roi des Juifs, mit sur le trône Ptolémée-Alexandre, son frère. Lathyr leva une armée, pénétra dans la Judée, et fit un horrible carnage des Juifs; mais il ne put rentrer en Egypte. A la mort d'Alexandre, qui fut tué par un pilote, l'an 90 avant J.-C., il remonta sur le trône et mourut l'an 81. Ptolémée-Aulète, c'est-à-dire *Joueur de flûte*, monta sur le trône l'an 65 de J.-C. Les Egyptiens, qu'il accablait d'impôts, le chassèrent et mirent à sa place Bérénice, sa fille; dans la suite il fut rétabli par Gabinius, lieutenant de Pompée; il fit mourir sa fille et mourut lui-même peu de temps après, l'an 51 avant J.-C. Ptolémée-Denys, ou Bacchus, monta sur le trône après la mort d'Aulètes, son père, avec sa sœur Cléopâtre. C'est lui qui eut la lâche cruauté de faire tuer Pompée, son bienfaiteur, qui s'était réfugié dans ses états après la bataille de Pharsale. Il ne fut pas plus fidèle à César, car il lui dressa des embûches à son arrivée à Alexandrie; mais César en sortit victorieux, et, pendant le tumulte, Denis se noya dans le Nil, l'an 46 avant J.-C.

Il y a eu plusieurs autres princes du nom de Ptolémée.

PTOLÉMÉE (Claude), mathématicien de Péluse, surnommé par les Grecs *très-divin et très-sage*, florissait à Alexandrie sous Adrien et Marc-Aurèle. On a de lui une *Géographie* nécessaire pour la connaissance du monde ancien, et plusieurs ouvrages savans sur l'astronomie. Son système a été abandonné pour suivre celui de Copernic.

PUBLIUS-SYRUS, fameux poète mimique, florissait à Rome l'an 44

avant J.-C.; ses talens lui méritèrent l'estime de Jules César. Il nous reste de lui un recueil de *sentences* où La Bruyère a puisé quelques-unes de ses maximes.

PUFFENDORFF, célèbre jurisconsulte allemand, né le 8 janvier 1631, mort le 26 octobre 1694. Ses *Élémens de jurisprudence* écrits en latin lui acquirent une grande réputation. Il a publié un *Traité du droit naturel et des gens*, deux vol. in-4°, et *introduction à l'histoire des principaux états qui sont aujourd'hui dans l'Europe*.

PUGET (Pierre), sculpteur, peintre, architecte et surnommé le *Michel-Ange* de la France, né à Marseille le 31 octobre 1623, mort en cette ville le 2 décembre 1694. On voit de ses ouvrages dans le parc de Versailles, ce sont les groupes de *Milon de Crotone* et de *Persée délivrant Andromède*. Il y en a à Marseille et à Toulon.

PULCHÉRIE (Ælia-Pulcheria-Augusta), née à Constantinople, le 19 janv. 399, fille d'Arcadius et d'Eudoxie, fut déclarée Auguste en 414, et gouverna l'empire avec sagesse, sous le nom de Théodose, son frère, plus jeune qu'elle de deux ans. Obligée par les intrigues des courtisans de quitter la cour, en 447, elle y fut bientôt rappelée par Théodose; et après la mort de ce prince proclamée impératrice de l'Orient. Elle offrit à Marcien le trône avec sa main, sous la condition qu'il respecterait le vœu de virginité qu'elle avait fait, continua de travailler de concert avec l'époux de son choix, au bonheur des peuples, protégea les savans, et mourut le 18 février 453.

PUPIEN, empereur romain, né d'un forgeron, parvint par son mérite aux premiers emplois; le sénat le déclara Auguste en 237 avec Balbin, après la mort des Gordiens, pour délivrer l'empire de la tyrannie des *Maximins*. Les soldats le massacrèrent un an après. C'était un prince d'une douceur admirable. Il rendait la justice sans acception de personne, et maintenait les soldats dans une exacte discipline.

PUPIUS, poète tragique latin, qui faisait pleurer tous les spectateurs à ses ouvrages, et dont parle Horace, première épître du premier livre.

PUTIPHAR, capitaine des gardes de Pharaon, à qui Joseph fut vendu par les marchands madianites. Sa femme ayant conçu un violent amour pour Joseph, et ne pouvant l'engager à manquer à son maître, prit le parti de l'accuser auprès de son mari d'avoir voulu la déshonorer. Putiphar trop crédule fit jeter Joseph dans les fers.

PUY-SÉGUR (Jacques de Chastenet de), lieutenant-général sous Louis XIII et sous Louis XIV, servit pendant quarante-trois ans avec honneur et gloire, et mourut le 4 septembre 1682. Il a laissé des *mémoires* sur les événemens de son temps, écrits avec hardiesse et vérité. Son fils mérita le bâton de maréchal de France et mourut en 1743, après s'être signalé par son esprit et par son courage. On a de lui *l'Art de la guerre*, ouvrage utile aux militaires.

PYLADE, pantomime de Cilicie, parut à Rome du temps d'Auguste; il excellait aussi dans les sujets tragiques, graves et sérieux. Il s'éleva une dispute de talent entre lui et Hyllus, son disciple, en présence du peuple romain. Voyez le poëme de M. Berchoux, intitulé *la Danse*, ou *les Dieux de l'Opéra*.

PYRGOTELES, graveur grec sous Alexandre-le-Grand, avait le droit exclusif de graver ce fameux conquérant; ses gravures en creux passaient pour les chefs-d'œuvre de son art.

PYRRHON, fameux philosophe grec, natif d'Élide et chef des *Sceptiques* ou *Pyrrhoniens*, vivait du temps d'Épicure et de Théophraste, vers l'an 340 avant J.-C. Il trouvait partout des raisons d'affirmer et des raisons de nier, et après avoir bien examiné le pour et le contre, il se bornait à dire que la chose n'était pas claire, et suspendait son jugement. Il mit tellement en vogue de son temps ce système de toujours douter, quoiqu'il n'en soit pas l'inventeur, que depuis il a porté son nom.

PYRRHUS, roi des Épirotes, célèbre par ses guerres avec les Romains

et l'un des plus grands capitaines de l'antiquité. Il fut tué à Argos par une femme qui lui lança une tuile sur la tête, l'an 272 avant J.-C. Il était affable et d'un accès facile, récompensait généreusement les services qu'on lui rendait et pardonnait facilement les fautes; il ne punissait qu'à regret. Brave, mais violent, inquiet, impétueux, ne respectant ni sa parole ni les traités, il fallait qu'il fût toujours en mouvement et qu'il y mît les autres, aussi son règne ne fut-il qu'une guerre continuelle. On lui attribue l'invention du jeu des échecs.

PYTHAGORE, célèbre philosophe, né à Samos, florissait du temps de Tarquin-le-Superbe, vers l'an 540 avant J.-C.; il fut le premier des anciens qui prit le nom de *Philosophe*, c'est-à-dire, ami de la sagesse, trouvant trop fastueux le titre de sage que l'on donnait ordinairement aux savans. Il se retira dans cette partie d'Italie qu'on appelle la grande Grèce, d'où sa secte prit le nom d'*Italique*. Là, il travailla utilement à réformer et instruire le monde. Il n'y a rien de plus beau dans les auteurs profanes que la doctrine de ce philosophe sur la divinité; sa morale était admirable. Il enseignait qu'il n'y a qu'un Dieu, et voulait qu'on cherchât la vérité avec une âme pure. Il croyait à la métempsycose, doctrine qu'il avait puisée en Egypte, et défendait, on ne sait trop pourquoi, de manger des fèves. Il était habile en politique, en astronomie, en géométrie, en arithmétique et en mathématiques. On n'est point d'accord sur la manière dont il mourut. *Les vers dorés* qui sont sous son nom ne sont pas de lui, quoiqu'ils renferment une partie de sa doctrine et de ses maximes morales.

Il y eut trois statuaires du nom de *Pythagore*, mentionnés par Pline.

PYTHÉAS, philosophe qu'on croit contemporain d'Aristote, était né à Marseille et se rendit habile dans la philosophie, l'astronomie, les mathématiques et la géographie. Pour accroître ses connaissances il fit de très-longs voyages. C'est le premier et le plus ancien des écrivains gaulois qui nous soit connu.

Il y eut un Pythéas, rhéteur athénien, contemporain et ennemi de l'orateur Démosthènes, florissant vers l'an 330 avant J.-C.

Q

QUADRIGARIUS (QUINTUS-CLAUDIUS), historien romain, vivait du temps de Sylla, 80 ans avant J.-C., et peut être considéré comme le plus ancien de ceux qui écrivirent les annales de la république; ce qui en reste donne lieu de regretter ce qui est perdu. On trouve ces fragmens à la suite de l'édition de Salluste, donnée par Havercamp, Amsterdam, 1742, in-4°, t. II, p. 344.

QUESNEL (PASQUIER), fameux prêtre de l'oratoire, né à Paris le 15 juillet 1634, mort à Amsterdam le 2 décembre 1719, fut l'occasion de bien des troubles dans l'église. Attaché à la doctrine de Jansénius, il se retira à Bruxelles auprès d'Arnauld, et devint l'âme du parti janséniste. L'archevêque de Malines le fit arrêter, mais il trouva le moyen de s'évader, et se retira en Hollande, où il continua d'écrire en faveur de son parti. Le pape Clément XI, pour faire cesser toute dispute, donna, en 1713, la célèbre constitution qui commence par ces mots, *Unigenitus Dei filius*, par laquelle il condamne cent une propositions extraites du livre du P. Quesnel. Cette bulle fut acceptée et reçue par le corps épiscopal, à l'exception de quelques prélats, dont les actes d'appel donnèrent le signal de la révolte contre l'église, et d'une foule d'écrits maintenant oubliés.

QUETAN (FRANÇOIS-ANTOINE), né à Paris le 6 octobre 1733, y mourut le 29 août 1823. Il est surtout connu par son opéra intitulé, *le maréchal*

ferrant, et un *Essai sur la législation et sur la politique des Romains*, traduit de l'italien, 1 vol. in-12, 1795, publié sous le voile de l'anonyme, et dont le mérite lui a été restitué.

QUEVEDO DE VILLEGAS (François), né à Madrid en 1580, mort le 8 septembre 1645. Ses poésies ont été publiées sous le titre de *Parnasse espagnol*, 3 vol. in-12, et traduites en français en 2 vol. in-12. Il a de l'élévation dans les pensées et de la sublimité dans l'expression, et ses œuvres facétieuses pétillent de mille traits d'esprit.

QUIETUS (Fulvius), second fils de Macrien, se distingua dans les armes et fut fait tribun par Valérien. Son père ayant été déclaré empereur en 261, par l'armée d'Orient, lui donna le titre d'Auguste, et partagea son autorité avec lui et Macrien le jeune. Il fut tué en 262 par les habitans d'Emèse, où il s'était réfugié pour échapper à Odenat.

QUINAULT (Philippe), de l'académie française, né à Paris le 3 juin 1636, mort le 26 novembre 1688. Quoiqu'on se plaise à venger la mémoire de ce poète des satires de Boileau, ceux qui le réduisent au seul mérite de ses opéras ne lui rendent pas encore une justice entière. Ses tragédies sont à la vérité faibles et romanesques, mais il faut observer qu'elles avaient toutes précédé l'*Andromaque* de Racine, que le style en est naturel et assez pur pour le temps. La comédie de la *Mère coquette* est encore une de nos plus agréables comédies d'intrigue; la gloire de Quinault est d'ailleurs établie par ses belles tragédies lyriques. Il semble que ce poète était né pour donner à un grand roi des fêtes nobles et majestueuses. Personne en effet n'a su lier avec plus d'art que ce poète des divertissemens agréables et variés à des sujets intéressans; personne n'a porté plus loin cette molle délicatesse, cette douce mélodie de style qui semble appeler le chant; personne enfin n'a si bien connu la quantité précise de sentiment qui convenait à ce genre, dont il a été le créateur et le modèle.

QUINTE-CURCE (Q. Curtius Rufus), historien latin dont le nom est fort connu et dont la vie est fort ignorée. On croit qu'il florissait sous Vespasien ou sous Trajan. Il nous reste de lui une *Histoire d'Alexandre le Grand* écrite d'un style noble, élégant, pur, mais trop fleuri. On lui reproche trop de longueurs dans les harangues et les discours, d'avoir trop négligé la chronologie et les dates, et même d'avoir fait des fautes essentielles en ce dernier genre et en histoire. On a fait des supplémens pour les livres qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Il y a une bonne traduction de Quinte-Curce par Beauzée.

QUINTILIEN (Marcus Fabius), né sous l'empereur Claude, l'an 42 de J.-C. Ce célèbre orateur latin fut le plus judicieux critique et le plus grand maître d'éloquence de son siècle. Il enseigna à Rome pendant vingt ans avec une réputation extraordinaire. Domitien lui confia l'éducation de ses petits neveux, qu'il destinait à l'empire. Il nous reste de lui: *Institutiones oratoriæ*. C'est un excellent traité de rhétorique, et le plus complet que l'antiquité nous ait laissé, dont on admire avec raison les préceptes, le jugement et le goût. Il ne faut pas le confondre avec Quintilien son aïeul: c'est de ce dernier qu'il nous reste cent quarante-cinq *déclamations*.

QUINTULLUS (Marcus-Aurelius-Claudius), frère de l'empereur Claude II, se revêtit de la pourpre, en 270; mais apprenant qu'Aurélien avait été proclamé Auguste par l'armée, et redoutant ses armes victorieuses, il se fit ouvrir les veines dans un bain à Aquilée, après avoir régné environ dix-sept jours.

QUINTINIE (Jean de la), né en 1626, mort à Paris, vers 1700, directeur général des jardins fruitiers et potagers du roi. On lui doit des découvertes précieuses sur la taille des arbres et un excellent livre intitulé, *Instructions pour les jardins fruitiers et potagers*, 2 vol. in-4°, et des *lettres* fort utiles aux amateurs de l'agriculture.

QUINTUS CALABER, poète grec,

est ainsi nommé parce que le poëme qu'on lui attribue fut découvert près d'Otrante, ville de la Calabre. Les critiques ne s'accordent point sur le temps où il a vécu. Ce poëme, sans titre, contient, en 14 livres, le récit des événemens du siége de Troie, depuis la mort d'Hector. On doit à M. Tourlet la première traduction complète qui en ait paru en notre langue. Paris, 1800, 2 vol. in-8°.

QUIRINUS, nom sous lequel Romulus fut adoré à Rome après sa mort.

QUIRINUS (Publius Sulpitius), consul romain, rendit de grands services à sa patrie sous l'empire d'Auguste. Il mérita l'honneur du triomphe. Ce prince l'envoya gouverner la Syrie; il fut ensuite gouverneur de Caïus, petit fils d'Auguste. Il mourut l'an 22 de J.-C.

R

RABELAIS (François), né à Chinon, en Touraine, vers 1483, mort en 1563. Cordelier d'abord, ensuite bénédictin, puis médecin, puis curé de Meudon, etc., écrivain d'un caractère vraiment original, dans lequel on ne sait ce qui doit le plus étonner, ou de la raison profonde qui perce à travers le délire de son imagination bizarre, ou de l'excessive folie sous laquelle il semble avoir pris plaisir de masquer sa raison. Sa gaîté ressemble à l'ivresse, et cette ivresse n'est pas toujours celle d'un homme de bonne compagnie, surtout, dans son Pantagruel. Cependant, personne ne paraît avoir porté aussi loin que cet auteur le génie de la raillerie, celui de la satire, et cet art singulier de mêler toujours le ridicule au sérieux, et le sérieux au ridicule. Sous le nuage même dont il s'enveloppe, on démêle l'érudition la plus surprenante. Il savait presque toutes les langues anciennes et modernes. La Fontaine, Molière, Rousseau, Racine et Voltaire, avaient pour Rabelais la plus grande estime; mais pour le bien comprendre et le goûter, il faut être instruit des mœurs, des usages, des ridicules, et même de l'histoire du temps où il vivait. On a fait sur Rabelais une foule de contes ridicules et apocryphes. Les éditions de ses œuvres sont innombrables et de tous les formats, avec des notes ou sans notes.

RABBNER, littérateur allemand, né le 17 septembre 1714, mort le 12 mars 1771, avait du talent pour la satire. Ses satires forment quatre volumes. Quoiqu'il ait plus écrit en prose qu'en vers, il n'en est pas moins mis au nombre des poètes les plus distingués, à cause de l'esprit d'invention qui règne dans ses poésies pleines d'images et de beautés du premier ordre. Tous ses écrits ont été traduits en français et en plusieurs autres langues.

RABIRIUS, célèbre architecte, vivait sous l'empire de Domitien. Il construisit le palais de cet empereur, on en voit encore des restes. Il y eut un autre Rabirius (Caïus), qui fit sous Auguste un poëme sur la bataille d'Actium, dont parlent Sénèque et Quintilien. Le *Corpus poetarum* en rapporte quelques fragmens.

RABUTIN (Roger, comte de BUSSI). Voyez Bussi-Rabutin.

RACAN (Honorat de BEUIL, marquis de), né en Touraine en 1589, mort en février 1670. Ami de Malherbe et le meilleur de ses élèves, quoiqu'il ne l'ait point égalé, du moins dans le genre lyrique. On trouve de très-belles strophes dans quelques-unes de ses odes, mais c'est dans le genre pastoral qu'il s'est principalement distingué. On sait encore par cœur plusieurs morceaux de ses bergeries.

RACHEL, fille de Laban. Jacob l'ayant épousée, en eut deux fils, Joseph et Benjamin.

RACINE (Jean), né à Laferté-Milon, le 21 décembre 1639, mort le

22 avril 1699 ; le plus pur, le plus élégant, le plus harmonieux, le plus tendre, le plus éloquent de tous nos poëtes. En lisant ses vers, on croit sentir que sous le règne d'Auguste il eût été Virgile, comme en lisant ceux de Virgile, on est persuadé que dans le siècle de Louis XIV il eût été Racine. Le choix heureux de leurs expressions, leur élégance continue, et leur délicieuse harmonie, sont cause de l'égale difficulté qu'on éprouve à les bien traduire. Les étrangers reconnaissent cette difficulté à l'égard de Racine, comme nous la sentons à l'égard du poëte romain. Son génie savait se plier à tous les genres, la comédie, l'épigramme et le genre lyrique. Ses chœurs d'Athalie et d'Esther réunissent aux charmes du sentiment, et à la majesté de nos livres saints, une poésie vraiment divine; ils respirent cette onction douce et tendre, dont Racine avait trouvé la source dans son cœur, et qui ne saurait être imitée. Sa gloire ne se bornait pas à la seule poésie, il eut la même supériorité dans la prose. On peut en juger par ses discours à l'académie, et par son abrégé de l'histoire de Port-Royal. Comme homme, il eut toutes les vertus, bon père, tendre ami; il n'eut qu'une faiblesse, c'est d'être courtisan susceptible; un mot de Louis XIV abrégea ses jours.

RACINE (Louis), fils du précédent, né à Paris le 6 novembre 1692, mort le 29 janvier 1764. Il était digne de sa naissance par son beau poëme *de la Religion*, que J.-B. Rousseau regardait comme un des ouvrages les plus estimables de notre langue. Peu d'écrivains ont mieux connu que lui l'heureux mécanisme des bons vers et la justesse de l'expression. Il sentit toute la dignité de son nom en publiant la vie de son père, et joignit cependant à ses rares talens une modestie qui en augmente encore le prix. Il ne fut point de l'Académie française.

RADCLIFFE (Anne), anglaise célèbre par son imagination sombre et tragique, et par ses romans tous traduits en français; ils peuvent effrayer l'esprit, mais rarement émouvoir le cœur. Née vers 1762, elle mourut le 7 février 1822, âgée de 71 ans.

RAFFLES (sir Thomas Stamford), fils d'un capitaine de marine marchande, né en mer, à la hauteur de l'île de la Jamaïque, le 6 juillet 1781; nommé en 1811 gouverneur de Java, revint en Angleterre en 1816, et publia en 1817 son *histoire de Java*, en 2 vol. in-4°, ouvrage instructif et curieux. À la fin de la même année, envoyé dans l'île de Sumatra, après avoir formé un établissement anglais à Sigapora, il fut contraint par l'état de sa santé de se rembarquer pour l'Angleterre le 2 février 1824. Presque au sortir du port, le feu prit à son vaisseau; sir Raffles perdit tous les matériaux qu'il avait recueillis pour écrire une histoire de Sumatra, de Bornéo, etc., et mourut d'apoplexie dans les premières journées de juillet 1826.

RAHAB, habitante de Jéricho, cacha les espions de Josué, fut, en reconnaissance de ce service, épargnée, elle et toute sa famille, et, après la prise de Jéricho, épousa Salomon, prince de Juda.

RAMBOUILLET (femme de Ch. d'ANGENNES, marquis de), célèbre par le bureau d'esprit qu'elle tint dans son hôtel, et la protection inconcevable qu'elle accorda au poëte Pradon contre notre immortel Racine. Elle mourut en 1665.

RAMEAU (Jean-Philippe), né à Dijon le 25 septembre 1683, mort le 12 septembre 1764. Il fut l'un des plus célèbres musiciens et compositeurs français des dix-septième et dix-huitième siècles.

RAMOND DE CARBONNIÈRES (le baron Louis-François-Elizabeth), de l'institut (académie des sciences), né en 1755 à Strasbourg, élu en 1791 député de Paris à l'assemblée législative, s'y montra l'un des plus zélés défenseurs de la monarchie constitutionnelle. Réduit à fuir après le 10 août, il reparut après la chute de Robespierre, et fut, à raison de ses connaissances en physique et en géologie, professeur d'histoire naturelle à l'école centrale du département des

Hautes-Pyrénées. Député au corps législatif de 1800 à 1806, il obtint ensuite la préfecture du Puy-de-Dôme, fut lors de la restauration nommé maître des requêtes, puis conseiller-d'Etat, et mort le 14 mai 1827. On a de lui, entr'autres ouvrages, une traduction des *Lettres de Coxe sur la Suisse*, 1781, 2 vol. in-8°, et des *Observations faites dans les Pyrénées*, etc. 1789, 2 vol. in-8°.

RAMUS (Pierre), né vers 1502, compris dans le massacre de la Saint-Barthélemi, en 1572. On a de ce savant professeur, un traité *de morbis veterum Gallorum*, un autre *de militiâ Cæsaris*, et un grand nombre d'autres ouvrages.

RANCÉ (dom Armand-Jean le BOUTHILLIER de), célèbre abbé de la Trappe, né à Paris le 9 janvier 1626, y mourut le 27 octobre 1700. Ses ouvrages respirent une éloquence vive et touchante.

RANCHIN, né à Montpellier, est surtout connu par son triolet : *Le premier jour du mois de mai*, et ses jolies stances : *Phylis, mes beaux jours sont passés.*

RANDON (Charles-Joseph, comte de PULLY), lieutenant-général, grand officier de la Légion-d'Honneur, né le 18 décembre 1751, entra au service au sortir du collége, et se montra digne de l'avancement rapide qu'il obtint. Il se distingua, en 1792, sous les ordres du général Beurnonville, puis à l'armée d'Italie dont il commandait une division, prit part aux brillans succès de la campagne de 1809, en Autriche ; mis à la retraite lors du licenciement général, en 1815, remis en disponibilité en 1830, il a été admis à la retraite et est mort à Paris, le 30 avril 1832, dans sa quatre-vingt-deuxième année.

RANNEQUIN-SUALÈME ou **RENKIN**, célèbre machiniste, né à Liége en 1644, s'est immortalisé par la fameuse machine de Marly. Il mourut le 29 juillet 1708.

RAPHAEL SANZIO, né à Urbin l'an 1483, mort à Rome le 7 avril 1520, à trente-sept ans. C'est de tous les peintres célèbres celui qui a réuni le plus de parties. Il avait un génie heureux, une imagination féconde, une composition simple, un beau choix, beaucoup de correction dans le dessin, de grâce et de noblesse dans les figures, de finesse dans les pensées, de naturel et d'expression dans les attitudes. Ses dessins faits au crayon rouge sont très-recherchés. Son tableau de *la Transfiguration* est son chef-d'œuvre. On a beaucoup gravé d'après lui. Il s'exerçait aussi à la sculpture et entendait bien l'architecture. Il fut chargé par le pape Léon X, après la mort de Bramante, de la reconstruction de la fameuse basilique de Saint-Pierre.

RAPIN (René), jésuite, né à Tours en 1621, mort à Paris le 27 octobre 1687, l'un des meilleurs poètes latins modernes, est surtout connu par son poëme *des Jardins*, regardé comme une production digne du siècle d'Auguste. On estime aussi ses *églogues* sacrées, et ses *réflexions* sur l'éloquence, la poésie, l'histoire, et sur la philosophie.

RAPIN de TROYRAS, historien, né à Castres en 1661, mort le 16 mai 1725, a fait une *Histoire d'Angleterre*, la plus complète que nous ayons. Son style est clair et rapide, ses portraits ont du coloris et de la force. On en a fait un abrégé en 3 volumes in-4, ou 10 volumes in 12.

RAPP (Jean), comte et pair de France, général de cavalerie, né à Colmar le 27 avril 1771, mort le 2 novembre 1821. Aide-de-camp du brave général Desaix, il fit auprès de lui les campagnes de la révolution, en Allemagne et en Egypte ; il se distingua à la bataille d'Austerlitz, et en 1806 et 1807 en Prusse et en Pologne. Mais nous ne le suivrons pas dans tous ses brillans exploits militaires, le récit en serait trop long. On sait le courage et le génie qu'il déploya pour la défense de Dantzik, elle a rendu son nom immortel. A la nouvelle de la mort de Bonaparte dont il avait été l'aide-de-camp, et auquel il devait sa fortune militaire, il crut pouvoir faire paraître son affection, et le roi lui témoigna noblement qu'il ne désapprouvait point en lui ce sentiment. Cette action a fourni le sujet d'une

lithographie. Il a laissé des *Mémoires* fort intéressans.

RASK (N.), savant philosophe et professeur danois, est mort à Copenhague vers le milieu de novembre 1832, à 45 ans; on le comptait depuis long-temps parmi les hommes les plus érudits de l'Europe. En 1829, il fit paraître, à Pétersbourg, une *Grammaire* de la langue sanscrite. L'année suivante, il entreprit par zèle pour la science, un voyage au Thibet et dans les Indes. A son retour d'Orient, il publia des *Traités* sur les langues qu'on y parle. On lui doit en outre un *Traité* sur la langue islandaise, une édition de l'*Edda* de Snogro, et de l'*Edda* de Sœmon.

RAVAILLAC (François), né à Angoulême en 1579. Echauffé par les écrits et les discours des ligueurs, cet ex-feuillant prit la résolution exécrable d'assassiner Henri IV, le meilleur de nos rois, et l'exécuta le 14 mai 1610, dans la rue de la Féronnerie. Il déclara n'avoir aucun complice, et fut supplicié le 17 du même mois. Il avait trente-deux ans.

RAVRIO (Antoine-André), célèbre fabricant de bronzes dorés, né en 1759, à Paris, où il mourut en 1814. C'est à son zèle philanthropique qu'une foule d'ouvriers, dont la profession était des plus périlleuses, doivent d'heureuses améliorations. Il fonda, par son testament, un prix de 3,000 fr. pour celui qui parviendrait à découvrir un moyen d'obvier au funeste emploi du mercure dans la dorure des métaux, prix que l'Académie des sciences a décerné à M. d'Arcet, auteur de cette importante découverte.

RAYNAL (Guillaume-Thomas-François), né à Saint-Genies dans le Rouergue, le 11 mars 1713, mort à Passy le 6 mars 1796. On a oublié ses *Histoires du parlement d'Angleterre et du Stathoudérat*, écrites d'un style peu convenable au genre, chargées d'ornemens déplacés, d'ostentation d'esprit et d'antithèses. On commence à en faire autant de son célèbre et très-dangereux ouvrage intitulé: *Histoire philosophique et politique des établissemens et du commerce des Européens dans les deux Indes*. Elle est évidemment de plusieurs mains, et plus tard Raynal se repentit amèrement des morceaux qu'il avait laissé mettre dans son ouvrage par le baron d'Holbach et Diderot. Le règne de la terreur lui prouva le danger de ses principes.

RÉAL (André), ancien député, né à Grenoble en 1755, d'abord avocat, puis député de l'Eure à la Convention, vota dans le procès de Louis XVI contre la compétence de l'assemblée, pour l'appel au peuple et le sursis, et pendant la terreur contre toutes les mesures de rigueur. Envoyé en mission à l'armée des Alpes et de l'Italie, il fit mettre en liberté tous les ecclésiastiques et les religieuses détenus pour opinions politiques. Réélu en 1796, membre au conseil des Cinq-Cents, il en sortit pour le tirage au sort, devint en 1812 président à la Cour royale de Grenoble, donna sa démission en 1815, n'exerça aucun emploi pendant les Cent-Jours, passa le reste de ses jours dans la retraite, et mourut à Grenoble, en octobre 1832, dans sa soixante-dix-huitième année.

RÉAUMUR (René-Antoine de), né à la Rochelle en 1683, mort le 18 octobre 1757, s'est rendu célèbre par ses découvertes en physique et en histoire naturelle. Il est l'inventeur d'un nouveau thermomètre qui porte son nom. C'est lui qui nous a appris à convertir le fer forgé en acier, qui a découvert le secret de faire de la porcelaine, et qui a introduit en France les manufactures de fer-blanc. On estime beaucoup son *Histoire naturelle des insectes*, et son *Art de faire éclore et d'élever en toutes saisons des oiseaux domestiques*.

REBECCA, fille de Bathuel. Elle épousa Isaac, fils d'Abraham, et en eut deux fils, Esaü et Jacob.

REBOULET (Simon), historien, né à Avignon en 1687, y mourut le 27 février 1752. Son *Histoire de Louis XIV*, 3 vol in-4, est sèche et inégale, remplie de détails peu intéressans et d'anecdotes hasardées ou altérées. Ses *Mémoires du chevalier de Forbin* sont pleins de faits curieux, et son *Histoire de Clément XI* est écrite avec méthode

RÉGILIEN (Quintus-Nonius), Dace d'origine, s'éleva sous Valérien aux premiers emplois militaires. Les peuples, mécontens de Galien, l'élurent empereur. Il se préparait à marcher contre les Sarmates, lorsqu'il fut tué par ses soldats en 263. Il avait du courage, et de grandes qualités.

REGNARD (Jean-François), né à Paris le 8 février 1647, mort le 5 septembre 1709, près de Dourban, le second de nos poètes comiques dans l'opinion commune, mais placé à une distance presque infinie de Molière, quoiqu'il soit supérieur à la plupart de ceux qu'on regarde comme les successeurs de ce grand homme. On trouve chez lui, plus que chez eux, cette force comique si précieuse et si rare maintenant. L'enjouement, la plaisanterie, la gaieté, dominent surtout dans ses ouvrages. Il s'est élevé au-dessus de lui-même dans sa comédie du *Joueur*. Personne n'a écrit avec plus de verve et de saillie, et n'a fait un usage plus heureux du ridicule. On peut lui reprocher seulement de n'avoir observé que très-peu de caractères, de jouer trop souvent sur le mot, et d'allier quelquefois la mauvaise à la bonne plaisanterie. Toutes ses pièces d'intrigue dans lesquelles il faut placer *le Légataire* au premier rang, sont dialoguées de la manière la plus vive, la plus naturelle, la plus piquante. Nous ne connaissons rien de plus gai que *le Retour imprévu*. Enfin, quoique Regnard n'ait pas embelli *les Ménechmes* de Plaute, autant que Molière avait embelli les sujets de l'*Avare* et d'*Amphitryon*, puisés dans la même source, il aura joui de l'honneur d'être cité long-temps immédiatement après ce grand homme. Il est possible, à la vérité, qu'il ne garde pas toujours ce même rang, parce qu'il n'a pas réuni au mérite de la gaieté, les vues d'un observateur profond, et parce qu'il est trop peu philosophe pour un poète comique; mais il n'en conservera pas moins une réputation très-distinguée. Il ne fut point de l'Académie française.

RÉGNAULD (Jean-Baptiste), baron, chevalier de la Légion-d'Honneur et de Saint-Michel, professeur-recteur aux écoles spéciales de l'Académie royale des beaux-arts, de l'Institut, célèbre peintre français, né à Paris le 17 octobre 1754, s'engagea de bonne heure dans la marine et fit plusieurs voyages de long cours. Mais ensuite plus éclairé sur sa véritable destination, il partit pour Rome sous la tutelle de M. Bardin, s'y livra entièrement à l'étude des chefs-d'œuvre que renferme la ville immortelle. De retour à Paris, il obtint le grand prix, alla passer son temps de pensionnat à Rome, et revint dans la capitale, précédé d'une réputation déjà méritée. En 1782, son tableau d'*Andromède et Persée* lui ouvrit les portes de l'Académie de peinture; et l'année suivante, l'*Education d'Achille* lui valut le titre d'Académicien à 27 ans. Les véritables titres de gloire de ce grand artiste sont ce dernier tableau, son chef-d'œuvre, et un des ouvrages qui honorent le plus l'école française, la *Descente de Croix*, le *Déluge*, où M. Régnauld a eu la gloire de ne pas rester au-dessous du Poussin, et parmi ceux qui n'ont été connus du public qu'après la mort de l'auteur, *Io et Jupiter*, une de ses dernières productions. De ses ateliers sont sortis un grand nombre d'élèves, dont plusieurs, tels que MM. Guérin, Hersent, Blondelle et Bichomme, prouvent que leur maître était capable, par ses conseils, de féconder leurs heureuses dispositions. Cet homme également recommandable par ses talens et par toutes les qualités qui forment l'honnête homme et le bon citoyen, bon époux, bon père, est mort à Paris, le 12 octobre 1829.

RÉGNAULT dit *de St-Jean d'Angely* (Michel-Louis-Etienne), né en 1760 à St-Fargeau, député aux états-généraux, ne se fit connaître que par des opinions modérées, et n'échappa aux proscriptions du 10 août, qu'en se condamnant à une réclusion volontaire. Arrêté à Douai en 1793, il ne recouvra sa liberté, qu'après la chute de Robespierre, fut employé à l'armée d'Italie, et s'attacha à la fortune de Bonaparte. Nommé successivement conseiller d'état, secrétaire de l'état, de la famille impériale, pro-

cureur-général près la haute-cour, il remplit ces diverses fonctions avec une égale habileté. Au retour de Bonaparte, en 1815, il lui donna, sans succès, de nouvelles preuves d'attachement, passa en Amérique, et ne put revenir à Paris qu'après quatre ans d'exil. Il y rentra mourant le 10 mars 1819, et expira quelques heures après son arrivée.

REGNIER (MATHURIN), né à Chartres, le 21 décembre 1573, mort le 22 octobre 1613, le précurseur de Boileau dans le genre satirique, qui lui a fait une très-grande réputation. Il eut, comme ce dernier, l'avantage de voir beaucoup de ses vers devenir proverbes en naissant. Quoique son style ait vieilli, c'est encore en son genre un des meilleurs modèles que l'on puisse étudier. Il est plein de sens, d'énergie, de vigueur, et Boileau qui jugeait si bien de la convenance des styles, ne put y ajouter que de la correction et de l'élégance; mais le poète moderne a d'ailleurs plus de gaieté, de finesse, de grâces, des tours plus variés, des railleries plus délicates, en un mot, un sel plus attique, et surtout infiniment plus d'égards pour les bienséances.

REGNIER DESMARÊTS (FRANÇOIS-SÉRAPHIN), né à Paris, en 1632, y mourut le 6 septembre 1713. On a de ce secrétaire de l'Académie française, des *poésies* italiennes, françaises, latines et espagnoles, une *Grammaire française*, 2 vol. in-12, où les grammairiens modernes ont beaucoup puisé, et d'autres ouvrages. Il était opiniâtre, et Furetière lui fit donner le nom de l'abbé *Pertinax*. Il était ecclésiastique.

RÉGNIER (CLAUDE-AMBROISE), duc de Massa, né à Blamont, département de la Meurthe en 1736, avocat à Nancy, deputé à l'assemblée constituante, s'y occupa de judicature et d'administration. Il vécut ignoré pendant la terreur, fut nommé au conseil des anciens, et devint, après l'établissement du consulat, membre du conseil d'état. Grand juge en 1802, et ministre à la fois de la police, il dirigea, en 1804, toutes les poursuites contre Georges et Pichegru, perdit le ministère de la police, rendit aussi, en 1813, le portefeuille de la justice, fut nommé président du corps législatif, fonctions qu'il remplit jusqu'à l'abdication de Bonaparte, et mourut le 24 juin 1814.

RÉGULUS (MARCUS-ATTILIUS), consul romain, l'an 267 avant J.-C. Après plusieurs victoires importantes, il fut fait prisonnier par les Carthaginois, qui le députèrent à Rome sous le serment d'un prompt retour, pour y porter des conditions de paix très-dures; mais ce grand homme persuada au sénat de les rejeter et retourna se livrer au supplice qu'on lui préparait, l'an 251 avant J.-C. Ce trait sublime a été mis en scène par Pradon, Dorat, et tout récemment avec un grand talent, par M. Arnault fils.

REICHSTADT (NAPOLÉON-FRANÇOIS-CHARLES JOSEPH BONAPARTE, DUC DE), naquit à Paris, le 20 mars 1811, de Napoléon Bonaparte, alors empereur des Français et roi d'Italie, et de l'archiduchesse Marie-Louise. A sa naissance, accueillie avec une véritable allégresse et célébrée par des fêtes brillantes, il reçut le double titre de *prince impérial et de roi de Rome*. A la chute de son père, ces titres furent échangés contre celui de duc de *Reichstadt*, que lui donna son aïeul, l'empereur d'Autriche. Emmené dans les Etats autrichiens, par suite des événemens de 1814, séparé de son père, éloigné de sa mère, il a reçu une éducation sur les principes de laquelle on n'est pas d'accord. Atteint depuis long-temps d'une phthisie pulmonaire, dont la révolution de 1830 a peut-être accéléré les progrès, il a succombé au château de Schoenbrunn, près de Vienne, le 22 juillet 1832, à l'âge de 21 ans 3 mois 2 j., et sa mère a pu recevoir son dernier soupir. Son corps a été déposé dans les caveaux de la famille impériale, et la cour d'Autriche a pris le deuil pour six semaines. Le sort de ce jeune et malheureux prince a excité l'intérêt général, malgré la diversité des partis et des opinions. On a publié sa *Vie*, en France, 1 vol. in-18. M. de Montbel a fait paraître, sur le

même sujet, un ouvrage qui offre des détails touchans, et que l'on dit authentiques.

REIMARUS (Herman-Samuel), savant philologue, né à Hambourg, le 22 décembre 1694, obtint en 1727 une chaire de philosophie à l'Académie de cette ville, dont il fut un des principaux ornemens pendant quarante-un ans, et mourut le 1er mars 1768, membre de l'Académie impériale de Pétersbourg, et de la plupart des sociétés littéraires d'Allemagne. On lui doit la meilleure édition de *Dion Cassius*, Hambourg, 1750—52, 2 vol. in fol.

REMBRANDT (Van-Ryn), peintre et graveur, né en 1606, près de Leyde, mort en 1674. Il est surtout célèbre par ses *portraits*. Il fut le maître de Gérard Dow. Ses estampes sont dans un goût singulier et se font admirer par la force et le naturel qui y règnent. Il a été mis sur la scène.

RÉMOND de SAINTE-ALBINE (Pierre), né en 1699, mort à Paris, sa patrie, en 1778. On a de lui un *Abrégé de l'histoire du président de Thou*, avec des remarques, 10 vol. in-12, purement écrit, mais sec. Il ne faut pas le confondre avec Rémond de St-Mard, né en 1682, mort à Paris, le 28 octobre 1757, qui a publié plusieurs ouvrages, remplis de paradoxes, de maximes fausses et licencieuses.

RÉMUSAT (Jean-Pierre-Abel), professeur des langues chinoise et tartare, membre de l'Institut de France, conservateur des manuscrits orientaux à la bibliothèque du roi, né à Paris, le 5 septembre 1788, y est mort le 3 juin 1832, à 44 ans. D'abord docteur à la faculté de Paris, il exerça son art en 1814, avec autant de zèle que d'habileté dans les hôpitaux de Paris. Mais un goût de prédilection le portait vers l'étude des langues orientales. Nommé à la chaire de chinois créée le 28 novembre 1814 au collége de France, il ouvrit son cours en janvier suivant. Il a publié divers écrits sur la langue et la littérature chinoises, des traductions de romans et d'ouvrages philosophiques du même peuple, le *Plan* d'un dictionnaire chinois, in-8°, 1814, etc.

RENARD (Jean-Augustin), architecte, de l'Académie d'architecture, remporta, en 1773, le grand prix, et profita de son séjour à Rome pour dessiner avec succès les monumens et les antiques. De retour en France, il fut nommé inspecteur des bâtimens du roi, et adjoint à l'inspection des carrières, perdit ces places à la révolution, obtint, sous les nouveaux gouvernemens, celles d'architecte du département de la Seine, d'inspecteur de la grande voirie, de membre du comité de consultations des bâtimens impériaux, et mourut le 24 janvier 1807. Cet artiste avait un talent et un goût particulier pour les décorations intérieures.

RENAUDIE (Jean de BARRI sieur de la), auteur de la conspiration d'Amboise contre les *Guises*, fut tué le 17 mars 1560, lorsqu'il s'avançait avec des troupes pour l'exécution de son projet.

RENAUDOT (Théophraste), né en 1584, médecin de Loudun, fut le premier qui commença, en 1631, à faire imprimer des *gazettes*, à Paris, où il était venu s'établir, et mourut le 25 octobre 1653. On a de lui les vies du prince de Condé, du maréchal de Gassion et de Michel Mazarin, frère du ministre.

RENÉ, comte d'Anjou et de Provence, né au château d'Angers le 16 janvier 1409, mort à Aix le 10 juillet 1480, fut surnommé le bon Roi René; il avait bien des traits de ressemblance avec Henri IV; mais il n'eut pas comme lui le talent de conserver les états qu'il avait acquis.

RENÉE de France, née à Blois, en 1510, de Louis XII et d'Anne de Bretagne, mariée en 1528 à Hercule II, duc de Ferrare, aima les sciences et les lettres, et rassembla autour d'elle un grand nombre d'hommes célèbres par leurs connaissances et leurs talens, et les combla de bienfaits. Calvin, qui avait trouvé un asyle à sa cour, lui fit adopter ses principes; et Marot, qui s'y était réfugié, s'y confirma. Après la mort de son époux, en 1560, elle revint en France, manifesta ses opinions, fit de son château de Montargis l'a-

syle des protestans, et y mourut en 1575.

RENNEL (le major anglais JAMES), associé étranger de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de France, né en 1742, à Chudleigh (Devonshire), mort dans les premiers jours d'avril 1830, servit d'abord dans l'Inde comme officier du génie. Forcé par une blessure grave de quitter le service, il se livra dès-lors à l'étude, et particulièrement à celle de la géographie. En 1781, il publia un atlas du Bengale. Depuis, il a mis au jour une carte de l'Indostan; le système de la géographie d'Hérodote, des éclaircissemens sur l'expédition de Cyrus le jeune et sur la retraite des dix mille. Il s'est occupé aussi de recherches sur l'intérieur de l'Afrique. Il laisse, à ce qu'on annonce, un traité manuscrit sur les courans de l'Océan atlantique, avec des cartes fort détaillées.

RESNEL DU BELLAY (JEAN-FRANÇOIS du), abbé, de l'Académie française, né à Rouen le 29 juin 1692, mort à Paris le 25 février 1761. Il a le premier traduit en vers l'*Essai sur l'homme*, et l'*Essai sur la critique*, de Pope, et ces deux traductions sont fort agréables. Voltaire, ami particulier de l'abbé du Resnel, l'avait encouragé à exercer ses talens sur ces deux ouvrages, et citait souvent avec complaisance, le traducteur, quoiqu'il entendît très-bien l'original. Il a prêté quelquefois de la noblesse et des grâces à son modèle. Sa traduction en vers peut encore se lire après celles de Delille et de Fontanes. Du Resnel a beaucoup travaillé au Dictionnaire de l'Académie française, et fut un des rédacteurs du Journal des Savans.

RESPHA, fille d'Aïa, l'une des femmes de Saül, mère d'Armoni et de Miphiboseth.

RESTAUT (PIERRE), né à Beauvais en 1696, mort à Paris, le 14 février 1764. Il fut un de nos plus habiles grammairiens. Son orthographe n'est plus usitée.

RESTIF DE LA BRETONNE (NICOLAS-EDME), né le 22 novembre 1734, en Bourgogne, mort à Paris en février 1806. Le style de ses trop nombreux romans est sans goût et presque toujours trivial; mais il a tracé le *Paysan perverti*, 4 vol. in-12. On y trouve des tableaux effrayans, des caractères fortement dessinés, les vices du peuple, de grands coups de pinceaux et quelques traits de génie.

RESTOUT (JEAN), peintre célèbre, né à Rouen en 1692, mort en 1768. Ses compositions sont nobles et mâles. Son fils a suivi ses traces, et a montré du talent; il est mort en 1797.

RETZ (JEAN-FRANÇOIS-PAUL DE GONDY, cardinal de), né en octobre 1614, mort à Paris le 24 août 1679. C'est peut-être l'homme le plus propre à établir la différence du caractère français au génie anglais. Né contemporain de Cromwel, aussi ambitieux, aussi factieux que lui, mais avec beaucoup plus d'esprit, moins profond et moins raisonné dans ses vues, il fit de la guerre civile une espèce de tracasserie, une affaire de vanité plus que de combinaison, et n'employa de grands moyens que pour de petites choses: personnage plus inquiet, plus turbulent que dangereux, et, si on l'ose dire, plus fantastique que réel. Ses *mémoires* sont écrits d'un style imposant, quoiqu'inégal, et ils immortaliseront la ridicule guerre de la fronde. Le plus bel éloge du cardinal de Retz est d'avoir su mourir en philosophe, après avoir vécu dans les agitations de l'intrigue.

RÉVELLIÈRE-LÉPAUX (LOUIS-MARIE), né en 1753, à Montaigu, petite ville de Vendée, avocat en 1775, embrassa les principes de la révolution, fut successivement membre de l'assemblée constituante et de la convention, vota la mort de Louis XVI, lutta avec la plus grande énergie contre les montagnards, se déroba par la fuite à leur fureur, rentra dans le sein de la convention et y combattit les anarchistes. Membre du conseil des anciens, il fut porté au Directoire à la création de cette magistrature, et donna sa démission lors des événemens de prairial. Membre de l'Institut, il en sortit plutôt que de prêter serment à l'empereur. Républicain rigide, mais

homme vertueux, il ne put échapper au ridicule versé sur la secte des philanthropes dont on lui attribuait la création. Compris dans la loi d'amnistie lors de la seconde restauration, il mourut à Paris le 27 mars 1824.

REVER (Marie François-Gilles), correspondant de l'Institut, des sociétés des antiquaires de France, d'agriculture d'Evreux, des académies de Caen, de Rouen et de Nantes, né à Dol, le 8 avril 1754, mort au commencement de 1829, professeur de philosophie à Angers, puis curé de Conteville, près Pont-Audemer, député en 1791 à l'assemblée législative, il ne se départit jamais de ses principes de modération. Evreux lui doit une bibliothèque excellente, quoique composée seulement de 10,000 vol. Il a contribué puissamment à répandre le goût de l'archéologie dans toute la Normandie, par son exemple et par ses écrits.

REYNIER (Jean-Louis-Ebenezer), lieutenant-général, grand officier de la Légion-d'Honneur, né à Lausanne le 14 janvier 1771, obtint par ses talens un rapide avancement, se distingua sous les ordres de Pichegru et de Moreau, et contribua aux succès des armes françaises. Ecarté du service par une intrigue, il y rentra lors de l'expédition d'Egypte, déploya dans plusieurs actions la valeur la plus brillante, et décida plusieurs fois la victoire. Après l'assassinat de Kléber, il se brouilla avec Menou, qui le fit enlever et transporter en France, où il fut fort mal reçu. Cependant en 1805, il fut chargé d'un commandement en Italie, et prit celui de l'armée de Naples. En 1809, il se trouvait à Wagram où il combattit à côté de Bonaparte. En 1812, il couvrit la droite de la grande armée en Pologne, se signala de nouveau en 1813, surtout au combat de Dennewitz, où l'habileté de ses manœuvres sauva l'armée. A la bataille de Leipzig, abandonné par le corps saxon qu'il commandait, il fut fait prisonnier, revint à Paris après son échange, et y mourut en 1814, avec la réputation d'un des militaires les plus instruits qu'eussent les armées françaises. Son ouvrage *de l'Egypte après la bataille d'Héliopolis, et Considérations générales sur l'organisation physique et politique de ce pays*, Paris, 1804, in-8, saisi par ordre de Bonaparte, a été réimprimé en 1828, sous le titre de *Mémoires de Reynier*, dans la deuxième série des *Mémoires sur la révolution française*.

REYNOLDS (sir Josué), célèbre peintre anglais, président de l'Académie royale des arts, né en 1723, mort à Londres, le 23 février 1792, regardé comme fondateur de l'école anglaise, a surtout excellé dans le portrait. Ses discours sur la peinture, justement estimés, ont été traduits en français par Jansen, en 1788, et réimprimés en 1806, 2 vol. in-8.

REYRAC (l'abbé de), né en 1734, mort le 22 décembre 1782. Son *Hymne au soleil* est le principal fondement de sa réputation. Il a fait aussi des *odes*.

RHADAMISTE, fils de Pharasmanes, roi d'Ibérie. S'étant retiré auprès de Mithridate, son oncle, il en épousa la fille et le fit ensuite assassiner; mais son crime ne demeura pas impuni : ayant été vaincu par *Artaban*, roi des Parthes, il fut contraint de prendre la fuite, et tua lui-même sa femme *Zénobie*, l'an 52. Son père le fit ensuite mourir comme un traître. Ce trait d'histoire a fourni à *Crébillon* sa plus belle tragédie.

RHICAS, un des plus ardens promoteurs de l'insurrection grecque au dix-huitième siècle, né vers 1753, à Vélestina en Thessalie, distingué par la variété de ses connaissances, poète et musicien, révolté du joug qui pesait sur sa patrie, conçut de bonne heure le projet de l'affranchir, et dans ce but parvint à former une vaste ligue où entraient non-seulement l'élite de sa nation et plusieurs étrangers de distinction, mais des Turcs même, et le fameux Passawan-Oglou. En même temps, il s'occupa de plusieurs ouvrages, qui tous furent accueillis en Grèce avec empressement; mais ce qui lui valut une réputation vraiment populaire, ce furent ses poésies patriotiques que les Grecs chantent encore en marchant au combat. Dénoncé par un traître au gouverne-

ment autrichien, il fut, en 1798, livré à la Porte avec huit autres Grecs. En route, les gardes qui escortaient ces infortunés, craignant que Passawan-Oglou ne leur enlevât leurs victimes, les précipitèrent dans le Danube, et leur épargnèrent ainsi le supplice qui les attendait.

RHIMOTALCE, roi de Thrace, abandonna le parti d'Antoine pour passer dans celui d'Auguste. Comme il se faisait valoir un jour à ce sujet, auprès de ce dernier, Auguste lui répondit froidement : *Amo proditionem, proditores verò odi*, j'aime la trahison et je hais les traîtres.

RHODOPE, fameuse courtisane de Thrace, fut esclave avec Esope; on prétend qu'elle fit bâtir une des pyramides d'Egypte. M. de Piis a fait sur ce sujet une de ses plus jolies chansons, intitulée : *la Colonne de Rhodope*.

RICARD (Dominique), né à Toulouse le 23 mars 1741, mort à Paris le 28 janvier 1803. On lui doit une traduction élégante et fidèle des *Œuvres de Plutarque*, en 30 vol. in-12.

RICCÉ (N., vicomte de), ancien député, chevalier de Saint-Louis, officier de la Légion-d'Honneur, issu d'une famille noble ancienne, embrassa la carrière des armes, émigra au commencement de la révolution, fut au retour du roi, nommé préfet de l'Orne, et resta sans emploi pendant les Cent-Jours. En 1817, il passa de la préfecture de l'Orne à celle de la Meuse, et en 1819, de la Meuse au Loiret, et se montra partout habile administrateur. Au 2 novembre 1831, il obtint sa retraite. Il avait été élu député du Loiret en juillet 1830, siégea au centre gauche pendant toute cette cession, et fut enlevé par une apoplexie foudroyante, en novembre 1832, âgé de 75 ans.

RICCOBONI (Marie), née à Paris en 1714, morte le 6 décembre 1792, est auteur de beaucoup de romans écrits avec autant d'élégance que d'esprit. Son meilleur est l'histoire du marquis de Crécy. Son mari, mort le 15 mai 1772, a publié l'*Art du théâtre*, ouvrage bien pensé, rempli d'observations fines et de réflexions ingénieuses.

RICHARD I, II et III, rois d'Angleterre. Le premier, surnommé *Cœur-de-Lion*, né à Oxford en 1157, mourut en avril 1199, à quarante-deux ans. Il s'était embarqué en 1190 pour aller au secours de la Terre-Sainte, où il donna des preuves de haute valeur : c'était sa seule qualité. Pour satisfaire ses passions, il sacrifia l'intérêt de sa couronne et celui de ses peuples qu'il surchargea d'impôts. — Le deuxième, fils d'Edouard, prince de Galles, né à Bordeaux en 1366, monta sur le trône en 1377, à l'âge de onze ans. Son règne fut troublé par les séditions. Les Anglais, mécontens, appelèrent le duc de Lancastre, qui se rendit maître de Londres, et fit signer à ce roi infortuné un écrit par lequel il se déclarait incapable de régner. Quelques temps après, il fut mis à mort, à trente-trois ans. C'était un prince faible, pusillanime et sans mœurs. Sous son règne les plus étranges désordres affligèrent l'Angleterre. — Le troisième, fils du duc de Glocester et frère d'Edouard IV, né en 1452, usurpa la couronne, et se fit proclamer roi en 1483. Il fit mourir Edouard V et le duc d'Yorck, héritiers légitimes de la couronne, et dissipa une conspiration formée contre lui par le duc de Buckingham, qui fut arrêté et décapité; mais Henri, comte de Richemont, ayant obtenu de Charles VIII, roi de France, de grands secours en hommes et en argent, passa en Angleterre, et fit déclarer en sa faveur tout le pays de Galles. Richard marcha aussitôt contre lui et fut tué dans la sanglante bataille de Bosworth, le 22 août 1485. Ce prince fut le dernier roi de la race des princes d'Yorck ou Plantagenet. Sa mort termina la guerre civile, qui durait depuis si long-temps, entre les maisons de Lancastre et de Plantagenet. Le comte de Richemont, couronné sous le nom de Henri VII, réunit les droits de ces deux maisons.

RICHARD (Louis-Claude-Marie), savant botaniste, né à Versailles en 1754, fils du jardinier du roi à Auteuil, puisa le goût de la botanique dans les jardins de Trianon, dont son oncle était directeur, et se livra à

l'étude des sciences naturelles avec un tel succès, qu'en 1781, l'Académie des sciences le proposa au roi pour un voyage dans la Guiane française et aux Antilles. Richard justifia le choix de l'Académie et la confiance de Louis XVI, et pendant huit ans de courses aventureuses, ramassa les plus riches collections en tous genres. Voyant sa santé épuisée, ainsi que ses ressources pécuniaires, et ne recevant de France ni remboursement ni réponse, il y revint en 1789, n'y trouva aucune récompense, et fut long-temps réduit à un état de gêne que l'altération de sa santé rendait encore plus pénible. Enfin une justice tardive améliora sa position. Nommé à la chaire de botanique et plus tard membre de l'Institut, il publia plusieurs *Mémoires* qui ont puissamment contribué aux progrès de la botanique, et fut enlevé aux sciences le 7 juin 1821, honoré de l'estime des savans les plus distingués de l'Europe, chevalier de la Légion-d'Honneur et membre correspondant de la Société royale de Londres.

RICHARDSON (SAMUEL), né en 1689, mort le 4 juin 1761. Ce célèbre romancier anglais a fait les romans de *Clarisse*, de *Paméla* et de *Grandisson*; c'est faire son éloge, tant ces ouvrages sont connus et estimés généralement. Il est peu de romans de mœurs qui approchent de ces trois chefs-d'œuvre.

RICHELET (PIERRE), né en 1631, mort le 23 novembre 1698, a fait un *Dictionnaire des rimes*, et un *Dictionnaire de la langue française*, 3 vol. in-fol., rempli de grossièretés, de satires et d'obscénités; il a été abrégé par l'abbé Gouget.

RICHELIEU. Voyez Plessis-Richelieu.

RICHELIEU (ARMAND-EMMANUEL-SOPHIE-SEPTIMANIE DUPLESSIS, duc de), petit-fils du maréchal de ce nom, et fils du duc de Fronsac, né à Paris le 25 septembre 1766, y mourut le 17 mai 1822. Comme fondateur et gouverneur militaire d'Odessa, en Crimée, il a fait bénir son nom. Il rendit de grands services à la France en 1814, et depuis ce temps jusqu'à sa mort, quels qu'aient été les dissentimens sur ses talens et ses vues politiques, il n'y eut qu'une seule opinion sur la haute moralité et l'éminente loyauté de son caractère. Son désintéressement est remarquable dans le siècle où nous vivons; cette vertu était si naturelle en lui qu'il s'offensait même qu'on prétendît lui en faire un mérite.

RICHER, savant astronome, de l'Académie des sciences, mort en 1696, fut envoyé à Cayenne pour y faire des observations astronomiques, et remplit parfaitement sa mission.

RICHER (HENRI), né en 1685, mort à Paris le 12 mars 1748, a traduit en vers les *Eglogues* de Virgile, a fait deux tragédies, *Sabinus* et *Coriolan*; mais son meilleur ouvrage est un recueil de *Fables*, recommandables par la simplicité et la correction du langage, par la variété des peintures et l'agrément des images. Ce nom est illustré par d'autres écrivains, entre autres, les avocats Richer frères, tous deux morts en 1798.

RICHERY (JOSEPH de), contre-amiral Français, né à Alons (Basses-Alpes), le 13 septembre 1757, s'embarqua comme mousse à l'âge de 9 ans, fit, comme enseigne, en 1778, la campagne de l'Amérique septentrionale, celle de l'Inde sous les ordres du Bailly de Suffren, et trois autres dans l'Inde en qualité de lieutenant. Capitaine de vaisseau en 1792 et deux ans après contre-amiral, il commanda une escadre destinée à aller détruire les établissemens de Terre-Neuve, attaqua en route un riche convoi, lui enleva un vaisseau de guerre et trente bâtimens, conduisit ces prises à Cadix où il les vendit au profit de ses équipages, remit à la voile, arriva le 28 août 1796 devant le grand banc de Terre-Neuve, ruina tous les établissemens anglais, détruisit environ 80 bâtimens, et rentra à Rochefort avec son escadre, le 5 novembre de la même année. Bloqué dans ce port par les Anglais, il en sortit et arriva le 12 décembre à Brest, assez à temps pour faire partie de l'expédition d'Irlande, dans laquelle il eut le commandement d'une

division dans sa ville natale, et y mourut en 1799.

RICIMER, patrice et général Romain, au cinquième siècle. Elevé aux premières dignités de l'empire, il se prévalait de son autorité pour se jouer des empereurs qu'il faisait et défaisait à son gré. Il fit périr les empereurs Majorien et Anthémius, qui lui avait donné sa fille en mariage, et mourut en 472.

RIEGO Y NUÑEZ (RAPHAEL del), le principal auteur de la révolution espagnole de 1820, né à Tuna, dans les Asturies, en 1785, était lieutenant-colonel dans le régiment de ce nom, lorsqu'il leva l'étendard de l'insurrection. Nommé maréchal-de-camp et capitaine-général de l'Arragon par Ferdinand, qui venait d'accepter la constitution, après une disgrâce momentanée, il fut porté aux Cortez par les élections de 1822, en devint bientôt le président, et s'y fit estimer par sa modération et sa modestie. Bientôt une réaction nouvelle vint affaiblir le parti constitutionnel. A l'arrivée d'une division française, il éprouva plusieurs échecs. Blessé grièvement, errant dans les sentiers les moins fréquentés, il fut trahi par ses guides, livré à ses ennemis, transporté à Madrid, abreuvé d'insultes; et exécuté le 5 novembre 1723.

RIENZO ou RIENZI (NICOLAS-GABRINO de), tribun de Rome au quatorzième siècle, était fils d'un cabaretier nommé Lorenzo. Elevé avec soin, il était déjà au nombre des orateurs les plus distingués de son temps, lorsque Pétrarque fut couronné à Rome, en 1340. Lié d'amitié et de principes républicains avec ce poète, il n'eut plus d'autre objet que de sauver Rome de l'affreuse anarchie qui causait tous ses maux. Il y réussit, le 20 mai 1347, se fit décerner le titre de tribun, rétablit l'ordre, et parvint à rendre à sa patrie la paix et l'abondance. Mais bientôt devenu arrogant et présomptueux, le libérateur de Rome n'en fut plus que l'oppresseur. Forcé de fuir en Bohême, mais livré aux émissaires de Clément VI, et ramené à Avignon, la mort du pontife et le crédit de Pétrarque le sauvèrent. Innocent VI lui rendit sa confiance, et lui permit de rentrer à Rome avec le double titre de tribun et de sénateur. Mais il céda encore à l'ivresse du pouvoir, souleva contre lui le peuple dont il avait été l'idole, et fut assassiné au Capitole, dans une émeute, le 8 octobre 1354. Rienzi a donné son nom à deux tragédies, l'une de l'ex-conventionnel Laignelot, tombée en 1791, et l'autre de M. Drouineau, jouée avec succès au théâtre de l'Odéon, en 1826.

RIFFAUT-DES-HETRES (JEAN-RENÉ-DENYS), ancien administrateur des poudres et salpêtres, né vers 1754 à Saumur, mort à Paris, le 7 février 1827, après avoir passé plus de 50 années de sa vie dans les emplois administratifs, en consacra le reste aux sciences et aux lettres. On a de lui, entr'autres ouvrages, plusieurs *Manuels* qui font partie de la collection publiée par Roret; ceux du peintre en bâtiment, du brasseur, du teinturier, et deux de chimie, dont l'un traite de *chimie amusante*.

RIGAUD (HYACINTHE), né à Perpignan le 25 juillet 1664, mort à Paris le 27 décembre 1743, peintre de *portraits*, a été surnommé le Vandick de la France.

RIGNOUX (le baron ANTOINE), maréchal-de-camp, commandeur de la Légion-d'Honneur, né le 17 février 1771, entra au service en 1791, fit avec distinction les campagnes de Prusse, de Pologne et d'Espagne, fut, en 1815, mis à la demi-solde, et plus tard à la retraite, se retira dans ses propriétés, à Villenave-d'Ornon, à une lieue de Bordeaux, et y mourut le 4 septembre 1832, âgé de plus de 61 ans.

RIQUET (PIERRE-PAUL de), né à Béziers en 1604, mort à Toulouse le 1er octobre 1680, s'est rendu immortel par le projet du grand canal du Languedoc, pour joindre l'Océan à la Méditerranée, qu'il exécuta avec succès. Il avait aussi projeté et commencé un canal pour amener de l'eau à Paris.

RIVAROL (ANTOINE), né en Languedoc le 17 avril 1754, mort à Berlin, le 12 avril 1801. C'était un hom-

me de beaucoup d'esprit; mais le seul ouvrage de lui qui mérite d'être cité, est son *Discours sur l'universalité de la langue française*, où l'on trouve quelques vues ingénieuses, et qui lui procura un début brillant dans la carrière littéraire. Il en resta là, et il est plus connu maintenant par ses bons mots, que par tous les ouvrages qu'il a faits. Son *Petit Dictionnaire des grands hommes* lui suscita une foule d'ennemis. On a publié son *esprit* en un vol. in-12.

RIVET DE LA GRANGE (DOM ANTOINE), né le 30 octobre 1683, mort le 7 février 1749, a donné, avec plusieurs autres bénédictins, l'*Histoire littéraire de la France*, 12 vol. in-4°: il y travailla plus de trente ans. Elle est comparée aux mémoires du savant Tillemont, pour l'exactitude des citations et l'étendue de ses recherches.

RIVIÈRE (CHARLES-FRANÇOIS, marquis, puis duc de), né à La Ferté-sur-Cher en 1765, était officier aux gardes lorsqu'il émigra. Attaché à la fortune du comte d'Artois, il remplit pour lui plusieurs missions dans la Vendée, et s'associa à presque toutes les entreprises contre la France. Arrêté en 1804, avec les Polignac, il fut condamné à mort; obtint une commutation de peine, et fut déporté après quatre ans de détention. Chargé du commandement de la Corse après la seconde restauration, il y poursuivit avec tant d'acharnement Murat, qui avait été un de ses sauveurs, qu'il le força de quitter l'île, et à chercher la mort dans le royaume de Naples. Ambassadeur à Constantinople en 1816, il excita des plaintes qui le firent rappeler. Créé duc et gouverneur du duc de Bordeaux, il mourut en 1828, jugé peu capable de remplir la tâche importante qui lui était confiée.

RIVIÈRE (PIERRE-FRANÇOIS-TOUSSAINT la), né à Séez (Orne), le 13 octobre 1762, mort à Montargis le 30 octobre 1829. Grand-vicaire en 1790, professeur de philosophie à Clermont en 1818, proviseur du collége d'Orléans, qui lui dut le retour de sa prospérité, inspecteur d'académie à Strasbourg, en 1827, il avait été pendant 14 ans, secrétaire de l'académie des sciences et belles-lettres de Caen, et a publié 3 vol. de ses mémoires.

ROBERT, roi de France surnommé le *sage*, succéda à Hugues-Capet, son père, en 996, et mourut en 1031. Il pacifia les troubles de son royaume, et s'efforça d'y faire fleurir les lettres et les sciences. Son règne fut heureux et tranquille. C'était un prince humain et sans ambition. Il refusa l'empire et le royaume d'Italie que les Italiens lui offraient.

ROBERT D'ANJOU, dit *le sage*, roi de Naples, mort le 19 janvier 1343, après un règne glorieux de trente-trois ans. Il était affable, généreux, bienfaisant, ami des pauvres, sage, prudent, et surtout zélé pour la justice. On l'appelait le Salomon de son siècle. Sa seule passion était pour les lettres et les sciences, qu'il encouragea par son exemple et par ses bienfaits. D'autres princes ont porté le nom de Robert.

ROBERT (HUBERT), peintre d'architecture et de paysage, membre de l'académie de peinture, né à Paris en 1733. Jeune encore, il partit pour Rome, où, pendant douze années, ses crayons retracèrent tous les riches aspects et les grands monumens de l'Italie. De retour à Paris en 1767, il fut reçu à l'académie à l'unanimité, et fut nommé garde des tableaux du roi et dessinateur de tous les jardins royaux. La révolution lui enleva ces places, et lui ravit la liberté qu'il ne reçut que dix mois après. Nommé, en 1800, conservateur du musée du Louvre, il mourut subitement dans son atelier le 15 avril 1808. Ses compositions sont en grand nombre et sont fort estimées.

ROBERT DE VAUGONDY, né à Paris en 1688, mort en 1766, a publié des atlas et des ouvrages géographiques. On peut assurer que c'est à lui et à son fils qu'on doit attribuer les nouveaux progrès que la géographie fit en France.

ROBERTSON, célèbre historien, né en Ecosse en 1721, mort le 11 juin 1793. Son *histoire de Charles-Quint* est un chef-d'œuvre, et M.

Suard en a donné une très-bonne traduction. Ses autres ouvrages sont distingués par la clarté, et renferment des vues profondes.

ROBESPIERRE (Maximilien-Isidore), né à Arras en 1759. La terreur qu'il exerça sur la France n'a rendu son nom que trop fameux. On a encore peine à concevoir comment un homme d'un talent aussi médiocre, d'une aussi grande lâcheté, a pu étendre sur la France une tyrannie aussi épouvantable. Tallien se mit à la tête de l'heureuse révolution qui, le 9 thermidor (28 juillet 1794), délivra la patrie de ce monstre. Il fut décapité le lendemain 29, et mourut avec le défaut d'énergie, apanage ordinaire des hommes sanguinaires. Son frère et vingt-un de ses complices, montèrent sur l'échafaud qu'il avait trop long-temps ensanglanté.

ROBOAM, fils de Salomon, succéda à son père, et mourut après un règne de dix-sept ans, l'an du monde 3046.

ROCHAMBEAU (Jean-Baptiste-Donatien de VIMEUR, comte de), né à Vendôme, le 1er juillet 1725, entra au service avec le grade de cornette, se distingua pendant la guerre d'Allemagne, à la bataille de Lawfeld, dans l'expédition de Minorque, au combat de Clostercamp, et dut chaque avancement à de brillans faits d'armes. Nommé lieutenant-général en 1780, et envoyé aux secours des États-Unis avec un corps de six mille hommes, il prit avec Washington des dispositions telles que Cornwallis, cerné dans York fut obligé de capituler, événement qui fut un coup décisif. De retour en France, il y fut reçu avec la plus haute distinction, et plus tard, sur la présentation de l'assemblée nationale, élevé à la dignité de maréchal de France. Contrarié dans son commandement de l'armée du nord, il se retira dans sa terre, résolu de vivre dans la retraite. Incarcéré sous le règne de la terreur, il allait monter dans la fatale charette, lorsque le bourreau, la trouvant trop pleine, l'en repoussa. Mis en liberté, il fut, en 1803, présenté à Bonaparte, qui lui fit l'accueil le plus distingué, le nomma grand officier de la Légion d'Honneur, et lui donna une pension comme ancien maréchal. Il occupa ses loisirs à rédiger ses *Mémoires*, qui ont paru en 1809, 2 vol. in-8°, et mourut le 10 mai 1807. — Son fils Donatien-Marie-Joseph de Vimeur, vicomte de Rochambeau, né en 1750, entra au service à 12 ans, suivit comme colonel son père en Amérique, et prit part aux succès de l'expédition. Lieutenant-général en 1792, il fut appelé au commandement des îles du Vent. Employé à l'armée en 1800, il passa à Saint-Domingue avec l'expédition commandée par le général Le Clerc, et prit après la mort de ce dernier le commandement en chef. Mais n'ayant plus que les débris d'une armée, et ne recevant point de secours, il capitula, et fut conduit en Angleterre. Il n'en revint qu'en 1811, reçut en 1813 le commandement d'une division du 5e corps de l'armée d'Allemagne, se distingua à Bautzen, ainsi que dans plusieurs actions de cette campagne, et fut tué à la bataille de Leipzig le 18 octobre.

ROCHEFORT (Guillaume de), né à Lyon en 1731, mort le 25 juillet 1788. On doit à ce membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, trois tragédies; mais il est surtout connu par sa traduction en vers de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Rochefort sentait toutes les beautés d'Homère et de Sophocle, qu'il a aussi traduit en entier.

ROCHEFOUCAULT (*V.* Larochefoucault).

ROCHESTER (Jean-Vilmot, comte de), poëte anglais, né en 1648, mort le 26 juillet 1680. Ses *poésies* sont, pour la plupart, des satires et des obscénités. C'était un aimable libertin.

ROCHON DE CHABANNES (Marc-Antoine-Jacques), né à Paris le 25 janvier 1730, mort dans la même ville le 15 mai 1800, à soixante-dix ans, consacra ses talens au théâtre. De ses nombreux ouvrages on ne joue que sa petite comédie d'*Heureusement*, et l'opéra des *Prétendus*. Son théâtre forme 2 vol. in-8°. En géné-

ral il a plus d'esprit que d'imagination, et plus de facilité que de goût.

ROCHON (Alexis-Marie de), astronome et navigateur distingué, membre de l'Institut, né le 21 février 1741, à Brest, fit, comme astronome de la marine et dans l'intérêt des sciences, plusieurs voyages de long cours, et remplit avec succès les différentes missions qui lui furent confiées par le gouvernement. Nommé, en 1772, garde du cabinet de physique du roi, établi au château de la Muette, près Paris, il s'occupa du perfectionnement des instrumens d'optique; et obtint en 1787, la place d'astronome opticien de la marine, choix qu'il justifia par les plus heureuses inventions. Dépouillé de ses places, par la révolution, il se retira dans sa ville natale, et continua de se livrer avec le même zèle à des travaux d'utilité publique. En 1802, il vint à Paris, obtint un logement au Louvre, ne cessa, malgré les infirmités de sa vieillesse, de s'occuper des progrès des sciences, et mourut en 1817. Rochon a laissé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels se trouvent ses *Voyages à la mer du sud*, Paris, 1783, in-8°; *à Madagascar et aux Indes-Orientales*, Paris, 1807, in-8°.

RODOGUNE, fille de Phraates, roi des Parthes, fut mariée à Démétrius Nicanor, que Phraates tenait prisonnier, ce qui causa de grands malheurs par la jalousie de Cléopâtre; mais qui n'a lu ou vu jouer la tragédie de *Rodogune*, du grand Corneille?

RODOLPHE I et II, empereurs d'Allemagne. Le 1er surnommé le *Clément*, fils d'Albert, comte de Hapsbourg, né le 1er mai 1218, fut élu en 1273, et mourut le 15 juillet 1291. Son règne fut troublé par la guerre contre Ottocare, roi de Bohême, sur lequel il remporta une victoire signalée. C'était un prince brave et politique; mais sur la fin de sa vie il se fit détester par son ambition et son avarice. Le IIe, fils de l'empereur Maximilien II, né le 18 juillet 1552, succéda à son père en 1567, et mourut le 20 janvier 1612. C'était un prince faible et irrésolu. Son règne fut malheureux. Son frère *Mathias* s'étant révolté, il fut obligé de lui céder les royaumes de Hongrie et de Bavière.

ROGET DE BALOQUET (le baron Marie-Dominique), lieutenant-général, commandeur de la Légion d'Honneur, né le 20 octobre 1760, entra au service à 17 ans, et fit les glorieuses campagnes de la république et de l'empire. Quoique jeune encore, il comptait 48 ans et 10 mois de service. Mis à la retraite en 1814, il est mort près de Sarreguemines (Moselle), en janvier 1832, à peine âgé de 61 ans.

ROHAN. Cette maison a produit un grand nombre de personnages illustres, entre autres Pierre de Rohan, maréchal de France, qui gouverna l'État pendant la maladie de Louis XI, à Chinon. Il fut également en faveur sous Louis XII, et mourut en 1513.—Henri, duc de Rohan, né le 21 août 1579, mourut le 28 février 1638 des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Rhinfeld. Il a laissé des mémoires.—Le cardinal de Rohan, connu pour son zèle, pour la bulle Unigenitus; et le fameux cardinal de Rohan, né en 1734, mort le 16 février 1804, si connu par la malheureuse affaire du collier. Les Rohan avaient rang de prince en France, parce que leur famille tire son origine des premiers souverains de Bretagne.

ROHAULT (Jacques), né en 1620, mort en 1675. Ce philosophe cartésien a publié un *traité de physique* qui eut de la réputation, et d'autres ouvrages estimés.

ROLAND PHLIPON (Marie-Jeanne), née à Paris en 1754, mourut sur l'échafaud avec le plus grand calme et un courage admirable, le 8 novembre 1793. Elle avait un plus grand caractère que son mari le ministre Roland, et les *mémoires* qu'elle a laissés sont remplis d'intérêt, et annoncent une tête fortement organisée. La pureté de ses mœurs et ses vertus domestiques devaient la rendre heureuse, mais elle sacrifia son bonheur pour accroître sa célébrité, et paya de sa vie quelques triomphes bien passagers.

ROLAND (PHILIPPE-LAURENT), statuaire, membre de l'Académie des beaux-arts et depuis de l'Institut, né, en 1746, à Marcq, près de Lille, élève de Pajou, acquit, à force d'économies et de privations, les moyens de faire le séjour de Rome, et y résida pendant cinq ans : puisant dans l'étude assidue des chefs-d'œuvre que cette ville renferme, un goût plus sévère que celui qui dominait alors. A son retour, accueilli par son maître dont le buste fit depuis autant d'honneur à son cœur qu'à son talent, il exécuta des statues et des bas-reliefs qui eurent un succès mérité. Son chef-d'œuvre est la *Statue d'Homère chantant sur sa lyre*, un des plus beaux ouvrages de l'École Française, placée aujourd'hui dans une des pièces du rez-de-chaussée du Louvre. Roland mourut en 1816, professeur de l'académie royale de peinture et de sculpture.

ROLLIN (CHARLES), né à Paris le 30 janvier 1661, d'un coutelier, mort le 14 septembre 1741. Recteur de l'université de Paris, auteur de l'*Histoire romaine*, de l'*Histoire ancienne* et du *Traité des études*. Les jeunes gens ne puiseront jamais des leçons d'une morale plus saine et d'un goût plus épuré que dans les ouvrages de cet estimable écrivain. Formé lui-même sur les meilleurs modèles, il apprend à ne pas s'égarer en préférant des routes de caprice à celles qui nous ont été tracées par les grands hommes de l'antiquité. Il conservera toujours aux yeux de la postérité, le caractère d'un écrivain sage, rempli de connaissances et de goût, et qui a fait passer jusque dans son style la douceur et l'aménité de ses mœurs. Il fut utile et il est justement célèbre.

ROLLOND, premier duc de Normandie, un des principaux chefs de ces Danois ou Normands qui firent tant de courses et de ravages en France, dans les neuvième et dixième siècles, épousa en 912, la fille de Charles-le-Simple.

ROMAIN. Quatre empereurs d'Orient ont porté ce nom. Le Ier, surnommé *Lacapène* sauva la vie à l'empereur Bazile, et ce fut l'origine de sa fortune. Constantin X l'associa à l'empire, il eut bientôt tout le pouvoir. Né avec de grands talens, il gouverna avec gloire, et surtout avec beaucoup d'humanité, et mourut en exil le 15 juillet 945. Le IIe, *le jeune*, mourut des suites de ses excès le 15 mars 963, après un règne de trois ans. Le IIIe commença à régner en 1028, et fut empoisonné par sa femme le 14 avril 1034. Il déshonora le trône par son indolence, et laissa les Sarrasins s'emparer de la Syrie. Le IVe, surnommé *Diogène*, monta sur le trône en 1068, après Constantin Ducas, dont il épousa la veuve Eudoxie. Ayant été fait prisonnier par les Turcs; rendu à la liberté, à son retour il trouva sur le trône Michel, fils de Constantin; il fallut se battre, Romain fut vaincu, et on lui creva les yeux. Il mourut des suites de ce supplice, en 1071.

ROMULUS, fondateur et premier roi de Rome, frère de Rémus, et fils de Rhéa Sylvia, fille de Numitor, roi d'Albe, fonda la ville de Rome vers l'an 752 avant J.-C. On rapporte beaucoup de fables sur son compte, elles appartiennent à la mythologie. Il tua Rémus son frère dans un différend qu'il eut avec lui, et régna seul. Il établit un sénat, fit des lois, et disparut en faisant la revue de son armée vers 715, sans qu'on ait bien su comment il avait péri. Il avait alors 55 ans, et en avait régné 37.

RONSARD (PIERRE), né le 10 septembre 1324, mort le 27 décembre 1585, poète français. Il eut de son vivant une si grande réputation, que mal écrire c'était, selon un proverbe du temps, donner des soufflets à Ronsard. Il fut honoré des bienfaits et de la familiarité de plusieurs de nos rois. On a même conservé des vers que Charles IX lui adressa, et qui sont d'une verve infiniment plus heureuse que les meilleurs vers de Ronsard. Cependant ce poète si célèbre avait pensé détruire le génie de notre langue, par la licence qu'il se donna d'y introduire une foule de mots purement grecs qui rendent sa poésie presque toujours dure, bizarre et inintelligible. Cette affectation ne ve-

taitque de son érudition vraiment singulière, et dont il semblait vouloir faire parade. Ronsard avait d'ailleurs plusieurs des qualités qui font les grands poètes, une imagination vive, forte, hardie, de l'élévati n dans l'esprit et la connaissance des bonnes sources: mais son goût ne prit aucune supériorité sur son siècle, ou plutôt il manqua absolument de goût. Le premier de nos écrivains, il osa débuter dans la carrière de l'épopée, par son poëme de *la Franciade* qui est un de ses plus médiocres ouvrages. A l'exception du genre dramatique, il tenta presque tous les genres de poésie, et l'universalité prétendue de ses talens, augmenta encore sa réputation; mais cette universalité n'était qu'apparente, et la réalité de ce phénomène était réservée à Voltaire.

ROQUELAURE (Gaston-Jean-Baptiste, duc de), né en 1517, mort le 10 mars 1683, à soixante-huit ans, servit avec distinction, et devint lieutenant-général. C'est à lui qu'on attribue une foule de bons mots et de bouffonneries aussi plates que ridicules; ils sont pour la plupart tirés de *Brantôme*; on peut dire seulement que Roquelaure était homme d'esprit et d'une société agréable. Il laissa un fils qui mérita d'être fait maréchal de France, et mourut le 6 mai 1738.

ROSA (Salvator), peintre, graveur et poète, né près de Naples le 20 juin 1615, mort à Rome le 15 mars 1673. Il excellait surtout à peindre des combats, des marines et des paysages. On trouve dans ses *satires* de la verve et de l'énergie.

ROSCIUS (Quintus), Gaulois d'origine, contemporain d'Esope, fut le plus célèbre acteur de son siècle pour la comédie. Cicéron, son ami et son admirateur, a parlé de ses talens et de ses vertus avec enthousiasme. C'est pour le défendre contre Fannius qu'il fit son beau discours *pro Roscio*. Il mourut vers l'an 61 av. J.-C.

ROSCOMMON (le comte de), né vers 1653, mort le 17 janvier 1684, passe pour le plus correct des écrivains anglais avant Addisson. Ses ouvrages ont été imprimés avec les poésies de Rochester.

ROSILY-MESROS (le comte François-Etienne de), l'un des plus anciens et des plus habiles officiers de la marine française, vice-amiral, grand-croix des ordres de la Légion-d'Honneur, de Saint-Louis et de Danemarck, cordon rouge, associé libre de l'Académie des sciences, né à Brest le 13 janvier 1745, d'un père chef d'escadre, embrassa de bonne heure la carrière de la marine, et mérita toutes ces hautes récompenses par de longs services et par des actions d'éclat. En 1782, il passa dans l'Inde, y commanda la *Cléopâtre*, sur laquelle était M. de Suffren, qui lui donna ensuite le commandement d'une division navale. A l'époque de la révolution, il continua de servir, fut, en 1795, nommé directeur du dépôt des cartes, plans et archives de la marine, et conserva cet emploi plus de 30 ans. Depuis 1805 jusqu'en 1808, il commanda les forces réunies de la France et de l'Espagne. Le 5 février 1813, il fut appelé à présider le conseil des constructions. Mis au cadre de réserve en 1831, puis à la retraite en 1832, il comptait près de 70 ans de service sans interruption, et mourut d'une apoplexie foudroyante à Paris le 13 novembre 1832. Longtemps occupé de la rédaction de ses cartes, il les a publiées sous le titre de *Supplément au Neptune de l'Inde;* on y remarque la *mer rouge*, en 3 feuilles.

ROSSEL (Élizabeth-Paul-Édouard de), contre-amiral, décoré de plusieurs ordres, directeur du dépôt des cartes de la marine, etc., de l'Académie des sciences (section de géographie de navigation), né à Sens le 4 septembre 1765, entra dans les gardes marines, à peine âgé de 15 ans, fit les campagnes de 1780, 81 et 82 dans les Antilles, et passa quatre années dans l'Inde sous les ordres d'Entrecasteaux. Fait prisonnier par les Anglais, au moment où son père, maréchal de camp, venait de périr à Quiberon, il subit sept années de la plus dure captivité. Rentré en France à la paix de 1802, il s'occupa de préparer la publication du *Voyage d'Entrecasteaux*, qui parut en 1808 (à

vol. in-fol. et Atlas), dont il composa la partie la plus importante du deuxième; ce fut lui qui rédigea les instructions qui ont dirigé les voyages de découvertes, entrepris depuis 1817. Le 19 novembre 1829, les sciences et la société perdirent ce savant distingué, qui fut aussi un excellent homme.

ROSSET (Pierre FULCRAN de), né à Montpellier, mort en 1788. On ne peut lui disputer le mérite d'avoir donné par son poëme de l'*agriculture*, le premier exemple d'un poëme français purement géorgique, et d'avoir prouvé non-seulement que ce genre n'est pas incompatible avec notre langue, mais qu'elle peut souvent en surmonter les difficultés d'une manière très-heureuse. Il a précédé Delille et Lambert, et, s'il n'est pas poète comme eux, il a mis dans son poëme du talent et des morceaux très-bien faits.

ROSSIGNOL, mort en 1736, a été le plus grand peintre en *écriture* qu'il y ait eu en France et le premier de l'Europe dans cet art; on a gravé d'après lui. Il fut employé sous la régence à écrire les billets de banque, vrais modèles de calligraphie et de désastres.

ROTROU (Jean de), né à Dreux en 1609, mort d'une épidémie dans la même ville le 28 juin 1650. Il eut assez de mérite pour inspirer de l'estime au grand Corneille, et pour n'être pas jaloux d'un pareil rival. Il fut lui-même assez grand pour refuser au cardinal de Richelieu, dont il était le pensionnaire, et qu'il était si dangereux de désobliger, de se joindre aux détracteurs du Cid. Ce trait, la tragédie de *Venceslas*, et l'intrépidité avec laquelle Rotrou remplit ses devoirs dans sa patrie affligée d'une maladie contagieuse, rendront sa mémoire éternellement recommandable. De nos jours, son dévouement a fourni le sujet d'un prix de *poésie* proposé par l'Académie française. Rotrou a fait trente-six pièces de théâtre qui sont rares, surtout l'*Hypochondriaque*.

ROUCHER (J.-A.), né à Montpellier le 22 février 1745, mort sur l'échafaud révolutionnaire en juillet 1794, s'est rendu célèbre par son poëme des *Mois* qui lui assure un rang distingué parmi nos poètes. Le sujet présente peu d'intérêt, mais on y trouve des détails dignes des plus grands maîtres. Il joignait au talent toutes les vertus privées.

ROUSSEAU (Jean-Baptiste), fils d'un cordonnier de Paris, né le 6 avril 1670, mort à Bruxelles le 16 mars 1741. Aucun poète, depuis Malherbe, n'a soutenu avec plus d'éclat le genre de l'*Ode*. Après l'ode et la cantate, le genre où Rousseau s'est le plus distingué c'est l'*épigramme*; il y est modèle. Finesse, naïveté, sel attique, enjouement, précision, énergie: voilà le mérite que ce genre suppose, et Rousseau l'a tout entier. Il s'est exercé dans l'*allégorie*, genre froid; il a fait des *épîtres* très-inférieures à celles de Boileau, mais il y est toujours poète. Sa comédie du *Flatteur* offre un caractère bien tracé. Il en coûta cher à Rousseau pour s'être abandonné à son caractère caustique; il eut le fiel de la *satire* et fut persécuté. Il n'est point auteur des trop fameux couplets: la meilleure preuve c'est qu'ils sont dénués d'esprit et de talent.

ROUSSEAU (Jean-Jacques), né à Genève le 28 juin 1712, mort à Ermenonville le 3 juillet 1778. De tous nos écrivains modernes il est un de ceux qui pensent avec le plus de profondeur, dont les sentimens sont les plus mâles, les plus énergiques; la liberté, l'humanité, la patrie, la religion naturelle, voilà les grands objets qui ont allumé son enthousiasme, et qui font lire ses ouvrages avec tant de plaisir; il inspire le sentiment de la vertu. Quand il parle de nos devoirs, des principes essentiels à notre bonheur, du respect que l'homme se doit à lui-même, et qu'il doit à ses semblables, c'est avec une abondance, un charme, une force qui ne sauraient venir que du cœur. On voit qu'il s'est nourri de bonne heure de la lecture des anciens auteurs grecs et romains, il idolâtre les vertus républicaines; seulement il rabaisse trop ses contemporains. Il voit souvent les hommes trop en noir: une

santé délicate, un vif amour pour la vertu, une imagination forte et quelquefois sombre, une sensibilité exquise, mais exigeante et ombrageuse, quelques injustices, quelques persécutions qu'il a essuyées, tout cela, joint à l'orgueil du génie, lui a fait juger les hommes avec une excessive rigueur; il a cru voir ce qu'ils devraient être, il s'est indigné de ce qu'ils sont et souvent de ce qu'il les a crus; il ne s'est pas toujours rappelé que les hommes, comme il l'a dit lui-même, étant plus faibles que méchans, l'indulgence est la première vertu du sage. Son style se plie à tous les sujets qu'il traite, il est tour à tour nerveux, sublime, gracieux, delicat, pathétique. Quel nombre! quelle cadence! quelle harmonie dans ses périodes! quelle marche aisée, noble et soutenue! avec quelle véhémence, quelle tyrannie ne subjugue-t-il pas ses lecteurs! Le premier effet qu'il produit sur eux est infailliblement de les séduire, de les entraîner par la magie de son style. Ce n'est qu'après l'impression affaiblie que la réflexion le combat quelquefois, et, pour peu qu'elle s'éloigne on revient encore à lui. Sa morale est à beaucoup d'égards, vraie, sublime, favorable aux opprimés, inexorable aux oppresseurs.

ROUSSEL (Pierre), né à Aix, en 1742, mort le 9 septembre 1802, à soixante ans. *Son Système physique et moral de la femme*, 1 vol. in-12, est aussi attachant par le fond des idées que par le style. Ses observations, dit La Harpe, sont d'un vrai philosophe, et son style est à la fois celui d'un écrivain sage et d'un homme sensible.

ROWE (Nicolas), poète anglais, né en 1693, mort le 13 mai 1715. Il a publié une traduction estimée de *Lucain*, des *comédies* et des *tragédies* où l'on trouve de grandes beautés de détail et des scènes traitées avec art et avec beaucoup de force. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 3 vol. in-12.

ROXANE, fille d'Axyarte, prince persan, était un prodige de beauté. *Alexandre* l'épousa après la défaite de Darius. *Cassandre* la fit mourir après la mort de ce conquérant.

ROXELANE, sultane favorite de SOLIMAN II, empereur des Turcs, célèbre par sa beauté, son esprit et son ambition, morte en 1561. Elle parvint à se faire épouser par cet empereur. Elle fit mourir *Mustapha*, fils aîné de Soliman, d'une autre femme, pour ouvrir le chemin du trône à Sélim, son propre fils. Elle a été mise sur la scène par Favart, Belin, Chamfort et Maisonneuve.

ROY (Pierre Charles), né à Paris en 1683, mort le 23 octobre 1764. Il joignit à des talens très-distingués pour le genre de l'*Opéra* un talent dangereux, celui d'une satire souvent personnelle et amère, plus caractérisée par l'énergie que par les grâces. On a recueilli en un volume la plupart de ses *poésies*; elles sont en général dures, froides et recherchées, mais on sait par cœur plusieurs morceaux de ses opéras et surtout de son ballet *des élémens*. L'opéra de *Callirhoé* est une véritable tragédie qui pourrait réussir sans le secours du chant. Son malheureux penchant pour la satire fut la cause de sa mort. Ayant fait une épigramme insolente contre le comte de Clermont, prince du sang, admis à l'Académie française, un nègre du prince brisa de coups le poète satirique.

ROZE (Nicolas), connu sous le nom de chevalier, né à Marseille en 1671, chargé par sa famille de diriger une maison de commerce dans le royaume de Valence, leva deux compagnies à ses frais pour la défense de Philippe V, et reçut de Louis XIV la croix de St-Lazare et 10,000 fr. de gratification. Après avoir occupé quelques années le consulat de Modon en Morée, il revint dans sa patrie, au moment que la peste s'y déclara, et s'y consacre tout entier au service de ses concitoyens. On peut voir dans l'*Histoire de la Régence*, par Le Montey, les traits admirables de dévoûment, de présence d'esprit, d'intrépidité dont ce généreux citoyen donna l'exemple. On a remarqué que le fléau qu'il brava le respecta ainsi que le vertueux Belsunce. Il put jouir encore plusieurs années de la reconnaissance de ses concitoyens, et

mourut sans postérité, le 2 septembre 1733.

RUBEN, fils aîné de Jacob et de Lia, détourna ses frères du projet qu'ils avaient formé de tuer Joseph. Il fut maudit par son père, dont il avait déshonoré la couche par son inceste avec Bala.

RUBENS (Pierre-Paul), peintre célèbre, né à Anvers le 28 juin 1577, y mourut le 30 mai 1640. Il excella surtout dans le coloris, dans l'invention et dans la noblesse de l'expression. Il était en même temps grand architecte, habile homme d'état, et possédait plusieurs langues. Sa galerie de tableaux sur Henri IV a été gravée. On a de lui un *Traité de peinture*. Son fils a écrit en latin sur *les médailles*, et s'y connaissait parfaitement.

RUFIN, favori et ministre d'état de l'empereur *Théodose*, avait un esprit élevé, souple, insinuant et poli. Il suffisait d'avoir un grand mérite pour devenir son ennemi ; il s'enrichit des dépouilles de ceux qu'il avait opprimés par ses calomnies. Après la mort de Théodose, voyant avec dépit le crédit de Stilicon au-dessus du sien, il appela les Goths ; mais sa perfidie ayant été découverte, il fut tué en 395, et son corps mis en pièces par la populace.

RUFFIN (Pierre-Jean-Marie), diplomate français, né le 17 août 1742 à Salonique, vint de bonne heure à Paris, étudier les langues orientales, remplit à la Porte les fonctions de secrétaire-interprète à la satisfaction des différens gouvernemens qui se succédèrent, sauf de très-courts intervalles, pendant lesquels, quoique simple particulier, il conserva l'estime des nations franques et le respect des Turcs eux-mêmes, est mort à Constantinople le 19 janvier 1824, après 65 ans de service diplomatique. Parlant avec la même facilité toutes les langues orientales, il avait acquis la plus grande influence auprès de tous les Musulmans éclairés. Pour donner une idée des travaux de ce diplomate si distingué sous tant de rapports, il faudrait passer en revue toutes les affaires que la France eut à traiter avec la Turquie pendant un demi-siècle.

RUFUS, médecin d'Ephèse sous l'empereur Trajan, acquit une grande réputation ; mais de ses nombreux ouvrages il ne nous reste que deux traités.

RUISDAEL (Jacob), célèbre peintre de paysages, né en 1636, mort le 16 novembre 1681 à Harlem, sa patrie. Ses tableaux sont d'un effet piquant. On fait beaucoup de cas de ses dessins. Son frère Salomon, mort en 1670, s'est distingué dans le même genre.

RULHIÈRES (Claude-Carloman de), né en 1735, mort le 30 janvier 1791. Son épître intitulée *les Disputes* est d'un style familier, négligé, mais piquant, et s'approche du caractère des épîtres d'Horace. Ses poésies fugitives, la plupart satiriques, sont d'une verve en général très-heureuse ; mais ce qui met le sceau à sa réputation, c'est son *Histoire de la révolution de la Russie* qui mérita d'obtenir le prix décennal qui ne fut pas donné. Elle renferme d'importantes leçons, d'heureux développemens, des vues fines et profondes et des rapprochemens inattendus et bien saisis. Les œuvres complètes de Rulhières ont été publiées dans ces derniers temps en 6 vol. in-8°.

RUMFORD (Benjamin-Thompson, plus connu sous le nom de comte de), physicien et philanthrope célèbre, né en 1753 dans l'état de New-Hampshire, embrassa la cause de la métropole dans la guerre que les Etats-Unis soutinrent pour leur indépendance. L'électeur de Bavière, dont il sut gagner la confiance, lui donna l'administration de la guerre et la direction de la police ; et, de plus en plus satisfait de son heureuse influence sur toutes les parties du gouvernement, il le créa comte, et lui donna le nom du petit canton dans lequel il était né. Après la mort de ce prince, Rumford quitta le service de la Bavière, vint se fixer en France, épousa la veuve de l'illustre Lavoisier, et mourut à Auteuil le 21 août 1814. C'est à lui que l'on doit le premier établissement des soupes économiques ainsi que celui des foyers qui portent son nom ; et cette double

découverte doit rendre à jamais sa mémoire chère à tous les amis de l'humanité.

RUTILIE, célèbre dame romaine, sœur de Publius Rufus et femme de Marcus Aurélius Cotta, consul. Sénèque l'a proposée pour exemple du courage à supporter le malheur de perdre un fils.

RUTH, femme de Mahalon, l'un des fils de Noëmi. Après la mort de Mahalon, elle suivit sa belle-mère qui retournait dans son pays, et y épousa Booz, parent d'Elimelech.

RUTILIUS-RUFUS (PUBLIUS), consul romain l'an 105 avant J.-C., s'attira l'inimitié des chevaliers romains par son amour pour la justice, et souffrit son exil avec beaucoup de courage. Il employa ce temps à composer l'*Histoire de Rome* en grec, celle de sa vie en latin, et plusieurs autres ouvrages. Cicéron en fait l'éloge.

RUTILIUS-LUPUS, qui vivait du temps d'Auguste et de Tibère, a laissé un traité *de Figuris sententiarum et elocutionis*; il l'avait abrégé et traduit de Gorgias, rhéteur athénien.

RUTILIUS-NUMATIANUS (CLAUDIUS), préfet de Rome au commencement du cinquième siècle de notre ère, né à Toulouse ou à Poitiers, vivait sous Honorius. On a de lui un poëme en vers élégiaques, où, sous le titre d'*Itinérarium*, il décrit le voyage qu'il fit, vers 417 ou 420, de Rome dans les Gaules.

RUYTER (MICHEL-ADRIEN), né à Flessingue en 1607, l'un des plus grands hommes de mer qui aient paru dans le monde. Blessé mortellement dans un combat contre les Français devant la ville d'Agouste, en Sicile, il mourut le 29 avril 1676; son corps fut porté à Amsterdam où les états-généraux lui firent élever un monument.

RYER (DU). *Voyez* Duryer.

S

SAADI, poète et philosophe persan, né à Schiras l'an 1193 de J.-C., mourut à 116 ans. Son ouvrage intitulé Gulistan a été traduit en français. Ses maximes jouissent d'un grand crédit dans l'Orient.

SABATIER (RAPHAEL BIENVENU), habile chirurgien, né à Paris en 1732, membre de l'Académie de chirurgie à 20 ans; à 25, chirurgien en chef adjoint des Invalides, dont il devint le successeur et le gendre, se distingua comme professeur et comme écrivain. Démonstrateur royal de chirurgie, membre de l'Académie des sciences et de l'Institut, censeur royal, commissaire de l'Académie royale de chirurgie pour la correspondance, et depuis chirurgien consultant de Bonaparte, il remplit les fonctions de toutes ces places avec autant de zèle que de succès, et mourut le 19 juillet 1811. Le plus important de ses ouvrages est un *Traité de la médecine opératoire* qui offre une vaste érudition, et qui obtint tous les suffrages.

SABELLUS, poète latin, contemporain de Domitien et de Nerva, a laissé des ouvrages dont Martial parle dans le douzième livre de ses épigrammes.

SABINE (JULIA-SABINA), femme de l'empereur Adrien et petite-nièce de Trajan, qui s'opposait à ce mariage dans lequel régna toujours la mésintelligence. On croit qu'Adrien l'empoisonna l'an 138 de J.-C.

SABINUS (JULIUS). *Voyez* Eponine.

SABINUS (AULUS), poète latin, ami d'Ovide. Il mourut fort jeune. Aucune de ses *Héroïdes* n'est parvenue jusqu'à nous. On lui en attribue quelques-unes parmi celles d'Ovide.

SABLIÈRE (HESSELIN DE LA), née le 8 janvier 1693. La Fontaine a immortalisé son nom; elle en était digne par le tendre attachement qu'elle lui montra pendant vingt ans. Elle ne faisait pas de vers; les *Madrigaux* qui portent son nom appartiennent à son mari.

SACCHINI (ANTOINE-MARIE-GASPARD), né à Naples le 11 mai 1735,

mort à Paris le 7 octobre 1786. Parmi ses nombreux opéras, *Œdipe à Colonne* tient le premier rang. Son style se distingue surtout par la grâce, la douceur, l'élégance soutenue de sa mélodie. Son harmonie est pure, correcte et d'une clarté remarquable; son orchestre est toujours brillant, toujours ingénieux. Hasse et Galuppi furent ses modèles.

SACROVIR (JULIUS), jeune Éduen, d'une naissance illustre, fut le principal auteur de la révolte des Gaules sous Tibère; mais mal secondé par ses compatriotes, affaibli par la mort de Florus qui avait dû faire soulever la Belgique, et battu par Silius dans une plaine près d'Autun, il se donna la mort pour ne pas tomber entre les mains du vainqueur, en l'an 21 de l'ère chrétienne.

SACY (LOUIS DE), de l'Académie française, né à Paris en 1654, mourut dans la même ville le 26 octobre 1727, à 73 ans. On lui doit la traduction des *Lettres de Pline le jeune* et du *panégyrique de Trajan*. Ses traités *de l'Amitié* et *de la Gloire* sont estimables pour la sagesse de la morale et la solidité des principes. Il donne trop dans l'antithèse et le ton épigrammatique; ainsi, quoique le style de Sacy soit pur et élégant, ce n'est pas un modèle à proposer aux jeunes gens.

SADELER (HANS ou JEAN), graveur au burin, né à Bruxelles en 1550, mort à Venise en 1610, est le chef d'une famille qui s'est rendue célèbre dans l'art de la gravure. Le plus célèbre est Gilles Sadeler son neveu, né à Anvers en 1570, surnommé le *Phénix de la gravure*. Il mourut à Prague en 1629.

SADOC, fils d'Achitob, grand prêtre de la race d'Éléazar. Ce fut lui qui donna l'onction royale à Salomon.

SADOLET (JACQUES), cardinal, un des écrivains les plus distingués du XVI[e] siècle, né à Modène en 1477, servit la cour romaine sous les papes Léon X qui lui donna l'évêché de Carpentras, et Clément VII, et prit une part active aux négociations importantes de cette époque. Après avoir remis son évêché à son neveu, il partagea le reste de sa vie entre ses devoirs et la culture des lettres, et mourut le 18 octobre 1547, aimé des protestans, admiré des catholiques pour sa douceur, sa piété exempte de superstition, et son zèle ennemi de toute violence, qui trouvèrent peu d'imitateurs.

SAINT-ANGE (FARIAU DE), né à Blois le 13 octobre 1747, mort à Paris le 8 décembre 1810. Ses ouvrages disparaissent tous devant sa *Traduction d'Ovide*, monument de quinze mille vers, dans lequel il a presque toujours été fidèle aux attitudes variées de son original.

SAINT-AULAIRE (FRANÇOIS-JOSEPH DE BEAUPOIL, marquis de), né en 1643, mort à Paris le 17 décembre 1742, à 98 ans. Il fut de l'Académie française, et n'est guère connu que par son quatrain à la duchesse du Maine. Boileau s'opposait à sa réception en disant: Je ne lui dispute pas ses titres de noblesse, mais je lui dispute ses titres au Parnasse.

SAINT-ÉVREMONT (CHARLES DE SAINT-DENIS), né le 1[er] avril 1613, mort le 9 septembre 1703, et enterré à Westminster. C'était un homme de goût, lié avec des personnes illustres, qui écrivit poliment en prose et très-médiocrement en vers. Il eut quelques parties de l'esprit de Voiture, perfectionné par des connaissances plus étendues. On trouve dans ses œuvres des réflexions fines sur l'histoire, des observations bien faites sur l'art du théâtre, et enfin quelques lettres agréables, la plupart adressées à la belle madame de Mazarin, réfugiée comme lui en Angleterre, et à la célèbre Ninon de l'Enclos, pour laquelle il fit un joli quatrain.

SAINT-FOIX (GERMAIN-FRANÇOIS POULLAIN DE), né à Rennes le 25 février 1703, mort à Paris le 26 août 1776. Esprit délicat et gracieux qui se fit un genre particulier, et qui a enrichi nos différens spectacles de plusieurs petites pièces qui forment des tableaux agréables dans le genre de l'Albane. Il ne s'est pas borné à ces ouvrages d'agrément, ses *Essais historiques sur Paris*, prouvent qu'il avait étudié notre histoire en philosophe.

Écrivain pur, littérateur estimable, il ne fut pas de l'Académie française, et ne proposa pas de coups d'épée pour en faire partie. On sait que son caractère était loin de ressembler à ses écrits.

SAINT-GELAIS (Melin de), poète latin et français, né l'an 1491, mort à Paris en octobre 1558. On ne lit plus guère ses poésies, et de son temps il fut surnommé l'*Ovide français*. Il a réussi dans l'épigramme.

SAINT-GEORGE (le chevalier de), né à la Guadeloupe le 25 décembre 1745, mort le 12 juin 1801. Il avait des talens agréables de société, mais la réputation dont il jouit encore n'est fondée que sur l'adresse qu'il avait dans l'art de l'escrime. Sa bravoure comme militaire fut plus que douteuse aux armées.

SAINT-GERMAIN (Robert, comte de), né le 15 avril 1707, mort le 15 janvier 1778, ministre de la guerre sous Louis XVI. Il corrigea plusieurs abus, et fit différentes reformes, les unes applaudies, les autres critiquées avec raison. Il était d'une valeur éprouvée, d'un désintéressement rare, d'une fermeté peu commune, mais d'un esprit systématique et opiniâtre. On a de lui des *Mémoires* curieux.

SAINT-HYACINTHE (Themiseul de). Son vrai nom était Hyacinthe Cordonnier. Il naquit à Orléans le 27 septembre 1684, et mourut en 1746. On lui doit le *Chef-d'œuvre d'un inconnu* et le commentaire de Mathanasius sur ce chef-d'œuvre, critique à-la-fois ingénieuse et savante, mais trop longue, du pédantisme des commentateurs. Depuis cet ouvrage, St.-Hyacinthe n'a rien fait de remarquable. Son apothéose du docteur Aristarchus Masso manque de sel, et l'on se souvient à peine qu'il ait fait quelques romans très-médiocres. Il fut en querelle avec Voltaire.

SAINT-JUST (Antoine-Louis-Léon), né en 1768. Il est horriblement célèbre par son étroite amitié avec Robespierre; c'est lui qui se chargeait de dénoncer les membres de la Convention dont celui-ci voulait se défaire; il avait du sang-froid, de la facilité à s'énoncer, beaucoup de hardiesse et une férocité qui ne se démentit jamais. Il est fameux par ses *rapports*. Il fut décapité avec Robespierre le 28 juillet 1794; il avait 30 ans.

SAINT-LAMBERT (Jean-François), de l'Académie française, né à Nancy le 16 décembre 1717, mort le 9 février 1805. On trouve dans son poëme des *Saisons* des détails très-heureux, des peintures; il est écrit en général avec beaucoup d'élégance, quoiqu'il soit un peu froid et un peu monotone. On a de lui des pièces fugitives très agréables, entre autres les *Consolations de la vieillesse*. Après avoir commencé sa carrière en poète, Saint-Lambert la finit en philosophe, et son *Catéchisme universel*, quoique renfermant des propositions hasardées, des paradoxes et du philosophisme, mérite d'être médité attentivement pour les principes d'honneur et d'équité qu'il contient.

SAINT-LAURENT (le baron Louis-Joseph-Auguste de), lieutenant-général d'artillerie, grand officier de la Légion d'Honneur; décoré de plusieurs Ordres étrangers, né à Dunkerque (Nord), le 29 juin 1763, d'une famille connue par des services distingués dans la marine, entra de bonne heure dans l'artillerie. Chef de brigade dans les premières années de la république, il continua de servir avec honneur, et s'éleva par d'importans services aux premiers grades. Commandant en chef du parc d'artillerie de l'armée d'Italie, il conserva à la France un matériel de plusieurs millions. En 1816, il obtint sa retraite, comptant plus de 50 ans de service. Retiré à Saint-Mandé, près de Paris, il y mourut le 1er septembre 1832.

SAINT-MARCELLIN, de Fontanes, né le 13 mai 1791, mort des suites d'un duel le 3 février 1819. C'est un funeste point d'honneur qui a privé les lettres et l'armée française de ce jeune homme; il donnait les plus brillantes espérances, et M. de Châteaubriand lui a consacré une notice pleine d'intérêt. « On remarque, dit ce célèbre »écrivain, dans les premiers essais »échappés à sa plume, une gaieté de

« bon goût, appuyée sur un fonds de « raison et sur des sentimens nobles. « Lorsqu'il parle d'honneur, on voit « qu'il le sent, et quand il rit on s'a« perçoit qu'il méprise. » M. Alfred F... a consacré à sa mémoire, en 1823, un petit volume in-8°, qui renferme des vers inédits de M. de Fontanes. Le jeune Saint-Marcellin repose à côté de lui au cimetière du Mont-Louis; la plus tendre amitié les unissait pendant leur vie; ils sont à peine séparés par la tombe.

SAINT-MARTIN, savant orientaliste, de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, chevalier de la Légion d'Honneur, conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal, né à Paris le 17 janvier 1791, mort dans la même ville le 10 juillet 1832, fut l'un des plus célèbres rédacteurs de la *Biographie universelle*. Ses principaux ouvrages sont: 1° *Mémoires* historiques et géographiques sur l'Arménie, 2 vol. in-8°; 2° *Mémoires* sur l'histoire et la géographie de la Mésène et de la Charamène, 1818. On lui doit aussi des rectifications et des additions importantes à l'histoire du Bas-Empire. Le gouvernement a accordé une pension à sa veuve.

SAINT-PAVIN (DENIS SANGUIN de), né à Paris, mort le 8 avril 1670. Ses poésies ont été recueillies avec celles de Charleval, 1 vol. in 18. Ce sont des sonnets, des épîtres, des épigrammes, des rondeaux; on y trouve de l'esprit et de la gaieté, mais ceux d'un aimable libertin qui mérita d'être tancé par Boileau.

SAINT-PIERRE (EUSTACHE de), se dévoua généreusement pour sauver la ville de Calais, assiégée par Édouard III, roi d'Angleterre, en 1347. Du Belloy a tiré de ce trait sa tragédie du siége de Calais.

SAINT-PIERRE (CHARLES-IRÉNÉE CASTEL de), né le 18 février 1658, mort le 29 avril 1743. Tous ses ouvrages ont eu pour but le bien public. Il n'est connu que sous le nom du bon abbé de Saint-Pierre. Son *Projet de paix universelle* fut appelé le rêve d'un homme de bien; J.-J. Rousseau en a fait un extrait. Il créa le mot *bienfaisance*, dont il connut toute sa vie l'application et l'étendue. C'était un vrai philosophe-pratique.

SAINT-PIERRE (JACQUES-HENRI BERNARDIN de), né à Paris suivant les uns, et au Havre suivant d'autres, le 19 janvier 1737, mort à Paris le 21 janvier 1814, est auteur des *Études* et des *Harmonies de la nature*. Il est parfois systématique et bizarre, mais son style lui assure une place honorable parmi les écrivains français; il rappelle souvent la pensée noble et élevée, l'éloquence entraînante de J.-J. Rousseau, dont il fut l'ami. Son petit roman de *Paul et Virginie* doit être considéré comme un modèle dans son genre.

SAINT-RÉAL (CÉSAR-VICHAR de), né en 1639, mort en 1692 à Chambéry sa patrie. De ses 8 volumes in-12, on ne lit plus guere que son *Histoire de la conjuration des Espagnols contre Venise*, modèle de précision et d'énergie, et son *Discours sur la valeur*, adressé au duc de Bavière, l'une de ses meilleures pièces.

SAINT-SIMON (LOUIS DE ROUVROI, duc de), né à Paris le 16 juin 1675, mort le 2 mars 1755. Ses *Mémoires sur le règne de Louis XIV et la Régence* ont réussi par leurs méchancetés; il en répand sur tout le monde. Son esprit ombrageux lui fait voir des empoisonnemens dans des morts très-naturelles, et des motifs d'ambition et de cupidité dans des choses même honnêtes; les écrivains postérieurs ont puisé dans ces mémoires remplis d'acrimonie, et ont perpétué des erreurs. Saint-Simon s'y montre jaloux des privilèges de la pairie et de la noblesse de sa race jusqu'à la petitesse. Ils ont eu un grand nombre d'éditions; la dernière, publiée par un de ses descendans, est la seule complète.

SAINT-VINCENS (JULES-FRANÇOIS-PAUL FAURIS de), antiquaire provençal, né en 1718 à Aix, président du parlement, se concilia dans l'exercice de cette charge l'estime universelle, et se forma une belle bibliothèque et un riche cabinet d'antiquités et de médailles. Lors de la suppression des parlemens il se livra tout entier à ses recherches numismatiques, dut au respect pour ses vertus d'échapper

aux fureurs du temps, malgré une double incarcération, et mourut octogénaire à Aix le 22 octobre 1798. —Alexandre-Jules-Antoine Fauris de Saint-Vincens, son fils, né en 1750, dans la même ville, puisa le goût de l'archéologie dans la riche collection que lui offrait la maison paternelle. Président à mortier, en 1789, au parlement d'Aix, il perdit sa charge, et fut incarcéré en 1793. Libre après le 9 thermidor, il enrichit de plus en plus ses collections, recueillit les monumens échappés au vandalisme, et en forma un musée. Réduit à la fortune de sa femme par les taxes révolutionnaires, par sa bienfaisance et par sa passion pour les arts, il accepta, en 1809, les fonctions de membre du corps législatif, et, en 1811, celle de second président de la cour impériale des Bouches-du-Rhône. Pendant les cent jours, il vécut très-retiré, quitta la capitale en 1816, n'ayant pas été réélu pour la session de 1815, et retourna dans sa ville natale exercer sa charge, dont les honoraires étaient son unique revenu. Usé par le travail, il mourut le 15 novembre 1819, associé correspondant de la troisième classe de l'Institut, comme son père avait été admis en qualité d'associé libre régnicole à l'Académie des Inscriptions en 1786. Il a composé un grand nombre de *Notices*, de *Mémoires* et de *Dissertations*.

SAINTE-CROIX (Clermont Lodève de), né le 5 janvier 1746, mort le 11 mars 1809. On doit citer son *Examen critique des anciens historiens d'Alexandre-le-Grand*. Il y devient lui-même l'historien lumineux et profond de l'une des plus brillantes époques des temps anciens, et de l'un des plus grands hommes de tous les siècles. M. de Sacy a donné en 1817 la seconde édition de ses *Recherches historiques sur les mystères du paganisme*, 2 vol. in-8°.

SAINTE-MARTHE (Gaucher de), né en 1530, mort à Loudun sa patrie le 29 mars 1623; il se distingua par sa fidélité envers ses souverains Henri III et Henri IV. Il se signala particulièrement aux états de Blois. On a de lui des poésies françaises et latines. Ses dernières sont préférables. Ses fils et ses petits-fils ont illustré leur nom dans les lettres.

SAINTE-PALAYE (Jean-Baptiste de la Curne de), né à Auxerre en 1697, mort le 1er mai 1781. Ce savant académicien est surtout connu par ses *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*. Les mœurs et les usages des anciens chevaliers y sont peints avec autant de vérité que d'intérêt.

SALADIN, fameux sultan d'Égypte et de Syrie, et l'un des plus grands conquérans de son siècle, né l'an 1137 de J.-C., mourut le 4 mars 1193, après avoir régné 24 ans en Égypte et environ 19 ans en Syrie. Il laissa dix-sept fils qui partagèrent entre eux ses Etats. Ce prince extrêmement brave était encore plus admirable par son humanité, sa modération, sa probité et son amour pour la justice. Marin a écrit son histoire.

SALFI (François), littérateur italien, né le 1er janvier 1759, à Cosence (Calabre-Inférieure), s'établit à Naples, écrivit pour le théâtre, et prit place parmi les bons poètes d'Italie. Inquiété dans cette ville pour ses opinions politiques, il occupa des postes importans à Milan et à Brescia dans l'administration et dans l'enseignement. Lors de la dissolution du royaume d'Italie il rentra dans sa patrie, mais il se retira bientôt en France, où il est mort une des nombreuses victimes du choléra, dans les premiers jours de septembre 1832. Il avait continué l'histoire littéraire d'Italie par Ginguené.

SALIÉRI, mort à Vienne en Autriche le 7 mai 1825. Il était premier maître de chapelle de l'empereur d'Autriche. Ce célèbre compositeur est surtout connu dans notre pays par les partitions des opéras de *Tarare* et des *Danaïdes*.

SALIS (Ulysse, baron de), officier suisse, que Haller a appelé le *Polybe des Grisons*, né en 1594, d'une famille depuis long-temps dévouée au service de la France, se distingua aux siéges de La Rochelle, de Nice, Tortone, etc., dans la guerre de la Valteline, et mourut le 3 février 1674, à l'âge de 80 ans, et avec le titre de

maréchal de camp. Sa famille compte sept officiers supérieurs du nom de Salis sous les drapeaux français. L'un d'eux, baron de Salis-Samade, lieutenant-colonel dans le régiment de Diesbach, mourut en 1803, à Montargis, d'une maladie épidémique.

SALLE (Robert de la), voyageur français, né à Rouen, fit plusieurs voyages en Amérique, découvrit la Louisiane, et périt assassiné par trois scélérats de sa troupe, le 20 mai 1587. — Jean-Baptiste de la Salle, né à Reims, en 1651, docteur en théologie, consacra sa fortune à l'institution des écoles chrétiennes dont il fut le fondateur, et mourut le 7 avril 1719, universellement regretté.

SALLE (Antoine-Charles-Louis, comte de la), général de division, grand-officier de la Légion-d'Honneur, chevalier de la Couronne de Fer et des ordres de Bavière, né à Metz en 1775; officier dès l'âge de 11 ans, renonça à son grade, entra comme simple soldat dans un régiment de chasseurs, se fit bientôt connaître et s'avança rapidement, se distingua en Italie, en Égypte, en Allemagne, en Espagne, et périt à 34 ans sur le champ de bataille à Wagram, laissant la réputation d'un des meilleurs généraux de cavalerie de cette époque, si féconde en grands capitaines.

SALLO (Denys de), sieur de la Coudraye, inventeur des journaux littéraires, né à Paris en 1626, conseiller au parlement en 1652, se distingua par ses lumières et par son intégrité, mourut le 15 mai 1669.

SALLUSTE (Crispus Sallustius), historien latin, d'une famille plébéienne né l'an 85 avant J.-C., mort l'an 35. Il ne nous reste que des fragmens de son *Histoire romaine*, mais nous avons de lui en entier l'*Histoire de la conjuration de Catilina* et l'*Histoire des guerres de Jugurtha*, qui sont deux chefs-d'œuvres. Son style est plein de précision, de force et d'énergie. Il a été traduit plusieurs fois, mais la traduction de Salluste la plus estimée est celle de M. Dureau de la Malle.

SALLUSTE, fils adoptif du précédent et petit-fils de sa sœur, fut l'héritier de son nom, de ses biens et de son goût pour la magnificence et les plaisirs. Il fut le favori d'Auguste et de Tibère. Il mourut l'an 19 de J.-C.

SALLUSTE (Secundus Sallustius Promotius), capitaine gaulois, ami de l'empereur Julien, se distingua autant par sa valeur et sa probité que par son habileté dans les affaires. Julien le prit pour son collègue dans le consulat en 363. On ignore l'année de sa mort.

SALMANASAR, fils de Téglath-Phalassar, roi d'Assyrie, succéda à son père l'an du monde 3276. Osée, roi d'Israël, ayant refusé le paiement d'un tribut qu'il lui devait, Salmanasar vint l'assiéger dans Samarie, qu'il prit après trois ans de siége, et qu'il détruisit entièrement. Les habitans qui échappèrent au carnage, et parmi lesquels se trouvait Tobie, furent emmenés captifs en Assyrie. Salmanasar mourut environ six ans après cette victoire.

SALMON (don Emanuel Gonzalès), premier ministre d'Espagne, grand-croix de la Légion-d'Honneur, mort à Madrid le 19 janvier 1832, dans un âge peu avancé, signa, le 30 décembre 1828, un traité qui accordait à la France 80 millions pour indemnité des frais de la campagne de 1823. L'Espagne a regretté cet homme d'Etat, sage et modéré, dont elle avait éprouvé l'activité, le zèle et l'expérience.

SALOMÉ, fille d'Hérodiade.

SALOMON, fils de David et de Betsabée, né l'an du monde 2971, et couronné roi des Juifs du vivant de son père. Dieu lui accorda la sagesse, et il la fit connaître en plusieurs occasions. Il employa deux cent cinquante mille hommes pour élever un temple au Seigneur, et il étendit les frontières de ses Etats jusqu'à l'Euphrate. Les merveilles de son règne et la sagesse de son gouvernement excitèrent l'admiration; mais la fin ne fut pas aussi heureuse : il s'abandonna à l'idolâtrie, et il eut jusqu'à sept cents femmes et trois cents concubines. Il mourut 975 ans avant J.-C. Il nous reste de lui trois ouvrages qui sont reçus entre les livres canoniques,

savoir : les *Proverbes*, l'*Ecclésiaste* et le *Cantique des cantiques*.

SALONINE (JULIA-CORNÉLIA), femme de l'empereur Gallien, joignit à la beauté toutes les vertus de son sexe. Elle favorisa les savans et fut savante elle-même. Née avec un courage héroïque, elle arrachait son époux du sein des voluptés où il se plongeait pour le faire combattre contre les tyrans qui déchiraient l'empire, et l'accompagnait dans ses expéditions militaires. Elle périt avec lui dans une conjuration, le 20 mars 268.

SAMANIÉGO (FÉLIX-MARIE), né à Bilbao, en 1742, mort à Madrid en 1806, membre des Académies de sa province et de l'Académie royale, est auteur d'un *Recueil de fables* qui lui a mérité le surnom de *La Fontaine* Espagnol.

SAMMONICUS (Q. SERENUS), célèbre médecin du temps de l'empereur Caracalla. Il a laissé un recueil de *poésies* relatives à la médecine. Il fut massacré par Caracalla au milieu d'un festin.

SAMSON, fils de Manué, de la tribu de Dan. Il fut doué d'une force prodigieuse. Ayant eu la faiblesse de révéler à Dalila le secret de sa force, elle lui coupa les cheveux pendant la nuit, et le livra aux Philistins qu'il avait battus en plusieurs occasions. Ceux-ci lui crevèrent les yeux, et l'employèrent à tourner la meule d'un moulin. Trois mille Philistins assemblés dans le temple de Dagon, l'ayant fait venir pour le railler, Samson, dont les forces étaient revenues avec ses cheveux, s'approcha des colonnes du temple qu'il ébranla. La chute de ce bâtiment l'écrasa ainsi que tous les Philistins.

SAMUEL, prophète, juge et gouverneur d'Israël, né vers 1155 avant J.-C. Il fut élevé auprès du grand-prêtre Héli et lui succéda. Ce fut lui qui sacra Saül par l'ordre de Dieu, et ensuite le roi David. On le croit auteur du livre des juges, de celui de Ruth et des deux premiers livres des rois.

SANADON, (NOEL-ETIENNE), jésuite, né à Rouen le 16 février 1676, mort le 21 octobre 1733. Ses *poésies* latines respirent le goût des poètes du siècle d'Auguste. Sa traduction des œuvres d'*Horace* est plus élégante que fidèle.

SANCHEZ (FRANÇOIS), célèbre grammairien et l'un des restaurateurs des lettres en Espagne, né en 1523 à Las Brozas, dans l'Estrémadure, se voua aux travaux pénibles de l'enseignement dans l'université de Salamanque, avec plus de gloire que de profit, et mourut le 17 ou 18 janvier 1601. Son ouvrage intitulé *Minerva, sive de principiis linguæ latinæ*, jouit encore de la plus haute estime. La meilleure édition a paru à Leipzig, 1793—1801, ou 1804. 2 vol. in-8°.

SANDROCOTTUS, indien de la suite d'Alexandre-le-Grand, se rendit maître d'une partie du pays échu à Séleucus après la mort de ce conquérant.

SANNAZAR (JACQUES), poète latin et italien, né à Naples le 28 juillet 1458 mort le 27 avril 1530. Son poëme *de partu Virginis* est le plus estimé de tous ses ouvrages, mais on le blâme d'avoir fait un mélange du paganisme et du christianisme. Il est remarquable d'ailleurs par l'élégance et la pureté du style : c'est sur cela qu'est fondée sa réputation de poète latin ; la plus célèbre de ses pièces italiennes est son *Arcadie*. Les vers et la prose de ce dernier ouvrage charment par la délicatesse et la naïveté des images et des expressions.

SANTA-ROSA (SANTORRE, comte de), né à Savillano, le 18 septembre 1783, soldat à 11 ans, parvint à un grade supérieur de l'armée, y renonça pour la carrière de l'administration, où il eut bientôt des emplois importans. Enthousiaste de la liberté, il fut un des chefs de la conjuration dont l'objet était de rétablir l'ancienne constitution des cortès ; nommé ministre de la guerre des états Sardes, il soutint, malgré les revers, la cause de la liberté italienne. Malgré son énergie, il fallut céder aux forces autrichiennes. Santa-Rosa parvint à s'évader de Gênes. Frappé d'une sentence de mort, séparé de sa femme et de ses enfans, il erra sans asile,

trouva la persécution et des fers où il croyait trouver un asile, alla combattre pour l'affranchissement des Hellènes, et mourut les armes à la main le 9 mai 1825, dans l'île de Sphactérie, près de Navarin.

SANTEUL ou SANTEUIL (JEAN-BAPTISTE), né à Paris, le 12 mai 1630, mort à Dijon le 5 août 1697, s'est distingué par ses *poésies latines* dignes du siècle d'Auguste: on estime surtout ses *hymnes*. Son frère Claude a aussi composé dans le même genre. Santeuil avait un caractère fort original qui a été assez bien peint par M. de Piis.

SAPHO, née à Mitylène dans l'île de Lesbos, florissait environ six siècles avant notre ère. Elle acquit une telle réputation dans la *poésie lyrique*, qu'elle fut surnommée la dixième muse. Il ne nous est parvenu de toutes ses poésies que deux *odes*, *l'hymne à Vénus* et *ode à une maîtresse* si bien traduite par Boileau. C'est d'elle que le vers saphique a tiré son nom.

SAPOR I, II et III, rois de Perse. Le premier succéda à son père Artaxerce en 238, ravagea la Mésopotamie, la Syrie, la Cilicie, et fit périr cruellement l'empereur Valérien qu'il avait vaincu et fait prisonnier. Il fut ensuite battu par *Odenat* et assassiné par les Satrapes en 269. Il laissa une mémoire odieuse. — Le deuxième, fils posthume d'Hormisdas II, fut déclaré son successeur avant que de naître, et remporta de grands avantages sur l'armée romaine. Il mourut sous l'empire de Gratien en 380, redouté et détesté. — Le troisième, fils du précédent, monta sur le trône en 384, et mourut en 389. Il n'eut pas la prospérité de ses prédécesseurs, et fut obligé de demander la paix à Théodose-le-Grand.

SARA, nièce et femme d'Abraham, donna le jour à Isaac. — Une autre Sara épousa Tobie. Elle avait eu précédemment sept maris.

SARASIN (JEAN-FRANÇOIS), né en 1603, mort en 1654. On lit peu maintenant ses *poésies* qui manquent souvent de correction et de goût, mais qui annoncent un esprit fort agréable. Il fut élève et imitateur de Voiture. Il y a des tours fort ingénieux et des plaisanteries très-heureuses dans son poëme satirique de *Dulot* ou *la défaite des bouts rimés*. On trouve dans son *ode de Calliope* des strophes très-belles et dignes de Malherbe. Il mourut de chagrin pour avoir cru déplaire au prince de Conti dont il était secrétaire.

SARDANAPALE, fameux roi d'Assyrie, dont la mollesse et la vie voluptueuse ont passé en proverbe chez les anciens. Vaincu par Arbaces, gouverneur des Mèdes, et réduit dans Ninive à la dernière extrémité, il se précipita dans un bûcher avec ses femmes et ses trésors, vers l'an 770 avant J.-C.

SARPI (PIERRE), né à Venise en 1552, embrassa en 1565 l'ordre des Servites, et changea son nom de baptême en celui de Paul, ce qui fait qu'il est plus connu sous le nom de *Fra Paolo*. Pendant les débats de Paul V et du sénat, nommé *théologien consultant* de la République, il écrivit contre Rome avec une violence qui prit peut-être sa source dans le refus des bulles dont il avait eu besoin pour prendre possession des évêchés de Caorle et de Noma auxquels il avait été successivement nommé. Frappé, le 5 octobre 1607, par des assassins, de plusieurs coups de poignard, il fut soigné aux frais de l'État, et après son rétablissement continua à se livrer au travail avec une ardeur infatigable, jusqu'à sa mort, arrivée le 14 janvier 1623. Le plus connu de ses ouvrages est son *Histoire du concile de Trente*, traduite en latin, en anglais, en allemand, en français. On recherche la traduction dont le père Courayer est l'auteur. Quant à son livre du *Prince*, écrit en 1615, pour les inquisiteurs d'État, et que l'on peut mettre à côté du *prince* de Machiavel, M. Daru l'appelle avec raison « un chef-d'œuvre d'influence et » de conceptions non moins scélérates » que tyranniques. »

SARTINE (ANTOINE-RAIMOND-JEAN-GUALBERT-GABRIEL de), né à Barcelonne en 1729, d'une famille française, d'abord conseiller au châtelet de Paris, lieutenant-criminel et

maître des requêtes, fut, en 1759, appelé à la place importante de lieutenant-général de police, et s'y rendit célèbre par sa vigilance, sa prudence et son humanité. Paris lui doit des mesures d'assainissement et de sûreté, l'établissement des réverbères (1768), la construction de la halle-au-blé et l'école gratuite de dessin en faveur des ouvriers. Nommé conseiller d'État, en 1773, il fut, l'année suivante appelé au ministère de la marine; il y porta de l'ordre et de la probité; mais son activité et son amour du bien ne pouvaient suppléer à l'expérience qui lui manquait dans cette partie. Il quitta le ministère en 1780, vécut dans la retraite, se retira en Espagne lors de la révolution, et mourut à Tarragone en 1801. Son fils périt victime des fureurs du temps en 1794, à l'âge de 34 ans.

SATURNINUS (Publius-Sempronius), d'une famille ignorée, élevé par Valérien au rang de général, mérita par ses victoires d'être proclamé empereur en 263. Comme il traitait ses troupes avec sévérité, elles l'assassinèrent en 267. Un autre Saturnius (Sextus-Julius), fut proclamé empereur en 280 presque malgré lui. Probus le vainquit, et il fut tué peu de temps après son élection. Aux talens d'un grand capitaine, il joignait l'éloquence d'un orateur et la politique d'un homme d'État.

SATYRUS, philosophe péripatéticien, écrivit avec talent les vies des hommes célèbres. Celle de Sophocle est tirée de son ouvrage dont on doit regretter la perte.

SATYRUS, excellent acteur comique grec du quatrième siècle avant notre ère, intercéda avec succès auprès de Philippe, roi de Macédoine, en faveur des deux filles d'Apollophane, lors du sac de la ville d'Olynthe.

SAUL, premier roi d'Israël, fils de Cis, de la tribu de Benjamin, fut sacré par le prophète Samuël, vers l'an 1095 avant J.-C.; mais, ayant désobéi aux ordres du Seigneur, Samuël sacra David, qui épousa ensuite Michol, fille de Saül. Celui-ci essaya vainement plusieurs fois de tuer David, enfin, ayant été défait par les Philistins, il se donna lui-même la mort l'an 1055 avant J.-C.

SAUMAISE (Claude de), fameux critique, né à Semur en 1560, mort le 6 septembre 1653. Son érudition était immense, et ses commentaires ont eu beaucoup de célébrité. La modestie ne fut pas sa vertu.

SAURIN (Joseph), géomètre, né en 1659, mort le 29 décembre 1737. Un arrêt du parlement le justifia sur l'accusation portée contre lui par J.-B. Rousseau, d'avoir fait les fameux couplets pour lesquels il fut banni du royaume. On a douze volumes de *sermons* d'un autre Saurin, fils de Joseph, le plus célèbre des prédicateurs protestans, né à Nîmes le 6 janvier 1677, mort le 30 décembre 1730.

SAURIN (Bernard-Joseph), mort à Paris le 17 novembre 1781. Il a fait les tragédies de *Spartacus* et de *Blanche et Guiscard*. Il y a de la grandeur dans le caractère de Spartacus, auquel tous les autres personnages de la pièce sont sacrifiés; mais le style en est dur, prosaïque et incorrect. Les bienséances de la vérité et de l'histoire y sont d'ailleurs violées d'une manière étrange. Son drame monstrueux de Beverley eut un grand succès, et sa comédie des *Mœurs du temps* lui ouvrit les portes de l'académie française.

SAUSSURE (Horace-Benedict de), né à Genève le 17 février 1740, mort le 22 janvier 1798. Son ouvrage le plus important est son *Voyage dans les Alpes*, 4 vol. in-4°. Il est justement estimé. Il est aussi grand minéralogiste que savant botaniste. Il parvint à la crête du Mont Blanc en août 1787. Ses travaux et ses découvertes sont immenses.

SAUVAL (Henri), né vers 1620, mort à Paris en 1669, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Histoire des antiquités de la ville de Paris*, 3 vol. in fol. Il mit vingt années à la composer et à voir tout par lui-même. Elle est encore consultée et estimée.

SAVOYE-ROLLIN (Jacques-Fortunat (baron de), né vers 1765 à Grenoble, d'une famille de magistrature, avocat-général au parlement de

sa ville natale où il avait acquis une grande popularité, appelé au tribunat, après le 18 brumaire an VIII, fut nommé plus tard un des substituts du procureur-général près la haute-cour impériale, et successivement préfet de l'Eure, de la Seine-Inférieure et des Deux-Nèthes. Ecarté des fonctions publiques après la première restauration, il s'en tint éloigné pendant les cent jours, fut à la fin de 1815 élu par le département de l'Isère député à la 2e chambre législative, y siégea les années suivantes, vota constamment en faveur des libertés constitutionnelles, et mourut à Paris en 1823.

SAXE (MAURICE, comte de), né le 2 octobre 1696, de Frédéric-Auguste Ier, roi de Pologne, et de la comtesse de Konigsmarck, fut un des plus grands capitaines de son siècle. Il prit du service en France, et y obtint le bâton de maréchal. Il s'y distingua surtout à la fameuse bataille de Fontenoy, qu'il gagna quoique très-malade de la goutte. Il se faisait traîner dans une voiture d'osier pour visiter tous les postes. Il mourut le 30 novembre 1750, couvert de gloire, au château de Chambord que le roi lui avait donné. Il avait un grand fonds d'humanité et ménageait le sang des soldats. Ses *rêveries*, 2 vol. in-4°, sont un ouvrage digne de César et de Condé : il est plein de vues profondes propres à former le général et le soldat. (*V.* Adrienne Le Couvreur.)

SAY (JEAN-BAPTISTE), né à Lyon, en 1767, d'une famille commerçante, mort à Paris le 16 novembre 1832, professeur au collége de France et au conservatoire des arts et métiers, chevalier de la légion d'honneur et de St.-Vladimir, fonda de concert avec Champfort et Ginguené la *décade philosophique et littéraire*, fut éliminé du tribunat en 1804, publia en 1803, son *Traité d'économie politique*, son plus beau, son plus durable titre de gloire, et après huit ans de professorat, fit paraître le résultat de ses leçons sous le titre de *Cours complet d'économie politique pratique*, vaste composition, également importante pour les entrepreneurs d'industrie, ou commerciale ou manufacturière, et pour les hommes d'état.

SCALIGER (JULES-CÉSAR), né en 1484, mort le 21 octobre 1558. On a de ce célèbre écrivain italien un traité de l'art poétique in-folio, écrit d'un style noble et où l'on trouve de l'érudition, des commentaires sur l'*histoire des animaux* d'Aristote, des *poésies* et d'autres ouvrages en latin. Son fils (Joseph-Jules), né le 4 août 1540, mort le 21 janvier 1609, a publié un grand nombre de notes, de commentaires et d'ouvrages d'érudition; il était vaniteux et caustique.

SCANDERBERG ou plutôt SCANDERBEG, c'est-à-dire *Alexandre seigneur*, naquit en 1404, et fut donné en otage par son père à Amurat II, avec trois de ses frères. Ceux-ci furent empoisonnés; sa jeunesse le sauva. Amurat l'éleva avec soin et lui donna ensuite le commandement de ses troupes. Il s'acquit une grande réputation par sa valeur et sa prudence, et forma la résolution de recouvrer ses états; il y parvint, et sut les défendre. Amurat avec toutes ses forces et Mahomet II, son successeur, furent constamment battus. Ce dernier se vit obligé de faire la paix en 1461. Ce héros mourut couvert de gloire en 1467. Les Albanais, trop faibles après la mort de leur chef, subirent de nouveau le joug des Turcs.

SCARPA (ANTOINE), l'un des plus savans anatomistes du dix-huitième siècle, né en Lombardie en 1747, mort le 31 octobre 1832, à 85 ans, professa à Pavie, et a laissé un grand nombre d'ouvrages fort estimés.

SCARRON (PAUL), né à Paris en 1610, mort le 14 octobre 1660, le premier qui ait fait parler aux Muses le langage des halles. Il a travesti *Virgile* : mais non avec le projet de le rendre ridicule. Son burlesque est fort au-dessous de la gaieté de Rabelais : celui-ci est plaisant dans les choses, l'autre ne l'est que dans les mots. Rabelais avait d'ailleurs une érudition immense, et Scarron n'avait que très-peu de littérature, aussi n'est-il rien resté de lui que son *roman comique*, ouvrage très-comique en effet. Supérieur à tous les auteurs drama-

tiques de son temps, il rencontra souvent la gaîté du bon comique. Il sut mettre de l'art et de la clarté dans ses expositions: on peut en juger par celle de *Joselet maître et valet* qui est très-heureuse. Il purgea la scène de la barbarie, de la fadeur des pastorales, du merveilleux des aventures romanesques, et sous ce rapport ouvrit en quelque sorte la bonne route à Molière.

SCAURUS (M. ÆMILIUS), consul romain, 115 ans avant J.-C., porta des lois somptuaires et régla les suffrages des affranchis dans les assemblées. Il fut envoyé en ambassade à Jugurtha et s'en laissa corrompre. Salluste le blâme et Cicéron fait son éloge. — Son fils, étant édile, fit construire un théâtre qui pouvait contenir quatre-vingt mille spectateurs; on y comptait trois cent soixante colonnes de marbre. Pline dit qu'il causa la ruine des mœurs, et fit plus de tort à Rome que la sanglante persécution de Sylla, beau-père de Scaurus. Il y a eu un troisième Scaurus, dont le fils se tua sur un reproche que lui faisait son père, lorsque les Cimbres repoussaient la cavalerie romaine.

SCEVA (MARCUS), centurion de l'armée de César dans les Gaules. Suétone rapporte de lui un trait de courage extraordinaire.

SCHEELE (CHARLES-GUILL.), célèbre chimiste, et l'un des créateurs de la chimie organique, né le 19 décembre 1742 à Stralsund, mort le 24 mai 1786, a dû sa célébrité européenne à ses découvertes des substances ou principes chimiques. Le plus important de ses ouvrages est son *Traité de l'air et du feu*, Upsal, 1777, trad. en français par Dietrich, 1 vol. in-12 et in-8.

SCHEFFER ou SCHŒFFER (PIERRE), mort à Mayence en 1502, est regardé comme l'un des premiers inventeurs de l'imprimerie avec Guttemberg et Faust. Le premier, il imagina de remplacer les caractères en bois et imparfaits, par d'autres en métal et mobiles, jetés dans des moules. Il perfectionna aussi l'encre de l'imprimerie. Il était né à Gernsheim en Allemagne.

SCHILLER (FRÉDÉRIC DE), né à Jéna le 10 novembre 1759, mort à Weimar le 11 mai 1805, l'un des plus grands auteurs dramatiques et poètes allemands. La dernière traduction de son théâtre, par M. de Barante, est supérieure à toutes celles qui l'ont précédée, et fait bien connaître le génie de Schiller. On a de lui une *histoire de la guerre de trente ans*, qui a été aussi traduite en français.

SCHLEGEL (FRÉDÉRIC), célèbre écrivain allemand, né à Hanovre en 1772, élevé à Goettingue, commença, en 1797, à se faire connaître par deux écrits remarquables, le premier intitulé les *Grecs et les Romains*, le second, malheureusement demeuré incomplet, *sur la poésie de ces deux peuples de l'antiquité.* Ayant épousé la fille du célèbre Mendelsohn, il fit profession, avec elle, de catholicisme, et vint à Paris où il se livra à l'étude des langages, et composa son écrit *sur la langue et la sagesse des Indiens.* Dans un voyage qu'il fit à Vienne, séduit par les offres des ministres autrichiens, il abandonna les travaux qui avaient fait sa gloire, pour devenir l'humble rédacteur des proclamations contre la France, et mourut à Dresde, au commencement de 1829.

SCHOELL (MAXIMILIEN-SAMSON-FRÉDÉRIC), publiciste et historien, successivement avocat en Alsace, imprimeur à Bâle, administrateur du Bas-Rhin, libraire à Paris, conseiller d'ambassade du roi de Prusse, près la cour de France, conseiller intime de ce monarque, chevalier de l'Aigle Noir, né en 1766, dans le pays de Nassau-Saarbruck, mort à Paris le 6 août 1833, âgé de 66 ans. On a de lui: 1° *Répertoire de la littérature ancienne*, 2 vol. in-8, Paris, 1808; 2° *Tableau des peuples qui habitent l'Europe*, in-8, 1810; 3° *Précis de la révolution française*, in-18 1810; 4° *Précis de l'histoire universelle*, traduit de l'allemand, de Zopf, 5 vol. in-12, 1810; 5° *Détails sur les derniers momens de Moreau*, in-8; 6° *Description abrégée de Rome ancienne*, in-12, 1811; 7° *Élémens de chronologie historique*,

2 vol. in-18, 1812; 8° *Histoire abrégée de la littérature grecque*, 2 vol. in-8; 9° *Histoire de la littérature grecque profane*, 8 vol. in-8, 1823 et 24; 10° *Table systématique de l'histoire de la Grèce*, in-8, 1813.

SCHOMBERG (Henri de), se signala par sa valeur et sa prudence en diverses occasions, et fut fait maréchal de France en 1625. Il n'était pas moins habile dans les négociations que sur le champ de bataille. Il mourut à Bordeaux en 1632. On a de lui une relation de la guerre qu'il fit en Italie. Son fils, mort en 1656, mérita aussi par sa valeur le bâton de maréchal de France, et devint vice-roi de Catalogne.

SCHOMBERG (Frédéric - Armand de), maréchal de France, d'une famille différente du précédent, fut tué en 1690 en Irlande, dans un combat contre le roi Jacques. Il était passé en Angleterre avec le prince d'Orange lors de la révocation de l'édit de Nantes en 1685; il était protestant, et estimé dans toute l'Europe.

SCHWARTZ (Berthold), cordelier allemand, né à Fribourg vers le treizième siècle, passe pour l'inventeur de la poudre à canon. D'autres l'attribuent à Roger Bacon, cordelier anglais. Schwartz était grand chimiste, et accusé de magie et mis en prison, il s'occupait pour se distraire d'expériences qui lui firent faire la découverte de cet instrument de mort.

SCIPION (Publius Cornelius), surnommé l'Africain, conquit l'Espagne sur les Carthaginois, à l'âge de vingt-quatre ans. Il battit ensuite Asdrubal et Annibal, et les força d'accepter la paix à des conditions très-avantageuses pour les Romains. Quelques années après il passa en Asie où il défit Antiochus, de concert avec son frère. Ce grand homme, poursuivi par l'envie et les intrigues de ses concurrens, se retira à sa maison de campagne, et y mourut l'an 180 avant J.-C. — Il a existé plusieurs autres personnages célèbres de ce nom: *Lucius Cornelius*, son frère, surnommé l'*Asiatique* à cause de ses succès en Asie contre Antiochus; *Scipion Nasica*, cousin de l'*Africain*, déclaré, par le sénat, le plus homme de bien de la république; Publius Æmilianus, surnommé *l'Africain le jeune*, fils de Paul Emile, adopté par le fils de Scipion l'Africain, qui prit Carthage l'an 146 avant J.-C., égala et même surpassa le vainqueur d'Annibal par sa valeur, par ses vues, par son zèle pour la discipline militaire, par son amour pour la patrie, ses vertus particulières et son goût pour les lettres qu'il cultivait au milieu du tumulte des camps. Il fut trouvé mort dans son lit, et l'on soupçonna *les Gracques* de cet assassinat. Avant le premier Scipion l'Africain, onze personnes de cette famille avaient été élevées aux premières charges de la république.

SCOPAS, architecte et statuaire, né à Paros vers la 89e olympiade, excella dans ces deux arts. Sa *Vénus* tenait le premier rang parmi tous ses ouvrages. Il contribua à l'embellissement du tombeau de Mausole, qui passa pour une des sept merveilles du monde, du temple de Diane, d'Ephèse, remplit la Grèce entière de ses chefs-d'œuvre, et mérita le surnom *d'artiste de la vérité*. Pline cite comme existant à Rome de son temps un Apollon, une Vesta, un Mars colossal. On cite aussi avec éloge un Mercure, une Bacchante, et ses statues de Niobé et de ses enfans, de toutes ses productions la plus importante pour nous, et qui fait aujourd'hui partie de la galerie de Florence.

SCRIBONIANUS (Furius - Camillus), consul l'an 32 de notre ère, commandait un corps d'armée dans la Dalmatie à l'avénement de Claude à l'empire, se révolta contre lui, et lui enjoignit par une lettre injurieuse d'abdiquer; une terreur superstitieuse arrêta ses soldats lorsqu'ils marchaient sur Rome; ils égorgèrent leur chef, qui prit vainement la fuite, et fut, l'an 42, tué par un de ses légionnaires dans l'île de Lissa (Lesina) où il s'était réfugié.

SCRIBONIUS LARGUS, médecin, pratiquait déjà son art sous Tibère, et suivit Claude dans la Grande Bretagne en 43. Il ne nous reste de lui qu'un opuscule *de compositione medicamentorum*, dont l'édition donnée par

Bernhold, Strasbourg 1786, in-8, se joint à la collection des *Variorum*.

SCUDERI (GEORGE DE), né au Hâvre en 1601, mort à Paris le 14 mai 1667, l'un des plus féconds et des plus mauvais écrivains de son siècle, quoiqu'il y ait eu des portiers de comédies tués par l'affluence de monde à la représentation de sa tragédie de l'*Amour tyrannique*, pièce romanesque. A l'humeur d'un capitan il joignait une vanité ridicule; il osa être jaloux de Corneille, et ce fut lui qui déféra le Cid au jugement de l'Académie française. Boileau vengea Corneille, en rendant le nom de Scudéri méprisable; mais le cardinal de Richelieu, qui n'était pas moins jaloux de la gloire du Cid, récompensa Scudéri en lui donnant le gouvernement du château de Notre-Dame de la Garde, si plaisamment dépeint par Chapelle et Bachaumont dans leur aimable voyage. Il dédia à la reine Christine son poëme en dix chants, et si ridiculement fastueux, d'*Alaric*.

Magdelaine de Scudéri sa sœur, née en 1607, morte en 1701, eut plus de réputation que son frère, et le méritait, non par ses énormes et fastidieux romans, mais par quelques éloges délicats de Louis XIV, par quelques vers heureux, et si l'on veut par un *Discours sur la vraie gloire*, qui remporta le prix de l'Académie française, mais parfaitement oublié maintenant. Elle était fort laide, et s'attacha à Pélisson, qui avait une belle âme, mais qui abusait de la permission donnée à un homme d'être laid. La douceur de son caractère fit à mademoiselle Scuderi beaucoup d'amis illustres.

SCYLAX, mathématicien et géographe, fut envoyé par Darius, fils d'Hystaspes, à la découverte de l'Inde, dont il voulait faire la conquête. Il s'acquitta de cette mission avec talent; il florissait vers l'an 522 avant J.-C.

SCYLLIS et DIPÆNUS, sculpteurs crétois, furent les premiers, suivant Pline, qui se distinguèrent dans l'art de tailler le marbre. Ils firent des statues pour la ville de Sicyone, et vivaient sous l'empire des rois Mèdes, avant que Cyrus eût détruit leur domination.

SECOND (JEAN), célèbre poète latin, né à la Haye le 10 novembre 1511, mort à Tournai le 8 octobre 1536. Ses ouvrages sont des élégies, des épigrammes, des épîtres, des odes; mais sa réputation est principalement fondée sur ses *Baisers*, qui ont exercé une foule de traducteurs; M. Tissot est du nombre, Dorat l'avait précédé. On ne peut lui reprocher le cynisme de Catulle, mais ses peintures pourraient être plus chastes.

SEDAINE (MICHEL-JEAN), de l'Académie française, né à Paris le 14 juillet 1719, mort le 17 mai 1797. Son *épître à mon habit* est très-ingénieuse; ses *opéras comiques* sont en très-grand nombre, et le Théâtre Français joue encore son *Philosophe sans le savoir* et sa *Gageure imprévue*. Il fut maître maçon, et son goût l'entraîna vers l'art dramatique. Il entendait très bien les effets de théâtre; l'étude qu'il en avait faite perfectionnée par l'expérience, est ce qui contribua le plus à ses succès qui étonnent toujours lorsqu'on essaie de lire ses ouvrages. Mais Sedaine avait dans la société un mérite qui les lui faisait pardonner; infiniment estimable dans sa conduite et dans ses mœurs, cher à ses amis, cher à sa famille dont il était le soutien, on ne pouvait lui reprocher que ses vers.

SÉDÉCIAS, fils de Josias, et dernier roi de Juda. Il se révolta contre Nabuchodonosor qui l'avait placé sur le trône; mais vaincu par lui, il fut conduit à Babylone chargé de chaînes, et mourut en prison après avoir eu les yeux crevés.

SÉDILLOT, savant orientaliste et astronome, mort à Paris le 9 août 1832, à 50 ans, chevalier de la légion d'honneur, secrétaire de l'école spéciale des langues orientales vivantes. On avait créé pour lui, en 1814, une place d'adjoint au bureau des Longitudes pour l'histoire de l'astronomie chez les orientaux. Il a laissé plusieurs manuscrits importans.

SEGRAIS (JEAN-REGNAULT DE), né à Caen le 22 août 1624, mort le 25 mars 1701. Il est demeuré le modèle

d'un genre dans lequel il n'a pas eu de rivaux, celui de l'*Eglogue*, par le seul mérite de n'avoir point fardé ses bergers comme Fontenelle et Lamothe ont fardé les leurs. Les autres ouvrages de Ségrais sont médiocres, et en général c'est un écrivain qu'on ne lit guère. Delille a fait oublier sa traduction des *Géorgiques* de Virgile. On prétend qu'il eut part à la composition de *la Princesse de Clèves*, et de la *Princesse de Montpensier*, romans estimés de madame de Lafayette; mais le reproche fait aux dames d'avoir des teinturiers n'est pas toujours fondé, et dans ce genre comme dans le style épistolaire elles ont le sceptre.

SÉGUIER (PIERRE), président au parlement de Paris, né à Paris en 1504, d'une ancienne famille de Quercy, illustre dans la magistrature et dans les armes, rendit des services importans aux rois Henri II et Charles IX, qui l'employèrent dans diverses négociations où il fit briller une intelligence et une éloquence peu communes. Il mourut le 25 octobre 1580, à soixante-seize ans, comblé d'honneurs et de biens. Un de ses fils, Antoine Séguier, mort en 1624, fut ambassadeur à Venise. Son petit-fils, Pierre Séguier, fut garde-des-sceaux, et chancelier sous Louis XIII. Il se signala lors de la journée des barricades, et mourut en 1672. Il aimait les gens de lettres, et fut protecteur de l'Académie française, après la mort du cardinal de Richelieu. Sa postérité s'est illustrée dans la carrière de la magistrature, et y brille encore.

SÉGUR (LE COMTE LOUIS PHILIPPE) fils du maréchal de Ségur, ministre de la guerre sous Louis XVI, maréchal de camp, pair de France, de l'académie française, né à Paris le 11 décembre 1753, mort dans la même ville le 27 août 1830, sous-lieutenant, capitaine, colonel, s'occupa de bonne heure d'études fortes et sérieuses, et malgré sa jeunesse, obtint l'amitié des hommes de lettres les plus célèbres de son temps. A son retour d'Amérique où il prit part à la glorieuse résistance des États Unis, envoyé ministre plénipotentiaire en Russie, il jouit de la plus haute faveur auprès de l'impératrice Catherine, et obtint des succès dus à sa capacité autant qu'à l'agrément de son esprit et à l'élégance de ses manières. Ruiné par la révolution, et n'ayant échappé à l'échafaud que par miracle, quoiqu'il eût refusé d'émigrer, il chercha dans la philosophie et dans la culture des lettres les nobles consolations et les ressources du travail. Conseiller d'état et grand-maître des cérémonies à la cour de Napoléon, il fut, à l'époque de la restauration, éloigné de la chambre des Pairs, y rentra en 1818, et toujours fidèle à la cause de la liberté constitutionnelle, il ne rechercha plus d'autres faveurs que l'estime de ses concitoyens. Ses *œuvres complètes* ont été publiées, 1824 — 29, en 36 vol. in-8. On y distingue ses écrits historiques et politiques, ses *mémoires, souvenirs et anecdotes*.

SÉJAN, favori et ministre d'état de l'empereur Tibère, né en Toscane, s'empara tellement de l'esprit de son maître par ses artifices et ses flatteries, que celui-ci lui donna un pouvoir égal au sien. Il fit périr Agrippine, Germanicus et ses fils. Il voulut épouser Livie, et osa faire jouer sur le théâtre les vices de Tibère; ce prince ordonna au sénat de lui faire son procès. Il fut arrêté et étranglé en prison le même jour, l'an 31 de J.-C. Le peuple déchira son cadavre et en jeta les restes dans le Tibre; ses enfans périrent aussi par le dernier supplice.

SÉLEUCUS. Il y a eu plusieurs rois de Syrie de ce nom, mais le seul qui soit célèbre est Séleucus, surnommé *Nicanor*, c'est-à-dire, *victorieux*. Il était fils d'Antiochus, l'un des principaux généraux d'Alexandre le Grand après la mort duquel il s'établit à Babylone; mais il en fut chassé par Antigone, et se retira en Egypte, où s'étant ligué avec Ptolomée, Cassandre et Lysimachus, il défit à la bataille d'Ipsus Antigone qui y perdit la vie. Dans le partage que firent les vainqueurs, Séleucus eut la Syrie dont il fut le premier roi. Il fit d'autres guerres et fut assassiné par un de ses courtisans, l'an 282 avant J.-C. Il eut les plus grandes qualités; on ne peut lui reprocher que son ambition.

SÉLIM I et II, empereurs des Turcs. Le premier se révolta contre Bajazet II, son père, et l'obligea de lui céder l'empire en 1512, au préjudice d'Achmet son aîné, qu'il fit mettre à mort ainsi que son autre frère, après avoir empoisonné son père. Il remporta une victoire signalée sur les Perses, et conquit l'Egypte qu'il réduisit en province. Il régna huit ans, et mourut le 27 novembre 1520 dans la cinquante-quatrième année de son âge, detesté de ses sujets par ses cruautés. Du reste, il était courageux, infatigable, sobre et libéral. Il aimait les lettres et les cultivait. — Le deuxième, fils de Soliman II et petit-fils de Sélim Ier, monta sur le trône après son père, en 1566, et mourut le 13 décembre 1574, âgé de cinquante-deux ans. C'était un prince faible, sans aucune qualité qui pût racheter ses vices.

SÉLIM III, né en 1761 ou 62, fils unique de Mustapha III, monta sur le trône en 1789, soutint des guerres malheureuses contre l'Autriche et la Russie, garda la neutralité entre la France devenue république et la coalition formée contre elle, conclut en 1802, un traité de paix avec Buonaparte, rentra en guerre avec la Russie appuyée par l'Angleterre, mécontenta les troupes par des réformes trop précipitées, fut détrôné et bientôt après mis à mort par ordre du nouveau sultan Mustapha, son cousin, le 28 juillet 1808.

SÉLIS (Nicolas-Joseph), né à Paris le 27 avril 1737, mort le 9 février 1804. Il avait épousé une nièce de Cresset. On a de lui un recueil de *poésies* qui offrent de l'esprit et de la facilité, et surtout une traduction des satires de *Perse*, à laquelle Laharpe donne de justes éloges.

SELVES (Jean-Baptiste), né à Montauban vers 1760, mort le 16 juillet 1823. Il s'est acquis une célébrité plaisante par la multitude de procès qu'on lui a vu intenter ou soutenir. Les avoués, les juges devinrent les objets principaux de son irritation: il était devenu la terreur du Palais. Il a laissé un procès après sa mort. On ne put le faire interdire. Il a publié une foule d'écrits, entr'autres l'*Anti-processif*; on voit qu'il ne se connaissait pas lui-même. Son caractère mériterait d'exercer les pinceaux d'un favori de Thalie.

SEM, fils de Noé, né cent ans avant le déluge, mourut âgé de six cents ans.

SÉMIRAMIS, reine des Assyriens, épousa un des principaux officiers de Ninus, qui ayant reconnu en elle de grandes qualités, l'épousa après la mort de son mari, et lui laissa en mourant les rênes de l'empire. Elle gouverna en grand homme, et embellit beaucoup Babylone. Elle fit des conquêtes dans l'Ethiopie. Avertie que son fils conspirait contre sa vie, elle abdiqua volontairement en sa faveur, l'an 2108 avant J.-C. On a rapporté beaucoup de fables sur son compte.

SEMPRONIE, mère des Gracques. Les deux fils de cette dame romaine qui leur avait donné une éducation très-suivie, eurent une si grande influence dans la république, que le nom de Sempronia devint commun à toutes les femmes qui descendaient des Gracques et des Scipions; une des plus fameuses, si bien peinte par Salluste, prit part à la conjuration de Catilina.

SENECÉ (Antoine Bauderon de), né à Mâcon le 13 octobre 1643, mort le premier janvier 1737, poète et littérateur estimable, mais qui n'a pas une célébrité proportionnée à son mérite. Ses pièces fugitives sont pleines d'une imagination singulière, d'expressions heureuses et de poésie. Le conte de *Kaimac* et *les Travaux d'Apollon* méritent d'être distingués, ainsi que *la Manière de filer le parfait amour*. En 1805, on a réuni ses œuvres en un volume in-12, précédées d'une notice par M. Auger.

SÉNÈQUE, le philosophe, né à Cordoue vers l'an 6 avant J.-C., fut le précepteur de Néron, qui pour se défaire d'un censeur incommode, lui envoya l'ordre de mourir, et lui laissa le choix du genre de mort. Il se fit ouvrir les veines. Il avait cinquante-quatre ans. Il faut avoir le goût formé pour lire ses ouvrages, et ils ne cou-

viennent pas à la jeunesse, parce que le mauvais y domine. Il y en a une bonne traduction de M. de La Grange, en 6 volumes. Lucius Annæus son père, était orateur; ses défauts sont les mêmes que ceux de son fils.

SENNACHÉRIB, fils de Salmanazar, succéda à son père, roi des Assyriens, vers l'an 717 avant J.-C. Il conquit l'Égypte, ravagea la Judée; il mit le siége devant Jérusalem; mais un ange exterminateur détruisit toute son armée qui s'élevait à cent quatre-vingt cinq mille hommes. Obligé de retourner en Syrie, il fut tué à Ninive par ses deux fils, vers l'an 709 avant J. C.

SENTIUS (Caius), parvenu au consulat sous le règne d'Auguste, l'an de Rome 755, est connu par la loi *Ælia Sentia* relative aux affranchis et qui fut abrogée par Justinien.

SÉPHORA, fille de Jéthro et femme de Moïse.

SERJEL (Jean-Tobie), sculpteur, né à Stokholm en 1740, élève de Larchevêque, artiste français, alla se perfectionner à Rome, à son retour passa par Paris, y fut reçu membre de l'académie des beaux arts, et depuis correspondant de l'institut, prit par ses ouvrages un rang distingué parmi les plus célèbres sculpteurs, et mourut comblé d'honneurs, en 1814. Son *Otryade*, soldat grec blessé, qui fut son morceau de réception à l'académie, orne aujourd'hui la galerie du Luxembourg.

SERGIUS. Il y a eu quatre papes de ce nom. Leur pontificat n'offre rien de bien remarquable; la mort du premier date de 701, et celle du dernier de 1012. Deux patriarches de Constantinople ont porté le même nom.

SERRE (Hercule, comte de) garde des Sceaux sous Louis XVIII, issu d'une famille honorable de Lorraine, émigra bien jeune encore, et servit dans l'armée de Condé; rentré en France en 1802, avocat à Metz, 1er président à la cour impériale de Hambourg, il eut à la restauration la présidence de la cour royale de Colmar. Député à la chambre de 1815, il défendit avec talent les ministres contre une majorité réactionnaire, fut porté à la présidence dans la section suivante, et en remplit les fonctions avec impartialité. A la fin de 1818, il entra dans la nouvelle administration, eut les sceaux en partage, présenta sur la police de la presse trois lois libérales, fit les choix les plus capables d'honorer la magistrature, et vit sa popularité portée au plus haut degré. Mais bientôt les espérances des amis de la liberté furent trompées. Le ministre ne se signala plus que par sa violence et son aigreur, et tomba sous les efforts réunis de la droite et de la gauche. Le nouveau ministère, craignant peut-être un retour de sa popularité, l'envoya en ambassade à Naples en 1822. Il y mourut en 1824, dans le chagrin et les regrets.

SERRES (Olivier de), célèbre agronome. Voyez Olivier.

SERRURIER (Le comte), né à Lyon le 8 septembre 1742, maréchal de France, servit en Italie avec distinction en 1795 et 1796, montra beaucoup de courage et de talens au siége de Mantoue, s'empara de Vérone en 1797, et brilla en diverses occasions. Il fut long-temps gouverneur des Invalides, place qu'il perdit à la restauration, se fit aimer dans ses fonctions, et mourut dans la retraite, à Paris, le 22 décembre 1819.

SERTORIUS (Quintus), capitaine romain, se joignit à Marius, et prit Rome avec lui l'an 87 avant J.-C.; mais, au retour de Sylla, il se sauva en Espagne, s'empara de la Lusitanie et s'y soutint vaillamment contre Métellus, Pompée et les autres généraux romains qui furent envoyés contre lui. Il fut assassiné par un de ses principaux officiers, l'an 73 avant J.-C. Il était devenu voluptueux et cruel, et fit oublier par ses vices les qualités qui l'avaient illustré.

SERULLAS (George), pharmacien en chef, premier professeur à l'hôpital du Val de-Grâce, à Paris, officier de la légion-d'honneur, de l'académie des sciences, né vers 1780, est mort du choléra le 24 mai 1832. Il avait rendu de grands services dans les armées et dans les hôpitaux.

SERVAN (Joseph-Michel-Antoine), avocat-général au parlement

de Grenoble, né à Romans le 3 novembre 1757, a la gloire d'avoir signalé le premier les réformes qui depuis ont été opérées dans l'administration de la justice, eut le courage de sacrifier sa popularité à sa conscience et quitta le barreau. Au commencement de la révolution, nommé par deux bailliages, il s'excusa sur sa santé, vécut dans la retraite, occupé d'études sur la jurisprudence et de mémoires sur les abus de notre ancienne législation pénale, et y mourut le 4 novembre 1807. Ses nombreux ouvrages, qui ne sont pas sans défauts sous le rapport du style, sont inspirés par l'amour de l'humanité, et tous ont un but d'utilité publique.

SERVAN DE SUGNY (Jules), mourut à Paris en 1831, à 34 ans. On lui doit une traduction en vers de *Théocrite*, dont la deuxième édition a réuni tous les suffrages, *la chaumière d'Oullins*, cadre simple où le moraliste a tracé des scènes intéressantes de la vie domestique; d'heureuses imitations de Catulle, à la suite du poëme intitulé La *Famille Grecque*; il a laissé en manuscrit un roman, et des *satires contemporaines*. Ce jeune littérateur, dont le perte prématurée à causé de vifs regrets, à 24 ans écrivait et parlait l'Italien, l'Espagnol, l'Allemand et l'Anglais; il y joignait l'étude raisonnée de la langue Grecque, et c'était par de fortes études qu'il s'était préparé à la carrière littéraire qu'il eût sans doute parcourue avec une gloire méritée.

SERVANDONI, célèbre architecte et peintre né à Florence en 1695, mort à Paris le 29 janvier 1766. Il avait un talent particulier pour les spectacles de simples décorations. Le grand portail de l'église de St-Sulpice, à Paris, est de lui, et une rue porte son nom.

SERVILIE, sœur utérine de Caton d'Utique, née vers l'an 655 de Rome, femme de Junius Brutus, puis en deuxièmes noces de Décimus Julius Silanus, est fameuse par ses liaisons avec Jules César, et reçut de lui les biens des proscrits. — Servilie, sa fille aînée, fut au contraire un modèle d'amour conjugal, et pour ne point survivre au jeune Lépide son mari, victime des vengeances d'Octave, elle s'étouffa avec des charbons ardens. — Servilie, fille de Baréa Soranus, gouverneur de l'Asie mineure, née l'an de Rome 798, sous le règne de Claude, réduite à l'état de veuve par le bannissement d'Annius Pollion, se vit encore impliquée dans l'accusation inique dont son vertueux père fut la victime.

SERVILIUS, consul romain l'an 405 avant J.-C., remporta sur les Volsques une victoire éclatante, et se donna de sa propre autorité les honneurs du triomphe.

SERVILIUS (Cn.), consul en 217 avant J.-C., périt à la bataille de Cannes l'année qui suivit son consulat.

SERVILIUS AHALA, général de la cavalerie, tua Spurius Mélius qui aspiraient à la royauté.

SERVILIUS CÉPION (Cn.), consul en 205 avant J.-C. Le sénat nomma un dictateur pour lui ôter son autorité en Sicile, et l'empêcher de se mesurer contre Annibal.

SERVILIUS ISAURICUS, consul en 78 avant J.-C., subjugua les Isauriens et se rendit maître de la ville d'Isaure dans l'Asie mineure, ce qui lui valut le surnom *Isauricus*; mais il ne put détruire les pirates. Il fut honoré de la censure et du triomphe. Dion et Valère Maxime parlent de lui. Il mourut à quatre-vingt-dix ans, l'an 44 avant J.-C.

SERVILIUS ISAURICUS, fils du précédent, consul avec Jules César, l'an 49 avant J.-C., réprima Cœlius, préteur, qui s'efforçait d'exciter des mouvemens séditieux dans Rome. Il obtint un second consolat sous le triumvirat d'Antoine, de Lépide et d'Octave.

SERVILIUS-NONIANUS (Marcus), sénateur, vécut sous Tibère, Caligula, Claude et Néron, et mourut l'an 813 (60 de J.-C.), sous le règne du dernier. Après s'être longtemps signalé au barreau, il écrivit les annales romaines. Quintilien l'appelle « un historien de beaucoup d'esprit et de réputation, sententieux, mais trop diffus. »

SERVILIUS PRISCUS, dictateur l'an 415 avant J.-C., défit les Eques, vainqueurs des deux consuls à cause de leur mésintelligence, et abdiqua sa dictature au bout de huit jours.

SERVILIUS SPURIUS, consul l'an 474 avant J.-C., fut secouru dans une bataille contre les Étrusques par son collègue Aul. Virginius.

SERVIUS (HONORATUS MAURUS), grammairien du cinquième siècle, est connu par ses *commentaires sur Virgile*, ouvrage fort défiguré par les copistes, mais où l'on trouve des faits importans et des remarques curieuses. La dernière édition est celle des Burmann, 1746, 4 vol. in-4°.

SERVIUS TULLIUS, septième roi des Romains, succéda à son beau-père Tarquin l'Ancien, l'an 577 avant J.-C. Tarquin le Superbe, à qui il avait donné sa fille Tullia en mariage, et qui devait lui succéder, impatient de régner, le fit assassiner l'an 533, et monta sur le trône. Servius Tullius, qui avait toutes les qualités d'un grand prince, se distingua comme guerrier et comme législateur. Il vainquit les Veïens et les Toscans, établit la distinction des rangs et des centuries entre les Romains, régla la milice et augmenta l'enceinte de la ville.

SESSA, philosophe indien, passe pour le premier inventeur des échecs. On croit qu'il vivait au commencement du onzième siècle.

SETH, troisième fils d'Adam et d'Ève, naquit l'an du monde 130 après la mort d'Abel.

SEVERA (JULIA AQUILIA), seconde femme d'Héliogabale, avait été consacrée au culte de Vesta.

SEVERA (VALERIA), première femme de Valentinien et mère de Gratien, mit à prix toutes les grâces de la cour; Valentinien la répudia.

SÉVÈRE (LUCIUS SEPTIMIUS), empereur romain, né en Afrique l'an 149 de J.-C., s'éleva par sa valeur aux charges les plus importantes, et se fit déclarer empereur l'an 193. Il mourut à York, en Angleterre, l'an 211. C'était un prince courageux, actif laborieux, pénétrant d'un coup d'œil ce qu'il fallait faire, et inébranlable dans ses entreprises, mais fourbe, dissimulé, perfide, parjure, avide, colère et cruel. Il y a eu deux autres empereurs de ce nom, princes faibles et sans talens, qui régnèrent très-peu de temps. Ils périrent tous les deux d'une mort violente.

SÉVÈRE (LUCIUS CORNELIUS), poète latin distingué sous le règne d'Auguste. Ce qui nous reste de lui a été imprimé.

SÉVÈRE CASSIUS, orateur, redouté pour ses dénonciations et ses libelles diffamatoires. Auguste le relégua dans l'île de Candie, et Tibère à Sériphus, l'une des Cyclades. Il y mourut l'an 24 de J.-C.

SÉVÉRINE (ULPIA - SEVERINA), femme de l'empereur Aurélien, qu'elle suivit dans ses expéditions. Elle s'acquit le cœur des soldats par ses bienfaits.

SÉVIGNÉ (MARIE DE RABUTIN, MARQUISE DE), née en Bourgogne le 5 février 1626, morte le 14 janvier 1696. Elle n'a pas eu de rivale dans le style épistolaire, et fut véritablement l'honneur de son sexe. La meilleure édition de ses lettres a été donnée par M. de Monmerqué, Paris, 1818, 12 vol. in-12.

SEXTUS-CALVINUS (L.) a bâti la ville d'Aix vers l'an 120 avant Jésus-Christ.

SEXTUS-EMPIRICUS, philosophe pyrrhonien sous l'empire de Marc Antonin, était médecin de la secte des empiriques. Il nous reste des ouvrages de lui.

SEXTUS, né à Chéronée et neveu de Plutarque, embrassa la philosophie stoïcienne. Il devint précepteur des empereurs Lucius-Vérus et Marc-Aurèle. Ses ouvrages ne sont pas venus jusqu'à nous.

SFORCE (JACQUES), né le 10 mai 1369, surnommé le Grand, est la tige de l'illustre maison de Sforce, qui a joué un si grand rôle en Italie dans les quinzième et seizième siècles. Elle compte six ducs de Milan, et s'est alliée avec la plupart des souverains de l'Europe. Jacques se noya en 1424.

SHAKESPEARE (WILLIAM), celui des poëtes anglais dont sa nation se glorifie le plus, naquit le 23 avril

1564, et mourut en 1616. Il avait un genre sublime et élevé. On trouve dans les ouvrages de cet auteur dramatique de grandes beautés et en même temps beaucoup d'irrégularités et des absurdités qui tiennent à l'époque où il écrivait et au génie du théâtre anglais. Il avait été acteur. La traduction en 20 vol. in-8°., de Letourneur, a été revue de nos jours par M. Guizot, et publiée par le libraire Ladvocat.

SHULKOWSKI (Joseph), officier-général au service de France, né en 1775 dans la grande Pologne, vint en France après le démembrement de sa patrie, se rendit à Constantinople dans le dessein de passer au service de Tippoo-Saïf, s'empressa d'en revenir au premier bruit de l'insurrection de 1794. Mais n'ayant pu arriver à temps pour y prendre part, il entra comme capitaine dans l'armée d'Italie, attira l'attention de Buonaparte par une action d'éclat, devint son aide-de-camp, le suivit en Egypte, y déploya la même bravoure et la même capacité, et fut tué pendant l'insurrection du Kaire. Pour honorer la mémoire de ce jeune guerrier, qui réunissait des connaissances variées à ses talens militaires, le général donna son nom à l'un des forts du Kaire.

SICARD (Roch-Ambroise-Cucurron), né le 20 septembre 1742, mort à Paris le 10 mai 1822, de l'Académie française. « L'immortel abbé de l'Epée, dit M. Paulmier, élève de l'abbé Sicard, a créé la méthode qui rend les sourds-muets à la religion et à la société : l'abbé Sicard l'a perfectionnée en la mettant en action par mille procédés ingénieux et savans qui la placent au rang des chefs-d'œuvre dont l'humanité s'honore. » M. l'abbé Sicard a fait plusieurs ouvrages qui sont les guides des instituteurs dans toute l'Europe et dans le nouveau monde. Parmi ses nombreux élèves sourds-muets, on en distingue surtout trois. Massien, Clerc et Berthier, qui par leur génie, leur talent et leur esprit, prouvent l'excellence de cette méthode. Nous n'ajouterons rien à cet éloge, sinon qu'il est fait par un homme qui connaissait bien l'abbé Sicard, et qu'il est en tout point mérité.

SICHEM, fils d'Hemor, prince des Sichimites. Il enleva Dina, fille de Jacob, pour laquelle il avait conçu une passion violente. Peu après il vint la demander en mariage; elle lui fut accordée à condition que lui et ses sujets se feraient circoncire. Mais les frères de Dina entrèrent dans la ville lorsque la douleur retenait les habitans dans leurs lits, et en firent un carnage affreux.

SICINIUS DENTATUS, tribun du peuple Romain, célèbre par sa valeur et surnommé *l'Achille romain*, était couvert de quarante-cinq blessures reçues pour sa patrie. Le décemvir Appius, dont il frondait la tyrannie, voulant se défaire de lui, le fit assassiner vers l'an 405 avant J.-C. Il avait alors cinquante-huit ans.

SIDONIUS APOLLINARIS. *Voy.* Apollinaire.

SIGEBERT, troisième fils de Clotaire I, eut pour son partage le royaume d'Austrasie et épousa Brunehaut; il fut assassiné l'an 575 par les gens de Frédégonde. C'était un prince affable, généreux et plein de courage. Il fut regretté de ses sujets. Il y a un autre Sigebert dit le Jeune, fils de Dagobert et son successeur dans le royaume d'Austrasie dont le règne est l'époque de l'élévation des maires du palais et de l'abaissement de la maison royale.

SIGISMOND. Trois rois de Pologne ont porté ce nom. Le plus remarquable est le premier, surnommé le *Grand*, qui monta sur le trône en 1507, et mourut le 1er avril 1548, emportant avec lui l'amour de ses sujets et le respect de toutes les nations de l'Europe. Il réunissait les qualités qui constituent un grand roi, et n'avait aucun défaut essentiel.

SIGOVÈSE, guerrier Gaulois, neveu d'Ambigat, roi des Bituriges, chargé de conduire une émigration des Tectosoges, fut dirigé par le sort vers la forêt Hercynie, tandis que Bellovèse son frère eut une route bien plus agréable vers l'Italie, envahit la Phrygie, voisine de la Cappadoce de la Paphlagonie.

SILANION, fameux statuaire d'Athènes, qui vivait sous Alexandre-le-Grand, fit une *Sapho*, un *Lutteur* et autres ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous.

SILANUS, fils de Titus Manlius, grand-pontife, accusé de concussion pendant sa préture, par les Macédoniens, fut banni par son père, et se pendit de désespoir. Un autre *Silanus* se tua, parce que l'empereur Claude lui ayant promis sa fille Octavie, la donna à Néron.

SILHOUETTE (Étienne de), contrôleur et ministre d'état, né le 5 juillet 1709, mort le 20 janvier 1767. Pour remédier à l'état fâcheux des finances, il voulut faire des réformes, on le tourna en ridicule, toutes les modes prirent la tournure de la mesquinerie, les portraits ne se firent plus que de profil avec un crayon noir. (C'est l'origine des silhouettes). Il prit le parti de la retraite, et composa divers ouvrages estimables.

SILIUS ITALICUS (Caius,) poète latin, né à Rome, fut consul sous Domitien. Tourmenté d'un ulcère incurable, il se laissa mourir de faim à soixante-quinze ans, au commencement du règne de Trajan. On a de lui *un poëme sur la deuxième guerre punique*, écrit assez purement, mais comme une gazette, presque sans fiction. Il a été traduit en français par le Fèvre de Villebrunes en 1781.

SILURE, roi des Scythes. Plutarque rapporte qu'étant près de la mort, il fit apporter un paquet de dards et le donna à ses enfans pour le rompre. Chacun d'eux n'en put venir à son honneur; Silure le prit à son tour, délia le faisceau et brisa chaque dard l'un après l'autre; leur montrant par là que s'ils étaient toujours unis, ils seraient invincibles, mais que s'ils se séparaient une fois, il serait très-facile de les vaincre.

SIMÉON, deuxième fils de Jacob et de Lia, fut le chef de la tribu qui porte son nom.

SIMILIS, courtisan sous l'empereur Trajan, s'étant retiré de la cour pour aller vivre à la campagne, fit mettre sur sa tombe cette inscription: J'ai demeuré soixante-seize ans sur la terre et n'en ai vécu que sept.

SIMMIAS de Rhodes, poète grec, a fait des poëmes intitulés les *ailes*, *l'œuf* et la *hache*, et a donné à chacun d'eux la forme figurative du sujet. *Difficiles nugæ.*

SIMONIDES, très-célèbre poète grec et philosophe du temps de Darius, cinquième siècle avant J.-C. Sa gloire fut obscurcie par son avarice et la vénalité de sa plume. Il excella surtout dans l'*élégie*. Il ne nous reste que des fragmens de ses poésies insérés dans le *Corpus poëtarum græcorum*.

SIMPLICIUS, philosophe péripatéticien du cinquième siècle, était phrygien. On a de lui des commentaires sur Aristote et sur Épictète, traduits par Dacier.

SISARA commandait les troupes que Jabin, roi d'Azor, envoya contre Barac et Débora. Étant épuisé de fatigue, il entra dans la tente d'Haber le Cinéen. Jahel, femme de ce dernier, voyant Sisara endormi, lui enfonça dans la tête un clou énorme, ce qui le fit mourir sur-le champ.

SISENNA (Lucius - Cornélius), historien et orateur romain, préteur et gouverneur d'Achaïe, comme lieutenant de Pompée, avait dans sa jeunesse, publié une *Histoire romaine*, en 22 livres. Il donna plus tard une histoire particulière des guerres de Sylla, un commentaire sur les comédies de Plaute, et une traduction *des contes milésiaques*. On n'a conservé de lui que quelques fragmens de l'*Histoire romaine* et des *contes*.

SIXTE. Cinq papes ont porté ce nom. Nous ne parlerons que du dernier, né le 13 décembre 1521, et mort le 17 août 1590. Fils d'un jardinier, il parvint de l'ordre des cordeliers au cardinalat et à la tiare en 1585. Il fit administrer sévèrement la justice, embellit Rome, purgea le pays des voleurs et des assassins, enfin il fut aussi grand prince que grand pape. Ennemi des vices, protecteur de la vertu et des sciences, judicieux, magnifique, il laissa à sa mort des sommes considérables, malgré ses utiles dépenses. Sa vie écrite par Léti a été traduite en français.

SLODTZ ou **SLOOTZ** (René-Michel), surnommé Michel-Ange, né à Paris en 1705, mort en 1764. Ce sculpteur est connu par de belles statues, et surtout par le tombeau de *Languet*, curé de St-Sulpice. Son père, élève de Girardon, et son frère *Paul-Ambroise*, se sont distingués dans le même art.

SMERDIS, fils de Cyrus, fut tué par ordre de son frère Cambyse vers l'an 524 avant J.-C. Un fourbe voulut se faire passer pour lui, mais il fut tué sept mois après son usurpation.

SMITH (Adam), né le 5 juin 1723, mort le 8 juillet 1790. Ce célèbre écrivain écossais est surtout connu par sa *Théorie des sentimens moraux* et ses *Recherches sur la richesse des nations*, ouvrages plusieurs fois traduits en français. Les annales de l'humanité mettront Smith au rang de ses bienfaiteurs.

SOBIESKI (Jean III), roi de Pologne où il naquit en 1629, fut l'un des plus grands guerriers de son siècle. Ses victoires sur les Cosaques, les Tartares et les Turcs lui méritèrent la couronne en 1674. Il mourut le 2 février 1695, regretté des gens de lettres dont il était le protecteur, et de son pays. Il parlait toutes les langues de l'Europe, aimait à voyager, et il avait autant d'esprit que de bravoure. On a écrit sa vie en trois vol. in-12. Ses *Lettres à sa femme* ont été publiées en 1823, 1 vol. in-8°.

SOCRATE, fils aîné d'un sculpteur et d'une sage-femme, naquit à Athènes l'an 469 avant J.-C. Il fut d'abord sculpteur lui-même et se livra à l'étude de la philosophie ; il eut pour maître Archelaus. Cet illustre philosophe s'éleva avec hardiesse contre les vices de son temps. Comme il se moquait de la pluralité des dieux du paganisme, il fut accusé d'impiété et condamné à boire la ciguë. Il ne chercha point à se dérober à une sentence aussi injuste, et employa ses derniers momens à s'entretenir avec ses amis sur l'immortalité de l'âme. Il mourut l'an 400 avant J.-C., avec calme et courage. Malgré les critiques de Platon et de Cicéron, il a passé pour un modèle de vertus.— Socrate *le scolastique*, écrivain grec du cinquième siècle, continua l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe de Césarée.

SOÉMIAS (Julie), mère de l'empereur Héliogabale, forma un sénat composé de femmes pour décider sur les ajustemens des dames romaines. Elle fut tuée en 222.

SOGDIEN, second fils d'Artaxercès Longuemain, s'empara de la couronne de Perse en 425 avant J.-C., après avoir fait assassiner son frère aîné Xercès. Il fut mis à mort sept mois après par ordre de son frère Ochus, et expira dans le supplice des cendres inventé pour lui.

SOLIMAN I, II et III, empereurs des Turcs. Le premier, fils de Bajazet I, lui succéda en 1402. Il releva l'empire Ottoman, dont il conquit une partie du vivant même de Tamerlan. Détrôné par son frère Musa, il fut tué en 1410. — Le deuxième, dit *Le Magnifique*, le plus célèbre conquérant de son temps, et le plus grand empereur qu'aient eu les Turcs, succéda en 1520 à son père Sélim I ; il mourut en Hongrie le 8 septembre 1586. Ce prince guerrier joignait à la valeur les qualités d'un grand roi. C'est le premier des empereurs turcs qui ait été l'allié des Français. — Le troisième, fils d'Ibrahim, fut placé sur le trône après la déposition de Mahomet IV, en 1687, et mourut en juin 1691. C'était un prince indolent et presque imbécile, qui laissa gouverner ses ministres.

SOLIN (Caius-Julius), géographe latin, né à Rome, vivait vers l'an 230. On a de lui un ouvrage intitulé : *Polyhistor*, dont la plus célèbre édition est celle de Saumaise, Utrecht, 1689, in-fol. C'est une compilation de près de 96 auteurs, entr'autres, de Pline, dont on l'a nommé le *Singe*.

SOLIS (Don Antoine de), historien Espagnol, né le 18 juillet 1610, à Placentia, dans la Castille-Vieille, de parens illustres, suivit d'abord la carrière du théâtre, et a laissé des comédies estimées. Mais le premier titre de Solis à l'estime de la postérité est son *Histoire de la conquête du Mexique*. Nommé en 1661 historiographe des

[illegible] Madrid le 18[illegible]

[illegible] l'un des sept sages [illegible] naquit à Athènes, vers [illegible], et mourut l'an [illegible] des Athéniens avait [illegible] Traité des Lois et plusieurs autres ouvrages qui ne sont [illegible] parvenus jusqu'à nous. Cicéron [illegible] de ses lois; le contraste [illegible] formaient avec des lois infâmes [illegible], fit ressortir davantage [illegible] des siennes. Il avait des mœurs très-dépravées comme les premiers sages de la Grèce.

SOMBREUIL (Mademoiselle VE-[illegible] DE), fille du gouverneur des Invalides en 1792. Elle eut le courage de boire un verre de sang pour sauver les jours de son père dans les massacres de septembre. La poésie a célébré sous mille formes son dévouement. Parmi ces poètes il faut citer Delille, Legouvé et M. Victor Hugo. Elle épousa M. le comte de Villelume et mourut en mai 1823. Elle a laissé un fils qui a obtenu l'autorisation de joindre à son nom celui de Sombreuil.

SOMMARIVA (JEAN-BAPTISTE DE) ancien directeur de la république italique, né à Milan, mort à Paris en 1826, auquel, par d'heureuses spéculations sur les fonds publics, une immense fortune, dont il fit à Paris un honorable usage. Passionné pour les arts, il a laissé une collection de tableaux qui a eu une célébrité européenne.

SONNERAT (PIERRE), né à Lyon vers 1745, entra dans l'administration de la marine, partit, en 1768, pour l'île de France, parcourut à plusieurs reprises les diverses parties de l'Inde, et enrichit le cabinet du Roi de plusieurs collections d'histoire naturelle. Les îles de France et de Bourbon lui doivent le rima ou arbre à pain, le cacao, le mangoustan et d'autres arbres à fruit ou à résine, devenus communs dans ces îles. Il avait eu le titre de commissaire de la marine, était correspondant du cabinet du roi et de l'académie des sciences; il mourut à Paris le 19 avril 1814. Des deux voyages qu'il a publiés, le dernier, c'est-à-dire, le voyage aux Indes orientales a été réimprimé avec des additions considérables, Paris, 1806, 4 vol. in-8, avec un atlas.

SONNINI DE MANONCOURT (CHARLES NICOLAS SIGISBERT), né à Lunéville le 1er février 1751, mort le 29 mai 1812. Il fut dès sa jeunesse l'ami et le collaborateur de Buffon, et travailla à l'*Histoire naturelle des Oiseaux*. En 1779, il fut envoyé en Grèce et en Égypte, et publia son voyage en 1797. On lui doit la belle édition complète des *Œuvres de Buffon*, donnée par Dufart; elle offre les parties nouvelles, des additions et des améliorations. En 1803 il entreprit avec de savans collaborateurs, le grand *Dictionnaire d'histoire naturelle* qui a eu plusieurs éditions.

SOPHIE-CHARLOTTE, reine de Prusse, née le 20 octobre 1668, fille d'Ernest-Auguste, électeur de Brunswick-Lunebourg, 2e femme de Frédéric Ier, se distingua par son amour pour les lettres, par ses relations avec les savans, entr'autres avec Leibnitz, engagea son époux à fonder l'académie de Berlin, et mourut en 1705.

SOPHOCLE, célèbre poète grec, né dans l'Attique l'an 495 avant J.-C., mourut très-âgé, en 404 ou 405. Son père était maître de forge dans le voisinage d'Athènes. De cent vingt pièces de théâtre qu'il avait composées, il ne nous en reste que sept qui sont des chefs-d'œuvre. Il partageait avec Euripide les suffrages des Athéniens. Il était grand, élevé; Euripide tendre et touchant; l'un étonnait les esprits, l'autre gagnait les cœurs. Sophocle fut archonte, commanda l'armée avec Périclès, et fit preuve de courage en diverses occasions. Comme poète, il fut couronné vingt fois.

SOPHONIE, fils de Chusi, fut le neuvième des petits prophètes; il vivait sous le règne de Josias.

SOPHONISBE, Carthaginoise, célèbre par sa beauté, fille d'Asdrubal, avait épousé Siphax, roi de Numidie, et ensuite Massinissa, qui lui conseilla de s'empoisonner pour ne pas tomber au pouvoir de Scipion l'Africain. Ce trait a fourni à Mairet, le sujet de sa belle tragédie de Sophonisbe.

SORBIER (JEAN BARTHÉLEMI, comte), lieutenant général en 1762, embrassa fort jeune la carrière des armes et passa par tous les grades, se distingua à la bataille d'Austerlitz, reprit en 1811 le commandement de l'artillerie de la garde, prit part à tous les combats de l'expédition de Russie, et se signala en 1813 aux journées de Wachou et de Leipzig. Nommé l'année suivante grand cordon de l'ordre royal de la légion d'honneur, commandeur de l'ordre de Saint-Louis, et inspecteur-général de l'artillerie, envoyé en 1815, par le département de la Nièvre, à la chambre élective, mis à la retraite après les cent jours, maire de la commune de St.-Sulpice, près de Nevers, il y mourut le 23 juillet 1827, cher aux habitans auxquels il avait servi de père.

SORBONNE (ROBERT DE), né le 9 octobre 1201 à Sorbon, petit village du Rhételois, docteur et prédicateur de Paris, y a fondé le collége de Sorbonne, dont il a écrit les statuts. Il mourut le 15 août 1274.

SORELLE ou **SOREAU** (AGNÈS), née vers l'an 1409, morte en 1450, inspira la plus vive passion à Charles VII, roi de France, et le gouverna tant qu'elle respira. Elle le tira de son indolence, et il lui dut le double avantage de battre les Anglais, et de conserver son royaume. Si les favorites des rois n'usaient de leur ascendant que pour faire de pareilles choses, elles seraient moins odieuses et moins méprisées.

SOSIGÈNES, habile astronome égyptien, que César fit venir à Rome, pour réformer le calendrier. C'est par ses conseils qu'il fixa l'année à trois cent soixante-cinq jours, qu'on appelle *l'année julienne*, et qui commença à l'an 45 avant J.-C. Cette réforme dans le calendrier fut suivie pendant quinze siècles, jusqu'à Grégoire XIII, qui donna son nom à une autre réforme dirigée avec encore plus de justesse.

SOSTRATE, célèbre architecte de l'antiquité, qui florissait vers l'an 275 avant J.-C., fut chargé par Ptolomée *Philadelphe*, de construire le fanal de l'île de Pharos, près d'Alexandrie, regardé comme une des sept merveilles du monde.

SOTADE, ancien poète grec, né dans la Thrace, inventa une sorte de vers *iambiques*, qu'on appela de son nom *vers sotadiques*. Ptolomée Philadelphe, contre lequel il avait composé une satire violente, le fit jeter dans la mer.

SOUFFLOT (JACQUES-GERMAIN), architecte, né en 1714 près d'Auxerre, mort à Paris le 29 août 1780, a construit l'hôpital de Lyon ; mais son principal ouvrage est l'église Sainte-Geneviève à Paris.

SOUQUE (JOSEPH FRANÇOIS), né le 2 septembre 1767, mort à Paris le 14 septembre 1820, a donné au Théâtre Français *Orgueil et Vanité*, comédie en cinq actes et en prose, et à l'Odéon *le Chevalier de Canolle*, ouvrage original et remarquable par la fidélité de la couleur historique.

SOUMOROKOF (ALEXANDRE), peut être regardé, dit Coxe dans ses *Voyages en Russie*, comme le fondateur du théâtre russe, et comme l'un de ceux qui ont le plus contribué à développer le goût de la poésie dans ces climats glacés. Né à Moscou le 14 novembre 1727, il y mourut le 1er octobre 1777. Il a donné des tragédies, des comédies et des opéras.

SOUVAROW (ALEXANDRE), l'un des plus célèbres généraux russes, né à Moscou en 1730, mort à Saint-Pétersbourg en 1806, s'immortalisa par ses campagnes contre les Turcs et en Pologne. Moreau arrêta sa marche en 1799, et le força de se retirer. Il avait de grands talens militaires ; mais souvent il ne montra pas d'humanité dans la victoire.

SOUZA-BOTELHO (DON JOSÉ-MARIA), né à Oporto, le 9 mars 1758, de l'une des familles les plus illustres du Portugal, également distingué comme diplomate et comme littérateur, quitta les affaires publiques en 1805, pour se livrer à l'étude des lettres et des arts, dans la société d'un petit nombre d'amis. Admirateur de l'Homère Portugais, il publia une édition des *Lusiades*, qui lui coûta douze années de travaux, des dépen-

ses considérables, et mourut le 1er juin 1825.

SOYE (Le Baron Jean-Louis), maréchal de camp, commandeur de la légion d'honneur, né à Phalsbourg (Meurthe) le 10 février 1774, entra au service comme volontaire en 1792, fit avec distinction toutes les campagnes du Rhin, passa en Italie, prit part aux brillans succès de la campagne d'Allemagne en 1805, fit les campagnes de Prusse et d'Allemagne, et ne dut son avancement qu'à sa bravoure et à ses longs services; mis en non-activité, en 1815, lieutenant de roi à Brest, à Valenciennes, puis à Metz, appelé en juillet 1832, au commandement du département de la Creuse, il se rendait à son poste, lorsqu'il est mort à Vaucouleurs (Meuse), victime de l'épidémie régnante.

SPAENDONCK (Gérard Van), peintre de fleurs, né à Tilbourg (Brabant Batave) en 1746, se fit d'abord connaître à Paris comme peintre de miniature, entra, en 1781, à l'académie de peinture et depuis à l'institut. La place d'administrateur et de professeur d'iconographie au jardin des Plantes fut pour lui un asyle au milieu de la tourmente révolutionnaire : il forma d'habiles élèves, et mourut le 11 mai 1822. Personne n'a mieux rendu le coloris des roses, le velouté des fruits, la forme et le port des différentes espèces de fleurs. Ses ouvrages sont nombreux, et font l'ornement des plus riches collections.

SPALLANZANI (Lazare), né le 12 janvier 1726, mort le 12 février en 1799. On doit à ce célèbre naturaliste et physicien Italien, de nombreuses découvertes sur la circulation du sang, la digestion et autres fonctions de l'économie animale. Ses nombreux ouvrages ont été traduits en français.

SPARTACUS, célèbre gladiateur, né en Thrace. S'étant échappé avec quelques-uns de ses compagnons d'esclavage, du lieu où il était enfermé à Capoue, il parvint à se former en peu de temps une armée nombreuse d'aventuriers et de brigands, avec laquelle il battit plusieurs généraux romains, envoyés contre lui; enfin il fut défait par Crassus, et tué après avoir fait des prodiges de valeur, l'an 70 avant J.-C. Saurin a fait sur ce personnage, une tragédie qui n'est rien moins qu'historique.

SPARRMAN (André), naturaliste et voyageur Suédois, né dans la province d'Upsal, vers l'an 1747, partit pour la Chine à l'âge de 19 ans, puis pour le Cap de Bonne-Espérance comme précepteur des enfans d'un habitant de cette colonie, et accompagna le capitaine Cook dans son célèbre voyage autour du monde. De retour au Cap, où il exerça la médecine, il fit un voyage périlleux dans l'intérieur des terres. Il revit sa patrie en 1776, fut élu membre de l'académie des sciences de Stockholm, et mourut dans cette capitale le 20 juillet 1820. Son *voyage au Cap de bonne Espérance* a été traduit par Le Tourneur, d'après la version anglaise, Paris, 3 vol. in-8°, carte et figure.

SPARTIEN (Ælius Spartianus), historien latin, sous Dioclétien, avait composé la vie des empereurs romains, dont il ne nous reste qu'une partie. C'est un mauvais écrivain.

SPENSER (Edmond), poète anglais, né à Londres vers 1553, mort en 1598. Il doit sa réputation à son *Fairy Queen*.

SPEUSIPPE d'Athènes, disciple de Platon, son neveu et son successeur, vers l'an 347 avant J. C., déshonora la philosophie par son avarice, son emportement et ses débauches.

SPINA (Joseph), né à Sarzane en 1756 de parens nobles, accompagna Pie VI dans son exil, lui administra les derniers sacremens, et fut son exécuteur testamentaire. En 1801, envoyé par Pie VII, pour traiter du concordat, il signa cet acte avec ses collègues, fut nommé cardinal, géra tour à tour les légations de Forli et de Bologne, et mourut en 1828.

SPINOLA (Ambroise), né en 1569, mort le 25 septembre 1620. Ce général espagnol eut à combattre le comte Maurice de Nassau, l'un des plus grands capitaines de son temps, et se montra presque son égal. Cette

maison s'est répandue en Italie et en Espagne, et a produit plusieurs autres personnages distingués. Elle était originaire de Gênes.

SPINOSA (Benoit), né à Amsterdam, le 24 novembre 1632, mort le 21 février 1677. Il est le premier qui ait rédigé l'athéisme *en système*. Bayle lui-même n'y a trouvé que des contradictions et des hypothèses absolument insoutenables. Il a été refuté par un grand nombre d'écrivains.

SPOLVERINI (Le marquis Jean-Baptiste), poète Italien, né à Vérone en 1695, mort en 1163, est connu par un poëme didactique, intitulé: *la culture du Riz*, que les Italiens regardent comme un chef-d'œuvre. La meilleure édition est celle de Padoue, 1810, in-8°.

SPURINNA (Vestricius), né vers l'an de Rome 777 (de J.-C. 23), passa sa jeunesse sous les règnes affreux de Caligula, de Claude et de Néron, joignit ses troupes à celles d'Othon à la bataille de Bédriac, remplit diverses charges sous le règne de Vespasien et de ses successeurs, et à 70 ans se retira à la campagne, où il cultiva les lettres avec autant de succès qu'il avait porté les armes. Pline le jeune nous a fait une peinture intéressante de la vie qu'il menait dans sa retraite.

SPUZHEIM, médecin allemand, né à Longues, près de Trèves, le 31 décembre 1776, mort à Boston, du typhus, en novembre 1832, élève du docteur Gall, dont il a professé les doctrines avec le plus grand succès, s'est rendu célèbre par les leçons de craniologie qu'il a données dans les diverses parties de l'Europe. Il a publié, seul ou avec le docteur Gall, plusieurs ouvrages d'anatomie et de phrénologie.

STAAL (Madame de), connue d'abord sous le nom de mademoiselle de Launai, née à Paris en 1693, morte le 15 juin 1750. Elle se fit rechercher par son esprit, et fut employée par la duchesse du Maine dans toutes les fêtes de Sceaux. Ses *Mémoires* sont remplis d'élégance, de simplicité, d'esprit, de grâces et de naturel. Ses comédies de *la Mode* et de *l'Engouement* offrent à peu près les mêmes qualités.

STACE (P. Papinius Statius), Napolitain, vivait du temps de Domitien dont il fut le bas adulateur; ses poésies furent estimées à Rome, mais le goût commençait à se corrompre. Il est surtout connu par son poëme de *la Thébaïde*, qui a été traduit en français.

STAEL DE HOLSTEIN (Madame de), fille de M. Necker, née le 22 avril, morte le 14 juillet 1817, a laissé plusieurs ouvrages qui lui ont assuré un rang distingué dans la littérature. Son roman de *Corine* offre un style plein de force et de sentiment; mais ses *Considérations sur les principaux événemens de la révolution française*, ses ouvrages intitulés: *de la Littérature considérée dans ses rapports avec les Institutions sociales*; *de l'Influence des révolutions sur les lettres*, in-8°, et de *l'Allemagne*, 3 vol. in-8, sont d'un mérite bien supérieur à ses romans. Le dernier contient cependant des principes erronés en littérature, des sophismes adroits, des paradoxes; mais il est plein de pensées nobles et grandes, d'idées et d'aperçus ingénieux; le style, qui réunit l'élégance à la force, est en rapport avec l'énergie des pensées et avec l'enthousiasme qui les caractérise très-souvent. Madame de Stael, liée avec M. Schlegel, partageait sa passion pour l'école *romantique*.

STAEL-HOLSTEIN (Auguste, baron de), fils de madame de Stael, né vers 1790, mort le 17 novembre 1827, au château de Coppet, s'est fait une réputation honorable par ses travaux agronomiques. Outre *des éditions* et des œuvres de sa mère et de celles de M. Necker, il a publié divers écrits.

STAFFORD (Arundel, comte de), grand-maréchal héréditaire d'Angleterre, né en 1611. Malgré les preuves de fidélité qu'il n'avait cessé de donner au roi Charles, malgré l'estime publique dont il jouissait, il fut condamné à mort comme chef d'une conspiration chimérique, et subit son arrêt avec courage, le 29 décembre 1680, à soixante-neuf ans. Il ne faut pas le confondre avec Thomas Staf-

fort ou Strafford, né à Londres le 13 avril 1593, qui périt sur l'échafaud le 18 mai 1641, accusé de malversations qui ne furent pas légalement prouvées, et faites pour le service du roi Charles Ier, qui ne put parvenir à le sauver.

STANISLAS (AUGUSTE PONIATOWSKI), dernier roi de Pologne, né le 17 janvier 1732. La Russie, l'Autriche et la Prusse profitant des dissensions civiles qui agitaient la Pologne, se la partagèrent, et Poniatowki fut obligé d'abdiquer et de se retirer en Russie où il mourut le 2 février 1794. Ce prince avait des vertus privées, mais il manquait du talent nécessaire pour commander à des hommes et les défendre.

STANISLAS LECZINSKI, roi de Pologne, né le 20 octobre 1682, mort le 23 février 1766. Charles XII le fit couronner à Varsovie en 1705; mais ce prince ayant été défait par le czar en 1709, Stanislas fut obligé de quitter son royaume; il se retira en France, et sa fille Marie Leczinska épousa Louis XV. Enfin en 1736, il fut obligé de renoncer à la couronne de Pologne, et se retira dans la Lorraine où il ne s'occupa que du bonheur de ses sujets. Il embellit Nancy, Lunéville, fit des établissemens utiles, dota de pauvres filles, fonda des colléges, bâtit des hôpitaux, et se montra l'ami de l'humanité. Ses sujets le pleurèrent comme un père. Il a laissé divers ouvrages sous ce titre: *Œuvres du philosophe bienfaisant*. Il le fut en effet, et au moment où nous écrivons, une souscription est ouverte pour élever un monument, à Nancy, à ce modèle des rois.

STATIRA, fille de Darius Codoman, fut prise avec sa mère après la bataille d'Issus, par Alexandre-le-Grand, qui l'épousa à son retour des Indes. Elle n'en eut point d'enfans. Roxane lui ôta la vie après la mort d'Alexandre, l'an 323 avant J.-C. La femme de Darius s'appelait aussi Statira.

STEELE (RICHARD), né à Dublin vers 1671, mort le 21 septembre 1729. Il composa avec Addisson *le Spectateur*, puis *le Gardien*. On a aussi de lui des comédies élégantes, décentes et remplies de sel et de gaîté.

STEIN (CHRÉTIEN-GODEFROI-DANIEL), docteur en philosophie, professeur de statistique et d'histoire à l'université de Berlin, secrétaire de la société géographique de cette ville, membre de plusieurs sociétés savantes, né à Leipzig, le 14 octobre 1771, mourut à Berlin le 14 juin 1830, avait acquis et mérité une grande réputation, surtout par ses travaux dans les sciences géographiques et naturelles. Ses ouvrages, devenus classiques, ont été souvent réimprimés. Un des plus importans est celui qui a pour titre: *Voyages dans les principales capitales de l'Europe centrale*, 7 vol. in-8. Leipzig, 1827 — 29.

STELLA (JACQUES), peintre, né à Lyon en 1596, mort à Paris en 1657. Il excellait surtout à rendre des jeux d'enfans et des pastorales. Son neveu peignait dans le même genre. Cette famille a produit plusieurs autres peintres.

STERNE (LAURENT), célèbre romancier anglais, né en Irlande le 24 novembre 1713, mort à Londres le 18 mars 1768. Son *Voyage sentimental* et son *Tristram Shandy* sont connus de tout le monde. La traduction de M. Fresnais est estimée. Sterne est l'auteur anglais qui a le plus de ce que ce peuple appelle *humour*, qu'on ne peut guère traduire en français.

STÉSICHORE, poète grec d'Himère en Sicile, se distingua dans la *poésie lyrique*. On lui attribue l'invention de l'*épithalame* ou *chant nuptial*. Il florissait vers l'an 536 avant J.-C. Il ne nous reste que des fragmens de ses ouvrages. Il est mentionné avec éloge par Horace et Quintilien.

STÉSICLÉE, Athénienne, belle et spirituelle, désunit Témistocle et Aristide qui l'aimèrent tous les deux.

STESICRATE, fameux sculpteur et architecte grec, qui fit part à Alexandre-le-Grand du projet gigantesque de tailler le mont Athos pour en former sa statue. Ce conquérant rejeta ce projet peu sensé.

STILICON, Vandale et général de l'empereur Théodose le Grand, épousa Seréna nièce de ce prince. Après

bien des projets d'ambition et des crimes, Honorius lui fit trancher la tête, le 23 août 408. Des historiens ont trouvé dans sa mort l'une des causes de la décadence de l'empire Romain

STILPON, philosophe de Mégare, florissait vers l'an 306 avant J.-C. Son éloquence était si persuasive que les jeunes gens quittaient leurs maîtres pour venir l'entendre. On le regarde comme l'un des chefs des stoïciens.

STOBÉE (JEAN), auteur grec du sixième siècle. Il ne nous reste que des fragmens de ses ouvrages; ils sont précieux parce qu'ils renferment *les sentences* de morale des poètes et des philosophes anciens. *Ses sentences* ont été traduites en latin; la meilleure édition est celle de Th. Gaisfer, Oxford, 1822, 4 vol. in-8.

STOFFLET (NICOLAS), général en chef des Vendéens, né en 1751, était garde-chasse, et parvint par son brillant courage et son habileté qu'il déploya en diverses occasions. Trahi à Saugrenière et enlevé malgré sa résistance, il fut conduit à Angers où on le fusilla le 23 février 1796, à l'âge de quarante-quatre ans.

STRABON, philosophe et historien latin, mort à Rome sous Tibère. Il ne nous reste que sa *Géographie*, la meilleure que nous ayons des anciens. Son *Histoire d'Alexandre* mérite d'être regrettée.

STRATON, roi de Sidon, fut détrôné par Alexandre le Grand parce qu'il avait refusé de rompre son alliance avec Darius, roi des Perses.

STRATON, philosophe péripatéticien de Lampsaque, et disciple de Théophraste à l'école duquel il succéda l'an 248 avec J.-C. Ses ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous.

STRATON, ami de Brutus, le suivit à la bataille de Philippes, lorsque ce dernier se vit pressé par Antoine; il conjura Straton de le tuer; sur son refus, il en pria un esclave. Straton alors le perça de son épée l'an 712 de Rome.

STROZZI (PHILIPPE), né en 1488, entreprit de chasser de Florence Alexandre de Médicis, et d'y établir la liberté. N'ayant pu y réussir, il se donna la mort le 18 septembre 1538, Sa famille passa en France, et fut élevée aux premières dignités. L'un de ses fils parvint au grade de maréchal de France; un de ses autres fils, Léon, connu sous le nom de *Prieur de Capoue*, fut un des plus grands hommes de mer de son temps.

STROZZI, philosophe péripatéticien, né en 1604, mort à Pise en 1565, a ajouté deux livres au *traité de la République d'Aristote*.

STROZZI (JULES et NICOLAS), poètes italiens, ont laissé des poésies charmantes. L'un mourut en 1636, l'autre en 1654. Le premier est auteur d'un beau poëme sur l'origine de Venise. Ce nom a été porté par d'autres personnages distingués.

STRUENSÉE (FRÉDÉRIC), né à Halle en 1737, après une jeunesse dissipée à Altona, où il avait suivi son père, fut introduit à la cour de Dannemarck par les grands seigneurs auxquels il sut plaire par son esprit, sa figure et ses idées hardies; devenu médecin particulier du roi Christian VII, il l'accompagna dans son voyage en France et en Angleterre, et s'insinua dans ses bonnes grâces. Chargé de l'inoculation du prince royal, il ne tarda pas à prendre sur l'esprit de la reine le même empire qu'il avait obtenu sur celui du roi, et fut considéré comme le chef de son parti. Bientôt toute l'autorité se trouva dans les mains de cette princesse ou plutôt de Struensée, qui, nommé ministre du cabinet, eût dans la main tous les départemens de l'administration. Le ministre devenu tout puissant chercha à affranchir le Dannemarck de l'influence tyrannique de la Russie, et ne mérita pas moins d'éloges pour les réformes utiles qu'il fit dans l'intérieur. Ces mesures, peut-être trop précipitées, blessaient beaucoup d'intérêts privés et lui firent des ennemis irréconciliables. Leurs intrigues et leurs libelles soulevèrent contre Struensée l'opinion publique. La reine douairière, ennemie personnelle de la jeune reine, se mit à la tête de la faction, furieuse d'avoir perdu son pouvoir. Le complot fut tramé avec le plus grand secret. A la suite d'un bal, les conjurés pénétrèrent dans l'ap-

partement du roi, arrachèrent du faible monarque l'ordre d'arrêter la reine et ses adhérens, et l'exécutèrent sans retard. Struensée arrêté, jugé avec la partialité la plus révoltante, fut condamné et exécuté le 28 avril 1772.

SUARD (Jean-Baptiste-Antoine), de l'académie française, né à Besançon, le 15 janvier 1734, vint fort jeune à Paris, s'y lia avec les gens de lettres, et plut dans le monde par l'urbanité de son langage et de ses manières. Il avait trouvé dans Buffon un patron zélé; il trouva dans l'abbé Arnaud un ami qui fut celui de toute sa vie. Le succès qu'obtint sa traduction de l'*Histoire de Charles Quint*, par Robertson, lui ouvrit les portes de l'académie française, où il eut de fréquentes occasions de faire valoir la finesse de son esprit, la justesse de son goût, sa connaissance profonde des difficultés, et des ressources de la langue, proscrit au 18 fructidor 1797, il fut forcé de quitter la France, y revint sous le gouvernement consulaire, dirigea la publication d'un journal, genre de travail, auquel le tour de son esprit le rendait éminemment propre, mais qui fut supprimé par le pouvoir, reçut l'ordre et le cordon de St.-Michel, et mourut le 20 juillet 1817, à l'âge de 86 ans. Outre des *notices* piquantes sur des personnages célèbres, ses lettres qu'il publia sous le nom de l'*Aveugle de Vaugirard*, lors des querelles musicales, sont restées comme un modèle de bonne plaisanterie, de politesse, de raison spirituelle et de respect pour toutes les bienséances.

SUCHET (Louis-Gabriel), duc d'Albuféra, maréchal de France, né en 1772 à Lyon, entra, à 20 ans, comme volontaire dans la cavalerie nationale de cette ville, emporta chaque grade sur le champ de bataille par une action d'éclat, prit part à la bataille de Marengo, et fit depuis 4000 prisonniers sur l'armée Autrichienne. Rentré en campagne en 1805, il se distingua à Austerlitz, et contribua puissamment l'année suivante au gain de la bataille d'Iéna. Mis en 1808 à la tête du cinquième corps d'armée, il le trouve dans un état complet de délabrement, y rétablit la discipline, lui rend la confiance et pourvoit à tous ses besoins. La prise successive de plusieurs postes est le fruit de ses soins et de ses talens militaires. Mais ce qui lui fait plus d'honneur que tous ses triomphes. c'est de s'être concilié, par la sagesse de son administration, l'estime et l'affection des Espagnols. A son retour en France, il reçut de Louis XVIII, avec le titre de commandeur de St.-Louis, le commandement de la 10e division militaire, et au 2e retour du roi, la dignité de grand-croix de la légion-d'honneur. Il s'occupait de la rédaction de ses *Mémoires*, publiés après sa mort, lorsqu'il mourut à Marseille le 7 janvier 1826.

SUÉTONE (Caius Suetonius Paulinus), gouverneur de Numidie l'an 40 avant J.-C., vainquit les Maures et conquit leur pays. Il fut consul l'an 66 de J.-C., et général de l'empereur Othon, soumit la Bretagne, et fit après sa mort bassement la cour à Vitellius.

SUÉTONE (C. Suetonius Tranquillus), historien latin, né à Rome, fut secrétaire de l'empereur Adrien dont il encourut la disgrâce pour avoir manqué aux égards dus à l'impératrice Sabine. On a de lui une *histoire des douze Césars* beaucoup trop libre pour qu'on puisse en permettre la lecture à des jeunes gens. Elle est d'ailleurs peu utile, car elle ne contient que la vie privée de ces empereurs. Son style en outre manque et d'élégance et de pureté. Elle a été traduite plusieurs fois en français, entre autres par Laharpe.

SUEUR, (*Voyez* Le Sueur).

SUFFREN St.-TROPEZ (Pierre André de), un des plus grands hommes de mer que la France ait produits, né au château de St.-Caunat en Provence, le 13 juillet 1726, entra dans la marine en 1743, se distingua dans un grand nombre de campagnes, et mit le comble à sa gloire par celle de 1781, qui le vit se placer au premier rang des généraux d'armées navales. Le 26 mars 1784, le bailly de Suffren rentra dans le port de Toulon après une absence de trois ans. Des honneurs mérités l'attendaient dans

sa patrie. Une médaille frappée à son effigie par l'ordre des états de Provence, contenait les principaux faits qui avaient signalé cette célèbre expédition, savoir le Cap protégé, Trinquemale pris, Goudelour délivré, l'Onde défendue, six combats glorieux, etc. Suffren ne reçut pas à la cour un accueil moins honorable. Le roi le nomma chevalier de ses ordres, et l'on créa pour lui une 4e charge de vice-amiral. Il était désigné pour prendre le commandement d'une armée navale, lorsqu'il mourut à Paris le 8 décembre 1788.

SUGER, abbé de St.-Denys, né en 1087, de parens pauvres, placé à l'âge de 10 ans dans cette abbaïe, où était élevé Louis VI, dut à ce rapprochement la confiance de ce prince, qui l'appela auprès de lui dès qu'il fut monté sur le trône. Chargé d'administrer la justice, il montra tant de génie pour les affaires, que les négociations et le ministère de la guerre ne tardèrent pas à lui être confiés. Après la mort de ce prince, qui avait trouvé en lui un guide et un conseiller fidèle, il conserva son crédit auprès de Louis VII, qu'il s'efforça vainement de détourner d'aller à la seconde croisade, accepta la régence, gouverna avec sagesse, et maintint la France dans un état calme et florissant. Le Roi, à son retour, loua sa conduite et lui donna le titre de *Père de la patrie*. Par une révolution d'idées difficile à expliquer, Suger, en 1152, avait formé le projet d'une nouvelle croisade, lorsque la mort vint arrêter l'exécution de ses desseins.

SUIDAS, écrivain grec, sous l'empire d'Alexis Comnène, à ce qu'on croit, est auteur d'un *Lexicon grec, historique et géographique*. Cet ouvrage, quoique inexact parfois, est utile en ce qu'il contient beaucoup de choses prises des anciens, qu'on ne trouve pas ailleurs.

SULLY (MAXIMILIEN DE BÉTHUNE, BARON DE ROSNY, DUC DE), maréchal de France et principal ministre de notre Henri IV, né à Rosni le 13 décembre 1560, mort à Villebon le 22 décembre 1641. Il a beaucoup contribué à la gloire de Henri IV par les bons conseils qu'il ne cessa de lui donner, et par sa sage administration; c'était le plus honnête homme du royaume, et il a prouvé qu'un roi peut avoir un ami. Il fut aussi grand négociateur qu'excellent guerrier. Il avait l'œil sur toutes les parties du gouvernement, et s'attacha surtout à rétablir les finances qui étaient dans un état déplorable. Il paya les dettes et fit des économies. Il fit cesser les impôts arbitraires, et poursuivit sans relâche les sangsues publiques. Après la mort de Henri IV, il quitta la cour. Dans sa retraite, il dicta *les mémoires* intéressans qui portent son nom, et qui présentent un tableau fidèle des règnes de Charles IX, de Henri III et de Henri IV. C'est le plus grand ministre que la France ait eu, sans en excepter Colbert. Celui-ci enrichit le royaume, Sully fit plus, il le racheta. On a fait un volume intéressant intitulé : l'*Esprit de Henri IV et de Sully*. Ces deux grands hommes vont bien ensemble, sans l'un il manque quelque chose à l'autre; on reprochera toujours à Voltaire de n'avoir pas fait figurer Sully à côté du bon Henri dans son poëme de la Henriade; il semble que la physionomie du *Béarnais* ne soit pas complète.

SULPICE-SÉVÈRE, célèbre historien ecclésiastique, né à Agen vers 363, mort vers l'an 420. On a de lui un excellent abrégé de l'histoire sacrée, intitulé : *Historia sacra*. C'est de tous les anciens auteurs latins ecclésiastiques, celui qui écrit avec le plus de pureté et d'élégance. Son histoire sacrée prend depuis la création du monde jusqu'à l'an 400 de J.-C.

SULPICIE, dame romaine, florissait vers l'an 90 de J.-C. On a d'elle un *poëme latin* contre Domitien, sur l'expulsion des philosophes. Martial fait l'éloge de son *poëme sur l'amour conjugal*; il n'est pas venu jusqu'à nous. Le premier a été traduit en vers français par Sauvigny. Une autre Sulpicie, femme de Valérius Flaccus, fut déclarée la plus chaste des dames romaines.

SULPICIUS (GALLUS), consul romain, de l'illustre famille de son

nom. fut le premier astronome parmi les Romains qui donna des raisons naturelles des éclipses du soleil et de la lune. Son consulat avec Marcellus arriva l'an 166 avant J.-C.

SURCOUF (Robert), l'un des plus intrépides marins qu'aient produits les dernières guerres, né à St.-Malo en 1773, s'embarqua dès l'âge de 13 ans, et partit pour l'Inde, où il signala sa bravoure à toutes épreuves, par des faits d'armes de la plus grande audace. Capitaine à l'âge de vingt ans, il désola le commerce anglais dans ses croisières, dont chacune fut marquée par une action d'éclat, et retiré du service, occupé de spéculations commerciales qui furent pour lui une nouvelle source de richesses, il mourut en 1827, et fut inhumé à St.-Malo.

SURÉNA, général des Parthes contre les Romains, fit preuve d'habileté, de prudence et de valeur dans la guerre qu'il soutint contre eux l'an 53 av. J.-C.; mais il ternit sa gloire par son atroce perfidie envers Crassus auquel il fit trancher la tête lorsqu'il s'avançait pour conclure un armistice avec lui. Suréna s'étant rendu suspect à Orodes, ce prince le fit mourir.

SURVILLE (Marguerite-Éléonore-Clotilde de VALLON CHALYS de), née en 1405. La date de sa mort est incertaine. En 1802 M. Wanderbourg a publié un volume de poésies attribuées à cette dame et sous son nom, mais dont on révoque en doute l'authenticité; quoi qu'il en soit, elles sont charmantes. *Les trois laids d'or* ont de la ressemblance avec les trois manières de Voltaire, et ses vers à son nouveau-né ont retenti dans le cœur de toutes les mères.

SUSANNE, fille d'Helcias et de Joachim, de la tribu de Juda. Accusée d'adultère par deux vieillards impudiques, elle prouva son innocence et sa chasteté, par le secours de Daniel, vers l'an 607 avant J.-C. La peinture et le théâtre ont souvent reproduit ce trait.

SUSARION, le plus ancien poète tragique grec, né à Icarie, bourg de Tallègre, dans la première moitié du sixième siècle avant notre ère, florissait vers l'an 589, et composa pour le théâtre d'Athènes des pièces dont le sujet était tiré de l'histoire de son pays.

SUVÉE (Joseph-Benoit), né à Bruges, en 1748, obtint le grand prix de peinture en 1771, fut admis à l'académie en 1779, et nommé en 1792, directeur de l'école de France à Rome. Il ne put s'y rendre qu'en 1801, mit tous ses soins à réorganiser l'académie que les malheurs des tems avaient presque anéantie; et il allait jouir du fruit de ses travaux, lorsque la mort vint le surprendre le 9 février 1807, peu de tems après avoir été reçu par l'institut au nombre de ses correspondans. Une de ses principales compositions est la mort de Coligny. Ses tableaux d'église sont estimés.

SUZE (Henriette de CHATILLON de COLIGNI, comtesse de la), née à Paris en 1618, morte le 10 mars 1673. Sa maison fut le rendez-vous des beaux-esprits de son temps qui la célébrèrent en vers et en prose. Elle réussit elle-même assez bien dans *l'élégie*. Ses œuvres ont été publiées en 2 vol. in-12, et réimprimées avec plusieurs pièces de Pélisson en 5 vol. in-12.

SWEBACH, dit FONTAINE (Jacques-François-Joseph), peintre, né à Metz le 19 mars 1769, mort le 10 décembre 1823. Ses tableaux les plus remarquables sont: *la Bataille de Rivoli*, *le Passage du Danube*, *la Calèche et la Malle-poste*. Il a laissé un fils héritier de son talent.

SWIFT (Jonathan), surnommé *le Rabelais de l'Angleterre*, né à Dublin le 30 novembre 1667, mort le 29 octobre 1745. Son ouvrage le plus connu en France est intitulé *Voyages de Gulliver à Lilliput*, traduit par l'abbé Desfontaines. Son conte du *Tonneau* est lu de quelques personnes; on ne peut montrer plus d'esprit et moins de goût.

SWINDEN (Jean-Henri Van), né en 1746, à la Haye, professeur à vingt ans à l'académie de Franéker, après avoir remporté les prix proposés par diverses académies, obtint en 1785, la chaire de physique et d'astronomie, à Amsterdam, fut appelé au pouvoir exécutif, lors de l'organisation de la république Batave, et

en 1798, reçut la mission de se rendre à Paris, pour s'entendre avec les savans français sur l'établissement du nouveau système métrique. De retour dans sa patrie, il continua ses travaux sur les poids et mesures, et fit sentir partout l'heureuse influence de son activité savante. Membre des principales sociétés savantes de l'Europe, il fut, en 1803, nommé correspondant de l'institut de France, et mourut le 9 mars 1823.

SYDENHAM (Thomas), l'un des plus célèbres médecins de l'Angleterre, né en 1624, mort le 29 décembre 1689. On a recueilli ses ouvrages sous le titre de *Opéra medica*; ils sont tous estimés. Son *Traité de la goutte* jouit d'une réputation particulière

SYLLA (Lucius Cornelius), fameux consul et dictateur romain, de l'ancienne famille des Scipions. Il servit en Afrique avec distinction sous Marius avec lequel il se brouilla, ce qui donna lieu à une guerre civile et à des proscriptions qui firent périr un nombre prodigieux des meilleurs citoyens. Marius fut vaincu, et peu de Romains de son parti échappèrent à la fureur des vainqueurs. Rome et toutes les provinces d'Italie furent remplies de meurtres et de carnage. Sylla se fit déclarer dictateur perpétuel, et se dépouilla quelque temps après de la dictature. Il se retira à Pouzzole où il se plongea dans les plus infâmes débauches, et mourut l'an 78 avant J.-C., à l'âge de soixante ans. M. de Jouy a donné au Théâtre Français une tragédie intitulée: *Sylla*; elle a encore beaucoup de succès; Talma s'y montrait profond et quelquefois sublime.

SYPHAX, roi d'une partie de la Numidie, s'attacha d'abord aux Romains qu'il abandonna ensuite pour suivre le parti des Carthaginois; mais ayant été fait prisonnier avec sa femme Sophonisbe, l'an 201 avant J.-C., les Romains donnèrent à Massinissa une partie de ses états. Ce malheureux prince se laissa mourir de faim dans sa prison.

T

TABARAUD (Mathieu Mathurin), savant et vertueux ecclésiastique, né à Limoges en 1744, y mourut en janvier 1832, à 88 ans. Entré, de bonne heure dans la congrégation de l'oratoire, il y professa avec succès et se distingua par son éloquence, émigra en 1792, se retira en Angleterre et ne revint en France qu'en 1800 Nommé censeur de la librairie en 1811, il quitta ses fonctions en 1814 à cause de la faiblesse de sa vue, obtint une pension de retraite avec le titre de censeur *honoraire*, et continua de se livrer aux occupations littéraires, pour l'amour desquelles il avait refusé d'être évêque. Il avait publié un grand nombre d'ouvrages, dont le plus piquant est l'*Essai* historique et critique sur l'état des jésuites en France, depuis leur arrivée dans le royaume jusqu'au temps présent, 1 vol. in 8, juillet 1828; il fut aussi un des plus actifs coopérateurs de la *Biographie universelle*.

TABOUROT (Étienne), né en 1549, mort en 1590, est surtout connu par un livre singulier intitulé: *Bigarrures du seigneur des Accords*.

TACCA (Pierre Jacques), célèbre sculpteur italien, mort en 1640, a fait la statue équestre de Philippe IV, à Madrid, qui est son chef d'œuvre. Le cheval se cabre et ses deux pieds de derrière soutiennent un poids de dix-huit milliers. La dernière statue de Louis XIV à la place des Victoires n'est donc qu'une imitation.

TACFARINAS, chef d'armée contre les Romains en Afrique, au temps de Tibère. était Numide de nation, Il fut vaincu par le proconsul Dolabella, et mourut les armes à la main.

TACHOS, roi d'Égypte du temps d'Artaxercès Ochus, fut secouru par les Lacédémoniens, pour se défendre

contre les Perses, et trahi par Agésilas qu'il avait offensé par une mauvaise plaisanterie au dire d'Athénée.

TACITE (C. CORNÉLIUS TACITUS), historien latin, dont le nom prononcé fait pâlir les tyrans. Né au commencement du règne de Néron, il s'éleva par son mérite aux premières charges de l'empire, et épousa la fille du célèbre Agricola; il vécut sous Vespasien et Nerva. Il s'est immortalisé par ses écrits: il rend intéressant tout ce qu'il raconte, peint les hommes avec beaucoup d'énergie, de finesse, de vérité, et la vertu avec autant de sensibilité que de goût. Son style, quoique concis, est élégant et pur; ses ouvrages ne nous sont pas tous parvenus, il nous manque une grande partie de son *Histoire*; ses *Annales* même ne sont pas en entier. Nous avons encore de lui les *Mœurs des Germains*, et la *Vie d'Agricola*, un des plus beaux et des plus précieux monumens de l'antiquité. La meilleure traduction de Tacite est celle de M. Dureau de la Malle; 6 volumes in-8°. Il y en a beaucoup d'autres.

TACITE (M. CLAUDIUS), empereur romain, fut élu par le sénat en la place d'Aurélien l'an 275, et se donna tout entier au gouvernement de l'état et à l'administration de la justice. Il abolit les mauvaises coutumes, donna de sages lois, et faisait entrevoir de grandes choses, lorsqu'il mourut à soixante et onze ans, le sixième mois de son règne, dans une expédition qu'il avait entreprise contre les Perses et les Scythes asiatiques. Quelques-uns disent qu'il fut assassiné. Il aimait et cultivait les lettres.

TAILLASSON (J.-J.), peintre d'histoire, élève de Vien, né en 1746, mort à Paris le 11 novembre 1809, a laissé, outre un grand nombre de beaux tableaux, d'excellentes *Observations sur les peintres anciens*; il en parle en poète et en artiste.

TALBOT (JEAN), général anglais, né vers 1373, rendit de grands services à son roi Henri V. Les Anglais l'appelaient leur Achille. Il se signala aussi en France, et commanda au siége d'Orléans que fit lever Jeanne d'Arc. Il fut tué dans une bataille, le 17 juillet 1453.

TALLARD (CAMILLE d'HOSTUN, comte de), maréchal de France, né en 1652, mort le 22 mars 1728. Il se distingua en diverses occasions, battit le prince de Hesse-Cassel, et prit Landau; mais il fut défait par Marlborough à la fatale journée d'Hochstet, et conduit prisonnier en Angleterre où il demeura 7 ans.

TALLEYRAND (LE COMTE AUGUSTE-LOUIS DE), pair de France, commandeur de la légion d'honneur, né à Paris, le 19 février 1770, du baron de Talleyrand, suivit son père ambassadeur à Naples, quand la révolution française éclata, rentra en France en 1800. Nommé chambellan de Napoléon en 1814, et ambassadeur en Suisse en 1808, il fut rappelé en 1823; après avoir rempli pendant 15 ans cette mission diplomatique à la satisfaction des deux pays, il revint siéger à la chambre des pairs, où il montra les sentimens d'un bon français et les lumières d'un homme éclairé sur les vrais intérêts de son pays, et mourut à Milan, le 22 novembre 1832.

TALLIEN (JEAN-LAMBERT), né à Paris, en 1769, mort dans la même ville, le 16 novembre 1820. Son nom, lié à de mémorables événemens de la révolution, ne se perdra point dans la mémoire des hommes. Quels que soient les reproches dont il puisse être l'objet comme homme politique, le souvenir de la célèbre révolution du 9 thermidor, dont il fut le principal acteur, lui servira d'égide, et même l'environnera de quelque gloire.

TALMA (FRANÇOIS-JOSEPH), né à Paris le 15 janvier en 1763. Fils d'un dentiste anglais, passa ses premières années en Angleterre; de retour en France, il rechercha avec empressement la société des hommes de lettres et des artistes, débuta en 1787 au Théâtre-Français, et opéra dans le costume la révolution que Lekain avait essayée vainement, devint, par ses études et son talent, notre premier acteur tragique, a prouvé dans l'*École des vieillards*, qu'il pouvait aussi

bien chausser le brodequin de Thalie que le cothurne de Melpomène, et mourut le 19 octobre 1826. Madame de Staël a fait un éloge magnifique de Talma dans son ouvrage de l'*Allemagne*; on ne peut y rien ajouter.

TALON (OMER), avocat général au parlement de Paris, né vers 1595, mort le 29 décembre 1652 à cinquante ans, regardé comme l'oracle du barreau et respecté même de ses ennemis. Il était d'une maison illustre dans la robe, et se distingua par son éloquence autant que par son intrépidité. On lui doit d'excellens *Mémoires*, en 8 volumes in-12, relatifs aux affaires politiques de son temps, et particulièrement à la Fronde. Son fils Denis Talon fut digne en tout point de son illustre père.

TAMERLAN, empereur des Tartares et Mogols, le fléau de ses ennemis, l'idole de ses soldats et le père de ses peuples. Né en 1335, il mourut le 18 février 1405. Il s'éleva au souverain pouvoir par sa valeur et sa prudence. Des victoires qu'il remporta dans l'ancienne Perse augmentèrent son armée et son ambition; il subjugua les Parthes, força les murailles de la Chine, soumit la plus grande partie des Indes, la Mésopotamie et l'Egypte. Mais la plus célèbre de ses victoires, est celle qu'il remporta sur Bajazet Ier, empereur des Turcs, qu'il fit prisonnier. Ses fils partagèrent entre eux ses états. Des cruautés ont souillé sa gloire: mais Tamerlan n'a trop long-temps présenté à l'esprit que l'idée d'un brigand qui parcourt le monde et le dévaste. Il eut des vertus, aima la justice et la science. Voyez l'ouvrage de M. Langlès sur Timur ou Tamerlan.

TANAQUILLE, femme de Tarquin l'Ancien, roi des Romains, après la mort de son mari, fit tomber la couronne sur Servius Tullius son gendre; elle fut son conseil comme elle l'avait été de son époux. Sa mémoire fut en grande vénération dans Rome, et on y conservait les ouvrages qu'elle avait filés elle-même.

TANCRÈDE, un des chefs de la première croisade, modèle des chevaliers de son temps, se croisa en 1096, signala sa valeur dans toutes les actions et dans tous les siéges qui précédèrent la prise de Jérusalem, eut l'honneur de planter le premier l'étendard des Français au lieu même où naquit le Sauveur, resta en orient avec ses chevaliers, remporta plusieurs victoires sur les Musulmans, fit constamment preuve d'humanité, de modération, de désintéressement, et mourut à Antioche en 1112.

TARBÉ (LOUIS-HARDOUIN), né à Sens le 11 août 1753, admis par M. d'Ormesson, contrôleur-général des finances dans les bureaux de son ministère, y monta rapidement aux grades les plus élevés, devint premier commis des finances, et fut nommé par le roi, le 18 mai 1791, ministre des contributions, choix que confirma le suffrage public, eut à organiser toutes les parties de son administration, demanda sa démission au mois de mars 1791, emporta l'estime et les regrets de Louis XVI, n'échappa qu'avec peine aux fureurs des assassins, refusa constamment tous les emplois qui lui furent offerts, et mourut dans la retraite, le 7 juillet 1806. Plusieurs personnages du même nom et de la même famillle ont acquis des droits à l'estime de leurs concitoyens.

TARGET (GUY-JEAN-BAPTISTE), député aux états-généraux, né à Paris le 17 décembre 1733, mort le 7 septembre 1807. La part qu'il eut à la rédaction de la première constitution a rendu son nom fameux. Il refusa de défendre l'infortuné Louis XVI, et pour sauver sa tête, remplit pendant la *terreur* les fonctions de secrétaire du comité révolutionnaire de sa section.

TARPA (SPURIUS METIUS), dont Cicéron et Horace font une mention honorable, était l'un des cinq censeurs des pièces de théâtre à Rome, du temps de Jules César et d'Auguste. Il avait son tribunal dans le temple d'Apollon; mais les poètes de son temps n'étaient pas toujours satisfaits de son jugement.

TARPÉIA, fille de Tarpeïus, gouverneur du Capitole sous Romulus, livra cette place à Tatius, général des Sabins, en demandant pour prix de

cette trahison les bracelets d'or de ses soldats. Une fois maître de la forteresse, Tatius jeta sur Tarpéia ses bracelets et son bouclier; ses soldats ayant imité son exemple, elle fut accablée et mourut sous le poids des boucliers l'an 746 avant J.-C. Elle fut enterrée sur ce mont, qui de son nom prit celui de Tarpéien, et il fut destiné au supplice des traîtres. On les précipitait du haut de la *Roche Tarpéienne*.

TARQUIN l'Ancien, roi des Romains, était Toscan, et son ambition l'avait conduit à Rome. Il se distingua tellement sous *Ancus Martius*, qu'on le jugea digne de lui succéder, l'an 615 avant J.-C. Il institua les jeux du Cirque, soumit quelques peuples voisins, et jeta les premiers fondemens du Capitole. Il fut assassiné par les deux fils d'*Ancus Martius*, l'an 577, avant J.-C., à quatre-vingts ans, après en avoir régné trente-huit.

TARQUIN le Superbe, parent du précédent, épousa Tullia, fille du roi Servius Tullius, qu'il assassina l'an 533 avant J.-C. Il s'empara du trône par violence et sans aucune forme d'élection. Son orgueil et sa cruauté lui firent donner le nom de *Superbe* et occasionèrent sa chute. La violence que son fils *Sextus* fit à Lucrèce fut le signal de la rébellion. Tarquin était occupé au siége d'Ardée, les Romains révoltés fermèrent leurs portes et s'érigèrent en république, l'an 507 avant J.-C. Son règne avait été de 24 ans. Il tenta vainement de remonter sur le trône et mourut en Campanie, à quatre-vingt-dix ans. Il n'avait fait qu'une seule chose de bien, c'était d'avoir terminé le Capitole et embelli Rome de beaux édifices.

TARRIBLE (JEAN-DOMINIQUE-LÉONARD), jurisconsulte, né en 1753, à Auch, avait rempli diverses fonctions publiques avant la révolution, fut un de ceux qui prirent la plus grande part à la confection du code civil, entra au tribunat après le 18 brumaire et mourut à Paris le 27 février 1821, conseiller à la cour des Comptes.

TARUTIUS (LUCIUS), surnommé Firmianus, né à Firmium, dans le Picentin, ami de Cicéron et de Varron, avait écrit en grec un livre sur l'astronomie, suivant Pline, qui lui a emprunté une partie des matériaux de son 18e livre, ou plus probablement sur l'astrologie judiciaire.

TARTINI (JOSEPH), l'un des plus grands musiciens du dix-huitième siècle, né le 12 avril 1692, mort le 16 février 1770. Ses *Sonates* et son *Traité de musique* sont classiques.

TASMAN (ABEL JANSSEN), le plus illustre navigateur des Hollandais, s'est immortalisé par ses découvertes auxquelles son nom reste attaché, et celui de *Tasmanie* commence à remplacer celui de Van Diémen, nom que ce gouverneur de la compagnie des Indes donna à la terre qu'il découvrit en 1642.

TASSE (LE TORQUATO TASSO), poète italien, né à Sorento, le 11 mars 1544, mort à Rome, le 25 avril 1595. Son principal ouvrage et celui qui lui a assuré des palmes immortelles, est sa *Jérusalem délivrée*, poëme qui offre autant d'intérêt que de grandeur. Ses autres ouvrages sont la *Jérusalem conquise*, poëme bien inférieur au précédent; l'*Aminte*, pastorale qui respire cette douceur et ces grâces propres à la poésie italienne. Nous ne parlerons pas de ses autres productions moins dignes de son beau talent. La meilleure traduction de la *Jérusalem délivrée*, en prose, pour le style et la fidélité, est celle de M. Le Brun. Tous les amateurs des beaux vers ont lu celle de M. Baour-Lormian. — Le père du Tasse se fit aussi beaucoup de réputation par ses ouvrages poétiques : le plus connu est son poëme d'*Amadis*.

TASSONI (ALEXANDRE), né à Modène, le 28 septembre 1565, mort le 25 avril 1635. Son principal ouvrage est la *Secchia rapita* ou le Seau enlevé, poëme agréable où l'on trouve un mélange de comique, d'héroïque et de satirique, mais où la décence n'est pas toujours observée. Voltaire l'a jugé avec beaucoup de rigueur. Il y en a plusieurs traductions françaises.

TATIUS, roi des Sabins, fit la guerre à Romulus pour venger l'enlè-

vement des Sabines ; mais la paix fut conclue, l'an 750 avant J.-C., à condition qu'il partagerait le trône avec le fondateur de Rome. Romulus, fâché de ce partage, le fit assassiner six ans après. Sa fille Tatia épousa Numa Pompilius.

TAUNAY (A.), sculpteur, né à Paris en 1768, passa au Brésil avec plusieurs autres artistes, orna le palais impérial de Boa Vista d'un beau *Buste de Camoens*, et mourut à Rio de Janeiro, le 7 mai 1824. Il avait fait à Paris un buste de *Ducis* et une statue en pied du général La Salle.

TAVANES (GASPARD DE SAULX DE), né en 1509, mort en 1573, maréchal de France. Il avait été fait prisonnier avec François Ier, à la malheureuse journée de Pavie, et se signala dans beaucoup d'affaires. Son fils a publié des *Mémoires* sous son nom et d'autres sous le nom de son père.

TAVERNIER (JEAN-BAPTISTE), célèbre voyageur, né à Paris en 1689. Il avait acquis une grande fortune dans le commerce des diamans. On a publié le recueil de ses *Voyages*, en 6 volumes in-12. Ils sont curieux quoique inexacts et assez mal écrits.

TÉDALDI-FORES (CHARLES), né à Crémone le 8 octobre 1793, d'une famille pauvre, eut le bonheur d'être adopté dès sa naissance, par un homme doué de rares talens, et surtout d'une habileté peu commune, c'était le jésuite Espagnol André Fores, qui prit plaisir à former le cœur, à développer l'intelligence de l'enfant qu'il avait vu naître dans sa maison, et qui répondit à ses bienfaits par des efforts soutenus pour s'en rendre digne. Un de ses premiers poëmes, *Alla Gratitudine*, fut l'expression de sa reconnaissance envers son bienfaiteur, qui lui avait fait prendre son nom, et lui légua en mourant une fortune honorable. Tédaldi abandonna les études légales pour se vouer à la poésie. Ses trois tragédies, *Bondelmonte*, *Béatrice*, *Tenda*, *Fieschi e Doria*, écrites dans le style appelé romantique eurent des succès contestés, mais suffirent pour fixer sur lui les regards des hommes qui honorent le plus l'Italie, et promettaient, par un avenir qu'il n'a pas atteint, plus de talens et de renommée encore. Il s'était rendu à Milan, pour revoir Mansoni, avec lequel il était uni d'une tendre amitié; il y mourut le 29 dec. 1829.

TÉLÉPHANE, musicien de Samos, mort à Mégare. L'anthologie grecque nous a conservé son épitaphe; il excellait sur la flûte.

TELESILLE, femme d'Argos. Cette ville étant assiégée en 557 avant J.-C., par Cléomène, roi de Sparte, cette héroïne, fit armer toutes les femmes et les posta sur les remparts, pour résister aux ennemis. Les Spartiates levèrent le siége, honteux d'être vainqueurs ou vaincus. On lui érigea une statue. Elle avait autant d'esprit que de courage. Il nous est parvenu des fragmens de ses *poésies*.

TELL (GUILLAUME), l'un des principaux auteurs de la liberté suisse, en 1307. La poésie, la peinture et le théâtre se sont emparés de ce trait historique, connu de tout le monde. On croit que Tell périt en 1354, dans une inondation.

TENCIN (CLAUDINE-ALEXANDRINE GUÉRIN DE), née à Grenoble en 1681, d'abord religieuse, protesta contre ses vœux, vint à Paris, y vécut dans le monde, se jeta dans les spéculations financières, et se livra entièrement au soin d'avancer la fortune de son frère (le Cardinal). Elle eut du chevalier Destouches-Canon un fils qui fut d'Alembert. Après une aventure d'éclat qui causa sa détention momentanée à la Bastille, elle tint une conduite plus régulière, rassembla chez elle les littérateurs et les savans les plus distingués, et mourut à Paris le 4 décembre 1749. Ses romans sont estimés et ont été souvent réimprimés.

TENIERS, nom de deux fameux peintres flamands. L'un, dit *le vieux*, né en 1582, mort en 1649, peignait d'habitude des buveurs, des chimistes et des paysans qu'il rendait avec beaucoup de vérité; l'autre dit *le jeune*, son fils et son élève, né en 1610, mort en 1694, surpassa de beaucoup son père par son goût et ses talens. Il peignait le même genre, et donnait à ses petites figures une âme, une expression et un caractère

admirables. Tous deux étaient nés à Anvers et avaient le même prénom de David. Leurs tableaux font les délices des amateurs et sont fort nombreux : on a beaucoup gravé d'après eux.

TENON (Jacques-René), chirurgien, né à Sepeau, près de Joigny, en 1724, vint de bonne heure à Paris, y reçut les leçons de Winslow et d'Antoine et Bernard de Jussieu, acquit bientôt une brillante réputation, propagea la pratique de l'inoculation et depuis de la vaccine, fut nommé membre de l'académie de médecine, de celle des sciences en 1759, puis de l'Institut. Envoyé par Louis XVI pour visiter les hôpitaux d'Angleterre, il reçut dans ce pays le plus honorable accueil, et en rapporta beaucoup d'observations utiles. Député à l'assemblée législative, il s'y fit remarquer par la sagesse de ses opinions. Il mourut à Paris le 15 janvier 1816, chevalier de la légion-d'honneur, laissant beaucoup de *Mémoires* imprimés et de manuscrits et un beau cabinet d'anatomie, conservé par ses héritiers.

TÉRENCE (Publius Terentius Afer), né à Carthage, l'an 186 avant J.-C. Enlevé par les Numides, il fut vendu à Terentius Lucanus, sénateur romain, qui le fit élever avec beaucoup de soin et l'affranchit fort jeune. Il fut étroitement lié avec Lælius et Scipion l'Africain, qu'on soupçonna même d'avoir travaillé à ses comédies. Il nous reste de ce célèbre poète comique latin, six comédies estimables pour la pureté du style, la beauté, la grâce et la netteté du discours. Il est inférieur à *Plaute*, pour la vivacité de l'intrigue et l'enjouement du dialogue, mais il a plus de décence, de noblesse et de goût. Ses caractères sont plus vrais et ses peintures de mœurs plus fidèles ; il rend mieux la nature et attache davantage par le grand fonds d'intérêt qui règne dans ses pièces. Il a été traduit en français par madame Dacier et l'abbé le Monnier. Cette dernière traduction est la seule estimée.

TÉRENTIA, femme de Cicéron. Brusque, impérieuse et prodigue, elle fut répudiée au bout de trente ans de mariage. Elle épousa ensuite successivement Salluste, Messala et Vibius Rufus. Elle vécut cent trois ans, selon Pline et Valère Maxime.

TERNAUX l'aîné, né à Sédan en 1763, mourut à St.-Ouen d'une apoplexie foudroyante à la suite de l'incendie de son appartement. Pendant cinquante-six ans qu'a duré sa carrière industrielle, il a doté son pays d'ateliers et de manufactures sans nombre, établis à chaque époque avec les perfectionnemens les plus nouveaux. Elu par ses concitoyens aux premières dignités de sa ville natale, il prouva que les vrais amis de la liberté sont les courageux ennemis de l'anarchie. Proscrit sous le règne de la terreur, il trouva dans son exil un sujet d'honorer son caractère, rejeta les avantages que des gouvernemens étrangers lui offraient s'il voulait créer hors de France des établissemens pareils à ceux dont il avait doté sa patrie, et y revint pour ranimer l'industrie française alors tombée dans le dernier état de langueur. Membre de la chambre des Députés, il s'y montra constamment le défenseur de nos institutions, et lorsqu'il en fut éloigné par la cabale, il apporta ses soins tous les établissemens, à toutes les entreprises favorables au bien-être du peuple. Porté de nouveau à la chambre en 1827, il y fut fidèle à son serment. Frappé dans sa fortune et par la guerre d'Espagne, et par les secousses que causent même les plus heureuses révolutions, il employa son génie commercial à multiplier ses ressources, et put, avant d'arriver au terme de sa vie, acquérir la certitude que toutes les créances de sa maison une fois satisfaites, il resterait encore à ses enfans de quoi continuer la gloire de son industrie et perpétuer le crédit de son nom.

TERPANDRE, poète et musicien, né à Lesbos, contemporain d'Arion, excellait à jouer de la lyre, instrument qu'il enrichit d'une ou de plusieurs cordes, introduisit de nouveaux rhythmes dans la poésie, et fut couronné quatre fois de suite aux jeux olympiques.

TERRASSON (Jean), né à Lyon

en 1670, mort à Paris le 15 septembre 1750. Il fut de l'académie française, de celle des sciences et professeur de philosophie au Collége Royal. Le principal ouvrage de ce bon et savant abbé est *Séthos*, espèce de poëme en prose bien propre à former l'esprit et le cœur, par les excellentes leçons qu'il renferme, écrit d'ailleurs d'un style serré, précis et naturel, et utile par les connaissances qu'on y peut acquérir sur l'histoire et la géographie ancienne. On a encore de lui une traduction aussi fidèle qu'élégante de *Diodore de Sicile*, 7 volumes in-12. Il s'enrichit passagèrement au système de Law, et conserva la simplicité de ses mœurs; il n'était cependant pas sans défiance de lui-même. Je réponds de moi jusqu'à un million, dit-il à un de ses amis étonné qu'il le reconnût. Sa famille a produit d'autres personnages distingués.

TERRAY (l'abbé Joseph-Marie), contrôleur général des finances et ministre d'état sous Louis XV. Né en 1715, il mourut le 18 février 1778. Il montra des talens dans l'administration des finances; mais, s'étant vu forcé de blesser beaucoup d'intérêts privés dans l'intérêt de l'état, il se fit un si grand nombre d'ennemis qu'il fut obligé de se retirer du ministère. Le mépris qu'inspira le scandale de ses mœurs égala la haine que lui attira sa funeste administration.

TERTULLIEN, l'un des plus éloquens apologistes de la religion chrétienne, né vers l'an 160 à Carthage, mourut sous le règne d'Antonin Caracalla, vers l'an 245.

TETRICUS (P. Pesuvius), d'une naissance illustre, sénateur et consul, remplit dans les Gaules des fonctions éminentes; nommé Auguste par les soldats, il prit la pourpre à Bordeaux, s'associa son fils, et régna sur les Gaules et sur une partie de l'Espagne et de la Grande-Bretagne. Après avoir remporté des avantages multipliés sur ses ennemis, fatigué d'un pouvoir ébranlé par l'indiscipline des troupes, il se remit volontairement avec son fils entre les mains d'Aurélien, qui ne les en fit pas moins servir d'ornement à son triomphe; rétabli par lui dans la dignité sénatoriale et dans la jouissance de ses biens, il fut assez sage pour oublier le rang dont il était descendu, et acheva ses jours dans le repos.

THAIS, fameuse courtisane grecque, suivit Alexandre dans ses conquêtes et l'engagea à détruire la ville de Persépolis. Après sa mort elle s'attacha à Ptolémée, roi d'Égypte, qui l'épousa.

THALÈS, le premier des sept sages de la Grèce, né à Milet, vers l'an 640 avant J.-C., mourut l'an 548. Il voyagea et s'arrêta en Egypte pour se perfectionner dans les sciences sous les prêtres de Memphis, et s'acquit une réputation immortelle par son savoir et sa prudence. Il fut le premier qui donna des raisons physiques des éclipses du soleil, et fit des découvertes en astronomie. Il fut le fondateur de la secte des philosophes appelée *Ionique* parce qu'il était de l'*Ionie*. Son système était à peu de chose près l'athéisme, mais ses ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous. Un poète grec de ce nom, ami de Lycurgue, excellait dans la poésie lyrique.

THAMAR épousa Her, fils aîné de Juda. Après sa mort, elle se maria à Onasa, qui mourut subitement ainsi que Her. Juda, qui lui avait promis son troisième fils Séla, craignant pour lui le sort de ses deux aînés, tardait à remplir sa promesse: Thamar se déguisa en courtisane et vint attendre sur le grand chemin Juda qui se rendait à Thamnas. Celui-ci, ayant eu commerce avec elle, en eut deux fils, Pharès et Zara.

THAMAR, fille de David et de Maacha, inspira une passion violente à son frère Amnon. Il feignit d'être malade, et sa sœur étant venue le voir, il lui fit violence. Absalon vengea par la mort d'Amnon l'outrage fait à sa sœur.

THAMAS-KOULI-KAN. *V.* Koulikan.

THARÉ, fils de Nachor et père d'Abraham.

THÉGLATH-PHALASSAR, roi d'Assyrie, détruisit le royaume de Syrie, et une partie de celui d'Israël.

THEMISSON, médecin, disciple d'Asclépiade, était de Laodicée dans l'Asie mineure; il florissait vers l'an 4 avant J.-C. La secte qu'il forma fut appelée *méthodique*. Ce n'est pas celui que Juvénal traite d'assassin.

THÉMISTIUS, philosophe originaire de Paphlagonie. Il étudia l'éloquence et fut surnommé *le beau parleur*. Il l'enseigna ensuite à Constantinople avec beaucoup de succès. *Théodose le Grand* conçut pour lui une estime particulière, et le fit préfet, l'an 384; on ignore celui de sa mort. Il nous reste de lui trente-trois discours grecs pleins de force et de dignité.

THÉMISTOCLE, célèbre général athénien. Il était à la tête de la république lorsque Xercès vint fondre sur la Grèce; il fut élu général, et gagna la fameuse bataille de Salamine, qui sauva sa patrie et le couvrit de gloire; mais ses services furent mal récompensées: des envieux obtinrent son bannissement. Il se réfugia en Perse où Artaxercès le combla de biens; il voulut lui confier le commandement de ses armées, mais Thémistocle préféra s'empoisonner l'an 464 avant J.-C., plutôt que de porter les armes contre sa patrie. D'autres écrivains disent qu'il mourut naturellement. Sa jeunesse avait été fort orageuse: mais il honora son âge mûr et sa vieillesse.

THÉOCRITE, poète grec de Syracuse, vivait à la cour d'Égypte du temps de Ptolémée Philadelphe, vers l'an 285 avant J.-C. Nous avons de lui des *Idylles* que Virgile a imitées et souvent copiées dans ses églogues. On y trouve cette beauté simple, ces grâces naïves qui plaisent dans tous les temps. Il en existe plusieurs traductions, entr'autres une du fameux critique Geoffroi.

THÉOCRITE *le sophiste* ou *l'orateur*, natif de Chio, écrivit sur la grammaire, composa une histoire de Libye, et laissa des lettres que Suidas regarde comme admirables. Il déplut à Alexandre-le-Grand par ses plaisanteries, qui lui devinrent funestes, car ayant fait quelques bons mots sur ce qu'Antigone était borgne, ce roi de Macédoine irrité lui fit trancher la tête: vengeance indigne d'un roi.

THÉODEBERT I et II, rois d'Austrasie. Le premier était fils de Thierry ou Théodoric Ier, roi d'Austrasie, auquel il succéda en 534. Il défit les Goths et les Romains en Italie, et se préparait à faire la guerre à l'empereur Justinien, lorsqu'il mourut en 548. Ce prince était brave, libéral et clément. — Le deuxième monta sur le trône en 596, après la mort de Childebert son père, et partagea ses états avec son frère Thierry, qui le dépouilla ensuite et le fit mourir en 613.

THEODECTE, orateur célèbre, fut disciple de Platon, d'Isocrate et d'Aristote, dont il mit *en vers* la rhétorique. Il avait une mémoire prodigieuse. Né en Cilicie, il mourut à Athènes à quarante-un ans.

THEODORIC, premier roi des Goths en Italie, et l'un des plus grands princes de son temps. Il assura la paix dans ses nouveaux états par des alliances puissantes, et fit ensuite fleurir le commerce, protégea et cultiva les lettres, embellit plusieurs villes et fit réparer les murailles de Rome. Les dernières années de sa vie furent souillées par la mort de *Symmaque* et de *Boèce*, les deux plus grands hommes qui fussent alors en Italie, qu'il fit périr du dernier supplice. Procope dit qu'il mourut déchiré de remords le 30 août 526.

THÉODOSE LE GRAND (FLAVIUS), empereur romain, célèbre par ses victoires et sa piété. Il était né en 346 en Espagne. *Gratien*, qui connaissait son mérite, l'avait associé à l'empire l'an 379, et lui avait donné en partage la Thrace et les provinces orientales. Il mourut à Milan le 7 janvier 395. On l'a comparé à Trajan dont il descendait. Tous deux étaient bienfaisans, magnifiques, humains et justes; cependant on reproche à Théodose un grand acte de cruauté, le massacre de *Thessalonique*. Il donna plusieurs lois sages. C'est le dernier prince qui ait possédé l'empire Romain en entier. Il laissa deux fils, Arcadius et Honorius; le premier fut

emperour d'Orient, et le deuxième d'Occident.

THÉODOSE II, dit le Jeune, petit-fils du précédent, né en 428, était un prince faible, qui acheta la paix des Barbares et se rendit méprisable. Il mourut l'an 450 à quarante-neuf ans. C'est lui qui publia le *Code théodosien*, 6 vol. in-fol.

THÉOGNIS, poète grec, de Mégare, florissait 544 ans avant J.-C. On n'a de lui que des fragmens.

THÉON, célèbre mathématicien d'Alexandrie, florissait dans la 2e moitié du 5e siècle, et fut un des plus illustres professeurs de cette école. Les deux principaux ouvrages qui restent de lui sont des *Commentaires* sur les *élémens* d'Euclide et sur l'*Almageste* ou *Syntaxe* de Ptolémée, traduit en français par M. l'abbé Halma, Paris, 1821, 2 vol. in-4, avec le texte grec et des notes.

THÉOPHANE, poète et historien, de Mitylène, s'attacha à Pompée dont il écrivit l'histoire. Après sa mort il implora la clémence de César.

THÉOPHILE, dit *Viau*, poète français, né vers l'an 1590, mort à Paris en 1626. Il n'était dépourvu ni d'imagination ni de génie : mais il écrivait avant le temps où le goût s'est perfectionné; sa tragédie de *Pyrame* et *Thisbé* en est la preuve. Il avait souvent d'heureuses saillies, et s'était fait beaucoup d'amis par le seul mérite de l'esprit de société, moins commun de son temps que du nôtre ; mais il eut un cruel ennemi dans le jésuite Garasse, qui épuisa contre lui l'injure et la calomnie, parvint à le faire enfermer pendant deux ans dans le cachot de Ravaillac, et l'eût fait brûler, si le duc de Montmorency n'eût donné un asile dans son hôtel à ce poète infortuné, qui mourut à trente-six ans, victime du fanatisme, le 25 septembre 1626. On ne peut lire sans être attendri les apologies que Théophile écrivit pour se justifier.

THÉOPHRASTE, célèbre philosophe grec, né dans la Béotie, était disciple de Platon et d'Aristote, et succéda à ce dernier dans son école l'an 322 avant J.-C. Il mourut plus que centenaire. La plupart de ses ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous: parmi ceux qui nous restent on remarque *les Caractères*, excellent traité de morale traduit en français par La Bruyère.

THÉOPHYLACTE, surnommé Simocatta, l'un des auteurs de l'histoire Byzantine, né dans la Locride, suivit la carrière des emplois publics, remplit des charges importantes à la cour de l'empereur Maurice, composa l'histoire de ce prince, qu'il acheva sous le règne d'Héraclius, et mourut vers l'an 640. Cette histoire, dont le style, suivant Photiny, ne manque pas d'élégance, a été traduite en français par le président Cousin.

THÉOPOMPE, orateur et historien de l'île de Chio, élève d'Isocrate, avait du penchant pour la satire, et vivait dans la 105e olympiade. Tous ses ouvrages sont perdus. Il y eut un roi de Sparte du même nom.

THÉOXÈNE, femme illustre qui s'illustra par un courage et une fermeté héroïques. *Tite-Live* avoue qu'en écrivant son histoire, il était pénétré pour elle d'amour et d'admiration. (*V.* cet historien).

THÉRAMÈNE, athénien, se signala par la grandeur d'âme avec laquelle il méprisa la mort. Il était l'un des trente tyrans d'Athènes, et fut condamné à boire la ciguë, parce qu'il refusait de prendre part aux cruautés et à l'oppression par lesquelles ses collègues déshonorèrent leur administration. C'était vers l'an 403 avant J.-C.

THESPIS, poète tragique grec, qui florissait l'an 536 avant J.-C., passe pour l'inventeur de la tragédie. Ses ouvrages ne nous sont point parvenus. Il barbouillait de lie le visage de ses acteurs, et les promenait dans un tombereau de village en village. Son invention consiste à avoir introduit dans la tragédie un acteur qui récitait quelques discours entre deux chants du chœur.

THESSALUS, médecin de Néron, était impudent, bas et rampant; il écrivit contre Hippocrate. Il mourut à Rome ; on voit son tombeau dans la voie Appienne ; il y avait fait graver

modestement cette épitaphe : *vainqueur des medecins.*

THEVENARD (ANTOINE-JEAN-MARIE), vice-amiral, né à St.-Malo, en 1733, fit sa première campagne à 14 ans, sur le *Neptune*, et prit part à trois combats en moins de 6 mois. En 1754, il commanda en qualité de lieutenant une patache armée en croisière pour la côte-nord de Terre-Neuve, et détruisit les établissemens des Esquimaux à la tête de deux canonières dont il dirigea la construction; il protégea notre commerce dans la Manche, et captura plusieurs corsaires. Membre de l'académie de marine et de celle des sciences, chef d'escadre en 1784, il fut du petit nombre des officiers de son arme qui ne quittèrent pas la France à la révolution, et fut appelé par Louis XVI au ministère de la marine qu'il quitta quelques mois après; eut, en 1801, la préfecture maritime de Lorient, nommé grand officier de la légion d'honneur, sénateur en 1810, il venait d'être nommé commandeur de St.-Louis, lorsqu'il mourut le 9 février 1815, avec la réputation d'un marin, d'un ingénieur et d'un administrateur habile.

THÉVENEAU (CHARLES), poète et mathématicien, né à Paris le 6 juillet 1759, y mourut le 4 juillet 1821. Il était doué d'une facilité de calcul extraordinaire et d'une verve poétique peu commune; mais l'abus qu'il fit du vin et des liqueurs fortes arrêta les effets de son double talent. On lui doit quelques poésies seulement, un premier chant du poëme de *Charlemagne*, et quelques minces brochures sur l'algèbre et les mathématiques.

THIBAULT (JEAN-THOMAS), peintre et architecte, membre de l'académie royale des beaux-arts et professeur de perspective, né le 20 novembre 1757 à Montierender (Haute-Marne), se livra spécialement à la peinture du paysage, fit le voyage de Rome, y perfectionna ses heureuses dispositions par l'étude des monumens antiques et des meilleurs auteurs, fut, à son retour, chargé de divers travaux, tant en France qu'à l'étranger, et mourut le 27 juin 1826. Son ouvrage intitulé : *Application de la perspective linéaire aux arts du dessin*, Paris, 1827, 5 livraisons in-4, a été publié après sa mort, par les soins de M. Chapuix, son élève.

THIBAUT IV, comte de Champagne et roi de Navarre, né en 1201, mort le 10 juillet 1253 à Pampelune. Il aimait la poésie, et a réussi lui-même à faire de jolies *chansons*. Ses poésies ont été publiées en 2 vol. in-12. Il y a de la délicatesse dans les pensées et beaucoup de naïveté dans l'expression. Il est le premier qui ait mêlé les rimes masculines avec les féminines. La flatterie lui donna le surnom de *Grand*; l'histoire ne lui a laissé que le titre de *Chansonnier*.

THIÉBAULT (DIEUDONNÉ), littérateur estimable, né le 26 décembre à La Roche, bailliage de Remiremont, élevé par les jésuites, exerça l'emploi de professeur dans leurs colléges, quitta l'ordre, et vint à Paris se livrer à la culture des lettres. Appelé en Prusse pour professer la grammaire générale à l'école militaire, il obtint et justifia la confiance de Frédéric. En 1784, il se rendit dans sa patrie pour ne plus la quitter, se fit connaître par quelques ouvrages, devint chef des bureaux de la librairie et garde des archives de la couronne. Privé de ses places par la révolution, après avoir passé par des emplois peu dignes de lui, il devint en 1795, chef du secrétariat du Directoire, puis président de l'école centrale de la rue St.-Antoine, et trois ans après proviseur du lycée de Versailles où il mourut le 5 décembre 1807. Ses principaux ouvrages sont un *Essai sur le style*, 1774, in-8°, réimprimé sous le titre de *Traité du Style*, 1801, 2 vol. in-8°; 2° *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin*, 5 vol. in-8°.

THIERRI I et II, rois de France. Le premier, fils de Clovis II, fut placé sur le trône par les soins d'*Ebroin*, maire du palais, en 670; mais peu de temps après, Childéric le fit raser et renfermer à l'abbaye de St.-Denis. Il en sortit pour remonter sur le trône, mourut en 691 à trente-neuf ans. Le deuxième, fils de Dagobert

III, fut mis sur le trône par Charles-Martel en 720, et mourut en 737 à vingt-cinq ans. Ces deux princes n'eurent que le titre de rois.

THIERRI I et II, rois d'Austrasie. — Le premier, fils de Clovis Ier, vainquit les Thuringiens et assura la Thuringe à ses états. Il mourut en 534. — Le deuxième, fils de Childebert, né en 587, était roi de Bourgogne; il prit l'Austrasie à son frère Théodebert II, que Brunehaut fit tuer en 612. Lui-même fut empoisonné par cette femme cruelle en 613. Après sa mort, Clotaire II réunit à la France les états des deux frères.

THIROUX de CROSNE (Louis), né à Paris le 14 juillet 1736, fut successivement avocat du roi au Châtelet, conseiller au parlement, maître des requêtes, intendant de Rouen, place dans laquelle il rendit à la Normandie et à sa capitale d'importans services, et en 1785, lieutenant-général de police. Il parut, au total, au-dessous de sa place. Mais Paris ne doit pas oublier que c'est à lui qu'il doit la destruction du cimetière des Innocens, où l'on enterrait trois mille cadavres par an, et d'où s'exhalaient des miasmes meurtriers. Traduit devant le tribunal révolutionnaire, il fut exécuté le 28 avril 1794.

THOMAS (Saint), surnommé Didyme, l'un des douze apôtres, alla prêcher l'Évangile aux Indes, où il fut martyrisé à coups de lances.

THOMAS (Antoine-Léonard), né à Clermont-Ferrand, le 1er octobre 1732, mort le 17 septembre 1785, de l'académie française. S'il est loin d'être un modèle de style, on ne peut lui refuser le mérite de penser avec force, souvent même avec profondeur. Ses *Eloges* de Duguay-Trouin, de Descartes, et surtout celui de Marc-Aurèle, offrent des morceaux éloquens. Son *Essai sur les éloges* lui fait honneur; c'est une de ses meilleures productions. Il aimait à louer les grandes vertus, parce qu'il en avait le modèle dans son propre cœur. Il y a un peu d'afféterie dans son *Essai sur les femmes*; son *Épître au peuple* et son poëme de *la Pétréide* renferment de beaux vers; mais en général, en vers comme en prose, on aperçoit trop chez lui les efforts du travail; il n'est pas exempt d'enflure et d'affectation. Madame Necker disait de lui: « Sa physionomie exagère »toujours ses expressions, ses expres»sions exagèrent ses idées, et ses idées »exagèrent ses sentimens. »

THOMPSON (Jacques), poète anglais, né en Ecosse le 11 septembre 1700, mort le 27 août 1748. Son théâtre est peu connu en France, et son meilleur ouvrage est son *poëme des Saisons*, qu'on regarde comme une des plus belles productions de la littérature anglaise. C'est dans cette admirable composition qu'il faut apprécier le génie de Thompson. Il ne lui a manqué que le climat. Un poète de ce nom était capitaine dans la marine anglaise.

THOU (Jacques-Auguste de), né à Paris le 15 octobre 1553, y mourut le 7 mai 1617, le modèle des historiens français, quoique, par un usage familier de son temps, il ait mieux aimé écrire en latin que dans notre langue, alors trop agreste et trop sauvage. Le caractère de cet historien a rendu son nom respectable à toute l'Europe. On voit qu'il était ennemi des factieux et des persécuteurs. La traduction qu'on a faite de son histoire est infidèle, et on a supprimé les autorités dont il s'appuyait et qu'il avait eu soin de citer à la marge.

Un de ses aïeux sacra Henri IV, et il était fils d'un premier président au parlement de Paris. Le fils aîné de l'historien, né vers 1607, hérita des vertus de son père, et fut grand-maître de la bibliothèque du Roi. Lié avec Cinq-Mars, il partagea son sort, sans avoir pris part à sa faute, et périt sur l'échafaud, le 12 septembre 1642.

THOUIN (André), professeur de culture au jardin du Roi, né au sein de cet établissement, le 10 février, 1747, encouragé par Buffon et Bernard de Jussieu, fut appelé en 1764, à la place de jardinier en chef du jardin du Roi, que son père avait remplie pendant près de vingt ans, tripla l'étendue de l'école de botanique, augmenta les richesses en vé-

gétaux exotiques, agrandit les serres et les remplit de plantes qu'il tira des diverses parties du globe, mérita l'estime des personnages les plus distingués, et s'ouvrit les portes de la société d'agriculture de Paris et de l'académie des sciences. En 1790, membre du conseil-général du département de Paris, il rendit de grands services aux campagnes; membre de l'institut de France dès sa création, ainsi que de la légion-d'honneur, il obtint, en 1816, la création d'une école pratique, vit accourir à ses cours de toutes les parties de la France et même de l'étranger: devint l'arbitre des propriétaires les plus instruits, fut honoré des suffrages de toutes les sociétés savantes, est cité partout comme une autorité; il mourut le 27 octobre 1823.

THOURET (Jacques-Guillaume), né à Pont l'Évêque (Calvados) en août 1746, fut quatre fois président de l'assemblée constituante, et périt sur l'échafaud révolutionnaire avec le vertueux Malesherbes le 22 avril 1791. Son frère, directeur de l'école de médecine de Paris, né en 1748, mort le 19 juin 1810, a publié un grand nombre de *Mémoires* intéressans sur l'art qu'il professait.

THRASÉAS (Pœtus), philosophe stoïcien, fut condamné par Néron à se donner la mort; il se fit ouvrir les veines. Il était vertueux; lisez Tacite à ce sujet.

THRASIBULE, général des Athéniens, chassa les trente tyrans d'Athènes et gouverna lui même d'une manière absolue. Il signala sa valeur en Thrace; battit les Lacédémoniens et fut tué dans la Pamphylie par les Aspendiens qui favorisaient les Lacédémoniens, l'an 406 avant J.-C. Il faut le distinguer de Thrasybule, fils et successeur d'Hiéron, roi de Syracuse, qui fut à son père ce que Tibère fut à Auguste.

THRASYLE, célèbre astrologue, qui prédit à Tibère la fin de son exil dans l'île de Rhodes, et qui dit vrai par hasard.

Ce n'est pas le Thrasyle qui s'imaginait que tous les vaisseaux qui arrivaient au port de Pyrée étaient à lui. On guérit celui-ci de sa folie, et il se trouva beaucoup moins heureux.

THUCYDIDE, célèbre historien grec, né dans l'Attique l'an 571 avant J.-C., mort l'an 461. On lui doit une *histoire de la guerre du Péloponèse*, estimée particulièrement pour la vérité des faits et la concision. Cette dernière qualité poussée à l'excès le rend quelquefois un peu obscur. Elle a été traduite par d'Ablancourt, par M. Lévêque, en quatre volumes in-8°, et par M. Guil, 10 vol. in-4.

THUNBERG, digne disciple et successeur de Linnée à l'université d'Upsal, parcourut toutes les parties du globe pour satisfaire son avidité de savoir, professa la botanique pendant 50 ans avec un zèle infatigable, et mourut en 1828 dans sa 85e année, membre de la plupart des sociétés savantes des deux mondes, et, depuis 1787, associé correspondant de notre académie des sciences.

THUROT (François), capitaine de corsaires, né à Nuits en 1727, étudia d'abord la chirurgie, quitta furtivement son maître pour aller à Dunkerque s'embarquer sur un corsaire comme chirurgien. Fait prisonnier, il s'échappa, revint à Dunkerque, et s'embarqua comme matelot. Après diverses courses, il devint pilote, puis capitaine, et en cette qualité enrichit les armateurs de Dunkerque par les prises nombreuses qu'il fit sur les Anglais. Entré à la paix de 1748 dans la marine du commerce, il recommença ses courses en 1755, et en moins de six mois ruina le commerce anglais dans les mers du nord. Le bruit de sa valeur et de ses exploits le fit admettre dans la marine, et il justifia cette confiance par la prise d'environ 60 vaisseaux marchands. Chacune des expéditions qui lui fut confiée eut le succès le plus éclatant. La descente qu'il fit sur les côtes d'Angleterre fut marquée par la prise de Carrick-Fergus, et aurait eu des resultats plus importans si des coups de vent n'eussent pas éloigné trois d'abord, puis deux des cinq bâtimens qu'il commandait. Rencontré par trois frégates anglaises, il se battit en désespéré, et atteint,

au milieu de l'action, d'une balle de pierrier dans le creux de l'estomac, il expira le 20 janvier 1760.

THUROT (FRANÇOIS), savant helléniste, de l'académie des inscriptions et belles-lettres, membre de la légion-d'honneur, professeur au collége de France, *de philosophie grecque*, mourut à Paris, le 17 juillet 1832, a publié des traductions du grec et de l'anglais qui ont eu les suffrages des savans, entr'autres, l'*Apologie de Socrate*, in-8° 1806, et des *Dialogues de Platon*, in-8°, 1816.

TIBÈRE (CLAUDIUS-TIBÉRIUS-NÉRO), empereur romain, né l'an 42 avant J.-C. Il succéda à *Auguste* l'an 14, et fit paraître au commencement de son règne un grand amour pour la justice; mais il ne tarda pas à se livrer à son caractère vindicatif et cruel. Il fit mourir sa femme *Julie*, Germanicus, Agrippine, Drusus, Séjan et d'autres, et mena une vie infâme dans l'île de Caprée où il s'était retiré. Il fit choix de *Caligula* pour son successeur; il espérait que ses vices naissans feraient oublier les siens. Il mourut à Mizène dans le palais de Lucullus le 16 mars, l'an 37 de J.-C., rongé par une espèce de lèpre. Chénier a fait sur *Tibère* une tragédie non représentée, mais qui est imprimée dans ses œuvres.

TIBÈRE-CONSTANTIN, empereur d'Orient, né en Thrace, parvint à l'empire par son mérite et ses talens distingués. Il mourut le 14 août 582, après un règne glorieux de quatre ans.

TIBULLE (AULUS ALBIUS-TIBULLUS), célèbre poète latin, né à Rome l'an 43 avant J.-C., y mourut avant l'an 17. Il nous reste de lui quatre livres d'*élégies* estimées par l'élégance et la pureté du style, mais quelquefois licencieuses. Elles ont été traduites plusieurs fois, entr'autres par Longchamp et par Mirabeau l'aîné. On trouve ordinairement les poésies de Tibulle à la suite de celles de Catulle.

TICHO-BRAHÉ. V. Brahé.

TIERNAY (GEORGE), membre du parlement, né à Gibraltar le 20 mars 1761, fils d'un négociant, resté seul héritier de la fortune de son père, put aspirer aux honneurs de la carrière parlementaire, vint en 1796, prendre place dans les rangs de l'opposition, et ne cessa de harceler Pitt tantôt de son ironie demi-sérieuse, demi-légère, tantôt de ses saillies âpres et véhémentes. Cette lutte entre le le ministre et lui amena un duel que Pitt termina en tirant en l'air son 3e coup. Comme homme privé, il était adoré de sa famille et d'un nombreux cercle d'amis. Il mourut à 69 ans, en 1830.

TIGRANE, roi d'Arménie, l'un des plus puissans monarques de son temps, ajouta la Syrie à son empire, soutint la guerre contre les Romains en faveur de *Mitridate* son gendre; mais, vaincu par Lucullus et Pompée, il céda aux vainqueurs une partie de ses états. Il était courageux, mais cruel. *Tigrane*, son second fils, se révolta contre lui. Vaincu, il se réfugia chez Phraate, roi des Parthes, son beau-père, et se mit sous la protection des Romains. Pompée lui conserva le trône d'Arménie en le rendant tributaire, et peu de temps après le fit mettre dans les fers à cause de ses murmures et de son mécontentement sur un partage qui ne satisfaisait pas son ambition.

TILLOTSTON (JEAN), l'un des meilleurs prédicateurs de l'église Anglaise, né en octobre 1630, dans le Yorkshire; élevé à l'université de Cambridge, doyen de Cantorbery en 1672, eut, après la révolution, la confiance de Guillaume et de Marie, obtint d'eux le doyenné de St.-Paul, et l'archevêché de Cantorbery, fut nommé membre du conseil privé, et mourut à Lombeth le 22 novembre 1694, sans fortune et sans dettes. Ses écrits sont regardés comme des modèles de style, et font autorité.

TIMANTHE, athlète grec, souvent vainqueur aux jeux olympiques. Devenu vieux, il dressa lui-même son bûcher et se jeta dans les flammes.

TIMANTHE, peintre de Sicyone, vivait sous Philippe, père d'Alexandre-le-Grand. C'est lui qui, ne pouvant peindre la douleur d'Agamemnon, dans son tableau du sacrifice d'Iphigénie, le représenta le visage couvert de son manteau.

TIMÉE, de Locres en Italie, fut élève de Pythagore. Il nous reste de lui un petit *Traité de la nature et de l'âme du monde*, qui se trouve dans les œuvres de Platon auquel il donna l'idée de son Timée.

TIMÉE, rhéteur de Tauromine en Sicile, en fut chassé par le tyran Agathocles 285 ans avant J.-C. Diodore de Sicile loue son exactitude dans l'*Histoire de Sicile* et de *Pyrrhus*, mais aucun des ouvrages de Timée n'est parvenu jusqu'à nous.

TIMOCRÉON, poète comique rhodien, qui vivait vers l'an 476 avant J.-C., est connu par sa gourmandise et ses vers satiriques contre Simonide et Thémistocle. Il ne nous reste de lui que des fragmens.

TIMOLEON, capitaine corinthien, mort environ 337 ans avant J.-C. Il fit périr son frère *Timophane* qui aspirait à la tyrannie. C'est le sujet d'une tragédie de Chénier dont on lui fit une fausse application. Timoléon délivra Syracuse de l'oppression de Denys le tyran, défit Icétas, général des Léontins, et Magon, général des Carthaginois.

TIMON LE MISANTHROPE, né dans l'Attique vers l'an 420 avant J.C. Ce farouche ennemi de la société eut cependant un ami, mais qui pensait comme lui. L'anthologie grecque a conservé l'épitaphe satirique qu'on lui fit et qui peint son affreux caractère.

TIMOPHANE. Voy. Timoléon.

TIMOTHÉE, capitaine athénien, se saisit de l'île de Corcyre, et gagna sur les Lacédémoniens une célèbre bataille navale, l'an 379 avant J.-C.

TIMOTHÉE, poète musicien, né à Milet, florissait vers l'an 340 avant J.-C. Il excellait dans la poésie lyrique et dithyrambique, et devint le plus habile joueur de cithare. Il mourut à quatre-vingt-dix ans dans la Macédoine, deux ans avant la naissance d'Alexandre-le-Grand.

TINTORET (Jacques-Robusti, dit le), très-célèbre peintre italien, né à Venise en 1512. Ses touches sont hardies, son coloris est frais. Il a fait un grand nombre de tableaux et de portraits. On connaît son aventure avec l'Arétin qui avait mal parlé de lui; il mourut en 1594.

TIPPO-SAIB, souverain de Mysore et des Marattes, né en 1749, combattit glorieusement contre les Anglais dans la guerre d'Amérique avec la France. Il perdit une partie de ses états en 1792, et fut tué le 4 mai 1799 sur les remparts de sa capitale, en combattant vaillamment pour la défendre. Il aimait les arts et avait formé une bibliothèque précieuse. M. Jouy, qui l'avait connu, l'a pris pour sujet d'une tragédie donnée au théâtre Français; elle a eu peu de succès.

TIRABOSCHI (Jérôme), littérateur italien, né à Bergame, le 28 décembre 1731, embrassa l'institut des jésuites, fut en 1770, appelé à Modène, pour être mis à la tête de la bibliothèque ducale, et s'est immortalisé surtout par son *Histoire de la littérature Italienne*, Florence, 1805—12, 2 vol. in-8, abrégée en français par Landi, Berne, 1787, 5 vol. in-8°. Tiraboschi, décoré des titres de chevalier et de conseiller du duc de Modène, mourut dans cette ville, le 3 juin 1794.

TIRIDATE, roi d'Arménie, se révolta contre Phraate, et s'empara du royaume de Parthe : bientôt il se réfugia auprès de l'empereur Auguste.

TIRON (Tullius Tiro), affranchi de Cicéron, mérita l'amitié de son maître par ses excellentes qualités. Cet orateur en parle dans ses *lettres à Atticus*. Tiron avait écrit *la vie* de Cicéron dont il était le confident et le conseil, et plusieurs autres ouvrages, mais aucun d'eux n'est parvenu jusqu'à nous. Il inventa chez les Latins la manière d'écrire en abrégé.

TISAGORE, sculpteur grec. Son chef-d'œuvre était la statue d'Hercule combattant contre l'hydre de Lerne.

TISIAS, orateur, natif de Sicile, auquel Aristote et Cicéron attribuent le mérite d'avoir réduit l'éloquence en art, et fixée par des règles, vivait vers l'an 106 avant J.-C. Il fut le maître d'Isocrate.

TISSAPHERNE, un des principaux satrapes de Perse, épousa la fille d'*Artaxercès Memnon*, en récompense

d'une victoire qu'il remporta sur Cyrus. Ce même prince le fit tuer parce qu'il s'était laissé battre par *Agésilas*, général des Lacédémoniens.

TISSOT, célèbre médecin suisse, né le 20 mars 1728, mort à Lausanne le 13 juin 1797, à soixante-dix-ans, fut aussi bienfaisant que savant. Ses œuvres ont été recueillies en 10 volumes in-12. Il sera toujours béni pour ses *Avis au peuple et aux gens de lettres sur leur santé*.

TITE (Titus Vespasianus), empereur romain, fils de Vespasien, obtint le sceptre après s'être signalé par la ruine de Jérusalem l'an 70 de J.-C. Il ne régna que deux ans, et se fit tellement chérir par sa clémence, qu'il fut appelé *les délices du genre humain*. Il mourut le 13 septembre de l'an 81 de J.-C. à quarante-un ans. On attribue sa mort à son frère *Domitien*.

TITE-LIVE (Titus-Livius), célèbre historien latin, né à Padoue, y mourut le même jour qu'Ovide, l'an 17 de J.-C. Il ne nous reste que trente-cinq livres de son *histoire romaine* qui en avait cent quarante, ils font bien regretter la perte des autres. Son style orné sans affectation, noble sans enflure, plein de douceur et de force, se soutient toujours également. Il excelle aussi dans les harangues, les récits et les descriptions. Il y a un grand nombre d'éditions et de traductions de cet historien.

TITIEN (le), né à Cadore dans le Frioul en 1477, mort à Venise de la peste en 1576. Le nom de famille de ce célèbre peintre est *Vecelli*. Il peignit l'histoire, le paysage et le portrait avec un égal talent. Son pinceau tendre et délicat a surtout peint merveilleusement les femmes et les enfans. On lui reproche des anachronismes et de n'avoir pas assez étudié l'antique, mais il a possédé dans un degré supérieur tout ce qui regarde le coloris.

TITON DU TILLET (Évrard), né à Paris le 16 janvier 1677, mort le 26 decembre 1762. Personne n'a témoigné plus de respect et d'amour pour les gens de lettres et n'a plus sacrifié à leur gloire. Dans une situation à peine au-dessus de l'aisance, il avait fait construire en bronze un monument consacré à la mémoire du beau siècle de Louis XIV et des hommes célèbres qui l'ont illustré. La description de son *Parnasse Français* est assez connue. On lui accorda l'honneur d'être placé dans un fauteuil toutes les fois qu'il assistait aux séances publiques de l'Académie; c'était le fauteuil d'académicien qu'il méritait, car il s'était occupé de son Parnasse pendant une partie de sa vie, et en avait donné lui-même une *description* fort intéressante. Ce monument vraiment patriotique se voit à la bibliothèque du Roi.

TOBIE, de la tribu de Nephtali, devint aveugle, et son fils lui rendit la vue par le secours de l'ange Raphaël, qui lui fit prendre, pour opérer cette cure, le foie d'un poisson du Tigre.

TOCHON d'ANNECY (Joseph François), antiquaire, né le 4 novembre 1772, près d'Annecy en Savoie, d'une famille distinguée dans la magistrature, forcé par la réquisition d'entrer dans l'état militaire, se distingua dans plusieurs occasions, parvint au grade de capitaine, et quitta le service en 1797, pour se livrer à l'étude de l'histoire et de l'antiquité. Il visita l'Italie, et en rapporta une collection précieuse qui cédée au gouvernement forme un des beaux ornemens du Musée Royal. De retour en France, en 1800, il fixa son séjour à Paris, augmenta sa belle et nombreuse collection de médailles grecques et romaines, se plaça au premier rang parmi les numismates, fut élu en 1816, membre de l'académie des inscriptions, et mourut le 20 août 1820. Ses *Recherches sur les médailles des nomes ou préfectures de l'Egypte*, le plus important de ses ouvrages, ont été publiées, en 1822, à l'imprimerie Royale, en 1 vol. in-4.

TORCY (Jean-Bapt. COLBERT), marquis de Torcy, fils du grand Colbert, né le 10 septembre 1665, envoyé de bonne heure dans différentes cours, fut nommé ministre des affaires étrangères en 1686, surintendant général des postes en 1699, et conseiller au conseil de Régence pendant

la minorité de Louis XV, remplit d'une manière distinguée ces postes éminens, et mourut à Paris, le 2 septembre 1746, honoraire de l'académie des sciences. Ses ambassades en Portugal, en Angleterre, l'ont mis au rang des plus habiles négociateurs. On a publié dix ans après sa mort, en 1756, ses *Mémoires pour servir à l'histoire des négociations, depuis le traité de Ryswick jusqu'à la paix d'Utrecht*, 3 vol. in-12, dont Voltaire loue le style et surtout la sincérité.

TORRICELLI (EVANGELISTA), né en Italie le 15 octobre 1608, mort en 1647. Il perfectionna les lunettes d'approche et fit le premier des baromètres. Ses ouvrages sont fort estimés, entre autres son *Traité du mouvement*. Il est un de ceux auxquels on attribue la découverte importante de la pesanteur de l'air.

TOSCAN (GEORGE), un des conservateurs du jardin du Roi, né à Grenoble en 1756, mort à Paris le 12 décembre 1826, bibliothécaire du Muséum d'histoire naturelle, avait été l'un des rédacteurs de la *Décade philosophique*, et a publié plusieurs ouvrages relatifs à la science qu'il cultivait.

TOTT (FRANÇOIS, baron de), négociateur et militaire, né le 17 août 1733, à Chamigny, près la Ferté-sous-Jouarre, fils d'un gentilhomme Hongrois, accompagna son père en Turquie, y fut employé à l'ambassade française, et obtint en France la confiance du duc de Choiseul, qui l'envoya consul en Crimée. Il réussit au gré du ministre dans ses négociations. De retour à Constantinople, il se fit connaître avantageusement du Sultan, présida à toutes les réformes qui eurent lieu à cette époque, forma des artilleurs, fortifia les frontières, et défendit avec succès les Dardanelles contre la flotte d'Ortoffe. Mais dégoûté du service ingrat qu'il faisait auprès d'une nation incapable de l'apprécier, il revint en France, fut chargé de l'inspection générale des consuls, et parvint au grade de maréchal de camp. Nommé commandant de Douai en 1787, il l'était encore en 1790, lorsqu'une révolte de la garnison, à la fureur de laquelle il n'échappa qu'avec peine, le força de quitter la ville et bientôt après la France. Il se retira en Suisse, puis à Vienne, de là en Hongrie, et mourut à Tahmandorf, en 1793. Ses *Mémoires sur les Turcs et les Tartares*, Amsterdam (Paris) 1784, 4 vol. in-8, 1785, 2 vol. in-4, sont le premier livre qui, dans les temps modernes, ait commencé à nous faire connaître la politique, les mœurs et les préjugés des Turcs.

TOUCHE-TRÉVILLE (LOUIS-RENÉ-MADELEINE LE VASSOR DE LA), vice-amiral, né à Rochefort, en 1745, d'une famille distinguée, garde de la marine à 13 ans, réformé en 1768, réintégré dans la marine en 1772, lieutenant de vaisseau en 1778, il dut à plusieurs belles actions, la croix de St.-Louis, et le grade de capitaine de vaisseau. En cette qualité il prit une part active à la guerre d'Amérique, sortit vainqueur de plusieurs combats glorieux, réussit à transporter trois millions d'or et un grand nombre d'officiers français aux États-Unis; mais bientôt après, contraint de céder à des forces supérieures, il fut fait prisonnier et conduit en Angleterre. Rendu à la France en 1783, La Touche fut nommé directeur du port de Rochefort, et fit partie des états-généraux et de l'assemblée constituante; contre-amiral en 1792, puis destitué comme noble et détenu, il ne dut son salut qu'à la révolution du 9 thermidor (27 juillet 1794). Rétabli en 1799, il repoussa en 1801 les tentatives de l'amiral contre la flotille qu'il commandait, soumit St.-Dominique à la tête de l'escadre de Rochefort, dut au succès de cette expédition le grade de vice-amiral, prit à Toulon le commandement de l'armée navale, et mourut le 19 août 1804, à bord du vaisseau le *Bucentauré*.

TOUCHE (CLAUDE GUYMOND DE LA), Voyez *Guymond de Latouche*.

TOULONGEON (FRANÇOIS-EMMANUEL), de l'Institut, né en 1748, mort le 23 décembre 1812. Il fut lié avec le ministre Necker et défendit ses opérations. Comme homme de lettres, on lui doit une *Histoire de la révolution française* et une *Traduction des Commentaires de César*.

TOUR (Maurice Quentin de la), peintre de portraits, né à St.-Quentin, en 1704, se fit une grande réputation comme peintre en pastel, et ne se fit pas moins remarquer par son originalité. Reçu membre de l'académie en 1746, il fonda dans sa patrie une école gratuite de dessin, un prix annuel de 500 fr. pour le meilleur tableau de perspective, et un autre de pareille somme, pour être distribué, au jugement de l'académie d'Amiens, à la plus belle action ou à la découverte la plus utile dans les arts. Sur la fin de sa vie son esprit s'aliéna, et il mourut dans sa ville natale, le 17 février 1788.

TOURNEFORT (Joseph Pitton de), botaniste célèbre, né à Aix en Provence le 5 juin 1656, mort le 23 novembre 1708. On lui doit une relation de son voyage dans les îles de l'Archipel et d'autres ouvrages. Il est l'auteur d'une méthode pour la classification des plantes, qui a été longtemps suivie. Elle a été abandonnée, ainsi que le système de Linnée qui la remplaça, pour la méthode naturelle de Jussieu.

TOURNEUR (Pierre Le), né à Valognes en 1756, mort à Paris le 24 janvier 1788. Il a traduit de l'anglais les nuits d'Young, les poésies d'Ossian, le roman de Clarisse et surtout le *Théâtre de Shakspeare*, retouché dernièrement par M. Guizot, qui l'a beaucoup amélioré.

TOURVILLE (Anne-Hillarion de Costentin de), né en 1642, mort le 28 mai 1701, maréchal de France, vice-amiral, après avoir donné des preuves d'un courage et d'une habileté extraordinaires dans un grand nombre de combats navals, fut vaincu en 1692 à la funeste journée de la Hogue, et cette défaite fut l'époque de la décadence de la marine française.

TOUSSAINT-LOUVERTURE, mulâtre de Saint-Domingue, général de brigade, né en 1743. Il était doué de beaucoup d'esprit naturel et d'un grand courage : il repoussa les Anglais de la partie Ouest de l'île, et conçut le projet de faire de Saint-Domingue un état indépendant; à cet effet, il repoussa les agens français, et fit massacrer tous les blancs : c'est ainsi qu'il parvint à faire reconnaître son autorité; mais on trouva moyen de l'enlever aux insurgés. Il fut conduit en France, et mourut au fort de Joux près de Besançon le 27 avril 1803.

TRACHALUS, consul romain, l'an 68 de J.-C., la dernière année de l'empire de Néron. Il est mentionné par Quintilien et Tacite comme orateur et aimant les mots sonores, les phrases qui remplissent la bouche.

TRAETTA (Thomas), l'un des plus célèbres élèves de Durante, né en 1727, à Bitonto, royaume de Naples, après avoir obtenu de grands succès sur les principaux théâtres de Paris, entra au service de la cour de Parme, obtint depuis la place de maître au conservatoire de l'*Ospedaletto*, à Venise, alla remplacer Saluppi à Pétersbourg, où l'impératrice Catherine le retint sept ans, fut attiré à Londres par des offres flatteuses, mais ne put s'y fixer à cause de la faiblesse de sa santé, et mourut à Venise le 6 avril 1779. Il excelle surtout dans les effets sombres et pittoresques de l'harmonie.

TRAJAN (Ulpinus Trajanus Crinitus), empereur romain, l'un des plus grands et des meilleurs princes qui aient occupé le trône; il naquit près de Séville en Espagne le 18 septembre de l'an 52 de J.-C. *Nerva* l'adopta, et après la mort de ce prince, il fut proclamé empereur par les soldats, l'an 90. Il soumit les Daces et les Parthes, et extermina les Juifs qui s'étaient révoltés. Il mourut usé par les fatigues à Selinunte le 10 août 117. Ses vices furent cachés sous l'éclat de ses vertus, et sa mémoire fut si chère, que, dans les acclamations du peuple et des soldats aux nouveaux empereurs, on leur disait : *Sis felicior Augusto, melior Trajano.*

TRANQUILLINE, femme de *Gordien le jeune*, n'occupa le trône que pour faire des heureux; les dames romaines lui élevèrent une statue.

TRÉBATIUS TESTA, jurisconsulte, exilé par Jules César pour avoir pris le parti de Pompée : son ami Cicéron obtint son rappel; il fait son

éloge. César le prit ensuite en affection, ainsi qu'Auguste qui le consultait. Horace lui adressa deux de ses satires. Il avait écrit sur *le droit*.

TRÉBELLIUS POLLIO, historien latin, florissait vers l'an 208 de J.-C. Il ne nous reste de lui que des fragmens qu'on trouve dans les *Historiæ Augustæ scriptores*.

TREBONIUS fut tribun du peuple, préteur, et César se le substitua pour les trois mois qui restaient de son quatrième consulat : il entra cependant dans la conspiration contre ce dictateur. Dolabella lui fit couper la tête, parce qu'étant proconsul d'Asie, il avait refusé de le recevoir dans Smyrne.

TREILHARD (le comte JEAN-BAPTISTE), né à Brives dans le Bas-Limousin, avocat au parlement de Paris, se fit bientôt une réputation, se retira du barreau, lors du parlement Maupeau, et n'y reparut qu'au retour des anciens magistrats. Deputé aux États-Généraux par la ville de Paris en 1789, il s'y fit estimer par un esprit de conciliation, présenta et fit adopter tous les décrets relatifs au clergé, dont il se montra l'adversaire, et fut porté à la présidence qu'il remplit avec une fermeté digne d'éloges. Pendant la session de l'assemblée législative, il présida le tribunal criminel de Paris avec une prudence qu'on pourrait taxer de faiblesse. Membre du comité du salut public et envoyé dans le département de la Gironde, il en fut bientôt rappelé comme modéré, rentra au comité du salut public, fit ratifier le traité conclu à Bâle avec la Prusse, et adopter l'échange de la fille de Louis XVI avec les prisonniers détenus en Autriche. Admis au conseil des cinq cents, qu'il présida plusieurs fois, il en sortit en 1798, devint membre du tribunal de cassation, ministre plénipotentiaire à Lille, ambassadeur à Naples, et enfin membre du directoire exécutif. Il en sortit un an après, fut sous le gouvernement consulaire, président du tribunal d'appel de Paris, appelé au conseil d'État, où il prit une part active à la discussion des différens codes, fut nommé, en 1816, grand-officier de la légion-d'honneur, et mourut à Paris le 1er décembre 1810.

TREILLARD (le comte ANNE-FRANÇOIS-CHARLES), lieutenant-général de cavalerie, commandeur de la légion-d'honneur, né à Parme, le 9 janvier 1764, d'une famille noble française, entra au service en 1780, et fit avec la plus haute distinction toutes les campagnes de la république et de l'empire ; parvenu au grade de général de division, en 1800, par des actions d'éclat multipliées, mis à la retraite le 1er octobre 1815, remis en disponibilité en 1818, il est mort le 14 mai 1832, à Charonne, près de Paris.

TREMBLEY (ABRAHAM), célèbre naturaliste, né à Genève en 1700, s'est surtout fait connaître par ses expériences ingénieuses sur les polypes d'eau douce, fut admis dans la société royale de Londres, nommé correspondant de l'académie des sciences, parcourut l'Allemagne et l'Italie, et se concilia l'affection de tous les savans par sa modestie et son obligeance. De retour à Genève, il devint membre du conseil, partagea ses loisirs entre les soins de sa famille et l'étude de l'histoire naturelle, fit de vains efforts pour mettre un terme aux troubles qui désolaient sa patrie, et mourut le 12 mai 1784, emportant les regrets et l'estime de tous les partis.

TREMEL (JEAN), mécanicien allemand, né en 1727, mort à Paris en 1803, perfectionna le métier à dentelles, et inventa *la grue tournante* dont on se sert pour décharger les bateaux. On lui doit beaucoup d'autres machines utiles, d'instrumens de physique et de labourage.

TRÉMOILLE ou TRIMOUILLE (LOUIS DE LA), prince de Talmont, né en 1490, d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons de France, féconde en hommes et femmes célèbres, se signala tellement, que dès l'âge de dix-huit ans il fut nommé général de l'armée du roi contre François, duc de Bretagne, sur lequel il remporta une victoire signalée. Aussi habile dans les négociations, il contribua beaucoup à la réunion de la Bretagne à la couronne,

en faisant conclure le mariage de la duchesse Anne de Bretagne avec le roi Charles VIII. Il conquit la Lombardie, et, ayant suivi le roi François Ier dans son malheureux voyage d'Italie, il finit glorieusement ses jours à la bataille de Pavie le 24 février 1525, âgé de 65 ans.

TRENEUIL (Joseph), né à Cahors, le 27 juin 1763, attira sur lui l'attention publique par les *Tombeaux de St.-Denys*, poëme qui, avec la protection de Murat, son ancien condisciple, lui valut une place de conservateur à la bibliothèque de l'Arsenal, et publia ses poésies, en 1817, un vol. in-8, précédées d'un très-bon *Discours* sur l'*élégie* héroïque. L'auteur, aussi estimable comme homme que comme écrivain, mourut le 7 mars 1818.

TRESSAN (Louis-Elisabeth de LA VERGNE, comte de), né au Mans le 5 octobre 1705, mort le 3 octobre 1783, connu par de jolis vers et par son goût éclairé pour l'histoire naturelle, lieutenant général et membre de l'académie française. Il a donné les extraits de divers romans de chevalerie et une traduction de l'Arioste. Ses œuvres diverses contiennent plusieurs morceaux où règnent une imagination brillante et un goût fin et délicat.

TRIBONIEN, jurisconsulte grec, né à Side en Pamphilie, vers le commencement du 6e siècle, parvint sous Justinien Ier, aux plus hautes dignités, et s'est distingué à la fois comme jurisconsulte et comme législateur, par la composition du *Corpus Juris Justinianæum*, la plus vaste compilation qui existe en ce genre; il mourut vers l'an 547 de J.-C., laissant une réputation douteuse sous le rapport de la vénalité.

TRIMMER (Mistriss Sara), Anglaise, a consacré une partie de sa vie à l'instruction et au perfectionnement moral de la jeunesse, et composé dans ce but plusieurs ouvrages estimés, entr'autres, *Histoires fabuleuses, destinées à enseigner le traitement dû aux animaux*, traduit en français par David de St.-George, Genève, 1789, 2 vol. in-12. Elle est morte dans les premiers jours de janvier 1815.

TRISSINO (Jean-George), poète italien, né le 8 juillet 1478, mort en décembre 1550. On a de lui une tragédie de *Sophonisbe*; mais ce qui lui donna le plus de célébrité est un poëme épique en vingt-sept chants, intitulé : *l'Italie délivrée des Goths par Bélisaire*. Voltaire le loue beaucoup et dit : « Il faut se souvenir que le » Trissin est le premier moderne en » Europe qui ait fait un poëme épique » régulier et sensé, quoique faible. » On y trouve de l'invention, et le style en est pur, mais il est languissant et ennuyeux.

TRISTAN (François), surnommé l'*Ermite*, poète français, né en 1601, mort le 7 septembre 1655. Boileau s'est moqué de sa misère plus que de son manque de talent. Ses tragédies eurent beaucoup de succès de son temps, et surtout sa *Mariamne*. Il a fait 3 vol. in-4. de vers français, il y en a nécessairement quelques-uns de bons.

TRIVULCE (Jean-Jacques), né vers 1447, descendait d'une maison illustre de Milan; banni de son pays à cause de son attachement au parti des Guelfes, il entra successivement au service de Naples et de Charles VIII, roi de France, auquel il livra Capoue en 1495. Louis XII, pour prix de ses exploits, lui donna le gouvernement de la ville de Milan en 1500 et le fit maréchal de France. Il mourut le 5 décembre 1518, du chagrin que lui causèrent quelques discours fâcheux que lui tint François Ier.

TROGUE-POMPÉE, historien latin du temps d'Auguste. Il avait composé une histoire universelle en quarante-quatre livres dont Justin a donné un abrégé qui nous a fait perdre l'ouvrage de Trogue-Pompée dont le style était digne des meilleurs écrivains; car Vopiscus, historien latin, place Trogue-Pompée à côté de Salluste, de Tite-Live et de Tacite.

TROMP. — La Hollande a produit deux marins célèbres de ce nom. Le premier, Martin, né à la Brille, en 1597, fit son apprentissage dès la plus tendre enfance comme la plupart des grands hommes de mer. A 11 ans, il

vit son père tué à son bord dans une action contre un forban Anglais, fut fait prisonnier, et forcé deux ans de servir comme mousse. Rendu à sa patrie, il parvint rapidement au grade de vice-amiral, battit plusieurs fois les Espagnols, combattit les Anglais, souvent avec avantage, et fut tué sur son bord à la hauteur de Cattwick, sur les côtes de Hollande, le 8 août 1653. — Corneille Tromp, son fils, né à Rotterdam, le 9 septembre 1629, capitaine de haut-bord, dès l'âge de 21 ans, se distingua en 1652, en 1656 et en 1662, châtia les pirates Algériens, protégea la rentrée d'un riche convoi de l'Inde, et se signala dans la guerre contre l'Angleterre en 1665. Dépouillé de sa commission de lieutenant-amiral par suite de sa mésintelligence avec Ruyter, mais, en 1673, rétabli dans ses fonctions par Guillaume III, il fut chargé en 1774, d'une descente en France qu'il ne put exécuter; secourut en 1676, le Dannemark contre la Suède, reçut en 1691, le commandement de la flotte destinée à agir contre la France, mais mourut à Amsterdam, le 29 mai de la même année. Il est accusé d'avoir applaudi au massacre des frères de Witt; ce reproche et sa jalousie contre Ruyter, qui, plus généreux que lui, le retira plus d'une fois du danger, ont obscurci sa gloire.

TRONCHET (François-Denis), député aux États-Généraux, né à Paris en 1726, mort en 1806. Il est regardé comme une des lumières du barreau. Il fut l'un des défenseurs de Louis XVI, et s'acquitta de cette commission honorable et périlleuse avec beaucoup d'âme et de talent. Il a beaucoup travaillé à la rédaction du Code civil.

TRONCHIN (Théodore), médecin, né à Genève en 1709, mort à Paris le 30 novembre 1781, à soixante-treize ans, très-regretté des pauvres qu'il soignait avec beaucoup d'humanité et de désintéressement. Il visita Voltaire dans sa dernière maladie. Il répandit l'usage utile de l'inoculation, et il a laissé de bons ouvrages.

TRONSON DU COUDRAY (Guillaume-Alexandre), né à Reims, le 18 novembre 1750, le dernier de dix enfans, destiné d'abord à l'état ecclésiastique, embrassa la carrière du commerce. Le gain d'un procès où il plaida lui-même sa cause détermina sa vocation pour le barreau. Ses débuts à Paris furent brillans, il y acquit bientôt une nombreuse clientelle, et consolida sa réputation par ses mémoires autant que par ses plaidoiries. Lors du procès du roi, il sollicita vivement le dangereux honneur de le défendre, et fut choisi d'office pour défenseur de la reine. Dénoncé et arrêté, il fut élargi par un décret de la convention, fut porté au conseil des anciens, se prononça contre le directoire, fut enlevé le 18 fructidor, transporté à Cayenne, et de là à Synamari, où il expira la veille du jour où ses compagnons d'infortune allaient chercher un asile sur le rivage hospitalier de Surinam.

TRUBLET (Nicolas-Charles-Joseph), de l'academie française, né à Saint-Malo en décembre 1697, mort en 1770. Il est principalement connu par ses *Essais de littérature et de morale*, 4 vol. in-12, très-souvent réimprimés et où l'on trouve de bonnes choses. Il fut un défenseur de la prose et de son ami La Mothe-Houdart. Voltaire le persiffla dans son *Pauvre-Diable*.

TRYPHIODORE, poète grec, florissant sous l'empereur Anastase, composa un poëme sur la destruction de Troye en vingt-quatre livres; et, par une puérilité aussi singulière que pénible, il ne mit point d'*a* dans le premier livre, point de *b* dans le second et ainsi de suite. Il ne nous reste que des fragmens de son poëme.

TUBÉRON (Q. Aelius), consul romain, gendre de Paul Émile. Il était fort pauvre et refusa un riche présent en vaisselle d'argent que les ambassadeurs d'Étolie lui offrirent. C'est à lui que Paul-Emile remit le soin de garder Persée, roi de Macédoine, qu'il avait vaincu.

TUCCA (Plautius), ami d'Horace et de Virgile, cultiva la poésie latine, et revit l'Enéide avec Varius, par ordre d'Auguste.

TUDITANUS (Publius Sempro-

nius), tribun des soldats romains à la bataille de Cannes. Il se fit jour l'épée à la main à travers l'aile droite des Numidiens pour gagner la ville de Canosa l'an 216 avant J.-C. Sa phalange le suivit, et sans son courage elle était perdue.

TULLIE, fille de Servius Tullius, sixième roi des Romains, fut mariée à Tarquin-le-Superbe, après avoir assassiné son premier époux. Elle consentit au meurtre de son père l'an 533 avant J.-C., pour faire monter son mari sur le trône, et, l'ayant salué roi la première, elle fit passer son char par-dessus le corps sanglant de son père, dans la rue Cyprienne qui, depuis cette horrible action, porta le nom de *Scélérate*. Elle fut chassée de Rome avec son mari.

TULLIE (TULLIA), fille de Cicéron. Il parle souvent d'elle avec tendresse dans ses lettres. Elle mourut l'an 44 avant J.-C. Cicéron fut inconsolable de sa perte.

TULLIUS dit *Cimber*, fils d'un affranchi, fut chassé du sénat par César, parce qu'il avait suivi le parti de Pompée. Après la bataille de Pharsale il obtint sa grâce et fut au nombre des assassins de César, qui la lui avait accordée. Il avait tous les vices, et surtout celui de l'ivrognerie.

TULLUS-HOSTILIUS, troisième roi des Romains, succéda à Numa-Pompilius l'an 671 avant J.-C., et mourut l'an 640. Il détruisit la ville d'Albe, et en transporta les richesses et les habitans dans celle de Rome. Il triompha des Latins et d'autres peuples.

TURENNE (HENRI DE LA TOUR D'AUVERGNE vicomte de), né à Sédan le 16 septembre 1611; l'un des plus grands capitaines qui aient paru dans le monde. Il apprit le métier de la guerre sous le prince Maurice de Nassau, son oncle maternel. Il se distingua dès sa première campagne, et obtint le bâton de maréchal de France à trente-deux ans, après en avoir servi dix-sept sous différens généraux. La guerre civile ayant éclaté en France, le duc de Bouillon l'engagea dans le parti du parlement; mais, las de combattre contre son roi, il fit sa paix avec la cour en 1651, et devint général de l'armée royale. Il avait éprouvé quelques échecs; sa carrière militaire ne fut plus qu'une suite de conquêtes, et Louis XIV lui dut une partie de sa gloire. Il fut tué d'un coup de canon, près du village de Salsbach, le 27 juillet 1675, à soixante-quatre ans, en allant choisir une place pour dresser une batterie. Sa vie a été écrite plusieurs fois.

TURGOT (ANNE-ROBERT-JACQUES), fils d'un prévôt des marchands, à qui l'on doit la fontaine de Grenelle, à Paris et d'autres établissemens utiles; il naquit à Paris, le 10 mai 1727, il mourut le 20 mars 1781. Contrôleur général des finances sous Louis XVI, il fit rendre un édit qui convertissait la corvée en argent, modéra les droits d'entrée, et se proposait d'autres opérations importantes, lorsqu'on lui donna un successeur. Beaucoup de personnes l'ont accusé de système, et l'ont considéré comme le chef des Économistes. On a de lui quelques écrits sur la liberté du commerce des grains. Condorcet a publié des *Mémoires* sur la vie et les ouvrages de Turgot.

TURNÈBE (ADRIEN), savant professeur né aux Andelys, en 1512, un de ceux auxquels la France doit le bienfait de la renaissance des lettres, remplit au collége de France la chaire des Grecs, puis celle de philosophie grecque et latine, et dirigea l'imprimerie Royale pour les livres Grecs. Ses leçons formèrent les élèves les plus distingués, et la douceur de son caractère lui mérita d'illustres amis. Une maladie violente l'enleva, le 12 juin 1565. Ses ouvrages ont été recueillis en trois vol. in fol. Strasbourg, 1600.

TURPIN, moine de Saint-Denis, archevêque de Reims, mort l'an 760. On lui attribue le livre intitulé: *Historia et vita Caroli magni et Rollandi*; mais cette fable est l'ouvrage d'un moine du seizième siècle, qui a pris le nom de Jean Turpin. C'est de ce livre qu'on a tiré tous les contes qu'on a faits sur Roland et sur Charlemagne.

TYRANNION, grammairien, na-

tif d'Amis, dans le royaume de Pont. Tombé entre les mains de Lucullus, il fut conduit à Rome où Cicéron, dont il arrangea la bibliothèque, l'honora de son amitié. Il en fit une pour lui-même de plus de 30,000 volumes; sa passion pour les livres contribua beaucoup à la conservation des ouvrages d'Aristote. Il mourut fort vieux à Rome, où il avait ouvert une école de grammaire dans la maison même de Cicéron et du consentement de cet illustre orateur.

TYRTHÉE, poète grec, tint une école à Athènes et cultiva la poésie: il excellait à peindre et à célébrer la valeur guerrière, et florissait vers l'an 684 avant J.-C. Le peu qui nous reste de ses poésies a été inséré dans le recueil des poètes grecs de Platin. Ces fragmens de Tithée ont été traduits en vers français par Poinsinet de Sivry et par Firmin Didot. Son style est plein de force et de noblesse, il enflamma les Lacédémoniens qui accordèrent à Tyrthée le droit de bourgeoisie: il était mal fait, petit, boiteux et borgne.

U

UGOLIN (LE COMTE), seigneur de Pise, fut renommé pour sa bravoure. En 1288, Roger d'Ubaldemi, archevêque de Pise, mit en prison Ugolin, ses deux fils et ses deux neveux, fit fermer la tour, en jeta la clef dans l'Arno, et laissa ces malheureux périr de faim. Cette prison en prit le nom de *la tour de la faim*. Le Dante en a fait un des épisodes les plus vigoureusement tracés de son poëme de l'Enfer.

ULLOA (ANTONIO DE), né à Séville, le 12 janvier 1716, entra au service comme garde marine en 1733, prit à 19 ans, une part active à l'expédition savante dont l'objet était de déterminer la figure de la terre, interrompit ces travaux pour mettre en défense les côtes du Pérou, fut à son retour fait prisonnier par les Anglais, traité à Londres avec les plus grands égards et nommé membre de la société royale, parcourut une partie de l'Europe par l'ordre de son Roi, et s'appliqua au service de l'État et à l'utilité de sa nation. Elevé au grade de chef d'escadre, il eut le commandement de la flotte des Indes, prit possession de la Louisiane, visita les deux Amériques, y recueillit des matériaux précieux, fut sur la fin de sa vie, directeur général par intérim, ministre de la junte générale du commerce et des monnaies, et mourut dans l'île de Léon, le 3 juillet 1795 dans la 80e année de son âge. L'Espagne lui doit le premier cabinet d'histoire naturelle, et le premier laboratoire de métallurgie qu'elle ait possédés, la connaissance du platine et de ses propriétés, de l'électricité et du magnétisme artificiel, le perfectionnement de la gravure et de l'imprimerie, et le secret de fabriquer des draps comparables pour la finesse avec ceux des manufactures étrangères. Il était correspondant de l'académie des sciences de Paris, associé des académies de Stockholm et de Berlin. Son principal ouvrage est traduit en français sous ces titres : *Voyage historique de l'Amérique méridionale*, par Mauvillon, 2 vol. in-4, 1752.

ULPIEN (DOMITIUS ULPIANUS), célèbre jurisconsulte, devint préfet du prétoire sous le règne d'Alexandre Sévère, et persécuta sans relâche les chrétiens. Il fut tué par les soldats de la garde prétorienne, l'an 226.

URBAIN. Il y a eu huit papes de ce nom. Le 1er remonte à l'an 223, et le dernier date de 1623. Leur pontificat n'offre rien de bien important. On peut recourir pour plus de détails à l'histoire ecclésiastique de Fleury.

URFÉ (HONORÉ D'), comte et marquis, né à Marseille le 11 février 1567, mort en 1625. Aucun livre n'a eu plus de succès que son roman de l'Astrée, qui a fourni quelques pro-

verbes à la langue, et différens sujets à l'aiguille et au pinceau, mais qui est enfin tombé dans un oubli assez général, comme tous les ouvrages qui naissent avant que le génie d'une langue et le goût d'une nation soient parvenus à une certaine maturité. Les prétendus bergers de d'Urfé ne sont pas moins fardés que ceux de nos opéras, et c'est malheureusement à leur école que s'étaient formés les bergers de Fontenelle et de La Motte; aussi le genre pastoral est un de ceux où nous nous sommes le plus écartés de la nature.

URIE, officier de l'armée de David, mari de Bethsabée. David éperdument amoureux de la femme d'Urie qu'il avait vue dans le bain, écrivit à Joab qui faisait le siége de Réblath, d'exposer Urie dans les postes les plus périlleux, et de l'y faire tuer. Cet ordre cruel fut fidèlement exécuté.

URQUIJO (Marianno-Louis, chevalier d'), né dans la Vieille-Castille en 1788, élève du comte d'Aranda, voyagea très-jeune et avec fruit, parvint en 1798, au ministère des affaires étrangères, et mit tous ses soins à réformer les abus, à encourager l'industrie et les arts. — C'est lui qui ouvrit l'Amérique au baron de Humbolt, et le monde savant lui est redevable de l'illustre voyageur. Après avoir affranchi l'Espagne, à certains égards, de la dépendance du Vatican, réduit le pouvoir de l'inquisition, et réalisé, le premier en Europe, l'abolition de l'esclavage, il trouva un rival dans le favori Godoy, fut disgracié à la fin de 1800, renfermé dans les cachots de la citadelle de Pampelune, et pendant plusieurs années tenu au secret le plus rigoureux. Délivré par Ferdinand VII en 1808, il fit de vains efforts pour détourner ce prince de se rendre à Baionne. Il crut depuis devoir accepter les fonctions de ministre d'état, fut obligé de suivre le roi Joseph, fixa sa résidence à Paris en 1814, et mourut le 3 mai 1817.

URSINS (Anne-Marie de la Trimouille, épouse en secondes noces de Flavio des), femme de beaucoup d'esprit, et n'ayant pas moins d'ambition. *Camarera mayor* de la reine d'Espagne première femme de Philippe V, elle prit un tel empire sur leur esprits, que Louis XIV, craignant qu'elle n'engageât son petit-fils dans de fausses démarches, la fit renvoyer en 1704. Elle revint et eut plus de pouvoir que jamais. Philippe V ayant épousé en secondes noces Élisabeth Farnèse, celle-ci commença son règne en chassant la princesse des Ursins, qui mourut à Rome le 5 décembre 1722, à quatre-vingts ans passés. L'abbé Millot la venge des injures qui lui ont été prodiguées par quelques historiens. Cette femme ambitieuse, intrigante, forme un des plus piquans épisodes du règne de Philippe V. M. Alexandre Duval a publié dans ses œuvres une comédie en cinq actes et représentée en 1825, qui a pour titre : *La Princesse des Ursins*.

URSINS (Jean-Jouvenel ou Jouvenal des), un des plus grands magistrats dont la France s'honore, né vers 1360, à Troyes, signala de bonne heure ses talens au barreau de Paris. Choisi en 1388, pour remplir la charge de prévot des marchands, il mérita par son zèle pour le bien public, la confiance de Charles VI, et resta seul inébranlable dans son attachement au roi, au milieu des factions qui désolaient la France. Avocat général au parlement, il défendit avec fermeté les prérogatives de la couronne contre les prétentions de la cour de Rome. Lorsque Jean Sans-Peur fut maître de Paris, Juvénal délivra la famille royale des mains des Bourguignons, sauva le roi, et le dernier service qu'il rendit à la France fut de faire accepter au Dauphin les propositions de paix offertes par Jean Sans-Peur. Ce grand homme mourut le 1er avril 1431, président au parlement qui siégeait alors à Poitiers.—Ses deux fils, l'un né à Paris, en 1388, archevêque de Reims en 1449, mort le 14 juillet 1473, l'autre, né le 15 mars 1400, chancelier de France en 1445, mort le 23 juin 1473, soutinrent dignement la réputation de leur illustre père, et se montrèrent, comme lui propres à tous les emplois.

V

VACQUERIE (JEAN DE LA), premier président du parlement de Paris sous Louis XI, se fit admirer par sa probité, par sa fermeté, par son intrépidité à soutenir les intérêts du peuple, et son désintéressement. Il mourut en 1497.

VADÉ (JEAN-JOSEPH), né à Ham en janvier 1720, mort le 4 juillet 1757. Il n'a écrit que dans le genre grivois et dans le style des halles. C'est un burlesque très-inférieur à celui de Scarron; et Boileau, qui ne pouvait souffrir ce dernier, aurait eu bien plus d'antipathie encore pour Vadé. Il n'était cependant pas dépourvu de quelque esprit naturel. Un petit nombre de couplets assez piquans et quelques parodies agréables, prouvent qu'il aurait pu réussir quelquefois à divertir les honnêtes gens.

VAILLANT (JEAN-FOY), né le 24 mai 1632, mort le 23 octobre 1706. On doit à ce savant antiquaire plusieurs ouvrages remplis d'érudition, qui ont beaucoup servi à l'éclaircissement de l'histoire ancienne. Son fils eut comme lui la passion des médailles.

VAILLANT (SÉBASTIEN), né le 26 mai 1669, mort le 22 mai 1722, de l'Académie des sciences et directeur du jardin du roi, fut un habile médecin, et a beaucoup écrit sur la botanique.

VAILLANT (FRANÇOIS), né en 1753, à Paramaribo, dans la Guyane hollandaise, eut de bonne heure la passion des voyages. Après différentes courses en Europe, il choisit l'Afrique comme la partie de l'Europe la moins explorée. Arrivé au Cap de bonne Espérance, le 29 mars 1781, il tenta d'abord plusieurs excursions, et conçut le projet de traverser toute l'Afrique, s'avança dans des régions inconnues, et après avoir bravé des périls sans nombre, se vit obligé de renoncer à son entreprise. De retour en Europe en 1785, il rentra dans Paris, et s'occupa uniquement du soin de mettre ses collections en ordre, et de rédiger les journaux de ses voyages. Emprisonné en 1793, il ne dut la vie qu'à la chute de Robespierre. Retiré à la campagne, il y vécut près de trente ans, et mourut le 22 novembre 1824. Ses deux *Voyages dans l'intérieur de l'Afrique* ont été réimprimés, Paris (an XI) 1803, 3 vol, in-4°, 5 volumes in-8°, figures et cartes.

VAISETTE (DOM JOSEPH), savant bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né en 1685, à Gaillac, diocèse d'Alby, mourut à Paris le 10 avril 1756, à l'âge de 71 ans. Il mit 25 ans à écrire l'*Histoire générale du Languedoc*, Paris, 1730—45, in-fol., 5 vol., ouvrage savant, judicieux, exact et bien écrit.

VALENCE (CYRUS-MARIE-ALEXANDRE DE TIMBRUNE TIMBRONE, comte de), général français, né à Agen en 1757, entra au service en 1774, colonel en 1784, maréchal de camp en 1790, sous les ordres de Luckner, puis sous ceux de Dumouriez, lieutenant-général lors de l'affaire de Valmy, dans laquelle il commanda la réserve et fit preuve d'un grand courage, blessé à la bataille de Nerwinde, il quitta l'armée avec Dumouriez, fut mis hors la loi, rentra en France en 1801, fut nommé sénateur, et employé à l'armée d'Espagne, en Allemagne et en Russie, où il commandait une division de cavalerie sur la fin de 1813, après avoir fait ses efforts pour empêcher l'invasion des alliés, il revint à Paris, signa le 1er avril 1814, la déchéance de Buonaparte, fut nommé pair par le roi, cessa de l'être après la défaite de Waterloo, rentra dans cette chambre en 1819, se rangea dans le parti de l'opposition, sans s'y montrer d'une manière trop hostile, et mourut le 5 février 1820.

VALENCIENNES (PIERRE-HENRI),

paysagiste, né à Toulouse en 1750, entra dans l'école de Doyen, et consacra plus spécialement son pinceau au paysage. A son retour de Rome, où il s'était rendu pour perfectionner son talent, il ne tarda pas à être admis parmi les membres de l'académie de peinture, forma une école dont sortit la plupart des paysagistes dont la France s'honore maintenant, et mourut à Paris le 16 février 1819. Son *Traité de perspective et du paysage*, 2e édition, 1820, in-4, est un ouvrage vraiment classique.

VALENS (Flavius), empereur romain, fut associé à l'empire en 364 par son frère Valentinien, et eut l'Orient pour partage. Il fut brûlé vif dans une grange où il s'était retiré après avoir été battu par les Goths à la fameuse bataille d'Andrinople. C'était un prince timide, avare et cruel. Il avait régné 15 ans, et mourut à 50.

VALENS (Valérius), proconsul d'Achaïe, se fit reconnaître empereur dans la Macédoine, et se défit de Pison, envoyé contre lui avec une petite armée par Macrien. Lui-même fut tué par ses soldats en 261, après six semaines de règne.

VALENTINE, fille de Jean Galéas, duc de Milan, mourut le 5 décembre 1408, de douleur de n'avoir pu venger la mort de Louis de France, duc d'Orléans, son mari, assassiné par les ordres du duc de Bourgogne. M. Bouilly a mis Valentine sur la scène au théâtre royal de l'Opéra-Comique : la musique de Méhul en est fort belle.

VALENTINIEN I, II et III, empereurs d'Occident. Le premier s'éleva par son mérite et sa valeur, et fut salué empereur après la mort de Jovien en 364. Il vainquit les Germains et soumit divers peuples barbares; mais il fut violent et cruel. Il mourut dans un accès de colère le 17 novembre l'an 375. — Le deuxième, fils du précédent, né vers la fin de 371, fut proclamé empereur à Trèves aprè la mort de son père, et fut dépouillé de ses états par le tyran Maxime en 387 : il fut rétabli l'année suivante par Théodose, mais il ne régna pas long-temps. Arbogaste, à qui il avait confié le commandement de ses armées, se révolta et le fit étrangler le 15 mai 392, à l'âge de 20 ans. C'était un bon prince, et Théodose le Grand vengea sa mort. — Le troisième né à Ravenne le 3 juillet 419, fut couronné empereur en 425. Il épousa Eudoxie et confia d'abord toute l'autorité à Placidie sa mère. Cette grande princesse et le général Aétius retardèrent la perte de l'empire; mais Valentinien ayant tué de sa main cet illustre général, l'empire tomba dans une entière décadence et ne se releva jamais. Il fut assassiné lui-même, le 16 mars 455, à 36 ans, par ordre de Pétrone Maxime, dont il avait outragé la femme.

VALÈRE-MAXIME, historien latin. On a de lui un recueil en neuf livres, des actions et des paroles remarquables des Romains et des autres hommes illustres, dédié à Tibère. Son style n'est pas digne du temps où il vivait. Son discernement est souvent en défaut, et il se montre trop l'ami des choses extraordinaires. La meilleure traduction est celle de Binet, 2 vol. in-8°.

VALÉRIE, sœur du célèbre orateur Hortensius, devint la femme de Sylla le dictateur. — Une deuxième Valérie épousa le consul Camirinus, et, devenue veuve, resta fidèle à sa mémoire. Une troisième Valérie (Galéria), impératrice romaine, fille de Dioclétien et de Prisca, épouse de Galère-Maximin, devenue veuve, fut par ordre de l'ingrat et perfide Licinius, qui devait son élévation au père de cette malheureuse princesse, mise à mort avec sa fille, et jetée dans la mer, au commencement de l'année 315.

VALÉRIEN, empereur romain, proclamé l'an 253 de J.-C., associa à l'empire son fils Gallien, avec lequel il régna sept ans. Trahi par Marcien, un de ses généraux, il fut fait prisonnier par Sapor, roi de Perse, qui le traita avec la plus grande indignité, jusqu'à le faire servir de marche-pied lorsqu'il montait à cheval. On croit même qu'il le fit écorcher tout vif l'an 263, tradition qui paraît douteuse.

VALÉRIUS - PUBLICOLA, l'un des fondateurs de la république romaine, fut quatre fois consul, et mourut si pauvre qu'il fallut faire une quête pour fournir aux frais de ses funérailles. Il triompha avec Brutus de Tarquin et des Toscans, l'an 289 avant J. C.

VALÉRIUS CORVINUS MESSALA, fut consul avec Auguste, l'an 5 de J.-C. Il avait fait plusieurs ouvrages qui sont perdus.

VALÉRIUS CORVUS, tribun militaire dans l'armée de Camille, lorsque ce général poursuivait les Gaulois Sénonais qui avaient pillé et brûlé Rome, l'an 390 avant J.-C. Il fut six fois consul, une fois dictateur et mourut centénaire.

VALÉRIUS FLACCUS, poète latin, florissait sous le règne de Vespasien. Il a fait un poëme héroique du voyage des Argonautes. Son style est froid et languissant, et Martial, son ami, l'invite à suivre le barreau.

VALÉRIUS FLACCUS, fut consul avec Caton l'ancien, son ami; il remporta une victoire signalée sur les Gaulois, et fit abroger la loi Oppia, en faveur des dames romaines.

VALÉRIUS PUBLICOLA POTITUS, l'un des décemvirs, consul l'an 449 avant Jésus-Christ. Après l'extinction du décemvirat, il remporta une victoire sur les Volsques et les Èques.

VALÉRIUS SORANUS, poète latin du temps de Jules César, l'an 80 avant Jésus-Christ, fut mis à mort pour avoir professé des principes dangereux.

VALÉRIUS TORQUATUS, consul avec Paul-Emile, dans la guerre contre Pyrrhus, vers l'an 400 av. J.-C.

VALETTE (JEAN PARISOT de la), quarante-huitième grand-maître de l'ordre de Malte, né en 1494, élu le 21 août 1557, s'est immortalisé par sa défense contre Soliman. Les Turcs levèrent le siége, après avoir perdu plus de vingt mille hommes; après leur retraite, La Valette s'occupa du soin de mettre pour l'avenir la place en état de braver une nouvelle attaque, bâtit la cité Valette sur l'emplacement du fort Saint-Elme, détruit par les Turcs pendant le siége, rendit par ses travaux Malte impénétrable, et mourut le 21 août en 1568.

VALETTE (JEAN-LOUIS DE NOGARET DE LA) duc d'Epernon, favori de Henri III, qui le fit amiral de France. Ce fut un des seigneurs qui eurent le plus de part aux grands événemens des règnes de Henri III, Henri IV et Louis XIII. Il était d'une vanité et d'une ambition sans bornes; mais ses talens étaient au-dessous de ses prétentions, ainsi que cela se voit assez ordinairement.

VALETTE (LOUIS NOGARET de la), fameux cardinal, né le 8 février 1593, se détacha du parti de la reine Marie de Médicis pour s'engager dans celui du cardinal de Richelieu, qui lui donna les premiers emplois de la guerre, et l'envoya commander en Allemagne, en Franche-Comté, en Picardie et en Italie. Il mourut à Rivoli, le 28 septembre 1639, à 47 ans. Ses *mémoires* ont été imprimés en 2 vol. in-12.

VALETTE (SIMON), né en 1719, mort le 29 décembre 1801, dut un asile à Voltaire, auquel le récit de ses malheurs donna l'idée de son *Pauvre Diable*. On lui doit un poëme sur l'*Astronomie*, et un *Traité de trigonométrie sphérique*, approuvé par l'Académie des sciences.

VALLIÈRE (LOUISE-FRANÇOISE DE LA BEAUME LE BLANC duchesse de la), née en 1644, la seule des maîtresses de Louis XIV qui l'ait aimé pour lui-même. Elle se fit carmélite, et mourut le 6 juin 1710. Madame de Genlis a fait sur cette femme modeste, généreuse et sensible, un roman historique fort intéressant en 2 vol. in-12.

VALLIÈRE (JEAN-FLORENT de), général d'artillerie, de l'Académie des sciences, né à Paris le 7 septembre 1667, mort en 1759, avait eu part à soixante siéges et à dix grandes batailles. C'est à lui qu'on doit toutes les écoles et ces beaux établissemens qui ont donné à l'artillerie de France une si grande supériorité.

VALLIÈRE (JOSEPH-FLORENT marquis de), fils du précédent, né à

Paris le 22 juin 1717, lieutenant-général, de l'Academie des sciences, succéda à son père dans la direction générale des écoles d'artillerie, contribua, comme commandant en chef de son arme, au succès de plusieurs siéges et de plusieurs batailles, rendit les plus grands services, non-seulement à son pays, mais encore à l'Espagne et au royaume, vit son zèle et ses travaux récompensés par une disgrâce, ne reprit les fonctions de sa charge, sous le ministère de M. de Monteynard que pour épuiser ses forces par un excès de travail, et mourut le 10 janvier 1776.

VALMONT DE BOMARE (Jacques-Christophe), célèbre naturaliste, né à Rouen le 17 septembre 1731, mort le 24 août 1807. On lui doit un *Dictionnaire d'histoire naturelle* en 15 vol. in-8°, plusieurs fois réimprimé : c'est le premier qui ait été fait en ce genre : il a servi de base aux autres qui valent mieux, surtout celui en 50 vol. in-8° par une société de naturalistes.

VALOIS (Henri de), né à Paris le 10 septembre, mort le 7 mai 1676, historiographe de France, et l'un des plus savans hommes de son siècle. Son frère Adrien, né à Paris le 14 janvier 1607, lui fut adjoint dans la place d'historiographe, et mourut le 2 juillet 1692. Ses ouvrages les plus estimés sont: *Gesta Francorum* et *Notitia galliarum*. L'exactitude et l'érudition caractérisent cette histoire de France des premières races.

VANDERBOURG (Charles Boudens de), membre de la troisième classe de l'Institut, officier de marine avant la révolution; émigra, revint en France après le 18 brumaire, et se voua tout entier aux lettres. Il exerça les fonctions de censeur, et mourut à Paris au mois d'octobre 1827. On a de lui des traductions d'ouvrages allemands, mais il est surtout connu par la publication des *poésies* de Clotilde de Surville. Il a donné aussi une traduction d'Horace en vers français, 1812—13, 2 vol. in-8°, et a pris part à la rédaction de plusieurs journaux.

VAN-DYCK (Antoine), peintre célèbre, élève de Rubens, né à Anvers en 1599, mort en 1641. Il excellait dans le portrait. Un autre peintre de son nom, né à Amsterdam, et mort en 1758, réussissait aussi dans le portrait en petit.

VANIÈRE (Jacques), jésuite, né le 9 mars 1664, mort le 22 août 1739. L'ouvrage qui lui fait le plus d'honneur est son *Prædium rusticum*, poëme en seize chants dans le goût des *Géorgiques* de Virgile. Il a été traduit en français en 2 vol. in-12.

VANLOO (Carle), né à Nice en 1605, mort le 15 juillet 1765. Ses tableaux sont recommandables par l'exactitude du dessin, la suavité, la fraîcheur et le brillant du coloris. Il y a eu plusieurs peintres distingués du même nom et de la même famille, originaire de la Flandre.

VAN-OSTADE (Adrien), peintre et graveur, né à Lubeck en 1610 ; mort en 1685, rival de David Téniers, pour les danses villageoises, les intérieurs de fermes, de cabarets, etc. Il eut un frère peintre dans un autre genre.

VANSTABEL (Pierre-Jean), né à Dunkerque en 1742, passa de la marine marchande dans la marine royale en 1778, devint enseigne en 1784, eut plusieurs commandemens dont il s'acquitta avec autant d'activité que d'intelligence, fut élevé au grade de capitaine en 1742, ramena des États-Unis un convoi de 170 bâtimens de grains et de denrées coloniales, et entra dans le port de Brest sans en avoir perdu un seul et ayant pris onze vaisseaux à l'ennemi. Ce succès le couvrit de gloire, et lui valut le grade de contre-amiral. Il eut ensuite plusieurs autres commandemens, et en dernier lieu celui des forces navales dans les mers du nord. Il mourut en janvier 1797.

VAN-SWIETEN (Gérard), né à Leyde le 7 mai 1700, mort le 18 juin 1772. Il pratiquait en même temps qu'il enseignait. On a de ce fameux médecin des commentaires latins sur les aphorismes de Boerhaave. Il recula les bornes de la médecine par ce savant ouvrage.

VARILLAS (Antoine), né en

1624, mort le 9 juin 1696, historien peu estimé, parce qu'il s'est donné dans son histoire de France et ses autres ouvrages, les mêmes libertés qu'on pourrait se permettre dans un roman. Ses narrations cependant sont très-agréables, et il avait l'art de distribuer ses matières avec beaucoup d'intelligence. Il déshérita un de ses neveux parce qu'il ne savait pas l'orthographe. Il eut pour élève l'abbé de Saint Réal.

VARIUS, poète latin, ami de Virgile et d'Horace, eut part aux bontés de l'empereur Auguste qui le chargea de revoir l'Énéide, avec défense d'y rien ajouter. Il ne nous reste que des fragmens de ses tragédies.

VARRON (MARCUS TERENTIUS), né l'an 118 avant J.-C., mort l'an 28, fut surnommé le plus savant des Romains. Ses traités *de la langue latine* et *de re rustica*, sont ses seuls ouvrages parvenus jusqu'à nous; ils ont été traduits en français.

VARRON (MARCUS TERENTIUS), consul romain avec Paul Émile, perdit la bataille de Cannes contre Annibal, l'an 216 avant J.-C. On le remercia de n'avoir pas désespéré du salut de la république.

VARRON, poète latin sous Jules César. Il ne nous reste de lui que quelques fragmens.

VARUS (QUINTILIUS), proconsul romain. Battu complètement l'an 9 de J.-C. par Arminius, chef des Chérusques, il ne voulut pas survivre à sa défaite, et se perça de son épée. Auguste s'écriait dans sa douleur : Varus, rends-moi mes légions! — Un autre Varus (QUINT.), remporta une victoire signalée sur Magon, frère d'Annibal, l'an 203 av. J.-C.

VARUS (ALFENUS), fut consul et intime ami de Virgile, qui le chanta dans sa neuvième églogue; il l'était aussi de Catulle. Il jouissait d'une si grande estime chez les Romains, que des funérailles somptueuses lui furent faites aux frais du trésor public.

VASTHI, femme d'Assuérus, roi de Perse, que ce prince répudia pour épouser Esther.

VAUBAN. (Voyez PRESTRE DE VAUBAN.)

VAUCANSON (JACQUES DE), célèbre mécanicien, né à Grenoble le 24 février 1709, mort à Paris le 21 novembre 1782. Tout le monde a entendu parler de ses automates, de ses canards mécaniques qui mangeaient et digéraient; mais des travaux plus utiles sont ses moulins pour dévider la soie, ses métiers pour fabriquer des étoffes et sa chaîne sans fin.

VAUFRELAND (ACHILLE-VICTOR FORTUNÉ, vicomte de), maréchal de camp, commandeur la Légion-d'Honneur, né à Paris le 3 juin 1764, y est mort au commencement de mai 1832. Entré au service en 1790, il continua de servir sous la république et sous l'empire, et fut mis à la retraite en 1827, lorsqu'il comptait plus de 37 ans de service.

VAUGELAS (CLAUDE-FAVRE de), de l'Académie française, né à Bourg-en-Bresse en 1585, mort en février 1650, l'un des grammairiens qui ont le plus contribué à polir notre langue, et dont les remarques subsistent encore, et ont servi de base à ceux qui ont eu sur la grammaire des idées bien plus profondes, depuis Arnauld jusqu'à Dumarsais. Il eut un mérite plus grand : sa traduction de *Quinte-Curce*, très-estimée encore de nos jours, parut dix ans avant les fameuses lettres provinciales, et on y trouve peu d'expressions qui aient vieilli. Cet ouvrage fut le premier qu'on ait vu en France écrit avec une pureté continue.

VAUGUYON (ANTOINE-PAUL-JACQUES DE QUELEN, duc de la), né à Tonneins le 17 janvier 1706, lieutenant-général, chevalier commandeur des ordres du roi, se distingua dans les armées, à Rocoux, à Lawfeld, après avoir contribué au gain de la bataille de Fontenoy. Il mérite une place dans l'histoire, surtout comme gouverneur des quatre petits-fils de Louis XV, et mourut à Versailles, le 4 février 1772. — Le duc de la Vauguyon, lieutenant-général, pair de France, né en 1746, envoyé à 30 ans comme ambassadeur en Hollande, puis en 1784, ambassadeur en Espagne, rendit les plus

grands services dans ces deux ambassades, et s'y fit la réputation d'un habile négociateur. Il suivit Louis XVIII à Vérone, puis à Blankembourg, ne quitta ce prince que par les intrigues de sa petite cour, retourna en Espagne, y resta jusqu'en 1805, revint à la restauration prendre sa place dans la chambre des Pairs, y vota constamment en faveur des libertés légales, et mourut le 14 mars 1828.

VAUQUELIN (Louis-Nicolas), célèbre chimiste, né à Hébertot, bourg du Calvados, de parens pauvres, dut tout à son travail et à son infatigable persévérance. Élève et ami de Fourcroy, il se fit bientôt connaître, et devint successivement inspecteur des mines, membre de l'Académie des sciences et de l'Institut, chevalier des ordres de la Légion-d'Honneur et de Saint-Michel, professeur administrateur au muséum d'histoire naturelle, professeur à l'école royale de pharmacie, inspecteur général de la monnaie, professeur honoraire de la Faculté de médecine et du collége royal de France, membre de la société royale de Londres et de plusieurs autres sociétés savantes, etc., et enfin député du Calvados. Il n'est aucune partie de la chimie qu'il n'ait explorée, et sur laquelle ses travaux n'ait jeté un grand jour. Mais c'est surtout dans la chimie minérale que ces travaux sont nombreux et que ses découvertes sont importantes. Ce savant, non moins modeste qu'utile, est mort en 1830.

VAUVENARGUES (Luc CLAPIERS de), né le 6 août 1715, mort en 1747. Il fut l'ami de Voltaire. La solidité et la profondeur caractérisent son livre intitulé *Introduction à la connaissance de l'esprit humain*. On y trouve cependant quelques paradoxes et des réflexions qui, mal expliquées, peuvent devenir fort dangereuses; ce ne fut jamais l'intention du jeune auteur, dont on a publié les œuvres en 1797, en 2 vol. in-12.

VAUVILLIERS (Jean-François), né à Paris le 24 septembre 1737, professeur de grec au collége de France, mort à Saint-Pétersbourg le 23 juillet à 64 ans. On lui doit beaucoup d'ouvrages estimés par les hellénistes, parmi lesquels on cite un *Examen historique du gouvernement de Sparte* et la traduction entière de *Pindare*. Membre de la commune de Paris, à l'époque de la révolution, il déploya beaucoup de courage et de grands talens administratifs.

VÉGÈCE, auteur qui vivait au quatrième siècle, du temps de Valentinien, à qui il dédia ses institutions militaires; ouvrage dans lequel il traite d'une manière fort méthodique et très-exacte de tout ce qui concernait la milice romaine. Il est d'une latinité pure, et il a été traduit en français.

VELLÉDA ou VÉLÉDA, célèbre prophétesse de la nation des Bructères, vivait à peu près au milieu du 1er siècle de l'ère chrétienne, en 70, lorsque la Gaule, presque toute entière à la voix de Civilis se souleva contre Rome. Les premiers succès parurent justifier ses prophéties, et ajoutèrent à l'enthousiasme des Gaulois. Mais lorsque les discordes des armées eurent cessé à l'avénement de Vespasien, les Romains reprirent l'avantage. Alors son rôle changea, elle pacifia les Gaules aussi facilement qu'elle les avait soulevées à une époque postérieure : il paraît qu'elle appela de nouveau ses compatriotes à la liberté, car elle fut prise par Rutilius Gallus, et menée en triomphe à Rome. Depuis lors l'histoire ne fait plus mention d'elle.

VELLEIUS PATERCULUS, célèbre historien latin, florissait sous l'empereur Tibère. On a de lui un *Abrégé de l'histoire romaine*, depuis la défaite de Persée jusqu'à la sixième année de Tibère. On doit regretter la perte du reste. Cet auteur est inimitable dans ses portraits : il peint d'un seul trait. Il a écrit avec une finesse et un agrément difficiles à égaler, mais on peut lui reprocher d'avoir trop flatté Tibère et Séjan.

VELLY (Paul-François), né près de Fismes en Champagne, mort le 4 septembre 1759 à 48 ans. Il a su dans son *Histoire de France*, débrouiller, avec succès et d'une manière très-

intéressante, le chaos de nos premières races. Il remonte à la source de nos mœurs, de nos usages, de nos lois; enfin ce n'est pas seulement l'histoire du trône qu'il nous a donnée; mais celle de la nation. Son style pourrait être plus soigné, ses recherches plus exactes, sa critique plus profonde : peut-être aurait-on lieu de lui reprocher aussi de s'être un peu trop livré à l'esprit de système. Son histoire a été continuée par Villaret jusqu'au seizième volume.

VENDOME (César duc de), fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, né en juin 1594, mort le 22 octobre 1665, hérita du courage de son père.

VENDOME (Louis-Joseph, duc de), arrière-petit-fils de Henri IV, né le 1er juillet 1654, se distingua par ses exploits militaires, et mourut au milieu de ses victoires en 1712, le 11 juin, à Tignaros en Catalogne. C'était un général habile et souvent heureux. Voltaire en a fait un portrait brillant, et sa vie a été écrite par Bellerive. Philippe V lui dut de rester sur le trône d'Espagne. Un anonyme a publié récemment une brochure fort intéressante intitulée : *Vendôme en Espagne*.

VENTIDIUS-BASSUS, de muletier devint tribun du peuple, préteur, pontife, et enfin consul sous Jules César et Marc Antoine. Il vainquit les Parthes en trois grandes batailles l'an 38 av. J.-C., et en triompha. Sa mort fut un deuil pour Rome, et ses funérailles furent faites aux frais du trésor public.

VÉRAC (Charles-Olivier de St-George, marquis de), né en 1743 dans le Poitou, entra dès 1757 dans les mousquetaires, et fut blessé du même canon qui tua le duc d'Havré, son beau-père, ce qui le fit avancer au grade de colonel. Il débuta dans la carrière diplomatique en 1772, remplit avec succès plusieurs missions importantes, à la cour de Dannemarck, en Russie, en Hollande et en Suisse, émigra en 1791, rentra en France en 1801, fut fait lieutenant-général, fut mis à la retraite de ce grade en 1816, et mourut en novembre 1828.

VERCINGETORIX, célèb[re gé]néral gaulois, d'abord procla[mé roi] des Averniens, ensuite généra[l] de la ligue formée contre Cés[ar dans] les Gaules, l'an 53 avant J.-C.; [vaincu,] il fut conduit en triomphe à [Rome,] jeté dans un cachot et mis à [mort] l'an 47.

VERDIER (Suzanne-Al[lut, ma]dame), née à Montpellier le 1[.. jan]vier 1745, fixée dans la ville [d'Uzès] par son mariage avec un riche [négo]ciant de cette ville, y cultiva [no]blement le goût pour la littér[ature] qu'elle avait puisé dans la lectu[re des] ouvrages classiques de tous les [temps] et de tous les pays, et se fit, co[mme] poète, une réputation, qui fait [dési]rer le recueil complet de ses œ[uvres,] possédé par ses enfans. Simple, [mo]deste, bonne mère de famille, [cette] femme estimable passa sa vie [dans] l'exercice de la bienfaisance e[t de] toutes les vertus, et mourut à Uz[ès le] 27 février 1813.

VERGENNES (Charles Grav[ier,] comte de), ambassadeur à Const[an]tinople et en Suède, ministre [des] affaires étrangères, né à Dijon [le] 28 décembre. Il fit le traité de [paix] de 1783, et le traité de comme[rce] avec la Russie. Il mourut à Vers[ail]les, le 13 février 1787 à 68 ans, a[vec] la réputation d'un habile *négociate[ur].*

VERGIER (Jacques), né à Ly[on] le 3 janvier 1655, assassiné à P[aris] le 23 août 1720; imitateur natur[el] mais faible des contes de La F[on]taine, et plus libre que son modè[le,] ce poète était de très-bonne comp[a]gnie. Souvent animé par le vin et [par] le plaisir, il faisait à table des pa[ro]dies très-piquantes des meilleurs a[irs] de nos operas; c'était un philos[o]phe aimable, un homme de socié[té] qui avait de l'agrément et de l'at[ti]cisme dans l'esprit. Ses œuvres [ont] été réunies en 2 vol. in-12.

VERGINIUS RUFUS (Lucius), né dans les environs de Côme, l'[an] 14 de J.-C., parvint par ses tale[nts] militaires au premier rang de l'armé[e] sous le règne de Néron. Comma[n]dant les légions de Germanie, il vain[]quit Vindex, refusa l'empire plu[]sieurs fois, et brava, même au péri[l]

de sa vie, dit un historien, plus de dangers pour éviter la puissance souveraine, que l'ambition n'en affronte pour l'obtenir. Il vécut ensuite dans la retraite, sous Vespasien, Titus et Domitien, honoré des bons empereurs, souffert des mauvais, et ne s'occupant que de littérature. Rappelé par son ami Nerva, il fut consul pour la troisième fois en l'an 85 de la république (97 de J.-C.); il mourut la même année à l'âge de 84 ans, fut enterré avec pompe aux dépens du trésor public, et son éloge funèbre fut prononcé par Tacite, qui lui avait été substitué dans le consulat.

VERGNIAUD (P.-V.), avocat de Bordeaux, né à Limoges en 1759, fut membre de la première assemblée législative et de la Convention, où il se distingua par son éloquence. Proscrit au 31 mai 1793 il fut décapité le 31 octobre suivant.

VERNET (Jacob), né à Genève le 29 août 1698, mort le 26 mars 1789, l'un des hommes les plus modestes et en même temps un des plus judicieux critiques et des savans littérateurs qui aient honoré sa patrie. Ses *Dialogues socratiques* sont écrits avec une pureté remarquable dans un étranger et remplis d'intérêt. Ses *Lettres critiques*, sous le nom d'un voyageur anglais, ne lui firent pas moins d'honneur. Il reçut en Italie et en France un accueil distingué des hommes du premier mérite. Montesquieu le connut à Rome, se lia avec lui de la plus tendre amitié, et lui adressa plusieurs années après son manuscrit de *l'Esprit des lois*; c'est à ses soins qu'est due la première édition de cet ouvrage.

VERNET (Joseph), célèbre peintre de marines, né en Provence en 1714, mort à Paris en 1789. Ses paysages sont aussi fort estimés. Son fils et son petit-fils, encore vivans, ont hérité de ses talens, et se distinguent dans d'autres genres; ce sont trois générations de bons peintres.

VÉRONÈSE (Paul), peintre. Voy. Caliari.

VERRÈS (C. Licinius), préteur en Sicile; il fut accusé de concussions l'an 82 avant J.-C. Cicéron fit alors contre lui ces belles harangues qui sont nommées *Verrines*, et que nous avons. Verrès s'exila lui-même sans attendre sa condamnation, en emportant de grandes richesses.

VERRI (le comte Alexandre), né à Milan en 1741, mort le 23 septembre 1816, vivait comme son frère Pierre Verri, dans la société de Carli, de Frisi, de Beccaria, avec lesquels il publia, sous le titre du *Café*, une feuille périodique qui eut du succès. Son principal ouvrage, *les nuits romaines au tombeau des Scipions*, a été traduit en français par M. Lestrade, 3e édition, Paris, 1826, 2 vol. in-8°, grav.

VERTOT D'AUBEUF (René Aubert de), né en Normandie le 25 novembre 1655, mort le 15 juin 1735. Ses *Révolutions de Portugal*, celles de *Suède*, et surtout ses *Révolutions romaines* font regretter qu'il n'ait pas écrit l'histoire de France; il était digne de cette glorieuse et difficile entreprise. Son style a la majesté, l'élégance, l'agrément et le feu nécessaire à un excellent historien. Le seul reproche qu'on ait à lui faire, c'est d'avoir embelli quelquefois ses récits aux dépens de la vérité, surtout dans son *Histoire de Malte*; son fameux mot, *mon siége est fait* est devenu proverbe; mais il ne défigure du moins la vérité ni par le goût puéril des antithèses, ni par une vaine ostentation de maximes sentencieuses et philosophiques, ni enfin par cette manière d'écrire, tranchante, brusque et hachée, qui réunit l'obscurité à la sécheresse, et qui est aussi fatigante pour le lecteur que contraire à la dignité de l'histoire.

VÉRUS (Lucius-Céionius Commodus), empereur romain, né à Rome le 15 décemdre 130. Marc-Aurèle l'adopta à l'âge de sept ans, et plus tard lui donna sa fille Lucile en mariage en l'associant à l'empire, quoiqu'il ne pût ignorer ses mauvaises qualités. C'était, sous un air grave et sévère, un homme adonné à toutes sortes de débauches et de déréglemens; Marc-Aurèle resta seul chargé du poids des affaires. Vérus mourut d'apoplexie l'an 169, à 36 ans.

VÉSALE (ANDRÉ), né à Bruxelles en 1514, regardé comme le créateur de l'anatomie humaine, dut à sa réputation d'être premier médecin de Charles-Quint, l'accompagna dans tous ses voyages, et passa au service de Philippe II. Au milieu de sa gloire et de sa prospérité : il fut accusé d'avoir disséqué un homme vivant ; cette calomnie, répandue par les moines espagnols, fut avidement accueillie par l'inquisition, qui demanda sa mort. A la prière de Philippe II, la peine fut commuée en un pèlerinage à la Terre-Sainte. Vésale, à son retour de ce périlleux voyage, fut jeté par la tempête sur les côtes de l'île de Zantes, où il mourut de faim, le 15 octobre 1564. L'édition la plus complète de sa grande anatomie, a été publiée à Leyde par Boërhaave et Albinus, en 2 vol. in-folio avec figures.

VESPASIEN (TITUS FLAVIUS), empereur romain, né d'une famille obscure, l'an 8 ou 9 de J.-C. Il parvint, par sa valeur, sa prudence, et surtout par le crédit de Narcisse, aux premières charges de l'état. Vitellius étant mort, il fut salué empereur par son armée l'an 69 de J.-C. Son premier soin fut de rétablir l'ordre parmi les gens de guerre, et d'opérer des réformes dans tous les ordres de l'état. Il avait beaucoup d'égards pour les savans utiles, et récompensait généreusement ceux qui faisaient des découvertes, ou qui perfectionnaient les arts mécaniques, aussi précieux à ses yeux que les arts libéraux. Il mourut l'an 79 de J.-C. à soixante-neuf ans. Sous son règne l'empire fut aussi florissant au dehors qu'au dedans, mais ses grandes qualités furent ternies par son avarice et sa conduite cruelle envers la femme et les enfans de *Sabinus*.

VÉTRONIUS TURINUS, courtisan de l'empereur Alexandre Sévère, vendait un crédit qu'il n'avait pas ; le prince ordonna qu'il fût attaché à un poteau qu'autour de lui on allumât du foin et du bois vert, tandis qu'un hérault crierait : le vendeur de fumée est puni par la fumée. Ce malheureux finit ainsi ses jours l'an 210.

VÉTURIE. Voyez CORIOLAN et VOLUMNIE.

VIAL DU CLAIRBOIS (HONORÉ-SÉBASTIEN), directeur de l'école des ingénieurs de vaisseaux, et chef du génie maritime à Brest, né à Paris le 27 mars 1733, dut tous ses grades à ses talens et à ses services, ne quitta l'exercice de ses emplois qu'en 1810, lorsque son âge et ses fatigues l'y forcèrent, et mourut à Brest le 20 décembre 1816.

VICO (JEAN-BAPTISTE), jurisconsulte, philosophe, historien et critique, né en 1668, à Naples, professa 40 ans la rhétorique à l'université de cette ville, passa sa vie dans la médiocrité et la dépendance, n'obtint le titre d'historiographe du roi de Naples que peu de temps avant sa mort, arrivée à Naples en 1744, fut encore longtemps aussi ignoré que pendant sa vie. L'ouvrage dans lequel il a résumé ses importantes méditations, et qui a fondé sa tardive célébrité, est intitulé: *Cinque libri de principi d'una scienza nuova d'intorno a la natura delle nazioni*. La dernière réimpression est de 1811 et 1816, Naples. Il a été traduit en français par Michelet, sous le titre de *Principes de la philosophie de l'histoire*, Paris, J. Renouard, 1827, in-8.

VICQ D'AZIR (FÉLIX), médecin et anatomiste, né à Valognes en 1748, mort le 20 juin 1794. Il fut l'un des fondateurs de la société de médecine, et y prononça des *éloges* qui lui firent une si grande réputation que l'académie française l'appela dans son sein à la place de Buffon. Il était déjà membre de l'académie des sciences, et s'était distingué par ses écrits sur l'anatomie et la physiologie.

VICTOR. Il y a eu trois papes de ce nom. Le premier remonte à l'an 193, et le dernier à l'an 1086.

VICTOR-AMÉDÉE II, duc de Savoie et premier roi de Sardaigne, né le 14 mai 1666, mourut le 31 octobre 1732. Louis XIV lui fournit des secours contre les Vaudois qui troublaient ses états : il se brouilla ensuite avec la France. Catinat le battit et lui enleva toute la Savoie. Victor prit quelques places dans le Dau-

phiné, fut encore défait et obligé de faire la paix en 1696. Il se déclara de nouveau contre la France en 1701; il aurait perdu ses états si le prince Eugène ne fût venu à son secours. Lassé des affaires et de lui-même, il abdiqua la couronne en 1730; mais il s'en répentit bientôt après: il voulut la recouvrer; le conseil s'y opposa. C'était un habile politique et un guerrier plein de courage; mais il fit des fautes graves comme prince et comme général.

VICTORIN, associé à l'empire l'an 265 par Posthume, tyran des Gaules: il fut poignardé en 268 par un greffier nommé Atticius, dont il avait outragé la femme.

VICTORINE, mère du précédent, fut l'héroïne de l'Occident. Ses légions qu'elle commandait elle-même, lui donnèrent le titre de *Mère des armées*. Gallien n'eut point d'ennemi plus redoutable. Elle mourut l'an 268.

VIDA (Marc-Jérome), né à Crémone en 1470, mort le 27 septembre 1566. On doit à cet évêque d'Albe *une poétique* que son imagination riante, un style léger et facile, rendent fort agréable. On y trouve en outre des détails pleins de justesse et de goût sur les études du poète, sur son travail et sur les modèles qu'il doit suivre. On a encore de lui un poëme *sur les vers à soie* et un autre *sur les échecs*. Ses poésies ont été recueillies en 2 vol. in-8°.

VIEL (Charles-François), architecte, né à Paris le 21 juin 1745, mot dans la même ville le prémier décembre 1819, élève de Chalgrin, fut pendant 40 ans l'architecte des hospices de la capitale. On lui doit des constructions justement estimées, le Mont de piété, l'hôpital Cochin, l'établissement de la pharmacie centrale dans le bâtiment des Miramiones, le grand bâtiment de la Pitié, le grand amphithéâtre de l'Hôtel-Dieu, le grand égoût de Bicêtre, ouvrage comparable aux plus fameux travaux des Romains, etc., etc. S'il fut habile artiste, ses œuvres prouvent qu'il sût parler de son art en homme de lettres.

VIEN (Joseph-Marie), né à Montpellier le 18 juin 1716, mort à Paris le 27 mars 1809. Ses beaux tableaux sont connus et admirés de tout le monde. MM. David, Vincent, Taillasson, Monsiau, Le Monnier, sont sortis de son école. On le regarde comme le restaurateur de l'école française.

VIEUX DE LA MONTAGNE, roi de cette bande d'assassins ou Ismaliens qui abandonnèrent la secte fondée en Perse par Hassan, et vinrent s'établir en Syrie dans des châteaux inaccessibles au milieu des rochers et des montagnes, vers 1257 de J.-C.

VIGÉE (Louis-Jean-Baptiste-Etienne), né le 2 décembre 1758, mort le 7 août 1820. Ses *poésies fugitives* renferment quelques jolis morceaux, tels que *ma Journée* et *mes Visites*. On lui doit aussi quelques comédies agréables. Il lisait fort bien et avait obtenu de la réputation pour les lectures publiques. Il eut trop souvent le malheur en *poésie* de suivre les traces de Dorat.

VIGNOLE (Jacques Barozzio), architecte célèbre, moins connu sous son véritable nom que sous celui de *Vignole*, petite ville du duché de Modène, où il naquit en 1507, acquit une grande réputation, et fut chargé des travaux de l'église de Saint-Pierre, après la mort de Michel-Ange. Son chef-d'œuvre est le château de Capra-Rosa. Son *Traité des cinq ordres* devint aussitôt sur cet art la règle universelle, et est encore aujourd'hui le rudiment des premières études de l'architecture. Son *Traité de Perspective* est devenu classique. Il mourut en 1573, et fut enterré en grande pompe au Panthéon.

VILLARET (Claude), né à Paris en 1715, mort en février 1766. Il a continué l'histoire de France de l'abbé Velly; mais il n'a pas, comme son modèle, l'art de fondre les recherches dans la narration. Il est oratoire et diffus; son principal mérite est l'impartialité. On a encore de lui des *Considérations sur l'art du théâtre* et l'*Esprit de Voltaire*.

VILLARS (Louis-Hector, duc de), maréchal de France, né à Moulins

en 1653, mort à Turin le 17 juin 1734, fut un des plus grands généraux de son siècle, et l'un des plus heureux qui aient commandé depuis long-temps. C'était un homme plein d'audace et de confiance, et d'un génie fait pour la guerre; on lui reproche seulement de n'avoir pas eu une modestie digne de sa valeur; on doit lui pardonner, il sauva la France à Denain. On a des *Mémoires* de lui, et Anquetil a écrit sa vie en 4 volumes in-12.

VILLLETERQUE (Alexandre-Louis), né le 31 juillet 1759, mort le 8 avril 1811. On doit à ce journaliste les *Lettres athéniennes* et les *Veillées philosophiques*. Il avait de la sensibilité et du talent.

VILLETTE (Charles DESJARDINS marquis de), né à Paris le 4 décembre 1736, mort le 9 juillet 1793, est connu par quelques jolis vers, par les éloges de Charles V, de Henri IV et des lettres sur les principaux événemens de la révolution. C'est chez lui que Voltaire mourut lorsqu'il vint à Paris en 1778.

VILLETTE (Reine-Philiberte ROUPH DE VARICOURT, marquise de), née à Pougny le 3 juin 1757, douée d'une beauté rare et d'un caractère plus séduisant encore; fut introduite par madame Denys chez Voltaire avec qui sa famille eut long-temps des rapports de bon voisinage. Ce fut à Ferney qu'elle vit M. de Villette, et ce fut sous les auspices de Voltaire qu'elle l'épousa. Grâce au contraste qu'offraient sa conduite et les mœurs de son époux, elle obtint et mérita l'estime publique, justifia le surnom de *belle et bonne* que Voltaire lui avait donné, vécut après la mort de son mari dans un petit cercle d'amis, passa le reste de sa vie dans l'exercice de la bienfaisance, et mourut à Paris le 13 novembre 1822.

VILLIERS DE L'ILE ADAM, 43e grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, né en 1464, défendit, en 1522, pendant six mois contre les Turcs l'île de Rhodes avec un courage héroïque; mais il fut obligé de capituler. Le vainqueur, plein d'estime pour sa valeur, lui fit les offres les plus flatteuses pour l'attirer à son service, mais il préféra les intérêts de son ordre à sa fortune. Après qu'il eut erré pendant huit ans avec ses chevaliers, sans retraite assurée, Charles-Quint lui donna l'île de Malte, où il mourut le 21 août 1534. C'est depuis ce temps que les chevaliers de cet ordre ont pris le nom de chevaliers de Malte. — Un maréchal de France de ce nom, tué dans une sédition en 1437, au service de Charles VII, facilita la réduction de Paris.

VILLOISON (Jean-Baptiste d'ANSSE de), célèbre helléniste, né à Corbeil le 5 mars 1750, passionné de bonne heure pour la langue grecque, entra par dispense d'âge, en 1772, à l'académie des inscriptions, et devint bientôt le correspondant de la plupart des académies de l'Europe. Il voyagea en Allemagne, en Hollande, en Italie, dans le but de faire des recherches philologiques, se lia avec les savans de ces divers pays. En 1785, il suivit M. de Choiseul-Gouffier à Constantinople, parcourut les îles de la Grèce; mais ses découvertes ne répondirent point à son attente. La révolution l'empêcha d'accomplir divers projets littéraires. Une chaire de grec ancien et moderne, au collége de France, fut créée pour lui; mais sa mort, arrivée le 26 avril 1805, ne lui permit pas d'en prendre possession. Un de ses principaux ouvrages est une édition de l'*Iliade* avec des notices, un des plus beaux présens que l'érudition ait faits aux lettres.

VINCENT (François-André), peintre célèbre, membre de l'institut de France, né à Paris le 3 décembre 1746, mort le 3 août 1816. Il balança les succès de David dans l'atelier de M. Vien, et fut porté en triomphe par ses camarades pour son beau tableau de *Germanicus*. Les belles compositions qu'on doit à son pinceau seraient trop longues à citer. Il est sorti de son école un grand nombre de peintres célèbres parmi lesquels on remarque M. Gros.

VINCENT DE PAUL, né le 24 avril 1576, de parens obscurs, mort

le 27 septembre 1660. Clément XII le canonisa en 1737. C'est le plus grand homme de son siècle et peut-être de toute la chrétienté. Il possédait toutes les vertus et surtout celle de la charité au suprême degré. Sa vie tout entière fut consacrée à secourir les malheureux. Il n'avait aucune fortune, et cependant il a plus foudé d'établissemens utiles, que les monarques les plus opulens et les plus portés à faire le bien. On lui doit l'institution des Lazaristes, des filles de charité destinées à soigner les malades, l'hôpital des Enfans trouvés, ceux de Bicêtre, de la Salpétrière, de la Pitié, à Paris, celui de Marseille pour les forçats, de Sainte-Reine pour les pélerins, du Nom-de-Jésus pour les vieillards. Son zèle suffisait à tout, sa charité était une sorte de providence; quelques paroles de sa bouche amollissaient les cœurs les plus durs, les rendaient sensibles aux maux des infortunés, et attiraient dans ses mains des sommes immenses qui ne furent jamais mieux employées. Mais sa charité ne se bornait pas à secourir les malheureux du produit des aumônes qu'il recevait; il poussa l'héroïsme jusqu'à se charger des fers d'un malheureux père de famille condamné aux galères, qu'il trouva inconsolable d'avoir laissé sa femme et ses enfans dans la plus profonde misère. Il porta ses fers plusieurs années; après ce trait unique dans les annales de la charité et de la philantropie, il mérite d'être cité comme le premier véritable philosophe français. Le cardinal Maury a publié un panégyrique de lui plein de feu et d'éloquence, et le vertueux Louis XVI ordonna d'ériger une statue à saint Vincent de Paul, comme à l'un des plus illustres bienfaiteurs de l'humanité.

VINCI (Léonard de), peintre célèbre, né près de Florence en 1452, mort le 2 mai 1519. Il donnait un tel fini à ses tableaux qu'ils en devenaient quelques fois secs; mais il excellait à donner à chaque chose le caractère qui lui convenait. Son coloris est faible, et ses carnations sont d'un rouge de lie. François Ier le visita dans sa dernière maladie, et Vinci mourut dans ses bras. On a de lui un *Traité de la peinture* fort estimé, et dont il existe plusieurs traductions.

VIOTTI (Jean-Baptiste), célèbre violoniste, né à Fontanéto, près de Turin, en 1755, parcourut à 22 ans, avec son maître Pugnani, presque toutes les cours de l'Europe, parut avec éclat, en 1782, au concert spirituel, perdit sa fortune dans l'entreprise de l'opéra Italien, partit pour Londres en 1792, fit trois voyages en France, en 1802, 1814 et 1818, y fut accueilli chaque fois avec enthousiasme, et pour s'y fixer accepta la direction de l'académie royale de musique, dont le poids trop fatigant l'accabla. Il mourut en 1824, pendant un voyage en Angleterre. On dit avec raison que sa plus grande gloire avait été d'exercer sur l'école moderne d'exécution musicale, la même influence que David sur tous les grands peintres de l'époque. La bonté de son cœur égalait la supériorité de son génie.

VIRGILE (Publius-Virgilius-Maro), surnommé *le prince des poëtes latins*, né près de Mantoue le 15 octobre de l'an 70 avant J.-C., d'un potier de terre, d'autres disent d'un boulanger; mort à Brindes en Calabre, l'an 19 de J.-C., le 22 septembre à cinquante-un ans. Il composa ses *Églogues* à l'imitation de Théocrite, ses *Géorgiques*, le plus parfait de ses ouvrages, à l'imitation d'Hésiode, et l'*Énéide*, à l'imitation d'Homère. Ce qui lui appartient en entier, c'est son style enchanteur, sa grâce et son exquise sensibilité; c'est le Racine des Latins. Il n'eut pas le temps de mettre la dernière main à son *Énéide* à laquelle il travailla pendant onze ans. C'est un des poëtes de l'antiquité le plus ami des bonnes mœurs; il fut l'ami de l'empereur Auguste et de Mécène. M. Delille a été surnommé le Virgile français pour ses belles traductions en vers du Virgile latin.

VIRGINIE, jeune Romaine, célèbre dans l'histoire. Appius Claudius, l'un des décemvirs, en étant devenu amoureux, ordonna qu'elle

serait remise à Claudius son perfide confident. Virginius, son père, centurion de l'armée romaine, pour lui sauver le déshonneur, lui enfonça un couteau dans le cœur. Rome indignée se souleva : Appius ayant été arrêté se tua dans sa prison : ce crime fit abolir les décemvirs l'an 409 av. J.-C. Ce sujet a souvent été mis sur la scène ; la tragédie de La Harpe n'est pas restée au théâtre. M. Désaugiers l'aîné vient tout récemment de traiter ce sujet en tragédie lyrique, avec toute la simplicité antique, un grand talent et un rare bonheur.

VIRIATUS, simple soldat lusitanien, réunissait au talent d'un général, l'âme d'un héros. Rome lui opposa Quintus Fabius Æmilianus, frère du jeune Scipion : il n'obtint sur lui aucun avantage, ainsi que Servilianus qui fut forcé de faire la paix. Viriatus fut reconnu l'ami et l'allié du peuple Romain. Bientôt le traité fut rompu, et Quintus Servilius Cépion désespérant de vaincre Viriatus, le fit assassiner l'an 140 avant J.-C.

VISCONTI (Ennius-Quirinus), né à Rome le 1er novembre 1751, savant archéologue, commença sa réputation par la publication du 2e volume du Musée Pio-Clementin, dont le premier, auquel il avait eu grande part, avait été publié par son père, et dont il publia depuis les cinq suivans. Les événemens politiques n'interrompirent pas entièrement ses travaux de prédilection. Ministre de l'intérieur de la république lors de l'invasion de Rome par les Français, puis devenu l'un des cinq membres du gouvernement consulaire, il déploya dans ce poste autant de fermeté que de modération. Obligé de fuir devant les troupes napolitaines, il atteignit avec peine les côtes de la France ; devancé par sa renommée, il fut, sans l'avoir demandé, nommé l'un des administrateurs du musée des antiques, professeur d'archéologie, et membre de la 4e classe de l'institut. Il dirigea l'entreprise de la magnifique collection de l'*Iconographie grecque et romaine*, fut appelé en 1817 à Londres pour faire l'estimation des sculptures du Parthénon, transportées d'Athènes par lord Elgin, et mourut épuisé de travaux le 7 février 1818.

VITELLIUS (Aulus), fut proclamé empereur romain presque en même temps qu'Othon, l'an 69 de Jésus-Christ. Il se fit détester par son intempérance et ses cruautés. Il fut mis en pièces par ses soldats, puis traîné dans le Tibre par le peuple, la cinquantième année de son âge, après un règne de huit mois. Il plut à Caligula, à Claude et à Néron ; c'est peindre son âme tout entière. C'est lui qui disait que l'odeur d'un ennemi mort ne sentait jamais mauvais.

VITRUVE, célèbre architecte romain, florissait sous Auguste, auquel il dédia son *Traité d'architecture*, le seul de ce genre qui nous soit venu des anciens, et dont la meilleure édition est celle de Shneider, Leipzig, 1808, 3 vol. in-8°. Il éprouva les libéralités de cet empereur.

VIVIANI (Vincent), l'un des plus grands géomètres du 17e siècle, né à Florence le 5 avril 1622, élève de Galilée et de Torricelli, comblé de bienfaits par les Médicis, inscrit par Colbert sur la liste des savans étrangers pensionnés par Louis XIV, de la société royale de Londres, admis en 1699 à l'académie des sciences de Paris, classe des associés étrangers, mourut à Florence en 1703, comblé d'honneurs et de gloire.

VOISENON (Claude-Henri de Fusée de), né le 8 janvier 1708, mort le 22 novembre 1775, de l'académie française. Son esprit était plutôt celui que donne l'usage du monde, que l'esprit solide et cultivé d'un homme de lettres. Des saillies, des gentillesses, des mignardises, un ton goguenard et souvent précieux, tel était dans la société le mérite essentiel de l'abbé Voisenon. On a de lui des romans, des contes, des comédies, quelques poésies fugitives ; mais sa réputation littéraire n'est pas moins fluette que sa complexion, et

ressemblait parfaitement à sa petite santé. C'est à tort qu'on lui attribuait les ouvrages de Favart, rien n'était plus opposé au caractère de l'esprit de Voisenon que les grâces naïves de Favart. Sa comédie de *la Coquette fixée* n'est pas sans mérite.

VOISIN (connue sous le nom de la), célèbre empoisonneuse dont parle madame de Sévigné. Elle fut brûlée vive le 22 juillet 1680.

VOITURE (VINCENT), né à Amiens en 1568 d'un marchand de vin, mort en 1648. On recommande encore aux jeunes gens la lecture des *lettres de Voiture*, sans penser qu'il n'est pas d'ouvrage plus capable de leur gâter le goût. Elles étincellent à la vérité de traits d'esprit, mais en général elles sont défigurées par des pointes et des jeux de mots continuels. On devrait du moins en faire un choix, et en effet on pourrait en trouver une vingtaine qui seraient dignes de servir de modèle à l'enjouement et à la familiarité épistolaires. On trouve dans Voiture quelques poésies de très-bon goût, entre autres une épître pleine de grâces, adressée au grand Condé. On y remarque surtout avec plaisir cette familiarité décente et noble qu'un homme de lettres qui a de l'usage, peut prendre même avec un grand prince. Depuis Voiture personne n'a mieux saisi ces convenances délicates que Voltaire.

VOLCATIUS EPIDIUS, grammairien de Rome, qui compta parmi ses disciples Marc Antoine et Auguste. Ses ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous. Ce fut le premier affranchi qui fut historien; il avait écrit la vie de Pompée le Grand et de son père.

VOLTA (ALEXANDRE), physicien célèbre par l'importance de ses découvertes, né à Côme en 1745, professa pendant trente ans la physique à l'université de Pavie. La passion des découvertes chimiques le conduisit, par une suite non-interrompue d'expériences ingénieuses, à la construction de l'*électrophore perpétuel*, et en 1782, à l'appareil beaucoup plus important du *conducteur*. Mais son grand titre à l'immortalité est son admirable invention de la *pile* (colonne électrique ou appareil électromoteur), dont d'immenses conséquences ont résulté pour les sciences. Appelé à Paris par Buonaparte, admis au nombre des associés étrangers de l'Institut, il conserva, même après les événemens de 1814, les honneurs que lui avaient mérités ses grandes découvertes, et mourut le 6 mars 1826.

VOLTAIRE (FRANÇOIS-MARIE AROUET de), né à Paris (d'autres disent à Chatenay près Paris), le 20 février 1694, y mourut le 30 mai 1778. Les nations voisines s'enorgueillissaient de leurs poëmes épiques, tandis que nous n'avions rien à leur opposer en ce genre; Voltaire a vengé l'honneur de la France par son immortelle *Henriade*; c'est disputer contre la gloire de la patrie que de chercher à lui dérober la sienne: le choix de son sujet est heureux, et il a été traité par lui aussi bien qu'il pouvait l'être avec le génie de notre langue et le caractère de notre nation. On sait qu'il n'a pas moins brillé dans la carrière de l'Arioste que dans celle du Tasse, et cette riche fécondité a peu d'exemples, même parmi les anciens. La perte des Corneille et des Racine semblait irréparable pour la scène française; Voltaire, fit à 19 ans sa tragédie d'Œdipe, et ces grands hommes eurent un successeur; il était réservé à cet écrivain célèbre de parvenir tout-à-coup à la maturité du génie. Son théâtre l'emporte par la variété sur tous ceux que nous connaissons: on trouve dans le style de *Brutus* et de la *Mort de César* la manière de Corneille perfectionnée; celle de Racine ne pouvait être qu'égalée. La muse tragique n'inspira rien à Crébillon de plus mâle et de plus tragique que le quatrième acte de *Mahomet*; il s'est approprié les genres différens des poètes qui l'ont devancé, mais dans ses chefs-d'œuvre d'*Alzire* et de *Mahomet* il est Voltaire tout seul. Ce qui distingue surtout son théâtre, ce sont les grandes vues morales et les sentimens d'humanité dont il est rempli. Il a su ménager cet appareil de spec-

tacle dont il a le premier orné la scène, de manière qu'il n'est qu'un accessoire à l'art, et que le tableau n'est jamais sacrifié à la bordure. Après avoir célébré Henri IV en poète, il a été le digne historien de Louis XIV, celui de Charles XII et de Pierre-le-Grand. On lui doit de nouvelles vues sur l'histoire : c'est moins celle des souverains, qu'à son son exemple on nous donne aujourd'hui, que celle des nations, de leur caractère, de leurs mœurs, de leurs usages et surtout celle de l'esprit humain. Ce sont ces vues qui l'ont dirigé dans son *Essai sur l'histoire générale*. N'oublions pas qu'aucun homme de lettres n'a possédé comme lui le double talent d'écrire en prose et en vers avec une égale supériorité. Personne n'a excellé comme lui dans l'art de cacher une philosophie profonde sous des fictions ingénieuses et riantes qui forment une classe particulière de *romans* dont le modèle n'existait pas avant lui. Ses *Mélanges de littérature* joignent à une variété de connaissances qui étonne, le mérite de plaire, et sont écrits avec cette clarté continue, ce coloris brillant, cette magie séduisante qui caractérisent la plupart de ses ouvrages. Toutes ses pièces fugitives sont charmantes et d'une poésie très-supérieure à celle des Chapelle et des Chaulieu, dont la réputation avait été un peu exagérée. Aucun poète n'a porté plus loin que Voltaire la finesse, la plaisanterie et quelquefois la véhémence et l'âcreté de la satire, en affectant toujours avec assez d'adresse de blâmer le genre satirique; mais, quoiqu'il en ait dit, on n'en regardera pas moins comme un des traits dominans de son caractère le penchant à la satire annoncé par sa physionomie, et confirmé d'ailleurs par une grande partie de ses ouvrages. Enfin, ce génie singulier réunit à lui seul ce qui suffirait pour assurer à beaucoup d'écrivains une célébrité durable. Il n'y a pas jusqu'aux lettres familières de ce grand poète qui n'eussent fait seules à un auteur une réputation distinguée. Lorsqu'il parle de tolérance et d'humanité, son enthousiasme est dans son cœur, il fait aimer ces vertus, il fait mieux, il en a montré l'exemple : les secours généreux qu'il a donnés aux familles des Calas et des Sirven sont un monument de gloire qu'il s'est érigé dans toute l'Europe, et qui ne l'honore pas moins que ses immortels ouvrages. Au reste, nous n'entendons parler ici que de ceux qui annoncent l'emploi et non l'abus du talent, et nous sommes loin de comprendre dans nos éloges cette foule d'écrits que réprouvent la religion et les bonnes mœurs, et dont le cynisme et l'impiété font le plus grand mérite aux yeux de quelques lecteurs. On lui doit savoir gré du moins d'avoir marqué partout son respect pour le dogme d'un Dieu rémunérateur et vengeur. On connaît de lui ce beau vers:

« *Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.* »

VOLNEY (Constantin-François Chassebœuf), né à Craon le 3 février 1757, mort le 26 avril 1820. Il est principalement connu par un *Voyage en Égypte et en Syrie*, et par son livre souvent réimprimé des *Ruines* ou *Méditations sur les révolutions des empires*. Il a laissé par son testament une somme de vingt-quatre-mille francs pour un prix à décerner par l'Institut à l'auteur du meilleur mémoire sur l'étude des langues orientales, dont il s'était occupé lui-même pendant toute sa vie.

VOLUMNIUS (Titus), se signala par son amitié héroïque pour Marcus Lucullus. Antoine le triumvir ayant fait mettre à mort celui-ci, parce qu'il avait suivi le parti de Cassius et de Brutus, Volumnius demanda à mourir près du corps inanimé de son ami; il n'eut pas de peine à obtenir cette grâce du sanguinaire triumvir.

VONDEL, poète hollandais, né à Cologne le 17 novembre 1587, mort le 5 février 1679. Ses poésies ont été imprimées en 9 vol. in-4. De grandes beautés le firent surnommer le *Virgile hollandais*. Mais il ne se soutient pas; après s'être élevé avec tout l'essor du génie, il tombe dans l'enflure et la bassesse.

VOPISCUS (FLAVIUS), historien latin de Syracuse, sous Dioclétien, se retira à Rome vers l'an 304. Il fait partie de *l'historiæ Augustæ scriptores*.

VOSSIUS (GÉRARD JEAN), né en 1577, mort le 19 mars 1549, se rendit très-habile dans les belles-lettres, l'histoire, et dans l'antiquité profane et sacrée. On estime surtout ce qu'il a écrit sur les historiens grecs et latins. Son fils Isaac, né à Leyde en 1618, et mort le 21 février 1689, se fit un nom par sa vaste érudition.

VOUET (SIMON), peintre, né à Paris en 1582, mort le 5 juin 1641. Ses ouvrages sont presque innombrables, ce sont pour la plupart des galeries entières et de grands tableaux d'église. Son pinceau est frais et moelleux, mais il tombe quelquefois dans le gris. Il doit surtout sa célébrité à l'école qu'il forma : il suffit de nommer Lebrun, Lesueur, Mignard, etc.

VOYER D'ARGENSON (MARC RENÉ de), né le 4 novembre 1652 à Venise, où son père était ambassadeur, eut la république pour marraine, et parvint, en 1697, à la place de lieutenant-général de police, et la remplit pendant 21 ans. Il est regardé comme le véritable créateur de cette importante administration si imparfaite, et dans laquelle, dit Voltaire, il se fit un bien plus grand nom que dans les postes élevés, où il déploya cependant beaucoup d'énergie, de zèle et d'activité. On s'accorde à louer son humanité, sa tolérance, son désintéressement. Il mourut le 8 mai 1721, membre de l'Académie française et membre honoraire de l'Académie des sciences. Ses deux fils, René Louis et Marc Pierre, ont mérité l'estime publique, le premier dans le ministère des affaires étrangères, et le second dans le ministère de la guerre. L'aîné mourut le 26 janvier 1757, membre de l'Académie des inscriptions, et le cadet le 22 août 1764.

W

WAFFLARD. Ce jeune auteur dramatique, mort dans la force de l'âge le 12 janvier 1824, a laissé au théâtre quelques comédies agréables, faites pour la plupart en société avec M. Fulgence, et jouées à l'Odéon. On a remarqué entre autres *un Moment d'imprudence*, *les Deux ménages* et *le Voyage à Dieppe*.

WAILLY (NOEL-FRANÇOIS de), né à Amiens le 31 juillet 1724, mort à Paris le 7 avril 1801. Son nom fait autorité en *grammaire*. Son esprit avait de la netteté et son style le même caractère. Il était membre de l'institut.

WAILLY (CHARLES de), architecte du roi, membre de l'Institut, né à Paris le 9 novembre 1729, mort dans la même ville le 2 novembre 1798; élève de Blondel et de Servandoni, c'est lui qui, avec Peyre, construisit l'ancienne salle de la Comédie-Française, depuis l'Odéon. Ses autres travaux lui font beaucoup d'honneur; il fonda la société des Amis des arts.

WALLACE (GUILLAUME), écossais né en 1276, distingué par son courage et par sa force gigantesque, s'en servit pour délivrer sa patrie de la tyrannie d'Édouard Ier. Il fut nommé régent du royaume pendant la captivité du roi Jean Balliol, qui avait usurpé la couronne d'Écosse par le secours d'Édouard Ier; celui-ci aposta des traîtres qui lui livrèrent Wallace, et le fit mettre à mort le 23 août 1305.

WALLER (EDMOND), célèbre poète anglais, né le 3 mars 1605, mort le 21 octobre 1687. Il fut surnommé l'*Anacréon* de l'Angleterre; ses poésies ne respirent que l'amour et le plaisir.

WALPOLE, pair de la Grande-Bretagne, ministre principal sous les rois George Ier et George II, né à Houghton en Norfolk le 26 août 1676,

mort en 1745 à 71 ans. Son administration est regardée comme l'origine de la démoralisation. Le patriotisme ne fut plus qu'un vain nom, parce qu'il employa la corruption pour dominer le parlement. Les bills entre autres de l'excise et celui sur les théâtres, lui attirèrent la haine du peuple; la presse l'attaqua, et il se défendit mal. La guerre de l'Angleterre avec l'Espagne le força de donner sa démission en 1741. Il fut créé comte d'Oxford. C'est à lui qu'on attribue ce mot : « J'ai toutes les voix du parlement dans ma bourse. »

WALSTEIN (Albert), né le 14 septembre 1582, tué par ordre de l'empereur Ferdinand, le 15 février 1634, un des plus grands capitaines du 17e siècle. Schiller, historien et poète allemand, en a fait le héros de trois drames tragiques. Voyez la nouvelle et excellente traduction de M. de Barante, et la tragédie intitulée *Walstein* de M. Benjamin-Constant.

WASHINGTON (George), général et l'un des fondateurs de la république des États-Unis en Amérique, né le 22 février 1732, mort le 14 décembre 1799. On ne peut douter que l'indépendance américaine ne soit due à sa prudence, à sa politique et à son génie; mais ce qui le distingua particulièrement c'est qu'il ne chercha point son élévation, et qu'il y renonça volontairement lorsqu'il crut que l'État pouvait se passer de ses soins. Il vécut dans la retraite jusqu'à sa mort. Il avait su temporiser comme Fabius, attaquer, combattre et vaincre comme César; le plus brillant de ses trophées militaires est d'avoir fait prisonnier en 1781 le lord Cornwalis avec toute son armée, dans le moment où les affaires des Américains étaient désespérées.

WATELET (Claude-Henri), de l'Académie française, né à Paris en 1718, y mourut le 22 janvier 1786. Il est connu particulièrement par son *Essai sur les jardins*, qui obtint un succès mérité, et par un poëme sur l'*Art de peindre*, autre production utile où les préceptes sont aussi solides que les descriptions sont justes et naturelles. On a encore de lui un *Dictionnaire de peinture, sculpture et gravure*, 5 vol. in-8°.

WATT (James), célèbre ingénieur et mécanicien, né en 1736 à Greenock, en Ecosse, mort le 25 août 1819, près de Birningham, a le premier utilisé la belle découverte de la machine à vapeur, à laquelle l'Angleterre a dû tant de prospérité, et qui a porté tant de richesse dans les pays où elle a été mise en pratique. Cet estimable citoyen a recueilli les fruits de ses travaux et jouit de la considération générale. Admis dans le sein des sociétés royales de Londres et d'Edimbourg, l'Institut de France lui avait donné le titre de membre étranger.

WATTEAU (Antoine), peintre, né à Valenciennes en 1684, mort en 1721, rendait la nature avec une vérité frappante. On a gravé d'après lui.

WEISSE (Christian-Félix), littérateur allemand, né en 1726, mort en Saxe le 16 décembre 1805 à 79 ans. Il a fait des tragédies, des comédies, des opéras-comiques et des odes anacréontiques fort estimées. L'*Ami des enfans* de Berquin est imité et traduit de la feuille hebdomadaire qu'il publia de 1776 à 1782 sous ce titre.

WERNER (Abraham-Gotlob), l'un des plus savans minéralogistes et géologistes de nos jours, né le 25 septembre 1750 dans la Haute-Lusace, mort le 30 juin 1817 à Dresde, associé étranger de l'Académie des sciences, est le premier qui ait élevé la théorie de la terre au rang d'une science positive.

WEST (Benjamin), peintre d'histoire, né en Pensylvanie le 10 octobre 1738, d'une famille de quakers, avait déjà acquis en Amérique une grande réputation, lorsqu'il passa en Europe en 1768. Il se fixa en Angleterre, se fit connaître par des tableaux qui eurent un grand succès, obtint de George III, en 1768, l'établissement d'une Académie des beaux-arts, en fut constamment le président pendant 28 ans, introduisit sur le théâtre l'observation du costume, continua jusqu'à l'âge le plus

plus avancé à produire de nouveaux chefs-d'œuvre, et mourut le 10 mars 1820, comblé d'honneurs et de distinctions.

WICHERLEY (Guillaume), poète comique anglais, né vers 1640, mort le 1er janvier 1715, a beaucoup imité notre Molière qu'il admirait. Il avait du talent et il était modeste.

WIDMER (Samuel), né à Othmarsinger, canton d'Argovie (en Suisse), neveu et élève du célèbre Oberkampf. Formé par les leçons de Charles, en physique, et de Berthollet, en chimie, il prit la direction de la fabrique de son oncle, dans laquelle il fit une heureuse application de ses connaissances. On lui doit l'invention d'une machine pour graver les cylindres en cuivre destinés à l'impression des toiles, et d'une autre pour la gravure des planches du même métal. Il fit un nouvel emploi de la chaleur pour chauffer l'eau nécessaire à la teinture, découvrit *le vert solide d'une seule application*, que les Anglais cherchaient en vain depuis long-temps, et importa d'Angleterre en France la machine à ouvrer le coton, qui fut bientôt introduite dans la plupart des filatures françaises. La décoration de la Légion-d'Honneur fut la récompense de tant de découvertes utiles; mais l'excès du travail altéra la santé et la raison de cet estimable citoyen, qui, dans un accès de délire, se donna la mort en 1821.

WIELAND, célèbre poète allemand, né le 25 septembre 1733, mort le 20 janvier 1813, que ses compatriotes, un peu prévenus en sa faveur, ont surnommé le *Voltaire de l'Allemagne*. Ses œuvres complètes, publiées en 1802, forment 36 vol. in-4°. Parmi ses ouvrages les plus remarquables sont la *Philosophie des grâces* et le poëme d'*Obéron*.

WILKES (John), né le 17 octobre 1727 à Londres. Élevé à Leyde, membre de la chambre des communes en 1757 et 1758, n'ayant pu obtenir du ministère la place qu'il postulait, se jeta dans l'opposition, éprouva, pour les censures hardies qu'il publiait dans le *North-Briton*, de violentes persécutions qui le forcèrent à s'expatrier, fut à son retour trois fois réélu et trois fois exclu de la chambre des communes. Alderman du principal quartier de Londres, il combattit avec la même fermeté tout ce qu'il regardait comme les prétentions illégales de l'autorité. En 1772, il fut nommé un des shérifs pour Londres et Midlesex, et deux ans après lord maire, et remplit les fonctions d'une manière satisfaisante, fut réélu au parlement en 1774, obtint en 1779 la place lucrative de chambellan de la ville de Londres, ne s'occupa plus de querelles de partis, et mourut le 6 décembre 1797.

WILLE (Jean-George), graveur, né en 1717 à Kœnigsberg, dans la Hesse, porté par un penchant irrésistible vers la gravure, acquit rapidement une grande réputation, fut reçu membre de l'Académie de peinture en 1761, et mourut en 1807 à Paris, à l'âge de 90 ans. Bervic, Muller, etc., furent ses élèves.

WILMSEN (Frédéric Philippe), premier prédicateur de l'église de Berlin, où il est mort le 4 mai 1831, était né à Magdebourg le 23 février 1770. Comme écrivain, il a été nommé le *Berquin de l'Allemagne*. Son *Ami des enfans* a eu plus de cent éditions à cinq milles exemplaires. Ses autres ouvrages embrassent pour la plupart des branches dont se compose l'enseignement lui-même, auquel M. Wilmsen a apporté les fruits de sa longue expérience.

WINCKELMANN (l'abbé Jean), né en 1717 d'un cordonnier, assassiné le 8 juin 1768 à Trieste. Le principal ouvrage de ce célèbre antiquaire allemand est l'*Histoire de l'art chez les anciens*, 3 vol. in-4°, traduite dans toutes les langues.

WINCKELRIED (Arnold de), paysan du canton d'Underwald, surnommé le *Décius des Suisses*, détermina par son dévouement la victoire de Sempach en 1386. Voyant que la phalange serrée des Autrichiens opposait aux efforts de ses compatriotes une barrière impénétrable, il s'élance hors des rangs, saisit autant de fers de [illegible] que ses bras peuvent en

contenir, les entraîne dans sa chute, et ouvre ainsi une brèche aux Suisses qui s'y jettent avec audace, déconcertent l'ennemi par cette brusque irruption, et en font un grand carnage. Un service annuel célèbre encore aujourd'hui la mémoire de tous ceux qui succombèrent dans cette glorieuse affaire, et principalement de Winckelried.

WITT (Jean de), né le 2 septembre 1625, fut placé à la tête des affaires de Hollande, et déploya de grands talens. Il fut assassiné avec son frère en 1672. On lui attribue des *Mémoires* très-curieux.

WITIKIND LE GRAND, duc de Saxe. Généreux défenseur des restes de la Germanie, il excita ses compatriotes à soutenir leur liberté contre Charlemagne qui ne put les réduire; il fut tué en 811 par Gérold, duc de Souabe. Son fils fut père de Robert le Fort, marquis de France et bisaïeul de Hugues Capet.

WOLSEY (Thomas), né en 1471, mort le 29 novembre 1530. Ce fameux cardinal et archevêque d'York, principal ministre d'État sous Henri VIII, roi d'Angleterre, fut pendant plusieurs années l'arbitre de l'Europe. Il tomba dans la disgrâce de Henri. C'était un grand politique.

WOUWERMANS (Philippe), peintre, né à Harlem en 1620, y mourut en 1666. Il excella dans les paysages qu'il ornait ordinairement de chasses, de petits combats et de chevaux, qu'il peignait dans la dernière perfection.

WREN (Christophe), célèbre architecte, né en 1632 à Knoyle, comté de Wilts, élevé à Oxford, où il professait les mathématiques à 25 ans, architecte du roi en 1668, jeta en 1675 les fondemens de la basilique de Saint-Paul, la plus grande après Saint-Pierre de Rome, qui ne fut terminée qu'au bout de trente-cinq ans, érigea la fameuse colonne qui, sous le nom de *monument*, est destinée à perpétuer le souvenir du fameux incendie, éleva plusieurs autres édifices remarquables, entre autres l'*hôpital de Chelsea*; mort en 1726, il fut enterré sous le dôme de St.-Paul, privilége exclusif pour lui et pour sa famille.

X

XANTIPPE, général Lacédémonien, renommé par son grand courage et l'austérité de ses mœurs. Il fut envoyé au secours des Carthagi-[illegible] contre les Romains dont il ar-[illegible]la prospérité, malgré la valeur active de *Régulus*. Les Carthaginois redoutant son ambition, le renvoyèrent à Lacédémone, en ordonnant, par la plus noire ingratitude au capitaine de vaisseau qui le transportait, de le jeter à la mer, ce qu'il exécuta. — Il y eut deux autre Xantippe: l'un fils d'Ariphon, général athénien, rendit les plus importans services à la Grèce; et l'autre fit condamner le vaillant Miltiade à être précipité.

XANTIPPE, femme de Socrate qui l'avait épousée pour exercer sa patience. Il dut être satisfait: car elle était aussi acariâtre qu'il était doux.

XÉNOCLÈS, poète grec, obtint contre Euripide le prix des trois tragédies et du drame appelé satire. Ces pièces ne sont pas venues jusqu'à nous.

XÉNOCRATE, l'un des plus célèbres philosophes de l'antiquité, né à Chalcédonie, fut disciple de Platon, et succéda dans l'académie d'Athènes à Speucipe, successeur de Platon, l'an 339 avant J.-C. Il était d'une grande austérité de mœurs, et mourut vers l'an 314. Alexandre-le-Grand lui témoigna la plus profonde estime; Xénocrate refusa ses présens. Un médecin de ce nom vivait sous Néron. Il nous reste de lui un petit ouvrage.

XÉNOPHANES, philosophe grec, né à Colophon, disciple d'Archélaus et contemporain de Socrate. Il com-

posa plusieurs poëmes sur des matières de philosophie. La sienne était à-peu-près le *Spinosisme*. Il fut banni de sa patrie pour avoir parlé de la divinité avec trop de licence.

XÉNOPHON, fils de Gryllus, né à Athènes l'an 450 avant J.-C. Ce guerrier philosophe, qui eut part à la fameuse retraite des dix mille Grecs, fut quelque temps disciple de Socrate, sous lequel il apprit la philosophie et la politique. Il mourut à Corinthe à quatre-vingt-dix ans, l'an 360 avant J.-C. Comme César, il fut grand capitaine et grand historien. Ses œuvres complètes ont été traduites en Français par Larcher, Dacier et Gail.

XÉNOPHON le jeune, écrivain d'Ephèse, connu par un roman grec, vivait au quatrième siècle. — Il y eut deux autres Xénophon : l'un statuaire, dont Pausanias fait mention ; l'autre médecin qui empoisonna l'empereur Claude.

XERCÈS I et II, rois de Perse. Le premier, second fils de Darius, succéda à ce prince l'an 485 avant J.-C.. Il réduisit l'Egypte sous sa domination ; mais ayant entrepris de faire la guerre aux Grecs, il y fut défait au détroit des Thermopiles, et ensuite à la fameuse bataille navale de Salamine ; contraint de se retirer honteusement dans ses états, il s'y livra au luxe et à la mollesse. Artaban, capitaine de ses gardes, conspira contre sa vie, et le tua pendant son sommeil l'an 465 avant J.-C. — Le deuxième succéda à son père Artaxercès-Longuemain, 425 ans avant Jésus-Christ, et fut assassiné un an après par son frère *Sogdien* qui s'empara du trône.

XIMENÈS (Don François), cardinal archevêque de Tolède et principal ministre d'État en Espagne, né en 1437, mort le 8 novembre 1517. Noble, magnifique, grand, généreux, protecteur du mérite et de la vertu, il ne conçut et n'exécuta que des projets utiles à l'humanité. Sa sagesse bien connue lui valut l'honneur d'être choisi par Ferdinand pour régent après sa mort. Sa fermeté contint les grands dans le devoir : il sut par des dispositions admirables, rendre l'état tranquille au dedans et au dehors. L'Espagne lui doit plusieurs établissemens utiles et religieux. Il fonda l'université d'Alcala, et fit imprimer dans cette ville la grande *Bible polyglotte* qui a servi de modèle à toutes les autres. Fléchier a écrit la vie de ce grand homme en 2 volumes in-12. Il ne faut pas le confondre avec Ximenès, archevêque de Tolède au treizième siècle, dont nous avons une *histoire* d'Espagne.

XIPHILIN, historien grec, vivait sous le règne de l'empereur Michel Ducas. On lui doit l'*Abrégé de Dion Cassius*, que rend précieux la perte d'une grande partie de l'ouvrage de cet historien ; il a été traduit par le président Cousin, 1686, 2 vol. in-12.

Y

YOUNG (Édouard), poète anglais, né en juin 1684, mort en 1765, s'est immortalisé par son poëme des *Nuits* qui a été traduit en français par M. le Tourneur. Cet ouvrage est le plus original de tous ceux qui sont sortis de sa plume. On ne saurait trop admirer le sombre, le [illegible] d'une partie de ses tableaux, [illegible] de son pinceau, la mar[illegible] de ses idées, et surtout [illegible]sistible de raison avec laquelle il établit la grande et consolante vérité de l'immortalité de l'âme. Il a fait aussi des *satires* et des *poésies morales*. Il existe une foule d'imitations et des traductions en vers des *Nuits* d'Young.

YOUNG (Arthur), célèbre agronome, né dans le comté de Suffolk le 7 septembre 1741, se livra de bonne heure aux soins de l'agriculture. Après des essais infructueux, et des expériences qui l'éclairèrent,

il opéra en grand, sur de vastes domaines auxquels il rendit leur fertilité ; se mit en rapport avec tous les grands propriétaires des trois royaumes, et fit plusieurs voyages en France, en Espagne et en Italie, toujours dans le but d'acquérir de nouvelles lumières sur l'objet constant de ses travaux. De retour dans sa patrie, il fut nommé secrétaire du bureau d'agriculture, avec un traitement de six cents livres sterling, continua d'exciter l'attention du gouvernement sur cette partie importante de la prospérité publique, et de plaider auprès du pouvoir la cause de l'agriculture, et mourut le 20 février 1820, membre de la société royale de Londres, de la société centrale d'agriculture de la Seine, etc. Dans ses nombreux ouvrages, on distingue son *Farmer's Calendar*, traduit en français sous le titre de *Manuel du Fermier*, et ses *Annales d'Agriculture*, 45 vol. in-8°, dont un choix est passé dans notre langue par les soins de MM. Benoist, Lamarre et Billecoq, et ses *Voyages agronomiques*.

YOUNG (le docteur Thomas), secrétaire de la société royale de Londres, un des hommes les plus savans de l'époque, avait cultivé avec le plus grand succès les sciences physiques et mathématiques, et publié entr'autres ouvrages fort estimés, un *Traité d'optique*, des *leçons de physique*, et une *Mécanique*. Non content de ses succès dans le domaine des sciences naturelles, le docteur Young est devenu l'un des hellénistes et des orientalistes les plus célèbres, et son article *Égypte*, du supplément à la 2e édition de l'*Encyclopédie Britannique* lui assigne une des premières places parmi les savans et laborieux explorateurs des monumens de la littérature des anciens. Le docteur Young a été enlevé aux sciences vers la fin de 1829.

YPSILANTI (le prince Démétrius), membre du gouvernement provisoire de la Grèce, figure d'une manière honorable, ainsi que son frère Alexandre, parmi les héros qui ont opéré la régénération de la Grèce. Il commanda un corps grec dès 1821, et prit une part active aux premiers événemens qui commencèrent l'affranchissement de sa patrie. Il reparut en 1825, à la tête de plusieurs milliers d'hommes, et se distingua par de brillans faits d'armes. Ce généreux guerrier était dans la force de l'âge, lorsqu'il est mort à Nauplie le 16 août 1832, à la suite d'une maladie de langueur.

YRIARTE. L'Espagne compte trois personnes de ce nom au nombre de ses hommes illustres. Le 1er, Don Juan, né le 15 décembre 1702, dans l'île de Ténériffe, élevé à Paris, devint garde de la bibliothèque royale de Madrid, l'enrichit de deux mille manuscrits et de plus de dix mille vol., publia plusieurs savans ouvrages, et mourut le 23 août 1771. Le 2e, Don Domingo, neveu du précédent, né dans l'île de Ténériffe en 1746, entra de bonne heure dans la diplomatie, signa, en qualité de ministre plénipotentiaire, le 22 juillet 1795 avec M. Barthelemy, la paix entre le roi d'Espagne et la république Française, et mourut le 22 novembre de la même année, à Gironne. Le 3e, Don Thomas, son frère, célèbre poète espagnol, né aussi dans l'île de Ténériffe en 1750, mort vers 1790 ou 1791, au port de Sainte-Marie, s'est immortalisé par ses *fables littéraires* et son poëme de *la Musique*, regardé généralement comme un des chefs-d'œuvre du Parnasse espagnol.

Z

ZABULON, sixième fils de Jacob et de Lia, chef de la tribu qui porte son nom.

ZACH (le baron de), célèbre astronome allemand, correspondant de l'institut de France, s'était livré avec succès à l'étude de l'astronomie, et dirigea long-temps l'observatoire de

Suberg, que le duc de Saxe-Gotha avait établi en sa faveur. Frappé par le choléra, il est mort âgé de 80 ans, le 4 septembre 1832, à Paris, où il résidait depuis plusieurs années pour des motifs de santé.

ZACHARIE. Plusieurs personnages ont porté ce nom. On distingue Zacharie, fils de Jéroboam II, roi d'Israël, qui succéda à son père. Il ne régna que six ans. — Zacharie, fils du grand-prêtre Joada, qui exerça la souveraine sacrificature après la mort de son père. Joas, qui devait la couronne à Joada, fit périr Zacharie qui le reprenait de ses impiétés. — Zacharie, fils de Barachias et l'un des douze petits prophètes.

ZACHARIE (Jean-Frédéric-Guillaume), poète allemand, né le 1[er] mai 1726, à Frankenhausen en Thuringe, mort le 30 janvier 1777. Ses œuvres ont été publiées, Brunswick, 1763 à 1765, 9 vol. in-8°. Ils contiennent des poëmes heroï-comiques, supérieurs à tout ce qui avait paru en ce genre jusqu'alors en Allemagne, des odes, des chansons et d'autres pièces lyriques.

ZALEUCUS, fameux législateur des Locriens, en Italie, vivait 500 ans avant J.-C. Il s'est fait un nom immortel par la sagesse de ses lois dont il ne nous reste presque plus que le préambule. Il était élève de Pythagore. D'après ses lois, son fils ayant encouru la peine d'avoir les yeux crevés, il refusa la grâce que le peuple lui demandait; mais à la fois bon père et législateur équitable, il se priva d'un de ses yeux, pour sauver moitié de la peine à son fils.

ZANNONI (l'abbé Jean-Baptiste), savant italien, secrétaire de l'académie de la Crusca, mort à Florence le 12 août 1832, à 68 ans, avec la réputation d'un des plus célèbres antiquaires de l'Europe.

ZAPPI (Jean-Baptiste-Félix), poète italien, né en 1667 à Imola, fondateur de l'académie des arcades de Rome, mort dans cette ville le 30 juillet 1719, a laissé des poésies peu nombreuses, mais toutes sont de petits chefs-d'œuvre. Elles ont été réunies en un petit vol., et ont eu plusieurs éditions.

ZARINE, reine des Scythes Saces, commanda son armée en personne contre celle de Cyaxare, roi des Mèdes. Après deux années d'une guerre contrebalancée, elle fut vaincue. Cette princesse rendue à ses sujets, se conduisit en grand homme, se fit craindre au dehors, aimer et respecter au dedans.

ZÉA (D. Francisco-Antonio), né le 21 octobre 1770 à Medelin, ville de la Nouvelle Grenade, élevé à Santa-Fé de Bogota, professeur à seize ans d'histoire naturelle au collége de la même ville, manifesta sur l'indépendance de sa patrie des vœux qui le firent mander à Madrid en 1797, et enfermer dans un des forts de Cadix. Rendu à la liberté après deux ans de détention, envoyé en France sous prétexte d'une mission scientifique, il retourna en Espagne au bout de trois ans, devint directeur en chef du cabinet botanique de Madrid, place qu'il exerça jusqu'à la révolution d'Aranjuez. Après avoir occupé des places importantes, il se rendit en Angleterre, s'y embarqua en 1815 pour rejoindre Bolivar, eut le département des finances, puis de l'organisation de la république de Colombie, devint vice-président du gouvernement. En 1820, investi de pouvoirs illimités, il fut envoyé en Europe pour y former des liaisons politiques et commerciales. Il passa en Espagne, où, malgré ses efforts, toute proposition d'indépendance fut repoussée. En avril 1821, Zéa se rendit à Paris, demanda par une note officielle la reconnaissance de la république de Colombie, y contracta un emprunt avec des banquiers anglais pour la réaliser, et mourut à Bath le 28 novembre 1822, au milieu des discussions causées par des doutes sur la validité de ses pouvoirs.

ZÉLADA (François-Xavier), cardinal de l'église romaine, né vers 1717, parvenu aux plus hautes dignités, sut concilier avec ses devoirs la culture des sciences, et fit servir son crédit et sa fortune à favoriser les arts et les savans. Secrétaire d'État,

Il exerça la plus grande influence sous le pontificat de Pie VI, dont il avait toute la confiance, et à l'élection duquel on crut qu'il avait eu beaucoup de part. Il se démit de ses charges en 1796, et trop âgé pour suivre le pape en exil, il se retira à la campagne, n'en sortit que pour assister au concile qui élut Pie VII, rentra dans Rome avec lui, et y mourut dans la nuit du 29 décembre 1801.

ZÉNO (Apostolo), né le 11 décembre 1669, mort le 11 novembre 1750. Ses œuvres dramatiques forment 10 vol. in-8°. Ce poète vénitien a fait d'autres ouvrages; mais il est le premier qui ait appris à ses compatriotes à ne regarder la musique que comme l'accessoire de la tragédie lyrique, et qui leur ait donné dans les opéras une image de nos bonnes tragédies.

ZÉNOBIE, reine de Palmyre. Après la mort de son mari en 267, elle régna avec autorité et avec gloire, et conquit l'Égypte. Elle se préparait à de nouvelles victoires, quand l'empereur Aurélien lui déclara la guerre. Malgré une résistance vigoureuse, elle fut forcée de succomber. Aurélien s'empara de sa personne et la fit servir à son triomphe. Il lui donna ensuite une terre magnifique à Tivoli, près du palais Adrien, où elle passa le reste de ses jours honorée et chérie. Ses vertus furent ternies par son faste et sa cruauté. Le P. Jouve a publié une histoire intéressante de cette héroïne qu'il ne faut pas confondre avec Zénobie, femme de Rhadamiste. Pour celle-ci, voyez Rhadamiste.

ZÉNODOTE, d'Éphèse, célèbre grammairien, précepteur des enfans de Ptolémée Soter, qui le chargea de la garde de la bibliothèque d'Alexandrie, est connu par sa récension d'Homère.

ZÉNON d'Élée, autrement Vélie, en Italie, né vers l'an 504 av. J.-C., l'un des principaux philosophes de l'antiquité, fut disciple de Parménide. Il conspira contre le tyran Évéarque, et fut mis à mort, l'entreprise ayant été découverte. Il est cité par Plutarque.

ZÉNON, né vers l'an 352 avant J.-C. dans l'île de Chypre, fut le fondateur de la secte des Stoïciens, ainsi appelée du portique *Stoa* où ce philosophe se plaisait à discourir. Il avait été disciple de Cratès, et eut un grand nombre de sectateurs. Il se laissa mourir de faim, ou, ce qui est plus probable, il mourut de vieillesse vers l'an 264 avant J.-C.

ZÉNON, philosophe épicurien, de Sidon, eut pour disciples Cicéron et Pomponius Atticus. Il a fait contre les mathématiques un ouvrage qui a été réfuté par Posidonius.

ZÉNON dit l'ISAURIEN, empereur, épousa en 468 *Ariadne*, fille de Léon Ier, empereur d'Orient, et se conduisit d'une manière si odieuse que sa belle-mère Vérine et Basilique son frère le firent chasser du trône: il y remonta l'année suivante et ne fut pas meilleur. Il mourut en 491, après un règne de dix-sept ans.

ZEUXIS, peintre grec, natif d'Héraclée, florissait vers l'an 400 avant J.-C. Il surpassa Apollodore son maître. Il inventa la manière de ménager les jours et les ombres, et excella surtout dans le coloris. On connaît son défi avec Parrhasius.

ZIESENIS (Anne-Cornélie-Wattier, femme), célèbre actrice Hollandaise, née le 13 avril 1762, débuta en 1780, sur le grand théâtre d'Amsterdam, ne tarda pas à y jouer les premiers rôles, réussit dans la haute comédie, frappa par la vérité de son jeu, ceux mêmes qui n'entendaient pas sa langue, quitta le théâtre en 1815, et mourut le 23 avril 1827.

ZOËGA (George) célèbre archéologue Danois, né le 2 décembre 1755, à Dahler en Jutland, après divers voyages en Allemagne, en Italie, avec un jeune gentilhomme dont il était le gouverneur, revint à Goettingue auprès du célèbre Stay dont il avait suivi le cours; puis à Copenhague, d'où il partit en 1782 pour faire aux frais du roi un voyage numismatique; arrivé à Rome où il trouva dans le cardinal Borgia un zélé protecteur, il épousa une jeune italienne, qu'il n'obtint qu'en embrassant le catholicisme. Malgré les

troubles politiques qui désolèrent la capitale du monde chrétien, malgré les chagrins et les embarras domestiques qui ne cessèrent de le tourmenter jusqu'à la fin de sa vie, il poursuivit ses travaux scientifiques avec une admirable constance, et publia en 1787 ses *Nami Agesphi*, fruit d'études longues et pénibles, et qui fut acueilli par le suffrage de tous les savans. Rappelé en Dannemarck en 1802, il ne put se décider à quitter Rome. L'amitié de M. le baron Schubart, ministre Danois, lui obtint la permission d'y rester avec tous les avantages pécuniaires dont il eût joui à Kiel, et il y mourut le 10 février 1809, membre de la plupart des sociétés savantes de l'Europe, et chevalier de l'ordre Danebrog, nomination dont la nouvelle ne parvint à Rome que huit jours après sa mort. Il a laissé plusieurs ouvrages qui attestent sa vaste érudition et ses profondes connaissances en archéologie.

ZOILE, rhéteur à Amphipolis, ville de Thrace, se rendit fameux par ses critiques injustes d'Isocrates et des vers d'Homère. Son nom est resté aux mauvais critiques.

ZONARE (JEAN), historien grec au XIIe siècle, secrétaire d'État sous Jean et Michel Comnène, dégoûté du monde par la mort de sa femme, prit l'habit monastique. Plusieurs ouvrages furent le fruit du loisir que lui procura sa vie solitaire. Le plus important contient des *Annales* qui vont depuis le commencement du monde jusqu'à la mort d'Alexis Comnène, en 1118. La meilleure édition est celle du Louvre, 2 vol. in-fol., 1686, par Ducange, dans le corps de l'histoire byzantine.

ZOPIRE, courtisan de Darius, fils d'Hystape. Lorsque ce prince vers l'an 520 avant *J.-C.*, assiégeait Babylone, Zopire se coupa le nez et les oreilles, et se présenta en cet état aux Babyloniens, en leur disant que c'était son prince qui l'avait maltraité si cruellement. Les Babyloniens lui confièrent la défense de leur ville dans l'espoir qu'il voudrait se venger; mais il en ouvrit les portes à Darius, après un siége de vingt mois. Il fut récompensé généreusement, et Darius ajouta qu'il aimerait mieux avoir Zopire non mutilé que vingt Babylone. Heureux les princes qui trouvent de pareils serviteurs, pour le zèle du moins, et non pour la manière de les servir. Il y eut deux autres Zopire, médecins; l'un vivait du temps de Plutarque, et l'autre donna à Mithridate, roi de Pont, la composition d'un antidote contre le poison.

ZOROASTRE, philosophe de l'antiquité, né dans la Médie au temps de Cyrus. Il fut, dit-on, roi des Bactriens, et s'acquit une grande réputation dans la Perse, où il donna des lois sur la religion: il fut le chef des *Mages*, c'est-à-dire des sages dont il est si souvent question dans l'histoire. Le livre qu'on lui attribue et qui renferme sa doctrine, a été traduit par M. *Anquetil du Perron*. Il admettait deux principes, l'un du bien *Oromaze*, l'autre du mal, *Arimene*.

ZOSIME, historien grec du cinquième siècle, a écrit en grec une *Histoire des empereurs Romains* dont il nous reste cinq livres; elle intéresse parce qu'elle peint les événemens avant-coureurs de la chute de l'empire Romain, et l'agonie de ce grand corps politique. Elle a été traduite en français par le président *Cousin*. Son style a vieilli.

FIN.

EPERNAY, IMPRIMERIE DE WARIN-THIERRY ET FILS.